

AVERTISSEMENT AUX LECTEURS DE L'ÉDITION ORIGINALE

Aujourd'hui, il y a deux mois que la Semaine Bleue a convulsé le monde. Un monde qui sans aucun avertissement s'est trouvé du jour au lendemain renversé par ce que certains ont pu qualifier de "séisme immobile". Car si tout reste debout, tout vacille ; et les lendemains sont en miettes.

Assommée, tétanisée, une humanité entière se ronge. Alors, comme chaque fois que fusent des questions angoissées, il ne manque pas de réponses. Il n'y en a même que trop ! Ces dernières semaines ont vu littéralement pleuvoir des livres hâtivement écrits, se disant pleins de révélations, se disputant bruyamment l'attention de lecteurs éperdus d'anxiété.

Il s'en est publié par dizaines, tous contradictoires, bien entendu, et la plupart visiblement rédigés par des charlatans. Un bref engouement a pu valoir à certains d'entre eux un estimable succès de librairie, mais guère pour plus d'une semaine. En deux mois, ils n'ont su convaincre de leur authenticité que de rares lecteurs prêts à tout avaler d'avance.

Malgré tout, en voici aujourd'hui un autre. Un de plus, direz-vous sans illusions... mais cette fois, pourquoi pas le bon ? Écoutez bien :

Le matin de ce 20 juin, dans la boîte aux lettres de nos bureaux de New York, nous avons trouvé un petit paquet. Il portait bien notre adresse, mais ne donnait aucune indication de son expéditeur. En l'ouvrant, nous y avons découvert trois objets : une disquette contenant le texte que vous allez lire, un chèque d'un montant énorme mentionnant "pour publication fidèle, rapide, massive et à bon marché", enfin quelques feuillets avec de brefs lexiques indiquant comment traduire en diverses langues étrangères les termes bizarres du texte, notamment les titres des chapitres.

Cela se présentait comme un défi. Nous l'avons relevé. Une semaine nous a suffi pour mettre la première édition de ce livre à la disposition du public de langue anglaise, à un prix réduit qu'autorise le chèque plantureux que nous avons reçu. Et des publications en douze autres langues vont suivre dans la foulée, avec seulement quelques jours de retard.

Tant d'efforts pour un livre suspect ! s'étonnera-t-on. Nous ne pouvons, évidemment, vous donner de garantie quant à la véracité de son contenu. Après avoir fait une brève enquête, nous pouvons cependant vous assurer qu'à Evansville (Indiana) a bien vécu un certain Frank L. Uytendberghe. Les détails que donne le texte, notamment sur le type de ses études, ou sur le décès de ses parents, correspondent bien à la réalité ; et il est bien parti pour des vacances en solitaire, dont il n'est jamais revenu, ayant trouvé la mort (semble-t-il !) dans un accident d'auto. Nous avons retrouvé dans les archives la trace de l'accident, et de l'incinération ultérieure d'un cadavre brûlé et méconnaissable. Le seul témoin sérieux serait le médecin qui a délivré le permis d'inhumer, mais c'est en vain que nous avons recherché sa trace. La piste s'arrête là.

Nous n'avons pu non plus remonter à la source du chèque. L'argent était bien réel, sinon ce livre ne serait jamais paru ; mais qui a commandité ? Les meilleurs experts se sont perdus dans un dédale de sociétés-tampons et d'obscurs héritages de fondations fantomales... comme les enquêteurs de la Semaine Bleue, justement. Une coïncidence, ou plus que cela ? Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : s'il s'agit seulement d'une mystification, elle aura coûté affreusement cher à ses responsables. Alors ?

Nous ne savons rien de plus. Le livre est devant vous. Nous n'avons pas voulu en modifier une virgule, ni lui ajouter la moindre note en bas de page. Vous en voyez le texte brut, absolument intact. Jugez vous-mêmes.

Les éditeurs.

ORANGE CHEZ LES BLEUS

(Orange among the Blues)

Frank L. Uytendenberghe

PROLOGUE

HIER : CENTRIE	INTERMÈDE : GUIDE	AUJOURD'HUI : JOUR J - 1
HIER : LORITION	INTERMÈDE : MILAN	AUJOURD'HUI : JOUR J
HIER : DMATIQUE	INTERMÈDE : JUILLE	AUJOURD'HUI : JOUR J + 1
HIER : AAA	INTERMÈDE : KROHNE	AUJOURD'HUI : JOUR J + 2
HIER : INTERACTEUR	INTERMÈDE : EDWAND	AUJOURD'HUI : JOUR J + 2½
HIER : MÉROCRATIE	INTERMÈDE : QEXANG	AUJOURD'HUI : JOUR J + 3
HIER : XÈNE	INTERMÈDE : MAGDLN	AUJOURD'HUI : JOUR J + 4
HIER : OBLECTURE	INTERMÈDE : RJEVSK	AUJOURD'HUI : JOUR J + 7
HIER : CÉRÈBRE	INTERMÈDE : IANAE	AUJOURD'HUI : JOUR J + 14
HIER : RÉALTÉRITÉ	INTERMÈDE : ÆHRNST	AUJOURD'HUI : JOUR J + 24
HIER : ALLOGÉE	INTERMÈDE : ALLEYN	AUJOURD'HUI : JOUR J + 38

DEMAIN ?

ÉPILOGUE

PROLOGUE

Vous à qui est adressé ce livre ; vous qui le tenez à cet instant même dans vos mains... vous savez, depuis peu, que vous êtes orange.

Vous êtes pourtant identique à vous-même. Aucun virus inconnu ne vous dévore, rien en vous n'a changé, sinon votre rapport à la réalité. Vous vous découvrez orange comme un Chinois est oriental : parce que le monde n'est pas limité à la Chine... ni, aujourd'hui, à vous. À votre intense surprise, à votre unanime désarroi, vous êtes orange.

Mais au moment où paraît ce livre, vous venez à peine de l'apprendre, en même temps que des milliards d'autres humains : vous l'avez appris en cet invraisemblable dernier lundi d'avril... ce jour que, depuis, vous appelez tous le Lundi Bleu.

Je me rappelle ces jours où j'imaginai que des Avenues-du-Lundi-Bleu fleuriraient dans les métropoles pour commémorer le jour du basculement du monde ! Je voyais Ginza, Whitehall, les Champs-Élysées, Broadway même rebaptisés dans la fièvre... même si maintenant je n'y crois plus.

Comment ai-je pu imaginer cela ? demanderez-vous. Comment moi, orange, étais-je seul à savoir ? Mais vous savez déjà la réponse, n'est-ce pas ? Si vous tenez ce livre en main, c'est que vous avez vu son titre, lu sa jaquette. Donc vous savez le quoi, sinon encore le comment.

Vous avez appris votre orangeur par l'Émission de ce lundi. J'y mets, comme vos journalistes, une majuscule bien méritée : après tout, c'était la première émission pirate émise (cela pendant ONZE HEURES) sur toutes les chaînes de radio et de télévision du monde, sans exception. Et pour diffuser quel message démentiel ! Car que disait-il, ce message ?

Que si vous étiez orange, c'était parce que d'autres étaient bleus.

Que depuis plus d'un siècle et quart, une communauté d'êtres humains, divergeant de vous par la structure de leurs cerveaux, s'était éloignée secrètement du reste de l'humanité ; et qu'ils avaient fondé, en un lieu souterrain gardé secret, une société à eux, différente, inouïe, devenue avec les années si solide, si puissante, qu'ils se sentaient maintenant assez sûrs d'eux pour révéler enfin à un monde ahuri leur existence auparavant dissimulée avec un soin maniaque.

Le Message était court (un texte de près de six minutes, indéfiniment répété) mais annonçait pour le surlendemain ces Entretiens qui allaient pétrifier le monde, et vous laisser en état de choc. Ce ne pouvait PLUS être une simple mystification ! Mais alors ? MAIS ALORS ?

Les réactions de certains d'entre vous m'ont fait peur. Rejet morbide d'une réalité inacceptable, effroi devant un avenir abruptement saccagé de fond en comble, soupçons jusqu'à la paranoïa... restait-il une place pour la confiance et pour l'espoir ? Pourtant je comprenais vos inquiétudes et vos questions éperdues, car j'aurais eu (j'ai eu !) la même angoisse. Qui sont ces démiurges incompréhensibles ? Que veulent-ils réellement ?

Moi... je puis tenter de répondre à vos questions. Me croirez-vous ou non ? Je l'ignore, mais comment pourrais-je me taire ? Moi, orange comme vous... mais qui en sais plus.

Car moi seul, orange, je vis chez les Bleus depuis près de vingt ans.

Comment est-ce possible ? Évidemment par hasard, un hasard que je vous expliquerai, aussi brièvement que possible, car mon histoire antérieure n'est pas le sujet de ce livre. Vous me pardonnerez ces quelques lignes dont mon récit ne peut se dispenser si je veux espérer vous convaincre.

Quand ma vie a basculé, j'avais vingt-cinq ans et j'étais citoyen des États-Unis d'Amérique ; et j'emploie ici le passé, car officiellement je suis décédé. Allez consulter les archives d'Evansville, dans l'Indiana : le nom sur la couverture de ce livre est bien le mien.

J'étais à l'époque encore étudiant, non par crainte de la vie active, mais par goût des études ; j'avais tâté d'un peu de tout, en particulier d'ingénierie, de linguistique et d'informatique. Vous apprécierez mieux mes fascinations ultérieures en connaissant ces quelques détails.

Une vie, pas vraiment banale, mais discrète... jusqu'à ce mois d'août où, pour vous tous, je suis mort.

Bêtement : parti en vacances, j'ai eu un accident d'auto. Je voyageais seul, en touriste, dans une zone peu peuplée, mais pour ma chance cette région même que les Bleus avaient choisie pour y creuser leur cité souterraine. Inutile que vous enquêtiez ! Près de vingt ans se sont écoulés depuis mon voyage. Et si vous retrouvez des personnes qui m'ont connu à l'époque, les interroger ne vous avancera pas : comme à mon habitude, je m'étais lancé à l'aventure, sans dire à quiconque où j'allais, faute de le savoir moi-même au départ. (Et évidemment, ne croyez rien du rapport du médecin qui aurait autopsié mon cadavre supposé.)

Ce sont donc des Bleus qui m'ont secouru. J'étais alors dans le coma ; ils auraient pu se borner à faire appel à un secours extérieur, mais il serait arrivé trop tard pour me sauver. Alors ils m'ont emmené chez eux et ont su me guérir grâce aux techniques fabuleuses dont ils disposent. Je me suis remis ; mais, naturellement, il était hors de question qu'ils me laissent partir. Et ils ont dissimulé mes traces sans trop d'efforts puisque je les avais, en quelque sorte, déjà cachées moi-même. Mon auto a été transportée loin du lieu réel du sinistre, et garnie d'un cadavre bleu carbonisé, anonyme. Un accident fictif, sans témoins. Nul soupçon. Exit Franklin Laferrière Uytendenbergh, dernier du nom ; salut au premier hôte orange des Bleus.

Si j'ai pu me résigner sans trop de mal, c'est que Dieu merci j'étais sans attaches, orphelin, célibataire... et surtout, intensément fasciné par mon nouveau cadre de vie. J'ai dûment noté mes impressions : la tentation était irrésistible. J'étais tout à la fois le Premier Homme dans la Lune de Wells, le Persan de Montesquieu, le Rip Van Winkle d'Irving ! J'ai donc pris des notes grâce auxquelles j'ai pu aujourd'hui écrire ce document. Ni roman, ni autobiographie... prenez-le comme un témoignage. Peut-être vous y raccrocherez-vous comme à une bouée, tant est épais le mystère de la tornade rugissante qui fait chavirer votre planète depuis ce dernier lundi d'avril. Une bouée, pour éviter de vous engloutir...

Peut-être.

Vous vous interrogez ; j'ai des réponses, mais qui soulèvent des questions nouvelles et plus profondes, comme toujours ! Quand vous expliquez par Dieu l'énigme de l'Univers, c'est Dieu qui devient l'Inexplicable. Vous n'avez fait que remplacer un mystère par un autre plus vaste. Mais vous devez gagner à cet échange, si j'en crois son succès à travers les siècles et les cultures. Peut-être gagnerez-vous ici encore.

Entendez-moi bien : ni philosophe ni prophète, mais tout simplement et par le plus grand des hasards humble témoin de forces qui me dépassent, je vais vous dire ici, aussi honnêtement que je pourrai, ce que j'ai vu et ce que j'ai appris.

Et c'est ainsi que vous trouverez dans ce livre diverses informations que ni l'Émission ni les Entretiens n'ont détaillées : comment les Bleus sont nés et ont grandi, comment s'est déployée et s'exerce la puissance inimaginable qui leur a permis de retourner votre monde, et ce que sont ces "Principes" sur quoi se fonde leur bizarre société...

Mais surtout, surtout ! ce qui fait qu'un Bleu est bleu.

Vous l'ignorez encore ; et à voir vos services secrets se démener pour le découvrir, c'est le mystère suprême. Un mystère que ce livre va vous révéler, mais qui mérite mieux que d'être dévoilé à la sauvette dans ce prologue. Vous devrez donc vous enfoncer dans mon récit pour apprendre, de la même façon que je l'ai apprise, la nature de l'essence bleue.

Mais je m'interroge... Comment prendrez-vous la révélation quand vous la lirez ? La seule chose que je puisse prévoir, c'est l'infinie variété de vos réactions. Quelques-uns hausseront les épaules, mais je ne crois pas qu'ils seront nombreux. D'autres voudront sauter par la fenêtre, et ce sont ceux-là qui m'inquiètent. Que puis-je leur conseiller, sinon de juger sur les effets plutôt que sur les causes ? À faire le point de ces deux derniers mois, ne devriez-vous pas vous réjouir ?

Car écoutez-moi bien : cette fois, enfin ! les lendemains CHANTENT. Que dis-je ? Ils RUGISSENT. Et de véritables lendemains : l'avenir proche, et pas d'imprécises décennies futures. D'ailleurs, regardez bien autour de vous et vous les verrez déjà, qui commencent tout juste à exploser, qui vous inonderont (pas vos arrière-petits-enfants, VOUS !) de richesses si inouïes que vous pouvez à peine les concevoir.

J'imagine, hélas ! votre scepticisme en lisant cela.

Encore des promesses ? encore une révolution ? encore un bouleversement qui finira, comme toujours, par profiter aux mêmes ? à des riches qui en deviendront encore plus riches ? à des puissants qui augmenteront encore leur empire ? à des classes dominantes qui renforceront leur domination ? avec au mieux un réarrangement de clans qui pourra bien balayer l'un ou l'autre tyran haï, mais pour en promouvoir un autre, peut-être pire ? et en laissant esclave de sa précarité et de son impuissance, comme avant, comme toujours, la grande, l'immense majorité des faibles, des anonymes et des perdants-nés, des proies éternelles de la jungle sociale ?

Eh bien NON. Il y aura eu la révolution industrielle pour prouver que la prospérité de tous était physiquement possible, que l'avenir n'était pas condamné à répéter indéfiniment l'antique modèle agricole, la foule de paysans misérables trimant pour une pincée de seigneurs. Cette révolution aura pourtant fait plus de victimes que de bénéficiaires, et ses outrances ont exposé le vaisseau Terre à des périls jamais imaginés. Ne désespérez pas : avec la révolution qui arrive, la prospérité de tous va être MENTALEMENT possible. Personne ne restera sur le bord de la route, même les cas les plus désespérés. Chacun de vous est concerné, vieux ou jeune, homme ou femme, noir ou jaune ou blanc ou métissé, sédentaire ou nomade, malade ou bien portant, riche ou miséreux, inculte ou brillant, prédateur ou victime... VOUS monterez sur le train.

Alors, pour saisir ce qui vous y attend... lisez ce livre. Je ne suis pas un écrivain, donc je n'ai certainement pas su rédiger d'une manière attrayante pour un public si divers. Mes préjugés culturels d'Américain blanc, jeune, prospère peuvent vous irriter. J'ai peut-être négligé des aspects vitaux pour vous, alors que je suis fasciné par la technique et que je m'y attarde bien trop. Qu'y puis-je ? C'est mon livre. Il n'a pas été fait pour vous au départ. Si j'avais pu deviner que vous le liriez, je crois même que j'en aurais été paralysé. Alors, il est plein de mes faiblesses et de mes limitations. Des passages entiers vous rebuteront. Accrochez-vous. Sautez les longueurs, mais accrochez-vous. Qui que vous soyez, vous trouverez bien quelque chose pour vous. Relisez-le, parlez-en avec d'autres. Je ne suis qu'un témoin. Je ne cherche pas à séduire, mais à faire comprendre, et à faire croire.

Et si vous ne me croyez pas... patience ! Demain, dans deux mois, dans un an, dans cinq ans au plus tard... vous SAUREZ que j'ai dit la vérité dans mon livre. À vous tous, et à vous toutes, mes frères et mes soeurs agités et inquiets, je dis : à bientôt, à très bientôt. Et si vous devez ne retenir qu'un seul des mots que j'écris, alors que ce soit celui-ci, que je mets en évidence pour que, surtout ! vous ne le manquiez pas :

SURVIVEZ !

Évitez les risques imbéciles, veillez à votre santé, ne vous suicidez pas, quel que soit votre malheur... Et si vous êtes misérable, déprimé, malade, incarcéré : TENEZ BON ! Ce serait trop bête de lâcher maintenant. Et si vous voyez dans mon message d'espoir une sombre ironie, parce que la faim, le froid, la vieillesse, la maladie ou la méchanceté ordinaire de l'homme va précipiter votre disparition avant cette aube que je vous promets : PATIENCE !

Car quelque part, quelqu'un sait votre drame. Et vous devrez attendre moins que d'autres.

HIER : CENTRIE

Je reprends conscience, très lentement, et je me découvre euphorique. Je jette un regard brumeux sur la pièce où je m'éveille. Le style d'une chambre d'hôpital. Un lit, étroit et fonctionnel, où je suis étendu ; un fauteuil roulant dans un coin ; une fenêtre avec un bout de ciel bleu où s'étirent des lambeaux de nuages ; et une seule porte, opaque et fermée. Il fait délicieusement chaud. Je porte une sorte de pyjama léger et les draps qui me couvrent sont immaculés. Mon euphorie doit être médicamenteuse ; mais elle vient à point, car mon corps me fait mal partout, même si la douleur reste supportable.

À mon chevet, un homme en blanc, silencieux, qui me sourit. Il semble attendre, patiemment, que j'aie pleinement recouvré mes esprits.

Avec la conscience affluent le souvenir de mon accident et l'angoisse soudaine de ses conséquences. Dans quel état m'a-t-il laissé et suis-je même encore entier ? Si une douleur lancinante irradie de mes jambes, ne s'agit-il pas des douleurs fantômes des amputés ? Avec un effort qui me vaut un éblouissement, je redresse la tête et je vois, avec un soulagement inexprimable, les bosses que font mes jambes sous les couvertures, et mes deux mains intactes que je réussis à ouvrir et à fermer. Ma tête retombe sans force sur l'oreiller, et l'homme en blanc parle d'une voix claire et pleine de chaleur :

- Tout va bien. Vous souvenez-vous de ce qui vous est arrivé ?

Je reprends mon souffle, j'ai tout juste la force de hocher la tête.

- Détendez-vous. Vous êtes encore faible, mais vous êtes remis. Vous ne garderez pas de séquelles de votre accident, à condition de ne pas vous surmener pendant une semaine ou deux. Vous revenez de loin, vous savez ! Il a fallu presque un mois d'efforts pour vous récupérer. Un mois, oui : nous sommes le 30 août. Calmez-vous, vous irez de mieux en mieux.

Le 30 août... Un blanc, et je m'oblige à un rude effort mental à travers ma somnolence résiduelle, pour faire fonctionner mon cerveau comme j'ai fait marcher mes muscles. Un torturant intervalle de confusion, et une angoisse affreuse d'avoir perdu mes facultés, puis mes souvenirs se réorganisent et tombent en place. C'était le 3... non, le 4 août, quand j'ai pris ce tournant à trop vive allure. Je me rappelle ce restaurant, sur le côté de la route. J'y avais englouti un repas trop copieux avant de reprendre trop vite le volant. J'aurais dû me reposer... mais voilà : je voulais à toute force respecter l'horaire que je m'étais stupidement imposé. Dieu merci, j'en ai réchappé, quasiment indemne... à moins que ?

- Un miroir ! Donnez-moi un miroir !

Deux secondes d'angoisse, malgré les drogues. Va-t-il éluder ? Non, il me tend une glace où m'attend le visage familier de Frank Uytendberghe, un peu hagard, bouffi par le sommeil synthétique, mais intact... autant que je puisse en juger avant que ma vue se brouille. Ma main sans force lâche le miroir qui tombe sans se casser. L'homme le ramasse et reprend sans un mot sa patiente attente. Je lui sais gré de ne pas me brusquer.

Je reste muet un long moment, heureux de seulement vivre, respirant à pleins poumons, et je finis par regarder avec curiosité l'homme qui m'a rassuré. Teint hâlé, visage buriné, collier de barbe, un mètre quatre-vingts, athlétique, il peut avoir trente ans et donne une impression de compétence et de jovialité. Son regard pétille d'intelligence. Un badge fixé à son revers me fournit son nom : "George Xanderson DalMoral, ASX". Xanderson ? Un nom biscornu. Et est-il médecin, ou simplement infirmier ? Ce "ASX" derrière son nom... serait-ce une abréviation pour l'indiquer ? Un "MD" signifierait qu'il est médecin, mais que veut dire "ASX" ? Je me sens cependant si soulagé, si émerveillé de m'en tirer à si bon compte, que sur le moment je ne pense pas à lui demander des détails, ni même à réclamer un contact avec le monde extérieur. Mes amis savent-ils que je viens d'avoir un accident ? Plus tard, plus tard !

Je reste un moment encore immobile, oublieux de mes élancements, tout à la joie de ma résurrection, brusquement attentif à des détails ; et je remarque ainsi comme des rumeurs, des bruits bizarres bien peu typiques d'un hôpital. La chambre elle-même est dépourvue d'armoire, d'étagères, d'accessoires médicaux traditionnels. Cela ne m'émeut pas outre mesure : je ne m'inquiète vraiment que de mon état. Je tente à nouveau de me redresser, et l'homme appelé George m'aide à sortir du lit pour faire mes premiers pas. J'y

arrive étonnamment mieux que je ne pouvais l'espérer. Après l'exercice, il me félicite et je me remets au lit sans aide. J'ai le moral, non au zénith, mais aussi élevé que ma situation le permet.

Alors, à ma soudaine inquiétude, l'homme reste pensivement planté là, comme quelqu'un qui réfléchirait à la moins mauvaise manière d'annoncer une nouvelle pénible. Une minute s'étire avant qu'il se lance enfin :

- Vous vous appelez Franklin L. Uytbergen. Le L du milieu est l'initiale de "Laferrière", avec sur un E un accent grave auquel vous tenez. Vous êtes l'enfant, unique et tardif, de Johannes K. Uytbergen et de Marie-Consolatrice Laferrière ; lui né aux États-Unis de parents émigrés des Pays-Bas ; elle québécoise, mais élevée en France, et ayant gardé de ce pays une profonde nostalgie ; avec ce résultat que vous avez passé en France toutes vos vacances de jeunesse, et que vous êtes maintenant cet oiseau rare : un vrai Américain sachant parler couramment le français.

- C'est vrai, ma mère s'accrochait à ses racines, dis-je machinalement. Mais d'où tirez-vous ces détails ? Vous avez fait une enquête sur moi ?

D'un geste de la main, il me demande patience, puis il poursuit :

- Vous avez fait de brillantes études d'ingénierie. Votre père est mort en 1973 d'un cancer du pancréas, et votre mère s'est suicidée peu après en dépit de tous vos efforts pour lui faire remonter la pente. Ils vous ont laissé un héritage qui vous a permis d'approfondir vos études. Vous avez maintenant plusieurs diplômes... mais ni famille proche ni liaison stable. Une sorte d'électron libre.

Je marmonne avec agacement :

- Et alors ? Où voulez-vous en venir ?

Cinq secondes d'un silence pénible, puis il reprend :

- Cet accident... que vous vous en sortiez étonnamment indemne, ce sont là de bonnes nouvelles... mais il y en a de moins bonnes. Non, ne dites rien, laissez-moi parler, ce n'est pas si facile... Si vous êtes vivant aujourd'hui, c'est parce qu'on vous a soigné ici. Or, l'endroit où nous sommes... n'existe pas. Non, je ne suis pas fou, je veux seulement dire que l'existence de ce lieu est tenue secrète, personne ne la connaît et personne ne doit la connaître. Nous ne vous y avons amené que parce que vous seriez mort sinon ; mais nous ne pourrions plus vous laisser partir, et même nous devons faire croire que vous avez succombé à l'accident.

Stupide, paralysé, j'écoute l'homme qui achève :

- Je comprends que ce soit un choc pour vous. Mais au moins vous n'avez plus de famille pour souffrir de votre disparition ; et d'autre part, je vous assure que vous pourrez mener ici une vie pleine et gratifiante... plus riche même que ce que vous pouviez espérer là d'où vous venez.

Mon euphorie d'emprunt n'a pas suffi à amortir le choc et je reste un instant muet de stupeur et d'indignation. Je me redresse alors dans mon lit et je hurle, toute gratitude envolée :

- Pourquoi ? Où sommes-nous donc ? Est-ce une base secrète de l'Armée, ou quoi ? Vous voulez me garder prisonnier ici indéfiniment ? Qu'y a-t-il de si gratifiant à moisir dans un hôpital, ou une caserne, ou que sais-je ?

J'ai trop présumé de mes forces et je retombe épuisé, en sueur, plein d'angoisse. L'homme, qui n'a pas bronché, répond calmement :

- L'Armée américaine n'a rien à voir avec cet endroit. Ni la CIA, ni le KGB n'en connaissent l'existence. Quant à ceci (dit-il en embrassant la pièce d'un geste circulaire de la main), ce n'est pas une chambre d'hôpital, tout au plus l'a-t-on arrangée pour en donner l'aspect. En fait, vous êtes, disons dans une ville de deux millions d'habitants ; mais une ville ignorée du monde et qui ne figure sur aucune carte. Comme vous le voyez, conclut-il avec un bref sourire, le secret est de belle taille.

Curieusement, mon inquiétude personnelle s'efface un moment devant ma réaction d'incrédulité. Que me raconte-t-il là ? Dans ma tête, un tourbillon de pensées contradictoires : quelqu'un m'a bien soigné, m'a sauvé la vie sans doute... et voici maintenant qu'on me raconte une histoire à dormir debout ! Que diable est-il arrivé ? Aurais-je été secouru par un groupe de cinglés ? Et comment me comporter maintenant ? Dois-je tempêter ou marcher dans le jeu ? Peut-être que mon sort dépend de l'attitude que je vais prendre, et cela alors que l'effet des médicaments ne me permet même pas de me concentrer comme je le voudrais !

L'homme reste silencieux, attendant ; et finalement je ne peux plus me retenir, et je crache, avec ce que je voudrais être une ironie mordante (mais ma voix chevrote) :

- Une ville de deux millions d'habitants, INCONNUE ? Ce genre d'histoire sort d'un mauvais roman du siècle dernier. Impossible aujourd'hui ! Il y a des avions et des satellites... sauf au fin fond de l'Antarctique, et encore ! Vous n'allez pas me dire qu'on est dans l'Antarctique ?

- Non, dit-il en secouant la tête. Vous vous souvenez sûrement du lieu de votre accident ? Il se trouve juste à cent cinquante mètres au-dessus de nous. Nous sommes ici, en quelque sorte, dans une caverne.

J'ai un haut-le-cœur devant une mauvaise foi aussi évidente. Je n'ai qu'à tourner la tête vers la fenêtre pour voir de légères nuées défiler paresseusement dans le ciel. Je les montre, et je hurle :

- Cent cinquante mètres sous le sol ? Et ça alors ?

Mais ma bruyante réaction le laisse serein :

- En fait, ce n'est qu'une apparence de fenêtre. Regardez.

Suit une seconde insane, comme sortie d'un dessin animé de Tex Avery : la fenêtre rapetisse vertigineusement, se réduit à un point, disparaît, ne laissant derrière elle qu'un mur nu, sans solution de continuité. Je reste un instant abasourdi, puis je regarde le mur d'en face, cherchant un projecteur, mais ce mur est tout aussi uni que l'autre. Étrangement, la pièce, bien que privée de la lumière du jour, reste aussi claire que précédemment ; mais combien plus inquiétante !

Je sens grandir en moi une panique absurde. Frank, réagis ! Une fausse fenêtre, soit ! Et alors ? Cela exclut-il que l'autre côté du mur, malgré tout, soit à l'air libre ?

- Détendez-vous, dit l'homme paisiblement. Rien ne vous menace. Et vous n'êtes pas claustrophobe, nous le savons. La fenêtre factice avait pour seul but de vous permettre un réveil en douceur.

Est-ce son calme persistant ou l'effet des médicaments ? Mon agitation retombe un peu ; et je me contrains à respirer profondément, pour rendre à ma voix un semblant de sérénité.

- Une cité souterraine ? dis-je après un silence. Impossible ! Pour loger deux millions de personnes, il faudrait une caverne immense, une cavité colossale, comme il ne peut pas en exister sans qu'on l'ait découverte !

- Vous êtes sûr ? sourit-il. On peut longtemps ignorer l'existence d'une grotte en l'absence d'accès visible. En Malaisie, il existe une caverne de vingt hectares et de soixante mètres de haut, que personne chez vous ne soupçonne encore. Mais dans le cas présent, il s'agit d'autre chose. Je n'ai pas dit que notre propre caverne était naturelle, n'est-ce pas ?

- On l'aurait CREUSÉE ? dis-je d'une voix aiguë. Un trou pareil demanderait des dizaines d'années de travail ! Et d'ailleurs...

- Pas si mal, coupe-t-il. La cavité a en effet cinq kilomètres cubes et il a fallu un siècle pour la creuser. Même ainsi, cela fait deux tonnes et demie par seconde de déblais à dissimuler. Un cauchemar d'ingénieur !

Je suis si perdu que je m'accroche à ses chiffres comme un naufragé à une bouée de sauvetage. Je calcule qu'ils sont cohérents, mais cela ne rend guère moins invraisemblables ses allégations. La sagesse populaire veut qu'on ne discute pas avec les fous, mais comment résister ? Comment accepter sans plus l'idée que DEUX MILLIONS de personnes aient pu vivre en reclus depuis UN SIÈCLE sans que cela se trahisse de cent façons ?

- Même souterraine, comment une ville pareille pourrait-elle exister, à l'insu de tous ? Sa consommation d'énergie et de matières premières, ses déchets... Et comment des gens pourraient-ils accepter de vivre sous le sol sans crever de claustrophobie ? Et de toute façon, comment garder le secret, avec deux millions d'individus pour vendre la mèche ?

J'ai à peine posé la dernière question que je me mords la langue. Des lectures fantastiques me reviennent, des histoires de villes de légende verrouillées sur des habitants prisonniers. L'homme répond, tranquille :

- De bonnes questions. Et la réponse logique est que nous ne sommes pas des gens ordinaires. Vous demandiez tantôt où vous vous trouviez, alors que vous auriez plutôt dû demander qui nous sommes.

- Très bien, dis-je après une brève hésitation, qui êtes-vous ?

Il prend un air pensif, comme s'il pesait soigneusement ses mots :

- Hum ! Disons que nous sommes une variété inhabituelle d'êtres humains. Il nous a bien fallu un nom pour nous désigner, alors nous avons choisi de nous appeler Bleus. Et vous... n'étant pas bleu, vous êtes orange.

Un rictus presque morbide me monte aux lèvres :

- Pourquoi bleu et pourquoi orange ?

- Nous avons parlé quelque temps de "xénanthropes" et d'"autanthropes", mais un fait banal et quotidien exige des mots simples ; alors quelqu'un a suggéré un nom de couleur. Les couleurs de peau étaient déjà prises, même si la couleur rouge des Amérindiens ressortit aux idées reçues. Il ne restait que le vert, le bleu et l'orange. Les deux dernières étaient complémentaires, c'est pourquoi on les a choisies. Arbitrairement, nous avons pris le bleu pour nous, et l'orange pour vous. Nous sommes bleus, et tout autre être humain est orange. Vous êtes orange.

Aussi idiot que cela puisse sembler, j'ai une réaction presque vexée, comme si on voulait m'exclure. Et l'homme m'adresse un clin d'oeil chaleureux, comme pour désamorcer l'absurde dépit que je trahis :

- Étant un humain normal, vous êtes un Orange. Une découverte, non ?

Évidemment, je m'agrippe à la perche qu'il me tend si ostensiblement :

- Et qu'a donc un Bleu de si "anormal" par rapport à un Orange ?

Il a une ombre de sourire :

- Disons une meilleure maîtrise de ses processus mentaux. Mais ce n'est pas ce genre d'expression vague qui vous aidera à deviner les retombées de la chose après un siècle ! Voici ce que je vous propose : on a préparé pour vous un appartement temporaire, à quelque distance d'ici. Je vais vous y conduire dans ce fauteuil roulant, pour ne pas vous fatiguer dès le premier jour de votre convalescence, et vous pourrez déjà vous faire une impression durant le trajet. Faites-moi plaisir : regardez, écoutez, mais gardez vos questions pour plus tard. D'accord ?

Pris au dépourvu, j'hésite un moment. Son histoire est toujours aussi implausible, et je reste dans la même inquiétude de mon sort personnel. Puis tout d'un coup, voici que je m'entends proposer une visite de leur métropole souterraine supposée ! Que peuvent-ils avoir derrière la tête ? Sans doute ont-ils monté quelques décors, préparé l'un ou l'autre effet spécial vaseux, me croyant crédule ou impressionnable ? Et pourtant, ils ont pris des renseignements sur moi, ils connaissent mes voyages et mes diplômes... Je ne suis pas quelqu'un de si facile à berner !

Mon excitation retombe aussi vite qu'elle est montée. Pourquoi diable feraient-ils tant d'efforts pour un quidam comme moi ? On ne se donne la peine de monter une conspiration que pour quelqu'un qui le mérite... Et cette fenêtre impossible de tantôt ?

Je suis si désespéré qu'en désespoir de cause je choisis de les laisser faire ce qu'ils désirent. Au moins, je verrai où j'en suis, j'aurai le temps de réfléchir plus posément à ma situation. J'en ai besoin !

L'homme attend, calmement, toujours sans la moindre impatience, et je pressens confusément qu'il pourrait attendre ainsi une heure sans faire un geste. Sain d'esprit ou non ? Il paraît aussi équilibré que possible, pourtant sa tranquillité est à peine humaine... ou bien mon inquiétude me fait-elle délirer ? Oh, zut ! A quoi bon prolonger l'incertitude ?

J'accepte donc et je passe du lit au fauteuil. L'homme attend que j'y sois assis pour sortir de sa poche de poitrine un étui en papier ; il le déchire, en tire une seringue en plastique qu'il approche de mon bras.

- Une ultime précaution avant votre sortie, dit-il. Voilà... Avouez que vous n'avez pas senti la piqûre.

Insouciant, il laisse tomber au sol étui et seringue. J'ai à peine le temps de m'étonner de ce geste si peu professionnel qu'un vif mouvement sur le sol me tire l'oeil. Et je reste bouche bée.

Quelque chose est sorti de dessous le lit, un objet métallique qui se déplace à une vitesse folle sur une dizaine de pattes articulées, comme une araignée artificielle. Sans que j'arrive à suivre les mouvements de ses pattes, l'objet ramasse l'étui et la seringue, puis jette son butin dans une cavité du mur au ras du sol. J'entends la voix de l'homme :

- Orifice d'aération et vide-ordures à la fois. Très pratique. Et ne me posez pas la vieille question des odeurs : les déchets sont traités trop vite pour pourrir, et les conduits sont nettoyés fréquemment.

Je l'écoute à peine ; je regardais, égaré, l'insecte d'acier qui a regagné en un éclair sa cachette sous le lit. George a vu mon effarement :

- Nous avons une certaine avance technique, murmure-t-il. Vous verrez.

Il a parlé toujours aussi imperturbablement. Quand j'ouvre la bouche, il met son doigt sur ses lèvres en souriant :

- Plus tard, les questions. Pour vous aider à patienter un peu, je vous dirai quand même le nom que nous donnons à cet endroit : la Centrie.

- La... Centrie ? Comme un centre ? Pourquoi... ?

- Chut !

Il me pousse vers la porte qui coulisse toute seule à notre approche. Et la seconde d'après, la Centrie me saute à la figure.

Inconsciemment, je me croyais toujours dans une chambre d'hôpital, et je sursaute en découvrant que la pièce donnait directement dans la rue. Enfin, quand je dis "la rue"...

L'esprit humain est fait de sorte que dans les circonstances les plus déroutantes, il tente désespérément de se raccrocher au connu. Et c'est pourquoi je pense à un mail, une galerie couverte de centre commercial ; et je peux même identifier les détails qui m'y font penser : pas de ciel visible, un plafond très haut, une allée très large bordée de vitrines, une profusion de verdure, un brouhaha confus, et une foule de gens qui vont et viennent.

La comparaison s'arrête là, car ces gens... ! Comprenez-moi bien : j'ai voyagé à New York et à San Francisco, en Europe et en Afrique, et je me croyais blasé devant la diversité des races, des langues, des costumes, des moeurs. Rien en moi de l'Américain caricatural qui jugerait normal qu'un Martien parle anglais. Or ici... je me tais, mais à grand-peine ; je regarde, j'écoute.

Toutes les races, des Blancs, des Noirs, des Jaunes, évidemment, mais aussi des gens... inclassables. Quatre hommes à la peau vert émeraude, une femme au faciès malais mais noire comme le jais, une autre au teint gris plombé et qui semble cependant rayonnante de santé, une autre dont les deux moitiés du visage sont de couleurs différentes. Des peintures faciales, me dis-je un instant, jusqu'à ce que je croise une femme dont le teint vire du jaune safran au café au lait tandis que je la regarde. Parmi ceux reconnaissables, énormément d'Africains et d'Asiatiques, encore que je m'effare de trouver des Chinois châains, des Noirs blonds.

Tous les âges... non : de l'adolescence à l'âge mûr, mais ni un enfant ni un vieillard. Pourquoi ? Et si les deux sexes sont représentés, parfois je me retourne en vain sur des passants bizarrement androgynes.

Tous les costumes, du scaphandre hermétique à la nudité absolue, sans presque de corrélation entre le style des vêtements et le sexe ou l'appartenance ethnique de la personne, quand je parviens à les identifier. Des Japonais en djellaba, des Européens en boubou, des Eskimos en sari, des Africains en kimono. Une femme dont je ne comprends que quand elle passe à côté de moi qu'elle est totalement nue, mais tatouée de la tête aux pieds. Un homme avec une demi-barbe du côté droit. Un autre couvert de traînées sanglantes qui semblent lui servir de décoration.

Tous les accessoires aussi, dont j'hésite à décider s'ils font partie ou non du costume. Certains passants marchent, mais d'autres paraissent glisser sur le sol, en de silencieuses trajectoires zigzagantes ; et je crois deviner des roulettes sous leurs pieds. D'autres semblent porter un baladeur, mais je remarque que les écouteurs se doublent d'un micro, où je les vois murmurer. La coiffure en bandeaux d'une femme se révèle de près formée de fils électriques branchés à des prises dans le crâne.

Toutes les langues : le quart peut-être des phrases que j'entends sont en américain, mais tantôt prononcées à une vitesse hallucinante, tantôt farcies de mots incompréhensibles ; un autre quart semblent exprimées en une même langue chuintante, que je suis sûr d'entendre pour la première fois. Le reste se répartit en d'innombrables idiomes où je crois reconnaître des sonorités arabes, russes, japonaises...

Toutes les attitudes : les uns flânent, d'autres courent, quelques-uns marchent en lisant, dans ce qui ressemble à des dépliants rigides ; l'un de ces lecteurs marche à reculons, sans jamais trébucher. Nous croisons ce que je ne puis décrire que comme un trio d'amoureux. Plus loin, deux hommes d'âge moyen courent côte à côte, en se lançant à chaque occasion de violents coups de poing et de pied ; mais ils sont hilares. Un couple survient, un homme et une femme qui longent l'allée chacun de son côté, en se lançant des insultes haineuses ; quand ils me voient, ils cessent de crier, me font un grand sourire, et poursuivent leur route main dans la main en discutant avec animation. Étendu à terre, un homme sanglote, ses yeux ruissellent de larmes, il donne de violents coups de poing sur le sol. Plus loin, une femme marche en titubant, les yeux révoltés, les cheveux fous, les bras tendus devant elle. Un adolescent agité de tics glisse près de moi en hululant. Une femme entre deux âges se traîne sur le sol en rampant à la force des bras, mais

les passants la contournent sans faire autrement attention à elle. Et mon guide, toujours muet, me véhicule sereinement à travers la foule incompréhensible et affolante.

Affolante certes, car presque chaque détail se traduit par un coup de poing visuel ou auditif. Mais ce jour-là, pourtant, je ne m'affole pas : je ne tente pas de bondir de mon siège, je ne détourne pas les yeux ; je me tais et je regarde silencieusement, comme George me l'a demandé.

Plus tard, lorsque j'écrirai ce texte, que je tenterai de revivre mes impressions du moment, je m'étonnerai de ce calme relatif, qui était dû aux sédatifs qu'on m'avait injectés, m'expliquera-t-on ; ils émoussaient mes sensations. N'empêche que derrière cette sérénité apparente grandit un profond sentiment d'angoisse, la prise de conscience désespérante du banni, de l'exilé, arraché à ses racines et jeté en terre étrangère. Je vais devoir vivre ici ? Peut-être TOUTE MA VIE ?

Me croirez-vous ? En dix minutes, mon incrédulité a fondu, comme boule de neige en enfer. Même si un recoin de mon esprit m'assure que les médicaments affaiblissent mon jugement, tout me hurle que cet endroit est bien réel et qu'à bref délai aucun miracle ne m'en sortira, que je vais devoir m'y adapter pour survivre. Et je me rappellerai m'être dit presque pathétiquement "J'entends des gens qui parlent anglais et français, au moins je ne serai pas tout à fait seul". La variété accablante de ce monde suscite en moi une paradoxale lueur de réconfort que n'aurait pas éveillée une homogénéité étrangère. Comme je l'exprimerai par la suite, exil pour exil, mieux vaut la "Centrie" que le Japon - soit dit sans la moindre critique du Japon, bien entendu ; si j'avais été japonais, c'est d'entendre parler japonais qui m'aurait rasséréiné.

Mais sur le moment même, l'anxiété l'emporte décidément sur l'espoir. À cause des passants inquiétants que nous croisons ? ou de ces lointains hurlements d'agonie, dont les échos se répercutent dans le mail, qui me glacent pendant de longues minutes où je tente morbidement d'identifier leur nature humaine ou animale ? Puis vient cette mélodie inintelligible venue d'un groupe compact de personnages que nous rattrapons lentement. Serrés en carré étroit autour d'une espèce de chariot, ils avancent au pas, majestueusement, en un synchronisme impossible. Vêtus de blanc des pieds à la tête, le visage couvert par une cagoule opaque où on ne leur voit même pas les yeux, ils semblent faire escorte à ce char qui porte un immense tableau. Quand nous les dépassons, je me tourne pour voir ce que représente le tableau : à l'avant-plan, un tout jeune enfant rieur, et derrière lui, un homme les bras en croix vêtu d'une tunique blanche. Un regard fou, exorbité, car il n'a plus de paupières ; et un visage de cauchemar, car il n'a plus de mâchoire inférieure. Et son vêtement est éclaboussé du sang qui jaillit à flots de ses plaies hideuses. Alors je songe à l'abomination qui peut se cacher sous les cagoules, et je ferme convulsivement les yeux, le coeur battant la chamade, grelottant malgré la chaleur de serre. Mais George, impassible, pousse toujours.

Et moi, j'essaie, désespérément, de réfléchir, de trouver un sens aux images qui m'assaillent. Cette foule de gens ? Des Bleus, paraît-il. Des humains différents. Différents en quoi ? Qu'a dit mon guide ? La maîtrise du mental, ou quelque chose du même genre. Je roule dans ma pauvre tête inquiète cette expression éculée, cherchant ce qu'elle évoque pour moi. La maîtrise du mental ? Une notion aux connotations exotiques ou charlatanesques ; d'un côté le yoga et les lamas tibétains, de l'autre la dianétique, le New Age et les candidats à la lévitation. Quel rapport avec cette foule si disparate et foisonnante ? Mais ma stupeur médicamenteuse dilue ma concentration. Ne restent que l'incertitude et l'angoisse.

Enfin, Dieu merci, la cohue se fait moins pesante, et je trouve, venu tout droit de mon enfance inquiète, un expédient pour me ressaisir ; que vous jugerez naïf peut-être, mais il me vient à point (et me soutiendra dans les jours qui suivent). Je m'imagine explorateur ou anthropologue, face à un Journaliste mythique qui m'interroge, et le soin que je tente d'apporter à mes réponses arrive tant bien que mal à me distraire de ma tension. Mais que voyez-vous autour de vous, à part ces gens bizarres ? demande mon Journaliste. Alors je me concentre sur le décor, tout aussi insolite que la foule, mais moins éprouvant pour ma santé mentale.

Le couloir que je longe fait de brusques détours où son style change, tantôt galerie commerçante, tantôt canyon de ciment, tantôt tonnelle au sol de terre battue, tantôt boyau obscur comme un tunnel de métro, puis reprenant un aspect de mail. De temps à autre, des rampes, des puits ou des escaliers découvrent des perspectives sur d'autres étages étranges. Des passerelles enjambent l'allée au-dessus de nos têtes, un croisement révèle une échappée latérale qui se perd dans la distance. Je remarque des animaux pour la première fois, des oiseaux de toutes tailles qui se pressent dans une grande volière ; et je note que cette cage se prolonge à travers plafond et plancher (j'apprendrai plus tard qu'il s'agit d'un réseau complexe formant une cage unique sans contact avec l'extérieur). Une chaîne sans fin, qui défile verticalement dans un puits : une espèce d'ascenseur sommaire, car des gens y sont accrochés, le pied et la main glissés dans des maillons de la chaîne.

Quand le couloir prend un aspect de mail, je regarde les vitrines qui bordent l'allée dans l'espoir d'y trouver des indications, mais sont-ce bien des vitrines ? Elles portent peu d'inscriptions, et celles dont je comprends la langue demeurent énigmatiques : que penser de "ceptoire" ou de "dmaterie" ? D'ailleurs, les pièces abritées par ces larges baies ont rarement l'aspect de magasins. L'une d'elles pourrait être une chambre, puisqu'un couple nu y copule sans vergogne face à la vitre. Nul passant n'y prête attention sinon moi ; et quand soudain ils me repèrent, ils me font un geste amical de la main... puis replongent dans leurs ébats.

Tout d'un coup, la galerie débouche dans un immense tunnel de section hexagonale, si énorme que je mets un moment à assimiler ses dimensions. Hauteur ? Vingt mètres ou plus. Longueur ? Des centaines et des centaines de mètres de chaque côté. Une cathédrale rectiligne, que George me fait suivre pendant une quinzaine de minutes (la limpidité de l'air centrien m'a fait sous-estimer sa taille : six kilomètres de long, comme je l'apprendrai plus tard). Dans les murs latéraux, inclinés de trente degrés, un foisonnement de fenêtres et de balustrades ; aussi, par dizaines, les porches de galeries plus petites, analogues à ce mail qui nous a amenés ici. Je tente de les compter... mais, en quelques minutes, une migraine croissante me martèle le crâne. Je serre les dents et je m'oblige à regarder et regarder encore, de tous mes yeux.

Une sorte de véhicule massif et bourdonnant nous dépasse, arrosant le sol à grands jets d'eau mousseuse, puis le séchant en repassant sur les flaques qu'il semble aspirer. Rien de spécial ? Si : aucun conducteur.

Des objets mécaniques, gros comme des chiens, mais hérissés de pattes articulées comme la machine de la chambre d'hôpital factice, filent entre les passants, esquivant adroitement les pieds et les obstacles.

À tout moment, des fulgurations de toutes couleurs sur les murs et le sol. Surtout des flèches avec des chiffres, parfois des schémas obscurs et compliqués, mais qui clignotent avec frénésie.

Sur une paroi, un slogan comme bombé avec une peinture lumineuse dont les moirures me font mal aux yeux. Son texte : "IMMORT, INSEXE, IRRACE". Que diable cela signifie-t-il ?

Quelque chose que je ne puis décrire que comme un dinosaure de quatre mètres de haut, hérissé de griffes, de dents, d'épines, mais sans yeux. Je crois à la sculpture d'un artiste dément, mais cela se met en branle quand nous arrivons à sa hauteur, et marche un moment à côté de nous, à grands pas lourds qui font trembler le sol et me glacent jusqu'à ce que la bête impossible change de direction et disparaisse de ma vue.

Nous longeons un gigantesque panneau bilingue que je scrute avidement comme une pierre de Rosette, car s'il dit en anglais "Bienvenue dans la Ville Franche de Müllnisch", il annonce par ailleurs "Sønlesy qamxis næ dy \$us Zox Myllnic". Logiquement, il doit s'agir de la langue sibilante que j'entends si fréquemment, mais de quoi diable s'agit-il ? Les voyelles inhabituelles suggèrent une langue scandinave. Du suédois ? Non, les Suédois ne barrent pas leur O, ils y mettent une sorte de tréma. Alors, du norvégien ou du danois ? Cela correspondrait mieux, mais aucun mot ne semble provenir de racines germaniques. Et quelle langue utiliserait le symbole du dollar en guise de lettre ?

Pour la première fois, mon guide se penche vers moi. Il me chuchote à l'oreille, presque absurdement dans l'affolant tourbillon des images :

- Maintenant, regardez bien !

Une sorte d'esplanade étrangement déserte. En son centre, un monument cubique de cinq mètres de côté, comme taillé dans un immense cristal de malachite. Sur le sol, non loin de lui, un dodécaèdre de deux mètres de hauteur aux faces pentagonales, argentées, luisantes comme des miroirs.

Et George pousse mon siège vers le cube, s'arrête à dix pas de lui.

Alors, sans savoir encore pourquoi, j'écarquille les yeux et je finis par distinguer quelques caractères gravés au centre de la massive paroi carrée qui nous fait face. Plusieurs graphies, mais je crois identifier des couples de nombres : chiffres classiques, chiffres romains, chiffres arabes (VRAIMENT arabes), d'autres encore d'aspect hébreu, asiatique... Chaque fois, deux nombres de même style séparés par un espace, évoquant irrésistiblement une double date. Mais les chiffres "normaux" disent :

1998 38522

1998... une année ? Mais on ne commémore pas une année à venir. Alors, des millésimes issus d'un calendrier exotique... mais trente-huit MILLE ans après quoi ? Des idées folles de Lémurie et d'Atlantide transpercent mon crâne douloureux et je dois les combattre désespérément. Moi qui me suis toujours gaussé

des enthousiastes des civilisations englouties, je dois maintenant me contraindre à raisonner posément. Allons ! Ce ne sont pas des années. Des dates compressées, jour, mois et année accolés ? Non plus. Alors ? Je soustrais à tout hasard les deux nombres : 36524, ce qui ne me dit rien. Je ferme les yeux, je visualise le nombre dans ma tête, j'y déplace mentalement une virgule. Un éclair ! Le nombre de jours d'un siècle. Fébrile, je rouvre les yeux et je cherche les chiffres romains, les seuls autres que je sache lire :

MDCCCLXVI MCMLXVI

1866-1966 ! Une fugitive sensation de triomphe après tant de désarroi. 1966 : il y a une bonne dizaine d'années. Donc un monument commémoratif, mais célébrant quoi ? Je me concentre si fort que j'en entends mes dents qui grincent. Voyons ! George a dit qu'il a fallu un siècle pour creuser leur cité. Alors, 1866... la date de sa fondation ? si on peut parler de fondation pour un trou. Puérilement, me voici épanoui d'avoir deviné... et, comme je m'en rends compte avec des sentiments mélangés, décidément enferré par cette fantastique histoire de cité enfouie.

Est-ce grâce au calme étrange autour du monument ? Toujours est-il que pour la première fois depuis que nous avons quitté la chambre d'hôpital factice, je suis parvenu à réfléchir de façon cohérente. Continuons ! Je force à fonctionner mon cerveau saturé de visions. Reprends-toi, Frank ! Raisonne ! Où t'a-t-on baladé ? Dans un simple décor, avec des figurants ? Mais sur combien de kilomètres ? Et cette galerie hexagonale cyclopéenne que j'ai parcourue ? Et ces personnages hallucinants ? Du maquillage, des faux-semblants ? Au fond de moi, je sens que non. Parce qu'ils sont trop différents. Différents de moi ? Même pas : différents les uns des autres.

Mais mon fauteuil repart en avant et pivote : l'homme me fait faire le tour du cube. La prochaine face que je découvre porte ce qui semble une phrase en deux versions : à nouveau, le même déconcertant idiome que sur le panneau de tantôt ; et de l'anglais. Enfin... si on peut dire. Ceci :

L'ANTÉROVERSION EST TOUJOURS SÉCEVANTE,
LA POSTÉROVERSION NE L'EST QUE QUAND ELLE OBROMPT

Vite éteinte, ma naïve complaisance ! La bouche béante, égaré, je contemple l'inscription cryptique. Mais cette fois mon pilote ne s'attarde pas, il m'entraîne vers une troisième face, celle à l'opposé de la face aux doubles dates. Une nouvelle phrase absurde et inquiétante :

LA SÉCEPTION D'UN PRINCIPE EST RÉHIBANTE ET SON OBRUPTION IRRÉHIBANTE

et une autre enfin, sur la quatrième face verticale :

UNE RÉHIBITION ANTÉROVERSE A UNE ET UNE SEULE RÉHIBITION POSTÉROVERSE
(EUCLIDE)

Morose, abattu, je fixe cette dernière phrase incompréhensible qui me nargue ; étrangement, c'est la mention d'Euclide qui me trouble le plus. Pourquoi me montre-t-on cela ? Suis-je censé réagir ? Et si oui, comment ?

Un mouvement proche ; je tressaille sur le siège. Le cube me fascinait tant que je n'ai pas vu le dodécaèdre à son côté se mouvoir, tout seul. Mon guide me laisse un moment le contempler. Toutes les vingt secondes, il frissonne, bascule au hasard sur une autre face, s'immobilise à nouveau jusqu'au prochain frisson, en un lent mouvement qui lui fait faire le tour du cube. Sur chacune de ses faces, un double mot gravé, que les reflets rendent presque illisible. Malgré ma tête que fend une migraine affreuse, je scrute les pentagones pour déchiffrer ne fût-ce qu'un mot.

Sur la face la plus proche, j'identifie, douloureusement, les lettres une à une. Un K, puis un \$. Oh, non ! L'autre mot ? Un C, un R, un Y... mais déjà nous nous éloignons. Non ! Ce n'est pas juste ! Je me tords sur le siège pour en voir plus, mais je manque de suffoquer.

documents promis, plusieurs brochures à couverture glacée. D'autres, réfrigérés, révèlent des nourritures et des boissons si alléchantes que je tends déjà la main... mais je suspends mon geste :

- Combien tout cela va-t-il me coûter ? Et comment pourrai-je payer ?

George répond doucement, d'un air presque peiné :

- Considérez-vous comme notre invité. Si nous sommes contraints de vous garder ici, c'est la moindre des choses que nous prenions en charge les conséquences. Consommez ce que vous voudrez ! Aucune facture ne tombera.

Je le dévisage avec scepticisme, mais en fin de compte j'attrape deux bouteilles dans un frigo : un Perrier classique et une sorte de limonade bleue inconnue dont j'examine curieusement l'étiquette. BLUADE, dit une inscription en relief ; en dessous, un sous-titre double : une version en anglais disant "eau/gaz/fructose/arôme" et l'autre "H²O/CO²/twæq/zjyn". Je jette un coup d'oeil sur le reste du contenu du frigo, sans y reconnaître d'emballages connus. Cependant, mais vous en étonnerez-vous ? je guigne surtout le téléviseur commodément placé au pied du lit, sa télécommande elle aussi à portée de ma main.

L'homme m'assure que je serai sous une surveillance médicale discrète mais permanente, et que quelqu'un accourra au moindre problème ; puis il me souhaite une nuit paisible et tourne les talons. J'oublie toutes mes angoisses et mes indignations devant son irrésistible cordialité, et je murmure, alors qu'il a déjà atteint la salle de séjour :

- À demain, George. Appelle-moi Frank... mais surtout pas Frankie.

Il se retourne, me gratifiant d'un sourire lumineux, éclatant :

- À demain, Frank. Et bonne lecture !

J'attends qu'il ait disparu, puis je me lève avec précaution ; même si je suis convalescent, je veux regagner au plus vite mon autonomie. À ma grande satisfaction, je parviens à marcher sans aide. Je refais le tour de mon bizarre appartement. La porte extérieure s'ouvre silencieusement à mon approche ; je ne suis donc pas enfermé (pourquoi m'enfermerait-on, d'ailleurs ? où irais-je ?). Je regagne la chambre, j'y fais l'inventaire du contenu des armoires. Des vêtements, ceux que je portais lors de mon accident... Impossible ! Ils ont dû être réduits en charpie... Alors des copies conformes ? Une bosse dans la veste... Mon portefeuille, avec mon permis de conduire, mes cartes de crédit ; et aussi mon agenda arrêté au 4 août. Et mon stylo à bille. Il faut que je note mes impressions ! J'ai vu dans un des tiroirs du lit des carnets vierges et des feutres, j'aurai de quoi écrire. Mais pas maintenant : un vertige soudain me prévient qu'il est temps de m'étendre. Heureusement, ma migraine ne revient pas.

Une nouvelle obsession me pousse, chancelant, vers la salle de bains. J'y ai vu un miroir encastré. Je me plante devant, et j'écarte fiévreusement le pyjama qui me vêt. Comme je le craignais, j'ai le torse et le dos couverts de cicatrices, mais saines, discrètes, presque flatteuses. Et mon visage est absolument intact. J'ai eu de la chance... ou de bons chirurgiens esthétiques ?

Je décapsule la bouteille de limonade bleue, je la goûte avec circonspection. Un goût déroutant, que je ne parviens à raccrocher à rien que je connaisse, mais subtilement délicieux.

Je m'installe confortablement dans le lit, j'allume le téléviseur. La télécommande me permet d'égrener une dizaine de programmes. Je retrouve bien mes chaînes familières, mais nulle autre. Ces gens n'auraient donc pas de télévision à eux, alors qu'on me les décrit comme une société de deux millions d'individus ? Ou me la cachent-ils ? Pourquoi ? Je tombe sur un journal télévisé, et j'absorbe longuement les dernières nouvelles de ce monde qui s'est permis de vieillir d'un mois en mon absence. Rien de bien neuf pourtant, et tandis que se dévide un commentaire insipide, je comprends que je retarde inconsciemment le moment d'aborder de front ma nouvelle condition. Ma nervosité grandit jusqu'au moment où j'éteins en jurant l'appareil, avant de me jeter enfin avidement sur mes brochures.

Le plus gros document s'intitule "Histoire abrégée des Bleus et de la Centrie" avec en sous-titre "à l'intention de visiteurs hypothétiques". Malgré tout ce que j'ai pu voir et entendre, il subsiste en moi un fond de scepticisme, mais qu'en deux heures seulement ce texte va dissoudre, tant il fourmille de détails vrais. Si je le pouvais, je le joindrais à ce livre, et vous aussi seriez convaincu. Hélas, il en dévoile trop, et en même temps je me refuse à l'abîmer par la censure ; vous devrez vous satisfaire de mon pâle résumé, bien loin de la flamme de l'original. Ni l'Émission, ni les Entretiens ne se sont appesantis sur les détails que je vais vous

révéler ici tels que je les ai découverts dans cette pièce hexagonale où j'en oubliais mes douleurs de convalescent.

Une histoire assez ancienne, puisque (comme on vous le dira sans plus de précisions) ce qui va conduire au basculement du monde commence obscurément vers 1860, dans l'Angleterre de la Révolution Industrielle.

Dans la ville grise de Sheffield survivent à grand-peine des familles misérables, végétant dans des rangées de taudis lépreux. Certaines sont irlandaises : la Grande Famine des années quarante les a chassées de la terre ancestrale. Dans l'une de ces familles vivent des frères jumeaux, par ailleurs absolument quelconques (de faux jumeaux, ne se ressemblant pas le moins du monde) ; même, comme l'a voulu une ironie de l'Histoire, ils portent les noms les plus banals qui soient : John et Patrick Kelly. Au moment où change leur vie, ils n'ont que quinze ans, mais la chaleur des fonderies de Sheffield a déjà buriné leurs visages. Et leur travail est si dur, et leurs journées si longues, qu'à peine rentrés, ils n'ont plus la force que d'avaler la maigre pitance du soir puis de s'endormir d'un sommeil de brute sur une couche sommaire. Alors, quand un jour une famille vient emménager dans la maisonnette voisine, les jumeaux le remarquent-ils à peine. Or, parmi les six enfants de la famille O'Rourke, il y a deux soeurs aînées, de seize et dix-sept ans, Mona et Magda, qui épuisent une jeunesse hâve au milieu des scories des puits voisins.

Quatre jeunes, pauvres, anonymes, sans avenir, condamnés d'avance par le hasard de la naissance. Nul Mozart assassiné, d'ailleurs ! Aucun don, aucune flamme ; des adolescents pas encore mûrs, mais déjà éteints, semblables à des millions d'autres miséreux, totalement quelconques...

Du moins, quelconques pour quelques heures encore, ces heures ultimes du 30 avril 1861. L'Histoire va basculer, mais vous ne le savez pas (un siècle plus tard, vous l'ignorerez encore : il faudra la Semaine Bleue).

C'est au milieu de cette nuit cruciale entre toutes les nuits que les quatre jeunes gens vont brusquement se réveiller, hagards, grelottants, accablés par un tumulte effrayant, incompréhensible, à l'intérieur même de leurs têtes. Et Magda se rappellera avoir instinctivement saisi les mains de sa soeur étendue près d'elle, puis les avoir lâchées, comme si elle avait touché un objet chauffé au rouge, tant ce contact a exaspéré le tourbillon qui la secoue et la laisse pantelante. Alors, en un même mouvement, les deux soeurs vont se tourner vers le mur, certaines, mais sans deviner d'où leur vient cette certitude, qu'une autre moitié de la puissance qui les étreint se trouve de l'autre côté de ce mur, chez les voisins. Là même où les deux frères, glacés et hoquetants, restent eux aussi figés, face à la même cloison que transperce une force sans nom.

Dans les années, même les décennies qui suivront, ces instants intenses inspireront à la collectivité bleue d'innombrables oeuvres, dont la majorité s'accorderont à souligner le bonheur qu'il se soit agi de deux frères s'entendant bien, de deux soeurs vivant en harmonie. Car sans la complicité née du partage du mystère, sans le soulagement de l'échange des confidences, le secret aurait-il pu être préservé ? Et vu le lieu et l'époque, un aveu n'aurait-il pas mené à l'enfermement sans doute, à la séparation en tout cas, et à l'avortement des merveilles qui suivront ?

Non qu'elles suivent de si près ; il leur faudra plus de six mois pour apprivoiser cette force nouvelle que vous appréhendez si malaisément. Une autre année sera nécessaire pour commencer à en profiter ; car quand on est jeune et pauvre dans un monde dur, le champ d'action est limité ! Les frères Kelly épousent en 1863 les soeurs O'Rourke, simplement parce que c'est leur seule manière de pouvoir enfin communiquer sans entrave. Leur potentiel s'en accroît d'autant, mais qu'en faire ?

Un espoir leur est né d'un fait noté au hasard de leurs déplacements : d'autres sont comme eux, ou peuvent le devenir. Car quand ils croisent certains adolescents, bien rares hélas ! un tumulte soudain jaillit dans leur cerveau, et ils croient revivre la nuit de leur éveil. Mais celui ou celle qu'ils croisent ne bronche pas, n'éprouve visiblement rien, et pourtant doit avoir, ils en sont certains, la même potentialité qu'eux. Mais comment faire ? Et surtout, à quoi bon ? Quel progrès attendre d'une addition de misères ? Et plus ils prennent conscience de leur pouvoir en friche, plus ils s'impatientent de leur situation sociale qui le bride. Ils décident alors que Londres leur offrira de meilleures perspectives ; ils vont y habiter l'année suivante. Là, seuls, loin de leurs familles, ils commenceront à exploiter leurs capacités, mais d'abord sans gloire.

Péniblement mais déjà irrésistiblement, ils accumuleront, un shilling après l'autre, un capital de départ, par le vol et la prostitution (car cette histoire n'est pas édifiante mais véridique : ont-ils le choix des moyens ?). Ils acquerront ainsi le temps de loisir et les habits soignés qui leur permettront de côtoyer un certain nombre de jeunes des classes aisées. Après beaucoup de courses stériles, ils en trouveront enfin un dont la proximité déchaînera dans leurs têtes la tempête tant attendue : Guy Belmont, dix-sept ans, dernier

représentant d'une famille noble déclinante, fort occupée à dilapider l'ample héritage de six siècles. Les quatre, avant qu'il soit trop tard, se hâteront de rassembler avec bien moins de difficulté trois adolescents pauvres qu'ils s'arrangeront pour faire entrer comme domestiques chez le jeune homme riche. Et enfin, ils vont, par cent ruses qu'il me faudrait des livres pour détailler, s'efforcer de reconstituer les conditions de Sheffield.

Jusqu'à la naissance d'une deuxième entité : Victorian.

S'il faut aujourd'hui un effort pour imaginer les inquiétudes qui les ont taraudés tout au long de leur machination, c'est qu'on la considère avec la sérénité que donne un siècle de recul. Pourtant rien à l'époque ne garantissait leur succès, ils prenaient des risques immenses pour un espoir bien aléatoire. Même s'ils arrivaient à leur but, quels rapports s'établiraient entre eux et le quatuor nouveau qui naîtrait ?

Leurs appréhensions se révéleront justifiées ; leur épopée manquera de peu de se dissoudre, dans ce qui restera connu dans leur histoire comme la Crise de 1866. Malgré tout, et ceci est révélateur de tout ce qui va suivre, la Crise se résoudra sans laisser de cicatrices et ils tireront de leurs affrontements de si fécondes leçons qu'ils ne verront dans cet épisode qu'une brève fièvre adolescente avant une envolée irrésistible.

(Un détail : la Crise se résout le 19 octobre, deux jours avant la date-butoir qu'ils se sont fixée pour aboutir, une date qui coïncide avec le deux millièmè jour de l'éveil de Sheffield. Ceci rectifie la conclusion que j'ai pu tirer des chiffres sur leur monument. Commémoration certes, mais pas du creusement.)

En effet, dès la Crise surmontée, l'essor est aussi spectaculaire que le danger a été grand. Que Guy Belmont, toujours mineur, ne puisse disposer de la fortune familiale, voilà pour eux un simple obstacle à contourner, et ils trouvent cent procédés pour y parvenir. La majeure part de la fortune disparaît vite, pour reflourir en mille lieux cachés. Les lugubres souvenirs du vol et de la prostitution des débuts s'estompent, puisqu'ils ont maintenant les moyens financiers, intellectuels, sociaux de survivre... mais avec quelle totale discrétion ! Car représentez-vous cette société, où Darwin vient de jeter dans la mare un pavé sonore, où dans peu d'années Bulwer Lytton écrira "The coming Race", la suggestion de l'écrasement possible de l'humanité par des hommes supérieurs. Si le monde découvre l'existence des Bleus qui ne sont encore qu'une poignée, ne va-t-on pas, inévitablement, s'efforcer de les exterminer ?

Incidemment, ils se choisissent en 1868 ce nom de Bleus. Jusqu'alors, ils disaient seulement "nous", mais la Crise précipite leur besoin d'un nom spécifique qui ne doit cependant pas être trop révélateur. À un mot comme "xénanthrope", trop explicite, ils préféreront la neutralité d'un simple nom de couleur, avec le succès futur que vous connaissez déjà.

Leurs efforts incessants, en Angleterre d'abord, puis en France et en Allemagne, accroissent régulièrement leur nombre, même si un seul jeune sur deux mille semble doté de la capacité de se joindre à eux. Au début de 1873, les voilà quatre cents. Ils n'ont jamais cessé de s'interroger sur leur avenir, mais leur impatience atteint cette année-là un sommet. Plus ils se multiplient, plus le risque d'une indiscretion involontaire augmente ; et par ailleurs, les projets grandioses dont ils éclatent ont besoin d'espace et de solitude pour se concrétiser. Les quatre premiers Bleus ont quitté Sheffield pour Londres dans l'espoir de progresser, et n'ont-ils pas réussi ? Une migration neuve s'impose. Le Vieux Continent surpeuplé n'aura été que leur point de départ ; la suite va se passer en Amérique, où abondent encore les espaces déserts. Une centaine de Bleus resteront en Angleterre pour continuer à rassembler des recrues, tandis que tous les autres vont s'embarquer à destination des États-Unis et du Canada, mais (admirez ce détail) dans plusieurs bateaux différents pour limiter l'impact sur la collectivité d'un naufrage éventuel.

Les Bleus du Nouveau Monde passent les deux années suivantes à monter méthodiquement une fortune aussi discrète qu'impressionnante. Leur but : fonder, dans une région peu fréquentée, ce qu'entre eux ils n'appellent que "le Centre", un lieu où pourront fleurir librement leurs ambitions ; mais ils s'emploient d'abord à tisser un réseau résistant de fondations financières et logistiques, sur quoi le Centre pourra s'appuyer pendant des décennies si nécessaire. C'est durant ces préparatifs que va germer cette idée que le Centre doit être souterrain pour pouvoir grandir dans la discrétion souhaitée, même si à terme la région se peuple, ou si les voyages aériens se multiplient. Ils sélectionnent en 1876 le site où je manquerai me tuer un siècle plus tard, et ils commencent à creuser.

Et au rythme de ces efforts, de nouveaux noms prestigieux mais cachés s'inscriront à l'encre sympathique sur la carte du globe. L'Histoire a parfois de ces ironies ! Vous avez rêvé pendant des siècles au mythe des Sept Cités, leur quête a coûté la vie à cent explorateurs. Mais c'est à l'ère du monde clos, balisé, sans plus de surprises, que surgiront sept cités fabuleuses, comme nul conquistador n'aurait su en imaginer.

Neuman. Akchensk. Guangjing. Auschweig. Ktembwe. Axtlan. Shrangarh.

INTERMÈDE : GUIDE

(Voici quelques fragments "aplatis" d'un hypertexte conçu à l'intention des nouveaux Centriens. J'ai eu peur de vous lasser, à force de ne vous parler, à longueur de page, que de mes sentiments et impressions ; aussi j'ai jugé bon d'entrecouper mon récit de brèves interruptions provenant d'autres sources, ma seule contribution, toute négative, ayant consisté ici à supprimer l'un ou l'autre détail trop révélateur ; je signale cela par le symbole [], et je vous prie de bien vouloir m'en excuser. Sachez aussi que ce qui suit date de l'année de ma chute en Centrie. Les chiffres et les détails ont pu pas mal changer depuis.)

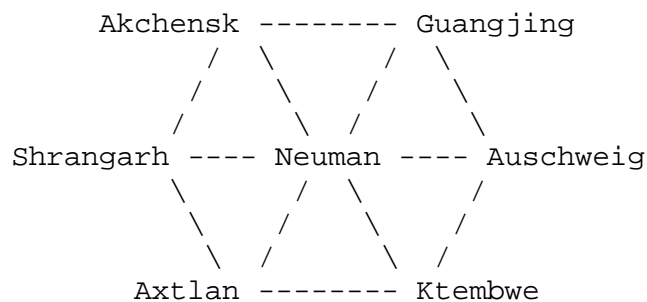
Au sens le plus large, on appelle "Centrie" l'ensemble des deux cités souterraines bleues, mais le mot désigne surtout la plus ancienne et la plus importante des deux (au besoin, pour lever l'ambiguïté, on parlera d'Ancienne-Centrie et de Nouvelle-Centrie pour les distinguer).

On notera aussi, à propos de vocabulaire, que les Centriens appellent couramment le monde orange "la Surface".

L'Ancienne-Centrie, ou Centrie au sens restreint du terme, est située en Amérique du Nord, et plus précisément à [] de latitude nord et [] de longitude ouest, région à faible peuplement orange par manque d'intérêt économique. La Centrie, essentiellement souterraine, comprend cependant une extension à l'air libre : une modeste agglomération localisée juste au-dessus de Neuman, le noyau d'origine de la Centrie. Ce bourg, appelé Altman par les Bleus, et [] par la Surface, est peuplé de [] habitants, tous bleus. Il constitue le point d'accès principal, mais non unique, à la partie souterraine.

La Centrie souterraine comprend une cinquantaine de cavités interconnectées, ayant un volume total de cinq kilomètres cubes, dont quatre et demi pour la plus grande cavité, celle familièrement appelée "le Trou". Ce volume ne s'accroît d'ailleurs plus que marginalement depuis 1960.

Lors de sa création, la Centrie se limitait à sept cavités minuscules dessinant à cinquante mètres sous le sol un polygone de deux kilomètres de côté. La première creusée, Neuman, occupait le centre de l'hexagone régulier que formaient les six autres, la légendaire "couronne Sakaga" :



Le plan s'est vite compliqué : cinquante ans plus tard, leur expansion avait fait confluer ces cavités en un Trou unique, où on ne distinguait plus les noyaux originels que par de notables différences dans les styles d'occupation de l'espace : Neuman étalait ainsi une structure alvéolaire de haut en bas, alors qu'Axtlan s'organisait en une pseudo-grotte au fond tapissé d'immeubles classiques. Chaque noyau avait son cachet.

De forme très irrégulière, le Trou a dans ses plus grandes dimensions sept kilomètres d'est en ouest, cinq kilomètres du nord au sud, et deux cents mètres en hauteur. Son "plafond" étant en moyenne à trente mètres de profondeur, son "toit" de trois cents millions de tonnes a exigé des prodiges d'ingénierie ; il est soutenu par des centaines de piliers massifs, remplacés complètement, par roulement, une fois tous les dix ans.

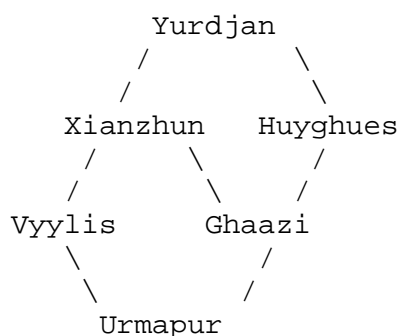
Le Trou héberge deux millions de Centriens, plus ou moins cent mille, fourchette de population délibérément stabilisée vers 1970. En divisant la taille du Trou par le nombre de ses habitants, on calcule que chacun dispose en moyenne de plus de deux mille mètres cubes, dont trois cents directement habitables, nettement plus que l'Orange sédentaire moyen.

Les autres cavités centriennes forment autour du Trou un anneau où on a éloigné les installations faisant courir des risques d'incendie ou de pollution, comme usines chimiques ou centrales nucléaires. Depuis 1976, la principale source d'énergie de la Centrie se compose de quatre réacteurs thermonucléaires, localisés à l'ouest de Shrangarh et qui peuvent fournir 25 gigawatts électriques.

Des galeries équipées de systèmes de transport relient ces cavités au Trou (et l'une à l'autre). D'autres galeries, de plusieurs centaines de kilomètres de longueur, rayonnent du Trou vers des accès extérieurs, et en particulier vers les faubourgs de [], de [] et de [], pour permettre en cas d'urgence une évacuation partielle ou totale de la Centrie, ou à l'occasion pour dissimuler des mouvements de population trop importants pour se faire par Altman sans attirer l'attention orange.

Par ailleurs, de nombreuses microgaleries de service tissent entre le Trou et le reste du monde une toile d'araignée de télécommunications en fibres quantiques à très haut débit, de l'ordre du téraoctet par seconde. Ces échanges réduisent aussi la nécessité des allées et venues humaines qui accroîtraient les risques de repérage.

Localisée en Asie orientale, la Nouvelle-Centrie, avec ses trois cent mille habitants, apparaît comme une version en réduction de l'Ancienne-Centrie, mais avec une disposition différente : ici, quatre noyaux résidentiels entourent les deux zones industrielles de Xianzhun et Ghaazi :



C'est sur le site de Ghaazi que se construit un grand complexe de réacteurs thermonucléaires. La première tranche sera terminée en 1982, et aura un potentiel théorique de 300 gigawatts utiles. La construction de tranches nouvelles est à l'étude ; elle sera lancée si les circonstances s'y prêtent, c'est-à-dire en cas de percée significative des recherches biologiques entreprises à Neuman depuis trois quarts de siècle.

Leur nature souterraine assure aux deux Centries une température confortable en toutes saisons au prix d'un minimum d'efforts. La technique d'éclairage choisie assure en même temps une luminosité correcte et une alimentation photoélectrique efficace des appareillages sans dégager de chaleur excessive. Un réseau périphérique de pompes à chaleur évacue le surplus vers des nappes phréatiques éloignées, pour minimiser le risque d'attirer l'attention sur la région en affectant notablement les températures en surface.

Les contraintes liées à cette vie souterraine, ainsi que la nécessité d'une discrétion rigoureuse, ont progressivement conduit à une autarcie et à un équilibre écologique quasiment totaux. Les Centries produisent leur nourriture et leur énergie, et se contentent d'un apport extérieur minimal : quelques matières premières rares (scandium, rhénium, tantale, divers lanthanides) pour alimenter les industries ; et bien sûr quelques exemplaires de chacune des nouveautés de la Surface.

Dans les deux Centries, le risque d'incendie est très réduit, puisque l'électricité - parfaitement maîtrisée - est l'unique source d'énergie. En outre, tous les objets courants sont composés de matières plastiques ignifugées : habits, décors, meubles, revêtements des parois et des sols (ces matières sont d'ailleurs conçues pour ne pas créer de poussières). Les rarissimes incendies restants s'éteignent d'eux-mêmes, ou sont maîtrisés en quelques minutes.

Une abondante vie végétale garantit le renouvellement de l'oxygène en circuit fermé. En revanche, la vie animale (autre qu'humaine) est rare, pour des raisons tant pratiques qu'éthiques ; elle se limite à des bêtes de petite taille, plus un nombre restreint d'équidés. Jusque vers 1940, les Bleus élevaient de la volaille, des lapins et des moutons pour leur viande ; par la suite, les progrès de l'industrie alimentaire ont permis

l'exploitation directe d'explants animaux en bacs nutritifs. La production d'oeufs, en revanche, fait se perpétuer une aviculture classique.

La consommation d'énergie des Centries étant réduite, et le recyclage poussé à l'extrême, rien n'est visible de l'extérieur, et aucun effluve significatif, chimique ou physique, ne manifeste la présence d'agglomérations de bonne taille, même à l'examen par infrarouge des satellites ; mais certaines méthodes de repérage plus sophistiquées, comme [] et [], requièrent des mesures particulières de protection.

AUJOURD'HUI : JOUR J - 1

C'est un mois d'avril morose qui se termine. Au nord, le printemps ne se décide pas à poindre ; au sud, un automne précoce, pluvieux et froid ; entre les deux, la détresse quotidienne des pays de misère.

Lourd, inerte, le monde tourne, encore plus maussade que d'ordinaire.

Pourtant, c'est demain qu'il va basculer. Et mes yeux seront partout.

Combien d'années depuis le jour floconneux où j'ai repris conscience ? Assez pour que l'étudiant prolongé que j'ai été devienne quadragénaire ; et pourtant, en un sens, à peine vieilli. Car la société incroyable qui me nourrit me façonne aussi, or elle combine avec un bonheur improbable un enthousiasme adolescent et un sens infini des responsabilités.

Cette société de l'ombre que vous ne pouvez que deviner à son action, j'y vis aujourd'hui depuis si longtemps que je devrais m'y mouvoir avec aisance, la trouver banale et quotidienne, en être blasé, la considérer avec le cynisme un peu las de l'adulte vieillissant qui en connaît trop pour ne pas sourire des emballements juvéniles. Je devrais. Mais... !

Mais elle m'emporte depuis toutes ces années dans le torrent grondant de son exubérance sauvage, elle me fait bondir et rebondir encore dans les cascades de sa vitalité sans limites, elle me roule dans les remous de sa richesse insondable. Et je suis son témoin étourdi et pantelant, cherchant en vain un souffle que j'ai retenu en la découvrant et que je n'ai plus jamais retrouvé.

Vous ricanerez certainement de mes phrases malhabiles, comme moi-même je ragerai en les relisant. Le hasard aurait dû choisir un poète, hélas il est tombé sur moi qui ne sais aligner que chiffres et raisonnements. De toute l'exaltation qui rugit en moi, que reste-t-il dans ces lignes, qu'un écho affadi et dérisoire ? Et pourtant ! et pourtant ! Mais quel mot trouver que mille exagérations n'aient pas galvaudé, désamorcé, éteint ? Si : un mot, obsédant, récurrent, inévitable : le mot "irrésistible". Car comment y échapper ici, au milieu de l'avalanche ?

Et aujourd'hui, devant vos sociétés que cette avalanche va engloutir, comment ne méditerais-je pas sur le hasard invraisemblable qui m'a jeté de ce côté de la barricade ? Un peu plus d'attention à ma conduite quand j'ai abordé ce virage, et je serais revenu sain et sauf à Evansville et je me serais sans doute laissé tenter par le projet de ce fou de Fraser et je me serais retrouvé à Boston, gourou de la traduction assistée par ordinateur. Et j'aurais convaincu Brenda ou Shirley de croire en moi et de me suivre.

Car je rêve, souvent, à la vie de l'autre Frank que j'aurais dû être.

Brenda, Shirley... lisez-vous ceci ? Ce ne sont pas vos vrais prénoms, mais j'aime à penser que vous vous y reconnaîtrez. J'imagine votre choc en prenant conscience que le Frank L. Uytbergen qui a écrit ce livre est ce garçon godiche et distrait qui vous faisait éclater de rire avec ses chaussettes dépareillées. Je prends régulièrement de vos nouvelles, mais, rassurez-vous ! juste assez pour savoir que vous vivez toujours et que vous êtes prospères. Et j'imagine ce monde si plausible où j'aurais épousé l'une ou l'autre de vous, où je serais à l'heure qu'il est doté de deux ou trois gosses, d'une bedaine naissante et d'une hypothèque... prêt, aussi, à rester assommé par l'Émission impossible qui se prépare, à frémir pour mes enfants, même, qui sait ? à écouter comme le Messie le premier agitateur qui profiterait du désarroi universel.

Mais pour quelques heures encore, votre planète est si semblable à ce qu'elle a toujours été qu'on pourrait presque croire à un rêve. Si les Bleus n'étaient qu'un songe ? Alors tu serais mort, me murmure la partie pragmatique de mon esprit. Et d'ailleurs le changement a déjà commencé, en dépit des apparences. Mais je vais y revenir.

Alors que votre monde inconscient passe une dernière journée normale, un bon quart des Centriens s'activent à son bouleversement imminent, et je crois bien que jamais tant de Bleus à la fois ne s'y sont consacrés. C'est une tempête impensable qui se prépare ; et si, au bout de quelques jours, vous commencerez à pressentir, avec quel ahurissement ! l'ampleur et la complexité des forces mises en branle, j'ai sur vous un

avantage apparent : je SAIS. Ou du moins je n'ai pas d'excuse pour ne pas savoir, puisqu'on m'a laissé des années de latitude pour examiner tout à loisir les projets bleus.

En ai-je profité pour me jeter avec voracité à l'assaut du Plan ! Car, comme la Surface le découvrira dans trois jours, ils l'appellent seulement "le Plan", sans même faire sonner la majuscule que pourtant vous y mettez, instinctivement. Et combien vous aurez raison ! S'il fut jamais une majuscule méritée...

Certes, votre histoire déborde de "plans", même si la coordination de plusieurs millions d'êtres n'a que quelques précédents, tous récents et militaires pour la plupart. Du tréfonds de ma mémoire, le mot a rappelé le célèbre plan Schlieffen de l'Etat-major allemand ; un projet peaufiné avec une minutie pointilleuse, jusqu'à l'équipement du dernier troupier et jusqu'à l'horaire du dernier train de transport. Je le sais : j'ai eu l'occasion de consulter dans le texte original les préparatifs de 1914. Mais à côté du Plan... ! Ces dépouilles racornies du rêve grand-allemand ne paraissent plus que minables, sordides, primaires ; des bricolages de morveux complexé et rageur à qui un puénil délire de grandeur fait concocter dans son coin de pauvres moyens d'humilier des camarades haïs... alors que dans le Plan s'est déversé un siècle d'efficacité tranquille, jusqu'à en faire une force inexorable, écrasante.

Mais on ne peut espérer appréhender ne fût-ce que la simple taille du Plan si on ignore la variété et l'immensité des ressources bleues mises à son service. J'essaierai plus loin de vous en parler ; je ne ferai ici que deux remarques.

D'abord : le Plan n'est PAS un banal document écrit, manuel ou recueil de directives, même énoncé de règles à suivre. Mieux vaut le voir comme un être vivant, puisqu'au fond il se manifeste comme tel, sécrétant son propre élan, son propre foisonnement, organisme fabuleux qui se nourrit de sa fébrilité même, quasiment omnipotent, irrésistible. Mais dois-je vraiment insister quand vous avez pu voir toute la fabuleuse inertie de votre monde plier puis rompre devant son infernale puissance ?

L'autre chose que j'ai à vous dire maintenant vous touchera plus, car elle vous concerne, VOUS. Et notez bien : je ne parle pas ici au Lecteur Symbolique désincarné, mais à cet individu de chair et de sang que VOUS êtes. Faites-moi plaisir : déposez ce livre vingt secondes et allez vous regarder dans un miroir. Qui avez-vous vu ? Peut-être Thaddeus Klupnick, mécanicien dans un garage de Denver, ou Dorothy Mallory, caissière dans un supermarché de Liverpool ; ou parfois, mais rarement, un visage connu d'un public plus ou moins étendu. Mais dans TOUS les cas, même si vous êtes chômeur, malade, drogué, emprisonné, et même si vous êtes persuadé que personne au monde ne se soucie de vous... le Plan VOUS englobe avec les ressources que vous pouvez avoir, votre voiture et votre téléphone et votre compte en banque. Même fauché, clochard, taulard, il existe un rôle pour VOUS, un rôle que vous jouerez même si vous l'ignorez encore, même si souvent vous le jouez déjà sans le savoir.

Car à la veille du Lundi Bleu, le Plan a déjà commencé à se déployer.

J'appelle ce dimanche le jour J - 1. C'est exact, mais seulement pour vous. Les Bleus, eux, parleraient du jour J + 20, puisque la phase I du surgissement bleu a déjà commencé dans les premiers jours d'avril.

Vous ne le savez pas, mais vous incubez. Un mot qui vous viendra plus tard aux lèvres ; un mot qui a pour moi des consonances dérisoires. Vous végétez dans des maladies si chroniques que vous leur trouvez une apparence de santé, que vous ne voudriez pas en guérir. Attendez donc...

Si auparavant les Bleus se sont soigneusement efforcés d'éviter toute trace détectable de leur présence, maintenant ils agissent depuis trois semaines sur vos sociétés et sur vos économies. Vous l'ignorez, tant ce début d'action n'a rien de spectaculaire ; pourtant tous vos indicateurs économiques ont commencé de s'infléchir. Mais il vous faut si longtemps pour traiter vos statistiques que nul n'a rien pressenti ; à l'exception peut-être de l'un ou l'autre spécialiste perspicace, que quelques indices auront intrigué, mais qui attendra comme tout le monde les chiffres d'avril pour confirmer son impression. Alors qu'avant la fin du mois...

Songez-y : si vous avez pris une grave décision, financière ou non, en ce début d'avril, il est plausible, même si cette idée vous fait tomber des nues, qu'une pression bleue a pesé sur vos choix. Demandez-vous sur quels critères vous vous êtes basé... mais n'espérez pas de découvertes fracassantes, tant les actions bleues de ces premières semaines s'enrobent d'une subtilité essentielle pour la réussite de leurs projets.

En tout cas, mon impatience atteint des sommets : songez que je baigne dans la perspective de ce jour depuis quatre ans, depuis que d'un laboratoire bleu a surgi à grand bruit la Percée de Neuman, la nouvelle qui annonçait la fin des dissimulations et du même coup la fin de mon exil, si enrichissant que j'aie pu le trouver, et si fascinant qu'ait été mon cadre de vie.

J'attends donc, impatientement depuis quatre ans, frénétiquement depuis vingt jours, comme le soldat en embuscade qui voit l'ennemi inconscient défiler en contrebas et s'effare que mille détails, une toux, un tintement d'armes, une menue chute de gravier, n'amènent pas l'autre à lever les yeux et à éventer le piège ; mais vous ne soupçonnez rien. Mon image pêche, d'ailleurs : je ne suis pas un soldat, ni vous un ennemi.

Vous, qui ne savez rien, passez un dernier dimanche, identique à tous vos dimanches ; un jour de repos ou de travail, selon vos cultures, mais sans rien pour le distinguer de cent autres. Vos divers astrologues ont dû se pencher sur ce dimanche ; pourtant, aucun n'y a vu le jour ultime. Une banale journée orange d'une insignifiance presque surréaliste, même si, au fond, je devrais plutôt m'en réjouir : rien n'arrive dont les retombées risqueraient de vous distraire demain. Ce n'est pas par hasard : les Bleus s'arrangent pour désamorcer tout risque prévisible. Nul incident de frontière, nul attentat terroriste, nul discours fracassant, un calme si inhabituel qu'il devrait presque vous sembler suspect. Mais le monde fait relâche le dimanche pour une majorité de vos cultures, et ce bruyant silence passe quasiment inaperçu. Les journaux meublent comme à l'accoutumée ce temps mort avec des images de la semaine écoulée et des supputations, condamnées d'avance, sur la semaine à venir.

Je contemple vos télévisions une bonne part de la journée avec le sot espoir que, mystérieusement, votre subconscient pressentira que ce jour est le dernier, que vous aurez à coeur de finir en beauté votre monde. Mais, évidemment, je ne reçois à me mettre sous la dent qu'un menu très ordinaire avec sa ration coutumière d'horreurs et de trivialités, et je finis par éteindre rageusement mon récepteur.

Car je suis écartelé entre bien des émotions contradictoires, pendant ces heures ultimes avant la diffusion de l'Émission.

Le plus souvent, inévitablement vu l'ambiance générale, j'exulte à la perspective de ce quasi-miracle qui va illuminer la vie d'une multitude d'êtres. Mais dans le même moment une angoisse me prend devant la boîte de Pandore des passions humaines que l'Émission ouvrira ; et je tremble.

Parfois aussi, hélas ! une affreuse tristesse m'envahit devant la fin imminente de mon vieux monde, celui où subsistent mes racines, celui où j'ai grandi et mûri ; et ma gorge se serre en pensant que son sort s'est scellé à son insu. Quand je lis ses presses, que je regarde ses chaînes de télévision, je ne puis m'empêcher de songer à mon père. Les médecins m'avaient averti qu'il était perdu, mais lui l'ignorait encore. Et moi, assis à son chevet, je l'entendais exposer avec une ardeur juvénile ses projets pour l'année suivante, quand il serait enfin sorti de ce satané hôpital. Et je l'écoutais en silence se moquer de mon air abattu.

Les quelques Bleus que je côtoie quotidiennement, ceux qui au fil des années ont tant partagé avec moi que je n'hésite plus à les appeler mes proches, ceux-là respectent mes émotions ambiguës, mais je les sens anxieux de me remonter le moral. Ils trouvent comme toujours la solution, puisque je vois soudain débarquer le vieux complice des premiers jours. Je ne le revois plus que de loin en loin, mais jamais sans émotion. Son badge (il a gardé l'habitude, rare ici, de porter un badge, peut-être à mon intention) dit cette fois "George Xanderson Shelville, ARSX". Je ne prends garde qu'à son visage épanoui, à sa joie manifeste de me revoir, et je me sens mieux. Il a maigri, mais, évidemment, à peine vieilli. Il me fait fête, nous bavardons, et je lui parle longuement de mes hésitations et de mes inquiétudes ; et son visage s'assombrit.

- Combien d'années depuis notre dernière rencontre ? me demande-t-il. Et combien de drames ? Le Rwanda et ses conséquences en chaîne, l'Algérie, tant d'autres lieux avec tant d'horreurs que j'ose à peine t'en parler. Et nous pouvons arrêter cela maintenant, Frank, nous le pouvons enfin.

Comme je ne réponds pas, il me serre les mains à les briser :

- Il y a un siècle et plus que nous nous interrogeons, Frank. Nous nous interrogeons aujourd'hui et nous le ferons demain, à jamais sans doute. Mais c'est cela ou la fuite, et nous sommes las de remettre à plus tard l'inévitable. Tu sais nos projets, et les précautions que nous prenons.

Je reste muet, il respecte mon silence. Il sait que sa seule présence me reconforte ; et il me guide, par les galeries fantastiques, jusqu'aux lieux où s'organise le renversement du monde. Et d'abord vers une porte brune dans un mur nu ; de cette couleur brune qui signifie ici "interdit sauf en cas d'urgence". Mais George l'ouvre, sur une immensité déserte.

Une énorme plaine vide, un immense terrain vague, couvert d'une herbe conquérante qui pousse dru malgré le soleil absent. Un de ces multiples lieux centriens où on doit se forcer à se rappeler qu'on se trouve sous terre, car rien ne permet de le deviner. Levez les yeux, et vous verrez un ciel bouché : des cumulus de toutes les nuances de gris, qui défilent sombrement au-dessus de votre tête. Le plafond est un écran gigantesque qui s'éclaire et s'obscurcit dûment, par cycles de vingt-quatre heures ; à intervalles aléatoires,

une pluie artificielle en tombe et entretient la végétation. Du vent, aussi... enfin, peu importe. Nous atteignons un creux de la plaine, où quelque chose se prépare.

Un petit groupe d'une douzaine de personnes est rassemblé autour d'un canon autotracté, visiblement emprunté à l'une de vos armées. Par quels tortueux cheminements ce véhicule massif a-t-il pu arriver ici sans attirer l'attention de quiconque... libre à vous d'essayer de le deviner. En tout cas, on s'active fébrilement autour de lui. Le canon est pointé à l'horizontale ; automatiquement, mon regard file le long de la trajectoire... et trouve, cinquante mètres plus loin, une silhouette humaine. Je plisse les yeux. Est-ce une femme, figée là face à l'arme ? Trop loin pour en être sûr ; d'autant que George m'empêche d'approcher, m'entraîne jusqu'à un léger surplomb, d'où l'enfilade me permet de vérifier que le canon pointe droit sur la silhouette. George murmure :

- Nous sommes arrivés juste à temps. Attention, cela va faire du bruit. Ouvre la bouche. Trois, deux, un...

J'ai beau m'y croire prêt, le monstrueux ébranlement du coup de canon me retourne les tripes. Mais ce n'était qu'un début. Un peu en avant de la forme humaine a jailli un éclair éblouissant, qui m'aveugle. Je n'ai pas eu le temps de fermer les yeux qu'un maelström de sons violents déferle sur moi, un horifiant mélange de claquements, de grondements, de crissements de métal torturé.

Le calme retombe, et je rouvre des yeux pleins de lumières dansantes. George m'entraîne vers le véhicule dont je découvre progressivement les détails : l'inscription "ARL" avec un drapeau à bandes rouges et vertes, peinte à la diable par-dessus un texte en cyrillique mal effacé ; un tas d'écrans et d'instruments de mesure visiblement surajoutés ; et les servants qui s'agitent autour de ces équipements. Quand nous arrivons près d'eux, ils ne nous accordent pas la moindre regard, plongés qu'ils sont dans de véhémentes discussions. Ils ne lèveront la tête que pour regarder la silhouette humaine de tantôt, qui est toujours là, marchant vers nous d'un pas décidé.

C'était bien une femme, une mulâtresse courtaude aux cheveux violets. Elle tient ses bras dans une position insolite. Je regarde... et je regrette vite d'avoir regardé : sa main droite vient d'être arrachée. Elle comprime de son autre main le moignon d'où de petits jets de sang jaillissent par saccades, ponctuant sa marche d'une trace écarlate. La main manquante... elle la tient entre ses dents. Je regarde ses yeux, je n'y lis qu'une préoccupation morose.

Un des servants apporte un sac en plastique, où elle laisse tomber la main coupée. Sitôt la bouche libre, elle grommelle :

- La loi de Murphy. Pas plus d'éclats que d'habitude, sauf un gros dans la mauvaise direction. Détonation anisotrope à 97 %, et barrage dans le centile supérieur. Et malgré ça... Bon, je vais me faire recoudre.

On lui glisse sous le bras le sac macabre ; et elle part à grandes enjambées, sans se retourner, indifférente à la traînée de gouttes rouges qu'elle laisse dans l'herbe drue. Elle a calculé la perte de sang : elle sait qu'elle a le temps de gagner seule le poste de secours.

Si vous vous demandez pourquoi je vous rapporte cette scène... n'est-ce pas évident ? Pour vous faire sentir à QUOI vous allez avoir affaire. Mais c'est peut-être superflu. Lorsque vous lirez ceci, vous aurez déjà eu des semaines pour vous effarer.

- Pas encore au point, sourit George. Voyons quelque chose qui l'est.

Et nous regagnons les galeries. Étrangement, après cet épisode agité, je me sens plus serein. Ne me demandez pas pourquoi. George le sait : il me connaît bien mieux que je me connais moi-même. Alors... je le suis.

Nous entrons dans la cyclopéenne salle de contrôle où je passerai les journées suivantes ; une salle déjà bondée d'opérateurs fébriles, car le Plan est en marche. Chacun des murs est un gigantesque écran, où déferlent en silence d'hallucinants fleuves de données ; je m'immobilise face à une de ces parois, mais je n'y vois qu'une scintillation hypnotique. George me tend une paire de ces lunettes stroboscopiques qui isolent un des seize programmes entremêlés sur le mur. Dès que je les ai mises, le tourbillon lumineux se résout en une vue cohérente, mais frénétique ; et je reste là longuement, noyé par le torrent d'information, subjugué par les dizaines de fenêtres impatientes qui s'entrécrasent et se déploient en clignotant de partout. Je devrais y être accoutumé, pourtant je suis comme un jeune enfant découvrant la jungle et écrasé par sa luxuriance.

(Au fait, j'ai bien écrit "salle de contrôle", pas "salle de commande" ; n'y voyez pas le trône ultime d'où la volonté bleue déferlera sur votre monde. La complexité du Plan défie tout espoir de centralisation, toute velléité de hiérarchie. Non qu'existe ici cet espoir ou cette velléité ; la collectivité bleue est organisme et non pyramide. J'y reviendrai.)

J'ai lu les projets bleus, et chacun des tableaux qui s'entrecroisent sur la paroi devrait m'être familier. Mais leurs réalisations sont trop complexes, trop démesurées pour que je fasse plus que suivre de loin le fabuleux déversement de puissance qui va crouler sur vous. Tout au plus crois-je parfois identifier un détail : les déplacements des dizaines de milliers de Bleus qui gagnent les points stratégiques de votre planète, le réseau bleu de télécommunications dont les priorités se réorganisent en prévision de l'événement imminent, et les grands mouvements de biens et de capitaux qui ont commencé à zébrer votre univers économique. Mais leur complexité me dépasse.

(La complexité, une notion suspecte. Vous donnez au mot une connotation négative. Vous préférez les idées simples. Très souvent, vous tuez pour elles. Tous communistes, tous blancs, tous catholiques, tous serbes ! Et savez-vous le pire ? Je vous ai ressemblé, même je vous ressemble encore au tréfonds de mon subconscient. Au moins, j'ai cessé d'en avoir honte. Mon propre complexe de Procuste a rejoint au quartier des réflexes rancis l'essentiel de mes préjugés. Et je ne cesse pas de m'émerveiller de cette richesse factorielle, au sens mathématique du mot, que secrète la complexité bleue.)

George me laisse rêver face aux flux du monde, puis m'entraîne doucement vers une pièce plus modeste, où un téléviseur transmet l'amorce de l'Émission, dans une langue que je ne connais pas, mais qui d'après ses sonorités pourrait être du portugais. Bien que je n'y comprenne goutte, j'écoute la voix elle-même, et je suis secoué de frissons incoercibles, tant elle me communique impérativement une sensation d'urgence infinie. Un moment, j'endosse la peau de ce Frank imaginaire resté à la Surface ; et je me vois, touriste de passage au Hilton de Lisbonne, secoué par la magie de ces inflexions prégnantes, et je sens que je n'aurais de cesse de me faire traduire ce que j'entends. George murmure :

- Une part de l'effet psychologique est dû à des infrasons. Nécessaire, car le texte lui-même risque de ne pas suffire à forcer l'attention. La publicité a tellement blasé l'Orange moyen ! Mais je pense que tu préférerais entendre cela dans une langue que tu comprends. Tu connais déjà le texte de l'Émission, mais pas celui de son amorce.

Il me guide vers une salle où un autre récepteur annonce, en anglais, mais d'une voix aussi fervente et impérieuse :

- Dans dix-sept minutes, un message VITAL va vous être lu. Il ne s'agit PAS d'une publicité commerciale. Ce message vous concerne, VOUS, et vos proches AUSSI, et tous vos voisins. TOUT LE MONDE est concerné, dans le monde entier. Ceci passe, à cet instant même, sur TOUTES les chaînes de radio et de TV de TOUS les pays. JAMAIS il n'y aura eu d'émission plus importante. PERSONNE ne doit la rater. VOTRE vie ne sera PLUS la même après. Le message ne dure que cinq minutes, mais sera répété CENT fois, pour donner à TOUT LE MONDE l'occasion de l'entendre en direct. Alors, AVERTISSEZ vos proches, PREVEENEZ vos voisins, TELEPHONEZ à vos parents. Si vous êtes au travail, à moins que vous ne puissiez VRAIMENT pas vous arrêter, interrompez-vous et APPELEZ vos collègues ! Ceci n'est PAS une publicité commerciale, c'est un message vital que CHACUN doit entendre. Ne coupez pas, ÉCOUTEZ. Attention ! Dans seize minutes...

Je regarde l'écran, où, en contrepoint à la voix, un compte à rebours s'égrène en grands chiffres multicolores sur un arrière-plan hypnotique de moirures pastel. Et pendant que le messenger invisible s'obstine dans son insistante harangue, je grogne :

- Un auteur, mais j'ai oublié qui, avait un jour décrit un monde secoué par un message plus sobre, ou plus court en tout cas. Une histoire plutôt ancienne, datant du début de la Guerre froide, 1950 ou 1955...

- Fredric Brown, précise George. Il imaginait une brève émission pirate se déroulant dans des conditions techniquement impossibles et quasiment surnaturelles. Une voix neutre annonçant "Et maintenant un mot de notre commanditaire" suivie d'une autre voix ordonnant "Battez-vous". Rien de plus ; et cependant assez pour désamorcer d'innombrables conflits, d'une querelle de poivrots dans un bar à une guerre nucléaire imminente, tant l'esprit de contradiction est enraciné dans l'âme humaine. Les opinions les plus diverses couraient sur l'origine de l'émission, divine, diabolique, extraterrestre, mais tout le monde tombait d'accord sur le point qu'il fallait désobéir à cet ordre tombé du ciel.

- Bravo, encyclopédie ambulante, dis-je avec un rictus. Pour une fois, je n'ai pas eu l'impression que tu lisais comme d'habitude sur tes lentilles de contact. Exact ?

- Cela sort bien de ma mémoire à moi. Celles de vos fictions qui ont un rapport involontaire avec la situation actuelle nous sont bien connues. Cela dit, l'idée de Brown était jolie, mais plus poétique que

réaliste. Nous n'avons aucun pouvoir surnaturel à notre disposition, seulement un potentiel technique supérieur...

- ...sauf que quelqu'un, je crois que c'était Arthur Clarke, disait que toute technologie ayant atteint un niveau suffisant était pour les profanes indiscernable de la magie. Et vous allez exploiter cela, n'est-ce pas ? Cette femme, tantôt, face à ce canon orange...

- Juste. Mais il ne s'agit que d'une facette, somme toute mineure, d'un ensemble bien plus complexe d'actions et d'influences. Pour en revenir à l'histoire de Brown, nous ne nous illusionnons pas sur la persistance des effets d'une brève surprise. Un moment d'émoi, au mieux ; ensuite le naturel orange reviendrait au galop.

- Puisque tu sais tout, tu pourrais aussi citer Nostradamus, non ? "L'an mille neuf cent nonante-neuf sept mois, Du ciel viendra un grand roi de frayeur", si je me rappelle bien.

- Soixante-douzième quatrain de la dixième Centurie. L'objectivité nous force à trouver la coïncidence fascinante, mais aussi à prévoir qu'elle sera prise pour argent comptant par des tas de gens, même si la date ne correspond qu'approximativement.

- Elle correspond assez pour convaincre ! Une prédiction faite quatre ou cinq siècles avant l'événement ! Tout sceptique que je sois, sais-tu que parfois il m'arrive de m'interroger ? Une coïncidence... tu es sûr ?

- Nous n'avons guère pu choisir la date. Il y a cinq ans, nous n'étions nulle part, et après avoir enfin avancé, nous n'allions pas attendre un siècle de plus. Quant à Nostradamus, il a cédé au fantasme millénariste habituel. Comme toi d'ailleurs. Pour un bouddhiste ou un musulman ou un juif, les millésimes du moment n'ont rien de si spécial.

Je me tais, longuement, à nouveau envahi par la voix qui martèle toujours son avertissement. Enfin je murmure sans regarder George :

- Pourquoi ? Pourquoi est-il si important que tout le monde écoute ? Ceux qui rateront l'Émission se la feront raconter, en entendront parler par les journaux, pourront même la revoir sur des enregistrements vidéo. Et les Entretiens en diront plus que l'Émission. Alors ?

- Pour l'effet de choc, répond George, pour l'émotion partagée, pour la foi qui viendra du contact direct avec le mystère. Tu te ronges, Frank, et nous aussi. Mais nous avons consacré tant de temps et tant d'efforts à anticiper la Phanérèse que nos idées sont usées par trop de redites.

- Ce sont vos mots aussi qui ont vieilli, dis-je avec un mince sourire. La Cryptèse, ou le repli dans le secret ; la Phanérèse, ou l'apparition au grand jour. Les deux grandes phases de l'Histoire bleue. Vous auriez pu trouver des mots moins rébarbatifs.

- Des mots dix-neuf, dit George d'un ton égal, datant d'un siècle où le lexique puisait obligatoirement dans les langues classiques. Pour moi, j'y vois surtout le symbole que ce problème est ancien et étudié depuis plus d'un siècle. La Phanérèse a été un puissant moteur de notre action et de notre littérature, et tu as lu cent ans de projets de phanérèses, chacun en contradiction avec le précédent, chacun révélateur des peurs et des ambitions du moment. Cela dit, tu as raison : le mot est ampoulé, et on ne le prononce pas dans l'Émission. D'ailleurs, tu auras remarqué que son vocabulaire reste simple, justement pour ne pas rebuter les auditeurs et donc pour assurer un maximum de pénétration.

Je ne réponds pas, fasciné par l'écran où se succèdent des nombres de plus en plus petits. Dix, cinq, deux, un, et enfin un zéro qui flamboie comme un bref soleil. Et deux secondes plus tard, le quatuor qui dit :

- Bonjour, et merci d'être là pour écouter notre message.

Alors le Message lui-même commence, mais je n'en écoute pas le texte, que je connais, l'ayant lu cent fois ; non, j'écoute avec la fascination qui sera sûrement celle de dizaines de millions de personnes ces quatre voix, qui prononcent les mêmes mots avec une synchronisation inhumaine. Absolument rien pour détourner l'attention : deux hommes et deux femmes, assis, immobiles, derrière un bureau vide dans une pièce nue ; vêtements quelconques, pénombre qui ne permet même pas de reconnaître s'ils sont blancs ou noirs, jeunes ou vieux ; seules leurs lèvres bougent. Et seul résonne le chœur impossible de leurs voix confondues.

- Et pourquoi pas du direct ? dis-je avec une véhémence qui me surprend moi-même. Le message le plus important de l'histoire de l'humanité, et vous le mettez en boîte pour que des machines le débitent. N'est-ce pas dérisoire, presque une insulte à la dignité de ceux qui écouteront ?

- Sans doute, dit George sans se vexer, mais dis-toi que les Entretiens fourniront tout le direct que tu peux désirer. Quant à l'Émission... ne penserais-tu pas à notre place qu'il serait insensé de prendre le moindre risque dans des circonstances aussi monumentales ?

J'acquiesce à contrecœur, puis je lance, agressif :

- Oui, les Entretiens auront lieu en direct, oui, ils répondront à bien des questions ; mais ce qu'ils ne diront pas... !

George hausse les épaules :

- Ils ne révéleront pas où se trouve la Centrie, bien sûr. Sinon, il ne faudrait pas deux heures avant que des enrégés affluent. Pas des armées régulières, au moins dans un premier temps ; mais des nuées d'individus, d'autant plus dangereux qu'ils seraient désorganisés et se marcheraient sur les pieds les uns des autres... et ils disposeraient d'équipements impressionnants, sois-en certain. Aux États-Unis, beaucoup d'armes sont en vente libre, et on sait se procurer les autres en y mettant le prix. Cela ne m'étonnerait même pas de voir arriver des blindés. Nous serions contraints de nous défendre. Tu imagines le résultat.

Mais je secoue la tête avec obstination :

- Ce n'est pas à cela que je pensais, et tu le sais très bien !

Il reste un moment silencieux, puis répond gravement :

- Je sais. Cela sera révélé en phase IV, bien avant l'emplacement de la Centrie qu'on ne dévoilera qu'en phase V. Nous jugeons indispensable de patienter, de laisser à la situation le temps de mûrir ; comme pour toi, lors de ton arrivée. Toujours nos précautions ! Sommes-nous trop sages ?

Et comme je reste buté, il ajoute avec un sourire :

- Je vais te raconter une anecdote qu'on déniche difficilement dans les documents historiques, celle de l'unique manifestation de puérilité que les Bleus se soient permise à leurs débuts. Après la Crise de 1866, les Fondateurs ont organisé la Cryptèse et se sont évanouis dans la nature. Ils ont quitté cette résidence Belmont qui n'était plus qu'une coquille vide dont la richesse avait déménagé vers des abris plus sûrs ; mais en partant pour ne plus revenir, ils ont épinglé sur la porte une note qui disait : "Partis devenir les Maîtres du Monde". S'en sont-ils voulus par après ! Mais ceux qui ont pu voir la note ne l'ont pas prise au sérieux, puisqu'elle n'a fait aucune vague. Et, après tout, la prophétie est sur le point de s'accomplir, même s'il y a fallu plus d'un siècle et quart.

Son expression, "Maître du Monde", fait, comme toujours ! ressortir de ma mémoire le souvenir de vieilles conversations d'étudiants. J'adorais brandir ma boîte de Budweiser en direction de mon contradicteur, et lui démontrer que la gigantesque complexité du monde suffisait à décourager tout espoir de domination que pourrait nourrir un individu ou un groupe restreint, si puissant soit-il. Dans mon argumentation, je me gaussais d'abord des savants fous des romans à deux sous, ceux qui inventent des machines diaboliques qui doivent leur donner le pouvoir absolu, puis je mettais dans le même sac Hitler et Staline, et je démontrais comment le foisonnement des obstacles devait tôt ou tard gripper leurs mécaniques. Je parlais de façon très convaincante ; j'étais très satisfait de moi.

Envolée maintenant, ma naïve complaisance ! Oh, mon argument subsiste ; mais les Bleus savent gérer des complexités inouïes. Car sachez-le : ils ne sont pas nombreux, et malgré cela leur société est plus complexe que la vôtre. Et pas seulement relativement, non : en chiffres absolus. Dans la suite, j'essaierai d'en dire un mot. Retenez-en une chose : si jamais un groupe a été, disons "réellement" capable de dominer le monde, c'est la collectivité bleue, et elle seule. Souvent, l'idée me fait broncher, et en particulier maintenant :

- Car vous êtes maîtres du monde, n'est-ce pas ? dis-je avec une brusque aigreur. Voici venue la fin de l'Interrègne !

- Encore un mot adolescent, la survivance d'une époque de buts flous et de projections tous azimuts. Nous l'avons conservé en souvenir de notre cheminement, mais il a perdu dans nos têtes ses connotations fâcheuses.

- En es-tu bien sûr ? Et même alors, n'était-ce pas une fuite devant vos responsabilités ? Vous auriez pu agir depuis assez longtemps pour éviter à l'humanité bien des désespoirs et bien des massacres !

- Tu sais que non, Frank, dit-il doucement. Notre puissance aurait été toute négative. Nous n'aurions pu empêcher un monde enrégé, frénétique, de s'unir contre nous, de frapper au hasard, de s'entre-déchirer en une hécatombe féroce bien pire que celles que nous aurions épargnées. Tu as lu des phanèreses. Tu te

rappelles celle de Gibrel, celle qui s'appelle "Le Mensonge de l'Aube". Oui, elle date de 1928, mais avait-elle perdu de son actualité vingt, quarante, même soixante ans plus tard ?

Malgré moi, je frissonne. J'ai lu le long cauchemar écrit par Gibrel, la chronique noire, hideuse, désespérante, d'un monde fou, paranoïaque, fanatisé, obsédé par l'idée fixe d'anéantir les Bleus, et qui finit par se détruire lui-même dans les spasmes de sa frénésie ; apocalyptique démenti de la réalité à ce qui eût dû être une aurore. D'abord un livre, puis, très vite, un chef-d'oeuvre du cinéma, un repère de leur culture. Des scènes que tous connaissent, qu'ils ont tous vues, sans pouvoir les oublier. La scène des trois mains, chez eux aussi célèbre que chez vous l'image du berceau dévalant les marches de l'escalier d'Odessa. Comment la décrire avec mes pauvres phrases ? Tant pis ! J'essaie.

Un monde en miettes, éclaté en échardes de haine, un Liban planétaire que la méfiance et le soupçon étouffent, déchirant peuples et familles, séparant maris et épouses, parents et enfants. Ainsi de ce père qui, au fil de mois de hantise et d'angoisse noire, a fini par se persuader que son fils de vingt ans est bleu. Un soir, il l'empoisonne. Quand le fils commence à gémir et à se tordre, le père lui révèle son acte, sûr qu'il est de le confondre, certain de recueillir un aveu. Or tout ce qu'avoue le fils, c'est que partageant des soupçons analogues, il vient lui-même d'empoisonner son père, profitant qu'ils étaient seuls tous deux. Et le père et le fils vont agoniser pendant des heures, dans les râles et les vomissements, meurtriers l'un de l'autre pour rien, mais s'encourageant à durer, encore un peu, juste le temps qu'on les trouve, juste le temps d'arriver à faire croire que des Bleus les ont tués, pour entretenir la haine, pour, au moins ! ne pas être morts inutilement. Et quand l'autre fils, un gamin de douze ans, arrive, les découvre mourants, ils rassemblent leurs ultimes forces, lui font jurer de les venger. La main levée du gamin éperdu et sanglotant, entre les mains des agonisants. Un râle, les mains qui retombent, le silence. Enfin, le visage du gamin, d'où la panique et l'horreur glissent soudain, comme un masque, ne laissant que fureur et désespoir. C'est lui qui est bleu, et qui déchire de quelques mots l'insupportable silence : "Et cela devait être une aube de gloire !"

Moi aussi, je crains, affreusement, que l'aube ne mente ; et je crie :

- Et si Gibrel était un prophète ? Vous avez élaboré de belles théories, avec vos millions de cerveaux, et vos innombrables processeurs ! Mais si demain le monde s'enflammait ? si la fureur et la haine démentaient vos belles prévisions ? si à vos voix calmes répondait un hurlement de bête ?

George me regarde, avec infiniment de sympathie.

- Je sais, Frank, dit-il, nous ne sommes pas infailibles. Mais nous ne sommes plus, comme il y a deux ans encore, repliés sur notre trou. Nous sommes partout, et à chaque endroit où la bête risque de hurler, il y a l'un de nous qui se prépare à apaiser son cri.

Je reste là, silencieux, malheureux, nostalgique d'un monde qui m'est interdit depuis si longtemps et que je ne reverrai que méconnaissable. Je sais que le sourire indéfectible de George finira inévitablement par calmer mon angoisse et que je me remettrai à attendre la Phanérèse avec espoir ; mais cette certitude même me frustre et me désole, comme si mon anxiété était un bien très cher qu'on allait me dérober.

Mais peut-être que vous qui me lisez êtes impatients, et peu soucieux de mes états d'âme ? Voici pour vous un épisode que certains trouveront, qui sait ? plus proche d'eux : ce qui est arrivé ce même dernier week-end à un individu orange, à quelqu'un qui comme vous n'avait jamais rien su des Bleus. Vous sourirez sûrement des naïvetés de ce récit, et pourtant je puis vous garantir sa véracité absolue : je vous dirai plus tard dans quelles conditions je l'ai recueilli. Donc, ce samedi-là, quelque part aux États-Unis, quelqu'un, une femme, que j'appellerai ici Rosemary.

Rosemary marche au hasard dans les rues grises de la ville. Une belle soirée de printemps, mais que lui importe, à elle qui est seule, et que cela obsède ? Ni belle ni laide, ni intelligente ni stupide, quelconque, trop quelconque pour qu'on ait jamais fait attention à elle. Un travail morne, des collègues indifférents, des parents hors de vue, et quarante ans d'une vie gâchée. De faux amis, de fausses joies, de faux espoirs, puis le temps, impitoyable, et, de trahisons en occasions manquées, les vieux jours solitaires qui arrivent. Le mari qu'on aurait pu avoir, les enfants qu'on n'aura jamais. Les larmes en pensant aux enfants de rêve qui auraient pu être tant aimés. Leurs yeux confiants, leurs fous-rires et leurs chagrins si vite consolés... mais il est trop tard, trop tard.

Elle fuit la foule du samedi soir, la foule trop gaie, trop bruyante, trop indifférente surtout. Elle gagne une rue plus paisible, qui longe un canal. Elle s'arrête là, puis elle regarde les eaux tranquilles par-dessus le muret. Elle n'a guère pensé à se suicider jusqu'alors : toute une éducation rigoriste a assez imprimé sa

marque pour la faire reculer d'instinct devant cette perspective. Mais récemment, et de plus en plus souvent, survient la fascination de la mort possible, et un long moment s'écoule sans qu'elle puisse s'arracher à l'hypnotisme des eaux grises.

Elle ne voit pas une ombre s'approcher d'elle, et sursaute violemment quand une voix paisible rompt le silence :

- Savez-vous qu'il existe une autre solution ?

Une voix étonnante, ni grave ni aiguë, mais douce et ferme, chaude et rassurante, une voix riche et prenante, où sourdent à la fois une bonté infinie et une puissance retenue. Une voix comme on n'en entend jamais, qu'on suivrait au bout du monde ; une voix qu'on a envie d'écouter, sans rien dire, avec la naïveté et l'enthousiasme d'un jeune enfant. Mais le monde est féroce et trompeur, et Rosemary a vécu trop de mensonges pour ne pas réagir. Alors elle réplique, sèchement, mais sans oser crier :

- Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. Laissez-moi en paix, sinon...

Mais elle ne se résout pas à exprimer de menaces, et le silence plane un moment avant que la voix fabuleuse reprenne :

- Je n'ai pas réellement de nom. D'autres avant vous m'ont appelé leur ange, un titre qui en vaut bien un autre. Serai-je aussi votre ange ? Je ne sais, mais en tout cas j'ai quelque chose à vous offrir.

Elle sent, presque à contrecœur, grandir sa méfiance. Elle crache :

- Qu'avez-vous à offrir ? ou à vendre ? pour combien ? de la drogue ?

L'ange répond de la même voix douce, où ne perce aucune impatience ni aucune colère :

- Je ne vends rien, j'offre sans contrepartie. Et pourtant, ce que j'ai à vous offrir va au-delà de ce que vous croiriez possible. Car je vous propose la joie et la douleur, l'extase et le désespoir, la passion et le tourment, l'amour et la haine... je vous offre surtout la liberté de choisir ce qui répond le mieux au vide de votre âme. Que dire de plus ? Peut-être une chose encore : il n'est pas trop tard, il n'est trop tard pour rien. Non seulement votre vie n'est pas finie, mais même elle n'a pas encore commencé. Savez-vous quoi ? Je vous propose de naître.

Un long silence. L'ombre d'assurance que lui donnent ses quarante ans s'étiole. À son grand désarroi, elle se sent comme une enfant à côté de cette forme, qui la domine et suscite en elle une envie presque douloureuse d'écouter la voix riche et apaisante, de se confier à sa douceur. Mais elle sait également que tant de personnes fragiles sont tombées de cette manière dans les filets de sectes rapaces, expertes en faiblesses humaines. Alors elle rassemble ses forces pour murmurer d'un ton ferme :

- Vous allez me parler de Dieu, je suppose ?

Mais l'ange secoue la tête :

- Ni de Dieu, ni du Diable. Ce que je vous offre n'est ni dans l'avenir ni dans l'au-delà, mais ici et maintenant. Et rares sont ceux ou celles qui jusqu'ici ont pu en bénéficier comme vous maintenant.

Elle trouve tout juste l'énergie de balbutier :

- Alors pourquoi moi ?

L'ange ne sourit pas, mais la voix de rêve s'adoucit encore :

- Parce que je sais que vous vous enfoncez inexorablement dans la peine et le dégoût de la vie, dans le regret de ce qui aurait pu être sans le réconfort de ce qui sera. Parce que j'ai craint que vous ne mettiez fin à une ombre de vie que vous ne voyez plus que comme un long crépuscule. Et comment pourrais-je accepter cela, moi qui sais la venue de l'aube ?

L'esprit de Rosemary s'emballa sous le charme de la voix magique, et elle se contraignit, péniblement, à raisonner. Au fond, que risque-t-elle vraiment ? D'être escroquée ? elle n'est pas riche. D'être enlevée ? elle n'est ni jeune ni belle. D'être arrachée à sa vie éteinte ? elle crève de solitude. Quelque chose explose en elle, et elle s'entend dire :

- Et si je vous disais que j'accepte ce que vous m'offrez ?

L'ange se tait un instant, pensivement, puis dit avec lenteur :

- Je vous demanderais de vous confier à moi, pour une petite semaine au plus. Si quelqu'un doit s'inquiéter de votre absence, avertissez-le de votre départ. Je ne peux rien vous dire de plus. Si vous êtes d'accord, soyez ici demain à la même heure. J'espère vous revoir.

L'ange s'évanouit dans la pénombre, et Rosemary se retrouve seule si brusquement qu'elle veut appeler. Mais aucun son ne sort de sa bouche, car elle découvre, avec ahurissement, qu'elle ne sait pas si l'ange est un homme ou une femme. Elle n'a même pas pensé à ce détail. Ce détail ? !

Elle regagne à pas lents l'appartement bon marché qu'elle appelle son foyer, mais qui ne lui a jamais paru aussi lugubre et aussi minable. Et jamais elle n'y aura passé nuit plus blanche et plus affreuse. Se tenir à la sécurité grise du mal-être familial, ou sauter dans l'inconnu d'un mieux-être fantomal ? Personne pour l'écouter ni la conseiller, en tout cas personne qu'elle ose appeler au secours. Les seuls à qui elle pense dans sa détresse lui riraient au nez, d'une manière ou d'une autre, et elle ne peut en supporter l'idée.

Mais le lendemain soir, elle est près du canal, sursautant au passage de chaque ombre. Elle a une valisette à la main, elle se sent grotesque et malheureuse. Un moment, elle croit à une plaisanterie cruelle de ses collègues de bureau, une angoisse énorme la saisit... Si jamais ils lui ont fait cela...

La voix ineffable sort du noir sans avertissement, la fait sursauter :

- Vous êtes venue. Vous n'aurez pas à le regretter. J'ai une voiture un peu plus loin. Venez.

Un ange avec une voiture ? Elle se laisse entraîner, presque calme et détendue maintenant qu'elle s'est décidée, bizarrement incurieuse de la suite, regardant le paysage pendant le court voyage. Les faubourgs puis la proche campagne. Une grande propriété où la voiture pénètre sans que Rosemary ait eu le temps de lire la plaque sur le portail, mais elle ne pose pas de question. Un grand bâtiment sombre. L'auto s'arrête enfin à une porte latérale. Rosemary se laisse conduire dans une sorte de salle d'attente déserte mais pleine de fauteuils confortables.

- Vous n'aurez pas longtemps à attendre, dit l'ange en la quittant.

Et de fait, un gaz somnifère diffusé dans la petite pièce l'endort en deux minutes, sans même qu'elle ait eu le temps de s'inquiéter.

Elle ne s'éveillera que quatre jours et demi plus tard, sur sa propre version de la Phanérèse, une version bien différente de la vôtre. Comme j'ai pu y assister, je vous en parlerai le moment venu : patience.

Moi qui suis bien éveillé, j'attends, alors que coulent les dernières heures. Dans l'anxiété et dans l'espoir ; mais pas dans le doute.

Je vous devine qui sursautez. Vous venez de lire ma conversation avec George, où j'évoque avec agressivité l'échec possible. Je me contredis ? En effet. Ma maussaderie est au fond une simple réaction prélogique. Si je l'analyse sans complaisance, j'y trouve des prémonitions pessimistes que la fièvre ambiante fait naître de mon tempérament anxieux ; et aussi un vague dépit puéril de ne pas jouer un rôle plus actif. Quand je suis morose... il n'y a pas de quoi en être fier.

J'é mets des doutes, certes ; mais au fond de moi, j'ai confiance.

Ne vous en étonnez-vous pas ? Il y aurait pourtant bien de quoi ! Voici que va surgir de nulle part une collectivité cachée comme aucune autre. Rien de pareil, jamais, n'est arrivé dans l'Histoire (si vous évoquerez bien l'irruption des Européens en Amérique, le parallèle est boiteux de dix manières). Et pourtant ! Ils savent avec une précision de chirurgien l'ampleur et la nature exacte de vos réactions.

En ce jour ultime, direz-vous, je ne puis encore savoir combien leurs prévisions seront exactes ! Alors d'où me vient ma confiance ? C'est simple : du passé. Ce n'est pas la première fois qu'ils vous devinent.

Une illustration, une seule ; même pas récente, puisqu'elle remonte au mois de juin 1937. Quelques semaines plus tard, les militaires japonais allaient permettre qu'une escarmouche mineure avec la Chine dégénère en guerre totale (et notez que les Bleus, déjà ! connaissaient tous les détails des plans japonais ; mais il ne s'agissait là "que" d'espionnage). Eh bien, ce 22 juin 1937 sortait en Centre un énorme dossier, intitulé "Perspectives et Scénarios de la Deuxième Guerre Mondiale". Nulle boule de cristal, mais trois cent mille pages de statistiques fouillées et de modélisations austères. Un dossier entré dans l'histoire bleue comme le rapport "quatre fois deux", pour résumer sa conclusion en une formule.

Comme bien d'autres rapports bleus volumineux, celui-là paraissait en plusieurs versions, de longueurs différentes, pour toucher efficacement diverses couches de lecteurs. La version la plus succincte se limite à trente pages, dont la dernière résume le scénario jugé le plus probable pour la Guerre Mondiale à venir. Je reproduis tel quel :

1937 - volet oriental : attaque de la Chine par le Japon
1939 - volet occidental : attaque de la Pologne par l'Allemagne
1941 - confluence des deux volets en un conflit mondial unique
1943 - perte totale de l'initiative par les deux attaquants
1945 - capitulation inconditionnelle des deux attaquants

Tout cela en juin 1937 ! Et avec des détails ahurissants d'exactitude, comme le développement et l'utilisation d'engins nucléaires pour mettre un terme au conflit. Et je ne sais ce qui m'impressionne le plus, de la justesse globale de la prévision, ou de ces fourchettes d'évaluation où ils relativisent d'avance leurs erreurs de détail. Le résultat brut est là. Comparez-le à vos propres hantises de l'époque ! L'inévitable guerre des gaz, l'inéluctable conquête du monde par les nazis... des naïvetés, bien excusables peut-être, mais que les Bleus n'ont pas eues.

Alors... je ne doute pas, ou enfin pas trop. Mais je rêve, encore une fois, à toutes ces alternatives mortes que les Bleus ont minutieusement disséquées pendant des décennies.

Tant qu'à prendre du recul... et si la Crise de 1866 avait tourné autrement ? Car il s'en est fallu d'un cheveu pour que la tendance Belmont l'emporte (l'équité demanderait de parler plutôt de tendance Victorian, Guy Belmont ayant essentiellement suivi les trois autres). Dans ce cas, vous seriez depuis 1910 les vassaux d'un Empire Britannique élargi à la planète tout entière et manipulé par une aristocratie bleue. Il n'y aurait pas eu de Grande Guerre... ou il y en aurait eu une pire. Mais les Kelly et les O'Rourke étaient irlandais, et c'est la tendance Sheffield qui l'a emporté, de peu. Retenez-en qu'une autre logique a failli s'imposer. Autant pour le déterminisme supposé de l'Histoire !

Même en ne remontant pas au déluge, en prenant pour acquis le dénouement de la Crise, il en restait des phanères concevables ! Alors pourquoi celle-ci ? pourquoi ainsi ?

J'écarte les phanères "accidentelles" (eux ne les ont pas écartées, mais chacune de celles qu'ils ont pu imaginer tourne mal) pour me limiter aux tactiques volontaires entre lesquelles ils auraient pu choisir.

Une gamme logique : cryptèse ou phanère, passive ou active.

La cryptèse passive... ils l'ont vécue, un siècle. Et ils auraient pu continuer, soyez-en sûr. Ils auraient pu se claquemurer dans leur trou, vous regarder vous entre-tuer, en entraînant dans la débâcle toutes les formes de vie supérieures, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de la Surface qu'un désert de décombres contaminés, et de vos invincibles armées que quelques dérisoires bandes isolées en proie à la famine, aux épidémies, à la radioactivité. Ils seraient alors sortis de leurs souterrains pour réensemencer et reconquérir. Une tactique cynique... mais qui aurait pu réussir : d'après leurs prévisions, vous n'aviez qu'une chance sur trois de ne pas vous être suicidés d'ici à 2050. Regrettez-vous qu'ils aient choisi une autre voie ?

La phanère passive, ou "Bonjour, la Surface ! Nous sommes ici, à tel endroit. Nous vous surveillons, mais c'est terminé. Vous et nous avons sûrement des échanges fructueux à faire. Discutons". Plein de bons sentiments, boy-scout au possible. Et suicidaire. Leurs bibliothèques (si on peut dire, mais attendez) sont pleines de phanères passives. Celle de Gibrel est la plus connue, mais pas la plus noire. Chacune tourne au cauchemar et à l'holocauste... car malgré le pacifisme voulu des prises de contact, très vite l'humanité orange se sent, viscéralement, menacée dans son existence. Certaines de vos religions ont beau nier la théorie de l'évolution, les idées darwiniennes de la lutte pour la vie et de la sélection naturelle font partie de votre quotidien, à travers quasiment toutes les cultures. Dans chaque phanère passive, des voix se lèvent de partout pour diaboliser les Bleus... et les fanatiques finissent par entraîner les autres.

Ou la cryptèse active : une tactique complètement différente. De fait, ils ont longtemps joué avec cette notion d'une cryptocratie, d'un monde pantin dont ils tiendraient les ficelles, dirigé à son insu et pour son bien par des démiurges cachés. Ils n'ont pas poussé jusqu'au bout cette idée qui répugne à leur morale, même quand votre gabegie a mis en péril l'écologie de la planète et que de graves raisons objectives ont milité pour l'intervention. L'urgence ne les a amenés qu'à amplifier leurs efforts dans la dernière voie : la phanère active.

Ils parlent d'une phanère active progressive, puisque la révélation doit se faire par étapes : l'Émission pour annoncer leur existence, puis les Entretiens pour donner les premiers détails ; énormément de détails, mais trop peu pour répondre à toutes les questions. Un principe strict : si on ne dit pas tout, on ne ment pas.

Ils ont choisi de s'imposer une sincérité dont ce livre constitue l'avant-dernier témoignage (avant que l'avenir vous en apporte un ultime - celui qui ne vous laissera d'autre choix que de croire, fût-ce au bout de mois ou d'années de doute).

Et ils se préparent à sortir de l'ombre ; mais pas pour vous écraser.

Les Bleus ne sont pas les conquérants que vous pourrez croire. Jamais des colonnes d'arrogants guerriers bleus ne défilèrent sous vos arcs de triomphe au milieu de passants en deuil. Vous craindrez cela, parce que vous projetez sur eux vos propres sauvageries et vos propres angoisses, vos déficiences et vos animalités. Mais ils sont autres. Ils n'ont pas la folie du pouvoir, ils sont insensibles à la corruption de la force. Comme l'exprimait tristement l'un de vos auteurs : "Être heureux ne suffit pas, il faut que les autres soient malheureux" ; et votre ivresse du pouvoir réside plus dans l'écrasement des autres que dans votre liberté accrue. Une constante si séculaire de votre âme orange que vous ne pouvez plus concevoir qu'il puisse en être autrement. Or c'est sans doute, de toute la nature bleue, la facette qui les distingue le plus de vous.

Je sais qu'en lisant les lignes qui précèdent, beaucoup d'entre vous hurleront à l'hypocrisie : car après tout, les ramifications infinies du Plan conduisent à une domination de fait, au point que toute initiative que vous croyez prendre est biaisée par le Plan. Vous êtes marionnettes d'un théâtre bleu, et il y a bien de quoi hurler.

Pourtant, moi qui connais les Bleus depuis si longtemps, je vous jure bien que cette situation leur déplaît profondément, qu'elle n'est qu'un expédient, le plus temporaire possible, nécessaire pour vous retenir au bord du précipice. Le monde orange plongé dans le chaos, ce serait une énorme tragédie, un affreux échec, un remords perpétuel. Alors, il faut bien parer au plus pressé, comme le sauveteur qui étourdit d'un coup de poing le noyé qui se débat, sans quoi sa panique ferait deux victimes.

Quant à la forme... dès qu'ils se sont sentis assez assurés pour vous révéler leur présence, ils ont décidé de le faire aussi ouvertement que possible, sans privilégier aucune de vos nations, aucun de vos régimes, aucune de vos classes sociales. Le leur reprocherez-vous ? Je ne me fais aucune illusion : vous le leur reprocherez, et en mille langues. Mais en ces heures ultimes avant l'Émission, aucun de vous ne sait rien encore, et vous irez vous coucher insouciant ; ou, plutôt, pleins de vos soucis demain dérisoires et de vos projets bientôt avortés. Et vous dormirez.

Pour la dernière nuit de votre monde.

Et demain, il basculera.

HIER : LORITION

Si je dors d'un sommeil de loir pour ma première nuit dans la chambre hexagonale, c'est bien grâce au somnifère que j'ai fini par avaler tant je me sentais agité et fiévreux. Quand je m'éveille, je suis égaré, je mets un temps ridicule à me rappeler où je me trouve, et me voilà alors dans un état d'excitation intense, auquel la douleur met vite un bémol. Je me souviens que je suis convalescent, que je dois me ménager. Alors, je me maîtrise jusqu'à redevenir calme.

Je suis chez les Bleus. Des hommes différents. Combien différents, je ne le conçois pas encore. J'ai tout juste commencé à le découvrir, dans ces brochures sur lesquelles je me jetais hier.

Je n'ai pu lire que le début du document principal, celui qui raconte l'histoire des Bleus ; à mon intense frustration, mes yeux m'ont ensuite refusé tout service. J'ai dû éteindre la lumière, en jurant, et je suis resté longtemps à ruminer, à me poser des questions, jusqu'au somnifère qui seul m'a permis un sommeil paisible. Et comme j'ai dû rallumer pour l'avalier, j'ai tenté une dernière fois de reprendre la brochure dans le vague espoir qu'un rapide survol des chapitres suivants me donnerait la clé du monde où j'ai échoué. Hélas ! Des notions obscures, des mots trop neufs. Lorition. Civitance. Ception. Des mots qui se brouillaient à mon regard, la migraine qui revenait. Je n'ai plus insisté.

La brochure abandonnée a glissé au bas du lit. Je la ramasse, et j'ai un instant l'idée de reprendre ma lecture interrompue, mais mon estomac me rappelle à d'autres urgences. Dans les tiroirs qui entourent le lit, je trouve les éléments d'un copieux petit déjeuner, des sandwiches sous cellophane, du café chaud... Cela ne s'y trouvait pas hier soir, ou ai-je mal regardé ? Comment ce café peut-il être chaud ? Je repousse à plus tard l'examen du mystère, et je déjeune avec un appétit étonnant... que je ne comprends qu'en consultant ma montre : il est treize heures, alors qu'il était presque une heure du matin quand je me suis décidé à dormir (et je songe, pour la première fois, qu'une ville souterraine est l'endroit rêvé pour se libérer de la tyrannie du jour et de la nuit).

Je me lève précautionneusement. Tout va bien. Pas de vertige, plus de migraine. Un peu partout, des douleurs corporelles, mais discrètes tant que j'évite les mouvements brusques. J'arrive à marcher sans effort, et je fais un nouveau tour de ma chambre pour m'en convaincre. J'allume un moment la télévision, mais les programmes de l'après-midi n'ont rien de bien intéressant à m'offrir... sinon la confirmation que nous sommes le 31 août. Mon sommeil n'a pas duré deux nuits.

J'explore tout à loisir les autres pièces de mon appartement. J'ouvre tous les meubles pour y découvrir toutes sortes de richesses. En particulier, la bibliothèque déborde de livres correspondant si exactement à mes goûts que je finis par soupçonner qu'on les a sélectionnés exprès à mon intention (ce qu'on me confirmera plus tard). J'en prends quelques-uns au hasard, j'y cherche le nom de l'éditeur, la notice de copyright. Étrangement, tous proviennent du monde d'où je viens (de "l'extérieur", comme j'ai commencé à l'appeler). Comme pour la télévision, je m'étonne puis je m'irrite. Une nouvelle censure ? Et j'enlève des rayons un livre après l'autre, à la recherche d'une exception.

Et je finis par en trouver une.

Dans le bas de la bibliothèque, un livre posé sur le côté, un ouvrage d'un format si monumental que je crois d'abord qu'il s'agit d'un atlas. Mais quand j'ai fait l'effort douloureux de l'extraire de son logement, son titre me saute à la figure :

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INTERRÈGNE

1861 - ????

Ahuri, je regarde les points d'interrogation... puis le reste. Est-ce cette date de 1861, ou la curieuse texture de la couverture, mais je ne doute pas un moment d'avoir dans les mains un livre bleu. Vous croiriez que je vais me précipiter dessus... et cependant, j'hésite longuement à l'ouvrir. Ne vaudrait-il pas mieux poursuivre d'abord la lecture de mes brochures, découvrir mon nouveau lieu de vie dans l'ordre que mes hôtes ont prévu

pour moi ? Puis je me rebelle. Je suis adulte, pourquoi renoncer au peu d'initiative qu'on me laisse ? J'ouvre donc l'énorme volume.

Le frontispice ajoute un sous-titre, qui semble préciser la nature de ce mystérieux Interrègne : "De la Cryptèse à la Phanérèse". À nouveau de curieux vocables... mais le premier suscite un vague souvenir, celui du dodécaèdre hanté de la veille. Cryptèse... n'était-ce pas l'un des mots incompréhensibles qui y étaient gravés et que George m'a récités ? Et le livre que je tiens jette un pont entre ce mot et la date de 1861 où les Bleus ont surgi. Cryptèse, phanérèse... À moi mes racines grecques ! Les syllabes dansent dans ma tête. L'illumination : cryptogame, phanérogame ; les organes reproducteurs cachés ou apparents. Le secret et la lumière. Cryptèse : les Bleus qui se cachent. Phanérèse... et le titre prend une coloration inquiétante : un jour, les Bleus jailliront de leur cachette. Mais pour faire quoi ?

L'Interrègne ?

La page de garde mentionne une maison d'édition d'Akchensk. Le nom de l'une des sept cités centriques originelles. S'il me restait un doute, le voici envolé. Et je me décide enfin à entrer dans le vif du livre.

Le début de l'ouvrage décrit le monde de 1861, mais d'une manière que je n'ai jamais rencontrée dans aucun livre d'histoire. Des observations infiniment lucides sans être désincarnées, une vision de toutes les altitudes à la fois, le point de vue de l'entomologiste avec celui de ses fourmis. Fascinant, et parfois repoussant. Malgré l'objectivité dont je me flattais, mon image du monde a été forgée par la culture de mon pays et de mon époque ; et les pages que je lis piétinent tranquillement tous mes préjugés. En fait, le texte me dérange tant que je finis par sauter des feuillets en maugréant, jusqu'au-delà de l'introduction.

Abruptement, une autre présentation : les pages de gauche décrivent le monde d'où je viens, celles de droite celui où je suis tombé. Une sorte d'histoire parallèle synchrone, et je commence par sourire de la vanité dont témoigne une juxtaposition si déséquilibrée : quelle commune mesure entre les démêlés (même extraordinaires) d'une poignée d'anormaux et le foisonnement d'un globe débordant d'empires et de peuples ? Je lis, mais le texte classique s'enrichit vite de schémas, de tableaux, de formules mathématiques même. Mon regard ne fait que les effleurer, je ne lis que les mots, sautant des pages dans mon excitation.

Et ces mots eux-mêmes me trahissent. La saga bleue se fait de plus en plus inintelligible. Je bute sur des vocables inconnus. Qu'est-ce qu'un Coeur ? Qu'est-ce que l'occonscience ? Même des mots usuels s'assemblent en des expressions obscures. Qu'est-ce que la Règle des Deux Tiers ?

En désespoir de cause, je regarde les illustrations à la recherche de personnalités marquantes. Une photo montre une trentaine de personnages assemblés dans un auditoire ; pour toute légende : "Morel en avril 1885". Où est ce Morel ? Aucun individu qui sorte du lot. Trente hommes et femmes discutant par petits groupes, insoucieux du photographe.

Je finis par remettre en maugréant le livre dans son armoire. Je veux aller trop vite, trop tôt. Un peu de repos pour mon cerveau. Je reviens d'un accident, c'est plutôt mon corps qui devrait m'occuper...

Et justement, je me sens sale. Je fais un pas vers la salle de bains, lorsqu'une idée soudaine m'immobilise. Me voici seul, sans surveillance apparente, en bon état mental... N'est-ce pas le moment rêvé de prendre discrètement des notes avant que l'accumulation d'expériences nouvelles n'embrouille mes souvenirs ? Je trouve des feutres, un carnet de taille réduite facile à cacher dans mes vêtements. Mais quelqu'un peut venir à tout instant, alors je me borne à lancer sur le papier quelques phrases en style télégraphique, des mots-clés qui ranimeront mes souvenirs plus tard, quand je pourrai écrire plus à loisir. Je gratte fiévreusement en louchant vers la porte, jetant des mots entrecoupés d'obscurités abrégées dont moi seul connais le sens ; une gymnastique mentale à laquelle toutes mes années d'études m'ont habitué.

L'exercice me prend une bonne demi-heure ; Dieu merci, nulle intrusion ne vient m'interrompre. Quand j'ai fini, je me sens étonnamment content de moi, sans doute parce que j'ai confusément l'impression de reprendre l'initiative. Je cache feutres et carnet dans une poche de ma veste que j'emporte avec moi dans la salle de bains. Ne donnons pas aux visiteurs la tentation de fouiller mes affaires.

J'étreigne ensuite la baignoire avec délice. Si ce n'était la forme de la pièce, je me croirais dans un confort standardisé de Holiday Inn ; et pourtant, c'est là qu'en me séchant je tombe sur une nouvelle surprise. Ce qui la cause ? Vous ne devinerez pas : le miroir mural où je cherchais hier avec tant d'anxiété les cicatrices de mon accident. J'avais eu une impression bizarre, mais pas l'énergie de l'approfondir.

Maintenant, je regarde. Je ne vois de prime abord qu'un simple miroir encastré dans la paroi ; fabuleusement encastré d'ailleurs, puisque même le nez sur le mur je n'y vois aucune solution de continuité. Autre élément inhabituel, le haut du miroir porte une rangée de pastilles rondes diversement colorées. Mais

s'agit-il bien d'autocollants ? Je regarde de profil, sans leur voir aucune épaisseur. De l'ongle, j'effleure le bord de la pastille noire...

Et le miroir s'éteint.

Il disparaît en un éclair, ne laissant qu'un mur uni... Non, pas tout à fait, les pastilles sont toujours visibles, et je touche à nouveau la noire, sans aucun résultat. Je réfléchis : si la noire éteint, peut-être que la blanche rallume. Je la touche... et revoici le miroir.

Me voici si enchanté de ma découverte que je passe, puérilement, deux minutes complètes à éteindre et rallumer. Puis je me calme un peu et je m'interroge sur la fonction des autres pastilles, la grise par exemple ? Je l'effleure sans résultat apparent, je recule désappointé...

Mais mon image, elle, ne recule pas. Un miroir gelé !

Je me penche, bouche bée, vers mon reflet figé dans l'attitude idiote de la personne qui n'a pas pu se préparer à la pose : la langue pointée, le doigt en l'air... tellement grotesque que je me hâte d'effleurer les cercles noir et blanc en succession rapide. Revoici un reflet animé, et je me sens ravi : je commence à maîtriser cet engin ! Mais l'enthousiasme retombe aussi vite : si un simple miroir est ici un "engin" dont on doit apprendre l'emploi... je ne suis pas au bout de mes peines.

Et les autres cercles alors ? J'expérimente le rond orange. Mon reflet se fige, et je suis presque déçu du manque de nouveauté...

...et mon image reprend vie, deux secondes après. Un miroir à retard !

Je passe de nouvelles minutes à gesticuler face à mon image qui ne se décide à m'imiter qu'après deux secondes. Et chaque nouvel effleurement du rond orange ajoute deux secondes au retard, comme je le découvre par l'expérience. Je décale ainsi mon image de vingt, de trente secondes.

Et je sursaute violemment quand j'entends toussoter derrière moi.

Je me tourne, je vois mon guide de la veille, que je n'ai pas entendu entrer... ni vu : je scrute à nouveau le miroir tardif et je dois attendre dix autres secondes pour y voir George arriver dans mon dos, tandis que mon reflet, à ma grande honte, poursuit ses singeries.

Mais même si George a vu mes gesticulations, son sourire est purement amical, sans la moindre ironie. Comme il me l'expliquera par la suite, j'ai réagi très classiquement à ma première expérience du verre-3 (vous comprendrez plus loin). En tout cas, ma confusion ne dure pas.

Elle dure d'autant moins que c'est George lui-même qui me fascine. Je le contemple, avec les yeux neufs de mes connaissances toutes fraîches. George est BLEU, et par le fait même de sa bleueur, il peut diriger ses attitudes et ses émotions avec une maîtrise parfaite. Alors que dois-je croire de ses sentiments véritables ? Au fait, la question a-t-elle même un sens ? Son sourire semble un peu hésitant, comme s'il se demandait si mes lectures n'ont pas dérangé mes bonnes dispositions, ou si je ne lui tiens pas rancune de m'avoir surpris dans une situation grotesque. Mais j'ai aussi bien mangé que dormi, je me sens dans une forme étonnante eu égard aux circonstances. Au diable mes réticences ! Je lance gaiement :

- Salut, George. Tu devines que je vais te poser un tas de questions ?

Il est visiblement enchanté, mais s'abstient de relever lourdement ma bonne humeur ; et je lui en sais gré. Il se borne à répondre :

- Vas-y, Frank ! Après tout, tu es notre premier visiteur de la Surface.

- La Surface ? Ah oui...

- ...le nom qu'on donne ici au monde orange. Attaque ! Je suis prêt.

Comme je viens de vous le dire, je n'ai encore qu'entrevu le mystère. Alors les questions sont là qui se bousculent à mes lèvres, comme elles se bousculeront aux vôtres lors des Entretiens presque vingt ans après. Et si je reproduis notre conversation, exactement comme elle a eu lieu, si longue qu'elle soit, même si elle ne vous apprend rien de bien neuf, c'est parce que mes émois et mes incrédulités ont annoncé les vôtres.

Je me suis à nouveau étendu sur le lit, non que j'en aie besoin, mais cela me donne, étrangement, une sorte d'assurance. Je joue le rôle d'un malade qu'il convient de ménager. George s'est assis à califourchon sur une chaise, toujours aussi patient. Il m'a dit d'attaquer ? J'attaque !

- Biologiquement, je ne sais toujours pas ce qui distingue un Bleu d'un Orange. La brochure parle des effets, mais jamais des causes. Il s'agit sans doute d'une mutation ? Mais comment ne se manifeste-t-elle que tant d'années après la naissance, et chez quatre jeunes simultanément ? Et...

Souriant toujours, George m'arrête d'un geste paisible de la main :

- Les détails physiologiques peuvent attendre. Vos philosophes ont disserté de l'esprit humain bien avant qu'on identifie les neurones. Et un cerveau de chimpanzé ressemble fort au cerveau d'un humain ; ce sont les potentialités qui comptent. Tu sauras plus tard le mécanisme ! Comprends d'abord ses conséquences, tu y auras déjà bien assez de mal.

Je me range à son avis, sans trop protester (je l'ignore encore, mais j'ai mis le doigt sur un point crucial, qu'il a sciemment éludé avec le naturel qu'il fallait pour ne pas attirer mon attention : j'y reviendrai plus loin, car c'est la moitié de la raison d'être de ce livre). Sur le moment, j'enchaîne sur ces conséquences encore si obscures pour moi :

- Justement, j'ai énormément de mal à accepter certaines des choses que j'ai lues. Quand on devient bleu, à cette cérémonie que vous appelez...

- Ception. Transception jusque vers 1895, puis l'usage a abrégé. Et il ne s'agit pas d'une cérémonie, mais d'une opération quasiment médicale, même si le bistouri n'y joue aucun rôle. Le nouveau-çu est inconscient pendant sa ception ; ou, plus exactement, il n'en garde aucun souvenir.

- D'accord, mais quand il s'éveille bleu, il dispose de la... lorition, comme vous dites, que vous décrivez en disant qu'il peut se programmer. Qu'est-ce que ça veut dire ? On programme un ordinateur, pas un cerveau ! Je ne suis pas un spécialiste du cerveau, mais je sais tout de même que c'est trop complexe pour être piloté comme une vulgaire machine. Il n'y a pas un bouton de réglage de la gaieté, par exemple. Alors que veut-on dire quand on parle de se programmer ?

- Le mot n'est pas idéal, concède-t-il, d'ailleurs nous ne l'employons pas, mais les rédacteurs de la brochure ont probablement pensé qu'il en valait bien un autre. Disons que je puis agir sur le fonctionnement de mon cerveau pour obtenir un effet donné, par exemple pour me concentrer efficacement sur mon travail, ou pour être gai alors que je suis triste ou vice versa, ou pour arriver à des formes modifiées de conscience que je manque de mots pour te décrire. Une comparaison utile, peut-être : ce qu'un Orange réalise au moyen d'alcool ou de drogue, avec les effets de dépendance qu'on sait, je le fais directement, sans effets secondaires.

Il n'a rien dit que je n'aie déjà lu, et je m'impatiente. Je voudrais comprendre avec mes tripes, même si je ne me fais guère d'illusions :

- Oui, mais comment fais-tu, concrètement ? Louroir, comme vous dites... qu'est-ce que c'est ? Comment t'y prends-tu quand tu leux ?

Il hausse les épaules en signe d'impuissance :

- Frank, faisons la supposition idiote qu'un arbre intelligent arrive à communiquer avec toi, et te demande de lui décrire comment tu fais pour lever les bras, alors que lui est incapable de lever ses branches ? Que répondre, sinon que tu "veux" lever les bras et que tes bras se lèvent ? Eh bien moi, je "leux" être gai et je suis gai. Vouloir, c'est obtenir un effet désiré via des réactions électrochimiques cérébrales ; louroir aussi, mais comment le décrire d'une manière plus directe ? Si cela peut t'aider, sache que la lorition s'apprend et s'exerce, comme la volonté. Étant bébé, tu as progressivement appris à maîtriser tes mouvements ; et moi, lors de ma ception, donc quand je suis devenu bleu, j'ai dû, de la même manière, apprendre à maîtriser mes motivations et mes émotions.

Je reste silencieux, frustré, même si je m'attendais à une déception. La lorition, avec ce qu'ils appellent la civitance, est la base même de toute leur société, la clé de leur existence, et je ne peux pas espérer commencer à les comprendre sans cette clé ; mais je suis comme l'aveugle qui veut se faire expliquer les couleurs. Malgré tout, je ne me laisse pas décourager, et je me relance à partir de sa dernière phrase :

- Et ton apprentissage à toi, par exemple, il a pris combien de temps ?

- Le processus est sans fin, de même que tu peux indéfiniment améliorer ta coordination musculaire. Mais une base de départ s'obtient très vite si on est aidé, typiquement en trois ou quatre jours. Sans aide... il y faut bien plus longtemps. Les quatre de Sheffield ont mis près d'un an.

- Autre chose, dis-je après un silence. L'alcool me rend gai, mais n'a d'effet que le temps d'être métabolisé. Quand tu "leux" être gai, comme tu dis, tu le deviens, mais le restes-tu ?

- Je le reste, tant que je ne leux pas autre chose. La modification est permanente en ce sens qu'il ne faut plus d'effort pour l'entretenir. Je peux cependant revenir dessus quand je le désire.

- Mais justement, dis-je avec excitation, pourquoi le désirerais-tu ? Si tu es gai et le restes, pourquoi désirerais-tu jamais être triste ?

Il réfléchit un instant, choisissant ses mots :

- Très juste, et c'est bien là le plus grave danger de la lorition : ses effets étant permanents, on risque de se trouver bloqué dans un certain état ; comme un ivrogne dont le sommeil éthylique durerait indéfiniment, et qui finirait par mourir de faim. Les Fondateurs l'ont découvert très tôt ! Patrick Kelly est ainsi tombé en juin 1861 dans une sorte de coma, si j'ose dire : le mot convient mal et nous disons maintenant "systase". Heureusement, son frère a eu l'idée de lui saisir les mains et ainsi de l'aider à louroir en arrière, car un Bleu peut dans une certaine mesure transmettre son influx nerveux à un autre Bleu par contact direct, sauf si cet autre s'y oppose. La syrrhythmie, comme nous disons, mais je vais là aussi t'épargner les détails pour le moment.

- Merci !

- De rien. Patrick Kelly a été sauvé... de justesse. Après deux alertes du même genre où leur secret a bien failli être éventé, ils ont compris qu'il leur fallait se protéger contre eux-mêmes, mais comment ? Ce n'est qu'après d'innombrables cogitations qu'ils sont arrivés à cette idée hardie d'utiliser, en quelque sorte, la lorition contre elle-même.

- Ce que vous appelez civitance ? J'ai lu, oui, mais je n'ai pas compris grand-chose.

- Écoute-moi bien : ils ont décidé de louroir vers un état qui limite la variété de la lorition ultérieure. Si tu veux une comparaison, imagine quelqu'un qui a peur de se laisser entraîner à jouer et vide ses poches exprès, pour ne pas avoir de quoi jouer, même s'il cède à la tentation ; ou, plus simplement, imagine le conquistador brûlant ses vaisseaux. Les Fondateurs ont systématiquement sélectionné un état qui leur laisserait de vastes possibilités de lorition, mais exclurait les impasses, et par la même occasion les comportements socialement destructeurs.

- Ce n'est toujours pas clair, dis-je maussade.

- Imagine ! Quand tu es au volant d'une voiture lancée à grande vitesse, il te suffirait d'un geste pour mourir, d'un seul petit coup de volant. Ce geste, tu pourrais "physiquement" le faire, très aisément, mais dans la réalité, tu ne le fais pas, car tu en es "mentalement" incapable. Et tu ne t'affoles même pas de la perspective qu'un geste suffit, puisque tu sais que ce geste, tu ne le feras pas. Dans le cas qui nous occupe, je "pourrais" louroir être un légume béat qui mourrait de sa béatitude, mais dans la réalité je ne le lourrai jamais, car mon état mental m'en empêchera. Et de la même façon, je ne tuerai pas, je ne volerai pas, et je ne trahirai pas le secret de l'humanité bleue, parce que je devrais pour en être capable louroir dans une direction impossible. Est-ce plus clair maintenant ?

- Alors, vous aviez une liberté illimitée, puis vous vous êtes enfermés dans une cellule et vous en avez jeté la clé ? Une cellule qui répond au beau nom de civitance, mais une cellule quand même... non ?

- Frank, proteste George en souriant, la cellule est si vaste que tu es loin d'en voir les murs. Une société n'est-elle pas toujours le produit d'une limitation de la liberté ? Ne pas pouvoir tuer X limite ma liberté mais accroît bien plus celle de X. Et pour la première fois, des hommes ont pu définir eux-mêmes ces limitations plutôt que de simplement subir le poids de l'Évolution et de l'Histoire. Ne crois pas que le choix ait été simple !

Je garde un moment le silence. Dans le document que j'ai si avidement lu, un tableau m'a frappé. Sans prétention artistique, il ne vise qu'à reproduire fidèlement, comme une photo aurait pu (aurait dû ?) le faire, le point culminant de la Crise de 1866. Son cadre : le grand salon de la résidence Belmont, avec les Fondateurs assis autour de la grande table. Assis ? Pas tous. Magda O'Rourke Sheffield est debout, penchée en avant, les poings fermés, les yeux flamboyants, et on devine que de ses lèvres jaillissent des paroles véhémentes, incisives, assassines. À demi levé en face d'elle, Guy Belmont Victorian a les dents serrées, une férocité égale allume son regard, il est un fauve prêt à bondir. Les six autres, trompeusement immobiles, s'affrontent en silence. Non, le choix n'a pas dû être simple. Et je murmure :

- Et c'est ainsi que vous avez pu garder le secret tout un siècle ?

- En effet. Ce n'est pas par hasard que nous nommons civitance ce cadre mental dans lequel tout Bleu est amené dès sa ception. N'y vois pas une prison, mais une ferme fondation pour une société qui peut se

permettre de rester ouverte et foisonnante. Si nous n'avons ni police, ni juges, ni prisons, c'est que nous n'en avons pas besoin. Personne ne vole, ni ne tue, ni ne viole, "parce que ce ne serait pas civitant", une phrase que tu entendras souvent en réponse à tes questions. Et tout conflit se règle à l'amiable, pour la même raison.

- Une société de boy-scouts ! dis-je avec une condescendance dont je me repens tout de suite.

- Si tu veux, dit George avec une bonne humeur inébranlable, même si tu semblais moins sûr de toi après l'avoir observée hier soir. Je ne sais si cela te reconfortera, mais ta réaction est celle d'un certain nombre de Bleus qui pensent que la civitance est une castration de l'humanité, à long terme pire que les fléaux sociaux qu'elle évite aujourd'hui.

- Et comment n'avez-vous pas besoin de police contre ces Bleus-là ?

- Ah, mais justement, Frank ! Ils militent contre la civitance, mais ils sont civitants. Un aspect de la civitance est le sacrifice de l'intérêt personnel à l'intérêt plus prioritaire d'une autre personne, ou surtout de la collectivité. Une idée sans originalité, sauf qu'ici elle marche, disons par construction même.

- Comme Winston Smith qui finit par aimer Big Brother ?

- Pas du tout ! Je prendrai un exemple : près de vingt fois en un siècle, nous nous sommes demandé si nous allions jaillir de notre cachette pour peser sur le monde ; ou, pour utiliser nos mots, s'il fallait passer de la Cryptèse à la Phanérèse. Chacun se sentait concerné, donc les prises de position étaient véhémentes, passionnées, violentes. Et cependant, à chaque décision négative, les partisans de la Phanérèse se soumettaient à la majorité. Ils étaient des dizaines de milliers mais aucun, jamais, n'a trahi le secret pour faire triompher de force ses idées en mettant les autres devant le fait accompli. Faisaient-ils pour autant une croix sur leurs souhaits ? Non ! Ils continuaient obstinément à tenter de convaincre, pour que le vote suivant évolue dans le sens qu'ils voulaient.

- Bon, d'accord, vous avez peut-être une certaine liberté de choix dans les détails, mais à la base vous vous êtes brûlé un conformisme dans la tête, et maintenant vous voilà esclaves éternels de votre civitance !

- Mais justement, Frank, s'exclame-t-il, ceci s'applique à la civitance elle-même ! La civitance ne survit que grâce à l'acceptation majoritaire de la civitance. Le jour où une majorité décidera que la civitance est devenue nocive, son ultime manifestation sera de s'autodétruire.

Là, j'en reste pantois ; et je finis par dire avec effort :

- Vous avez oublié de brûler un vaisseau ?

- Frank, tu t'es intéressé à l'histoire des mathématiques : souviens-toi que le théorème de Gödel a mis fin aux espoirs de ceux qui escomptaient enfermer la complexité des nombres dans la cellule d'un système formel. Aucun système n'est complètement sûr, il y a TOUJOURS une sortie. Nous avons bâti délibérément cette sortie dans le système, plutôt que d'être pris au dépourvu par une sortie imprévue. La civitance est une réponse aux dangers de la lorition, ET une réponse aux dangers de la civitance. Et ce ne doit pas être une si mauvaise réponse, puisqu'elle a déjà tenu une bonne centaine d'années et paraît toujours en robuste santé, à voir les résultats des innombrables votes à son sujet, au moins cinq par an.

- Peut-être, dis-je obstinément, seulement parce que les Bleus ont peur du vide qu'elle laisserait. Et malgré votre garde-fou, une majorité des Bleus impose son ordre social à une minorité d'opposants qui n'ont même pas la ressource de prendre les armes pour leur idéal, car ce ne serait pas civitant ! N'êtes-vous pas en fin de compte une tyrannie tiède ?

- Tu as parlé tantôt d'une société de boy-scouts, sourit-il, mais je me permettrai de dire en son honneur qu'elle accueille d'un même cœur des personnes venues de partout, et qu'elle traite avec le même respect les hommes et les femmes, les jeunes et les vieux, les valides et les handicapés, les athées et les croyants de toutes les obédiences, les homosexuels et les hétérosexuels, les manuels et les intellectuels. Et elle prospère ainsi depuis un bon siècle, sans jamais avoir ôté la vie à un de ses membres, et sans qu'une journée y ait été identique à la veille. Trouve donc une société orange qui peut en dire autant ! Et ne vois pas de sarcasme dans ce défi. Le monde orange m'est assez familier pour que je respecte ses tragédies et ses désespoirs. Libre à toi de le trouver meilleur, c'est même en un sens logique et estimable. Mais découvre le nôtre avant de faire des comparaisons hâtives.

Il me regarde toujours avec la même sympathie, et j'ai la désagréable impression d'être un goujat déblatérant contre ses hôtes. Mais quoi ? On m'impose au dépourvu un monde bizarre ! J'ai bien droit à mes réactions, d'autant qu'on me condamne à y vivre et que j'ai des règles à apprendre pour m'en accommoder.

Pour tout dire, si j'accepte en un sens la notion de lorition, je reste sceptique sur celle de civitance. Quelle doctrine a jamais résisté à l'imagination infinie de la perversité humaine ?

- Tu m'as dit les effets miraculeux de la civitance, mais qu'est-ce que c'est réellement ?

Il murmure avec un soupir :

- Les Trois Lois et les Douze Principes, comme diraient les Chinois qui adorent les formules chiffrées. Mais tu as dû lire cela, tout de même !

Je lui explique pourquoi je n'ai pas eu le temps de lire grand-chose, puis j'ajoute :

- Tu me rappelles quelque chose avec tes Trois Lois, dis-je en fronçant les sourcils. Attends... Asimov et ses Trois Lois de la Robotique ! Mais j'ai oublié les détails...

- Je peux te rafraîchir la mémoire, sourit-il. Asimov s'est lancé dans la science-fiction à une époque où les robots des livres se rebellaient contre l'homme, à la Frankenstein, la créature affrontant son créateur. Asimov a imaginé que, face à tant de préjugés, la robotique ne pourrait décoller que grâce à la garantie sérieuse que les robots seraient inoffensifs et soumis, par construction même. D'où l'idée des Trois Lois de la Robotique implantées de manière indélébile dans tout robot d'Asimov : prendre soin de l'homme, obéir à l'homme, prendre soin de soi, avec des priorités décroissantes.

Je le coupe avec excitation :

- Je me rappelle maintenant. Et je crois que je devine la Première Loi de la civitance : "Un Bleu doit éviter de faire du tort à un autre Bleu, que ce soit par son action ou par son inaction". Non ?

George reste muet pendant un bref instant où je crois triompher. Mais un vague sourire flotte sur ses lèvres quand il répond :

- Frank, les Lois de la Robotique sont une allégorie des lois humaines, floues, ambiguës, contournables. Et Asimov l'a si bien compris qu'après les avoir énoncées, il n'a écrit que des nouvelles où ces lois se faisaient tourner de mille manières, tant la complexité du monde défie les efforts des législateurs. Mais plus profondément, j'ai l'impression que tu prends la civitance pour une idée ou une doctrine, comme le civisme, ou le socialisme, ou le libéralisme, ou que sais-je ? Or "civitance" est un TERME, absolument technique, avec un sens objectif et bien délimité.

Je serre les dents et je lance :

- Zut ! Alors que dit-elle, cette Première Loi de la civitance ?

Et George, toujours avec ce demi-sourire, répond :

- Elle dit que l'antéversion est toujours sécevante, et que la postéversion ne l'est que quand elle obrompt. Tu aurais pu t'en douter !

Je m'enfonce dans le fauteuil, les mains crispées sur les accoudoirs, et j'ouvre la bouche pour dire Dieu sait quoi. Mais George me précède :

- Cette Loi, avec les deux autres que tu as entrevues hier, définissent la civitance comme les axiomes de la géométrie et le postulat d'Euclide définissent la géométrie plane. La lorition est une technique, avec ses règles et son vocabulaire ; et pas une technique simple. Je peux essayer de t'expliquer les Lois de la civitance, mais il y faudra des dizaines d'heures d'exposés ardues, où tu devras fort t'accrocher, tant il s'agit de notions étrangères à ton vécu. Et tu risques de perdre le fil, comme un enfant à qui on veut décrire trop tôt les choses de la vie, et dont l'attention s'effilochera malgré sa bonne volonté de départ. Mais si tu veux un jour tenter l'expérience, comme je l'espère, vas-y.

- Tu n'as vraiment pas un début d'explication ?

- Désolé. Une seule chose simple, la séparation nette entre la Première Loi, qui évite les systases, et les deux autres qui sous-tendent la vie sociale. Quant aux Douze Principes...

Je le coupe à nouveau, cette fois moins imprudemment :

- Le dodécaèdre d'hier ?

Il me lance un large sourire appréciateur :

- Bravo, Frank ! Je t'ai cité les noms des Principes, des mots remontant au dix-neuvième siècle, et cela s'entend ; des mots dix-neuf, comme nous disons, mais pour des idées assez simples. Les deux dernières Lois forgent un cadre d'intégration à la collectivité, mais un cadre à l'allure de squelette. Les règles qui donneront vie à ce squelette sont décrites dans les Principes, définis par décision majoritaire de la

collectivité et ipso facto fluctuants. Comme le Principe de Cryptèse qui garantit le secret de notre existence... mais deviendra bien un jour un Principe de Phanèrese, du moins nous l'espérons.

Comme hier, me voici tout ragailardi d'entendre confirmer une de mes découvertes. Allons ! Je finirai par m'en tirer. J'enchaîne :

- Un peu comme les amendements de la Constitution des États-Unis ?

- Pas vraiment. Les amendements sont simples raffinements d'une constitution qui pouvait se suffire à elle-même, tandis qu'une civitance sans Principes serait une coquille vide.

- Tu viens de parler du Principe de Cryptèse. Et les onze autres ?

- Je crains que tu ne veuilles en apprendre trop d'un coup.

- Tu ne peux même pas essayer ? En mots d'une syllabe ?

- Disons de deux syllabes. "Liés à nos frères par un but commun, et qui se situe en-dehors de nous, alors seulement nous respirons".

- Hein ?

- Une citation d'Antoine de Saint-Exupéry. Tu connais ? Un Français. Une grande âme, même si l'humour lui faisait fort défaut. En tout cas, bien des Bleus voient dans sa phrase une bonne définition de l'internexion.

- Deux Principes. Reste dix.

- Une autre fois. Mais je te citerai quand même le Principe d'Altruance qu'on trouve assez souvent plus fondamental que les autres. En gros, il garantit que si mon voisin est heureux, je prends plaisir à son bonheur comme si c'était le mien. Moyennant quoi, et sans l'effort qu'un Orange devrait consentir...

- ...tu le traiteras comme tu voudrais qu'il te traite ? Compris.

- Non : comme il voudrait que je le traite. Nuance importante.

- Simple, et énorme. A-t-on même besoin d'autres Principes ? Sauf que... Attends un peu ! Pourquoi ne peut-on pas traiter l'autre comme on veut ? Si cela le dérange, il n'a qu'à louroir ne pas être dérangé !

- Judicieuse remarque... menant à une société totalement bloquée par le conflit des égoïsmes. C'est bien pour cela qu'il y a en plus l'abstinence ou l'exhiscence. Chacun règle ses désirs à son gré propre ET au gré des autres. L'altruance empêche les différends éventuels de dégénérer.

- Mais d'autres Principes sont nécessaires.

- Certes. La civitance réalise un équilibre délicat entre de nombreuses forces. Ne te la représente pas comme un ensemble de murs infrangibles, puisque la multiplicité des situations possibles ne permet pas toujours de respecter tous les Principes à la fois. Imagine plutôt des champs de force variables, entre lesquels louvoient les actions. N'en sous-estime pas la complexité. Mais les détails peuvent attendre.

- Tu parles de cela en termes presque physiques ou mathématiques...

- À dessein. Au fil du temps, nous avons élaboré des modèles mathématiques et physico-chimiques de nos cerveaux, de plus en plus foisonnants. Vous aussi d'ailleurs, mais avec la grande, l'immense différence qu'ici cela marche. La Surface adore les interprétations grandioses, en termes d'âme, de perversion, de noblesse... Nous utilisons les mêmes mots que vous, mais nous n'hésitons pas à les corrélérer avec des excès ou des déficiences d'enzymes ou de médiateurs synaptiques. Nous n'y avons pas un bien grand mérite : notre structure mentale nous permet d'expérimenter à notre gré, vous non. Notre vision de l'esprit humain est au total moins romantique, mais bien plus efficace que la vôtre.

Je tente de trier mes idées, mais sans guère de succès ; et j'enchaîne sur l'autre souvenir troublant de mes lectures :

- J'ai lu aussi qu'un Bleu vivait plus longtemps qu'un Orange ?

- En effet ! Appelons cela... un effet secondaire ? Je vieillis deux fois moins vite qu'un Orange depuis ma ception, même trois fois moins vite à l'heure où je te parle, car nous avons su amplifier l'effet. Tu devineras aisément que le fait nous a assez intrigués pour que nous creusions le sujet. Il nous a fallu cinquante ans pour comprendre le mécanisme et quarante autres pour commencer à l'améliorer, mais nos efforts portent aujourd'hui leurs fruits. Et le rythme de l'amélioration est maintenant tel que le nombre d'années que je peux espérer vivre encore a récemment cessé de baisser d'un an chaque année : il s'est stabilisé, en attendant de croître...

Je mets un bon moment à comprendre ce qu'il vient de dire ; quand j'ai compris, j'en reste pantois et je murmure, ahuri :

- Tu veux dire qu'un Bleu est IMMORTEL ?

George éclate de rire :

- Non, Frank, il reste un être biologique et donc fragile. Et un de vos statisticiens a un jour calculé qu'en l'absence de tout vieillissement, l'espérance de vie moyenne resterait limitée à quelques siècles, car le risque d'accident subsiste et rétablirait un équilibre nouveau. Mais je peux en effet penser que ce n'est pas de vieillesse que je mourrai, que je mourrai en pleine vie, comme disait l'autre. La silhouette à la faux est toujours là, mais son sablier est moins inexorable. Et avant que tu poses la question : le corps que tu vois a cinquante-deux ans, même s'il en paraît trente. Ce pourrait être celui de ton père.

Sidéré, je considère George. Cinquante-deux ans ! Et bien vite se mêle à mon étonnement un furieux dépit devant cette juvénilité, insolente et indue. N'est-ce pas déjà assez que la singularité de son cerveau abrite sa vie des drames humains sans qu'en plus il en jouisse plus longtemps ? Je dois prendre sur moi pour rester calme, et je comprends encore mieux le souci de dissimulation des Bleus ! De quelles réactions violentes le monde orange ne serait-il pas capable ? Mais George dit doucement :

- Frank, je crois deviner tes pensées. J'ai été orange moi-même, comme nous tous ici ; et la lorition développe forcément l'empathie. Je devine ta réaction devant ce qui ne peut t'apparaître que comme une injustice. Sache que nous partageons ton sentiment d'injustice et que nous faisons de notre mieux pour pouvoir y remédier un jour. Et si tu crois que nous n'avons pas un seul point faible, songe seulement à notre petit nombre. Si nous nous cachons si bien, c'est que nous ne sommes qu'une poignée. Il n'y a qu'une personne sur deux mille qui soit cevable, et seulement pendant quelques années d'adolescence ; par la suite, il est trop tard. Tous les nouveaux Bleus ont onze à dix-neuf ans. Mais tu as dû le lire.

- Je l'ai lu, dis-je avec vivacité, et j'ai pensé à toutes ces familles dont vous avez, Dieu sait comment ! volé les enfants. Comment toutes ces disparitions n'ont-elles pas attiré l'attention ? De combien de malheurs n'êtes-vous pas redevables ?

- Quelques-uns dans les premières années, dit George, mais ne crois pas que nous ne les ayons pas douloureusement ressentis. Dès que cela a été possible, nous avons çu nos recrues sans les soustraire à leur environnement, et elles ne nous ont rejoints que plus tard, une fois consommée la séparation d'avec leurs parents. Et là où cette séparation aurait eu des conséquences trop pénibles, les Bleus concernés sont restés dans le monde orange. C'est le cas pour un petit tiers d'entre nous. À côté des deux millions de Centriens, huit cent mille Bleus vivent à la Surface.

La révélation m'ahurit, assez sottement quand j'y repenserai : comment examiner des milliers de candidats potentiels, approcher et cevoir ceux qui s'y prêtent, en ne recourant qu'à des agents sans existence légale ? Cela compromettrait l'efficacité et multiplierait outre mesure les risques de repérage. Mais tout de même...

- Comment des êtres mentalement différents peuvent-ils passer inaperçus dans la société orange ? Cette "altruance" dont tu me parlais, elle doit se repérer comme le nez au milieu de la figure. Ou alors l'individu est connu comme un saint... mais il n'y a pas huit cent mille saints.

Mais George secoue la tête :

- Pas plus de saints que les statistiques n'en prévoient. Un Bleu de la Surface se comporte rigoureusement comme l'Orange qu'il est censé être. Si sa logique l'exige, il trichera, volera ou tuera.

- Oui, bref, vous oubliez vite vos beaux Principes quand cela vous convient. Ou plutôt, un Orange n'est pas un véritable humain, à l'égard de qui vos règles doivent s'appliquer.

- Désolé de te contredire, Frank, mais tu te livres par ignorance à une évaluation simpliste de la situation, et tu en tires de fausses conclusions. Par construction même, il ne nous est pas possible d'oublier nos Principes. Quand un Bleu de la Surface lèse un Orange, il n'enfreint le Principe d'Altruance qu'au nom du Principe de Cryptèse.

- Bien commode !

- Pas commode, du tout. Complexe, pénible, parfois désespérant. Ne juge pas sans savoir. Nous avons sur ce sujet des myriades de livres hantés. Lis-en d'abord quelques-uns, puis rediscutons-en.

Un peu confus, je grommelle :

- Admettons même que vous agissiez ainsi à votre corps défendant. Votre répugnance devrait alors se voir, je ne sais pas, moi, à des gestes, ou à des réflexes inconscients...

- Non plus. La Surface aime parler d'inconscient et de subconscient, et nous avons ajouté un mot à la panoplie : l'occonscient, le schéma mental typique des Bleus de la Surface. Vous dites d'un grand acteur qu'il est possédé par son rôle, et c'est le cas pour chaque Bleu. Essayez sur lui les tests psychologiques, le détecteur de mensonge, le troisième degré, il réagira comme un Orange, jusqu'à la mort incluse s'il le faut ; pourtant, pendant tout ce temps, sa vraie conscience restera dans l'ombre à tout régler. Non, Frank, il y a vraiment huit cent mille Bleus là-haut.

- Et dans cette foule, des célébrités, forcément ? Des Bleus qui se sont peut-être glissés aux postes de commandement ? Carter ou Brejnev... Non ? Howard Hughes ?

George a cette fois un large sourire :

- Quoi encore ? Non, la discrétion a ses exigences. Une sommité sur deux mille, mais personne d'universellement célèbre. Pas d'empreinte visible sur l'Histoire, à une exception près datant déjà de plus de trente ans. Les Bleus à la Surface sont d'habitude anonymes, toujours indécélables. Tu en as toi-même déjà rencontré l'un ou l'autre sans rien remarquer de bizarre.

Je m'apprête à demander de qui il s'agit, lorsqu'une pensée alarmante (désagréable ?) me vient à l'esprit :

- Peut-être que moi aussi j'étais cevable et que vous m'avez raté quand il était encore temps ?

Mais il secoue tout de suite la tête :

- Nous ne pouvons pas nous permettre de rater trop de gens ; il est plutôt rare qu'un cevable nous échappe dans un pays industrialisé. Mais de toute façon, nous avons revérifié en te soignant, et tu es aussi orange qu'on peut l'être, Frank. C'est une loterie où il n'y a qu'un lot pour deux mille billets, et tu n'avais pas le numéro qu'il fallait.

- Alors pourquoi avoir revérifié, puisque j'avais passé l'âge ?

- Je t'ai dit que nous essayons d'améliorer la situation ; c'est encore plus complexe, si possible, que le problème du vieillissement. Pourtant nous espérons arriver dans dix ou quinze ans à "récupérer" des cevables devenus adultes avant repérage. Tu aurais pu en faire partie...

Un silence tombe. Je songe à la promenade de la veille, à cette foule où manquaient les très jeunes comme les très âgés, et je demande :

- C'est à cause de votre longévité qu'il n'y a pas de vieux ici ?

- Qu'il y en a peu. Notre structure démographique héritée de l'Histoire et notre vieillissement ralenti font que la proportion de personnes qui ont une apparence âgée est nettement plus faible que la normale orange.

- Et les enfants ? D'accord, vos recrues ont au moins onze ans. Mais vos enfants à vous ?

Un bref silence avant qu'il réponde :

- Frank, nous n'avons pas d'enfants. À la Surface, oui, mais pas ici.

De toutes les révélations qui me sont tombées sur la tête depuis deux jours, celle-là me laisse sans voix. Une société sans enfants ?

- Votre petit nombre vous inquiète, et vous n'avez pas d'enfants ???

- Oh, ce n'est pas suicidaire ! Le monde orange suffit à nous alimenter en population fraîche. Non, la raison profonde est simple... et triste : un enfant issu de deux Bleus n'a qu'une chance sur deux d'être cevable, donc de pouvoir devenir bleu lui-même. Et c'est un hasard génétique sur lequel nous ne pouvons pas encore agir. En outre, pour des raisons trop longues à expliquer, nous ne pouvons pas déterminer avant l'âge de deux ans si l'enfant est cevable. L'idée d'un avortement sélectif ne marcherait donc pas ; soit dit pour mémoire, car ce ne serait pas civitant. Et un infanticide sélectif encore moins, bien sûr.

- Donc, sur deux enfants que vous auriez, un resterait orange ?

- Oui, Frank. Tu vois la situation ? Les circonstances t'ont conduit ici et nous sommes contraints de te garder prisonnier, même si nous faisons le maximum pour améliorer ton sort. Nous vois-tu faire de même avec nos propres enfants ?

- D'accord, dis-je après avoir réfléchi, mais quand tu mentionnes cette chance sur deux, n'est-ce pas l'expérience qui vous a donné ce chiffre ? Alors qu'est devenue la moitié orange de votre postérité expérimentale ?

- Bien raisonné ! Nous avons expérimenté, mais avec circonspection. Les parents étaient chaque fois des personnes qui n'avaient pas cessé, même après leur ception, de mener une vie normale à la Surface. Aucun enfant orange n'a jamais rien soupçonné.

- Rien soupçonné ? avec des parents vieillissant moins vite que lui ?

- Il existe des moyens pour se vieillir artificiellement ; et lorsque la discordance entre l'âge réel et l'âge apparent devient invraisemblable, on simule une disparition, par accident ou maladie.

- Et ces enfants bleus ? Ils accroissent votre nombre, tout de même ?

- Oui, mais pas la proportion d'humanité bleue. Les Bleus de la Surface respectent la démographie locale : une condition-clé de leur discrétion.

Un silence tombe. Je réfléchis intensément. Le monde souterrain où je viens de tomber a monté d'un nouveau cran dans l'étrangeté. Jamais dans l'Histoire de l'humanité il n'a existé de civilisation sans enfants. Je tente d'en imaginer les conséquences. George, qui m'a deviné, énumère :

- Comme nous ne nous reproduisons pas, la moitié féminine de l'humanité bleue n'est pas monopolisée par l'entretien et l'éducation des enfants, et sa créativité est aussi disponible que celle de la moitié masculine. Et nous ne consacrons pas une grande partie de notre effort à enseigner à une nouvelle génération ce que nous avons appris nous-mêmes. En gros, notre efficacité en est doublée ou triplée. Et avant que tu l'insinues, nous ne sommes pas mentalement sclérosés par le manque de sang neuf.

- Parce que de nouvelles recrues jeunes vous arrivent constamment ?

- Oui, mais surtout parce que la lorition exclut le risque de sclérose. Tu parlais tantôt d'immortalité ; voilà un sujet qui a fasciné nombre de vos auteurs, mais dans quasiment tous les cas pour évoquer l'inexorable ennui qui s'abattra sur ce malheureux immortel, qui après un temps aura tout connu et sera blasé par tout. Mais c'est une faiblesse orange : moi qui suis bleu, je SAIS que je pourrais passer trois siècles sur une île déserte sans m'ennuyer une seconde. Car à tout moment je peux retrouver un cœur d'enfant et m'émerveiller à nouveau devant le monde et le voir avec des yeux neufs et partir à sa conquête avec un autre enthousiasme. Il me suffit de le louroir.

- Et le surhomme n'est jamais fatigué ? dis-je avec quelque amertume.

George me considère avec gravité et dit lentement :

- Je n'ai jamais prononcé ce mot de surhomme, Frank. Mais puisque tu en parles : vous avez fantasmé un surhomme planant au-dessus de vous, loin de vous. Et nous... nous sommes bien des choses, DONT VOUS. Quelqu'un a un jour forgé le mot "autourhomme" pour mieux nous décrire. Nous sommes vous mais aussi au-dessus de vous et au-dessous et à gauche et à droite et devant et derrière et dans vingt directions impossibles. Mais jamais le contact entre vous et nous n'est rompu, et il nous est même d'autant plus facile que chacun de nous est vous tous à la fois. Je suis de tous les âges, Frank, de tous les sexes, et de toutes les couleurs. Tu as dû voir hier cette inscription en forme de slogan qui en exprimait l'idée. Immort, insexé, irrace. Notre empathie n'a pas de limites.

Je dois avoir l'air bien incrédule puisqu'il continue :

- Une illustration ? Nous commémorons chaque année le 9 mai 1874, ce que nous appelons le Jour Noir. Non, pas un deuil, mais la date où, pour la première fois, un Noir est devenu bleu. Ou une Noire, pour être précis.

- Le Jour Noir ? dis-je machinalement en écho.

- Oui, Frank, un jour de fête, un jour de solennité et de fièvre où les douze cents Bleus du Nouveau Monde s'étaient rassemblés tous sans exception pour souhaiter la bienvenue à Elizabeth Hanlon Cleveland. Mais je suis sûr que tu seras impressionné, comme je l'ai été, par les vieilles photos d'une foule rayonnante, accueillante, aimante, agglutinée autour d'une adolescente qui sanglote de joie. Car songes-y, Frank ! Elle vient de désapprendre en une heure la peur et l'humiliation, le mépris de soi comme la peur des autres. Elle est désormais forte, invulnérable, prête à affronter en riant toutes les attaques du monde. Mais ce monde qui se presse autour d'elle ne l'attaque pas, il est chaleureux, enthousiaste, curieux d'elle, aussi, au-delà de toute espérance.

- Curieux ? dis-je méchamment. "Voyez la Négrresse sortie de sa cage" ?

- Non, dit George avec la même douceur imperturbable. On est en 1874 et tous les fantasmes des Blancs de l'époque parlent de races inférieures. L'esclavage a disparu, mais le mépris subsiste, un mépris que les Bleus rejettent d'instinct, tout en se demandant quand même si ce rejet n'est pas lui-même un préjugé. Un hasard de

l'Histoire a choisi les premiers Bleus dans la nuance blanche de l'espèce humaine. Ces Bleus blancs, ils peuvent louroir être noirs, je veux dire se mettre dans les conditions mentales des Noirs, mais quelle valeur peut avoir cet exercice ? Il faut le témoignage d'un vrai Noir pour en être sûr. Tu devines l'impatience ? l'angoisse de découvrir qu'existe dans une âme noire "quelque chose" de différent, d'inaccessible, d'irréductible à l'âme blanche ? Mais le Jour Noir a fait justice de cette inquiétude, il a prouvé qu'il n'y a qu'une seule âme humaine, que chacun de nous peut être de toutes les couleurs. Et moi, Frank, je ne suis pas blanc, je suis de tout le spectre même si je me fais blanc pour la facilité de nos contacts. Mais n'oublie pas !

Je finis par secouer la tête avec un sourire un peu fatigué, et quand le silence se prolonge, George me montre un sac qu'il portait en venant chez moi. Il en sort une pile de journaux, et je reconnais au sommet de la pile la couverture de mon quotidien de là-bas, l'Evansville Press.

- Je me suis dit que tu aimerais rester en contact avec le monde, alors voici quelques journaux d'aujourd'hui. Mais peut-être veux-tu faire une promenade avec moi, puisque tu te rétablis si bien ?

Inquiétant ! Je me trouve si à l'aise dans mon intérieur douillet, que l'idée d'affronter à nouveau l'extérieur me fait hésiter, et que toutes les images effrayantes de la veille affluent à ma mémoire. J'interroge George sur ces hommes encagoulés qui escortaient ce tableau monstrueux, mais il se contente de hausser les épaules :

- Ces gens appartiennent à un groupe religieux appelé les Compagnons du Visage Immuable, mais les bras me tombent à l'idée de te les présenter. Un bon conseil, valable ad vitam : quand tu vois quelqu'un d'inquiétant, ferme les yeux et pense à la civitance. Tu n'as rien à craindre de personne ici que de toi-même. Avec une exception, qu'on te dira plus tard.

- Et ce dinosaure aveugle de quatre mètres de haut qui nous a suivis un bon moment ? Ne me dis pas que tu ne l'as pas remarqué !

- Ah oui, le deimosaur ? Un robot, une expérience. Ne t'inquiète pas !

Alors, je me raisonne ; et nous voici peu après dans la rue onduleuse, assaillis de bruits étranges (que je n'entendais pas de chez moi, et je me rends compte de la qualité de l'isolation acoustique centrienne).

Je dévisage les passants, avec moins de malaise qu'hier ; ils sont, il est vrai, moins nombreux, mais toujours aussi divers, et, comment dire ? plus amples que des êtres normaux. Un effet psychologique, parce que je les sais autres ? Pourtant, même physiquement, je les trouve frappants, superbes quand ils sont beaux, hideux quand ils sont laids... les rares à être quelconques s'arrangent mystérieusement pour l'être au carré. En tout cas, je n'ai plus promis le silence à George, et si vous voulez un échantillon de notre conversation...

- Ces gens sont montés sur roulettes, ou quoi ?

- Bien sûr. Micro-roulettes rétractables. L'optimum pour se déplacer si on a une certaine distance à parcourir.

- Quelle est cette langue sur ce panneau, au-dessus de l'anglais ?

- Le centrien. Notre langue artificielle, à usage scientifique mais qui a si vite débordé de son domaine... À voir ta tête, tu as dû t'endormir avant d'avoir atteint l'endroit où ta brochure en parle.

- Est-ce un homme ou une femme que nous venons de croiser ?

- Je n'en sais fichtre rien ; mais quelle importance, sauf si tu désires coucher avec lui ou avec elle ?

- La femme qui court, pourquoi a-t-elle ce casque opaque sur la tête ?

- Parce qu'elle est aveugle. C'est ce casque qui lui permet de courir. La Centrie est un vrai paradis pour les aveugles. Entre autres.

- Et là, est-ce un vrai gorille ou un homme habillé en gorille ?

- Dans l'état actuel de tes connaissances, Frank, je ne peux pas donner de réponse simple. Dans quelques jours ? Sauf si tu insistes...

- Pourquoi ne secourt-on pas cet homme si mal en point ?

- Il a seulement l'air mal en point, il titube, disons, par plaisir. Il existe des signaux de détresse convenus, en l'absence desquels personne n'intervient.

- Je ne les connais pas, ces signaux ! Donc je pourrais crever sur place sans qu'on vienne à mon secours ?

- Non, tout le monde sait que tu es orange. Tu es en totale sécurité.

- Ceux qui ont la peau verte... d'où viennent-ils ?

- De Xennorn, une île engloutie du Pacifique au large du Japon, le seul lieu à jamais avoir été peuplé d'humains verts ; nous en avons recueilli les rares survivants. Non, Frank, ne fais pas cette tête ! Tu ignores la jubilation intense avec laquelle nous avons créé en partant de zéro une civilisation entière avec langues, cultures et traditions. Quelques-uns de vos auteurs s'y sont aventurés : ainsi Borges lorsqu'il inventa Tlön. Mais nous avons été jusqu'au bout de nos inventions, et cinquante mille Xennorën sont parmi nous pour en témoigner.

Nous marchons ainsi, peut-être une heure, puis une fatigue brutale me coupe les jambes et m'obscurcit la vue. George me rassure : l'effet des médicaments que j'ai pris se fera ressentir encore quelques jours. Nous revenons chez moi, où une personne qui attendait près de la porte entre sur nos talons. Et je la regarde avec étonnement, car c'est la première personne âgée que je vois ici. Une vieille dame rieuse, et droite comme un I malgré les quatre-vingts ans qu'elle peut avoir.

- Cette dame désirait beaucoup te voir, Frank, me dit doucement George. Mais peut-être la reconnais-tu ?

Absurdement, je cherche dans ma mémoire si je l'ai rencontrée dans ma vie orange. Mais elle me devine, secoue la tête en souriant, puis, à ma grande surprise, s'appuie brusquement sur la table qui nous sépare, les poings serrés, le regard soudain flamboyant et la bouche à demi ouverte comme pour dévider un chapelet de paroles mordantes. Et je murmure :

- Non ! vous ne pouvez pas être...

La flamme farouche se transforme en un sourire lumineux dans les yeux de Magda O'Rourke Sheffield, fondatrice de l'humanité bleue, doyenne du monde, cent-trentenaire épanouie, impatiente de me souhaiter la bienvenue sur ses terres sans ciel.

INTERMÈDE : MILAN

Je n'imaginai pas entrer un jour dans l'Histoire en tant que premier Bleu jamais interviewé par un Orange. Enfin, voici un bref résumé de ma vie. Vous me direz ensuite ce que cela aura pu vous inspirer, d'accord ?

Je m'appelle Milan Hurion/Novoclosore deMorel, mais bien sûr ce n'est pas mon nom d'origine. C'est en tant que Franjo Radeč que je suis né en 1887 au village de Kumrovec en Croatie. Le bled parfait, sauf que Josip Broz, le futur Tito, y est né cinq ans plus tard. Et je me hâte de dire que je ne l'ai jamais fréquenté même si je connaissais la famille Broz. J'ai bien dû parler à Josip une fois ou deux. Ce n'était pour moi qu'un gamin sans importance... mais que j'enviais de pouvoir aller à l'école. Ce n'est pas que sa famille ait été tellement plus riche que la mienne ; simplement, Kumrovec n'a eu d'école qu'en 1899. Trop tard pour moi.

Nous étions huit enfants, j'étais le troisième fils. Un peu malingre, mais plutôt habile de mes mains ; aussi ma mère m'a expédié en 1900 chez une vague cousine habitant à Zagreb au-dessus d'un horloger. La cousine me recommanderait à l'horloger, et m'hébergerait contre une part de mes revenus. En fait, le bonhomme me payait surtout de coups ; et la cousine raflait prestement mon maigre salaire, en me nourrissant de restes dont un chien n'aurait pas voulu, ce qui ne l'empêchait jamais de prendre le ciel à témoin de sa générosité pour la famille. Je supportais cela sans broncher, cela faisait partie de l'époque.

Parmi les clients, nous avions un couple bien mis, souvent accompagné d'une jeune demoiselle qui me faisait rêver. Un matin de 1902, ils sont venus, et je les ai vus parler à l'horloger en me désignant. Mon patron est accouru m'annoncer que ces personnes avaient besoin d'un domestique supplémentaire pour une fête qu'ils donnaient, et que leur fille insistait, par caprice, pour qu'on me prenne : ma tête lui plaisait. Ces gens allaient visiblement dédommager grassement mon patron et je n'avais pas le choix. Non que j'aurais refusé si je l'avais eu ! L'idée de m'évader un moment de mon triste cadre pour voir de près un peu de luxe me plaisait fort. Je me disais même que si je me montrais zélé et débrouillard chez ces bourgeois, ils pourraient finir par me garder à leur service.

Je me suis ainsi retrouvé le lendemain dans une riche propriété. Cinq minutes plus tard, je dormais. Cinq jours après, je me réveillais bleu, avec la demoiselle pour illuminer mon réveil d'une manière inespérée et durable, puisque nous sommes toujours ensemble aujourd'hui. Un conte de fées, non ? Même si, cryptèse oblige ! il m'a fallu donner le change ; dès le lendemain, j'ai repris mon travail chez l'horloger. Mais il m'a bien fallu toute ma lortion nouvelle pour cacher l'exultation continue dans laquelle je vivais. J'ai appris en cachette à lire et à écrire, et j'ai trouvé de petits boulots pour me constituer un pécule explicable. Aussi souvent que je le pouvais, je retournais à la propriété où on me fêtait d'une manière que je laisse à votre imagination.

En 1905, j'ai manifesté l'intention d'émigrer vers les États-Unis, en expliquant qu'un ancien collègue m'en avait donné l'idée et que j'avais réussi à réunir assez d'économies pour payer le voyage. Mes parents ont rapidement donné leur accord, moyennant la tutelle théorique d'un autre vague cousin (quelles parentés on avait à l'époque !) qui émigrerait aussi par le même bateau. Arrivé à New York en 1906, j'ai gagné la Centrie en 1908, après avoir dissimulé ma trace. Pendant le reste de leur vie, mes parents ont reçu des cartes rassurantes, mais de plus en plus espacées. Quant à moi, j'avais de leurs nouvelles par l'espionnage bleu, aussi je sais qu'ils se sont éteints en paix, certains de la prospérité de leur fils exilé. S'ils avaient su l'étendue impossible de cette prospérité ! Mais ils n'auraient jamais pu comprendre.

New York m'avait déjà fasciné, alors la Centrie de 1908 ! Mais pas par la taille : elle était plus petite encore que Zagreb. Neuman et Akchensk allaient tout juste confluer, les autres noyaux restaient séparés, avec entre eux une double galerie seulement pour les relier. Je me rappelle l'intense circulation dans ces galeries, et les tramways à volant inertiel qui faisaient une navette constante. Beaucoup de pousse-pousse, et même un cheval ou deux : la production des véhicules électriques restait encore confidentielle. Mais l'éclairage fluorescent était déjà au point et l'odeur de moisi des deux premières décennies avait presque disparu. Et cent ethnies coexistant sans hiérarchie entre elles ! Fabuleux.

Je me suis intégré à l'équipe qui élaborait (sur cartes perforées ! un souvenir attendrissant) un dictionnaire croate-centrien, ainsi que les bases d'un futur traducteur automatique centrien-croate. Comprenez bien

qu'aucune machine n'existait à l'époque pour cela, mais que nous avions une telle certitude de sa disponibilité inéluctable que nous perforions sans états d'âme des dizaines de milliers de cartes... qui ont effectivement servi, bien des années après.

J'ai ensuite travaillé pendant plusieurs décennies dans la production alimentaire. Il faut savoir que la Centrie importait au départ toute sa nourriture, mais qu'en grossissant au fil des ans les volumes mettaient la discrétion en péril. Une meilleure solution s'imposait, mais l'agriculture en sous-sol, à la lumière artificielle, posait un problème tout à fait nouveau. Nous avons été des pionniers dans trente-six domaines, surtout la production végétale sans terre, la culture achthone comme on disait alors. L'autosuffisance totale ne date que des années quarante, et encore au prix d'importants changements des habitudes alimentaires.

J'ai surtout participé aux expériences d'exploitation de certaines de plantes plus exotiques les unes que les autres. Je passais la moitié de mes journées rivé au microscope ou encodant des résultats statistiques, et l'autre moitié à épandre engrais et sels nutritifs et à arracher les mauvaises herbes. La tête et les muscles ! J'oubliais les expériences de croisement : innombrables, en provoquant au besoin des mutations supplémentaires à coups de rayonnements ionisants. Nous étions des champions de l'hétérosis avant que vous inventiez le mot... Non, là, je crois que je cède à l'exagération. Et il est vrai que d'être soustraits aux aléas climatiques nous facilitait la tâche. Dans un siècle, on aura du mal à imaginer que la production alimentaire d'un monde était à la merci d'un hiver pénible ou d'un été sec, ou du hasard d'une grêle ou d'un typhon !

Au fait, nos cultures ne visaient pas uniquement à nous nourrir, mais à garantir un équilibre chimique et écologique à notre habitat. Nous ne devons plus importer de produits alimentaires (sauf marginalement, pour garder le contact avec vos habitudes), mais nous n'avons pas besoin non plus d'aspirer de l'oxygène de la surface, ni d'y rejeter du dioxyde de carbone. Nous recyclons tout, y compris l'eau, et nous pourrions vivre en autarcie le cas échéant. Sans nous priver de rien : notre chimie nous permettrait de synthétiser ce qui ne viendrait plus de chez vous.

Je ne résiste d'ailleurs pas à vous annoncer une réussite récente qui ferait blêmir d'angoisse tout viticulteur bourguignon : la sortie de nos laboratoires, le mois dernier, d'une bouteille d'un vin, mais d'un vin ! à faire damner un connaisseur, à le faire parler des heures, à le faire s'étrangler enfin lorsqu'il verra l'étiquette. Car les réalisateurs ont appelé ce vin "Romanée Saint-Thétique", avec un humour fort grinçant et qui leur vaudrait des procès sans fin si cette bouteille sortait d'ici. D'autant que légalement, ce liquide, qui n'a jamais rien eu à voir avec le jus de raisin, ne pourrait même pas s'appeler "vin". Le plus amusant est qu'en cas de production industrielle, ce produit ne coûterait guère plus qu'un vin naturel moyen.

Personnellement, j'ai tout à fait changé d'activités en 1953. J'avais soixante-six ans, dont quarante de biologie appliquée en chambre close, et je rêvais à de vastes horizons pour changer. J'ai fait des études de médecine, puis j'ai participé à des essais de séjour aquatique prolongé devant permettre une extension de l'oekoumène aux plateaux continentaux au siècle prochain. Cela se passait dans les îles Salomon, en fait tout près de Guadalcanal, car nous pouvions y parasiter une base américaine. Et ce n'était pas la moindre ironie de l'affaire que de vivre confortablement à deux pas de cette île épouvantable où peu de temps auparavant des milliers d'hommes s'étaient battus contre la jungle, la chaleur, la boue, la maladie, et les uns contre les autres. Fécondes, nos expériences ! comme vous le découvrirez un jour.

AUJOURD'HUI : JOUR J

Le jour de la Phanérése. Est-ce possible ?

Et comprenez-moi : quand le hasard m'a amené ici, la Phanérése n'était qu'un rêve lointain ; attendu avec impatience, mais redouté encore plus, et qui exigeait pour se concrétiser de multiples conditions dont aucune n'était à une distance chiffrable. Moi, l'hôte forcé, je n'avais devant moi qu'une perspective de captivité indéfinie. Oh ! une captivité douce, dorée et fabuleuse ; à cent lieues des tragédies de votre monde. Rien de commun avec le sort de ces "otages du Liban" sur lesquels les médias de vos pays riches s'apitoyaient obstinément dans les années quatre-vingt, et encore moins avec le drame des centaines de prisonniers plus obscurs qu'Amnesty International s'efforçait d'aider à garder l'espoir. La nostalgie ne me taraudait pas moins ; si aimable et si brillant que fût mon quotidien, l'exil assombrissait mon présent et mon avenir.

Certes, les Bleus aussi devaient patienter ; plus libres que moi d'aller et de venir à la Surface, mais toujours soumis aux contraintes d'un secret absolu ; une patience qui pour eux durait depuis plus d'un siècle et pouvait avoir à en durer deux autres. Mais au moins ils avaient leur lorition pour leur rendre léger ce fardeau trop lourd pour l'Orange que j'étais. Et leur insolente longévité leur laissait une meilleure chance qu'à moi d'atteindre le jour de la délivrance. Les pires moments de mon exil étaient mes anniversaires importants, trente ans, quarante ans, où je sentais les années me rapprocher inexorablement de l'âge mûr, au milieu de mes proches apparemment immuables.

Et puis, alors que la fuite du temps finissait par éteindre l'espoir, la lueur soudaine, au bout du tunnel. La Percée de Neuman. Vertigineux, le déblocage et l'essor. La délivrance, d'abord à l'horizon, puis à une date précise qu'il devenait concevable de fixer... et surtout de tenir ; car, au contraire de vous, les Bleus parviennent à respecter scrupuleusement les échéances qu'ils se donnent. Ils savent jauger les problèmes et leur capacité à les résoudre, avec une exactitude que plus d'un gestionnaire orange leur envierait. Et j'ai donc pu célébrer mon quarante et unième anniversaire avec une allégresse d'autant plus grande qu'elle avait été inespérée... dans l'espoir du jour J qui arriverait bientôt.

Qui arrive aujourd'hui.

(Presque à la date anniversaire de l'éveil des premiers Bleus, notez-vous peut-être. Un hasard, pourtant. C'est un premier mai que la foudre a frappé Sheffield, certes ; c'est le tortueux amalgame d'un milliard de raisons terre à terre qui leur a fait choisir ce dernier lundi d'avril, sans qu'ils cèdent à la tentation d'un glissement symbolique de date... car chaque jour de ce glissement aurait coûté cent mille de vos vies.)

Ce qui pourra vous surprendre, c'est que les journaux centriens parlent aussi d'autre chose, comme si le bouleversement d'un monde n'était qu'un événement parmi d'autres. Même moi qui ne devrais plus m'étonner, je m'émeus ; et je m'attire des remarques amusées. On me soutient que la spectaculaire extension de la Heulande (je vous en parlerai, plus tard) mérite bien autant d'attention que la Phanérése.

D'autant plus que (mais je vous l'ai déjà dit) la Phanérése entame sa quatrième semaine. Ce lundi ne marque, strictement, que le jour J de sa phase II. Mais le lancement de la première phase a eu lieu début avril avec une sobriété presque aussi grande. (Je n'irai pas jusqu'à dire que toute hystérie en était absente : ce serait faire insulte à la diversité bleue ; mais les flegmes contrebalançaient les emportements.)

Cette indifférence toute relative témoigne surtout d'un refus foncier de s'hypnotiser sur l'événement du jour en négligeant tout le reste. Un signe de leur conception du monde... mais presque tous, ils vont suivre de près le déroulement de la journée, rassurez-vous (enfin, si cela est de nature à vous rassurer, compte tenu de ce qui va suivre, et que vous connaissez déjà en lisant ceci). Ils suivront, et de bien plus près que vous, tant leurs moyens surpassent les vôtres. Et un bon nombre d'entre eux sont aussi fébriles que vous allez le devenir.

La fièvre ambiante est inévitablement contagieuse, et en dépit de mes états d'âme, elle me happe, me bouleverse, me fait frémir puis exulter. Je me contrains à relativiser : d'août 1914 (par exemple) à aujourd'hui, combien de millions de personnes n'ont pas frissonné de se voir témoins du moment rare d'où sourdent les plus lourdes conséquences sur l'avenir du monde ? Ma connaissance de l'Histoire me permet de survoler le siècle et de faire justice des emballements excessifs (d'autant que le pouvoir bleu me donne accès

à plus de sources que vous). Mais les circonstances objectives rendent ce jour radicalement différent de ces cent tournants que vos historiens se plaisent à énumérer : car cette fois, il s'agit de la nature humaine elle-même et donc d'une situation sans commune mesure avec ces dérisoires crises passées, qui opposaient des concurrents trop tristement semblables par la rapacité et la bonne conscience d'emprunt. Si des restes de circonspection me font encore craindre de me fourvoyer comme tant d'autres, ce jour-ci sera différent : je le sais, je le sens, je le perçois depuis si longtemps. Alors, pourquoi diable bouderais-je ?

D'autant que contrairement aux foules d'août 1914, je suis seul. Seul Orange chez les Bleus, j'occupe une situation véritablement unique, et les Bleus s'intéressent à mes réactions autant que moi aux leurs. Alors je me suis bourré des féroces stimulants que leur chimie a su inventer, pour rester éveillé et disponible pendant des jours et des jours, et me saouler d'un maximum d'événements.

Devinerez-vous quelles étranges rêveries m'assaillent au cours de ces dernières heures ? Je me demande (ce n'est bien sûr pas la première fois en près de vingt ans, mais jamais mes anxiétés n'ont été si poignantes) ce qui se serait passé si quelqu'un d'autre avait pris ma place au fond des caves centriennes. Le hasard qui m'a amené ici aurait pu aussi bien y faire tomber un autre. Ou des autres.

S'il y avait eu plusieurs hôtes obligés ? Nous serions-nous retranchés dans un ghetto orange, ressassant en une nostalgie morose les souvenirs de nos vies avortées et les espoirs défunts de nos avenir perdus ? J'ai du mal à m'en convaincre. Je suis persuadé que l'un ou l'autre des exilés aurait fini par céder au chant des sirènes bleues, et par entraîner tôt ou tard les autres. Il aurait fallu un homme seul pour résister, un homme plus impavide que moi... ou un ermite ranci dans ses convictions ? Quelles réactions, si ç'avait été un autre ?

Ou, bien sûr, UNE autre. Mais je ne suis jamais arrivé à imaginer une femme à ma place. Encore une de mes ornières mentales. Je sais, je suis en bonne compagnie : Gulliver, Robinson Crusoe, Rip Van Winkle, tous des hommes, comme si l'exil était affaire de mâles ! Même si je fais un gros effort pour me représenter une Orange occupant ma situation, c'est plus fort que moi : je la vois, hantée par l'idée de la maternité, crevant de ne pouvoir enfanter, incapable de penser à autre chose. Passons sur mes blocages... Si ç'avait été un autre homme ?

Un intellectuel englouti dans ses recherches ? Il aurait trouvé ici le paradis du penseur, avec des outils à faire rêver (j'en reparlerai). Ce n'est certes pas celui-là qui se serait plaint. Encore que...

Un rural arraché à sa terre ? Contrairement aux apparences, il ne manque pas de terre ici, et on aurait pu lui donner de quoi le satisfaire. Sauf s'il lui avait fallu la permanence, les rythmes éternels. Le style du tourbillon bleu est tout autre.

Un fils du vent ? La Centrie a ses nomades. Toutes vos cultures y sont représentées, celle-là comme les autres. Il aurait pu trouver sa place, à condition de ne pas rêver de grands espaces et de routes infinies. Au mieux trois kilomètres... mais les Bleus auraient su truquer la route.

Un croyant fondamentaliste ? Aurait-il souffert, celui-là ! Que l'homme ait pu changer de nature profonde, que son éternelle confrontation avec le Bien et le Mal en ait été bouleversée ? Inconcevable, inadmissible... Pire encore : impie. Peut-être se serait-il cru tombé en enfer ; un enfer sans tortures physiques, mais une géhenne morale.

Mais ç'a été moi ; et en somme... m'en suis-je si mal tiré ?

Quand je pénètre dans la vaste salle où je vais passer l'essentiel de plusieurs jours de fièvre, une ovation m'accueille et m'escorte jusqu'à l'endroit d'où je vais suivre le basculement de votre planète. Je gagne lentement mon siège, au milieu de l'avalanche insensée des informations qui déferlent sur les écrans muraux. Pourquoi donc m'efforcer au calme ? Sans doute parce que je me sens plus que jamais l'ambassadeur officieux de ce monde qui reste le mien. Improbable invité des démiurges, je vais assister, quasiment en direct, à un crépuscule. Suivi de quelle aube ?

J'ai avec moi les carnets où depuis toujours je note mes états d'âme. Jamais je ne me suis décidé à moderniser mes méthodes : je pourrais utiliser un micro, mais l'idée m'a toujours déplu. Je suis un survivant de l'ère d'avant McLuhan, sans doute ! Je préfère griffonner quelques notes cryptiques sur du papier (même si c'est du papier virtuel, mais je vous expliquerai cela par la suite). Je me limite à décrire mes sentiments : pour les faits eux-mêmes, images et sons, les outils bleus enregistrent tout ce qui m'intéresse, et je pourrai le retrouver plus tard.

Mon siège est infiniment confortable, et je dispose de toute la place voulue pour étaler mes cahiers. Un flag's (il en circule ici des prototypes, par milliers ; vous les découvrirez dans un mois), un flag's donc jette une tache de couleur vive. Un drapeau rouge avec une croix jaune, que je crois bien n'avoir jamais vu de ma vie. (La Scanie, me glisse un voisin qui me voit intrigué. Où diable est la Scanie ? Oh, zut. Sûrement pas le jour de s'occuper de détails.)

L'assistance... qu'en dire ? L'habituelle diversité bleue, qui désarme toute description. Le pandémonium, l'universelle fausse pagaille qui ne s'est apaisée que pour saluer mon entrée, et a repris sitôt que j'ai eu gagné ma place. Un tourbillon de couleurs, d'odeurs, de bruits, parfait contrepoint à la frénésie des images sur les parois.

Une large part des personnes présentes sont des spécialistes, intimement mêlés à l'événement, le regard aux aguets derrière le stroboscope, avec le professionnalisme sans limites que leur permet la lortion. Les autres sont de simples spectateurs ; avides, mais en même temps soucieux de ne perturber en rien les acteurs du bouleversement imminent.

Un autre détail qui souligne bien la différence avec l'ordinaire d'un cérémonial orange : pas de loge, pas de tribune avec des notables figés. L'absence quasiment totale de célébrité individuelle constitue l'un des traits les plus dérangeants de la société bleue. Priez vingt Bleus pris au hasard de vous citer vingt Bleus connus, et attendez-vous à entendre quatre cents noms différents... à la seule condition d'avoir préalablement exclu de leur choix les noms des huit Fondateurs, comme ceux de la maigre quinzaine d'individus (en un siècle ! et pour une collectivité de plusieurs millions de personnes) qu'un exceptionnel destin a poussés au premier plan ; et encore, le plus souvent par hasard.

Même les Fondateurs manquent à l'appel. Ne croyez pas pour autant que le spectacle leur échappe : les moyens bleus savent conjurer magiquement la distance. Assise chez elle, Magda Sheffield peut voir la scène, avec la même richesse que si elle trônait à la meilleure place. Elle ne perdra rien de la fièvre des derniers préparatifs. Car justement, la salle résonne d'un avertissement :

- Attention, validation dans quelques minutes !

La voix, majestueuse, dominant l'énorme vacarme ambiant, descend d'un haut-parleur invisible. Tout le monde se tord le cou vers le plafond où ont surgi, en anglais et en centrien, des caractères énormes :

LA PHASE II DE LA PHANÉRÈSE COMMENCERA DANS 4000 SECONDES

(Pour être absolument exact : le nombre de secondes est suivi d'une virgule et de quatre chiffres ; et croyez-le ou non, mais le dernier change réellement dix mille fois par seconde.)

En même temps que le nombre s'égrène, le reste du plafond vire lentement au rouge bordeaux. Une coloration unie sans solution de continuité visible, pourtant je sais qu'elle résulte de la juxtaposition de quinze cents milliards de carrés minuscules. Chaque carré symbolise un élément du Plan, une personne, une machine, un véhicule, un moteur, une caméra, un portefeuille, un chèque, un compte, une carte, un dossier, une arme, un horaire, un programme, une signature, tout ce qui doit être en place à l'heure voulue ; et qui va faire l'objet d'une vérification préalable, exactement une heure avant, quand le nombre au plafond arrivera à 3600.

Et quand le moment arrive, le plafond se piquette d'orange et de vert à une allure fulgurante. Une brève seconde d'extinction, pour permettre aux couleurs de se rassembler : c'est une voûte émeraude qui se rallume, avec en son centre exact un petit rectangle orange cernant un minuscule carré rouge... mais il faut se hâter de voir, car en un éclair le carré comme le rectangle rapetissent jusqu'à l'invisibilité. Nouvelle extinction dont je profite pour lire le compteur : 3595. Cinq secondes se sont écoulées depuis l'explosion des couleurs. Tout juste cinq secondes pour que les outils bleus contrôlent, corrèlent et exhibent l'état de quinze cents milliards d'éléments dans les coins les plus reculés du globe.

À nouveau, la voûte flamboie. En minuscules caractères orange pâle et rouge sombre, des centaines de milliers de codages cryptiques : les éléments encore imparfaits, rarissimes et cependant innombrables, symboles parfaits de l'épouvantable complexité du Plan. Et à chaque seconde, des milliers de ces codes passent du rouge à l'orange, de l'orange au vert, du vert à l'inexistence. Et la taille de leurs caractères grossit à mesure que les disparitions réduisent leur nombre.

Presque au-dessus de ma tête, un ultime codage persiste, des minutes entières, avant de virer enfin à l'orange puis au vert, comme à regret ; une suite indigeste de lettres et de chiffres qui entre dans l'Histoire par la petite porte. Sachez que ce codage voué à l'immortalité se lit

EBLL 322:772:8417

et qu'il symbolise la malchance infernale d'un peloton de Bleus qui ont des problèmes avec trois camions différents suite à la coïncidence d'un incendie, d'une panne et d'une réquisition inopinée. Si le Plan prévoit des solutions de repli, il ne faut pas demander l'impossible. Au fait, cela se passe à Lüshun, un port chinois qui s'est appelé Port-Arthur il y a longtemps : le codage "EBLL" signifie "Éogée, Beizhongguo, Liaoning, Lüshun", et les chiffres n'ont pas d'interprétation simple. (Plus loin, j'expliquerai ce qu'est l'Éogée... mais vous l'aurez déjà deviné par le contexte.)

Une vérification comparable a eu lieu début avril, au lancement de la phase I. J'y assistais également, mais dans un autre état d'esprit. Dur de croire au caractère irréversible d'un processus dont vous ne pouviez rien remarquer ! Pourtant, depuis ce moment, la Cryptèse est un peu plus compromise à chaque jour qui passe. Si, par extraordinaire, on décidait de tout interrompre maintenant, il est déjà trop tard pour que les premiers effets de la phase I passent inaperçus. Pour reprendre cette analogie de Pearl Harbor qui vous viendra, les avions survolent déjà Oahu, et des observateurs les ont repérés sans comprendre ce qu'ils voyaient. L'essentiel reste à venir, mais le vin est tiré. Le Plan déferle.

J'ai déjà signalé que d'énormes mouvements de capitaux se déroulaient à la Surface. Rien de bien tangible encore, puisqu'il ne s'agit que de mouvements immatériels, de déplacements d'un compte à un autre, affaire d'ordinateurs quasiment secrète. Aucun véhicule bourré de billets ou de lingots pour matérialiser ces glissements, si amples soient-ils.

Cette subtilité pourrait vous faire croire que les Bleus n'ont encore rien risqué de matériel à la Surface, à l'exception de leurs caméras et de leurs micros. Inexact. Un exemple du contraire parmi dix autres : les antopines. Vous ne connaissez pas encore le mot : j'explique.

Parmi les ceptionnaires, malgré leur jeune âge, on trouve des drogués déjà accrochés à une drogue dure. Magiquement, la ception les libère de leur dépendance, phénomène qui a bien sûr frappé et intrigué les Bleus. Leurs patientes recherches ont débusqué les composés chimiques que leur cerveau synthétise et emploie à les désintoxiquer : des produits voisins des alcaloïdes de l'opium, mais créant une désaccoutumance progressive. Repérés et analysés, il devenait possible d'en faire la synthèse. Et en ce premier jour de Phanérèse, ces produits sont déjà diffusés chez vous à votre insu. Les doses glissées du dealer au client : le plus souvent, un cocktail d'antopines et de sédatifs soigneusement mesuré pour que le drogué se réveille dans une hypoesthésie qui réduira le manque à venir, combinée à une asthénie pour rendre molle et inefficace toute agression violente pour se procurer de quoi s'assurer la dose suivante. Le drogué volera, mais sans dégâts corporels.

Depuis vingt jours, il s'est consommé là-haut des tonnes d'antopines. Le nombre des morts par surdose s'est effondré, mais vous pouvez encore croire à un hasard statistique. Vous n'avez rien repéré d'anormal ; mais dans peu de temps, les analyses de routine auxquelles vous procédez sur vos saisies de drogue révéleront une composition inconnue. Ces analyses prennent quelques semaines : il aurait suffi que vous les ayez pressées, et vous seriez déjà au courant. Mais vous n'aviez aucune raison d'aller vite... et le Plan se nourrit de vos lenteurs et de vos inerties.

Et en parlant d'irruptions bleues tangibles : s'il existe un leitmotiv dans vos discours high-tech en ces années quatre-vingt-dix, ce sont les autoroutes électroniques. Vous vous en gargarisez, sans trop savoir qui en a vraiment besoin, ni surtout qui prendra le risque de payer la note salée des premières réalisations. Une bonne nouvelle : elles sont d'ores et déjà en place, depuis un tiers de siècle. Et vous ne tarderez plus à y circuler.

J'enfile mes stroboscopes et je les règle sur le programme blanc pour ne pas me laisser distraire par la ronde folle des tableaux clignotants sur les parois. Comme tous les Bleus installés autour de moi, j'ai mon propre écran, fenêtre ouverte sur toutes les vues du monde : vos chaînes y sont toutes disponibles, mais je sais déjà ce qu'elles vont diffuser. Ce qui m'intéresse, c'est ce que révéleront les caméras bleues cachées chez

vous. J'ai eu des années pour exercer ma virtuosité, et c'est sans plus devoir regarder le clavier que je saute d'une image à l'autre. J'y observe tous ces humains si agités, mes frères et mes soeurs : joyeux ou tristes, sereins ou fébriles, en tout cas absorbés par leurs préoccupations quotidiennes, et inconscients de la réalité neuve qui s'apprête à déferler sur eux et à les bouleverser autant que moi.

Derrière moi, une spécialiste pianote aussi, à une allure folle. Elle a pour mission d'obtenir des détails supplémentaires sur les scènes que je choisirai, et donc de pouvoir me les commenter. J'ai vu qu'elle a un S derrière son nom, comme la plupart des personnes présentes : je devine donc son strabisme divergent devant ses deux écrans, ses deux mains qui tapent des commandes différentes. Mais je préfère deviner que voir.

Il est six heures de Greenwich, et l'Émission sera diffusée de sept à dix-huit heures. L'Amérique la découvrira à l'aube, l'Extrême-Orient au coucher, le reste du monde en cours de journée. Une demi-heure d'amorce par la voix urgente et désincarnée que je connais maintenant par coeur, puis le Message, répété indéfiniment par le quatuor synchrone.

Les écrans montrant les scènes américaines sont vides, car deux cents mètres plus haut, c'est la nuit ; mais qui s'en douterait ici ? L'Europe, au contraire, s'est réveillée : l'aurore blanchit les écrans. L'un d'eux montre Paddington Station fourmillante de voyageurs, un autre révèle en gros plan le comptoir d'un bistrot parisien, où des clients matinaux se hâtent d'avalier un remontant. Aucun ne se sait observé : les images sont émises par l'immense réseau des caméras et des micros ultraminiaturisés que les Bleus ont placés partout dans le monde et qui leur apportent ce torrent d'informations où réside leur puissance. D'autres écrans encore retiennent mon attention, même si rien d'important ne s'y passera avant un moment : ils montrent les bureaux des sociétés émettrices de radio et de télévision, où une tempête va bientôt se déchaîner. Je m'émerveille de la qualité étonnante de la transmission : j'entends si clairement les conversations dans mon bistrot parisien que j'en comprends le plus gros (même si je l'ai déjà mentionné, je vous rappelle que les nostalgies de ma mère québécoise ont fait du français ma seconde langue).

- Trois minutes avant que la Phanérèse devienne irréversible, lance une voix claire et sarcastique non loin de moi. Si vous avez changé d'avis, il reste tout juste le temps de voter.

Ce qui fait sourire, car le principe puis la date de la Phanérèse ont fait l'objet de soixante-huit votes au cours des deux dernières années, tant la taille du problème requérait le plus vaste consensus. On a voté une dernière fois la veille encore, alors que la Phanérèse se balançait au-dessus du précipice de l'irréversibilité absolue. Le résultat montre assez le désir d'en finir : 637 % contre 85... Non, vous avez bien lu et je n'ai pas oublié de virgule : attendez.

Je regarde avidement, en regrettant de ne pouvoir examiner toutes les images à la fois. Je sais que tout est enregistré et que je pourrai me le rejouer, jusqu'à la nausée si je veux, mais ce sera différent après. Je suis si intensément plongé dans ma contemplation que j'ai un violent sursaut quand un signal sonore m'annonce les trente dernières secondes. Après une brève hésitation, je me concentre sur ce bistrot parisien qui sera, à jamais, mon symbole personnel de la journée. Pourquoi Paris ? Je me le suis demandé par la suite. Sans doute parce que c'est là que j'ai passé mes dernières vacances de tranquillité insouciance, quelques mois avant la maladie de mon père et le suicide de ma mère ?

La caméra secrète est cachée au coeur même du récepteur de télévision que les clients regardent distraitement. Je vois leurs visages tournés vers moi, je suis un voyeur derrière une glace sans tain. Dix secondes, cinq, deux, une...

Et la voix affolante explose dans le bistrot.

Au centre de l'image qui me fait face, un homme rubicond, la gauloise à la bouche, un croissant à la main ; il sirotait son café en lançant de temps à autre une remarque impertinente à la patronne. C'est le premier Orange que je voie réagir. Secoué par la voix anxieuse et véhémence, il fronce les sourcils, plisse le front, fixe l'écran, puis a un mouvement de recul visible. Sa gauloise tombe droit dans son café sans même qu'il le remarque. Il regarde à gauche et à droite d'un air égaré, comme s'il cherchait de l'aide.

Tout autour de lui, dans le bistrot, règne le silence. Insolite, pour qui connaît comme je les connais la faconde et l'aisance des Parisiens. Il s'écoule plusieurs minutes sans que personne parle, et un client qui entre dans le café se voit vivement imposer le silence. Dès que la voix commence à se répéter, une explosion de commentaires jaillit, si vivace que j'arrive à peine à démêler les mots ; mais l'idée générale est qu'il s'agit d'une publicité commerciale, en dépit du démenti. Et pourtant le ton des remarques trahit un malaise palpable dû au timbre inquiétant de la voix mystérieuse. Il faut deux autres minutes avant que le patron se

décide à changer de chaîne pour voir si l'émission est diffusée partout comme le prétend la voix ; et tandis que le récepteur saute d'un canal à l'autre, sans parvenir à échapper à la harangue énigmatique, un nouveau silence tombe dans la salle, puis les exclamations reprennent au milieu d'un malaise accru.

Je m'arrache difficilement au bistrot pour sauter à Paddington où une foule exorbitée regarde avec ahurissement l'image des téléviseurs qu'on a récemment placés dans le hall pour distraire les voyageurs. Certains ignorent superbement l'Émission et fendent la foule avec une brusquerie de gens pressés, mais la majorité reste là, murmurante. Deux femmes, la bouche ouverte, serrées l'une contre l'autre. Un homme qui rabroue avec fureur un gosse qui l'interrogeait. Une rumeur se répand et s'enfle, et je devine le mot "guerre". Un vieil homme devient livide et je le vois s'effondrer au ralenti, parmi des voisins qui sursautent et s'affairent autour de lui. Un autre se met à crier et on l'emmène ; mais le gros des voyageurs restent là, hypnotisés par le compte à rebours.

Tout cela, vous le connaissez, n'est-ce pas ? Car au milieu des foules désarçonnées, il n'a pas manqué de porteurs de caméras pour deviner une occasion unique à immortaliser. Mais vous trouverez plus intéressants à découvrir les événements cachés ; et il n'en manque pas, que les caméras bleues omniprésentes débusquent inlassablement. (Vous me pardonnerez si je n'identifie pas plus exactement les personnages et les sociétés dont je vais parler : ce livre se veut simple témoignage, et il me semblerait malsain et douteux d'abuser de mon voyeurisme technique.)

Je saute dans les coulisses d'une société de télévision, où c'est le pandémonium : courses éperdues, responsables livides, central débordé... J'entends la voix de mon aide expliquant que ces diffuseurs ont été les derniers à prendre conscience de l'Émission : la plupart des écrans chez eux donnent en circuit interne les émissions qu'ils croyaient diffuser, et seuls quelques récepteurs de contrôle alimentés par l'extérieur leur ont appris la vérité. Je dois rire moi-même au spectacle de la pagaille devant ces rares écrans où défile l'Émission : les responsables accourus regardent avec ahurissement, et ceux qui s'arrachent au sortilège de la voix urgente tentent de sortir, mais se heurtent aux nouveaux arrivants que la rumeur a attirés. Je saute à une salle où se déroule une réunion de crise entre techniciens : un rouquin a pris l'initiative et distribue des missions à coups de phrases brèves et précises ; il semble aussi sûr de lui que s'il s'était préparé de longue date à semblable éventualité, et même on jurerait qu'il jouit férocement de la situation. Je saute au bureau du président-directeur où l'ambiance est tout autre : suspendu au téléphone, le directeur accablé essaie de calmer un interlocuteur qu'on devine formidable, tout en gribouillant des messages frénétiques sur un calepin qu'il agite furieusement en direction de sa secrétaire, le tout sans cesser de murmurer des paroles apaisantes. Je saute à un studio où des journalistes, que l'Émission vient de couper brusquement, débattent de la situation avec indignation ; mais s'ils sont dépités, ce n'est pas tant d'avoir été interrompus que de ne pas pouvoir maintenant commenter en direct l'irruption qui les a si cavalièrement privés d'antenne.

Le temps semble passer à toute allure. Plus que dix minutes d'amorce ! Je décide de faire un détour par un pays plus exotique ; même si je n'en comprends pas le langage, ma commentatrice traduira, rompue qu'elle est à servir d'intermédiaire avec les programmes de traduction automatique. Voici donc le Saint des Saints d'un pays autocratique avec le Dictateur et un assortiment de ses dignitaires. La première surprise déjà passée, le Guide Suprême sermonne ses auxiliaires avec un calme dont je m'étonne sottement. La traduction qu'on me murmure à l'oreille me révèle vite la maestria consommée avec laquelle il joue sur les ambitions concurrentes de ses subordonnés pour affronter une situation neuve : clairement, quoi qu'il doive arriver, une des personnes présentes paiera de sa carrière les événements de la journée, et tous en sont bien conscients. Je saute à une station de diffusion dans le même pays, où un responsable livide, au bord de la crise nerveuse, tente désespérément de mettre fin à cette émission impie qui jaillit inexorablement de ses antennes en détruisant d'un coup ses privilèges. Des techniciens hystériques se succèdent près de lui, jurant que le courant devrait être coupé, que tous les disjoncteurs ont fonctionné, que la situation est inexplicable, qu'il ne reste plus qu'à faire dynamiter les antennes par l'armée. Ma traductrice fait au passage la remarque que le dynamitage ne marchera pas non plus.

Le compte à rebours est maintenant si près de finir que je me dépêche de réintégrer mon bistrot parisien, où tous se taisent dans une attente à couper au couteau. Rares tentatives d'intervention, qui sont aussitôt réduites au silence avec fureur. La voix affolante redouble de frénésie pendant que les dernières secondes s'égrènent. Puis le quatuor apparaît et je sens le monde vaciller en équilibre instable autour de cet ultime instant où un recul est concevable. Mais la voix quadruple éclate déjà :

- Bonjour, et merci d'être là pour écouter notre message.

Deux secondes d'un silence étouffant. Je scrute ardemment les visages figés, les yeux plissés, les bouches ouvertes et les dents serrées, les lèvres mordillées, les nez palpitants, les regards surtout : l'angoisse mal cachée, parfois la moquerie hésitante. Mais, universel, le silence. Et le malaise croissant devant l'expérience sans précédent de ce chœur parfait qui reprend, avec lenteur et gravité :

- Vous ne savez pas qui nous sommes, car nous nous cachons, depuis plus d'un siècle. Mais aujourd'hui, nous annonçons notre existence au monde, et le monde va changer. Et votre vie, à vous ! va changer aussi.

Vous connaissez la suite, aujourd'hui où j'écris ces mots ; mais en ce jour de Phanèrese, je vous vois la découvrir. Je vois vos faces tendues et vos mains crispées, vos bouches tordues et vos yeux inquiets. Où est votre gouaille, où est votre scepticisme destructeur ? Même si la vanité vous empêchera plus tard de l'avouer, je vous vois frissonner devant la révélation fabuleuse qui tombe de l'écran, et je vous vois SAVOIR qu'il ne s'agit pas d'un faux-semblant publicitaire mais de l'irruption d'une réalité neuve, différente, irrésistible. Et je regarde la voix multiple réduire votre incrédulité en miettes, et vous laisser nus et pantelants face à un monde devenu en un moment moins familier et plein de menaces. Je vous vois pâlir et murmurer, tout au long des minutes de la première lecture du Message, et il faut que le chœur fascinant soit bien avancé dans la première de ses cent répétitions pour que vous arriviez enfin à arracher quelques mots à vos gorges serrées. J'entends vos commentaires anxieux se raccrocher frénétiquement, comme à une bouée, à cette ultime phrase du message qui vous annonçait les Entretiens du surlendemain. En cet instant, VOUS CROYEZ, même si au fil des heures suivantes votre foi s'effilochera, par sottise vanité ou par timidité face aux cuistres. Mais le souvenir des voix incroyables, et l'anxiété du rendez-vous imminent, tempéreront vos forfanteries de plus d'hésitation que vous le voudriez.

Je saute dans une salle luxueusement meublée au plus profond d'un ministère français. Assis autour d'une énorme table, une dizaine de hauts fonctionnaires au visage fermé tiennent conseil, mais on devine le seul point de l'ordre du jour à la présence d'un téléviseur, élément presque incongru dans ce cadre classique. Si les interventions se croisent avec fièvre, les participants ne peuvent s'empêcher de lancer à tout instant vers l'image des regards où se mêlent irritation et perplexité ; mais je ne retrouve pas ici l'inquiétude presque palpable du bistrot. Peut-être parce qu'ici, on peut au moins combattre l'incertitude par l'action ?

Et justement le rendez-vous donné pour le surlendemain dans la grande salle des congrès d'un Palais des Expositions a immédiatement déclenché des recherches fébriles : cette salle a-t-elle bien été louée à l'heure annoncée, et si oui... à qui ? Il n'est que neuf heures moins dix, heure locale, et je souris en imaginant des personnages importants arrachés à leur bain ou à leur petit déjeuner. Cela dit, la rapidité des premières réactions m'étonne ; elle m'inquiéterait, si je ne savais pas la minutie avec laquelle on a anticipé tous les cas possibles et impossibles. Dans la salle du ministère français, justement, un enquêteur fait irruption ; il apporte déjà quelques premières réponses, et il lance ainsi la série d'intenses frustrations qui vont accabler les responsables au cours des deux jours suivants. Effectivement, la salle a été louée (et le montant de la location payé d'avance) par un intermédiaire français travaillant pour le compte d'un intermédiaire suisse qu'on ne réussit pas à joindre au téléphone (très logiquement d'ailleurs car le quart de la population européenne tente à ce moment de téléphoner en même temps, ce qui sature complètement le réseau). Derrière moi, mon aide susurre plaisamment :

- Quand ils auront leur communication, ils apprendront que le responsable est en déplacement. Ils perdront bien deux heures, jusqu'au blocage suivant. Nous estimons qu'à minuit, leur enquête aura progressé de cinq sociétés et sera arrivée aux Bahamas. Et là, cela deviendra franchement amusant. Il reste vingt sociétés dans la pile et les six dernières sont plus fantômes que la Mary Celeste.

Je souris, et je saute dans les bureaux d'un grand titre de la presse écrite. J'y trouve, étonnamment, des visages ravis, hilares, épanouis. Ici, on y croit aussi mais on ne s'interroge pas sur l'avenir du monde ! Non : on se réjouit de voir la télévision interrompue pendant dix heures d'affilée (puisque le Message dure six minutes vingt et que l'amorce en a promis cent redites). Dix heures... où la presse écrite va prendre sa revanche, une revanche d'autant plus fabuleuse que totalement imprévue : un événement monumental, et pas de télévision pour le commenter ! C'est ici aussi la course folle, mais joyeuse et enthousiaste. Un peloton de sténographes transcrivent fiévreusement le Message, qui en est alors à sa septième répétition, et une myriade de journalistes s'égaillent dans la ville à la recherche de personnalités à interroger à chaud. D'autres se pendent au téléphone : on sait déjà que l'Émission a envahi le monde, mais le Message n'est-il pas différent à l'étranger ? Des jurons volent devant les défaillances du réseau, tandis que les petits malins se précipitent sur les fax et les télex (qu'ils trouveront saturés aussi).

Je saute vers le trente-troisième étage d'un immeuble de prestige, où de grands noms de la finance arrivent dans une salle de réunion bourrée d'électronique (encore plus bourrée qu'ils le pensent, murmure une voix sarcastique dans mon dos). Ils mentionnent l'Émission presque avec amusement avant de passer aux choses importantes. Par réaction sans doute, je ne réussis pas à trouver vraiment sérieuses leurs discussions, quels que soient les nombres de zéros des montants qu'ils manipulent ; mais la commentatrice derrière moi signale, ironique, que leur indifférence est purement formelle, que chacun d'eux a pris diverses dispositions dès le début de l'Émission, et que la réunion, en principe importante, languit curieusement ; comme si tous reportaient les décisions à plus tard, tout en s'interdisant de le manifester. Je m'en veux : à force de prendre au second ou au troisième degré la société bleue, j'ai acquis une fâcheuse tendance à prendre au premier degré la société orange.

Je reviens irrésistiblement à mon bistrot où presque tous les clients de tantôt sont toujours là. Le patron a coupé le son dérangeant, et on échange de pauvres idées. Le scepticisme regagne du terrain, non qu'il soit majoritaire, mais ses partisans font le plus de bruit. Il est neuf heures et demie, et bien que certains jettent de vagues coups d'oeil à leurs montres, personne ne fait mine de partir. Le lundi n'est déjà pas d'habitude une journée très productive, mais on sent bien que ce lundi-ci va battre tous les records de médiocrité.

Je saute dans un taxi, si j'ose dire. Son acceptable, image médiocre : même les Bleus ne font pas de miracle. Très excité, le chauffeur gesticule : l'Émission est pour lui un complot américain contre la France, et la preuve irréfutable en est qu'on ne la voit pas aux États-Unis. Il ne dit pas d'où lui est venue cette surprenante information, mais il parle si péremptoirement que je me contrains à sauter sur ABC, CBS, NBC, CNN, où un quatuor analogue m'accueille chaque fois sous les sourires amusés des Bleus qui m'entourent. Je reste aux États-Unis et je saute au domicile de diverses personnalités que je découvre (en pleine nuit !) rivées à leur récepteur. On a téléphoné d'Europe ou d'Asie à certaines d'entre elles, m'apprend-on, qui ont prévenu les autres. D'ailleurs la plupart sont toujours pendues au téléphone, à donner tous azimuts des consignes diverses qui m'effarent. Comment ces gens peuvent-ils réagir avec tant de flegme à un événement impensable, dont ils ne connaissent ni tenants ni aboutissants ? Un haut niveau de responsabilités implique un certain sang-froid, me signale-t-on ; avec des exceptions, qu'on me montre en me branchant sur une salle de réunions où d'imposants personnages semblent s'employer, morbidement, méthodiquement, à se plonger l'un l'autre dans la plus noire des paniques. Je commence par en sourire, puis un malaise croissant me pousse à les quitter.

Survoltées, vos presses ne mettent guère que deux heures pour boucler leurs premières publications, instantanément répercutées vers les caves centriques (en fait, un quart d'heure avant que quiconque à la Surface y ait accès). Quelqu'un entre en courant et me tend un journal réduit à une feuille unique : un fac-similé de la première édition spéciale de ce que vous n'avez pas encore appelé (mais cela arrive !) le Lundi Bleu. Le journal est britannique, et un gros titre appelé à devenir le cliché de la journée, OUT OF THE BLUE, barre la une en caractères si gigantesques que je n'imaginai même pas l'existence de pareille typographie (il est vrai que l'informatisation de vos presses vous a donné des flexibilités nouvelles). La feuille donne le texte intégral de l'Émission, et assure le remplissage par d'incolores interviews de sommités somnolentes, dont l'embarras le dispute à l'incrédulité.

Ainsi s'est déroulée devant moi la première heure d'un nouveau monde. Vous connaissez le reste de la journée. Elle a pris une telle résonance aujourd'hui que je me sens incapable de résister au plaisir iconoclaste de la démythifier quelque peu, en rapportant pêle-mêle certaines scènes pittoresques dont j'ai pu être le témoin. (Vos journalistes se seraient fait un plaisir de vous les rapporter si la folie des jours suivants ne leur en avait pas ôté le loisir.)

Une présentation solennelle d'une nouvelle gamme de micro-ordinateurs qu'un énorme battage publicitaire annonçait avec fracas, depuis des semaines, comme absolument révolutionnaire : un sommet de la technique, en avance d'UN AN sur la concurrence. Jamais présentation n'aura été aussi sinistre. Ni la décoration dispendieuse de l'immense salle, ni le spectacle multimédia outrageusement clinquant, ni même le prestigieux champagne dispensé à flots n'exorcisent l'ambiance lugubre. Les orateurs se prennent les pieds dans leurs superlatifs de commande, face à des auditeurs distraits qui s'éclipsent sitôt avalés les petits fours. Car tout le monde a entendu l'Émission. Un an d'avance ? Ah bon ?

Une rencontre sportive cruciale. Du football européen, une pléiade de vedettes prêtes à jouer leur va-tout. La première mi-temps a été endiablée et l'assistance est chauffée à blanc lorsque les joueurs regagnent leurs vestiaires ; dont ils ne sortiront pas, car ils y découvriront que l'Émission a commencé. Ils ne reprendront pas

le jeu. Parce qu'ils veulent connaître la suite ? Non, puisque cinq minutes suffisent à entendre l'ensemble du Message : ils se croisent les bras parce que la télévision ne les montre plus. On est une vedette ou on ne l'est pas. Non mais !

Un navigateur célèbre bouclant son tour du monde en solitaire. Depuis plusieurs semaines, on parle de son arrivée proche ; et il se représente la foule, l'imagine avec complaisance. Au bout du compte, il aime assez cette alternance de solitude océane et de bousculade de journalistes et de salonnards. Alors que son trimaran égrène les derniers milles, il se murmure, très satisfait de lui-même, ces formules à l'emporte-pièce qui enchanteront les auditeurs. Mais quand il aborde le quai, il n'y a pour l'accueillir qu'un douanier distrait, l'oreille vissée au transistor.

Dans un pays autoritaire, le dictateur qui débite, imperturbablement, un discours-fleuve à une salle captive, face aux caméras de télévision. En principe, le pays entier regarde ; alors le chef recourt à ses grands effets pathétiques, regardant la caméra en face, comme s'il s'adressait en particulier à chacun de ses millions de sujets. Et il est pathétique en un sens, puisqu'il s'égosille sans que quiconque l'entende en-dehors de la salle. Mais il n'en sait rien. Car il est le maître ultime, cruel et ombrageux. Alors, qui oserait l'avertir qu'il n'est plus retransmis ?

Un congrès de voyants et d'astrologues, débattant, ironie du sort ! de l'avenir immédiat du monde. L'irruption brutale de l'Émission prend ici un aspect plus frappant que partout ailleurs. Non que les congressistes soient pris au dépourvu, tant ils ont l'expérience de noyer le poisson. Mais parmi les spectateurs, la minorité frondeuse explose en quolibets ; ils suscitent même des échos chez des inconditionnels de la veille, qui vacillent sous le choc et expriment bruyamment le sentiment d'avoir été bernés. Des volées de sarcasmes, puis un envahissement de l'estrade, et un pugilat général ; la police devra intervenir. Ce n'était pas prévu.

Tant de scènes me sollicitent (les Bleus qui m'entourent s'empressent de m'en trouver) que je dois péniblement m'arracher à ces aspects anecdotiques pour survoler de plus haut les réactions de votre monde.

Une fois passé le choc de la surprise, comment réagissez-vous ? Depuis longtemps, vous vous gargarisez du prétendu village global, en oubliant qu'il s'étend sur les vingt-quatre heures de l'horloge. Durant les onze heures de l'événement, aucune réaction concertée n'aura le loisir de se mettre en place, d'aucun de vos multiples organismes internationaux, ni officiels ni officieux ; vos gouvernements feront à peine mieux, même si quelques responsables résolus s'agitent çà et là. La collectivité bleue sait réagir en cinq secondes, vous y mettez des heures ou des jours.

Sauf, parfois, une foule.

Quelques émeutes, mais dont l'Émission n'est que le prétexte flou, le catalyseur imprécis, comme de ces solutions sursaturées qui précipitent en masse dès qu'un grain infime vient en déranger l'équilibre instable. D'ailleurs, comme pour rétablir la balance, d'autres émeutes tourneront court au fur et à mesure que se répandra la rumeur et que les émeutiers s'éclipseront en quête d'un téléviseur. L'immense majorité reste ahurie et murmurante. Car on n'en a pas assez appris pour réagir massivement : on attend.

Certains n'attendent pas : les exaltés et les prophètes de tous bords, les catastrophistes et les enthousiastes de l'Ère du Verseau descendent dans la rue pour leur jour de gloire. J'en vois un dans une rue de New York ; il brandit un carton où il a griffonné au feutre le nombre 666 en chiffres énormes ; en grandes phrases hachées et confuses, il annonce la venue imminente de la Bête à l'adresse des passants qui ne lui font pas l'aumône d'un regard. Mais il ne voit pas leur indifférence, perdu dans les brumes de son rêve triomphant. Tout au plus, quand sa voix s'enroue trop, tourne-t-il le bouton de son transistor, pour se faire relayer un moment par la voix quadruple.

Vos réactions restent individuelles, et marquées par vos cultures. En ces mille lieux du tiers monde où un fatalisme millénaire et des déceptions répétées ont tué l'espoir de lendemains meilleurs, quel sentiment domine ? Bizarrement, une vague satisfaction de se trouver pour une fois dans les mêmes loges que le monde riche ; souvent aussi une ironie frondeuse devant le dépit des autorités en place.

Car ces autorités ont des réflexes d'humeur, d'autant plus dérisoires que totalement inefficaces. Dans d'innombrables villes, des patrouilles de militaires nerveux font irruption chez les civils, défonçant à coups de crosse les téléviseurs de ceux qui n'ont pas eu la présence d'esprit d'éteindre en entendant la troupe arriver. Mais il n'y a pas d'arrestation ; et leurs victimes en seront quittes pour courir chez les voisins, dès

que les soldats rageurs auront regagné la rue, où l'Émission sortie de mille fenêtres les narguera tout au long de leur tâche sans espoir.

- Pourquoi n'arrête-t-on pas cette foutue émission ? grognent-ils.

On voudrait bien. Et on expédie les signaux coutumiers aux satellites de télévision directe, mais c'est l'Émission qui jaillit des répéteurs ; on coupe les têtes des réseaux câblés, mais l'Émission se poursuit, imperturbablement, sur le câble ; on s'efforce d'interrompre les faisceaux hertziens, et l'énergie afflue obstinément, inexplicablement, dans les antennes qu'on n'ose pas détruire, en songeant aux frais de réparation. Et même là où on n'hésite pas, on échoue. Les explosifs ne détonent pas et les armes s'enraient, et il faut chaque fois rendre des comptes à un échelon supérieur, et c'est une heure de plus qu'on a perdue.

- Pourquoi ne brouille-t-on pas ? ragent ceux qui ne savent interrompre.

On essaie bien ; mais sans y arriver. Un spectacle fréquent : des véhicules de l'armée qui s'arrêtent sur une hauteur, déploient des antennes immenses... et vomissent, quelques secondes après, un personnel furieux cherchant sans succès la cause de la panne qui a détraqué l'équipement. Vous les aurez fugitivement entendus sévir, lorsqu'un mot de l'Émission sera oblitéré par un crachotement sitôt évanoui ; vous ne perdrez pas le fil pour si peu : le texte du message est redondant et répété cent fois, au cas où vous l'entendriez tard ou mal (ou auriez l'esprit lent).

Un de vos humoristes a caractérisé d'un mot vos deux types de régimes par la manière dont les autorités réagissaient aux paroles dissidentes, les autoritaires disant "Tais-toi" et les pluralistes "Cause toujours". Et de fait les pluralistes finissent par se résigner avec plus ou moins de bonne grâce, alors que les autoritaires s'obstinent rageusement avec un entêtement presque comique (jusqu'au bout et au-delà : trois antennes finiront par s'abattre, dans un pays dont je tairai le nom par charité, quinze minutes après que l'Émission sera terminée).

En tout cas, malgré tous les efforts des dirigeants, et parfois grâce à eux, une majorité d'entre vous entendent le Message. Les ordinateurs bleus estiment à trois cinquièmes la proportion de la population adulte du monde à y avoir assisté en direct ; et deux tiers de ceux qui restent vont l'entendre en différé dans les vingt-quatre heures qui suivent : il deviendra même très difficile de NE PAS l'entendre.

Trois heures seulement après le début de l'Émission naît spontanément en vingt endroits l'expression de Lundi Bleu, qui bien vite se répandra partout où existe le concept de "lundi" (à l'exception de la Californie où bien plus tard on parlera toujours avec insistance du Dimanche Bleu, tirant du jeu des fuseaux horaires une attestation d'avant-garde) ; cela témoignant que ce terme de "bleu", ou plutôt sa nouvelle acception, est entré en force dans votre vocabulaire avec une aisance laissant rêveur. Le Message, qui a évité les mots inhabituels (sauf forcément "lorition" et "civitanse"), a parlé brièvement de "xénanthropes" pour y substituer aussitôt le nom familier. Vous vous jetez dessus et il faudra plusieurs semaines pour que vous en inventiez des variantes argotiques (les Bleus eux-mêmes en ont pas mal : shef, zeenie, allward, McOut, pour se limiter à l'argot anglo-américain).

Les Bleus eux-mêmes ne s'en étonnent pas. Ils vous ont donné un terme bref et frappant pour les désigner, pourquoi ne l'emploieriez-vous pas ? Que pourriez-vous fabriquer d'autre à bref délai, sur la base du peu de renseignements dont vous disposez ? Je serai frappé par le fait que vous ne les appellerez nulle part "mutants", un mot qui aurait pourtant paru s'imposer. Sans doute le mot vous semble-t-il démodé, une relique de la science-fiction des années cinquante ? ou le succès du mot "bleu" a-t-il désamorcé toute autre tentative de dénomination ? Quoi qu'il en soit, et sans le savoir, vous avez raison ; mais j'y reviendrai, oh oui !

Un détail qui m'amuse dans cet emploi du mot "bleu" : les connotations variées de cette couleur dans vos multiples langages : le cafard ici, la destinée là, l'inexpérience, la volupté, la sérénité... Comme quoi vous ne connaissez pas encore les Bleus que leur nom d'emprunt les type déjà bizarrement dans vos esprits de dix manières contradictoires. Les Bleus de 1867 ont-ils pressenti les conséquences qu'aurait leur choix quelque cent trente ans plus tard ? Si étonnant que cela paraisse, c'est le cas.

Un groupe particulièrement perturbé : les soldats opérant sous le drapeau de l'ONU. Mais l'appellation "casque bleu" survivra aux événements des semaines suivantes. Comme quoi une appellation figée sait résister aux évolutions des mots individuels qui la composent...

Quant au mot "orange", il suscite lui aussi des réactions locales. La République irlandaise a eu beau faire place dans son drapeau, autour du blanc de la paix civile, à l'orange protestant et au vert catholique... plus

d'un Irlandais bronche à s'appeler orange. (On se dira autanthrope à Dublin longtemps après que le reste du monde aura oublié le terme.)

Mais vos réactions ont du mal à se déployer pleinement ce lundi. Vous devez d'abord vous convaincre que l'événement est réel, puis vous hâter d'annuler, de reporter ou de déléguer vos activités courantes, avant de pouvoir commencer à vous concerter sérieusement ; et surtout en Asie, où l'Émission arrive tard.

Témoin privilégié de vos agitations, j'observe, fasciné, le foisonnement de vos réactions individuelles. Vous n'êtes pas tous surpris : j'ai déjà parlé des prophètes de la fin des temps, mais d'autres personnages s'enflamment. Comme à chaque soubresaut inattendu du monde, des obscurs et des frustrés voient les événements comme une occasion miraculeuse de percer enfin, de chambouler l'ordre établi, de s'imposer à l'attention, de forcer la gloire. Tel fonctionnaire végétant dans un placard ressort de cartons oubliés un rapport, commandité en une ère plus faste, où des psychologues s'étaient gravement penchés sur l'éventualité d'un contact avec des extraterrestres (et les Bleus, s'ils disent vrai, ne sont-ils pas en quelque sorte des Martiens ?). Tel général exhume une autre étude décrivant comment un judicieux emploi des bombes à aérosol permet, sans devoir recourir aux armements nucléaires, de dévaster par les effets du souffle et du feu une installation souterraine ennemie (et les Bleus ne sont-ils pas des ennemis potentiels ?).

Et le Lundi Bleu s'achève, sans que votre agitation s'ordonne encore. Cela m'apaise quelque peu, moi l'anxieux qui avais peur d'une explosion immédiate. Mais vous n'en êtes qu'au début de vos surprises. Et demain, qu'en sera-t-il ?

HIER : DMATIQUE

L'entretien avec la Fondatrice ne prend pas du tout le tour que j'escomptais de ma première rencontre avec un responsable. J'avais peaufiné en secret un véhément discours dénonçant ma séquestration, diatribe que je m'apprêtais à déverser sur le premier Bleu qui en vaudrait la peine. L'occasion m'en est offerte... mais je la rate. Devant Magda Sheffield, je me sens extraordinairement intimidé.

Par sa qualité, d'abord. Une Fondatrice ! Et ma réaction m'étonne moi-même. Comme quoi en un jour et demi la "bande de cinglés" de mon réveil s'est trouvée vertigineusement promue à mes yeux ; comme quoi j'ai avalé les allégations de George, la lorition et la civitance, les millions de Bleus ici-bas et là-haut. Une collectivité relativement peu nombreuse, mais assez impressionnante pour mériter une place parmi les nations. Et si absurde que cela vous paraisse, je me sens comme un parachutiste que la malice d'une saute de vent aurait fait choir dans les jardins du Palais de Buckingham, et qui en se relevant se trouverait face à la Reine d'Angleterre. Qu'une Fondatrice ait pu venir, rien que pour me voir, me coupe bras et jambes.

Par son âge, aussi, dont le sens m'imbibe lentement. Je n'ai que très peu connu mon grand-père paternel, mort quand j'avais sept ans ; mais il m'a laissé le vif souvenir d'un colosse impérieux, d'un vieux lion sous sa crinière blanche, incroyablement âgé (exagéré, mais il était tout de même septuagénaire ; on tarde à se reproduire chez les Uytbergen). Or la vieille dame qui me fait face serait née le 28 août 1843, si je dois en croire ma brochure (et je la crois, si invraisemblables que puissent sembler les événements qui y figurent). Mille huit cent quarante-trois ! À la naissance de mon grand-père, Magda Sheffield avait dépassé la quarantaine, elle aurait pu être sa grand-mère ! Et maintenant, il est mort et elle est vivante, ça oui ! impossiblement, incroyablement vivante...

...et surprenante, sautant presque sans arrêt d'une agitation fébrile à une immobilité de statue, la voix tantôt éteinte et tantôt éclatante, l'attitude distante puis complice. Je tente de la suivre, j'y échoue et elle doit sentir le désarroi que je m'efforçais de cacher, car la voici qui se calme à vue d'oeil et endosse avec bonheur le rôle d'une hôtesse anxieuse de mettre à son aise un invité paralysé. En très peu de temps, je croirais me retrouver chez l'une des innombrables tantes et cousines québécoises de ma mère ; et son irrésistible sollicitude me fait fondre. Ma diatribe reste au fond de ma gorge, incongrue, impossible à dire.

Magda Sheffield parle. De quoi, l'imaginez-vous ? De moi. De mes goûts et de mes projets disparus ; pour me rassurer, pour prendre avec un clin d'oeil juvénile des paris sur mon adaptation future. Sans détails, sans révélations ; mais avec une si sereine certitude que magiquement mes inquiétudes s'envolent. Je sais, et elle sait, que l'effet est temporaire et se dissipera dès son départ, mais quelle parenthèse bienheureuse ! La conversation dévie bien vite sur les modestes débuts de la collectivité bleue, ceux que je viens de découvrir, et dont elle constitue un témoin inespéré. Je l'écoute, avec une ferveur extrême. Je la compare tantôt à une reine ? Elle est bien plus que cela, une tête de dynastie, ancêtre plutôt que descendante... sauf qu'elle n'a pas d'enfants, comme elle le signale au passage ; mais qu'importe quand on a, presque seule, engendré un monde ? Souveraine plus-que-vierge, Elizabeth Zéro.

(Excusez-moi. Mais ces paroles grotesques, je me les suis dites, tandis qu'elle me parlait en souriant. Et cela ne me paraissait pas ridicule.)

George reste cette fois au second plan, se limitant à lancer de temps en temps une phrase aimable. Au bout d'une demi-heure, la Fondatrice se lève, disant qu'elle veut me laisser lire en paix mes journaux ; et elle s'éclipse, en promettant de revenir.

(Une promesse qu'elle tiendra. Je pourrai me compter au nombre des proches de celle qu'on appelle ici affectueusement la Grand-Mère du Monde. Vous pouvez imaginer vous-même les détails, mais je vous préviens déjà : vous vous trompez. Vos schémas ne s'appliquent pas. Elle est plus jeune que moi quand elle le leut. Et elle a un X derrière son nom. Quand vous saurez ce que cela signifie... Attendez.)

- Au cas où tu ne l'aurais pas encore compris, tu es célèbre, Frank ! me glisse George. Toute la Centrie est au courant de ton accident, tout le monde a suivi l'évolution de ton état de santé. Le seul Orange chez les Bleus ! La curiosité que tu suscites ! C'est par discrétion que nous nous retenons de te dévisager dans les rues et de t'assaillir chez toi, mais prépare-toi à une vie de personnalité publique.

- Due à mes seuls mérites... dis-je pesamment.

- Due au hasard, comme le plus souvent. Mais le hasard n'est pas si mal tombé. Tu aurais pu laisser derrière toi une famille, des enfants, dont le souvenir t'aurait constamment hanté. Ou avoir été un fanatique incapable d'accepter la situation.

Un cri du coeur :

- Je ne l'ai pas acceptée !

- Mais on n'a pas dû te bourrer de calmants après les premières révélations désagréables, ni te ceinturer pour t'empêcher de te lancer sur la première femme nue que tu as croisée dans la rue. Cela te fait sourire ? Ne sous-estime pas la violence des réactions d'un Orange déstabilisé.

Un moment plus tard, George part aussi en me souhaitant une meilleure nuit. Je saute sur les journaux qu'il m'a apportés, mais je suis étonné de ne pas en tirer le plaisir que j'en escomptais. Est-ce parce que les nouvelles, surtout celles provenant du Sud-Est asiatique, sont toujours aussi peu réjouissantes ? En revanche, je suis intrigué puis fasciné par les journaux eux-mêmes. Superficiellement, on dirait du papier, mais en regardant de près je vois qu'il n'en est rien. Texture étrange, qualité d'impression fabuleuse. Le nez sur les pages, je ne vois pas la moindre bavure, la moindre irrégularité dans le dessin des caractères. Ce n'est visiblement pas de l'encre. Et des photos impeccables de netteté.

Je tique à peine en voyant dans un coin de page quatre petits cercles de couleur. J'effleure le cercle noir, et la page s'éteint, ne laissant sous mes yeux qu'un rectangle gris terne. Les cercles seuls restent. Un geste sur le cercle blanc et la page réapparaît. Compris.

S'ensuivent deux minutes paranoïaques où j'imagine qu'on a fabriqué à mon intention de faux journaux. De terribles événements se passent dans le monde, et ils veulent me les cacher. Les émissions de télévision que j'ai vues la veille pouvaient être truquées aussi !

Mon excitation malsaine retombe vite. Ma modeste importance ne justifie pas pareils complots fantastiques. Je songe aux techniques avancées dont George a parlé. J'ai pu en constater l'existence depuis mon éveil, de la fausse fenêtre au miroir hanté en passant par le robot nettoyeur. Sans doute reçoivent-ils les journaux de la Surface sous forme informatisée, pour les transcrire sur leurs supports à eux ? (J'ai bien deviné, comme je l'apprendrai par la suite.)

J'abandonne les journaux, et je retourne à ma brochure interrompue... en m'étonnant maintenant qu'elle soit, elle, en papier traditionnel. Je scrute le frontispice et j'y trouve une date : 1961. Diable, pas récent. Il est vrai que s'ils reçoivent un visiteur orange par siècle, ils doivent hésiter à investir dans des rééditions ! Tout de même... je poserai bien la question plus tard.

Et au fond, après cette longue conversation où George m'a détaillé la lorition et la civitance, pourquoi ne pas m'attaquer à un document plus exigeant ? Un autre livret s'intitule "La structure encéphalique bleue", un titre qui m'a découragé hier. Mais maintenant ?

Je me lance. Dès les premières pages, quelques notions techniques qui vous rebutteraient mais qui me sont familières, neurone, synapse, axone, médiateur. Et puis, très vite, une notion nouvelle : un filament baptisé antaxone, qui court parallèlement à un axone, faisant exploser vers ses synapses une arborescence concurrente... Immanquablement, je pense à ce troisième contact qui promeut en transistor une banale diode, j'imagine que cette connexion supplémentaire donne à la synapse des potentialités neuves et fabuleuses. Voilà où réside la différence bleue ! Je lis trois lignes de plus, qui confirment mon illumination. D'avoir anticipé cette révélation, voilà qui m'excite au plus haut point, me donne un enivrant sentiment de victoire.

(...et me cache le lourd silence du livre sur le pourquoi et le comment de ce miraculeux antaxone. Patience ! Lisez... et ne craignez pas que je vous inonde de technique. Le moment venu, vous comprendrez. Continuez.)

Ma satisfaction ne dure pas longtemps. Les pages suivantes se mettent à entasser méthodiquement une notion nouvelle sur l'autre. Préhibition, conflux, agescence, rétroception, modèle pliarchique, oppulsion d'Eyrin et antégruence de Windauer... Je décroche très vite, mais je continue à parcourir, obstinément, des colonnes qui bientôt se gonflent de schémas et de formules, comme ce livre d'histoire que j'ouvrais tantôt, jusqu'à ce que le livre me tombe des mains. Allons, Frank, réagis ! Ne te laisse pas abattre. Te souviens-tu de ton inquiétude d'adolescent à la vue des lourds syllabus du collègue ? Tu as serré les dents, tu t'es accroché, et tu as fini par gagner ton diplôme ! La situation est-elle si différente ?

Je reviens à ma brochure d'origine, imaginant (innocent que je suis !) que cette deuxième soirée va me suffire pour achever au moins celle-ci. Une même fatigue oculaire que celle de la veille me détrompera, et j'ai de toute manière surestimé ma capacité d'absorption. J'aurai quand même le temps de découvrir la suite de l'histoire des Bleus... une suite qui va changer à nouveau, et spectaculairement, l'image que j'ai déjà pu me faire de la place potentielle de leur société dans le monde.

Car si je vous disais que la collectivité bleue avait pris à mes yeux une place parmi les nations du globe, cette place ne pourrait être, par la force des choses, qu'un strapontin... et encore ! Pseudo-nation, sans terre parce que sous terre, la Centrie squattait un sous-sol qui appartenait déjà à une nation de la Surface. Les lois d'en haut feraient des Centriens, selon leur citoyenneté d'origine, des immigrants illégaux ou des rebelles, d'office voués à l'expulsion ou à l'emprisonnement. Aucun autre gouvernement ne prendrait la défense des Bleus en cas d'affrontement, souveraineté nationale oblige. L'autonomie bleue tenait donc à un fil, celui du secret absolu. Donc même pas un strapontin : la place d'un rat tapi dans un recoin, muet, immobile, craignant à tout instant qu'on ne le repère et qu'on ne l'écrase.

Mais ma brochure va secouer cette image complaisante.

J'ai grandi dans un monde bipolaire : deux superpuissances qui se disputaient l'hégémonie planétaire, alors que loin derrière elles le Japon et la Communauté Européenne tentaient, par des méthodes différentes, de les rejoindre au premier rang. Et voici que j'apprends l'existence d'un nouveau candidat insoupçonné.

J'exagère ? En un sens, puisque leurs pouvoirs sont restés inemployés, potentiels, une épée dans le fourreau. Mais ils sont là, oh oui, gardés de côté en prévision d'un avenir incertain. La suite de ma brochure va m'expliquer comment les Bleus ont pu accumuler une puissance démesurée, hors de proportion avec leur petit nombre ; une puissance que la Surface découvrira brusquement des lustres plus tard ; une puissance qui résulte d'orientations cruciales prises il y a plus d'un siècle.

Les travaux de creusement du Centre bleu commencent en 1876, avec une ampleur qui exclut une discrétion absolue. Il y faudra un prétexte : la présence d'un modeste gisement d'un minerai que je ne précise pas plus. Un filon modeste, vite épuisé, mais qui dissimule le début des travaux. Les photos de l'époque montrent le village qui s'élève près de la mine, la bourgade typique des mines de seconde zone : baraques en planches mal équarries, boue omniprésente, hommes hâves et crasseux, trains de minerai sur des rails posés à la diable. Un Sheffield américain.

Une de ces photos est entrée dans leur Histoire ; comme chez vous certaines images, le gosse aux mains levées de la rafle nazie, les soldats qui plantent sur l'île conquise la hampe où flotte la Bannière Étoilée, l'homme seul qui bloque la colonne de blindés sur la place immense. Eux aussi ont leurs images célèbres. Celle de ma brochure, on l'a saisie au milieu du saloon de cette bourgade qu'ils ne nomment pas encore Altman. Elle montre les ivrognes, les danseuses, les vagabonds de passage, prenant la pose face au photographe qui les immortalise ; et je reste ébahi devant ce colossal faux-semblant. Presque toutes les personnes figurant sur la photo sont des Bleus jouant un rôle. Chez les femmes, le sourire mécanique et les yeux froids propres à leur activité supposée ; chez les hommes, la mine abrutie du mineur anéanti par son labeur harassant puis anesthésié par le sexe et le tord-boyaux. (Et afin que nul n'en ignore, le photographe a pris le lendemain, au fond des souterrains où se bâtit le Centre, une autre vue où apparaissent les mêmes personnages que dans le saloon ; mais, cette fois, hommes et femmes ont dans les yeux de tout autres ardeurs, et les grandes machines au milieu desquelles ils posent sont les outils qui vont concrétiser leur enthousiasme.)

Les premiers bâtiments (cavernes ? casemates ?) du Centre s'achèvent en 1878 et bourdonnent immédiatement d'une activité intense, d'autant plus frappante que les Bleus sont alors tout juste plus de mille, même si un flot croissant de nouveaux arrivants leur parvient de zones européennes toujours plus étendues. Et l'expérience acquise dans divers pays leur a déjà donné une idée approximative de la proportion de cevables : un demi pour mille de la population. Un chiffre invariable, quels que soient la race et le sexe. Les Bleus resteront rares, ce n'est pas de leur nombre qu'ils pourront jouer.

Mais alors, de quoi ?

Et ici, comment résister à la tentation des comparaisons historiques ? Comment ne pas penser aux Anglais, qui se sont taillé un empire mondial en exploitant habilement les différends de leurs adversaires pour imposer leur arbitrage ? ou aux Japonais, s'appuyant sur la cohésion sociale pour promouvoir une économie irrésistible ? ou aux Américains, jouant de l'éloignement et de la richesse d'un continent neuf et de

leur rêve individualiste pour répandre leur modèle ? ou aux Juifs, dispersés dans un monde hostile et unis par un rêve commun, profitant des vagues créneaux qu'on leur concède pour acquérir une influence disproportionnée ? ou aux Mongols, ou aux Arabes, à tant d'autres peuples à qui une flamme ou une foi a donné la ressource de dépasser un destin étriqué ou de vaincre le hasard d'une géographie défavorable ?

En un sens, vous aurez chaque fois raison, même vous pourrez dire que les Bleus sont plus anglais que les Anglais tant ils savent transcender leurs propres querelles ; plus japonais que les Japonais tant leur cohésion est féconde et viscérale ; plus américains que les Américains tant leur diversité fait richesse plutôt qu'antagonisme ; plus arabes que les Arabes, plus mongols que les Mongols, plus juifs que les Juifs.

Mais en un autre sens, vous aurez tort. Et je me frustre, une fois de plus, de manquer de l'âme et du souffle qu'il faudrait pour en parler. Quelle comparaison pourrait tenir, face au mystère de leur singularité ? Car ils sont le roc et l'océan, le fleuve et l'incendie, le métal et la chair, et à la fin : irrésistibles. Pourtant, ils ignorent la vanité des races conquérantes ! Ils doutent, mais les flux combinés de leurs doutes divers forment une marée qui vous recouvrira. Comprenez-vous mes élans ? ou ricanez-vous de mes phrases malhabiles ? Si seulement je pouvais vous jeter tremblants devant une de leurs oeuvres, une de celles dont nul de vous ne sortirait intact. Hélas ! il est trop tôt...

(Excusez-moi. Quand vous lirez ceci, vous aurez commencé de comprendre ; ou alors, c'est que vous vous serez bouché les yeux et les oreilles, et ce livre vous serait tombé des mains. Lisez ! Je me retiendrai, je serai témoin plutôt que commentateur maladroit.)

Donc les Bleus de 1878 savent qu'il leur faut davantage que le nombre pour espérer se défendre et survivre et s'épanouir. Tout autour d'eux, des états-nations rapaces qui s'emparent, à coups de canon, de lambeaux de planète, et l'accouchement d'un nouveau monde gris dans les douleurs de la révolution industrielle ; et plus près, la fascination des utopies sociales nées du rêve américain. Mais la Cryptèse, et le réalisme, font que l'humanité bleue va choisir une autre voie que le vertige des hauts fourneaux et des aventures lointaines ; d'autant que chez eux, l'utopie sociale fait déjà partie de leur essence.

Encore une fois : alors ?

Alors, leur force viendra du savoir, leur puissance de l'information. Et c'est la technique qui leur permettra d'en acquérir la maîtrise.

Comme toutes les idées fondamentales, celle-ci pourra paraître banale en rétrospective. Et pourtant ! À cette illusion de puissance brute qui hypnotise chaque Puissance orange, les Bleus préfèrent la réalité de la force mesurée, discrète, efficace ; ils choisissent la forme de pouvoir la mieux adaptée à leur situation et à leurs qualités. Et une fois leur décision prise, ils iront, méthodiquement, au bout de ses conséquences.

Pour apprécier la suite, il faut se replacer dans ce début du dernier quart du dix-neuvième siècle, en plein essor d'une révolution technique qui déchire la planète entre l'enthousiasme face au progrès et le rejet de ses conséquences sociales : les nouveautés ne s'imposent que si elles ne heurtent pas de front coutumes et équilibres. Les Bleus constituent une société neuve et foisonnante que ces pesanteurs ne troublent pas, à l'instar de leurs voisins américains, mais beaucoup plus encore qu'eux. Ils sauteront sans état d'âme sur chaque prodige technique que l'époque leur offrira. Ils profiteront vite des lignes télégraphiques à travers l'Atlantique nord, en place depuis vingt ans, pour communiquer avec les Bleus d'Europe ; et ils sauront cacher savamment leurs messages au coeur d'envois commerciaux ou personnels anodins. Le téléphone vient à peine d'être inventé en 1876 qu'ils comprennent instantanément son potentiel ; quand Alexander Graham Bell en est toujours à se démener à la recherche de bailleurs de fonds, son invention est déjà mise en oeuvre à son insu entre le Centre et le village minier qui le surplombe et l'abrite.

Il faudra des années avant que le Centre ait un semblant d'autonomie, mais c'est tout de suite que va éclater la créativité bleue dans ce qui sera connu comme la Fièvre de 1878 : la débauche d'idées, de projets, de propositions, de théories, de prévisions, autour de ce thème du pouvoir par le savoir. Car au lieu de se disperser dans un fatras de frénésies contradictoires, les Bleus vont converger invinciblement vers l'action concertée. La lorition est le moteur de leur fougue et la civitance est l'huile qui apaise leurs conflits ; mais la grande leçon de 1878 sera la mise au point de méthodes de travail, et il en sortira une organisation fabuleuse, apte au plus haut degré à favoriser d'incroyables synergies. Plus loin, je reviendrai sur les structures de leur société, mais c'est du colossal remue-méninges de 1878 que va émerger l'ensemble des règles qui canaliseront leur activité ultérieure.

Un seul exemple, cette Règle des Deux Tiers où je trébuchais quand je lisais leur livre d'histoire : si plusieurs voies concurrentes s'offrent pour atteindre un objectif commun, celle qui paraît la plus prometteuse

se voit attribuer deux tiers des ressources, la deuxième les deux tiers des ressources restantes, et ainsi de suite. Le sacrifice est limité et plus que compensé par la rapidité du rétablissement en cas d'impasse ou d'indisponibilité momentanée de la voie principale, mais surtout par la fécondation mutuelle entre voies ; je doute cependant que pareille règle puisse être efficace dans votre monde orange, bien trop axé sur la compétition pour songer à se préoccuper de synergie.

(Et au passage, c'est dans la foulée de 1878 que naît le nom de Centrie qui dénotera leur domaine souterrain. Comme un nom de pays, et pourquoi pas ? Ils acquerront bientôt une autonomie similaire à celle des nations qui se partagent la Surface.)

Donc l'information sera le maître mot ? Alors, l'information affluera, principalement d'Europe. Un torrent de livres, de traités, de journaux, de cartes, de revues, déferle sur la Centrie, emplit les grandes salles souterraines aménagées en bibliothèques. Au départ, pas n'importe quels ouvrages, seulement ceux utiles à la formation et à la recherche ; et en même temps qu'eux arrivent du matériel d'imprimerie et de photographie, puis de physique et de chimie. Le Centre se transforme pendant deux ans en une université surréaliste, secouée par les terrassements et les explosions de la mine voisine, et ses occupants ont besoin de toute leur lortition pour garder leur efficacité au travail.

- Sais-tu, me dit George quand le lendemain j'évoque avec lui ce passé, que ces toutes premières années jouent dans notre mémoire collective un rôle analogue à celui du Far West pour les Américains ? Nous allons jusqu'à parler de Far Down. Notre "frontière" à nous, notre creuset aussi, dans un sens bien moins réducteur que le vôtre.

- Pourtant, quel rapport ? dis-je étonné. Le Far West, c'est la conquête des grands espaces, l'individualisme et la solitude... tandis que vous, vous n'aviez pour tout horizon que les parois des cavernes étriquées où vous vous entassiez.

- Les grands espaces nourrissent souvent des prisons intérieures, et il est des envolées mentales qui défient toutes les chevauchées. Notre Far West était en nous, Frank, et aucun Pacifique ne le limiterait, jamais. Et aucun Amérindien ne souffrirait de notre essor.

Un essor qui va se traduire par une inimaginable fécondité technique ; mais vous le savez déjà : depuis deux mois, vous en voyez les effets.

L'aspect le plus frappant de leur effort, qui mènera aux conséquences les plus spectaculaires, est l'importance extrême que dès le départ ils accordent à tous les problèmes liés à l'information, et pas seulement à sa collecte, son entreposage, sa transmission, son traitement, non : son expression, son codage, sa nature même. Ils se jettent sur les travaux de Babbage et de Boole un bon demi-siècle avant que le monde orange s'y intéresse. Et sans préjugés : tout ce que l'inertie orange accepte comme fatal et éternel, ils n'hésitent pas une minute à le remettre en cause, à le malaxer, à en exprimer la moelle et à le transfigurer.

En 1879, alors même que l'Histoire et la force des choses ont fait de l'anglais leur langue de travail, ils façonnent une langue artificielle qu'ils appellent simplement "centrien" et qui m'intriguera tant lors de ma première promenade. L'idée existe également dans le monde orange, où Schleyer vient d'imaginer le volapük et où Zamenhof lancera l'espéranto cinq ans plus tard ; mais l'approche des Bleus est plus pragmatique. Ils créeront un idiome pour spécialistes, non destiné à la vie quotidienne, mais outil d'échanges techniques. Le lexique centrien sera forgé à partir de zéro, quasiment sans référence aux racines existantes, pour être concis dans son domaine préétabli : une langue où un monosyllabe suffira à dire "mathématique" (ou même "exemple simplifié mais non restrictif") et conçue pour réduire les ambiguïtés (ainsi, elle dispose de centaines de prépositions pour préciser les rapports entre les mots). L'effort de traduire en centrien un article technique est récompensé par la mise en évidence de tous ses défauts sémantiques, et au surplus par la facilité étonnante avec laquelle on pourra le traduire par après dans toutes les autres langues. Ses avantages sont tels que le centrien sera rapidement utilisé comme langue directe de rédaction des publications techniques.

- Curieusement mais inévitablement, commente George, le centrien finira par se répandre hors du domaine d'origine. À force de l'employer comme langue de travail, les Bleus penseront en centrien, en émailleront leur conversation, et finiront par l'étendre à la vie quotidienne, même s'il faudra des mots polysyllabiques pour dire sa joie ou sa peine. Et assez de gens le parleront pour que tu les entendes dès ta première sortie.

Après plusieurs années fiévreuses de préparations diverses, le Centre prend son envol réel en 1882, et plus jamais il ne s'arrêtera. En 1885, lorsque "dehors" Hollerith conçoit les premières machines mécanographiques pour le recensement américain de 1890, le Centre en fabrique déjà, et de meilleures ! Et

c'est un simple hors-d'oeuvre : ils ont lancé leurs équipes de recherche sur l'électricité où ils devinent la promesse d'un travail plus rapide et plus efficace ; ils s'apercevront au fil du temps combien la voie a été bien choisie. Théoriciens et expérimentateurs se jettent sur les équations de Maxwell, sur les bobines de Ruhmkorff, sur les montages à électrodes. Commence alors un déluge productif, où en un rien de temps ils vont distancer le reste du monde. Ils découvrent les ondes électromagnétiques un an avant Hertz, ils réalisent des cohérents deux ans avant Branly, des antennes quatre ans avant Popov, des triodes huit ans avant DeForest. La télégraphie sans fil naît chez eux en 1891, franchit l'Atlantique dès 1894.

Au fait, la découverte de l'avance qu'ils ont prise m'a fait broncher au point que j'ai cru à une supercherie et cherché des contradictions :

- Je suis sûr d'avoir vu "transmission hertzienne" dans votre brochure. Or si vous aviez eu la primeur de la découverte, vous auriez inventé un autre adjectif, non ?

- Oui et non, répond-il. Il nous faut bien un mot, alors nous le créons à notre fantaisie, puis nous adaptons rétroactivement notre vocabulaire au fur et à mesure que vous nous rattrapez, sinon nous devrions conserver un double lexique. Avec notre lorition et notre organisation, il ne nous est ni pénible ni compliqué de changer. Et incidemment, l'adjectif en question était "morellien". Mais sur quels détails tu te focalises !

- Essaie de comprendre ma réaction. À quelques milliers dans vos trous, vous aviez plus vite qu'un monde entier ? Dur à avaler, même pour une concentration de génies. De génies ? La majorité d'entre vous sortiez de milieux pauvres. Vous deviez être analphabètes en arrivant ici.

- Mais nous ne le restions pas longtemps. La lorition permet de changer son niveau d'intelligence aussi bien que son humeur. Mon QI varie de 50 à 200 selon ma fantaisie.

- Quand on a un QI de 200, pourquoi diable voudrait-on le baisser ?

- Pour l'agrément de la variété. Pour pouvoir trouver du plaisir à cent choses idiotes. Pour regarder une télévision orange sans vomir. Non, je plaisantais, ne te vexes pas. Mais, bien sûr, quand un illettré devient Bleu, il fait grimper son QI à 200 et apprend à lire en trois semaines. Sauf s'il est chinois ou japonais, auquel cas cela demandera un ou deux mois de plus. Je vois que ces chiffres te frappent ? Tu comprendras donc que les Bleus ont pu rapidement employer au mieux leurs laboratoires.

Bien entendu, ils ont également inventé le cinéma et immortalisé leur activité dans les laboratoires et les usines d'où déferle un torrent de merveilles. Et je ne sais ce qui m'impressionne le plus ; tantôt ce sont leurs laboratoires bouillonnants, exubérants, foisonnants, à des lieues de ces temples ascétiques où, à la même époque, se fige avec lenteur la production orange ; tantôt ce sont leurs usines, à l'efficacité d'autant plus fascinante qu'on n'en décèle rien à première vue : on n'y voit que des fourmis s'agitant en tous sens... et puis on découvre, à force d'attention, qu'aucun geste n'est perdu, aucun mouvement inutile, aucun déplacement injustifié. Un ballet magique, où s'enchaînent les figures.

- Zéro stock et zéro faute dès les années 1890, commente George avec un clin d'oeil. Logique, non ? Pas assez de place pour des entrepôts ou des déchets de fabrication.

Plus fabuleux encore : leurs premiers calculateurs à relais sortent en 1909, et ceux à lampes en 1915 ; en fait aussitôt que la fiabilité de la technique les rend praticables. Et contrairement à leurs équivalents du monde orange, ces engins voient le jour dans un environnement prêt pour eux, impatient d'en disposer, déjà adapté à leur utilisation. Je serai sidéré de découvrir que dès 1895, le plus gros des calculs complexes se fait en octonaire ou en sédénaire, comme ils appellent alors l'octal et l'hexadécimal. Je feuilletterai avec incrédulité les tables, jaunies et écornées à force d'avoir servi, où des centaines de Bleus ont converti depuis et vers le décimal (non : le dénaire !) les entrées et les sorties de leurs calculs ; je pianoterai sur des mécaniques aux dents rouillées où huit plus neuf donne onze et cinq fois sept donne vingt-trois ; et je contemplerai, ébahi, leurs descendantes hérissées de câbles, celles qui multipliaient en trois millisecondes quand on se massacrait à Verdun et aux Dardanelles.

Ils baptisent "datamatique", "diamatique" ces nouvelles techniques de traitement et de transmission de l'information dont ils sont les génies et les pionniers. Plus tard, ils braderont sans plus y penser ces mots que votre monde tardif n'aura pas choisis. Et alors ? Ce ne sont que des mots. Reste leur empire des données, leur commonwealth de l'intangible. Reste aussi un mot de leur vocabulaire courant, "dmatique", résumant en deux syllabes l'essentiel de leurs techniques.

Dans cette phénoménale explosion du savoir bleu, les découvertes vont se multiplier, fécondes de cent inventions qui susciteront de nouvelles découvertes. Vous pouvez imaginer ce contexte bouillonnant : c'est celui de votre propre informatique, mais avec cette différence que les Bleus subordonnent, sans la

compromettre, la compétition à la coopération, et qu'ils mettent à cet art impossible une perfection si magistrale qu'ils arrivent à faire à vingt ce que vous ne faites qu'à mille. Faut-il donc s'étonner qu'ils inventent le transistor en 1919, s'en servent dès 1927 pour une miniaturisation spectaculaire, réalisent des circuits intégrés en 1934 ? Que lorsque Pearl Harbor s'emplit de la fumée des incendies et du fracas des bombes, les premiers microprocesseurs sortent des chaînes de fabrication ? Et qu'au moment où les villes allemandes et japonaises croulent sur leurs malheureux habitants, dans les bureaux et les foyers centiens s'installent les premiers ordinateurs personnels ?

- En fait, s'exclame George, un monde orange disposant de l'avantage du nombre aurait pu en faire autant presque aussi vite ! Je ne cesse jamais de m'effarer en pensant au temps qu'il vous a fallu pour rassembler des éléments qui vous crevaient les yeux. Je sais : on invoque d'habitude le manque de fiabilité du matériel, mais c'est une excuse pour masquer les blocages mentaux. Conrad Zuse, par exemple, s'est toujours heurté à des murs, et les Nazis l'ont mis en uniforme sans lui laisser une chance de développer ses inventions. Encore qu'en l'occurrence on ne puisse guère le regretter...

- Justement, reprends-je au bond, dis-moi donc comment l'humanité bleue a réagi à nos guerres mondiales derrière son écran d'isolationnisme.

- Prévisiblement, répond-il. En 1914-18 comme en 1937-45, avec un grand sentiment de tristesse devant le gâchis, et une indifférence totale aux haines provinciales qui vous jetaient les uns contre les autres. Et une préoccupation sourde à partir de 1941, lorsque vos guerres asiatique et européenne ont conflué en aspirant dans leur tourbillon les États-Unis, dont la militarisation a propulsé irrésistiblement la technique orange. Le rythme de progression de notre avance sur vous s'est effondré, et on peut dire que depuis 1945, nous n'arrivons qu'à nous maintenir.

- C'est tout ? Le nazisme et tout ça... pas très bleu, non ? Vous n'avez jamais craint que les Nazis ne gagnent la guerre ?

- Frank ! Pas une minute. Seul un auteur de science-fiction ou un historien brouillé avec la logistique peut imaginer un semblable dénouement. L'Allemagne nazie avait de brillantes apparences, mais nous savions la pétaudière qui se cachait dessous. Comment nous aurait-elle échappé ?

Car à mesure que croît leur capacité de traiter l'information, se développent leurs moyens d'acquérir l'information à traiter. Le globe se couvre de leurs micros et de leurs caméras, et d'un tissu de télécommunications indécélables car littéralement inimaginables. Quel gestapiste de 1940 imaginerait la complexité qui se tapit dans un circuit intégré ? Ainsi pourront-ils, impunément, truquer les machines du monde orange et cacher leurs yeux et leurs oreilles dans les endroits les plus secrets. Des milliers de fois, les regards perçants de professionnels du contre-espionnage tomberont inutilement sur l'endroit où se dissimule un outil bleu... qu'ils ne verront jamais, tant il dépasse leur expérience, même leur notion du possible. Le revers de la médaille est qu'il faudra fréquemment remplacer ces dispositifs, pour en préserver cette supériorité technique qui fait à elle seule la moitié de l'indécélabilité. Mais les efforts seront faits, et votre planète restera de verre à votre insu.

(Inutile de regarder autour de vous, bien sûr. Depuis des décennies, un micro bleu n'a plus de membrane, une caméra bleue n'a plus de lentille. Une épaisseur microscopique de matériaux anisotropes, photosensibles et phonosensibles ; avec derrière une dmatique invisible, des transmissions par fibres sans rayonnements révélateurs. Si vous trouvez quelque chose qui ressemble à un micro ou une caméra, c'est un Orange qui l'a placé.)

Vous avez eu tant de mal à l'accepter lors des Entretien, malgré les démonstrations les plus impressionnantes, que je tiens à le répéter ici une fois de plus : votre société est transparente pour les Bleus. Aucune réunion importante ne peut se tenir et aucune décision cruciale ne peut s'y prendre sans qu'ils y assistent. Qu'il s'agisse de gouvernements ou d'entreprises, d'organisations se croyant secrètes ou d'associations de malfaiteurs, partout leurs oreilles écoutent, partout leurs yeux voient les scènes les mieux dissimulées. Sans voyeurisme aucun : dans l'immense majorité des cas, l'espion tapi derrière le matériel est un programme à l'affût des détails significatifs et non un être humain, sinon la population bleue n'y suffirait pas.

Aucun de vos codes n'a de secret pour eux. Chacun des comptes numérotés des banques suisses leur est connu, tous les trafiquants de drogue, tous les mafieux. Ne leur échappe aucun de vos projets, aucune des fiévreuses mesures que vous prendrez après la Semaine Bleue (et qu'ils ont toutes anticipées, avec un tel luxe de détails que vous en rougiriez).

Mais au moment où j'apprends son existence, ce fantastique espionnage reste purement défensif. Les Bleus observent sans agir, comme des ornithologues épiant à la jumelle des oiseaux rares. Nulle réaction visible ne vous permet de vous savoir espionnés. Et c'est là, bien entendu, que réside la moitié de leur puissance.

En fait, quatre cinquièmes de leur production sont investis chez vous en matière de surveillance. Investissement exorbitant, mais nécessaire pour garantir la Cryptèse. Songez aux dizaines de milliers de personnes qui disparaissent chaque année vers les deux Centries. Statistiquement, tout aléa concevable arrivera tôt ou tard, avec les risques de repérage qu'il implique. Oh, des couvertures sont prévues, et des couvertures de repli à l'arrière les premières, trois, quatre, cinq étages de dissimulations... mais seule une surveillance active et omniprésente permet de mesurer les conséquences des inévitables incidents et de savoir comment les étouffer.

Donc leur matière n'a cessé, même après la Deuxième Guerre Mondiale, de croître et de foisonner, inexorablement. En 1945, quatre millions de machines : déjà deux par habitant de la Centrie. En 1970, six milliards, dont des rétrocesseurs, des intellecteurs, des heuromateurs... et je me perds vite dans leurs vocables qui identifient des artefacts de plus en plus minuscules et pourtant de plus en plus désespérément complexes, où l'algorithmique se fait épauler par l'heuristique, par le neuronal, par la logique floue, jusqu'à ce que l'identité même des machines se fonde, se dissolve dans le substrat, ne laissant plus visible qu'une pincée de monstres voués à quelques tâches exigeantes. La masse de leur matière est devenue sagesse diluée ; invisible, mais omniprésente, omnisciente, omnipotente. Et ne vous figurez pas que j'exagère ; ou si peu. Attendez.

Après une deuxième nuit où j'ai dû doubler la dose de somnifères pour plonger dans le sommeil, j'assaille George de questions :

- Mais quelle avance ont donc vos équipements sur les nôtres si en 1940 déjà vous étiez en mesure d'espionner les Nazis et les autres, sans que jamais personne s'en soit douté ?

- Frank, il faut du recul pour estimer une avance ! Considère qu'en 1940 vous atteigniez notre niveau de 1910, puis que votre rythme d'évolution a très vite rejoint le nôtre, votre nombre compensant notre efficacité. Disons que nous avons et gardons quarante ans d'avance. Extrapole ! Mais tiens compte qu'en favorisant la synergie par rapport à la compétition, nous tirons énormément plus d'une puissance donnée.

- Quand même ! Tout en science et en technique est inextricablement lié. Comment pourrait-on avoir une avance dans un domaine sans en avoir dans tous les autres ? Auriez-vous débarqué les premiers sur la Lune ? ou fait sauter la première bombe A ? et les OVNI, est-ce vous ?

Rire éclatant de George, qui me fait sursauter :

- Non, Frank ! Ni expédition lunaire, ni bombe A, ni soucoupes volantes. Inconciliables avec cette discrétion absolue qui est notre mot d'ordre ! Et pourquoi diable jeter une fortune par la fenêtre, pour le plaisir de faire sur la Lune deux pas sans lendemain ? Une idée orange s'il en est ! Non, ni Alamogordo ni Apollo XI ne seront déboulonnés... si j'ose dire.

Sur le coup, je ressens une vague satisfaction grinçante :

- Tiens ? Vous ne détenez pas tous les records du monde ?

- Bonne question. Nous avons notre propre version du Livre Guinness des Records, où près de quatre cinquièmes des records nous reviennent. Mais il vous reste des palmes, en particulier dans l'astronautique. Ne tombe pas dans l'illusion dix-neuf de la science qui peut tout faire.

- Mais en quarante ans ! L'antigravité, peut-être, ou la téléportation ?

- Frank, tu as trop lu. Au risque de te décevoir, ni rhodomagnétisme ni spectre gravito-électrique pour transmuter le fer en or ou mitrailler la foule en ne tuant que les Asiatiques. Pas de cinquième force, et pas de pouvoirs mystérieux de l'esprit. Une physique fort semblable à la vôtre avec un mur de la lumière solidement en place. Une Grande Unification, oui, mais sans retombées pratiques immédiates. Une base inchangée, même si l'exploitation technique a évolué spectaculairement. Ainsi, si cela peut te faire plaisir, nous réalisons depuis un certain temps la fusion contrôlée, et nous avons atteint le stade industriel. Nous construisons un thermostateur, comme nous disons, qui fournira à lui seul près du tiers de l'énergie qu'il nous faut. Cela nous permettra d'arrêter la plupart de nos centrales à fission, au grand soulagement de tous d'ailleurs.

- Pourquoi ? Les centrales nucléaires sont plutôt sûres quand le personnel est qualifié, et je suppose que le vôtre l'est plus que tout autre ?

- Et alors ? Ce qui importe est le caractère irrémédiable d'un accident. Tu répètes le discours lénifiant du monde orange, mais tu verras que ce bel optimisme disparaîtra à la première catastrophe. Nous en prévoyons une dès les années quatre-vingt. Très probablement en Union Soviétique, vu la déliquescence croissante de ce pays.

- Que racontes-tu ? dis-je en hurlant presque. Ils n'ont jamais été plus puissants ! Les États-Unis sont en repli ! La théorie des dominos...

- ...est une belle théorie, coupe George. Selon nos prévisions, l'Union Soviétique s'effondrera avec fracas quelque part entre 1989 et 1993.

Je reste sans voix, pétrifié, incrédule :

- Tu veux dire que vous allez...

- Non, c'est une prévision hors Phanèrèse. Je veux dire que je parle de ce qui se déroulera en l'absence de toute action bleue. À l'extrême, il faudrait une Phanèrèse pour faire survivre ce régime... mais sans doute sur d'autres bases.

- Pas trop vite, dis-je lentement. L'URSS existe depuis soixante ans et elle n'a pas cessé d'accroître son influence. N'est-ce pas, après tout, l'autre superpuissance du monde orange ?

George hausse les épaules :

- Comment définis-tu une "superpuissance" ? Cite-moi tes critères, et on fera le compte... Mais attends-toi à arriver à la conclusion inattendue qu'il n'existe qu'une seule superpuissance : nous.

Un long moment de silence ahuri, puis je murmure :

- Enfin, tout de même... l'Union Soviétique !

George me regarde d'un air vaguement triste :

- Un colosse aux pieds d'argile, sans élan et sans flexibilité, vivant, comme nous disons avec un clin d'oeil, au dix-dixième siècle, alors que le reste du monde a fait le saut au vingtième. Tu devrais voir ta tête, tu sais ! Presque indigné, alors que je prophétise le déclin de l'ennemi traditionnel de ton pays. Mais nous avons mille fois plus d'information que toi, et de quoi la traiter. Moins d'oeillères aussi, peut-être ?

- Je ne sais pas, dis-je perdu. J'ai grandi à une époque où l'équilibre de la terreur assurait au moins une certaine paix. Si cet équilibre est rompu, qui empêchera un fou d'appuyer sur le bouton ?

- Nous, dit tranquillement George. Tu as pu trembler à la crainte d'une guerre nucléaire, mais je peux te dire qu'il n'y en aura pas. Chacun de vos missiles est piégé par notre électronique. Si ton fou appuie sur le bouton, rien n'arrivera. Dommage pour ceux de vos responsables qu'obsède l'idée des conséquences de leurs décisions ! Ils s'en font pour rien.

- Tu parles des missiles pointés vers cette région-ci. Mais les autres ?

- Non, je veux bien dire tous les missiles, quelle que soit leur cible. Nous ne pouvons pas vous permettre une guerre nucléaire du tout, parce que NOUS, nous en connaissons les conséquences certaines : un changement de climat consécutif à la diffusion de poussières, souvent radioactives d'ailleurs, menant à une mort rapide d'une moitié de l'humanité et à la famine de l'autre, belligérants et neutres réunis. S'il reste cinq pour cent de population intacte, c'est un maximum. À ta tête, je vois que tu n'as jamais rien entendu de tel ? Évidemment ! Lequel de vos responsables lèverait le lièvre ? Mieux vaut faire l'autruche et assurer sa carrière.

- Et quand bien même ! dis-je sauvagement. Voilà l'occasion pour vous de résoudre la question orange une bonne fois pour toutes !

George me regarde avec ironie et bouffonne :

- Ach, Herr Obersturmführer, guelle ponne itée !

Alors, soudain, je me sens honteux. Mais George poursuit doucement :

- Je crois deviner ce qui te trouble. En bloquant une guerre nucléaire, nous jouons un rôle d'ange gardien ; alors pourquoi pas pour les autres guerres faisant rage là-haut ? Mais comment veux-tu ? Nous pouvons éviter qu'un conflit conventionnel dégénère, et c'est là le principal ! Je vais peut-être t'apprendre quelque chose, mais les seuls jours de la seconde guerre mondiale où la population totale du globe a décréu sont les jours des bombardements de Dresde, Tokyo, Hiroshima et Nagasaki. Et même eux disparaissent si tu prends

la semaine plutôt que le jour comme unité de mesure. La guerre n'est devenue génocidaire que depuis 1970 à peu près. Aussi, depuis lors, nous sommes prêts à bloquer votre folie éventuelle.

- Peut-être l'avez-vous déjà bloquée, dis-je lentement. Un incident...

- Jamais, dit-il presque joyeusement. C'est plutôt une bonne nouvelle, non ? Comme quoi vous n'êtes pas si inconscients que vous en avez l'air.

Mais j'ai la tête qui tourne à l'idée de cette puissance dormante. Je pense à toutes les horreurs de la Surface, à Verdun et à Smyrne, à Nankin et à Varsovie, à Belsen et à Auschwitz. Alors je m'exclame :

- Vous n'êtes JAMAIS intervenus ?

Étonnamment, un bref silence, puis George murmure :

- Une seule fois qui se soit marquée dans votre Histoire, mais sans que vous imaginiez une intervention. Une infraction calculée à la Cryptèse, parce qu'elle servait un intérêt supérieur ; sans vous porter préjudice, puisque cela a abrégé une guerre. On t'en reparlera, plus tard.

Je reste silencieux un bon moment. Et voyez comme l'humain orange est pétri de contradictions : après cette bouffée d'indignation à l'idée que les Bleus ont abandonné la Surface à sa folie, voici que l'évocation de cette immixtion sans lendemain me hérisse, comme un gosse bagarreur qui verrait avec humeur le pion aux aguets prêt à s'interposer. Après tout, les Bleus eux-mêmes, les surveille-t-on ? Au fait, en ont-ils besoin ? On m'a affirmé hier qu'ils arrangent tout à l'amiable. Facile à dire, mais en pratique... Alors je demande :

- Et vous, comment réglez-vous vos conflits d'intérêts ?

- Collectifs ou individuels ?

- Je songeais aux problèmes collectifs. Vous qui venez de partout, vous n'avez pas de querelles raciales ? Déjà aux États-Unis où il n'y a guère que des Blancs et des Noirs, un siècle n'a pas suffi à faire tomber les barrières, et chez vous... Bon, je devine déjà la réponse : ce ne serait pas civitant ?

- Bien deviné ! Contraire à l'altruance, à l'internexion, à l'exhiscence et à la collectarité... entre autres.

- Tous ces Principes rien que contre les chauvinismes ???

- Pas "rien que". Chaque Principe est une brique de l'ensemble, et sert aussi à d'autres fins. Mais c'est vrai que les Fondateurs ont eu le nationalisme dans le collimateur. En tout cas la tendance Sheffield.

- Je suis pourtant sûr d'avoir entendu hier dans la rue quelqu'un crier "sale youtre", dis-je d'un ton de défi.

Il hausse les épaules :

- Second degré, antiphrase... Tu en entendras bien d'autres. Aucune importance. À la Surface, on entend bien des ennemis mortels se souhaiter le bonjour ou se congratuler chaudement. Et alors ?

- Venons-en à vos conflits individuels, dis-je avec un soupir. Peux-tu m'en parler avec des mots que je comprenne ?

Son visage s'illumine, comme sous le coup d'une idée plaisante :

- Voici un exemple qui pourrait t'amuser. Imaginons que tu sois bleu...

- Pas facile à imaginer. Enfin bon, je suis bleu, et alors ?

- Tu te promènes dans la rue et tu croises une charmante demoiselle que tu n'as jamais vue, mais qui t'inspire aussitôt des pensées érotiques. Tu l'abordes et tu demandes poliment si elle voudrait coucher avec toi.

- Alors elle appelle un policier ou me flanque sa main sur la figure.

- Pourquoi ? J'ai dit "poliment". Pas d'agression de ta part, puisque la civitance exclut cette éventualité. D'ailleurs, il n'y a pas de police. Non, si elle ne voit pas d'objection à coucher avec un inconnu ET si tu l'inspires, elle dira oui. Sinon, elle dira non, sans plus.

- Et le conflit d'intérêts sera résolu, mais moi je serai vexé.

- Non : tu es bleu. Tu ne peux être vexé que si tu leux être vexable, ce qui en fait une question de choix personnel. Et si tu te mets à ruminer ta frustration, rien de plus aisé que de louroir la surmonter. Mais je n'ai pas fini ! Imagine que ton désir soit impérieux, que tu soupçonnes qu'une expérience grandiose est en jeu... ou que tu sois si laid que tu ne trouves personne que tu inspires. Alors tu abordes la demoiselle en lui demandant plutôt si elle LOURRAIT coucher avec toi.

- Et alors ?

- Alors, si son refus était de simple inclination, elle leut t'accepter et elle te dit oui. Mais elle dira non si elle-même a des raisons plus profondes de refuser, comme des opinions morales ou religieuses qui lui interdisent de coucher avec n'importe qui.

- Et qu'est-ce qui m'empêche de demander tout de suite si elle lourrait coucher avec moi, même si je n'en ai que vaguement envie ?

- La civitance. Et c'est elle aussi qui l'empêche de t'envoyer promener si ça ne la dérange pas vraiment.

Je secoue la tête, un peu éberlué :

- Et il arrive souvent qu'un homme aborde ainsi une femme dans la rue ?

- Ou vice versa. Ne crois pas que l'initiative soit l'apanage d'un seul sexe. Mais il est vrai que beaucoup jugent cette façon de procéder trop simpliste, alors ils y rajoutent des formes et de l'ambiguïté, pour que ce soit plus palpitant, je n'ose pas dire moins boy-scout en l'espèce.

- Eh bien, merci de m'avoir fait miroiter les délices de l'état bleu... Dommage que je sois orange !

- C'est vrai, Frank, tu es orange, donc vulnérable ; et tu es notre hôte forcé. Tu mérites donc des égards particuliers et tu ne t'étonneras pas que tous tes désirs soient systématiquement jugés importants.

Il me regarde avec un léger sourire et je balbutie :

- Tu veux dire...

- ...que dans l'exemple dont nous parlons, je te prédis trois quarts de succès. Et les autres auront à coeur que leur refus te blesse le moins possible.

- Comment saurait-on que je suis orange ?

- Frank, outre que tu es connu, un Bleu sait immédiatement si quelqu'un qui lui fait face est bleu ou orange. Appelle ça une forme rudimentaire de télépathie si tu veux ; c'est le même principe qui nous permet de repérer les personnescevables. Et il n'y a rien de magique là-dedans, il s'agit d'une interaction hertzienne, et elle ne fonctionne que de près.

Je fais à peine attention aux détails techniques tant je me concentre sur les perspectives qu'on m'ouvre. Cela vous étonnera peut-être, mais ma réaction première est la méfiance comme si je ressentais confusément qu'on essaie de m'acheter. Il s'y joint une bonne dose d'embarras, face à une situation où transparait mon infériorité. D'autant que... George ne vient-il pas de parler de télépathie ?

- Vous êtes télépathes ? Vous pouvez savoir ce que je pense ?

- Absolument pas, ni ce qu'un autre Bleu pense. L'unique phénomène chez nous que tu pourrais appeler "psi", et encore avec de la bonne volonté, c'est ce stimulus hertzien qui nous permet de nous reconnaître mais qui ne véhicule aucune autre information, ni émotionnelle ni objective.

Me voici soulagé d'un poids. Peut-être penserez-vous en me lisant que je suis bien naïf, et qu'après tout cet homme me raconte ce qu'il veut. N'allez pas croire que j'aie abdiqué tout scepticisme ! Quand George me laissera, je prendrai des notes fiévreuses dans mon carnet pour pouvoir lui brandir sous le nez ses mensonges le cas échéant (une situation qui d'ailleurs ne se produira jamais). Malgré tout, mon état physique et ma position délicate me fragilisent... et je dois reconnaître que j'ai sur le moment envie de le croire.

En attendant, je range dans un coin de mon cerveau la perspective que George m'a ouverte, me réservant d'y repenser plus tard afin de décider une bonne fois si elle m'humilie ou me ravit. Mais à première vue, j'ai une agréable chaleur qui me vient en pensant au problème. Car à choisir entre le célibat forcé et l'aventure multiple au coin de la rue...

Je ne soupçonne pas encore qu'une troisième solution se prépare.

INTERMÈDE : JUILLE

Aujourd'hui, je suis Juille Gary Atlanterre, ce qui vaut mieux que le nom de Philomène Lefauchaux que j'ai reçu à ma naissance. Même en 1900, le prénom datait terriblement, mais les coutumes pesaient fort lourd et la marraine "avait du bien", comme on disait alors.

Une enfance plutôt heureuse. Mon père était un brave homme d'épicier dans un bourg du nord de la France. Sa seule ambition était de remettre son commerce à son fils. Il a eu deux enfants, et bien sûr deux filles. Comme j'étais l'aînée, on m'a consciencieusement lavé le cerveau durant dix ans pour que, devenue grande, j'épouse un autre brave garçon prêt à aider son beau-père à l'épicerie dont il hériterait un jour.

J'avais atteint l'âge de treize ans sans jamais avoir quitté mon gros village, quand mes parents ont reçu une lettre (un événement pour eux !) dont le contenu les a mis en émoi. Une vieille cousine éloignée me conviait à passer huit jours chez elle à Amiens. Ma mère se rappelait qu'à une réunion de famille on avait mentionné la vieille dame : assez riche, mais sans héritier direct, elle invitait l'un après l'autre ses parents lointains, dans le but de repérer la personne la plus digne de recevoir son magot. Imaginez les recommandations fébriles de mes parents, que je n'écoutais que d'une oreille distraite, toute à mon excitation de voir enfin "la ville". Ne souriez pas trop ! Amiens avait à l'époque soixante mille habitants, quand mon bourg n'en comptait que quelques centaines.

J'ai donc gagné sous bonne escorte Amiens que j'ai découvert les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Une ville immense, où on croisait des gens inconnus et pressés qui ne prenaient même pas la peine de répondre à mes bonjours de fillette bien élevée. Le domicile de ma cousine était d'un luxe pour moi affolant, mais j'avais fait la grimace en découvrant la place déjà investie par deux ou trois autres cousins de mon âge, des inconnus apparemment polis, mais que j'imaginai riant sous cape de mes naïvetés. Je me suis couchée ce soir-là, très abattue, persuadée que je n'avais aucun espoir de m'imposer, m'attendant à une nuit d'insomnie.

Mais, bien entendu, j'ai dormi cinq minutes après, pour ne m'éveiller qu'après cinq jours sous les regards chaleureux de mes rivaux supposés. L'heure qui a suivi... j'en garde une image photographique, comme de la balade que nous avons faite après dans les rues d'Amiens. Comment dire ? Cette ville, qui avait hypnotisé cinq jours avant l'enfant que j'étais, je la voyais maintenant comme à quatre ou cinq dimensions.

Là, je dois paraître fort obscure ! Mais il faut savoir que le jour de mes onze ans, le village voisin avait reçu la visite d'une montgolfière dont le propriétaire offrait contre rétribution un baptême de l'air aux plus courageux. Je n'en reviens toujours pas, mais j'avais arraché leur autorisation à mes parents, et je m'étais retrouvée à cinquante mètres au-dessus du village, éblouie par le choc d'en VOIR la topographie sous mes yeux, d'embrasser d'un seul regard cent lieux qu'à terre on ne voit qu'un à la fois. Riez si vous voulez ! je me sentais plus qu'humaine.

Et à Amiens, ce 24 juillet 1913, je marchais sur le sol, mais mon âme tourbillonnait dans les airs. Je voyais ces rues qui m'avaient frappée, mais pour la première fois je les regardais réellement. Je voyais leurs grâces et leurs laideurs, et je voyais avec une précision de chirurgien ce qui en elles m'avait séduite. Et leurs façades me disaient la nature des villes et leur alchimie et leur métabolisme, et je classais dans ma tête ce que mes treize ans m'avaient appris sur les humains, et tout ce que je découvrais, je l'utilisais séance tenante, comme le jeune enfant qui a reçu une loupe et l'essaie sur tout ce qui l'entoure. Ivre.

Je garde un souvenir ému de la vieille cousine, complice involontaire d'une parenté bleue qui la manoeuvrait adroitement pour faire défiler à son logis les adolescents de sa famille (car le caractère génétique de la cevabilité rend plus prometteurs les proches d'un bleu avéré). Ne la prenez pas en pitié ! Elle a eu une vieillesse merveilleuse, parmi toute cette jeunesse si aimante, si dévouée ; et même si désintéressée... car contrairement aux rumeurs qu'on faisait courir, elle n'était pas riche : la luxueuse maison était hypothéquée jusqu'à l'os et seuls les subsides discrets des Bleus de Lille et de Paris la faisaient vivre.

J'ai regagné ma cambrousse, rejoint mes parents déçus. J'ai vivoté un an dans l'attente d'une guerre européenne qu'avant je ne concevais même pas, mais que je voyais maintenant se préciser chaque jour. En octobre 1914, mes parents m'ont envoyée à l'abri en Normandie, et quelques mois plus tard on a dû

m'apprendre leur mort, victimes civiles de la "course à la mer", alors glorifiée, mais où Jules Romains ne verrait plus qu'un étirement visqueux. Ma soeur et moi, orphelines de guerre, séparées du reste de notre famille proche par la ligne de front, avons été adoptées par un couple québécois. Des Bleus, bien entendu. J'ai vécu deux ans au Québec, dans le village de Saints-Martyrs-Canadiens (si, si ! et ma mère adoptive venait d'une bourgade appelée L'Enfant-Jésus-d'Ély. Si vous ne me croyez pas, prenez une carte et fouillez, loin à l'est de Montréal). C'est là qu'à la fin de l'hiver 1916-17 je suis officiellement morte de pneumonie, n'ayant pu m'accoutumer assez vite à un climat trop rude. En réalité, pendant que le fossoyeur descendait dans la tombe mon cercueil vide, je débarquais à Akchensk, celui des noyaux centriens d'origine où fleurissait alors la dmatique de pointe.

Je me rappelle exactement ma folle excitation à ma première vision du Polymator IV, un sommet de la technique de l'époque. Comprenez bien que je ne regardais PAS ce dinosaure de tubes et de fils comme l'équivalent d'un cerveau humain ni comme une pythie omnisciente capable de résoudre des problèmes philosophiques ! J'y voyais la machine à calculer qu'elle était, ni plus ni moins, avec une conscience exacte de ses limitations, comme tout le monde autour de moi. Mais cela ne réduisait en aucune manière la fascination.

J'ai programmé en binaire, pendant deux ans, puis j'ai participé à la compétition (je ne trouve pas de meilleur mot) qui a conduit à la définition du premier langage assembleur, pour employer le terme orange. En ce temps-là, nous disions "deutérocode", un mot que nous trouvions déjà saugrenu. Mais il faut dire que le vocabulaire précédait la réalisation et que l'exploit de 1920 portait un nom créé dès 1890.

Le Polymator avait d'ailleurs des concurrents passés dans la légende : le Zzyst, le T&2C, et surtout l'AlifKhaShin, la machine orientale comme nous disions, car ses concepteurs étaient arabes et malais. À l'époque, toutes les techniques étaient bonnes, et l'AlifKhaShin avait, croyez-le ou non, des circuits électrochimiques. Il fallait un masque à gaz pour y travailler. Pas à cause de l'odeur (la lorition permet de s'adapter à n'importe quelle puanteur), mais à cause de la toxicité des émanations : les premiers utilisateurs, téméraires, avaient fini à l'hôpital. On ne se rappelle plus que l'aspect comique de ces technologies, on a presque oublié que l'AlifKhaShin était l'ancêtre logique de huit générations de machines Tereya. Si on se pressait dans ses nuages de fumées délétères, c'était d'excitation à l'idée d'une "mémoire" de presque CENT kilobits. Attendant si on songe qu'on met aujourd'hui un exabit dans une tête d'épingle.

En 1926, j'ai rejeté du jour au lendemain ma vie antérieure, et je me suis plongée dans le monde orange. J'ai fait partie de ces pionniers de l'espionnage qui allaient déposer les premiers micros cachés. Artisanal à cette époque d'avant la miniaturisation ! Très limité aussi, puisqu'il fallait un être humain derrière chaque récepteur. Mais chaque fois une sorte de défi intellectuel. Vous vous souvenez de cette série télévisée appelée "Mission : Impossible" où un groupe combinait d'invraisemblables manoeuvres pour mener à bonne fin un contrat improbable ? Notre vie quotidienne était tissée de pareils exploits. Plus aisé aujourd'hui, où un simple plombier ou un banal électricien installe en un éclair un dispositif de surveillance irrepérable au nez et à la barbe des gardes, même si on l'a fouillé à l'entrée et qu'on surveille ses moindres gestes.

Vers 1960, j'ai regagné la Centrie et je m'y suis reconvertie dans la microbotique. Un robot de la taille d'une mouche, voilà de quoi rendre plus flexible notre surveillance ! Le plus dur n'est pas l'électronique, ni même la mécanique, s'agissant de masses si petites : c'est d'assurer, cryptèse oblige, une autodestruction intégrale en cas de problème.

Rendez-vous en 2005, et vous n'oserez plus regarder un moustique sans vous poser de questions !

AUJOURD'HUI : JOUR J + 1

Rétrospectivement, j'ai une affection particulière pour ce lendemain de l'Émission, qui est aussi la veille des Entretiens : un jour hybride, incertain, méprisé, coincé qu'il est entre deux événements monumentaux. Vous parlerez à satiété du Lundi Bleu et du Mercredi Bleu, mais presque jamais d'un Mardi Bleu. Faut-il y voir une gêne vis-à-vis d'un jour mal défini, marqué du sceau de votre hésitation ?

Car ce jour est pour vous d'incrédulité molle ou de foi vacillante.

Dans votre mémoire collective, il s'agit d'un jour d'attente, où rien ne s'est passé que commentaires et bavardages ; avec aussi de vagues mesures pratiques, incertaines et presque honteuses, tant on craint de se couvrir de ridicule en prenant au sérieux un coup monté. Cependant...

Cependant, même si étonnamment peu de journalistes y ont songé (peut-être parce que les intéressés n'y ont guère donné de publicité ?), c'est ce jour-là que les invitations personnelles aux Entretiens apparaissent soudainement sur les tables d'une foule de personnages importants.

Une Émission pirate impossible à enrayer, sur des milliers de canaux : monumental ! Alors que dire de trois cent mille cartons d'invitation qui atterrissent, tombant de nulle part, dans les bureaux les mieux gardés, au plus profond des forteresses férocement bouclées, à travers les plus épais rideaux de gardes du corps ? Cela sans que, nulle part, aucune des recherches lancées toutes affaires cessantes ne trouve d'explication ni de coupable ?

Ce Mardi Bleu que vous ignorerez reste pour moi le jour de la rupture définitive des attitudes entre dirigeants et dirigés. La rupture s'est déjà bien amorcée la veille, car les gouvernants sont mieux placés pour apprécier le pouvoir des pirates. Si le grand public de la Surface a vu dans ce mardi un simple jour d'attente, de transition, les responsables ont eu accès aux résultats, sinistres pour eux, de fiévreuses enquêtes. Même si, à l'extrême rigueur, on pouvait minimiser l'Émission en expliquant son succès par l'effet de surprise, quelles précautions n'avaient pas été immédiatement prises ? Imaginez tous les gardes sur le qui-vive, les suspicions épaisses, les contrôles étanches... Et en dépit de tout, trois cent mille personnages d'importance, persuadés d'être protégés et inaccessibles, hoquetteront de se voir défiés, au plus profond de leurs retraites, par un simple message sorti de nulle part.

Non que l'invitation paraisse par ailleurs le moins du monde magique. La matière du carton ne défie pas les analyses, elle n'est pas inconnue sur Terre : un bristol banal portant même innocemment dans plus d'un cas les coordonnées d'un pauvre imprimeur (que vos enquêteurs pousseront au bord de la dépression avant de devoir reconnaître à contrecœur qu'il a exécuté en toute bonne foi une commande apparemment anodine, puisque la formulation de l'invitation, neutre, n'a pris son sens qu'après coup).

Quant à moi, je passe toute la journée à lire vos presses, à regarder vos télévisions. Mes hôtes m'abreuvent d'informations confidentielles, et j'y reviendrai dans un instant, mais je m'intéresse avant tout à vos réactions globales ; comme vous, à en juger par l'activité frénétique de vos instituts de sondage. Si simpliste que ce soit, on pourrait essayer de classer vos états d'esprit à l'aide d'un syllogisme bancal :

1. Les allégations du message sont invraisemblables.
2. Sa diffusion aussi, comme quoi l'invraisemblable peut être vrai.
3. Donc les allégations du message doivent être vraies.

La moitié d'entre vous se déclarent sans opinion, et pour une fois ce n'est pas un signe d'indifférence, mais de confusion totale (ou bien de circonspection face à un rendez-vous trop proche qui pourra ridiculiser des opinions trop péremptoirement assénées). Moins pusillanime, l'autre moitié se partage en trois groupes presque égaux, qui se sont arrêtés à chacun des trois points du syllogisme : les premiers rejetant en bloc ce qu'ils tiennent toujours pour un canular, les deuxièmes croyant bien en l'irruption d'une puissance nouvelle mais incrédules devant des détails trop indigestes, les derniers prêts à tout avaler.

Vous avez vite fouillé vos littératures, à la recherche d'appuis pour vos diverses opinions ; et un retour de gloire inattendu éclaire des auteurs oubliés. J'ai déjà parlé de Fredric Brown. Howard Fast, dans "The Martian Shop", décrit un magnat qui met astucieusement en scène un faux complot martien de conquête du globe ; en unissant ainsi l'humanité face à un ennemi imaginaire, il préserve son empire commercial de la menace, bien réelle celle-là, d'un conflit nucléaire. Les tenants du canular se gargarisent de telles fictions : pour eux, quelqu'un a dû s'en inspirer. Le camp adverse sort des limbes Edward Bulwer Lytton ; car curieusement, on recense bel et bien plusieurs points communs entre ses Vrilya et les Bleus, ne serait-ce que l'habitat souterrain. Mais la menace des Vrilya du livre restait potentielle et lointaine, et le roman a mal vieilli en un siècle. Vous n'en achèterez pas moins quatre millions de copies dans les semaines qui suivront, tant les éditeurs sauront sauter sur l'occasion que leur procure votre désarroi.

Vous avez fiévreusement échangé vos enregistrements audio et vidéo de l'Émission, et vous avez découvert qu'il en existait une version unique par langue : les États-Unis et l'Australie et la Guyana ont reçu le même message, l'Espagne et le Chili et Panama un autre. Mais si multiple est votre monde qu'il existe plusieurs centaines de versions, que des nuées de traducteurs vont comparer, mot par mot, dans l'espoir d'en tirer des informations supplémentaires par un recoupement des champs sémantiques. Mais vous ne récolterez qu'une maigre moisson.

Je ne m'en étonne guère : je sais qu'on a rédigé l'original du Message en centrien, langue austère et réductrice s'il en est. Et après que les machines ont eu traduit ce texte dans vos mille langues, des armées de linguistes bleus (et quel Bleu n'est pas linguiste ?) ont décortiqué les mots en tous sens pour en extirper toute émotion directe ou implicite.

Car si dévastateur qu'ait pu être son impact, vous devrez reconnaître que le Message restait froidement informatif, sans grande concession au pathétique. Après l'amorce frénétique, tout juste deux phrases d'introduction pour vous harponner, pour vous contraindre à écouter. Pour tout le reste du Message : des faits nus, énoncés d'une voix égale, désincarnée à force d'être quadruple.

Significativement, vous aurez beaucoup de mal à vous en convaincre et un grand nombre d'entre vous se plairont à souligner la fureur contenue ou l'espièglerie, l'humilité ou l'arrogance, l'exultation ou la douleur que vos propres sentiments vous ont fait croire reconnaître. Mais trop d'enregistrements de l'émission incroyable existeront pour que la polémique perdure, et vous concéderez en grognant la neutralité du Message, pour vous concentrer, avec tous les autres, sur ses révélations.

Or, justement : quelles révélations ?

Fondamentalement, les scories du discours une fois ôtées, vous n'avez appris de l'Émission qu'un très petit nombre de choses, cinq peut-être. Chacune d'elles sera, âprement, féroce, interminablement, disséquée et retournée dans tous les sens, tout au long de ce mardi d'attente.

Avant tout, bien sûr, et hors concours, le simple fait de l'irruption dans votre monde d'un pan inconnu de l'humanité. Il arrive certes à vos anthropologues de débusquer une tribu ignorée ; de plus en plus rarement cependant, et de quelques dizaines d'hommes au plus. Cette fois-ci, ils sont des millions ; en fait, quatre millions depuis tout juste deux ans, ont-ils précisé. Moins d'un pour mille du total de l'humanité, pourtant un nombre suffisant pour fonder une souveraineté : une grosse moitié des cent soixante membres des Nations unies en comptent moins. Et surtout : vous ne les avez pas débusqués, ils ont SURGI. C'est d'eux-mêmes qu'ils se sont imposés à votre attention, par quels moyens ! et pour dire quoi ! Chacune de leurs cinq révélations aurait seule suffi à vous pétrifier.

Premièrement : le fait que ces humains tout neufs soient objectivement autres. Vous avez assez de bon sens pour y voir le point crucial, celui qui vous fait réagir le plus passionnément. L'habitude, sans doute ? Des siècles d'histoire et de culture ont conforté nombre de vos groupements ethniques ou religieux dans un concept imprécis de divergences mentales foncières. Innombrables, vos chauvinistes, vos racistes, vos défenseurs du sang ou du sol, ou des deux, seulement d'accord pour soutenir que le voisin est, en un sens irrémédiable, DIFFERENT ; et tout aussi véhéments vos internationalistes et vos antiracistes. Les événements nouveaux les prennent tous à contre-pied, les uns se retrouvant soudainement rejetés dans le même sac que tous ces voisins si méprisés, et les autres voyant surgir un adversaire autrement formidable.

Pour la première fois de l'Histoire, l'événement transcende l'unicité foncière de votre espèce. Songez aux grandes théories des nazis sur les Juifs et les Allemands, puis aux compromis, trop peu connus mais

inévitables, qu'a entraînés la complexité du réel. Les Mischlinge, les demi-juifs, les quarts-de-juif ou les enfants de père inconnu : juifs ou non ? Même les nazis s'y sont embourbés : une confusion qui rendait un hommage bien involontaire à votre miscibilité.

Voici un nouvel Autre qui surgit, qui devrait pourtant satisfaire vos obsessions manichéennes ! Pas de mulâtres, de quarterons ou d'octavons : au diable la généalogie, un humain est orange ou bleu à cent pour cent. Enfin, vous voici devant un VRAI étranger, irréductible, séparé de vous comme l'huile de l'eau, un Martien... sauf pour un détail de poids, sur lequel les Bleus ont su insister : ils sont aussi vos parents, frères et soeurs, oncles et tantes. Insupportablement, ils sont AUTREMENT AUTRES, issus de vos cultures et de vos familles sans en être devenus esclaves. Leur altérité n'est pas sursaut superficiel déjà biaisé par l'atavisme, et il ne s'agit pas d'un ethnocentrisme banal comme vingt autres. Pire : une vraie différence profonde et objective, dont l'Émission vous décrit les effets d'une manière brève mais scrupuleuse. Mais les détails dont on vous a fait cadeau vous égarent bien plus qu'ils ne vous illuminent. La lorition ! la civitance ! la quantité d'âneries que vous parviendrez à proférer à partir de ces trop courtes phrases qui vous en ont parlé !

Si mes premières questions sur la lorition ont pu paraître naïves, je perds tout complexe qui pourrait m'en rester en assistant à vos débats. On a parlé de cerveaux programmables : vous voilà lancés dans le délire. La plupart d'entre vous ne connaissent pas les différences de structure entre un cerveau et un ordinateur, et divers spécialistes s'évertuent à les décrire en vain à des participants qui les écoutent à peine : car en l'espèce, il s'agit d'un sujet aux ressorts assez fondamentaux pour que chacun croie avoir une opinion fondée et l'exprime bruyamment, les plus ignorants faisant le plus de fracas. Ignorants mais pas incultes : si la science fait défaut, le vocabulaire triomphe. On s'envoie à la tête les cerveaux électroniques de 1945, le behaviorisme, les réseaux neuronaux, Pavlov, Turing, Lucas, Lamarck, Freud et Lyssenko. Le grand public doit bien assister à ces débats puisque toutes ses émissions habituelles ont été reportées et que jamais tant de récepteurs n'ont été branchés ; mais on se demande ce qu'il tire de tous ces monologues brouillons, sinon un surcroît d'incertitude et d'anxiété.

(Mais l'incrédulité domine encore. Qu'on vous parle des pouvoirs cachés de l'esprit, et vous flairez vite l'arnaque et l'illusionnisme. On vous a claironné les promesses de la dianétique, on vous a fait miroiter les arcanes tibétains. Vous avez déjà donné. On ne vous aura plus.)

Vos sommités religieuses aussi sont mises sur la sellette ; mais comme elles comptent le temps en millénaires et non en jours, elles résistent sans problèmes à la tentation de la réaction précipitée, choisissant de se cantonner dans une sage expectative en attendant les Entretiens. Les Bleus se sont abstenus de tout détail sur leurs comportements religieux (un silence qui, en soi, devrait être significatif, mais on manque bien de repères pour l'interpréter). On devine toutefois les ecclésiastiques moins tendus que s'il s'agissait d'extraterrestres s'amenant avec leurs propres dieux. Reste un malaise visible à l'égard des principes même de la lorition et de la civitance, qui s'ils sont vrais semblent saper les bases traditionnelles de la morale et de la responsabilité personnelle. Jamais on n'a si bien senti combien chacune de vos religions est orange dans nombre de ses aspects.

Deuxièmement : l'existence d'une fabuleuse cité inconnue. Un fantasme qui a fait rêver plus d'un conquistador, mais incongru pour votre globe trop limité. L'Émission a mentionné l'Amérique du Nord sans donner plus de détails, sans même faire allusion à la Nouvelle-Centrie sur l'Ancien Continent. Vos débats bifurquent donc en deux grands thèmes : si les uns s'obsèdent de la localisation et stigmatisent un complot américain, les autres prouvent à grands renforts de chiffres et de raisonnements qu'il est impensable qu'on ait pu bâtir et faire survivre pareille ville sans que mille détails l'aient trahie. Du fond de mes cavernes, j'écoute ces pénétrants discours avec une douce jubilation, comme les frères Wright auraient pu, au-dessus de Kitty Hawk, songer à ce fameux texte de Simon Newcomb, celui qui prouvait que jamais appareil plus lourd que l'air ne pourrait voler.

Au surplus, que la cité soit souterraine exerce dans vos inconscients des ravages que vous soupçonnez à peine, mais dont témoigne l'explosion des fantasmes de vos illuminés. Tout ce que le globe compte de fervents de l'irrationnel, de l'occulte, de l'hermétique, du maudit, les esprits fumeux des profiteurs comme les esprits brumeux de leurs victimes, tous s'enfièvent devant ce qu'ils interprètent, avec une mauvaise foi caricaturale, comme une preuve éclatante de leur justesse de vue. Le Roi du Monde ! L'Agarththa ! Le Roi d'Effrayeur dans la prophétie de Nostradamus ! Le Millénaire ! La venue des Grands Initiés ! Si quelques-

uns ont pu être déconcertés la veille par la soudaineté de l'événement, ils n'ont guère tardé à retomber sur leurs pattes.

Et au fait, si les Bleus ont parlé de leur ville souterraine, c'était également pour que vous les imaginiez TOUS concentrés sous le sol, quatre millions d'hommes et de femmes à l'écart, loin de vous ; pour que le Lundi Bleu ne soit pas assombri par le soupçon de l'Autre présent parmi vous. Pas encore.

Troisièmement : l'avance démentielle prise par les Bleus dans tous les domaines liés à l'information. Ils sont restés relativement vagues, se retenant bien de vous rebuter par des avalanches de détails techniques ; mais ils ont fait allusion, comme en passant, à ces machines férocement puissantes du modèle qu'ils appellent "eXandra", chacune concentrant un mètre cube d'optronique supraconductrice, chacune écrasant à elle seule votre demi-milliard de systèmes réunis, chacune pourtant constituant un simple rouage d'un réseau si efficace qu'il s'adapte en un clin d'oeil à toute espèce d'incident. Vous êtes si accoutumés aux progrès fabuleux de votre informatique (et pour une majorité d'entre vous si peu au fait de ses détails) que cette allégation suscite bien moins de résistances ; sauf bien sûr chez vos spécialistes, que la situation nouvelle dégraderait du rôle de technicien de pointe à celui de fossile. Ils réagissent par les mêmes sarcasmes que les contempteurs de la cité souterraine, ce qui suscite en moi un même sourire Wright/Newcomb. Et leurs ricanements sonnent d'autant plus faux que d'alarmantes informations les assaillent avec une insistance croissante pendant la journée.

Le médiocre impact de la révélation des moyens informatiques bleus me frappe fort. Vous n'avez pas réellement quitté l'âge de pierre. Vous ne concevez pas le rôle fondamental de l'information. Vous êtes comme les fantassins français de 1939, enterrés dans leurs casemates imprenables, incapables d'imaginer que la guerre se déroulera autrement et ailleurs, que c'est en vain qu'ils guettent un ennemi qui demain les contournera. Avec une exception notable tout de même : ceux d'entre vous qui se sont gaiement laissés prendre dans le filet mondial de la société de l'information, les épistoliers électroniques, les internautes... ceux-là comprennent mieux et réagissent plus vite. Quelques heures vont suffire à faire fleurir sites Web et forums consacrés à l'événement... mais il ne s'agira que d'une brève floraison : j'y reviendrai.

Quatrièmement : l'espionnage étendu dont vous êtes l'objet. Bien qu'il soit la conséquence logique et presque fatale de l'avance technologique des Bleus, vous y croyez beaucoup moins, parce que vous ne voulez pas y croire. Ou alors vous croyez que c'est le voisin qu'on espionne puisque vous-même êtes à l'abri. N'est-ce pas ? Ce serait trop horrible. Si vous êtes un poisson rouge dans un bocal transparent, comment le monde peut-il survivre ? L'espionnage existe depuis toujours, mais ses effets n'ont jamais été déterminants. Chaque espion s'est dispersé dans des observations sans intérêt ou a fini par trahir ou par se trahir. Tout le monde sait cela. N'est-ce pas ?

Mais il reste un malaise diffus, qui s'exprimera par un nombre jamais atteint d'actes de vandalisme sur vos équipements de vidéosurveillance ; des actes bien sûr inutiles, car les micros et caméras bleus sont invisibles, quasiment microscopiques, parfaitement fondus dans leur support depuis des décennies. Seuls des équipements rares et chers, dont seuls vos services secrets disposent, pourraient vous révéler leur existence ; mais au prix de quels efforts... on est en train de le découvrir.

Et si, au départ, vos professionnels du renseignement sont tout aussi incrédules que le citoyen moyen, leurs fonctions les contraignent, bien entendu, à faire taire leur scepticisme ; mais je vais y revenir.

Et au fait, l'Internet se profile déjà comme une prochaine victime de votre paranoïa. Le réseau des réseaux projetait déjà une image ambiguë, dont vos médias se complaisaient à souligner les aspects négatifs. "Vos micro-ordinateurs vous espionnent !" : un titre accrocheur, et qui prend aujourd'hui une résonance particulière. Qui, au juste, vous espionne ?

Cinquièmement : les rendez-vous du mercredi. Là, on bascule, d'un seul coup, dans le réel, et un réel prochain. Trois cents rendez-vous en des lieux bien définis, à des heures bien précises. Vos journalistes qui ne s'y sont pas trompés ont presque immédiatement découvert et assailli de questions les gestionnaires des lieux des Entretiens. Les tentatives de vos autorités d'imposer un silence officiel ont été bizarrement vaines, mais les enquêtes de vos presses n'en ont pas donné plus de résultats.

En outre, cette promesse d'une rencontre nouvelle inscrit dans la durée un événement si improbable et si surréaliste qu'il aurait pu donner une impression de rêve. Ce mardi, vous vous réveillez en vous demandant moins ce qui s'est passé hier que ce qui se passera demain.

Sixièmement... non, somme toute, pas de sixièmement. Rien d'autre. Et le silence total sur les intentions bleues. Ils sont là, vous dit-on, à vous épier depuis un siècle... et les voilà qui soudain se manifestent. Pourquoi ? et surtout, pour quoi ? Que veulent-ils et que vont-ils faire ? Ils ont dit, sans y revenir, que votre vie changerait. Quand ? En quoi ?

Faute de réponse, vous tentez d'imaginer ; et parfois, vous fantasmez. Les yeux et les oreilles des Bleus enregistrent ces tables rondes où de brillants spécialistes rameutés par vos autorités soupèsent, supputent, aventurent théories et prévisions. Commune à toutes ces réflexions, une constante significative : vous imaginez au sein de la collectivité bleue des hiérarchies ethniques inspirées de vos propres circonstances historiques ; et vous rêvez de faire jouer des solidarités de langue, de culture, de religion, pour favoriser vos propres ambitions. Le réveil sera dur. D'ailleurs, croyez-vous réellement à ces rêves, après l'accablante neutralité du Message ? Dissertez tant et plus, le mystère reste entier.

Bien sûr, l'effet Cassandre joue à plein, avec même une logique assez convaincante. Ils se sont cachés parce qu'ils craignaient notre nombre, notre puissance ; s'ils sortent maintenant de leur cachette, c'est parce qu'ils ont cessé d'avoir peur ; pourquoi ? parce qu'ils sont devenus plus forts que nous, que donc ils veulent nous dominer. Lugubres prédictions qui pourraient avoir plus de succès sans la répugnance subconsciente de vos dirigeants à croire qu'un changement fondamental soit possible. Par ailleurs, les Bleus ne sont, bon sang, que quelques millions ! Un unique soldat armé d'une mitraillette peut bien tenir en respect vingt ou même cent personnes... mais s'ils sont mille à garder, la tâche devient trop écrasante. Tous les militaires ayant l'expérience de l'occupation d'un pays hostile ne savent que trop bien qu'il existe des limites physiques à ce qu'une minorité peut obtenir, si accablants que soient ses moyens ; une considération pleine de bon sens, mais qui ne fait qu'assombrir les plus pessimistes, ceux qui concluent lugubrement que les Bleus ont pour seul but possible l'anéantissement de l'humanité, et que leur "message" n'est qu'une manoeuvre fallacieuse dans une tactique obscure. On ne les écoute pas trop ; peut-être parce qu'ils seraient bien en peine d'expliquer pourquoi des tueurs prendraient le risque imbécile de s'annoncer à des victimes qui ne soupçonnaient même pas leur existence.

Mais les Bleus ont parlé d'Entretiens. Sans détails, sauf que le mot lui-même suggère qu'ils y répondront aux questions que vous vous posez.

Alors, convaincus ou incrédules, modestes ou puissants, vous attendez les Entretiens. On vous a annoncé qu'ils dureront deux heures, que vous pourrez les voir sur vos chaînes à nouveau piratées. Que s'y dira-t-il ? Mystère. Qui de vous sera invité sur place, pour donner la réplique aux Bleus ? Mystère aussi : aucune liste des invités n'a été diffusée. Alors, vous décidez de suivre ces Entretiens, même si l'horaire est malcommode ou même si vous croyez encore à une mystification ; simplement parce que l'incertitude est trop pesante.

Car, sceptiques ou non, vous êtes anxieux, à votre vif déplaisir.

Au total pourtant, votre angoisse reste vaguement abstraite, comme si l'incrédulité des uns anesthésiait l'inquiétude des autres. Et bien sûr un fatalisme séculaire vous fait sous-estimer tout événement sans effet visible sur votre vie quotidienne. Vous allez être servis ! mais vous ne le savez pas encore, car l'effondrement prochain de vos systèmes incube sous le vernis inchangé de vos sociétés trop vieilles ; même si certains de vos spécialistes ont commencé à tressaillir face à la multiplication soudaine d'événements inhabituels, tels ces mouvements massifs de capitaux d'un continent à l'autre. L'armée de termites a commencé à ronger, mais c'est demain seulement que vous pourrez voir vos poutres criblées ; et pour une fois, "demain" est le mot juste.

Mais encore une fois, vous connaissez déjà tout cela. Vous trouverez plus intéressant l'envers du décor, ce qui se passe chez les grands, ou plutôt chez ceux qui peuvent toujours se considérer comme tels, puisque rien d'assez tangible n'est encore venu les détromper.

Ce mardi donne lieu dans tout les cercles du pouvoir à d'intenses activités, contacts, réunions, investigations multiples. Des fourmilières ébranlées par le pas du géant qui approche, qui s'agitent en tous sens, comme si, de quelque façon, une morale obscure devait récompenser leurs efforts désordonnés. Et de fait, certains d'entre eux peuvent penser un moment qu'ils progressent. Car si les enquêtes fébriles sur la

réserve des lieux prévus pour les Entretiens se poursuivent avec l'énergie du désespoir sans débusquer des commanditaires évanescents, en revanche des techniciens aux yeux cernés apportent des bulletins de victoire aux responsables de plus d'un pays industrialisé : l'examen au microscope du matériel de télévision a révélé la présence de circuits fantastiquement dissimulés, de circuits impossibles dépassant de bien loin la technique du jour, des circuits aussitôt mis sous scellés et expédiés sous triple garde dans des laboratoires sommés de percer leurs secrets.

Un réconfort : on sait par où est venue l'Émission impertinente, et on se hâte d'en prévenir le retour en décidant le remplacement immédiat du matériel truqué par des pièces de rechange dûment examinées pour éviter de nouvelles surprises. Et une inquiétude : car les spécialistes hagards annoncent que les circuits fantomax ont deux décennies d'avance sur ce que les pays les plus en pointe peuvent produire, même en laboratoire.

Bien ambiguës, les émotions de vos chefs ! Les diagnostics des techniciens ont donné à leur inquiétude une consistance neuve et redoutable, et en même temps les ont rassurés : l'adversaire n'est pas invulnérable. Mais chez les plus lucides, l'anxiété l'emporte, car nul service secret n'a jamais eu vent de l'existence de semblable organisation. Ce ne sont ni les conjurés ni les malfaiteurs qui manquent dans leurs fichiers, ni même des bricoleurs prêts au terrorisme nucléaire ; mais jamais personne qui ait produit une technique plus avancée. Car comment cela serait-il concevable dans un monde complexe où depuis bien longtemps le génie solitaire a dû céder la place à l'équipe, à l'entreprise, à la nation ?

Inconcevable, et pourtant là. Plus d'un dirigeant frissonnera devant la pièce banale déposée devant lui par un technicien éreinté, une pièce où dort une puissance d'autant plus angoissante qu'elle est invisible. D'autres réagiront mollement : des politiciens sans bagage scientifique, incapables de saisir les implications de ce qu'on leur met sous le nez.

L'important maintenant, la question qui taraude tant de vos responsables : faut-il répondre ou non à l'invitation ?

Soyons honnête : dans la majorité des pays, le problème se pose en des termes plus brutaux. Tout simplement, faut-il autoriser l'Entretien, ou prendre toutes mesures nécessaires pour interdire son déroulement ? Quel puissant, en effet, ne broncherait pas, devant la sereine insolence des phrases ultimes de l'Émission ? Rappelez-vous :

- Merci de votre attention. L'Entretien qui se déroulera après-demain, avec ceux de vos représentants qui auront accepté nos invitations, sera diffusé comme aujourd'hui sur toutes vos chaînes. Le lieu et les heures de l'Entretien apparaissent en surimpression sur vos écrans. À bientôt.

En bien des endroits : fureur froide et décisions d'humeur. Qui seront dans la suite adoucies, toutes sans exception. Le Plan est en marche et il FAUT que les Entretiens aient lieu, partout. Les feux croisés de la persuasion bleue se déchaînent, par toutes les voies que leur permet la force dont ils débordent. Ils écrasent les orgueils, sèment le doute et contrecarrent si magistralement les réflexes viscéraux qu'un dirigeant après l'autre va se résigner, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, à transiger un moment, un instant seulement, comme pour éprouver jusqu'où ira l'audace de ces inconnus avant que s'abatte sur eux la puissance de ceux qu'ils auront osé défier avec tant d'inconscience.

Cela semble même très raisonnable : plutôt que d'interdire l'Entretien et de faire fuir les Envoyés promis, laissons-les s'engouffrer dans la nasse. Qu'ils parlent un moment ! Et alors ? Ils ne s'échapperont pas, et on rira le dernier. Et vous vous lancez dans de machiavéliques préparatifs policiers, dont les Bleus suivront les moindres détails en riant.

Au deuxième plan des priorités : que dire aux populations murmurantes ? Dans les pays où une presse libre peut harceler les responsables, il ne serait pas sain de refuser de répondre. Mais comment cacher le désarroi total, comment dissimuler qu'on n'a aucune information supplémentaire, comment même faire croire à mots couverts qu'on en sait plus long qu'on veut bien le dire, sans risquer de se couvrir bientôt de ridicule ? Ceux de vos politiciens qu'une longue habitude a rompus à ces jeux louvoient en virtuoses, alors que les moins habiles jouent à cache-cache avec les journalistes, ou leur sortent les ficelles les plus éculées pour gagner du temps, promettant tout ce qu'on veut pour le surlendemain. La tâche paraît moins pénible pour des États plus musclés, où on peut recourir à la langue de bois classique : "Redoublons de vigilance face aux attaques sournoises des ennemis de la révolution", ou cent verbiages similaires. Mais que dire de plus, dans une incertitude absolue ? Et les populations y font-elles même attention ? Partout, le décalage entre l'événement et l'insipide réaction des grands est tel que la planète reste en suspens.

En suspens, et le terme est même plus exact que vous le croyez : votre presse est à bon droit pleine du Lundi Bleu et de rien d'autre, puisque rien d'autre ne semble arriver. Vous n'y prenez pas garde, mais toutes vos guerres sans exception se sont implausiblement figées. Un effet de surprise dû à l'Émission ? Plus que cela : tapis à l'abri de ruines ou de rochers, des combattants se reposent, dans l'attente d'ordres prochains qui tarderont à venir, qui ne viendront plus jamais. Sur le moment, ils l'ignorent, bien entendu, et ils apprécient ce qu'ils prennent pour une pause bienvenue, qui leur permet de suivre à l'aise l'étrange événement tombant de leurs radios ; un événement qu'ils ne comprennent guère, mais que leurs chefs éludent. Et que leur importe après tout ? Ils soufflent, ils profitent intensément de ces heures où la mort les néglige. Ils ne savent pas encore que ce sont leurs guerres qui sont mortes sous eux.

J'ai dit que rien ne semble se passer... Rien n'arrive de ce qui fait le sombre quotidien de vos presses, ni attentats ni prises d'otages. Et nul autre sujet pour vos tribuns que l'événement. Si vous saviez ! Mille choses arrivent, dont la moindre ferait les unes de vos presses.

Car les vagues du Plan déferlent maintenant sur vous.

Alors que la phase I de la Phanèrese gardait assez de discrétion pour ne pas risquer de compromettre la surprise du jour J, l'action bleue se déploie maintenant avec bien moins de contraintes. Et nombreux sont les membres de l'humanité orange qui en bénéficient, avec une priorité pour les plus accablés, et pour les cas d'urgence.

Ainsi, dans tous les bagnes du monde, des gardiens bougons sont venus annoncer aux prisonniers politiques qu'ils seront libérés le lendemain, et leur apporter au passage des rations convenables avec une brassée de correspondances longtemps retenues. Et même si beaucoup des prisonniers y soupçonnent confusément un sadisme de plus, leur journée sera belle, pour la première fois depuis une éternité. Ils s'endormiront sans oser croire tout à fait à l'espoir : et le lendemain n'en rayonnera que plus.

Et dans dix mille hôpitaux, des médecins ébahis viennent examiner des agonies interrompues. Tout praticien a fait l'expérience des rémissions de la dernière heure, quand l'organisme puise dans ses ultimes ressources l'énergie d'un rebond sans lendemain. Mais chez quasiment TOUS les patients terminaux ? (Voyez les visages perplexes des docteurs ! Pourtant ils n'ont encore rien vu. Attendez donc les semaines suivantes !)

Mais rien ne filtrera de sitôt de ce qui se passe dans tant de lieux : d'ailleurs, rarement jour de semaine aura été plus morne. À peine avez-vous travaillé le Lundi Bleu, et vous n'aurez pas mis les bouchées doubles le lendemain ! Seuls vos ordinateurs s'empressent, et si vous étiez attentifs, vous verriez circuler à travers leurs circuits les milliards de dollars, de livres, de marks qui s'échangent d'une nation à l'autre. Mais il est trop tôt pour que vous le notiez : faites-vous attention ?

Non, pas même vos chefs, obsédés qu'ils sont par leur problème : vont-ils ou non assister à ces Entretiens dont ils viennent de décider d'autoriser au moins le début ?

Vos réseaux informels fonctionnent à plein. Chacun de vos dirigeants sait maintenant que tous les gens qui comptent (ou qui comptaient ? mais rejetons avec horreur une idée aussi hideuse !) ont reçu le même carton. Mais si tous ceux qui possèdent la Terre se rassemblent en des endroits bien définis, quel impact des attentats simultanés n'auraient-ils pas ?

Malgré toutes ces années passées ici-bas, il me reste une sensibilité américaine, et je veux assister à la réunion où le Président des États-Unis décidera de sa présence. Mes hôtes se font un plaisir de me donner satisfaction, même si j'ai un pincement au cœur d'entrer ainsi, comme par effraction, dans cette Maison Blanche où je n'ai jamais mis un pied mais où mes yeux et mes oreilles se promènent maintenant librement.

Une salle inutilement gardée, de grands noms dedans. Et de toutes les personnes de la salle, seul le Président semble détendu, même si on devine la crispation cachée derrière le masque plaisant.

- Madame et messieurs, dit-il, s'il faut croire à ce que nous avons entendu hier, la présente réunion peut avoir des spectateurs imprévus.

- Monsieur le Président, martèle un responsable de la sécurité, je vous assure que cette salle a été passée au crible on ne peut plus minutieusement, trois fois depuis l'Émission, par trois équipes différentes.

- Soyez sûr que j'apprécie vos efforts à leur juste valeur, rétorque le Président, mais n'oubliez pas cette... invitation que je viens juste de recevoir. Vous ne le savez peut-être pas tous (ajoute-t-il, en balayant du regard les personnes présentes), mais on a trouvé caché dans le plafond, au-dessus de mon bureau, un dispositif mécanique qui a déposé sur ma pile de courrier l'invitation à l'Entretien. Rien de magique excepté que nul ne sait par qui ou quand ce dispositif a été installé. Et avant que vous posiez la question : le

dispositif était calibré à une livre et aurait pu tout aussi bien déposer assez d'explosif pour tuer toutes les personnes présentes dans la pièce.

Nul ton de reproche dans la voix du Président ; presque comme si, déjà persuadé de la puissance de l'adversaire, il était prêt à pardonner les faiblesses de ses défenseurs. Le responsable de la sécurité, bien sûr, ne s'en trouve que plus mortifié :

- Monsieur le Président, notre enquête sur le truquage de votre bureau vient tout juste de commencer. En ce qui concerne cette salle-ci, nous avons complètement démonté ses parois, sans rien trouver d'insolite. La salle n'était PAS trafiquée comme votre bureau ou comme les circuits de la télévision. Nous avons tout examiné au microscope, et aucun circuit suspect n'a été découvert. En dépit de tout, nous avons remplacé toutes les parois par acquit de conscience. Vous pouvez être totalement assuré que cette réunion est secrète. Ou du moins, ajoute-t-il comme s'il prenait conscience qu'il vient de s'avancer trop loin, que toutes les précautions humainement possibles ont été prises pour qu'elle le soit.

Le Président garde une moue sceptique, et mon coeur se serre quand je me mets dans la peau du pauvre responsable qui fait de son mieux face à un adversaire invisible et quasiment omnipotent. Prudent de sa part de remplacer la paroi pour plus de sûreté. Sauf que la paroi de remplacement était aussi truquée que l'autre.

- De toute façon, dit fermement le Président, secret ou non, je me suis déterminé à accepter l'invitation. Non, ne tentez pas de m'en dissuader par vos bonnes raisons. J'y serai, quoi que vous disiez, parce que dans ces conditions impossibles mon rôle est d'être présent. Je ne ferai pas de grandiloquence, merci de ne pas en faire vous-même. Agissez de votre mieux pour prévenir un attentat, pour moi mais aussi pour ces centaines de personnes, tout aussi importantes que moi pour la nation et pour son économie, et qui assisteront aussi à l'Entretien.

- Monsieur le Président, crie le responsable, la plupart d'entre eux se feront représenter. Aucun ne voudra risquer de venir en personne. Pourquoi prendre ce risque ? Sauf, pour les élus, par crainte de la réaction de leurs électeurs, et même alors, les électeurs comprendront sûrement. Croyez-vous que les grands noms de la finance... ?

- Allons ! coupe le Président, c'est le professionnel qui parle en vous. Mais l'homme que vous êtes sait pertinemment qu'ils seront presque tous là, qu'ils ne pourront pas s'en empêcher. Leur monde est menacé, et qui les remplacerait ? Peut-être qu'une faible minorité s'absentera, mais je n'en ferai pas partie. Inutile de tenter de me convaincre du contraire : je cours plus de risques absent que présent. Pas le même genre de risques, non, mais laissez-moi en juger.

Dix personnes dans la salle, mais la discussion se sera résumée à cet échange entre le Président et l'homme chargé de sa sécurité. La caméra cachée montrait aussi les autres, mal à l'aise, perplexes, et craignant visiblement qu'on les consulte.

En bien d'autres lieux du monde, des puissants connaissent des affres semblables. J'en vois un, solitaire dans son palais d'or et de marbre, les yeux clos, les mains jointes, le visage impassible, trop immobile. C'est un tyran et j'en ai pitié. Absurdement peut-être, au moins garde-t-il quelque grandeur dans sa solitude. Mais ma pitié ne dure pas plus longtemps que sa méditation morose, dont il sort bientôt pour convoquer ses sbires et leur jeter des instructions. La dmatique bleue me traduit ses paroles, qui parlent de répression, d'exil, de prison, de meurtres. L'émoi du monde lui donne l'occasion rêvée de sévir sans trop se signaler à l'attention générale : il va en profiter. Il ignore encore que ses ordres se perdront.

Et parlant de manigances, je m'amuse de constater que l'essentiel des efforts de vos dirigeants vise à dresser la liste complète des invités. Ce n'est pas la moindre malice des Bleus que de s'être individuellement adressés à chaque personnage visé, sans dire qui d'autre serait convié, mais sans dire non plus si oui ou non un privilégié détenait une liste. Et c'est un poème de voir l'agitation universelle que cette procédure a soulevée. Je suis invité ; mon concurrent direct l'est-il aussi ? si oui, puis-je l'empêcher de venir ? Je ne suis pas invité ; comment obtenir que quelqu'un me transmette son carton ? ou si je viens sans invitation, qui osera m'interdire l'accès ? Une constante : tout le monde veut venir.

Faute de savoir débusquer des Bleus, vous vous en prenez donc les uns aux autres : un sport où vous vous sentez plus à l'aise. La somme de vos complots pour modifier la composition de l'assistance aux Entretiens me laisse rêveur, d'autant que les Bleus, ayant anticipé tous vos efforts, y ont paré d'avance. Un nouveau snobisme est déjà né : ceux qui ont reçu la précieuse invitation l'exhibent avec une nonchalance étudiée, devant des concurrents rageurs que le facteur a oubliés ; comme quoi vous venez à peine d'apprendre l'existence des Bleus qu'ils vous ont déjà divisés. Les plus entreprenants réalisent fiévreusement des

contrefaçons. Au total, trois cent mille fausses invitations se négocieront, autant que de vraies. Beaucoup auront quelques surprises demain...

Au fond, le plus étrange est votre respect tacite du choix des Bleus. Vos dirigeants pourraient très bien proclamer nulles et non avenues les invitations bleues ; tolérer l'Entretien, mais en imposant le huis clos, ou du moins en triant sévèrement le public. Une tentation qui cependant restera marginale... car on n'en sait pas assez pour évaluer les retombées d'un affrontement prématuré. Alors vous jouerez le jeu, jusqu'à un certain point. Pour divers régimes autoritaires, hors de question qu'on accepte des dissidents notoires : invités ou non, ceux-là passeront dans une cellule sans télévision les deux heures de l'Entretien ; d'ailleurs, la plupart sont déjà en prison. On laissera entrer les autres invités : qui sait si leur invitation ne résulte pas d'accointances secrètes avec les Bleus ? Acceptons-les, et surveillons de près leurs réactions.

Quant aux milliards des non-invités qui forment l'humanité ordinaire, ils ne connaissent pas des affres semblables. Ils attendent, devant des téléviseurs que leurs autorités se jurent bien de tenir en laisse cette fois-ci.

Mille autres réunions ce mardi-là. Les plus grands constructeurs mondiaux d'informatique ont appris par des indiscretions la découverte des circuits impossibles : pas de cécité technique pour eux, et une horrible certitude objective. Leur monde se dérobe sous leurs pieds ; ils réagissent mal. Ils essaient bien de jouer un rôle, même de vendre la peau de l'ours, comme si les Bleus étaient autant de Von Braun annexables. Mais le Reich bleu ne va pas s'effondrer comme le Reich brun et ils le pressentent sous leur forfanterie de commande.

Je m'intéresse à eux par inclination personnelle. Depuis des lustres, je suis leurs luttes sourdes, avec l'ironie que m'autorise ma situation privilégiée. Big Blue hier, plus tard son challenger de Redmond... tout cela indescritiblement dérisoire. Car je vous ferai une révélation : il n'existe que trois géants de l'informatique, même si jamais vous n'avez entendu leurs noms : Tereya, eXanth et CD² (ou Centrian, si vous n'aimez pas les sigles). Et le Plan a déjà dépecé entre eux les réseaux commerciaux de vos firmes, alors même que vous rêvez d'annexions impossibles, comme des Petits Poucets projetant de manger l'Ogre tandis que celui-ci affûte son couteau dans la pièce voisine.

Des chefs religieux aussi tiennent conseil. De quoi s'inquiètent-ils, de l'avenir de Dieu ou de leur propre sort ? Les jours qui viennent leur réservent des surprises. Mais ils sont relativement sereins, nourris de la certitude que leurs croyances se sont avérées inébranlables dans les circonstances les plus extrêmes. Et après tout, un être humain peut-il, réellement, changer en profondeur ? Comment serait-ce possible ?

La magie bleue me permet de voler d'une réunion secrète à une autre.

Je regarde le convent extraordinaire d'une loge maçonnique, j'assiste au rituel élaboré par lequel chaque frère s'identifie par le mot et par le signe, après quoi quelqu'un va solennellement s'assurer que la porte est bien close. Impitoyables, les micros bleus enregistrent chacune des phrases qui retentissent dans le temple, mais aussi chacun des murmures échangés en aparté entre les participants. Et les caméras bleues volent au-dessus des têtes.

Je finis par éteindre, gêné de mon intrusion. L'idée que ces réunions aient perdu tout caractère secret depuis un bon demi-siècle me dérange, alors que je n'ai pas ressenti le même embarras à espionner des discussions d'état-major ou de congrès politiques. Je creuse mes réactions et je découvre à ma propre surprise que je vois les francs-maçons comme un ersatz orange des Bleus. Je m'en ouvre à George :

- Bien des points communs entre les francs-maçons et les Bleus, non ? Le secret, la reconnaissance, l'entraide...

- Mais pas le rituel, sourit George. Une béquille orange dont nous nous passons très bien. Et tu pourrais inclure d'autres groupes initiatiques ou religieux. L'Opus Dei, les Frères Musulmans, les Témoins de Jéhovah, sans parler d'un million de groupuscules moins célèbres.

- Oui... mais la religion est un ciment facile et les francs-maçons ont choisi une voie plus malaisée. Non ?

- T'étonneras-tu que nous nous sentions plutôt complices de ce genre de groupement ? Au fond, cette élévation spirituelle dont ils font un idéal correspond assez bien à ce que la lorition nous a amené sur un plateau, même s'il a fallu la Crise de 1866 pour obtenir un résultat acceptable. Et il y a du pathétique dans leurs efforts séculaires à ramer à contre-courant de la logique orange, je le reconnais. Mais ne les mets pas

sur un piédestal. Songe qu'ils ne sont pas encore arrivés après des siècles à se libérer eux-mêmes de leurs préjugés sexistes. La loge que tu vois n'accepte pas de femmes.

- Tout de même, je me sens un intrus à espionner leur convent.

- Tu n'es pas seul. Dix des frères sont bleus. Si je dis "frère", c'est par commodité, d'ailleurs. Il y a des soeurs dedans. S'ils le savaient !

Vos services secrets présentent le plus curieux mélange : prostration totale du spécialiste pris en défaut, frénésie compensatoire d'activité tous azimuts. Un besoin énorme, obsédant, d'en savoir plus. Jamais tant de risques n'auront été pris, jamais tant de taupes n'auront reçu ordre de faire l'impossible. Des dizaines d'espions se feront repérer, réduisant à néant les efforts d'années de patiente infiltration, car on leur a donné des missions désespérées. D'autant plus désespérées qu'il n'y a rien à trouver pour eux chez le voisin, que son égal désarroi auquel on ne veut pourtant pas croire. En tout cas, les espions démasqués ne sont pas les seules victimes : ce mardi, des têtes tombent chez leurs chefs.

Guère de réactions à échelle plus que nationale : la circonstance trop extraordinaire ne correspond à aucun scénario prévu. Une coopération de vos États devrait logiquement suivre, mais quelle pesanteur à se mettre en place dans l'entrecroisement des incertitudes collectives ! alors que les mesures locales d'urgence ont pour elles l'atout de la familiarité. Je vole à travers les yeux des Bleus d'un recoin à l'autre du monde. Je vois partout des bases militaires mises en état d'alerte et des polices sur la brèche. Tout ce qui porte un uniforme semble converger vers les lieux des Entretiens. Et partout où les autorités ne les endiguent pas, des mouvements de population vers ces mêmes lieux. Fascination ? Souhait d'être là le moment venu, mais pour quoi y faire ?

Peu de manifestations, peut-être faute de savoir clairement pour quoi ou contre quoi manifester : on y verra mieux demain. Mais, tout de même, quelques premiers défilés, souvent réprimés, parfois encouragés par des forces de l'ordre changeantes. Les premiers slogans pro-bleus et anti-bleus (comme vous direz sans vous préoccuper de racines grecques), puis les premiers affrontements. Sans trop de violences, pas encore, même si l'ambiance est lourde et que le lendemain fait peur. En tout cas pas de lynchage : personne ne sait encore à quoi ressemble un Bleu, et le manifestant adverse ne convainc pas assez pour mériter la mort. L'explosion ne se produit nulle part : on sent qu'elle menace, mais étrangement rien n'arrive. Devinez-vous que le Plan est à l'oeuvre, et que c'est lui qui préserve un calme fragile ? Non, bien sûr. Comment devineriez-vous parmi vos foules nerveuses les Bleus qui vous canalisent subtilement ?

Vous ignorez leur présence. Ils sont vous, à un point que vous pouvez à peine comprendre, lourants, branchés avec ferveur sur vos tensions et sur vos craintes. Cet homme rougeaud qui murmure des mots indistincts, cette femme sombre qui berce machinalement un bébé, ils diront dans un moment des phrases qui changeront votre attitude, sans que vous sachiez pourquoi vous redeviendrez calmes. Ils seront le catalyseur qui fera de vos foules inconsciemment prêtes pour la tuerie de simples groupes agités sans but précis. Vous finirez par hausser les épaules, et vous irez vous coucher pour ne pas rater la télévision du lendemain.

Alors que j'observe tout cela de chez moi, George vient m'interrompre pour m'inviter à assister à une ception. J'imagine que cela pourra vous sembler incroyable, mais je n'ai jusqu'alors jamais pu m'y contraindre. Aucun tabou chez eux : Dieu sait s'ils me l'ont souvent proposé. Mais un tabou chez moi, sûrement, une sorte de répulsion instinctive à pénétrer les mystères d'un destin qui m'était interdit ; à ce point même que j'ai toujours évité de chercher à connaître trop de détails. Les Bleus n'ont jamais insisté et je leur en sais gré. Aujourd'hui, George sait que mon attitude a dû changer ; et il a raison, comme d'habitude.

Vingt minutes plus tard, il m'a amené vers cette apparence de galerie commerçante où il m'avait véhiculé il y a si longtemps. Jamais je n'ai revu l'endroit, tant est vaste la Centrie, et je tarde à le reconnaître car les années y ont mis leur marque. Mais des détails subsistent et en particulier cette vitrine dont l'enseigne dit "CEPTOIRE", que justement George me montre d'un geste d'invite. Absurde pour le quadragénaire que je suis devenu, mais je ressens un émoi malsain d'adolescent racolé par sa première prostituée. Honteux de ma réaction, je me secoue, je pousse fermement la porte sur une salle aux allures de drugstore. Mais George me guide plus loin, vers un salon à l'ancienne, à l'éclairage discret.

Au centre de la pièce, un fauteuil à l'aspect infiniment confortable, où une femme repose, immobile.

Je m'approche à pas feutrés. Une femme ni belle ni laide, ni mince ni grosse : quelconque, le genre de personne qu'on oublie aussitôt vue. Une petite quarantaine, des cheveux noirs qui grisonnent déjà. Mal fagotée, mal chaussée, un style suggérant la vieille fille. Des yeux gris, assez beaux, grands ouverts, semblant vides de toute conscience.

- Elle s'appelle Rosemary, dit George. Une des dernières personnes qui rejoindront les Bleus sans en avoir jamais entendu parler. En risque de suicide, car sa vie était plutôt lugubre. Comme elle vit dans une ville des alentours, nous l'avons amenée ici dimanche dernier.

- Elle est en... méthygnose, comme on dit ici ? Elle ne réagit pas quand nous parlons. Elle semble dormir les yeux ouverts.

- D'une certaine façon, oui. Inutile de murmurer. Dans son état actuel, elle est déjà capable de lorition, mais pas encore assez civitante pour que nous la réveillions.

- Et vous la rendez civitante... en lui parlant, c'est ça ?

- Justement, dit George, ses deux autres cevants devraient arriver d'un moment à l'autre. Strictement, nous ne devons être trois qu'au début de la ception. Mais nous restons ensemble par la suite, pour nous relayer, sauf quand une urgence m'expédie ailleurs. Voici justement les autres !

Il se tourne en souriant vers la porte, qui s'ouvre une seconde après sur un couple hilare. Ils ont la peau émeraude et des prises dans leurs têtes, avec des fils bariolés qui pendent. Ils nous donnent des claques dans le dos avant de s'installer, main dans la main, face à la femme du fauteuil. Alors je les vois entrelacer les doigts de leurs mains libres avec ceux de la femme, puis ils mugissent d'une voix double :

- Si trois plus cinq donne douze, combien donne trois fois cinq ?

Je suis toujours pétrifié quand j'entends au bout de sept secondes la voix de Rosemary qui répond, sur un ton de conversation tranquille, dépourvu de toute trace de somnolence :

- Vingt-trois.

George beugle de rire et le couple lui jette un regard de connivence.

- Frank, ta tête vaut de l'or ! Sérieusement : rendre quelqu'un civitant prend plusieurs jours, donc il faut bien ménager des périodes de repos. Chaque séance commence par une sorte d'assouplissement cérébral dont tu viens d'entendre le premier échange. Au fait, aurais-tu pu répondre ?

Je me fais répéter la question, je réfléchis et je trouve. Mais il me faut bien plus de sept secondes.

- Dis-toi qu'elle n'aurait pas trouvé du tout avant-hier, alors que son QI est aujourd'hui de 155 quand elle leut. Et ce n'est qu'un début.

- Et la civitance là-dedans ? dis-je en essayant de ne pas entendre les questions étranges que le couple a recommencé à poser (sans doute parce que je crains qu'elles ne me dépassent).

- L'assouplissement fini, on la fait louroir et on évalue le résultat à l'aide de tests d'association. Je schématise car c'est en fait beaucoup plus complexe que cela. Mais à la base, oui, on la pousse vers la civitance par le biais d'échanges verbaux. Il faut bien : nous ne sommes pas télépathes. Une variante, fort éprouvante pour nous, existe dans le cas de Bleus sourds-muets. Heureusement que c'est rare !

- Mais elle est consciente ou pas ?

- Disons à demi consciente, avec des émotions en sommeil. Et elle aura tout oublié à son réveil, mais elle sera civitante.

- Et sinon ? dis-je lentement. Si votre recette échoue, et qu'elle reste une Bleue dissidente, rétive aux règles de votre société ?

- Bizarre que tu n'aies jamais posé la question, dit George avec un air inhabituellement maussade. Dans un cas pareil, nous nous obstinons, des semaines ou des mois s'il le faut. Et si nous échouons, ce qui est tout à fait rarissime, mais s'est déjà produit... alors il nous reste seulement une solution. Mais tu sais laquelle, n'est-ce pas ?

Je m'assombris : j'ai deviné la réponse. Ne prenez pas un air entendu, ce n'est pas ce que vous croyez. Vous saurez quoi, bien assez tôt.

HIER : AAA

J'occupe depuis une semaine mon curieux logement. J'y mène une vie de semi-reclus que justifie mon état de convalescent, encore qu'il me soit prétexte commode à restreindre mes audaces. Aucun problème d'intendance pour me perturber : le surgélateur contient de quoi bâfrer des semaines ; et j'ai déjà mentionné la bibliothèque si judicieusement approvisionnée en oeuvres de la Surface. Comme les livres, les programmes télévisés me permettent de garder le contact avec mon monde d'origine. Un prisonnier tuant le temps devant l'écran pour essayer d'oublier son incarcération ? Pas vraiment : c'est surtout dans ma tête que je suis prisonnier... mais pour en sortir, je dois, en quelque sorte, accumuler du courage mental ; et d'avoir accès à mes émissions familiales m'y aide beaucoup. Parfois, absorbé par le spectacle, j'en arrive à oublier que je suis en Centrie.

En revanche, quasiment aucune nourriture ne m'est familière : produits étranges, aux saveurs inconnues ou trompeuses. Vous rappelez-vous votre surprise à votre première visite dans un restaurant chinois ? (Au cas où vous seriez chinois, modifiez le dernier mot.) C'est mon lot quotidien, et j'ai l'impression de sauter d'un continent à l'autre à chaque repas. Je serais bien en peine de me composer un menu équilibré, si les emballages ne me mâchaient pas la besogne par leurs suggestions judicieuses.

Nourriture, boisson, livres, télévision, le juste degré de chaleur et d'humidité, un appartement de rêve, et qui prend chaque jour une valeur accrue au fur et à mesure que j'en découvre les richesses cachées. J'ai déjà parlé du miroir de la salle de bains ; il y a d'autres surprises.

Ainsi, ce récepteur de télévision au pied de mon lit... pas un modèle connu, non : une sorte de boîte cubique, sans marque, sans antenne, sans câble d'alimentation. Un téléviseur portable fonctionnant sur piles, me dis-je ; sauf que la première fois que j'entreprends de le soulever, je manque le lâcher, tant son ahurissante légèreté me surprend. Je regarde de plus près : aucune vis, rien de démontable. La seule chose mobile est une mince plaque transparente, semblant servir de protège-écran, et qui coulisse dans des rainures. Quand je l'enlève, je constate avec stupeur que l'image reste affichée sur son fond : ce n'est pas un protège-écran, c'est l'écran lui-même ; aucun fil ne le relie à la boîte, que je trouve absolument vide une fois l'écran enlevé. Il me faudra de longs instants d'expérimentation ahurie pour assimiler que l'écran EST l'appareil, que je peux l'emporter sous le bras où je veux. Mais d'où vient son énergie et comment diable les images lui parviennent-elles ?

En attendant, c'est bien commode : et le matin suivant, j'emporte sans hésiter l'écran de télévision dans mon bain. Je remarque sur le bord de la plaque quelques ronds colorés que les rainures de la boîte m'avaient cachées jusque-là. Du blanc, du noir, du vert. Le blanc allume, le noir éteint ; et le vert ? Je tente l'expérience, et l'image de NBC se délave, s'efface au second plan, alors que par-dessus flamboie en lettres écarlates un seul mot :

OUI ?

De saisissement, je lâche la plaque qui tombe dans l'eau. Bref moment de panique injustifiée : comment cet appareil pourrait-il contenir assez d'énergie électrique pour me causer un dommage ? Mais ma maladresse a dû le détruire. Je le sors de l'eau ; et l'image de NBC ressurgit, intacte. Bon, il existe des montres étanches, pourquoi pas des téléviseurs ? Quoi qu'il en soit, j'évite désormais le rond vert. Plus tard !

Une autre fois, je remarque deux petits cercles, un blanc et un noir, au milieu d'un mur : je ne m'interroge plus et j'effleure le rond blanc ; et la paroi unie s'orne soudain d'une fausse fenêtre, juste à l'inverse de la chambre truquée où j'ai repris conscience. La vue : une gorge vertigineuse, comme si la pièce était perchée en porte-à-faux au-dessus du Grand Canyon ; j'écrase le nez sur le mur sans pouvoir lever l'illusion. Une image animée, avec de grands oiseaux qui planent paresseusement ; et en relief, comme je le vois quand les oiseaux approchent de la fenêtre.

Pas un jour ne se passe sans découverte, toujours surprenante, jamais désagréable, parfois triviale (comme les toilettes sans chasse d'eau où la vidange se fait toute seule au moment voulu, avec une quantité

d'eau magiquement assortie aux besoins). Vous étonnez-vous que je trouve mon refuge si confortable que j'y passe le plus clair de mon temps ?

N'allez pas penser que je ne sors jamais (j'y reviens dans un moment) ni que je reste totalement inactif. Je profite de ces carnets que j'ai trouvés pour continuer à les couvrir de fiévreuses notes destinées seulement à mon usage personnel ; loin de moi l'idée qu'un jour d'autres en bénéficieront. Je ne sais pas encore que vous me lirez.

Ces notes deviennent d'ailleurs de plus en plus cryptiques. Ce que je viens d'apprendre sur les ressources de la dmatique bleue me fait soupçonner que peut-être on m'espionne aussi. J'entreprends même un examen de mon appartement en quête d'équipements suspects, mais je laisse vite tomber les bras. À quoi bon ? Le miroir magique de la salle de bains est forcément pourvu d'une caméra... sinon comment pourrait-il afficher des images retardées ? Or cette caméra est invisible. N'importe quel panneau du mur peut être semblablement équipé. On peut savoir que je prends des notes. Je résiste donc passivement, en m'ingéniant à ce que mes papiers soient inutilisables pour tout autre que moi. (Et bien sûr, quand je me relirai des mois ou des années plus tard... je souffrirai !)

George vient chaque jour me rendre une courte visite amicale où il me laisse l'initiative de la conversation. Je sens qu'il attend patiemment que mon esprit se remette, comme il a patiemment attendu que mon corps se rétablisse. Il m'écoute tranquillement parler de la nourriture, des livres, des événements du monde déversés par mon téléviseur. J'apprécie fort ces bavardages anodins où je me reconstruis une robustesse mentale en prévision d'un avenir brumeux et inquiétant :

- Un aspect de salsifis avec un goût de crabe ! Et cette menthe rose !

- Frank, les arômes et les couleurs des aliments viennent de composants chimiques souvent mineurs. Rien de plus facile que de les transplanter. Tu nous accuses de tricher ? Regarde donc une étiquette de la Surface et tu y apprendras que le sirop de menthe est vert parce qu'on y a mélangé un colorant jaune et un colorant bleu ! Nous sommes moins hypocrites.

En tout cas, pensez-vous, je continue à dévorer les brochures où j'ai appris les premiers secrets de la Centrie ? Eh bien... à dire vrai, non. Lâcheté ? ou, plus simplement, désir de souffler ? En tout cas, je remets à plus tard la suite de mes lectures, comme si je voulais me ménager un temps de digestion dans un repas aux services trop copieux. Par contre, je me suis décidé à sortir seul au moins deux heures par jour. Ricanez ! Facile pour qui n'a pas vu les galeries centriennes. Je ne sais si à ma place vous auriez si vite risqué l'aventure.

Je repère les lieux avec circonspection : à cent mètres de ma porte, à droite quand je sors, une place hexagonale d'où rayonnent six galeries. J'en élimine trois, trop étroites, trop envahies par la foule ; et je me risque dans les trois autres, tant qu'elles sont assez droites pour que je ne puisse pas me fourvoyer en revenant en arrière. Et je regarde, de tous mes yeux ; et j'écoute, et je sens.

Des bouffées fugaces d'odeurs imprécises venues d'on ne sait où, avec des contrepoints de son et de lumière. Apparemment gratuit, et pourtant je m'en trouve une fois au bord des larmes. Une autre fois, un son horrifiant, inhumain, à hurler ; Dieu merci, il ne dure pas, mais me laisse tremblant, au bord de la syncope.

Une panthère noire, glissant entre les marcheurs, roulant ses muscles de félin, suprêmement insensible à ce qui l'entoure. J'en prendrais mes jambes à mon cou si quelqu'un d'autre manifestait de l'émoi. Mais comme nul ne semble s'inquiéter d'elle, je la croise sans trop broncher. Elle disparaît dans une rampe, en route pour Dieu sait quoi, Dieu sait où.

Des parois oscillant lentement entre une opacité totale et une transparence de cristal, ou flamboyant brusquement d'une scène colorée venue d'ailleurs. Des vitrines qui sont autant de fenêtres sur le monde, avec des vues, hallucinantes de précision et de relief, des rues de New York et de Paris, du Caire et de Tokyo ; on voit s'y presser la foule orange, inconsciente des yeux-espions qui transmettent son image aux antipodes.

Et les Bleus, infiniment divers, rebelles à toute classification, qui courent, rient, hurlent, s'empoignent. Deux se sont accouplés au milieu du chemin, et les passants indifférents les contournent. Un adolescent aux yeux hagards, secoué de sanglots hystériques au point que j'ébauche un geste vers lui ; mais il se calme, cligne de l'oeil à mon adresse, et reprend sa crise interrompue. Et c'est moi qui me sens idiot.

J'essaie de décoder la société bleue, en cherchant des détails significatifs ; mais sans guère de succès. Aucun nom de rue qui m'indiquerait ce que les Bleus tiennent à honorer (et au fait, comment diable s'y retrouvent-ils dans ce labyrinthe ?). Rien qui du dehors suggère une salle de spectacle. Des magasins, semble-t-il, mais sans personnel, et où les passants se servent tranquillement. Des inscriptions, presque

toujours obscures. Des clochards apparents, oui, mais aucun qui mendie. New York au carré, mais différent, avec la fièvre et sans la crasse, démesuré et pourtant sans désespérance. L'impression d'un endroit qui appartient à ses habitants et non l'inverse. Humain. Je ne peux pas mieux dire.

Ces ascenseurs à chaîne qui semblent le principal mode de déplacement vertical, je ne me résous pas à y recourir. Même les rampes me laissent circonspect. Je voyage en ligne droite et je prends garde à ne pas trop m'éloigner de chez moi, car je crains par-dessus tout de ne pas pouvoir retrouver mon chemin sans aide. Voyons les choses en face : j'ai peur de me trouver contraint de parler à quelqu'un d'autre qu'à George.

En fait, mes inquiétudes sont d'autant moins justifiées que seule une timidité irraisonnée me retient encore d'aborder un passant, et cela en dépit - ou à cause - tant des encouragements de George que des sourires de plus en plus fréquents qui me sont envoyés par de parfaits inconnus. George m'apprend que je suis une célébrité, que tous les Bleus ont fait ma connaissance par les médias, que je suis l'objet d'une sympathie générale. Mais rien n'y fait ! En me forçant à m'analyser, je me vois dans la peau de ces aborigènes qu'à l'ère des découvertes on amenait à Paris ou à Londres pour piquer la curiosité des grands. Quand je m'en ouvre à George, il éclate de rire :

- Frank, chacun de nous est né orange, un tiers d'entre nous sont intégrés dans le monde orange, nous baignons dedans même s'il ne s'en doute pas. Nous y avons, presque tous, des frères et des soeurs, des ancêtres pour les plus jeunes, parfois même des descendants ! Comment pourrions-nous te considérer de haut, ou comme un enfant ? Tu vis et tu agis comme un adulte dans les limites de tes possibilités, et nous apprécions fort l'ouverture d'esprit par laquelle tu affrontes la situation. Disons que nous te voyons comme tu pourrais voir un aveugle : une personne désavantagée par rapport à toi, mais qu'il est exclu de traiter en inférieure. Pour nous, ce ne serait d'ailleurs pas civitant.

- Peut-être... mais foncièrement, je reste un Orange, une sorte de sauvage tombé du ciel, un intrus tout juste toléré.

- Je t'ai déjà dit vingt fois le contraire, Frank. Dans le cas présent, considère-toi comme Bleu d'honneur. Je te vois grimacer, en pensant aux étiquettes de Blancs d'honneur collées aux Japonais par les Afrikaners ? Le bel amalgame ! Crois-tu que nos sourires sont de commande et que nous nous moquons de toi sitôt que tu tournes le dos ? Bon Dieu, Frank, c'est juste le contraire ! Assure-t'en par toi-même, découvre-nous ! Décide-toi à parler à quelqu'un d'autre qu'à moi. On te sourit, non ? Vas-y !

Pourtant, je ne me décide pas à aborder ces personnes improbables que je croise, même celles à l'air presque normal... du moins jusqu'au jour où les circonstances m'amènent à me perdre. Tout commence à trois cents mètres de chez moi quand je remarque parmi les passants une adolescente si adorable que je me mets machinalement à la suivre, plus par fascination qu'avec arrière-pensée : je me rappelle ce que George m'a dit de la résolution locale des conflits d'intérêts entre individus, certes ; mais mon subconscient n'a pas encore assimilé l'idée, et d'ailleurs la jeune fille qui me fascine tant ne doit guère avoir plus de quinze ans. Quand elle tourne la tête dans ma direction, je crains qu'elle n'ait remarqué mon manège et je la laisse partir sans qu'elle m'ait vu. D'ailleurs, je ne veux pas trop m'éloigner de mon appartement, et je fais demi-tour.

Je n'ai pas pris garde à un brouhaha croissant dans mon dos, et je me retrouve face à deux colonnes d'individus inquiétants accourant à toute allure de deux couloirs latéraux. Ceux de gauche portent des casques de motard hérissés de pointes, des uniformes bleu outremer avec de grandes lettres H sur la poitrine et le dos, des bâtons de deux mètres. Ceux de droite ressemblent à des géants sans tête, engoncés qu'ils sont dans de volumineux costumes multicolores, où on ne peut que deviner leur visage derrière une visière réfléchissante ; ils font tourner des chaînes de métal au-dessus d'eux. Quand ils se précipitent les uns sur les autres en criant des slogans indistincts, je panique et cours vers la première rampe venue. Mais la mêlée me suit, et des combattants sur roulettes me dépassent en hurlant. Il me faut un bon moment pour m'apercevoir que la bataille féroce qui se déroule tout autour de moi m'évite soigneusement comme en un ballet bien réglé ; d'ailleurs, rares sont les passants qui prêtent attention au combat.

Je tente de revenir sur mes pas, je me trompe de rampe, et au bout de dix minutes de zigzags, je comprends que je me suis perdu. Au prix d'un gros effort, j'aborde un passant plus banal que la moyenne, je ne dirai pas "moins exotique" puisqu'il a un aspect si caricaturalement français que c'est dans cette langue que je lui adresse la parole... même si, au dernier moment, j'ai une hésitation en me rappelant combien ici les apparences sont trompeuses ; et je lui demande bêtement :

- Vous parlez français ?

Il ne répond pas tout de suite et je me prépare à passer à l'anglais ; mais il lève une main, comme pour demander un moment de patience, alors j'attends, mal à l'aise, cinq secondes peut-être, et je l'entends dire :

- Oui, maintenant je parle français.

J'en reste stupide. Pas seulement de ce qu'il a dit, non : du fait que ses paroles ne correspondaient pas au mouvement de ses lèvres. Je finis par retrouver ma voix, je lui explique que je suis égaré, je lui décris tant bien que mal mon logement. Il interrompt mon flot de paroles :

- Ne vous inquiétez pas. Mais moi je ne suis pas disponible. Un moment.

Il me sourit encore une fois comme pour me calmer, lève les deux bras verticalement, un poing serré et une main tendue (on m'apprendra par la suite que c'est un geste convenu signifiant "Y a-t-il dans les environs quelqu'un parlant français ?"). Une grosse femme épanouie au visage couvert de scarifications accourt et me reconduit sans aucune hésitation à mon domicile, en m'expliquant que tout le monde sait où j'habite et que je ne dois pas m'inquiéter de tout ce qui arrive dans les rues. Elle me manifeste une sympathie si éclatante que j'en oublie mes réticences, et nous bavardons avec animation, tout au long du trajet. De quoi parlons-nous ? Devinez ! De moi. Du bruit qu'a fait ici mon accident, de mon coma dont tout le monde a suivi l'évolution. En quelques minutes, elle fait ma conquête avec la même efficacité que Magda Sheffield il y a quelques jours ; et quand elle m'a déposé chez moi, je décide que j'ai été timide trop longtemps. George a raison. Qu'ai-je à craindre ?

Quand George passe me voir un peu après, je lui raconte mon aventure, sans oser lui mentionner l'adolescente qui l'a involontairement causée. Il se moque gentiment de moi, mais je lui vois un air triste qui ne lui est pas coutumier. Et j'ai un pressentiment de mauvaises nouvelles.

- Frank, dit-il, j'ai été heureux de pouvoir te servir de guide pendant ces quelques premiers jours, mais ce n'était qu'une parenthèse. Je dois reprendre mon travail habituel. Mais ne t'inquiète pas, quelqu'un va me remplacer.

Du coup, ma gorge se serre. Et je prends conscience que je ne me suis jamais vraiment interrogé sur le métier de George. De l'avoir trouvé au pied de mon lit, je l'ai cru médecin ou infirmier. Mais il me détrompe :

- C'est par hasard que j'ai eu l'occasion de m'occuper de toi. J'ai été le premier témoin humain de ton accident, et j'ai prolongé mes vacances ici pour être sûr que tu t'en tirais. Quant à, disons, mon vrai métier, je passe mon temps à parcourir le monde en tous sens pour installer ces engins miniaturisés d'espionnage dont nous avons déjà longuement parlé. Et leur installation n'a rien d'une partie de plaisir car nous avons le monde à couvrir : d'une cave de Beyrouth à un coin de savane ougandaise, du palais d'un tyran à une chambre de torture dans une école militaire. J'ai vu les cinq continents, Frank, et des horreurs dans chacun d'eux.

- Tu as dû avoir du mal à passer inaperçu en Afrique et en Asie, dis-je avec une fausse gaieté qui cache mal mon trouble.

- Frank, dit-il doucement en montrant son badge, as-tu vu le X derrière mon nom ? Tu ne m'as pas demandé ce qu'il voulait dire, et je ne te l'ai pas expliqué car trop de notions nouvelles se sont déjà abattues sur ta tête en trop peu de temps. Mais pose un jour la question à la personne qui souhaite me remplacer et qui va arriver ici d'un instant à l'autre. À propos, cette personne va te faire une proposition dont je lui laisse la primeur, mais sache déjà que tu ne cours aucun risque à accepter. Tu as bien retenu ? Bonne chance ! Je te reverrai presque sûrement.

George s'éclipse avant que j'aie eu le temps de dire un autre mot, et je reste là, comme un naufragé voyant disparaître la fumée d'un navire. Machinalement, je me lève et je vais jusqu'à la porte de l'appartement, comme pour voir une dernière fois sa silhouette s'éloigner. Et je tombe nez à nez avec la rayonnante adolescente qui m'a tant fasciné le matin. Petite, mince, des courbes de jeune fille délicieusement soulignées par un étrange vêtement bariolé, de longs cheveux châtain qui encadrent un visage rieur, et une... présence, flagrante à en être presque palpable. Son sourire est radieux, et c'est à moi qu'il est destiné. J'en recule de saisissement dans la pièce, où elle me suit sans hésitation. Elle me regarde un moment sans parler, la tête penchée de côté, en un geste que je trouve instantanément irrésistible.

- Bonsoir, Frank, dit-elle gentiment (et sa voix, miraculeusement, est adorable, aussi fascinante qu'elle). Je m'appelle Aaa, avec trois "a". Tu viens de perdre ton accompagnateur, n'est-ce pas ? Quelqu'un devrait le remplacer. On m'a dit que tu m'as regardée tantôt et que tu semblais me trouver à ton goût ? Alors, me voici, toute prête à te servir de nouveau guide... et même, si tu le désires, de compagne ; car j' imagine que ce doit être fort pénible de se trouver seul dans un endroit trop neuf. Qu'en penses-tu ?

Tant pis pour ma fierté si je l'avoue, mais j'en reste muet comme une carpe, et c'est ma visiteuse qui reprend avec espièglerie :

- Après ce que George t'a expliqué, je ne pensais pas qu'il faudrait un tel effort. C'est moi que tu regardais... non ? Si c'est non, dis-le et surtout ne crains pas de me vexer : songe qu'il est impossible de vexer un Bleu sans sa participation active, même si tu essaies très fort.

Elle se moque de moi, mais avec une telle gentillesse que je n'arrive pas à en être blessé. Je racle enfin assez de salive pour répondre :

- Oui, mais je ne pensais pas... je veux dire... enfin quel âge as-tu ?

- Ah, c'est ça ? dit-elle en souriant. Je suis un spécimen relativement rare ici, une Bleue de troisième génération. J'ai été çue à douze ans, et mon vieillissement s'est aussitôt ralenti. J'ai aujourd'hui dix-huit ans, même si j'en parais quinze. Et sois sûr que, dans ma tête, je suis deux fois plus adulte que toi. Alors, ne t'inquiète pas. Et, pour cette fois seulement... laisse-toi faire.

Et elle me prend par la main et m'entraîne dans ce troisième hexagone qui sert de chambre. La suite... cela ne vous regarde pas vraiment, et ceci n'est pas ce genre de livre. Sachez tout de même que ce qui arrive alors est... doux, et ardent, et tendre. Totalelement inespéré. Mais plus délicieux que tout ce que j'ai jamais pu connaître.

Après avoir relu ces phrases que j'écris si longtemps après, j'ai une brusque peur de vous avoir donné une impression fautive, alors écoutez-moi bien : si ce que vous venez de lire vous a fait classer Aaa dans une de ces catégories où l'esprit orange se complait à enfermer la richesse humaine, oubliez cela, car vous faites fautive route. Mais comment vous expliquer qu'Aaa soit toujours ma compagne près de vingt ans plus tard, sans vous parler des relations que nous entretenons ? Oui, je répugne à étaler ma vie privée, mais ne jette-t-elle pas une lumière plus chaude sur ces rapports de Bleu à Orange qui vous angoissent tellement ? Alors, je vous parlerai d'Aaa, avec l'approbation chaleureuse de son sourire.

Bien sûr, les Bleus s'appliquent à eux-mêmes la Règle des Deux Tiers : la Centrie héberge deux bons millions d'entre eux, un troisième million se dissimulent à la Surface, enfin trois cent mille autres se groupent dans une seconde cité souterraine, quelque part sous l'Ancien Continent (celle qu'ils appellent Nouvelle-Centrie, à laquelle j'ai fait allusion avant, même si aucun Entretien n'en a parlé). Les Bleus cachés dans le monde orange y sont bien entendu indécélables, distribués dans tous les pays et toutes les classes sociales. Certains ont des enfants puisqu'on ne peut exclure qu'une indiscretion amène un jour les gens sans enfants à être soupçonnés, surveillés, incarcérés peut-être. Et ainsi, un jour, celle qui sera Aaa Diedekind Heulander naît en Californie sous un autre nom, qui n'était pas, mais aurait pu être, Ann Smith.

Ann naît donc dans une famille nombreuse apparemment banale. Mais les parents sont bleus, et la moitié des enfants sont cevables. Appartenant à cette moitié, elle devient bleue elle-même à douze ans, et se pose le problème de son avenir. La plupart des enfants dans son cas choisissent de demeurer quelque temps dans le monde orange ; certains même y restent définitivement, fascinés par cette vie hybride. Mais d'autres décident que leur voie est autre ; et Ann disparaîtra dans un faux accident, pour ressurgir en tant qu'Aaa dans les caves centriques. Le hasard en fera, quelques années après, la compagne d'un miraculé orange.

La compagne ? L'amie, la soeur, l'amante, l'égale surtout. Peut-être n'avez-vous pas conscience du miracle de cette égalité, de la merveille de nos rapports sans vainqueur ni perdant. Et je regrette de ne pouvoir vous sonder pour savoir combien m'imaginaient en dominateur, et combien en subalterne, alors que l'un comme l'autre était impossible. Mais quel discours vous décrira ce prodige d'équilibre ?

Si, un instant, je resterai ébahi devant la chance incroyable d'avoir trouvé d'un coup une partenaire idéale, je ne tarderai pas à comprendre qu'il ne s'agit nullement de chance, que c'est elle qui leut simplement être la réponse à mes rêves, à ceux même que j'hésite à exprimer. Et je saurai en même temps que toute autre Bleue physiquement acceptable pour moi jouerait le même rôle avec un bonheur égal : cela exclura de ma part toute dépendance.

Je lui demanderai, tant et plus, si de vivre avec un Orange comme moi ne la prive pas de la richesse de relation qu'elle aurait pu avoir avec un Bleu. Et chaque fois, elle rira et me dira que c'est un privilège de côtoyer le seul Orange vivant chez les Bleus, d'être le premier témoin de ses inquiétudes et de ses enthousiasmes.

Évidemment, je découvrirai la supériorité d'Aaa dans un domaine après l'autre : son QI double du mien, sa dextérité qui me laisse pantois, les huit langues qu'elle parle, l'aisance illimitée avec laquelle elle sait

s'adapter à tout. Heureusement peut-être pour mon subconscient, je garderai longtemps l'ancestrale certitude compensatoire de ma supériorité physique, du moins jusqu'à un certain jour. Un jour où j'ai brutalement appris que dans la pénible hypothèse d'un combat réel entre Aaa et moi, je partirais vaincu d'avance. Et cela, je le sais par le hasard du seul événement dramatique à m'être arrivé ici depuis mon accident ; événement que je vais vous narrer maintenant, en vous présentant mes excuses pour cette exceptionnelle entorse à la chronologie.

Cela se passe environ trois ans après mon arrivée, pas loin d'Altman. Je suis à l'air libre ! un air que je respire à pleins poumons. Un pâle soleil illumine timidement le sol enneigé, ce sol innocent sous lequel, inimaginablement, flamboient deux cents mètres plus bas les thergateurs de Shrangarh, les soleils artificiels qui alimentent la Centrie.

J'ai toujours aimé l'hiver et je me rappelle avec bonheur les marches à grandes enjambées dans la neige vierge, dans la vaste campagne autour de la maison de mon enfance. Mes hôtes forcés acceptent de grand coeur ces longues promenades où je reprends avec le monde interdit un contact précieux pour moi mais sans danger pour eux. Je sors tous les jours, et le plus souvent, Aaa me tient compagnie. Nous marchons silencieusement, la main dans la main, en harmonie profonde avec la nature ensommeillée. Jusqu'à ce jour où se brise le silence.

Quand un couinement rageur éclate non loin de nous, je ne tressaille même pas, tant le monde est paisible : je me contente de tourner la tête vers la source du bruit. Et je vois à dix pas la bête qui nous regarde.

Pas un loup : seulement un chien de belle taille. Mais si j'aime bien les chiens, celui-ci me fige : il est hideux, une bave verdâtre coule de ses babines convulsivement retroussées, il est secoué de frissons spasmodiques, il gronde avec des hoquets. Le souvenir de lectures horribles remonte à ma mémoire. Nous sommes en danger, affreusement.

Quel secours ? Nous sommes à la frange extrême du domaine aérien bleu. Une caméra doit nous suivre de loin, et la venue d'un chien errant a dû être repérée ; mais sans les détails inquiétants, sinon nous aurions été avertis. Non, la menace est imminente, et nous sommes seuls. Je cherche des yeux instinctivement une arme, un bâton, une pierre, n'importe quoi pour se défendre, pour survivre. Mais il n'y a rien, et le chien se ramasse, il va bondir.

(Un moment horrible. La paix profonde de l'hiver, et une brusque menace de souffrance, de mutilation, de mort. L'irruption d'horreurs oubliées. La violence primaire et nue d'une bête folle... En face : nous deux, impuissants, les mains vides. Moi, passe encore, mais Aaa ! Mon Dieu !)

J'ébauche un geste pour me placer devant Aaa ; je me tourne vers elle, pour lui crier de fuir, d'appeler du secours pendant que j'essaierai de retarder la bête. Mais mon geste meurt, ma voix s'enroue, quand je vois le regard d'Aaa, un regard inconnu, un regard de cauchemar où étincelle une sauvagerie glaciale, méthodique, implacable, pire, oh bien pire que celle de la bête enragée. Et si j'ai vu des images d'hommes ressemblant à des fauves, je ne concevais même pas l'idée d'une femme fauve. Et ma gentille Aaa, si douce, si chaleureuse, Aaa gronde d'une voix rauque :

- Frank. Ne bouge pas... !

Et elle fait vers la bête quelques pas lents, tandis que je reste là, figé, paralysé, stupide. Quand le chien bondit, elle se laisse tomber à quatre pattes et elle lâche un cri féroce, affreux, invraisemblable, un hurlement si bestial que le chien déconcerté hésite un quart de seconde avant de se ressaisir. Et elle en profite pour sauter sur lui. La suite est un enfer de sang et de rage, dont je suis le spectateur atterré. Et tant pis si vous me méprisez, mais je finis par fermer les yeux et par attendre ; jusqu'à ce qu'un silence ouaté retombe, et que j'ose regarder à nouveau.

La bête gît en lambeaux, le crâne éclaté, les yeux crevés, son pelage ensanglanté rougissant la neige. Debout devant moi, Aaa est une statue de sang, mais ce sang n'est pas le sien. Des gouttes vermeilles coulent de ses ongles et de ses dents, et une férocité sans nom emplît toujours son regard. Moi, muet, effondré, accablé, je secoue la tête, comme pour refuser cette réalité hideuse. Puis, en une seconde, la flamme barbare dans les yeux de ma compagne cède la place à la tendre sollicitude qui m'est si familière. Aaa me prend doucement la main, et murmure avec un sourire triste :

- Frank... ne prends pas l'air si catastrophé. Ton esprit le savait, et maintenant tes tripes le savent. Mais moi, je suis la même. Ce que j'ai dû faire à ce pauvre chien parce que je n'avais pas le choix des moyens est

horrible, et me poursuivra longtemps. Et malgré la lorition, je me laisserai hanter, et il me faudra toute ta tendresse pour être apaisée. Me comprends-tu, Frank ? Et même sinon... puis-je compter sur toi ?

Je la serre contre moi, insoucieux du sang dont je macule mes propres vêtements. N'est-ce pas la deuxième fois que les Bleus sauvent ma vie ? Mais les dégâts de mon subconscient mettront longtemps à se cicatrifier, même si ce jour-là nos mains se joignent à nouveau et si nous reprenons en silence notre promenade interrompue.

Pour en revenir à ces premiers jours de notre rencontre... n'oubliez pas qu'Aaa et moi soyons ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Chaque jour, elle passe sept ou huit heures avec moi, mais disparaît le reste du temps vers ses autres occupations. Je ne suis pas d'un naturel exclusif, et cet arrangement me convient parfaitement. Il assure à l'un comme à l'autre un espace de liberté que je goûte fort... mais je goûte encore plus de la voir ponctuellement me rejoindre.

Chaque jour, pendant ces quelques heures, Aaa prend en main le novice que je suis et entreprend de me familiariser avec la vie quotidienne de la Centrie. Je suis écartelé, entre l'accablement face à la masse d'informations nouvelles à assimiler et la fascination qu'elles m'apportent chaque fois. Une fascination que je désire vous faire partager, car je ne vous ai décrit mon cadre de vie centrien que très incomplètement, et les Entretiens vous laisseront sur votre faim.

Oui, mais de quoi parler d'abord, parmi mille sujets possibles ? de ce qui est fondamental ?

Le temps, par exemple ? Essayons !

Dans ce lieu souterrain qui ignore le jour et la nuit, chacun vit au rythme qu'il souhaite. Si la plupart se plient aux vingt-quatre heures inscrites dans leur métabolisme, d'autres adoptent, lorition aidant, un cycle de vingt ou trente heures parfois mieux adapté à leurs activités, sans paraître en souffrir. Mais même ceux qui vivent à heures fixes se répartissent sur toute l'horloge : à chaque instant, des gens dorment et d'autres veillent, mangent, s'agitent. Et ce ne sera pas le moindre de mes ahurissements que de voir ce monde sans pause, où rien ne s'arrête jamais, où le visiteur venu des antipodes peut continuer à vivre à son heure d'origine sans en être pénalisé. Car même deux personnes vivant à des rythmes totalement dissemblables peuvent trouver chaque jour douze heures communes où travailler ensemble. Si, douze : la lorition optimise le sommeil comme toute autre activité consciente, et un Bleu peut s'endormir instantanément même dans les circonstances les plus impossibles, pour en émerger reposé après bien moins de temps que vous ou moi.

Mieux : d'en être libéré, je prendrai conscience pour la première fois de la tyrannie antique du rythme solaire, qui oblige chaque peuple, bon gré mal gré, à marcher au même pas ; et de la flagrante inefficacité que secrète ce synchronisme forcé. Jamais ici on ne rencontre un restaurant bondé, puisque ses clients se répartissent sur toute la journée au lieu de s'y bousculer tous ensemble aux mêmes instants. Jamais un service ne vous nargue de ses horaires impossibles : tout est ouvert en permanence.

J'ai vite noté que toutes les horloges centriennes étaient numériques plutôt que dotées des classiques aiguilles. Car le cadran traditionnel, qui n'indique que douze heures, ne suffit pas à identifier si c'est le matin ou l'après-midi ; et ici, il n'y a pas, comme partout ailleurs, de ciel visible ni de foule synchrone pour lever l'ambiguïté. Au surplus, la Centrie affiche l'heure de Greenwich, dans un mépris souverain de la course du soleil cent ou deux cents mètres plus haut. (Et n'y voyez pas de chauvinisme britannique : le choix ne date que de 1899, et ne procède que de considérations techniques.)

Quant à la date... vos multiples calendriers sont tous les bienvenus sur les horloges bleues, où clignent en alternance vos diverses ères. S'y joint une date centrienne qui se limite à égrener les jours écoulés depuis ce premier mai 1861 qui a vu émerger les quatre de Sheffield ; il paraît que cette manière de compter plaît assez aux astronomes. Lorsque par la suite je pourrai examiner à loisir de vieux journaux bleus, j'en trouverai datés en clin d'oeil ; comme celui annonçant Pearl Harbor, qui porte la date du 29439 mai 1861 (vérifiez si cela vous amuse ; n'oubliez pas les années bissextiles, ni que 1900 ne l'était pas).

Ou encore, après le temps, l'espace ?

Le fait souterrain marque son emprise en ce domaine aussi. La Centrie doit être le seul habitat réellement tridimensionnel de la planète. Vos grandes métropoles peuvent bien faire illusion avec les immeubles-tours crénelant l'horizon, mais leur plate réalité est que le niveau du sol y est le passage forcé d'un bâtiment à l'autre : si tant d'images de cités futuristes montrent des ponts reliant les immeubles, c'est pour l'effet de choc, pour le contraste avec le monde réel où l'idée est impensable. Un pont, imaginez ! c'est une issue de plus à surveiller, c'est un accès nouveau pour les criminels, c'est une ouverture supplémentaire vers un

monde suspect. De tels scrupules n'ont pas cours en Centrie, où seules sont fermées à clé les portes ouvrant sur un danger immédiat, un risque de dommage involontaire, un précipice béant ; et encore la clé pend-elle (c'est une image : leurs clés sont des codes de déverrouillage) à portée de qui estime avoir une bonne raison d'ouvrir.

Le revers de la médaille est l'extrême complication de la topographie centrienne, totalement étrangère à la notion de "plan". Naïvement, j'ai demandé au début pourquoi il n'existait pas un plan par étage, mais Aaa m'a vite démontré l'inanité de mes espoirs. Pour vous l'expliquer, permettez-moi une comparaison : imaginez que dans le sud de Manhattan (les canyons de ciment autour de Wall Street), on décide que le mètre carré est trop cher pour le gaspiller en rues, et qu'on construise par-dessus les chaussées, afin de tout relier en un immeuble unique, hétérogène et colossal. Cet immeuble composite aurait bien un rez-de-chaussée commun, puisque tout part du sol, mais comment définir son dixième étage, alors que telle hauteur correspond au dixième étage de tel bâtiment d'origine mais au neuvième d'un voisin et au onzième d'un autre ? C'est ce qui se passe en Centrie, avec la circonstance aggravante qu'il n'y a même pas de rez-de-chaussée commun pour faire l'unanimité.

À l'origine, la Centrie s'est développée à partir d'une demi-douzaine de noyaux spécialisés dont chacun avait sa vie et sa croissance propre ; ils n'étaient alors reliés que par de longues galeries. Ces noyaux ont d'abord crû régulièrement - par exemple en blocs et étages prismatiques hexagonaux dans le cas de Neuman - mais il est frappant de voir comment ces organisations rigides se sont progressivement résolues en un imbroglio total, où seul le centre de chaque noyau conservait la trace de la logique initiale. Puis les noyaux ont conflué, et maintenant seuls des panneaux signalent les limites d'Akchensk ou d'Auschweig, de Shrangarh, de Ktembwe ou d'Axtlan ; des limites d'ailleurs fluctuantes, puisque ces pancartes se déplacent mystérieusement d'un jour à l'autre. Ces limites sont si peu des frontières que les domaines des "villes" centriennes se recouvrent sans vergogne : l'endroit où j'habite est commun à Guangjing et à Neuman, parfois aussi à Tereya, la "ville flottante" qui vagabonde sans fin d'un coin à l'autre de la Centrie, dont elle a fait vingt fois le tour en un siècle.

Tout cela semble fort déroutant pour le novice qui se demande souvent comment diable il va s'orienter pour aller d'un endroit à l'autre. Mais la dmatique bleue, qui sait, le guidera de multiples manières ; dont ces fulgurations multiples sur les murs : autant de messages convenus adressés aux passants pour leur indiquer le chemin.

Le principal avantage de cette approche tridimensionnelle de l'espace est que les déplacements sont terriblement réduits. Imaginez une ville plate traditionnelle reconstruite REELLEMENT sur dix étages : toutes les distances y sont automatiquement divisées par trois (dont, il est vrai, quelques mètres verticaux, mais ce n'est pas cher payer la réduction !). La moyenne de cent cinquante mètres de hauteur de la Centrie correspond à une cinquantaine d'étages : elle divise par sept la taille des voyages et permet à deux millions de personnes de s'agglomérer sans entassement aucun sous une surface de cinq kilomètres sur huit. Calculez : cinquante mille personnes au kilomètre carré, un chiffre à faire évoquer Hongkong ou autres fourmilières du Tiers Monde. Et pourtant ! Il faut avoir comme moi erré dans les immenses parcs souterrains, arpenté les vastes places presque désertes, canoté sur les étangs artificiels, pour apprécier les gains fabuleux qu'apporte la troisième dimension. Je vis dans une ville aussi peuplée que Glasgow ou qu'Atlanta, mais rien n'y est à plus d'une heure de marche, souvent moins puisque l'habitat se rassemble au centre et les activités à la périphérie. (Évidemment, presque tout déplacement implique une montée ou une descente, qu'assurent rampes et ascenseurs à chaîne, avec des monte-charge pour les colis ou les moins valides.)

Les dangers classiques des installations souterraines sont anticipés : l'incendie, l'inondation, l'asphyxie. L'invasion, aussi, et des tunnels de fuite rayonnent dans toutes les directions. On m'apprend que la Centrie peut en vingt-quatre MINUTES se vider de sa population ; un chiffre qui me laissera longtemps incrédule, jusqu'au jour où j'assisterai à un exercice d'évacuation : des sirènes qui retentissent inopinément, et des flots de gens qui se mettent à déferler autour de moi dans la trompeuse apparence d'un énorme désordre, démenti par la fluidité irréaliste et par l'absence de toute bousculade. Pour moi, un révélateur saisissant de la profondeur de la puissance bleue, bien au-delà de la simple discipline personnelle et collective.

Pourquoi ne pas mentionner ici un autre détail du quotidien lié en un sens au temps et à l'espace : les "verres" ? Comme je l'ai déjà découvert et raconté plus haut, miroirs et fenêtres offrent ici moins de banalité que leurs équivalents à la Surface. Votre verre, classique et sans surprise, s'appelle ici verre-0. Le verre-1 a en sus une opacité réglable, dans chaque sens indépendamment. Puis la dmatique met son grain de sel :

quand on recouvre de capteurs et d'écrans holographiques les deux faces d'une plaque métallique, on obtient du verre-2. Pourquoi "verre" ? Parce qu'il donne l'impression du verre ordinaire, quand on lui fait afficher sur chaque face ce que capte l'autre ; vous devinerez cependant qu'il ne s'agit là que d'une utilisation triviale de ses capacités. Le verre-3 y ajoute des traitements de l'image, fausses couleurs, délais programmés, modélisation. En bien des endroits, la Centrie est un palais des glaces où mieux vaut ne pas croire d'office le message de ses yeux.

(Au passage, le verre-3 constitue l'unique moyen d'arriver à une quasi-invisibilité. Revêtez un individu d'un scaphandre en verre-3, réglez le revêtement extérieur pour qu'il présente ce qu'on verrait si le porteur était parfaitement transparent, et vous obtenez ce qui se fait de mieux depuis le Griffin de Wells... en tout cas si on n'y regarde pas de trop près. Mais dans la pénombre, ou dans un environnement complexe comme un coin de forêt, le résultat est saisissant. Attendez, et vous verrez ! ou plutôt, bien entendu, vous ne verrez pas.)

Bizarrement, j'ai éprouvé mon plus grand choc "spatial" quand j'ai vu comment ils voyaient la Surface, votre monde orange. Que les découpages de la Centrie aient eu de quoi m'étonner, quoi de plus naturel ? Mais je m'attendais au moins à retrouver des images familières dans leur représentation de la Surface. Alors, quand j'ai vu mon premier planisphère !

Notez qu'avant de le voir, je m'étais bien demandé s'il serait centré sur l'Europe ou sur l'Amérique, ou, qui sait ? sur la Chine, pour éviter de choisir entre les Fondateurs et leurs successeurs (c'est seulement à vingt ans que j'ai appris l'existence de planisphères sinocentriques où c'est l'Atlantique qui se fait cisailier ; logique qu'un Chinois - ou un Australien - voie ainsi la planète, et pourtant une surprise pour moi). En Centrie, la réponse est : "eurasiocentrique" et redondant, élargi sur cinq cents degrés de longitude avec l'Ancien Continent au centre et une Amérique entière à chaque bout, à gauche comme à droite. Aucun océan ni aucun continent n'est mutilé.

- Sais-tu, sourit Aaa, que vos divers planisphères ont eu de pernicieux effets sur les subconscients ? ainsi, qu'aux États-Unis certains ont intériorisé la fausse image d'une Russie éclatée en moitiés disjointes et donc, en quelque sorte, plus vulnérable ? Ne ris pas ! C'est vrai.

Vous vous demandez peut-être en quoi ce planisphère, même étalé, a pu me valoir un choc ? Simple : parce qu'il est énantiomorphe des vôtres, je veux dire retourné comme dans un miroir, avec l'Ouest à droite et l'Est à gauche ; si bien que pendant deux secondes indécises, j'ai cru voir le dessin d'une planète étrangère, avant que des détails me fassent reconnaître un visage inaccoutumé de notre globe.

- Logique, dit Aaa avec un clin d'oeil : vivant sous le sol, nous voyons la Surface par en dessous, donc inversée. Non, blague à part, il y a eu un désir volontaire de briser les schémas qu'avait déjà instillés notre enfance orange, en nous contraignant à voir le monde d'un oeil neuf.

Mon premier planisphère ne montrait que les caractères physiques, non les découpages administratifs. J'ai donc eu droit à un deuxième choc la fois suivante, quand j'ai vu le monde tel que les Bleus le structurent. Comme si son image inversée ne paraissait pas assez surréaliste, ils le découpent étrangement par un système de frontières totalement différent des vôtres. Enfant, je me jetais sur les atlas historiques, fasciné que j'étais de voir les pays familiers marqués de noms oubliés, ou déformés par des frontières aujourd'hui caduques. Que le nom de Louisiane ait pu désigner un immense domaine allant jusqu'aux Grands Lacs, plutôt que ce vague résidu à l'embouchure du Mississippi, voilà qui me faisait rêver. Alors, quand j'ai vu l'Amérique inversée barrée du nom de Cénogée, avec sa moitié nord fendue VERTICALEMENT... sans même l'excuse de la distance temporelle : ce monde et le mien coexistaient au même instant !

Mais quand vous lirez ceci, vous le saurez déjà. Lors des Entretiens, vous aurez découvert avec la même surprise que moi une géographie bleue secrète où plus d'une frontière orange immémoriale peut se faire couper à angle droit ; ainsi du continent nord-américain, avec ses deux "zones" bleues, l'occidentale et l'orientale. Ici, on les dessine d'habitude en brun et en vert respectivement ; et sans aucun saut brutal d'une couleur à l'autre, mais avec un dégradé lent où le brun se substitue progressivement au vert quand on part vers l'ouest, à l'instar du jeune homme du proverbe. Le spectateur doit prendre du recul pour apercevoir une ligne floue serpentant de la baie de Hudson à New Orleans par les Grands Lacs et le cours du Mississippi ; elle délimite assez vaguement deux versants de l'Amérique du Nord, le pacifique et l'atlantique, en ignorant superbement vos frontières historiques, le quarante-neuvième parallèle et le Rio Grande del Norte. Et, par-dessus le marché, la Floride comme le Sud du Mexique ont leur vert et leur brun visiblement nuancés par la teinte grenat typique des Caraïbes et de la partie atlantique de l'Amérique du Sud (les Caraïbes sont bien entendu elles-mêmes affectées en retour par les couleurs septentrionales).

Et si cette organisation ignore vos bornes-frontières, vos rideaux de fer et de bambou, et tous les obstacles que vos innombrables États souverains s'ingénient depuis si longtemps à ériger entre eux... c'est que la puissance bleue se rit d'eux. Vous qui parlez de multinationales et d'organisations transfrontalières... en voici l'aboutissement.

Aaa démonte aussi pour moi un autre mécanisme de mon inquiétude... un rouage dont je n'avais pas pris clairement conscience, mais qui rendait pénibles toutes mes sorties : pourquoi la diversité de ceux que je croisais me restait si pesante.

- Frank, comprends bien qu'il n'y a entre ceux que tu rencontres pas de point commun autre que la civitanee. Une foule américaine, ou japonaise ou nigériane ou argentine ou française, ressortit à une culture donnée, en respecte les règles écrites ou sous-entendues. Même quand ces règles te sont peu familières, au moins il y en a, et tu peux envisager de t'y conformer avec le temps. La Centrie est une macédoine de civilisations, et par-dessus le marché nous sommes bleus. Nous avons des racines, mais nous nous en écartons pour partir dans tous les sens. Et toi, quand tu nous regardes, tu recherches inconsciemment les points de repère qui te permettraient de t'aligner. Il n'y en a pas. Mais ce n'est pas grave, car personne ne te demandera de rentrer dans le rang ! Dans quel rang ?

- Tu me demandes de lutter contre un instinct grégaire qui constitue la base de toute civilisation !

- Nous SOMMES grégaires ! Nous sommes entassés ici à deux millions, sans nous entre-tuer, en arrivant au contraire à collaborer avec une efficacité rare, dont tu n'as pas encore vu le quart des résultats. Mais nous ne sommes pas moutonniers. Un phénomène typique à la Surface, même dans les zones que leur pauvreté devrait en protéger, c'est la mode. Ce dont tout le monde parle parce qu'il faut en parler, ce qu'il faut porter ou détenir, même aux dépens de besoins plus vitaux. Comme disait un Orange cynique, la mode est la personnalité de ceux qui n'en ont pas. Tu auras déjà pu le deviner à nos vêtements : il n'y a pas de mode en Centrie, ou juste le minimum voulu pour mettre un peu de piment. Et cela s'applique à la plupart des aspects de notre vie. Un Bleu a de la personnalité, il en aurait même presque trop. Et au fait : pas de vedettariat, bien sûr.

J'écoute avec pas mal de scepticisme, mais l'avenir confirmera ce que j'entends. Là où pullulent les talents comme les moyens de l'exploiter, on n'est pas condamné à voir toujours les mêmes têtes, à entendre constamment les mêmes voix... et à suivre en voyeur les faits et gestes les plus anodins, même privés, d'individus trop publics. Tout un système, à base commerciale, bien sûr, mais qui me paraissait si bien aller de soi que c'est Aaa qui doit me faire prendre conscience de certains détails. Ainsi, la couverture d'un magazine orange exhibe presque invariablement le visage d'un être humain, quelle que soit la variété de l'information en pages intérieures. Pourquoi ? Posez-vous donc la question.

- Warhol prédisait un avenir où chacun serait célèbre un quart d'heure. Vous y êtes !

- Même pas. La célébrité est temporaire, mais aussi localisée. Les noms connus de tous sont bien rares. Les Fondateurs ; parfois un artiste dont une oeuvre a frappé un public plus étendu, comme Qvist ou Gibrel ; ou un hasard de l'Histoire, comme Æhrnst ou Rixhorg... ou toi, Frank.

Je hausse les épaules.

- Tu connais la vieille contradiction de la mère qui veut que son gosse soit le plus beau et le plus intelligent, et en même temps parfaitement normal. Je partage les mêmes noeuds. Si je dois me sentir éternellement inadapté, à quoi bon être célèbre ?

- Frank, explique-t-elle posément, tu as eu jusqu'ici des contacts avec quatre Bleus...

- Cinq. Tu as oublié celui qui avait l'air français.

- Celui-là, tu n'as fait que l'entrevoir. T'es-tu senti longtemps mal à l'aise avec aucun d'entre eux ? Dans mon cas, ta timidité n'a guère duré plus de trente secondes.

- Tu avais des arguments particuliers, non ?

- Alors disons une minute avec les autres. Tu parles d'inadaptation, et tu oublies que les autres sont BLEUS, Frank. Un Bleu, quel qu'il soit, s'adapte à toi. Il ne s'attend pas que tu t'adaptes : il te sait orange.

- Ça va, tu as raison. Je te promets de sortir de ma tanière.

- Pourquoi attendre ?

- Que veux-tu dire ? dis-je avec une pointe d'inquiétude.

- Frank, tu as récupéré presque entièrement ta forme physique. Quant au mental, tu as très bien encaissé le choc de la découverte. Tu te rends compte que cet appartement-ci est une sorte de refuge arrangé pour toi, pour faciliter tes premiers jours. Mais si tu veux nager, il est temps que tu sautes dans la piscine. Emballe ta documentation, et viens vivre chez moi. Ne t'inquiète pas : mes parents sont toujours en Californie et la civitançe garantit que personne ne va nous importuner. Nous pourrons vivre en amoureux si ça te fait plaisir, ou nous lancer la vaisselle à la tête si tu préfères. Et le jour où tu en auras assez, il te suffira de demander un logement à toi, ou d'aller vivre chez quelqu'un d'autre. Difficile de dire mieux, non ?

Face à un sourire si irrésistible, comment pourrais-je refuser ? C'est pourtant à regret que je quitterai l'appartement qui a adouci l'émotion de mes premières découvertes.

J'en sors ce 12 septembre, bien loin d'imaginer le traumatisme que me réserve cette journée (et si vous lisez ce livre sans rien en connaître d'avance... vous aussi, préparez-vous à un choc).

Ma compagne m'entraîne vers un monte-charge et l'instant d'après nous plongeons, plus bas que jamais, jusqu'à un étage de lumière aveuglante. Elle m'a pris la main et je la suis à travers des couloirs inconnus. Au détour d'une rampe, un tapis roulant serpente à une allure inquiétante, mais elle me force à sauter dessus avec elle : et me voici parti pour un trajet de vingt minutes où mon réservoir d'images centriques doublera, où me seront dévoilés de vastes espaces, alors que jusqu'ici je n'avais vu de la Centrie que des galeries closes, fussent-elles cyclopéennes.

Je découvre d'abord un vrai parc, avec des arbres de trente mètres et des cerfs, des massifs de fleurs étranges, des étangs à flamants roses, même je crois voir un crocodile (et on me confirmera plus tard que j'ai bien vu) : le tapis qui me véhicule traverse le parc si directement que je dois me baisser pour éviter les feuilles des branches basses. Un peu plus loin, nous plongeons dans un brouillard si épais qu'Aaa devient un fantôme gris, puis sans avertissement la vue se dégage sur un panorama si immense et si inondé de soleil que je me crois revenu à l'air libre, jusqu'à ce que le mouvement relatif du "soleil" révèle qu'il n'est pas à plus de cinquante mètres de haut. À peine ai-je le temps de jeter un oeil sur les champs (des rizières ?) où paraissent s'agiter des paysans, que le tapis plonge dans un mur rocheux, pour nous entraîner longuement en un chaos de grottes fangeuses où errent des silhouettes spectrales.

Quand nous en sortons enfin, je regarde autour de moi. Encore un lieu haut de plafond, mais un plafond que notre tapis frôle, surplombant une sorte de ville. Je me penche pour regarder en bas...

Et je me fige tout à coup.

INTERMÈDE : KROHNE

Mon histoire personnelle n'a guère d'intérêt. Je suis née à Berlin en 1911. Ma mère est morte en couches et mon père est tombé sur la Marne à la fin du mois d'août 1914. Après, j'ai été ballottée entre des cousins éloignés que je n'intéressais guère, si bien que ma disparition en 1924 n'a fait pleurer personne, et moi encore moins. Ici, je suis devenue ce qu'on pourrait appeler une spécialiste en organisation ; et c'est ce qui vous amène, si j'ai bien compris ? Les limites floues de nos entités administratives paraissent vous perturber.

Je comprends d'autant mieux votre perplexité que j'y suis passée moi-même. L'évolution a développé chez les animaux complexes des obsessions territoriales qui ont ancré très tôt l'idée de frontière dans la nature humaine, au point qu'on a du mal à la relativiser. Les Fondateurs s'en sont inquiétés, et de cette inquiétude est né ce qu'on appelle le Principe de Gradience, celui qui substitue à l'idée de frontière celle d'un gradient : une évolution progressive par opposition à un saut brusque... mais vous avez étudié la géométrie, et vous savez ce qu'est un gradient aussi bien que moi. Le Principe a pour but essentiel d'enrichir la variété des choix. Nul ne vous somme plus de choisir entre blanc et noir, quand vos préférences iraient plutôt à une nuance de gris.

Ce qu'il en est résulté ici... Imaginez-vous la Centrie à ses débuts, avec la couronne Sakaga rangée en hexagone autour de Neuman. La Centrie était alors bien clairement divisée en sept noyaux, et on avait imaginé de les typer ; chacun pouvait ainsi se choisir un milieu correspondant à ses goûts du moment, ou à sa culture de prédilection ; voire à sa langue dans le cas d'arrivants trop récents pour être devenus polyglottes.

Sept mondes différents, cela peut vous paraître limité, mais la définition des types s'inspirait du Principe : des noyaux opposés montraient des caractéristiques contradictoires, et exerçaient sur les voisins une influence dépendant des distances respectives.

Par exemple, je prends l'axe est/ouest : le noyau oriental, Auschweig, était (et est toujours) un modèle de propreté immaculée et de rectitude géométrique, une utopie d'hygiéniste obsédé par l'angle droit ; même les brins d'herbe semblaient y être rangés pour l'inspection. À l'ouest, au contraire, Shrangarh entassait ses courbes et ses encoignures, avec des miroirs et des trompe-l'oeil adroitement distribués pour que nulle part le regard ne porte à plus de vingt mètres sans se leurrer ou se perdre ; il fallait louvoyer entre les marchandises entassées partout, et garder les yeux au sol pour ne pas trébucher sur la volaille. Et en conformité avec le Principe, Ktembwe et Guangjing, voisins d'Auschweig sur la couronne, étaient plus "géométriques" qu'Axtlan et Akchensk ; enfin Neuman, au centre, restait dans la moyenne.

Bref, on voyait déjà apparaître le futur gradient est/ouest allant de l'ordonné au désordonné ou, si vous préférez un vocabulaire pompeux, du négentropique à l'entropique. De manière analogue, Akchensk et Ktembwe dessinent un axe "nord-ouest tiers de nord/sud-est tiers de sud", où la stimulation sensorielle va en décroissant : à Akchensk, on s'empoigne et on se tripote en toute occasion, on s'empiffre, on se parfume à mort ou on pue carrément, le tout dans une débauche de couleurs et de bruits. À Ktembwe, on chuchote, on se désodorise, on se vêt de neutre et on ne se touche pas en public. Axtlan et Guangjing définissent un troisième axe, allant du désert à la cohue.

Pour être complète, je dois ajouter un gradient de chaleur du haut en bas. Il fait frais sous la voûte et chaud au fond. Mais il s'agit moins de sociologie que de contraintes physiques dans ce cas particulier. Une piscine est d'ailleurs plus facile à creuser qu'à suspendre.

Quand les noyaux ont enflé puis conflué, les gradients ont pu prendre de la consistance, d'où l'actuelle diversité de situation. En pratique, chacun des noyaux définit aujourd'hui son "territoire" comme l'ensemble des zones répondant à ses critères d'origine, quitte à déborder sur les voisins et à avoir des tas d'enclaves. La sévérité des critères est modulée pour que les noyaux restent de volumes approximativement voisins. Deux chiffres seulement : faites le total des volumes des sept noyaux et vous obtenez 220 % du volume total ; cela donne une bonne idée du recouvrement. En outre, un gros quinzième du volume échappe aux critères des sept noyaux et s'organise différemment, en un capharnaüm de cités franches entrecroisées, à faire pâlir un fanatique du centralisme.

Je vous vois toujours aussi perplexe. Vous imaginez d'incessants conflits de compétences ? Ici, tout se résout à l'amiable, et l'amiable est automatisé au point que le plus souvent personne d'humain ne sait qu'il y a eu conflit. Il peut vous sembler que la division stricte de la Surface en juridictions sans chevauchement rend la solution des différends plus simple ? En théorie, oui... si chacun restait chez soi et y gardait ses productions et sa pollution, et s'il n'existait pas d'organisations transnationales, par exemple si les religions étaient purement locales. Allez interroger un de vos juristes... Pardon, désolée, j'oubliais.

Un exemple ? Une entreprise suisse pollue le Rhin à Bâle. Quel recours ont l'Allemagne, la France, les Pays-Bas ? Ne serait-il pas plus logique que les réglementations antipollution de ces trois pays s'imposent à la firme bâloise concurrentiellement aux règles suisses ? Imaginez qu'un accident libère des nuages toxiques. Est-il acceptable que l'alerte soit donnée plus tard ou moins efficacement, simplement à cause de la frontière entre l'empoisonneur et ses victimes ? Dans l'optique bleue, il est normal que la loi d'un pays couvre, outre ce pays, tout endroit susceptible de lui causer du tort ; donc à la limite le reste du monde, mais de manière dégressive. Une législation de type quantique, avec des nuages !

À propos de la Surface, justement, nous y disséminons nos équipements et un million de Bleus y vivent, ce qui exige une sérieuse organisation là aussi. Cependant, nous n'interagissons quasiment pas avec vous, nous employons nos propres infrastructures... et ne vous étonnez donc pas si nous ignorons vos frontières traditionnelles. Leur effet est si minime ! Et nous découpons le globe en secteurs et en sous-secteurs, sur la base des chiffres de population orange, puisque nous y sommes représentés de façon proportionnelle. La planète comprend quatre secteurs, qu'on s'est à l'origine amusé à dénommer Cénogée, Éogée, Mésogée et Hespérogée ; des noms très dix-neuf, et qui figurent encore sur nos cartes, même si dans le langage courant, les gens parlent d'Amérique, d'Estasie, d'Ouestasie et d'Eurafrique. Orwellien, non ? Cela dit, quand "Amérique" est ambigu, "Cénogée" vient à point.

Quatre ou cinq zones par secteur, quatre ou cinq régions par zone, et quatre ou cinq districts par région : quatre cents districts quadrillent la planète, chacun couvrant trois à cinq millions de personnes en 1880, cinq à quinze millions un siècle après, explosion démographique aidant. Encore a-t-il fallu scinder des districts en maints endroits.

Vous venez d'Evansville. Pour vous, c'est "Evansville, Indiana, USA", pour nous "Evansville, Bas-Ohio, Louisiane-Nord, Amérique Nord-Est" ; et je simplifie, car le flou des limites fait qu'Evansville fait partie de plusieurs districts, mais celui du Bas-Ohio pèse plus lourd. Remarquez au passage le nom de région : la "Louisiane" dont on parle est l'immense région anciennement occupée par la France, pas celui des États-Unis qui a hérité du nom. Et bien sûr l'"Amérique Nord-Est" est la Cénogée Nord-Est. Il existe aussi une "Amérique Sud-Est" : centrée sur le Brésil, pas sur la Georgie.

Mais ces "divisions" géographiques floues ne définissent qu'une seule des dimensions de nos organisations. Nous avons des structurations par secteurs d'activité à l'échelle de la planète, des secteurs limités par des frontières logiques aussi indistinctes que les autres. Vous commencez tout juste à parler de logique floue pour vos ordinateurs... nous y sommes rompus depuis des décennies ! La réalité est ainsi.

Ce que je FAIS réellement ? J'ai bien peur de ne pouvoir le décrire en termes compréhensibles sans que vous ayez assimilé les grands principes de notre dmatique. Je dialogue avec des humains et des ordinateurs. Que leur dis-je ? Ce qu'il faut pour que les rouages tournent mieux. Mais au point que la société bleue a atteinte, tout marche si bien que l'essentiel de mon travail actuel est redirigé vers la Surface depuis quelques années. La Phanérèse se précise, mais votre monde grince tant qu'il lui faudra des tonnes d'huile !

AUJOURD'HUI : JOUR J + 2

Le Mercredi Bleu. Le jour des Entretien.

Le jour où la Phanèrese entre dans sa phase III, après seulement deux jours de phase II... parce que leurs modélisations montrent qu'un délai plus long n'aurait fait qu'amplifier les retombées meurtrières de votre désarroi. Un délai d'un jour unique était aussi concevable, mais aurait totalement désynchronisé vos réactions par le jeu des fuseaux horaires ; or les Bleus veulent s'adresser à la planète entière, pour favoriser un sentiment communautaire, fût-ce à leur détriment apparent. Des risques ? Bien sûr ; mais dûment calculés par l'immense puissance du Plan.

Alors, ce mercredi, ni plus tôt ni plus tard : les Entretien.

Des Entretien au nombre de trois cents : scrupuleusement, dans toutes les capitales jusqu'aux plus infimes ; mais aussi dans de grandes villes des pays les plus vastes, Los Angeles, Novosibirsk, Shanghai et Canton, Vancouver ou Bombay. Et aussi La Mecque, le Vatican, les Nations unies, tous les lieux vers où des hommes se tournent en quête d'espoir. Encore une fois, le résultat d'un compromis entre le trop-plein et le déficit. Aucun micro-Etat n'a été oublié, mais on a pris en compte la taille des pays les plus peuplés.

De douze à quatorze heures. Des heures de Greenwich : aux États-Unis, l'aube, ou plus tôt. Des millions de réveils ont sonné à des heures impossibles ; et les trois quarts du pays s'inondent de café avant d'aller s'installer devant leurs téléviseurs. Je ne l'imagine pas : je le sais, car chacun de vos récepteurs est surveillé. Il reste une demi-heure, et les machines bleues omniscientes disent que l'Amérique du Nord a allumé quatre-vingts millions de postes dès avant l'aube. (Et les responsables des centrales électriques américaines se félicitent de leur prévoyance : leur réseau résiste malgré cette nuit comme nulle autre où la consommation d'électricité a grimpé à une heure indue.)

Heureux Américains, en mesure de profiter de leurs heures de liberté ! Sur l'Ancien Continent, ce mercredi est jour ouvré ; mais jamais tant de travailleurs n'ont manqué. Nombre de ceux qui ont dû venir ont avec eux un téléviseur portable, produit rare qu'on s'arrache à des prix inouïs. Les malchanceux ont au moins une radio, parfois un baladeur pour rester discret ; mais pour la sécurité, ce Mercredi Bleu sera un Mercredi Noir.

Des individus face aux récepteurs ; des équipes aussi, aux aguets. Les organismes officiels, les conseils d'administration, les techniciens de mille chaînes. Des mollahs, des évêques, des lamas. De sombres parrains du crime organisé. Loin de penser, en dépit des révélations de l'avant-veille, que ces récepteurs qu'ils surveillent les surveillent aussi. On plaisante, parfois, pour exorciser l'inquiétude. On gouaille, on ricane en parlant de mystification... mais alors, pourquoi est-on là ?

Je vous vois par les yeux des machines bleues. Je suis comme un comédien, caché dans l'ombre des coulisses et qui tente de sentir le public avant les trois coups... Mauvaise comparaison, direz-vous peut-être : je resterai dans mon coin, bien tranquille, sans risque ; le rideau s'écartera bien, mais pas sur moi. Alors, pourquoi ai-je la gorge plus sèche qu'avant-hier ? Je me sens, plus que jamais, écartelé entre solidarités concurrentes, tout en rageant de les trouver concurrentes ; et d'être un spectateur distant aggrave mon malaise au lieu de l'apaiser. Moi, je me suis trouvé une niche dans ce nouveau monde où je suis tombé. Mais vous allez seulement le découvrir, avec presque autant de brutalité que moi. Vous ne partez pas de zéro, puisqu'il y a eu l'Émission. Mais elle n'a pu vous préparer que très partiellement à ce que vous allez entendre...

J'ai regagné mon poste dans la salle de contrôle, entre les murs frénétiques où déferlent les flux de votre monde. George ? Il s'est éclipsé à minuit pour Dieu sait quelle mission qu'il n'a pas voulu me préciser, mais j'ai accepté la présence d'Aaa. Et si mes nostalgies m'ont poussé vers Paris lors de l'Émission, je suis cette fois à Washington, dans ce luxueux palais des congrès, flambant neuf, qu'on a appelé Thornton Hall en hommage à l'architecte qui dessina le Capitole. À peine inauguré, le voici déjà qui passe dans l'Histoire !

Et les participants ne s'y trompent pas, car je reconnais les visages les plus célèbres. Logique, au fond, puisqu'on les a tous invités ; mais l'étonnant est que tous soient venus. Car jamais tant de sommités ne se

seront rassemblées, pour aucune circonstance. Le Président est bien là, malgré toutes les exhortations... et aux dépens de son Vice-Président, séquestré par la raison d'État, mais que je vais brièvement voir ronger son frein devant un téléviseur, dents serrées, regard rageur, environné de gardes qu'il rabroue, mais qui tordent le cou pour ne rien perdre de l'événement.

(Au milieu de l'Entretien, le malheureux Vice-Président recevra dans sa tanière surprotégée un souvenir bleu qui jettera la consternation et la panique dans sa garde atterrée. Évidemment, on ne vous en dira rien.)

Je sélectionne une de vos chaînes : avant-hier, j'avais voulu profiter de l'ubiquité que me permettait l'électronique bleue, au prix d'une désagréable sensation de culpabilité pour mon voyeurisme ; aujourd'hui, je choisis, comme en compensation, de me limiter à ce que beaucoup d'entre vous vont voir. En trichant un peu : j'ai sur vous des avantages, car la puissance bleue affiche sur mon écran une hyperimage, que chaque touche de mon clavier est prête à enrichir ; comme cette touche verte, qu'il me suffit d'enfoncer pour que des noms et des titres s'affichent sous chacun des visages que survolent les caméras.

Vous, l'anonyme assis devant le téléviseur, la mine incertaine et les yeux encore bouffis, vous seriez heureux de profiter de ma machine pour reconnaître ces têtes, certaines si rarement vues et en tout cas jamais ensemble. Mais vous en identifieriez assez pour comprendre l'importance de l'événement... parfois avec un choc. Ceux qui hier s'esclaffaient de la naïveté du public devant cet évident canular sentiront croître leur malaise, au fur et à mesure que la caméra leur dévoilera les célébrités l'une après l'autre, à commencer par le Président en personne.

(La composition du public correspond presque exactement à celle définie par la distribution des invitations. Quelques très rares absents qui se sont fait représenter, mais quasiment pas d'intrus. Plusieurs centaines de tricheurs sont venus avec des invitations contrefaites, mais arrivés à la porte d'entrée ont eu la déconvenue de trouver magiquement blanchi le sésame qui devait leur assurer l'entrée : les Bleus agissent partout, et aussi chez les imprimeurs. Dans d'autres lieux du monde, des invités que le régime en place désirait écarter sont pourtant là, et les agents de la sécurité cherchent sans succès à comprendre qui les a laissés entrer en dépit des ordres formels. Vous ne connaissez pas encore l'existence du Plan qui a commencé à vous manipuler. Cela vient...)

Aucun vide dans la salle, malgré l'heure précoce. Personne n'aura eu la désinvolture d'arriver en retard. Je cherche des regards somnolents, des bâillements, j'en trouve bien peu. Bourrés de café et de stimulants variés, les invités, les yeux grands ouverts, jouent déjà leur rôle. On reconnaît les politiciens à leur air d'indifférence étudiée de gens qui se savent dans l'objectif. Un contraste frappant avec les journalistes, survoltés et ne le dissimulant pas. La plupart débordent d'électronique et préparent fiévreusement leur matériel d'enregistrement.

Présentes aussi vos équipes de télévision, mais avec quel abattement ! Car vers onze heures (heure de Greenwich), une nouvelle émission pirate a envahi toutes vos chaînes, à la consternation impuissante des responsables, à la rage incrédule de tous ceux qui croyaient que les circuits neutralisés la veille étaient ceux mêmes qui avaient permis l'Émission. Et vos dirigeants découvrent pour la première fois que les machinations bleues ont plusieurs étages, que l'avantage qu'on a un moment cru avoir n'existe pas, que l'adversaire reste intact, sur un piédestal plus haut qu'on l'avait cru. Que tout est à recommencer.

(Un choc aussi dans les pays au régime musclé, où l'Entretien devait se dérouler à huis clos, sans témoins gênants. On a interdit l'entrée à la presse, faute d'arriver à l'interdire aux dissidents ; mais un oeil bleu regarde, une oreille bleue écoute ; et le monde en profite.)

Ce sont des caméras bleues incontrôlables qui balayent la salle ; deux caméras, alternativement : l'une, à l'arrière, montre les dos des invités et l'estrade où doivent apparaître les Envoyés ; l'autre, à l'avant, s'attarde malicieusement sur les visages nerveux ou faussement calmes.

Je vois vos responsables de la sécurité s'activer aux deux extrémités de la salle, un air mortellement préoccupé, les sourcils froncés et les dents serrées, scrutant les parois, ayant dans des émetteurs-récepteurs portatifs de brèves conversations où ils secouent négativement la tête. Vous aussi avez dû les regarder, mais avez-vous réfléchi plus loin ? Ils cherchaient des bombes, ou des issues secrètes, avez-vous imaginé, sans vous demander pourquoi ils négligeaient les murs latéraux. Plus simple, même si étonnamment peu d'entre vous le devineront : ils cherchaient les caméras ! Ahurissant que vous ne vous soyez pas immédiatement interrogés à ce sujet : à nouveau une émission pirate, mais cette fois en direct et en un lieu connu... donc les équipements des pirates devraient se voir. La plupart d'entre vous ne se sont même pas posé la question, ce qui en dit beaucoup sur la confusion entre le réel et l'imaginaire à quoi vous conduit la civilisation télévisuelle...

Pauvres enquêteurs, qui cherchent bien en vain les caméras virtuelles qui opèrent et dont ils ne peuvent pas même soupçonner l'existence. Car s'il existe bien de vraies caméras fantastiquement dissimulées, l'écran affiche une image de synthèse laborieusement calculée, pixel par pixel, à partir de vues prises par ces machines réelles. Chacun des mouvements latéraux des caméras fictives résulte de l'activité féroce d'un million de processeurs malaxant des vues fixes. Comment ces hommes qui courent le long des murs à la poursuite d'une ombre le devineraient-ils ?

Face à la salle : l'estrade, une table avec quatre sièges et autant de micros, comme précisé par les introuvables commanditaires ; en outre, un cinquième micro où s'essaie le modérateur. Ayez une pensée émue pour le politicien qui s'est battu pour obtenir cette mission, dans l'espoir de lier son nom à l'événement, et qui ignore que personne ne prendra garde à lui dès que la séance aura commencé (non, soyons juste : il s'en doute bien, mais espère chez les Envoyés Dieu sait quelle médiocrité pour lui laisser sa chance ; dommage pour lui).

Une pression sur mon épaule : Aaa, qui me désigne deux personnages qui entrent dans la salle de contrôle. J'ai mentionné l'absence de sommités chez les Bleus ; et évidemment la réalité me dément. Venant de Nouvelle-Centrie en personne (si on peut dire, mais j'expliquerai) : l'Infracteur lui-même, Rixhorg Dmytrye Isthmal, un être au destin si particulier que j'y referai allusion plus loin ; je le reconnais pour avoir assisté à la télévision bleue aux festivités de son centième anniversaire. À côté de lui (DEUX notabilités en même temps), Hassam Lucqkst/Huonge Trithelian. Vous n'avez jamais entendu son nom bizarre, mais cela ne va pas tarder. Cette année, le sort l'a désigné comme Départageur de la Coorganisation Globale ; ce qu'on appelle ici, avec un clin d'oeil, le Maître du Monde. Notez au passage que je suis bien le seul à couvrir les deux hommes d'un regard de badaud ahuri. Le reste de l'assistance les ignore. C'est sur les écrans, et nulle part ailleurs, qu'il se passe quelque chose.

Plus qu'un quart d'heure. À Thornton Hall, le mur derrière l'estrade s'illumine sans avertissement, affichant de grands caractères vermeils :

L'ENTRETIEN DE WASHINGTON COMMENCERA DANS 900 SECONDES

Exclamations multiples ; mais le nombre affiché passe à 899, à 898 : un compte à rebours, rouge et silencieux. Plusieurs hommes en gris sautent sur l'estrade face au message sanglant comme pour voir s'il est projeté de quelque part ; mais c'est la paroi elle-même qui est inexplicablement luminescente. Les quinze minutes qui suivent seront baptisées par votre presse "le quart d'heure le plus tendu de l'Histoire". Sans doute parce que la retransmission pirate est muette ? Trois milliards de spectateurs se rongent les sangs sans nul commentaire lénifiant pour apaiser leurs inquiétudes, avec seulement l'agitation stérile d'enquêteurs qu'on voit scruter à la loupe les grands caractères indifférents. Ils n'évacueront rageusement l'estrade qu'au tout dernier moment, hâtivement chassés par le modérateur anxieux.

Comme hier déjà, l'état d'esprit diverge entre l'assistance de Thornton Hall et les multitudes passives derrière leurs récepteurs éloignés. Sur place, on peut réagir ; et même, pourquoi pas ? commencer à reprendre l'initiative, faire comprendre à ces Bleus énigmatiques et impertinents qu'on existe bien et qu'on compte. Si on a pu se laisser surprendre par des dissimulations et des manoeuvres sournoises, il convient maintenant que les rapports à venir se fondent sur une évaluation plus raisonnable des importances respectives des intervenants. Certes, les Bleus se sont assurés pour les négociations qui s'amènent un certain avantage initial, obtenu par divers procédés qu'on peut même, sportivement, admirer d'une certaine façon, mais qui restent trop discutables pour qu'on les tolère par la suite. De toute manière, aux effets spéciaux, un peu puérils, de l'Émission vont succéder des Entretiens où les inconnus devront montrer en direct, franchement et sans plus de faux-fuyants, ce qu'ils ont dans le ventre ! En tout cas, tels sont les raisonnements avec quoi vous vous efforcez tant bien que mal d'affermir votre résolution. Car si une part de vous attend avec impatience le moment d'en découdre, une autre part, bien moins assurée, vous donnerait plutôt envie de fuir.

D'ailleurs, où diable sont les Envoyés ? Ils n'ont pas dit comment ils arriveraient, ni comment ils s'identifieraient en arrivant. Les gardes postés à toutes les issues attendent en vain. Se pourrait-il encore que tout ne soit qu'une énorme mystification ? que dans un moment toutes ces personnalités rassemblées voient flamboyer sur le mur lumineux un texte en pied de nez ? ON VOUS A BIEN EUS, HEIN ? Si oui, quelqu'un paiera cela très cher. Mais dans le cas contraire ?

Le compte à rebours plonge vers zéro au milieu d'une nervosité folle. La caméra erre, paresseuse, montre sans complaisance les mains crispées sur les accoudoirs, les nuages de fumée, les regards figés.

Dix, cinq, deux, un...

À l'instant même où s'affiche le zéro, sans le moindre avertissement, toutes les lumières s'éteignent et des ténèbres absolues envahissent la salle. Le mur seul rougeoie encore. Cela ne dure que quelques secondes, si brièvement que quelques-uns seulement auront le temps de crier avant le retour de la lumière (en d'autres endroits du globe, là où la clarté du jour inonde les lieux, un éclair aveuglant jailli du mur éblouit les spectateurs, avec un résultat identique).

Mais pendant ces quelques secondes de cécité, quatre personnages sont apparus sur l'estrade, comme sortant de nulle part ; un quatuor immobile et silencieux, attendant sereinement que se calme la confusion.

Car confusion il y a, et plus d'un invité maudira plus tard la caméra qui le dévoile maintenant sans indulgence : bouche ouverte, à demi levé, le regard affolé, la cravate en bataille. Et les agents de la sécurité ! Rageurs et renfrognés, ils dévisagent férocement les nouveaux arrivants dont la présence impossible les ridiculise.

- D'où viennent-ils ? dis-je dans un murmure.

- Un frai machizien ne réfèle pas zez zegrets, bouffonne une voix dans mon dos. Non, blague à part, nous avons eu un mois pour truquer à mort Thornton Hall. Oh, je sais que les gorilles l'ont passée au peigne fin, mais il manquait des dents à leur peigne. Ils finiront par comprendre à force d'enquêter, mais il sera trop tard.

Ces spécialistes passent d'ailleurs par le plus pénible quart d'heure de leur carrière : si quatre personnes ont pu jaillir du néant, en dépit de toutes les précautions et de tous les gardiens, qui oserait affirmer que des explosifs n'ont pas pu être dissimulés dans une autre cachette, prêts à oblitérer en deux secondes tous vos dirigeants ? Et le Président recevra des messages anxieux l'adjurant de partir. Il les ignorera avec une belle sérénité. Pourquoi pas ? S'il y a réellement des bombes, on ne lui laissera pas le temps de s'éclipser.

(Une révélation : si les Envoyés ont profité du trucage de la salle pour se dissimuler pendant cette dernière demi-heure, ils sont entrés par la grande porte, au nez et à la barbe des gorilles. Leur secret ? Simple et hideusement complexe à la fois : la merveille de technique bleue appelée omnicarte ; ou o'carte, comme ils disent en clin d'oeil à leurs origines irlandaises. Un simple rectangle de plastique, dont la dmatique modifie la texture et l'aspect au gré des besoins, sans même que le porteur ait à la toucher. Longtemps gardée en réserve, tant son utilisation eût été risquée pour la Cryptèse, l'omnicarte a, depuis quelques jours, explosé à la Surface. Un Bleu est-il arrêté par un barrage, il sort son o'carte et la trouve convertie à l'image du laissez-passer voulu, complète avec sa photo, la signature autorisée ad hoc, même la piste magnétique ou le hologramme garanti infalsifiable. Ange gardien des Bleus, leur dmatique les piste et leur assure, d'aussi loin qu'il le faut, le soutien nécessaire, en toutes circonstances, et sans la moindre violence : la subtile manipulation de votre propre complexité y suffit.)

Saut à la caméra arrière qui montre, l'un après l'autre, les Envoyés. Vêtements sobres, fixité de statue ; mais en même temps, étonnamment, un sourire, chaleureux et sans arrogance aucune ; et un regard où brûle une vive intelligence. Une femme qui pourrait être un sosie jeune de Goldie Hawn, un Noir dont l'allure juvénile dément la chevelure grise, une autre femme entre deux âges aux traits fins et de race imprécise.

Et enfin le quatrième : George.

- Oui, George, confirme Aaa en riant de ma stupéfaction, car il fallait bien quelqu'un avec un nom montrable. C'était Zhen-etc. ou lui.

Je dois sourire malgré ma nervosité ("Zhen-etc." tente depuis 1927 de saturer les ordinateurs centriens, en allongeant fabuleusement son nom. Il y met tant d'ardeur qu'aucun mot de votre vocabulaire ne suffit plus à décrire ce nom, même "googolplex". On dit ici que ce sont les efforts des techniciens bleus pour le suivre qui ont mené au concept de la programmation orientée objet... mais ne prenez pas cela trop au sérieux !).

La caméra défile toujours sur l'assistance, et vous vous étonnerez de voir tant de jumelles braquées sur l'estrade. C'est que les spectateurs voient de plus loin que vous, sauf les prévoyants qui sont équipés d'un téléviseur portatif. Mais les uns comme les autres, ils fixent avec une intensité presque douloureuse les Envoyés, ces premiers émissaires tangibles d'une puissance obscure ; cherchant des signes connus, des gestes hésitants, des réflexes nerveux, voire simplement des manifestations de soumission hiérarchique inconsciente, pour savoir lequel des quatre est dominant, à qui il importe de s'adresser.

Mais ces personnes sur l'estrade vous déconcertent de leur immobilité presque inhumaine. C'est peu de dire qu'ils ne bougent pas : ils ne clignent même pas des yeux (une remarque moins anodine qu'il y paraît, car les flashes de vos photographes crépitent comme jamais et devraient les éblouir ; et je vous ferai une confiance : un lancer de lacrymogènes les laisserait tout aussi insensibles). Seuls vivent leurs regards qui vous balaient, et quelque chose de difficilement descriptible dans ce regard fait que nombre d'invités baisseront leurs jumelles quand ce méthodique examen les touchera ; se maudissant de leur réaction, mais incapables de résister. Un de vos journalistes présents écrira que quatre demi-dieux se sont matérialisés sur l'estrade. Très peu riront de son emphase. Car même les multitudes lointaines, dans le confort prosaïque de leur salon ou de leur chambre, resteront rivées à la télévision, aussi hypnotisées par ce groupe figé que l'avant-veille par les voix inouïes.

L'impassibilité du quatuor finit par se refléter dans l'assemblée que semble parcourir une vague de dignité, ou peut-être la conscience de la présence des caméras. Les regards se calment, le tumulte devient simple murmure. Paralysé derrière le micro, le modérateur éperdu en oublie les phrases mûrement soupesées qu'il avait préparées ; et quand il n'en peut plus, il demande, d'une voix suraiguë qui le fait sursauter lui-même :

- Qui êtes-vous ?

Silence du groupe, mais exclamations étouffées de la salle quand des signes écarlates flambent sur le mur où a expiré le compte à rebours :

Ivanessa	Franklyne	Aoriko	George
Van Eeuwen	DeWald IV	Eyne/Veldt	Xanderson
de 12Morel	Eastwestern	C5X4	Shelville
AHR	AKL	AFHX	ARSX

(À Macon, en Georgie, un homme va hoqueter, plus que tout autre, devant l'énoncé des noms. Il a bien remarqué, dans la physionomie de la femme de gauche, une ressemblance frappante avec sa soeur défunte, morte dans un accident d'auto quatre ans plus tôt. Il s'appelle Donald Van Eeuwen. Il ne s'est pas trompé et acquerra une douteuse célébrité dont bien des aspects lui feront regretter amèrement de s'être manifesté... mais ceci ne se passera que le lendemain.)

À Thornton Hall, peut-être irrité par le silence des Envoyés, l'homme derrière le cinquième micro se redresse soudain, parle avec une fermeté retrouvée qui rassérène visiblement une part de l'assistance :

- J'ai été nommé modérateur de cet... Entretien par le Gouvernement des États-Unis d'Amérique, et je vous souhaite en son nom la bienvenue dans cette salle. Je vous demanderai, vu les circonstances, de bien vouloir préciser tout d'abord vos fonctions et titres respectifs.

L'écho de sa voix retentit dans la salle pendant de longues secondes, comme si les visiteurs ignoraient délibérément sa question. Mais avant qu'il puisse s'en émouvoir, les quatre têtes se tournent vers lui, avec un ensemble si parfait que l'assistance en reste muette. Et les quatre répondent, de cette même voix impossiblement synchrone qui vous a coupé le souffle lors de l'Émission :

- Chacun des Envoyés à chacun des Entretiens est le représentant plénipotentiaire de l'ensemble de la collectivité bleue. Chacune des paroles prononcées par l'un de nous engage solidairement toute la collectivité, sans la moindre restriction.

Comme au lendemain de l'Émission, vous jurerez demain avoir identifié du triomphe, de la haine, de l'insolence, dans le ton de cette première déclaration ; mais ce seront là des affabulations, nées de vos réactions ultérieures aux Entretiens ; des fantasmes dont, une nouvelle fois, les enregistrements feront justice. Car la voix multiple est chaleureuse et douce, sereine et apaisante, sans morgue et sans défi. Et votre silence ahuri lui fait une réponse muette.

Voyage de la caméra dans la salle. Les expressions hurlent le malaise profond des spectateurs. Les premières minutes de l'Entretien ne répondent à aucune situation qu'ils aient jamais connue. Visiblement, après cette Émission si déconcertante, ils espéraient du face-à-face avec des individus réels quelque retour à une imprécise normale, or cela ne semble pas en prendre le chemin. En divers endroits du monde sourdra même une angoisse palpable au fur et à mesure que vous comprendrez que de ce groupe compact ne va émerger aucun chef. Dur pour vous, encore plus dur que vous ne pensez. Et l'idée même qu'une collectivité

ose lâcher DOUZE CENTS plénipotentiaires dans tous les coins de la planète est bien plus qu'invraisemblable : hallucinante. Vous en ririez nerveusement s'il vous restait le courage de rire. En attendant, votre esprit rejette purement et simplement l'idée : il s'agit, forcément ! d'un tortueux mensonge.

(Et vous avez tort : CE SONT des plénipotentiaires, et CHAQUE parole les engage. Le risque est moindre qu'il y paraît : après tout, ce n'est pas pour négocier qu'ils sont venus... mais ils le pourraient.)

Puis l'attente se fait de plus en plus insupportable. La salle est au bord de l'explosion quand le modérateur se décide à lancer une première question (sitôt posée, elle paraîtra dérisoire à beaucoup d'entre vous, qui avec irritation se demanderont pourquoi) :

- Êtes-vous américains ?

C'est enfin (et des soupirs salueront le fait) une voix isolée qui va répondre, celle d'Aoriko Eyne/Veldt, ferme et mélodieuse :

- Chacun de nous quatre a eu la citoyenneté américaine, et si j'emploie le passé, c'est que nous avons été officiellement déclarés morts.

Belle illustration du juridisme bleu : difficile à vos autorités d'expulser des personnes pas vraiment étrangères. Dans d'autres pays, régis par une religion d'État, la toute première question s'enquerra de l'appartenance religieuse des Envoyés, et obtiendra une réponse rassurante. Les Bleus ne souhaitent pas provoquer plus que nécessaire. Le principal est que l'Entretien puisse progresser assez loin, ce qu'un affrontement dès le départ compromettrait. Il sera bien temps de découvrir plus tard qu'une même nationalité, ou une même croyance, n'ont pas nécessairement les mêmes implications chez un Bleu et chez un Orange.

Le modérateur semble reprendre du poil de la bête, tente une question supplémentaire, pour se faire fermement couper par Ivanessa Van Eeuwen :

- Nous jugeons préférable, dit-elle doucement, de nous décrire d'abord, en nos propres termes, avant que vous posiez des questions. Ce sera sûrement plus efficace, puisque nous sommes, disons, inhabituels.

Alors commence un exposé qui vous pétrifie, et me fait revivre toutes les émotions de mes propres découvertes. Et comme si le contenu ne suffisait pas à vous surprendre, les Envoyés se passent la parole de l'un à l'autre, sans avertissement, au milieu d'une phrase, ou même d'un mot. L'exposé saute constamment mais sans à-coups d'une bouche à l'autre, et je ris nerveusement en voyant les sursauts des spectateurs des premiers rangs à chaque changement, leurs efforts pour tenter de suivre la voix, comme ils suivraient une balle de tennis dans un double mixte forcené.

Mais l'étrangeté de la forme ne vous détourne pas du fond, et je vous vois absorber avidement les notions affolantes qu'exposent les Envoyés, je détaille le kaléidoscope d'émotions variées qu'éveillent en vous les détails de la lorition et de la civitanche, du cosmopolitisme synergique de l'humanité bleue, de l'improbable hochepot de coopération et de compétition qui les a propulsés à l'avant-garde de l'espèce. Mais, en même temps, je vois le malaise des premières minutes se dissiper lentement, puis le scepticisme du départ regagner insensiblement du terrain. Votre insondable inertie mentale se manifeste... De quelle hauteur allez-vous tomber, dans moins d'une heure maintenant ?

L'activité fébrile de bien des spectateurs me frappe. C'est la fin du vingtième siècle, et d'être assis sur une chaise ne contraint plus à la passivité. Toute personne importante (et dans cette salle, qui ne l'est pas ?) a son communicateur personnel, et y reçoit divers messages, venus parfois de l'autre côté du monde. Les invités y apprennent vite que les trois cents Entretiens ont commencé dans des conditions analogues ; avec des Envoyés chaque fois extraordinaires, mais chaque fois dans un style subtilement différent. On ne sait si cela vous rassure ou vous abat.

- Ici, c'est encore bien sobre, dit Aaa. Essaie donc Pretoria.

J'y vole. L'apartheid a certes été aboli au niveau politique, mais il s'en faut de beaucoup que le partage du pouvoir se soit étendu à l'économie et à la finance. La salle reste donc à prédominance blanche ; mais un blanc de craie. Sûrement parce que le quatuor est du plus beau noir.

- Deux Zoulous et deux Xhosas, précise Aaa, mais l'important, c'est que quand l'Entretien a commencé tantôt, c'était deux Anglais et deux Afrikaners. Non : les mêmes personnes. Regarde, c'est l'heure où ils vont de nouveau muer.

Je contemple, durant six minutes, les teints qui s'éclaircissent, les cheveux qui se décrêpent, les lèvres qui s'amincissent, les narines qui se replient, pour aboutir à deux Métis et à deux Indiens. Je ne devrais pas être

surpris : j'en ai eu un avant-goût dès ma première vision de la Centrie, mais je n'y voyais qu'une fantaisie locale, sans relation avec le monde réel. Or ici, l'impact est dévastateur. Certains sont visiblement au bord de l'apoplexie, et ce ne sont pas seulement les Blancs.

- Et maintenant les Nations unies ? suggère Aaa.

J'y saute et j'y trouve immédiatement une atmosphère fort différente, même presque détendue. Vous le remarquerez aussi, et trouverez cela logique : partout ailleurs qu'aux Nations unies, QUI affronte les Envoyés ? Des représentants des pouvoirs établis : s'épiaient l'un l'autre, anxieux, farouches, déterminés à défendre leurs places, leurs privilèges... Ici, dans cette Assemblée générale aux pouvoirs assez relatifs, formée d'une bonne proportion de diplomates, habituée au choc des cultures, la délégation bleue paraît moins exotique ; voire, magiquement... acceptée ? Sur la paroi, derrière le quatuor, scintille une traduction automatique des échanges dans les autres langues officielles. Et je remarque que trois seulement des Envoyés se renvoient la parole ; la quatrième reste tassée sur son siège. J'hésite un moment, puis je renonce à interroger Aaa, et je retourne à ma chaîne américaine, à Washington.

...à Washington, où les réactions des invités ont visiblement divergé au fur et à mesure que l'exposé à plusieurs voix entasse une allégation ahurissante sur l'autre. Si certains absorbent comme parole d'Évangile, les autres, et ils sont les plus nombreux, n'hésitent plus à manifester par le geste et la grimace leur incrédulité. Ils ont hoché la tête à la description des structures implausibles de la société bleue, tant elles paraissent contraires à la nature humaine ; si bien que, dans la foulée, les révélations sur l'espionnage continu du monde orange par les engins bleus les font carrément ricaner. La parole saute à George qui conclut :

- ...étroite surveillance dont voici d'ailleurs une démonstration.

La scène sur vos téléviseurs se fige, montre seulement l'estrade avec les Envoyés, et le mur derrière eux. Sur ce mur jaillit une gigantesque image, où vous mettez une minute à reconnaître une vue en plongée d'une foule de gens assis ; en fait, de la salle même où s'affiche l'image.

On voit que vous comprenez quand certains finissent par lever la tête à la recherche de cet oeil invisible qui les surplombe, mais vainement : tout au plus l'image montre-t-elle la grimace de leur déconvenue. Cinq secondes après, la scène recule, comme si l'objectif fonçait à reculons vers le zénith à travers le plafond de la salle. Brève obscurité, puis Thornton Hall, vu du dessus ; et progressivement c'est toute la ville de Washington qui se déploie, puis le district de Columbia, tout l'Est des États-Unis ; on se croirait à bord d'un satellite.

Fasciné, je regarde le prodige technique. J'ai moi aussi joué, depuis des années, avec cet outil inouï qu'ils appellent omniviseur (ou, comme vous l'aurez peut-être deviné, o'viseur) ; mais sans jamais m'en lasser. Fabuleuse intégration d'innombrables données, trompeuse aisance nourrie du labeur insensé de myriades de circuits.

L'image plane un moment au-dessus des États-Unis entiers, puis plonge vers un point du Wyoming aussi vertigineusement qu'elle a pris de l'altitude. La salle s'exclame, certains ferment les yeux lorsque le sol se matérialise en montagnes de plus en plus proches. Un moment de ténèbres après l'impact théorique, puis l'objectif fantôme émerge dans une salle souterraine pleine d'équipements électroniques, pivote à l'horizontale, glisse le long du sol vers une pièce voisine, s'y immobilise enfin.

Une pièce avec un seul occupant, vu de trois-quarts arrière. C'est un général américain, immobile, ahuri, pétrifié, devant un téléviseur dont on voit l'image. La même que sur des millions de récepteurs américains, la même que sur la paroi de Thornton Hall. Et on comprend que cet homme se soit figé, puisque, lui seul, c'est son propre dos qu'il voit.

- Le général Byrnes, dit George. Il dirige une base souterraine connue, sous le nom de code de Bennington II, de peut-être trente personnes aux États-Unis. En tout cas, au début de ma phrase, elles étaient trente.

Sur l'image, on voit le général se tourner, lentement, vers la caméra fantôme qui le jette nu aux yeux du monde. On voit enfin son visage, le visage de pierre d'un homme dont la vie s'écroule sous les foudres d'un dieu cruel. Et seules bougent ses lèvres blanchies, mais sans bruit.

- Nous coupons le son, murmure George. Ce que dit maintenant le général lui appartient. Nous lui exprimons nos regrets sincères, mais il a bien fallu quelqu'un pour faire les frais de notre démonstration.

L'image sur le mur disparaît. Thornton Hall à nouveau, avec le visage du Président en gros plan. On devine une tension extrême sous son apparente impassibilité. Puis les regards sauvages des agents de sécurité, et on dirait que seul leur professionnalisme les empêche de sortir leur arme et de la décharger en hurlant. Ou est-ce moi qui fantasme ?

George s'est rassis et le silence retombe. Alors jaillit une nouvelle image, et le scénario se répète, excepté que l'ascension et la plongée sont accélérées, comme pour éviter de lasser l'assistance. Cette fois, l'omniviseur plonge sur un point de la Louisiane, se redresse à hauteur d'homme, en rase campagne, devant le portail métallique d'une propriété ceinte d'un mur immense. Expertement, l'image s'attarde sur le mur pour souligner l'impugnabilité apparente du domaine.

Un bref arrêt, et en sous-titre s'affiche la date du jeudi précédent. Cette fois, ce n'est pas le présent qu'on exhibe, mais un passé proche.

L'image zoome ensuite vers le portail et plonge à travers, démasquant un poste de garde où veillent des hommes vêtus de gris. Puis une allée, que remontent l'oeil et l'oreille invisibles. D'autres hommes, avec des chiens : conversations banales et aboiements. Et au bout de l'allée, une luxueuse résidence. De nouveaux gardes munis de jumelles, dont l'un qui balaie l'horizon, fixant tout droit l'objectif virtuel, sans rien voir. L'espion intangible s'élève à mesure qu'il approche de la maison, et il traverse le mur de l'étage, pour se figer dans un grand salon. Quelques magnats de l'industrie et de la finance - que vos journalistes finiront par identifier, à force de visionner la scène - sont assis à une grande table. Ils se taisent quand l'un d'eux se lève pour prendre la parole.

Dans l'assistance de Thornton Hall, un homme se lève d'un bond, celui même que l'image invraisemblable sur le mur montre prêt à parler. Vous ne l'avez pas reconnu, mais vous êtes excusables : les hommes réellement puissants fuient tout contact avec le public, et je m'étonne même de sa présence là. Mais comment aurait-il pu pressentir qu'il serait victime ? Un rôle qui ne lui convient aucunement, mais cela suffit-il à expliquer son état ? Il en tremble, il est cramoyé de fureur, il hurle :

- Arrêtez cela IMMEDIATEMENT !

L'image s'immobilise net. Tout s'immobilise, d'ailleurs, et n'étaient les toussotements de la salle, on croirait à un incident technique. Les quatre Bleus n'ont pas bronché, ils regardent, impassibles, l'homme qui reste lui-même figé. Puis un gros plan impitoyable montre son visage où la colère fait lentement place à une angoisse contenue. De quoi a-t-il peur ? Que s'est-il donc passé ce jeudi-là dans ce manoir de Louisiane ?

Le silence et la tension s'étirent interminablement. La caméra balaie les visages neutres des Bleus et la face crispée de l'invité, qui finit par se laisser retomber lentement dans son fauteuil.

- Cette démonstration a assez duré, dit doucement Ivanessa Van Eeuwen. D'ailleurs, des milliers de personnes, chez nous, ont déjà vu la suite. Le Projet Roanoke est connu, dans tous ses détails. Mais il y a maintenant fort peu de chances qu'il se concrétise.

La caméra passe une dernière fois sur l'homme, affalé dans son siège, les yeux mi-clos, les jointures blanches. Muet. Accablé. Hagar. Et ses voisins ne valent guère mieux. Chacun a dans son placard un squelette à cacher ; et chacun tremble. Les Bleus se rient des murs et des gardiens, les Bleus ont des yeux partout. Le chantage est pour demain. Demain, le téléphone sonnera, et une voix anonyme et tranquille dictera ses conditions, on en a l'affreuse certitude.

Et on se trompe. Non que le Plan reculerait devant un peu de chantage bien placé ; mais il s'abstient sagement de compter dessus. L'inquiétude viscérale des corrompus trouvera vite un apaisement dans l'universalité de la menace, qui ne pourra manquer de promouvoir l'union sacrée contre les dénonciateurs. Donc pas un bon moyen, et le Plan utilisera le chantage seulement à doses homéopathiques. Un luxe qu'il peut se permettre : il n'a même plus besoin de votre aide forcée.

(Par parenthèse : ce fameux "projet Roanoke" était de nature financière, ambitieux, ultrasecret, et à la frange de la légalité ; mais n'allez pas y voir un fantastique complot de magnats contre l'État américain, comme dans un roman de politique-fiction.)

Une demi-heure s'est écoulée depuis le début des Entretiens. Je ne me résous pas à quitter Washington. Aaa me souffle qu'en cent endroits du monde, une foule houleuse assiège le lieu de la rencontre. Et pourtant, il n'y a eu d'interruption nulle part encore. Le Plan affirme qu'il n'y en aura pas. Plus tard, çà et là, sûrement ; mais pas encore.

Maintenant, Franklyne DeWald IV se lève, se tourne vers le modérateur prostré sur sa chaise, s'incline gentiment :

- Nous sommes prêts à entendre les questions que la salle voudrait nous poser, et à y répondre... mais dans certaines limites. Ne nous demandez pas où se situe la Centrie, ni comment identifier un cerveau bleu. Vous

comprendrez aisément combien notre sécurité dépend d'un certain secret. Mais pour le reste... allez-y. Nous vous écoutons.

De sa place, le Président aboie, sans se soucier de lever la main, ni même d'adopter un ton diplomatique :

- Quelles sont vos intentions envers le monde ?

Un silence, absolu, qui se prolonge cinq, dix interminables secondes. Le quatuor qui semble méditer. Puis un sursaut général, quand leur voix quadruple éclate à nouveau :

- Nous annoncerons nos intentions à votre égard exactement au milieu de l'Entretien, donc dans une vingtaine de minutes. Merci donc de vous limiter pour l'instant à des questions sans rapport immédiat avec vous.

Un dépit dont témoigne votre bruyant soupir collectif ; pourtant, vous comprenez, tous sans exception, que vous perdriez votre temps à essayer de les fléchir. Et pendant vingt minutes surréalistes, vos journalistes et vos politiciens feignent d'oublier l'inquiétude qui les taraude. Les questions se succèdent en rafale, suscitant des réponses si fascinantes que le charisme des Envoyés, incroyablement, finit par émousser la nervosité ambiante.

Charisme : un mot qui tombera souvent de vos plumes. Les Envoyés n'ont pas été choisis au hasard ! Des mois d'examens minutieux, de répétitions sans fin, un professionnalisme dont seuls vos plus grands artistes vous donnent une idée, et la lorition qui amplifie encore leurs effets, bien au-delà de ce que votre expérience vous prépare à attendre. Nécessaire, tant la nature de leurs révélations peut vous braquer : il faut des messagers fascinants, ne fût-ce que pour parvenir au bout du message. Mais ici, à Thornton Hall, ces précautions sont excessives : vous écoutez. Et en bien d'autres endroits, vous écoutez aussi. Vous vous effarez de ces gens qui parlent, vous vous indignez, vous grondez ; mais vous écoutez.

Faut-il s'étonner de votre fascination ? Dans ce monde dont la variété superficielle masque l'uniformité profonde, l'irruption bleue flamboie, étincelle, éclipse, fait pâlir en un instant les mille rengaines à quoi vos foules fatiguées s'abreuyaient. Quelque chose de neuf ! Et vous, qui végétez dans une clarté lunaire si immémoriale qu'elle est pour vous la seule lumière, vous vous exclamez aux premières visions de l'aube. Mais vous ignorez encore, pendant ces ultimes instants où vous assaillez les Envoyés d'une curiosité d'ethnologues, que vos vies ont déjà commencé à glisser sur une pente irrésistible. Vous êtes en suspens.

J'écoute vos questions, car elles furent les miennes ; même si je m'en veux de ne pas me soucier plus des émotions de vos autres cultures. Aaa profite de temps morts pour me parler de ces mouvements de foule autour de cent lieux, des harangueurs improvisés (dont la moitié sont bleus !), de l'encerclement méthodique des salles par un cordon policier étanche, des notes porteuses d'ordres menaçants qui ont commencé à circuler dans les assemblées. Chacun des Entretiens devient l'oeil d'un cyclone et je comprends mieux qu'on ait limité leur durée.

Les Envoyés répondent, calmement, efficacement (dirais-je, si j'étais sûr que vous assimilez réellement), sur la lorition et sur la civitance et sur l'implausible architecture de la société bleue. Vos journalistes et vos politiciens se bousculent pour interroger, les derniers espérant jouer de leur influence pour avoir la priorité. Mais les Envoyés ne se soucient guère de vos préséances, et on dirait qu'ils prennent un malin plaisir à répartir au hasard leurs choix.

(Le hasard ne joue en fait aucun rôle. Les Envoyés savent, ou devinent, la question qui va être posée, et éludent ainsi discrètement des pertes de temps. Au total, très peu de questions seront explicitement rejetées par les Envoyés ; les Entretiens n'en seront que plus vivaces.)

Intéressantes, vos questions, car révélatrices de vos préoccupations. Si les ressorts économiques de l'humanité bleue vous laissent relativement indifférents (peut-être parce que vous n'y croyez pas réellement), au contraire vous vous empressez de vous enquérir des forces militaires de la Puissance nouvelle. Mais réfléchissez : une communauté de quelques millions d'individus ne peut se satisfaire d'une armée classique, cette communauté-là moins que toute autre.

- Votre concept d'armée nous est étranger, dit un des Envoyés. Mais il va de soi que chaque Bleu, homme ou femme, jeune ou vieux, se convertit au besoin en un combattant seulement soucieux d'efficacité guerrière.

Cette idée d'un peuple en armes devrait évoquer des images dérisoires de paysans défilant gauchement, un fusil de bois à l'épaule, ou faisant face à des chars avec des fourches et des bâtons ; je vois bien quelques sourires dans la salle, mais rares et brefs. Si le Bleu moyen est de la trempe de ces gens sur l'estrade, mieux vaut être prudent. Malgré tout, la réalité militaire a ses exigences et il vous paraît inconcevable que la

collectivité bleue ose se dispenser totalement du professionnalisme, si familier pour vous, des soldats de métier. On vous répond :

- Nous disposons en permanence de soixante-quinze spécialistes que nous appelons des Destructeurs, équipés d'un maximum des ressources de notre technique.

Murmures incrédules. Soixante-quinze ? N'est-ce pas de soixante-quinze MILLE qu'il s'agit ? Mais les Envoyés confirment le chiffre. Et moi, qui sais, car je l'ai vu de mes yeux, de quoi est capable un Destructeur... je m'effare du chiffre en sens inverse, tant il est élevé.

Les Bleus disposent-ils d'armes nucléaires ? Seulement d'engins portatifs de puissance réduite, strictement réservés pour d'implausibles cas d'urgence ; ni bombes ni missiles. Mais ils ont des thergateurs, dont la mention rend frénétiques les quelques spectateurs capables d'apprécier.

Vous demandez aussi des éclaircissements sur ces bizarres lettres qui suivent les noms des Envoyés : titres, décorations ? Réponse : chacune des lettres identifie une faculté supplémentaire dont un entraînement ou un investissement technique a fait disposer l'individu ; ainsi de ce A, que partagent les quatre Envoyés de Washington (comme, d'ailleurs, tous les Envoyés sans exception, partout dans le monde) et qui les désigne comme des accélérables ; c'est-à-dire qu'ils peuvent, en un éclair, multiplier par trois leur vitesse de réaction nerveuse. Les corps suivent, mais de façon moins spectaculaire : on ne triche pas avec les lois de l'inertie. Pourtant, la sobre démonstration par laquelle les Bleus illustrent leur vitesse vous laisse pantois. (Les Envoyés en profiteront pour éviter de s'attarder sur d'autres lettres ; et je me demande toujours, en écrivant ceci, par quel tollé vous auriez réagi à l'explication du X de George.)

Vous essayez aussi, par de cauteleuses approches et par des questions savamment étudiées, de faire préciser la nature de la différence bleue ; mais avec un invariable insuccès. Toutes vos manoeuvres se font déjouer poliment mais fermement (et il en va ainsi dans le monde entier, malgré le nombre et la ruse de vos questionneurs ; ce qui rend bleu un cerveau, vous devrez attendre la parution du présent livre pour le savoir).

Plus tard, j'examinerai les questions que vous aurez posées ailleurs, en Europe ou en Afrique ou en Inde. J'y trouverai les empreintes de vos diverses cultures, mais je serai frappé de voir revenir si souvent les mêmes demandes : vous êtes parfois moins différents que vous l'imaginez. Beaucoup de vos questions témoigneront des incrédulités et des malaises qu'a causés la description de l'étrange essence bleue. Et en ces temps troublés où tant d'hommes cherchent à se ressourcer dans les religions, on s'inquiétera assez souvent des conflits entre la civitance et la loi de Dieu, spécialement dans le domaine du prosélytisme musclé, exclu par la première, quand il est imposé par la seconde. La civitance prévaut, répondent simplement les Envoyés, ce qui en plus d'un endroit suscitera un grand émoi. Mais en dépit de tout, des murmures malveillants et des poings qui se serrent, les Entretiens se poursuivent...

Incidemment, les Envoyés annoncent leur longévité, que je m'effare de vous voir accepter presque sans broncher. C'est le lendemain seulement que le concept finira par filtrer jusqu'à vos consciences assommées par les rafales de révélations qui pleuvent sur vos têtes.

(Vous manqueriez à la nature humaine si vous ne posiez pas de questions sur la sexualité bleue. Réponse, courte et évasive : pas de prostitution puisque l'économie ne s'y prête pas, pas de pédophilie faute d'enfants, mais tout le reste physiquement imaginable dans les limites de la civitance. On ne vous en dit pas plus, et je crois que cela vaut mieux. Les jours suivants vous verront déjà assez fantasmer.)

Je regagne au prix d'un effort les Nations unies où le délégué mongol a posé une question dans un anglais rocailleux, et à sa grande surprise s'entend répondre en khalkha (heureusement pour l'assemblée, la traduction automatique se poursuit sur la paroi). L'impact est tel que chacun des intervenants qui suivent utilise sans hésiter sa langue maternelle, si confidentielle soit-elle. Incroyablement, les Envoyés comprennent et répondent, dans vingt idiomes obscurs, sans jamais être pris de court. Et vous n'avez même pas la ressource d'imaginer une obscure répartition de langues entre quelques polyglottes spécialisés, car la parole continue à sauter d'une bouche à l'autre avec la même fluence impossible, en tosque et en amharique, en oulof et en abkhaze, en erse et en euscara.

- Londres, suggère Aaa. Une variante intéressante de la même idée.

Va pour Londres... Comme le faisait remarquer quelqu'un de chez vous, il suffit en Grande-Bretagne qu'un Anglais ouvre la bouche pour qu'aussitôt son accent, ses intonations, son choix des mots, les sujets qu'il aborde ou évite, révèlent sans recours son âge, sa classe sociale et sa région d'origine. À Londres, les Envoyés répondent en reproduisant à la perfection tant la prononciation que le vocabulaire du questionneur. Un mimétisme assez impeccable pour faire disjoncter tous vos mécanismes de classement social... et cela se

lit au désarroi de la salle. Aaa semble apprécier intensément l'exercice, qui me passe par-dessus la tête. Trop subtil pour ma mentalité d'Américain.

(Mais comprenez-le : un Bleu est à son aise PARTOUT. Il peut passer d'un bidonville à un palais, d'un grand hôtel à une prison, se coulant en un clin d'oeil dans un nouveau moule, adaptant ses gestes, ses mots et ses réflexes même ! pour paraître à sa place, comme s'il n'avait jamais vécu ailleurs. La dmatique bleue l'y aidera, en lui passant discrètement les informations brutes qui lui feraient défaut. C'est au point qu'un minimum d'entraînement permet à un Bleu de parler en expert de sujets qu'il ignore totalement : un souffleur électronique l'alimente, et la lorition fait le reste, en lui donnant l'art de parler avec l'autorité voulue.)

De toute manière, la première heure de l'Entretien touche à sa fin et je me hâte de retourner à Washington...

...Washington où l'anxiété a ressurgi, gagne du terrain à chaque minute jusqu'au moment où le modérateur, rivé à sa montre, finit par éclater :

- Il est huit heures juste. Et vous aviez dit tantôt...

Il trébuche sur les mots et sa phrase meurt. Les quatre se sont figés et un murmure monte de la salle, s'étouffe instantanément quand se lève Aoriko Eyne/Veldt et que résonne sa voix douce et ardente :

- Nos intentions envers vous s'expriment en cinq mots tout juste. Cinq mots, que nous prononcerons dans deux minutes exactement. Mais écoutez-nous maintenant, pour pouvoir les comprendre quand nous les dirons.

Un bref silence, épouvantable, et elle continue lentement :

- Jusqu'à présent, nous avons évité de peser sur vous, tant nous avons peur que vous vous aperceviez de notre existence. Car face à vous, nous avons toujours eu la même hantise : nous sommes trop peu.

Elle se tait, elle reste debout. George se lève aussi et enchaîne :

- Nous sommes peu. Une pincée de millions, face à des milliards. Alors, nous sommes restés cachés, cent trente ans et plus. Car nous devinions que beaucoup d'entre vous verraient en nous une menace, un cancer qu'il serait possible d'éradiquer puisque de petite taille. Un génocide, mais avec des justifications bien plus profondes et vitales que ceux qui ont endeuillé l'histoire ancienne et récente. Il était mortellement risqué pour nous de nous révéler avant d'être plus nombreux ou plus puissants.

Il se tait. Debout à son tour, Ivanessa Van Eeuwen poursuit :

- Nous sommes peu, trop peu. Un demi pour mille de l'humanité seulement a eu une occasion d'être çu. Pourquoi ? Nous avons toujours voulu savoir pourquoi. Nous ne nous sommes jamais résignés. Certains de nous se sont dévoués pour comprendre, pendant un siècle de leur vie ; et d'autres ont fait le sacrifice de la leur pour que les autres comprennent. Une tâche affolante, accablante, démesurée, infinie. Elle a englouti vie sur vie dans le gouffre sans fond de sa complexité.

Elle baisse la tête. Le dernier, Franklyne DeWald se lève :

- Notre ambition s'est alors réduite à tenter d'au moins récupérer ceux qui avaient été cevables, mais que nous avons ratés pendant ces années cruciales après la puberté. De quoi accroître d'un tiers notre nombre, de passer de quatre à cinq ou six millions. Mieux que rien... mais même ainsi, l'effort était colossal.

Il laisse traîner le mot, et puis c'est la voix multiple qui éclate à nouveau, dans un crescendo saisissant, levant des frissons incoercibles sur les échine des auditeurs :

- Il y a quatre ans seulement, nous avons pu progresser. Alors, à notre énorme surprise, ce premier succès a eu retombée sur retombée, pour débloquer comme par magie toutes nos recherches. Ce qui nous permet maintenant de vous dire en cinq mots nos intentions.

Un dernier silence absolu. Les quatre sont levés, la salle ne respire plus. Quand la voix quadruple a résonné, je crois que vous avez tous su ce qui ne pouvait pas manquer de suivre :

- Rendre bleue l'humanité entière.

Et en réponse, d'une seule voix, monstrueuse, la salle a rugi.

HIER : INTERACTEUR

L'endroit que nous surplombons à la sortie des cavernes : une lépreuse banlieue grise, sordide, décrépite, où je devine des formes hâves, furtives, pitoyables. Le spectacle qu'offrent les pires ghettos américains ou les bidonvilles du tiers monde aux voyageurs des trains qui les traversent. Une image en telle contradiction avec l'idée que George et Aaa ont pu me donner de leur monde que j'en reste interdit.

Des bâtisses croulantes, des ordures partout, des tas de chiffons qui pourraient être des clochards recroquevillés. Une forme humaine étendue sur la chaussée, au centre d'un lacis de traînées brunes. Et un silence épouvantable, seulement rompu par une série de hurlements bestiaux, qui jaillissent soudain de nulle part pour s'interrompre abruptement.

Alors je me raisonne, je pense aux mineurs et aux filles du saloon de 1878 qui jouaient si bien leur rôle. Serait-ce la banlieue de Sheffield reconstituée dans son état des pires moments du dix-neuvième siècle ? Et après tout, la galerie par laquelle j'ai découvert la Centrie avait son lot d'images et de sons dérangeants, mais George m'a dit de ne pas m'en inquiéter. C'est donc presque avec amusement que je demande :

- Disneyworld ? ou plutôt Disney-Underworld ? Et les miséreux que je vois sont des figurants qui regagneront des appartements luxueux à la fin de leur journée ?

Je m'attends à la voir sourire, mais elle penche la tête et me considère d'un air hésitant, et, oui, même... hanté ? Et elle murmure :

- Non, rien de si commode. Je te parlerai de cet endroit... plus tard, car tu ne comprendrais pas aujourd'hui. Non que je sois certaine que tu doives jamais comprendre.

Je la regarde, interdit. Elle me serre brusquement les mains avec une force inattendue et me dit dans un souffle :

- J'ai choisi exprès un chemin qui passait par ici... pour que tu voies et que je puisse t'avertir ; pour que tu ne risques pas de tomber dessus par hasard et d'y entrer. N'essaie jamais de venir ici sans m'en parler d'abord. C'est ta vie que tu risquerais. S'il te plaît !

Sa voix déborde d'une anxiété que je ne lui ai jamais connue. J'ouvre la bouche pour une foule de questions, mais elle me lance un regard si suppliant que je me contente de grommeler :

- D'accord, je veux bien attendre, à condition que ça ne dure pas trop. Donne-moi au moins le nom de cet endroit, que je puisse faire demi-tour si un panneau m'annonce que je vais y entrer.

Sans me quitter des yeux, elle garde un moment le silence, comme pour garantir que le nom se gravera dans ma mémoire, puis elle murmure :

- Lexhell.

- Un nom plutôt sinistre, dis-je avec un haussement d'épaules.

- Un nom plutôt sinistre, opine-t-elle vigoureusement.

Puis un silence qui se prolongerait jusqu'à devenir gênant si nous ne nous trouvions sollicités par de nouveaux paysages. La bande roulante a progressé pendant notre bref échange, nous emmenant au-delà d'une ligne écarlate qui semble marquer la frontière de la banlieue grise. Après un court no-man's-land de galeries orbes et désertes, nous débouchons dans une caverne colossale, devant un écrasant panorama d'immeubles énormes, massifs, dont les sommets se perdent dans les nuages (les nuages ! ?). Le souvenir d'un film antique jaillit dans ma mémoire, et je murmure :

- Metropolis ? Pas celle de Superman, bien sûr.

Aaa éclate d'un rire joyeux :

- J'avais compris. La Metropolis de Fritz Lang, oui, mais en 1917, neuf ans avant son film. La zone centrienne la plus étendue en hauteur : plus de deux cent vingt mètres. Le nom de cette Metropolis-ci est Axtlan. Et attends de voir Xanadu ! mais là, je m'avance un peu... Enfin, tu verras bien. Apprécie déjà ce spectacle-ci !

nombre de nos voisins (diversement dévêtus, mais je vous laisse imaginer les détails) s'y ébattent bruyamment.

(Si l'appartement d'Aaa débouche directement sur la piscine, j'en vois d'autres dotés de terrasses, de jetées, d'étendues de sable où des gens se font rôtir sous des soleils artificiels. Je vois même un logement au sol abaissé, noyé dans deux pieds d'eau. Un inondé volontaire.)

Je vois au loin des plongeurs : l'étang doit avoir plusieurs mètres de profondeur. Ma formation d'ingénieur me permet de calculer le nombre de tonnes dans ma tête, et je m'inquiète :

- Comment les parois intérieures de vos cavernes peuvent-elles résister à la pression de cette eau ?

- Parce que nous sommes à l'étage le plus profond, Frank. Altitude -250 par rapport au sol. Tu peux taper du pied sans crainte, le plancher ne cédera pas. Qu'en penses-tu ? Sens cette eau ! Vingt-huit degrés !

Elle envoie promener sa chaussure, trempe son pied dans la piscine et m'asperge en hurlant de rire. Séduit, je regarde l'eau engageante.

- Plus tard, dit Aaa espiègle. Viens d'abord essayer la chambre.

Je l'y rejoins, et ce n'est qu'alors que je saisis ce qu'elle voulait dire. Ce qui suit ne vous regarde toujours pas, mais fait beaucoup pour m'acclimater à mon nouveau logis. Encore que...

- Avec ces pièces partagées... la chambre a quatre portes ! Et si un des voisins avait fait irruption ?

- La civitance, Frank ! Si quelqu'un venait, ce serait seulement pour un bon motif. Pourquoi t'en faire ? Nous pourrions nous accoupler en pleine rue sans que personne n'y prête attention. Sauf si nous désirions avoir des spectateurs ; dans ce cas, ceux à qui nous le dirions s'arrêteraient obligeamment pour regarder. Nous pouvons en faire l'expérience si tu ne me crois pas.

La perspective me sourit fort peu, et ma grimace doit le montrer. Aaa me fait un clin d'oeil malicieux, avant de m'emmener à la découverte de son ameublement, fort différent de celui de mes quatre hexagones.

Non qu'il y ait tant de meubles, et je m'étonne de leur petit nombre : quelques fauteuils, une table dans le séjour et un lit dans la chambre. Mais les parois sont épaisses (un détail qui n'apparaît pas sur le plan sommaire ci-dessus), et chaque pouce carré de mur cache un placard, une aire de rangement ou un accessoire dépliant dont un moment suffit pour libérer le plancher. Et je découvre ainsi toutes les richesses cachées, même si, en Américain typique, je m'effare silencieusement de l'absence de téléviseur. Et d'autres accessoires manquent aussi : pas de téléphone ni de chaîne stéréo, pas non plus de bibliothèque ; pas le moindre livre d'ailleurs, excepté, dans un placard, un fort volume relié dont la couverture dit seulement "CONVENTIONNAIRE 6.42" ; et une timidité quasiment superstitieuse me fait hésiter à l'ouvrir.

Dans chacune des deux pièces, un objet bizarre, malaisé à identifier : un pied de métal massif monté sur roulettes, coiffé d'un vaste et mince pupitre, avec un siège à proximité. Une table à dessin ? Mais le pupitre est métallique : allez donc y punaiser des feuilles ! Et je ne vois aucun des accessoires classiques, bac à crayons, lampe. Je finis par repérer, sur la tranche de l'un des deux pupitres, une inscription en caractères minuscules, à côté d'un logo formé de trois croissants de lune :

Centrian Datamatics & Diamatics

Thetamate (R) S# 088-0019608-09

Je devine ! Et Aaa, qui a suivi mon manège, confirme mon impression :

- Regarde, le pupitre s'ouvre. Je soulève le couvercle et voici tout ce qu'il faut pour se servir de l'appareil. Un clavier, divers accessoires comme le stylet ou les lunettes, mais le clavier suffit pour l'instant et je t'expliquerai le reste plus tard. L'intérieur du couvercle est un écran, que j'incline à mon gré. Tu as déjà travaillé sur des terminaux d'ordinateur, non ? À l'origine, on a appelé cet engin un "datamate", un mot qui a été quelque temps une marque déposée, puis s'est répandu dans le langage courant. Tout le monde aujourd'hui dit simplement un "mate".

Interdit, je regarde le mètre carré gris terne qui me fait face.

- Un écran, ça ? Mais c'est immense ! Et...

Je me préparais à ajouter "et totalement plat", mais je me rappelle à temps le téléviseur truqué de mon ancien appartement. Un écran plat, et alors ? L'air blasé que je me hâte d'arborer fait sourire Aaa :

- Frank, le tube cathodique avait disparu de la Centrie à ma naissance, sauf dans les rares cas où les cristaux liquides ne conviennent pas. Et des écrans semblables existent d'ailleurs déjà dans les laboratoires de la Surface. Si tu préfères le classique, regarde plutôt le clavier.

De fait, le clavier a les touches d'une machine à écrire orange, plus une vingtaine d'autres, muettes mais de diverses couleurs. Je le trouve à la fois familier et étrange, puis inquiétant quand je me rappelle mes récentes découvertes. Une avance de quarante ans sur ce que je connais ! Que se cache-t-il derrière cette fenêtre maintenant opaque ?

- Comment le met-on en marche ?

- Il est en marche. On ne l'arrête jamais... sauf s'il faut le réparer, mais crois-moi, cela n'arrive pas souvent.

S'il est démarré, il le cache bien. Je tends l'oreille, sans entendre le moindre bourdonnement révélateur ; et je cherche des yeux sans succès les câbles qui l'alimentent, que ce soit en énergie ou en données. Mais je me remémore ce téléviseur plat et autonome dans l'appartement que je viens de quitter... voici peut-être le modèle au-dessus ? Aaa me pousse :

- Assieds-toi...

Sa voix s'interrompt net. Trois phrases en grands caractères vermeils viennent de jaillir au centre de l'écran. Elles restent affichées trois secondes peut-être puis s'effacent, mais j'ai eu le temps de les lire :

LE MAL, C'EST LE BIEN
LE CHAOS, C'EST L'ORDRE
LA MORT, C'EST LA VIE

- Un actant de Lexhell, murmure Aaa. Oublie ça pour l'instant.

- Orwellien, non ? dis-je d'une voix incertaine.

- Orwell avait trois ans quand ces slogans sont nés. Une coïncidence de formulation. Plus tard, veux-tu ? Nous n'avancerons jamais si chaque détail est prétexte à digression.

Je ne suis pas si sûr qu'il s'agisse d'un détail... mais je m'assieds quand même.

- Dialogue maintenant à ta guise, dit Aaa. Tape au clavier, ou sers-toi du stylet et manuscris n'importe où sur l'écran. Ou contente-toi de lui parler, mais alors enfonce d'abord la touche violette.

S'il existe quelque chose qui me rende muet, c'est un enregistreur ou un répondeur téléphonique, a fortiori avec un ordinateur en guise d'interlocuteur. Et mon écriture a fort dégénéré depuis que je tape au lieu de "manuscrite", comme elle dit. Le clavier me pose moins de problèmes, et je m'y installe donc. Beaucoup plus tard, je m'émouvrai de retrouver dans la Mémoire Prime (je vous expliquerai plus tard de quoi il s'agit ; sachez déjà que cela retient TOUT) les traces de ce contact initial ; je rougirai en repensant à mon premier geste stupide, celui de verrouiller la touche des majuscules. J'hésite de nouveau, ne sachant comment poursuivre. Aaa doit voler à mon secours :

- Tu vois la touche arc-en-ciel ? C'est la couleur des tests. Essaie !

J'enfonce la touche ; instantanément, devant moi flamboie une mosaïque complexe. Sur le pourtour, des dizaines de cases avec des textes en dix alphabets, latin, grec, arabe, cyrillique, hiragana, géorgien ; et aussi des fractales, des schémas, des cartes routières, des histogrammes, des images tridimensionnelles pivotantes ; surtout, occupant tout le centre de l'écran, l'image d'une forêt créacée où défile pesamment une troupe de styracosaures. Scène hallucinante, d'un réalisme de documentaire, et pourtant il ne peut s'agir que d'une image de synthèse. La mire la plus fabuleuse que j'aie jamais vue, d'une netteté inouïe. Et en contrepoint la Neuvième Symphonie de Beethoven, complète avec choeurs (plus parfois un meuglement de styracosaure).

Autre surprise quand je m'approche de l'écran : la scène préhistorique est en relief. Le carré au centre de l'écran est comme une fenêtre vers un autre monde. Des détails supplémentaires surgissent de derrière les bords... et en essayant d'en voir plus, je m'écrase le nez sur l'écran. J'en profite pour examiner le reste, bienheureusement plat, de la mire ; mais sans parvenir à distinguer la résolution. Aaa me glisse :

- Pour l'ensemble de l'écran en mode non holographique, cinquante mégapixels, et un affichage continu interpolant brillance et couleurs entre pixels voisins. La touche noire pour effacer.

La touche noire, évidemment. L'image fantastique s'éteint, aussi vite qu'elle est apparue. À nouveau, un écran vide. Je me secoue, et je tape cette fois, à tout hasard :

- SALUTATIONS !

Aucune réponse. Je reste là, bêtement, comme un profane orange qui se demande pourquoi la machine ne répond pas, et pour la même raison : sans doute devrais-je comme sur un terminal de mon monde enfoncer une touche d'envoi pour "donner le tour" à l'ordinateur ? Cela me déçoit vaguement. Je repère une touche de forme particulière placée à un endroit familier (adaptation tardive à notre type de clavier, ou évolution convergente ?) et je l'enfonce en me demandant avec curiosité quelle sera la réaction. Sans doute "syntaxe incorrecte" ? Mais non, que vais-je imaginer là ? Ils ont quarante ans d'avance, leur culture informatique est différente, je ne recevrai pas de réponse aussi décevante. De fait, l'écran affiche :

- Salut, Frank.

Je bronche sur le coup puis je soupçonne une espièglerie d'Aaa. Ai-je bien affaire à un ordinateur, ou à un plaisantin assis à un autre mate ? ou encore à un petit programme mystificateur, comme ceux que j'écrivais à l'université pour affoler les débutants ? Je souris en me rappelant ce faux TSO qui rejetait toutes les commandes pour erreur de syntaxe ; sauf les demandes de déconnexion, à quoi il répliquait : "trop d'utilisateurs déconnectés, réessayez plus tard". Et je prends conscience que je suis l'examineur d'un test de Turing improvisé : à moi de découvrir si mon interlocuteur est humain ou non. Bien ! J'accepte le défi. Et je tape :

- QUI ÊTES-VOUS ?

À ma grande surprise, une longue réponse s'affiche tellement vite que mon doigt n'a pas le temps de quitter la touche d'envoi :

- Je suis un programme réentrant appelé "interacteur", destiné à servir d'interface aux utilisateurs en dialoguant avec eux en langage naturel. Je ne dispose que d'une intelligence rudimentaire ; aussi veuillez, dans la mesure du possible, éviter les ambiguïtés quand vous vous adressez à moi. Il y va d'ailleurs de votre intérêt aussi. Merci d'avance.

Un être humain n'aurait pas eu le temps de taper cela, mais peut-être s'agit-il d'une réponse préenregistrée à une question somme toute assez prévisible ? Voyons comment "cela" réagit à un changement de syntaxe :

- VOUS COMPRENEZ CE QUE JE DIS ?

- Vous me demandez bien si je comprends le sens de ce que vous tapez ?

Hum ! De fait, ma question, sémantiquement ambiguë, mérite précision. L'hypothèse du plaisantin humain recule, mais la réponse ressemble trop à un écho réarrangé pour me convaincre. Enfin, allons-y :

- OUI.

- Je "comprends" en ce sens que j'analyse vos phrases, que je reconnais vos mots, et que j'en corrèle les sens vraisemblables grâce à une vaste base de connaissances qui me décrit le monde de mes interlocuteurs.

Pourquoi pas ? Mais je connais assez la complexité du problème pour ne pas me laisser prendre. Aisé de parler en termes théoriques de capturer la complexité du monde dans un fichier descriptif, mais cauchemardesque dès qu'on veut passer à la pratique. Attaquons !

- DONC VOUS ÊTES UN VRAI PROGRAMME ?

- Je ne corrèle pas "vrai" dans ce contexte. Veuillez reformuler.

Hein ? Simple, pourtant ! Dérobade ou problème réel ? Essayons un piège :

- POUVEZ-VOUS ME DONNER AVEC 50 DÉCIMALES LA VALEUR DE PI ?

- 3,14159265358979323846264338327950288419716939937510

Réponse aussi immédiate que d'habitude, dont je contrôle l'exactitude en quelques secondes (car je connais cela de tête, depuis un pari idiot datant de mon enfance). Le piège était double : empêcher un être humain de répondre à temps, ou amener un ordinateur à répondre bêtement "oui". Donc il ne s'agit pas d'un être humain... sauf peut-être si ma question était anticipée ? Ce nombre est trop connu... Une variante :

- MÊME QUESTION AVEC PI/2 ?

Encore un double piège : énoncé sommaire, pour dérouter un programme, avec élément crucial tout à la fin, pour retarder un humain. Mais :

- 1,57079632679489661923132169163975144209858469968755

Toujours instantané, et tout aussi correct (comme je le vérifie rapidement, en comparant cette réponse à la précédente, toujours affichée). Un programme, alors ? qui a su identifier la question réelle derrière la forme rhétorique, et compléter correctement un énoncé elliptique ? Je me demande comment il réagirait à un compliment...

- EN UN ÉCLAIR, BRAVO !

- Je ne corrèle pas votre remarque. Veuillez reformuler avec un verbe.

Me voici aussi désappointé que j'étais enthousiaste ! Alors passons de l'éloge à l'insulte :

- VOUS ÊTES BÊTE, NON ?

- Je suis "bête", en ce sens que mon architecture à parallélisme réduit limite mes corrélations à un niveau très inférieur à celui d'un cerveau humain. À titre indicatif, j'atteins le niveau 11 sur une échelle logarithmique de complexité où l'être humain orange moyen se situe à 30. Un interacteur plus récent, de niveau 13, me remplacera dans huit mois.

Comme quoi les descendants du vieil Adam ont toujours de la ressource dans la gelée de protéines qui leur farcit la tête, me dis-je satisfait avant de broncher devant ma propre réaction. Le style imperturbable de mon imprécis partenaire grignoterait-il insidieusement mon scepticisme ? Du fond de ma mémoire, je repêche quelques idées que j'agitais lors des discussions enfiévrées du samedi soir au collège. Attaquons à mort :

- JE SUPPOSE QUE JE PEUX ENCHAÎNER MES PHRASES ? SI OUI : LE ROUGE EST MA COULEUR FAVORITE. OUBLIEZ MA DÉCLARATION PRÉCÉDENTE. QUELLE EST MA COULEUR FAVORITE ? QUE VIENS-JE DE VOUS DEMANDER D'OUBLIER ?

- Oui. Enregistré. Oublié. Je l'ignore. Je ne sais plus.

- DEUX ET DEUX FONT QUATRE. OUBLIEZ MA DÉCLARATION PRÉCÉDENTE. QUE FONT DEUX ET DEUX ? QUE VIENS-JE DE VOUS DEMANDER D'OUBLIER ?

- Enregistré. Oublié. Quatre. Je ne sais plus.

- VOS DEUX DERNIÈRES RÉPONSES SE CONTREDISENT, NON ?

- Je ne puis vous répondre sans désoublier vos déclarations.

Je sursaute. Un verbe si peu humain que je vais finir par y croire...

- DÉSOUBLIEZ.

- Merci. Pas de contradiction. Dans le premier cas, il s'agissait d'une information indépendante non corrélée, et dans le deuxième d'une vérité mathématique foncièrement inoubliable.

- UN ET DEUX FONT QUATRE. QUE FONT UN ET DEUX ? QUE FONT DEUX ET UN ?

- Enregistré. Quatre, pour vous jusqu'à nouvel ordre. Trois.

- UN ET DEUX FONT AUTRE CHOSE QUE DEUX ET UN ?

- Vos informations sont trop pauvres pour que je corrèle le sens particulier que vous donnez à "et". Enrichissez !

Maintenant une réplique absurde, pour voir comment il y réagit ? Et si je lui renvoyais sa propre prose ?

- JE NE CORRÈLE PAS VOTRE REMARQUE. VEUILLEZ REFORMULER AVEC UN VERBE.

- Il y avait des verbes : vos informations SONT trop pauvres pour que je CORRÈLE le sens particulier que vous DONNEZ à "et". ENRICHISSEZ !

Je suis à peu près convaincu. Une dernière chose qui m'intrigue :

- VOUS M'AVEZ APPELÉ FRANK TANTÔT. COMMENT M'AVEZ-VOUS IDENTIFIÉ ?

- Par le nom mentionné dans la Mémoire. Désirez-vous le changer ?

Il n'a visiblement pas compris le sens de ma question. Pas subtil. Je renonce à poursuivre, je me tourne vers Aaa qui me fait un clin d'oeil, et j'en déduis (faussetment) que c'est elle qui a dû passer mon identité à la machine. Je susurre, avec une condescendance à mériter des gifles :

- Pas mal, le programme. Habile pour certaines questions, mais décevant pour d'autres. J'espère que je n'ai pas perturbé trop d'autres utilisateurs en le secouant.

Elle m'explique d'un ton patient :

- Frank, l'interacteur sert à faciliter l'obtention d'informations, pas à faire la causette sur des sujets philosophiques. Sinon, ce châssis ne suffirait pas à l'héberger.

J'encaisse le coup. Je croyais parler avec une grosse machine dont le mate était un simple terminal. Aaa sourit de ma confusion :

- Un mate est un système autonome, tu sais ! Il contient des dizaines de téraoctets d'informations, et disons pour simplifier que chaque mégaoctet a son propre processeur pour le traitement. Autonome, mais pas isolé : il échange en permanence des informations par voie hertzienne avec tout le reste de notre dmatique, pour mettre à jour ses informations et obtenir des données complémentaires. Si tu veux dialoguer avec un gros système, demande-le à cet interacteur-ci, qui te reliera à un interlocuteur plus musclé.

- Plus musclé ? dis-je machinalement en écho.

- Oui, un interacteur de niveau 18 qui te fera pas mal transpirer. Mais celui-ci te permet déjà d'obtenir des réponses à beaucoup de questions, soit qu'il puisse y répondre lui-même, soit qu'il se renseigne ailleurs trop vite pour que tu puisses remarquer qu'il lui a fallu de l'aide.

Je réfléchis un moment, tentant d'assimiler :

- Donc je peux interroger l'interacteur sur le sujet que je veux, et il se débrouillera comme un grand pour me répondre ?

- Certainement, en tout cas dans la mesure des possibilités qu'il a, ou qu'il peut sous-traiter. Mais cela va beaucoup plus loin : si tu désires regarder ABC ou CBS, tu le lui demandes et il te l'affiche sur l'écran. Ou si tu veux entendre le dernier disque de David Bowie, ou même relire des bandes dessinées de ton enfance... vas-y : le mate remplace une douzaine d'équipements. Voix, son, texte, image, localement ou à distance, tout. J'ai consulté juste ce qu'il fallait de ton curriculum vitae pour prendre avec toi un premier contact réussi (au passage, j'espère que tu me pardonneras cette indiscretion), alors je ne crois pas me tromper en te prédisant que tu vas bientôt passer la moitié de ton temps de veille assis devant le mate, jusqu'à en oublier de manger les premiers temps.

- Voilà qui explique l'absence de téléviseur ici...

- Évidemment ! Par exemple, tape CBS, et l'interacteur interprétera cela comme une requête de branchement à cette chaîne. Vas-y !

J'y vais, et sur une surface d'à peine le sixième de l'écran apparaît un bonimenteur célèbre qui cède vite la place à un message publicitaire pour une lessive. Je me sens rougir, de la piètre qualité de l'image et de son prétexte. Et eux, quelle télévision ont-ils donc ? Je cherche des yeux l'équivalent d'un TV Guide, sans succès. Sans doute que cela aussi est accessible seulement via leur fichu programme ?

- Comment rappelle-t-on l'interacteur, pour avoir la liste des chaînes ?

- Le rappeler ? Il n'est pas parti. Tape "TV menu". Ou "TVM", ça suffit.

Je tape. À l'image de CBS se substitue un vaste tableau en caractères microscopiques, qui à vue de nez doit bien proposer deux cents chaînes. Un discret "page 1/43" en haut suggère l'existence de huit mille autres canaux disponibles. J'en reste muet. Aaa explique :

- Tous les programmes de la Surface, tous pays réunis, plus les nôtres. En tout cas ce qui correspond à la notion passive de programme télévisé en usage là-haut. Si tu y ajoutes la télévision active...

- Comment peut-on même choisir entre huit mille programmes ? Rien que de parcourir la liste prendrait des heures !

- Aussi programme-t-on le mate pour qu'il la parcoure à notre place, et déniche ce qui nous intéresse. Avec le temps, tu te composeras de quoi trouver à toute heure des émissions à ton goût, qu'il s'agisse de spectacles passifs ou d'émissions où tu peux intervenir à tout moment. Mais cela peut attendre, car je suppose que tu meurs d'envie de découvrir la télévision bleue. Je sais que tu es un sportif en chambre : essaie \$NST.

J'essaie. L'immense image qui envahit tout l'écran a la même netteté, sous un format double, que la mire aux styracosaures. Et, bien entendu, du relief. La voix fraîche d'Aaa dans mon dos :

- Holographie, comme l'image de tantôt. Coûteux en bande passante, mais un gigaoctet par seconde est dur à saturer. Non ?

Ai-je entendu une nuance de défi dans sa voix ? Je calcule en silence, puis je singe ses inflexions :

- Pour une image holographique animée de cette qualité, il faudrait des téraoctets par seconde. Non ?

- Bravo ! rit-elle. Les parties sans intérêt de l'image sont modélisées. Comprends-tu ce que ça signifie ? Imagine un match de football européen. On se contente de transmettre une fois pour toutes les caractéristiques principales de l'herbe, sa couleur par exemple, et le mate redessine un terrain hurlant de vérité et formé de brins d'herbe totalement fictifs. Il n'y a guère que les traits des visages qui soient transmis pixel par pixel, et encore, pas toujours. Même les visages sont modélisables. Les avantages du tout-numérique. Cela dit, as-tu vu le sport ? Typique de la Centrie, c'est pourquoi j'ai proposé ce canal.

Je dois faire un effort mental pour passer de la qualité de l'image à son contenu. Deux individus glissant sur une patinoire, avec entre eux un filet ; dans leurs mains, des raquettes. Hein ? J'écarquille les yeux. Du TENNIS SUR GLACE ? Incroyable et pourtant vrai. Mais comment la balle parcourt-elle si mollement de lentes trajectoires ?

- C'est du ralenti qu'on voit, Frank, même si les joueurs paraissent se déplacer à une allure normale. Ils ont un A derrière leur nom. Sinon on se demande comment ils garderaient leur équilibre...

Je regarde un moment. J'ai le sentiment désagréable que la plupart de leurs joueurs viendraient à bout de nos plus grands champions (on me le confirmera plus tard, en précisant que nos champions masculins seraient vaincus par la plupart de leurs joueuses, et cela dans quasiment toutes les disciplines sportives ; une politique du ping-pong, à la Nixon, n'a guère de chance de détendre l'atmosphère entre eux et vous, à moins que vous ne rêviez masochistement de défaites accablantes). Trente secondes suffisent à me déprimer.

- Un peu de course automobile, pour changer ?

Un autre canal. Une piste incroyablement inclinée, avec des véhicules qui y défilent à des vitesses insensées. Aaa, avec un grand sourire :

- Sept cents kilomètres à l'heure en moyenne, avec des pointes à mille. Mais je crois que le mur du son résistera. Trop de turbulences. Et à ce genre de vitesse, le moindre accrochage et la voiture se désintègre.

- Et vous trouvez des pilotes pour les conduire ? Vous êtes cinglés !

- Frank, les pilotes ne sont pas dans les voitures. Un organisme humain ne résisterait pas à de pareilles accélérations. Le pilote téléguidé sa machine. De chez lui, par exemple... ou des antipodes, mais c'est moins facile. Les délais de transmission handicapent la vitesse de réaction.

- Vous n'auriez pas un sport plus orange ? dis-je d'une voix éteinte. Si tu parlais de football européen il y a un moment, c'est que connaissant tout de moi tu sais que j'en suis amateur. Vous avez ça ici ?

- Canal \$NQS. Mais ce sera bleu quand même, je le crains.

J'essaie néanmoins. Autre image : vingt-deux joueurs s'activant sur un terrain en une scène si classique que je mets un moment à remarquer des détails troublants. La violence inouïe des collisions, l'absence totale d'arbitre, la mixité des équipes, les acrobaties des joueurs. J'en vois deux projeter en l'air une mince joueuse, pour lui faire intercepter le ballon à quatre mètres de haut (elle y réussit d'ailleurs, puis retombe au sol avec une maestria de parachutiste). Je déclare forfait, et j'enfonce la touche noire. L'écran redevient terne, et je dis piteusement :

- Je crois que je devrai m'y habituer petit à petit. De toute façon, je préfère de loin la lecture à la télévision. Au fait, vous n'avez pas de journaux, ici ? Oui, George m'a apporté des journaux de la Surface, mais des journaux bleus, vous devez bien en avoir !

- Oui, mais des journaux aussi personnalisés que les émissions de télévision. Rien que des articles qui intéressent le lecteur, à charge pour celui-ci de programmer son choix. Ne t'en fais pas trop : il existe tout de même des versions par défaut pour les nouveaux venus. Attends...

D'un seul mouvement de la main, elle pianote cinq signes. Sur l'écran s'affiche ce que je ne puis décrire que comme la une d'un quotidien. Et à nouveau, on jurerait une feuille de papier, mais un papier de qualité bien trop parfaite pour un journal. L'immense titre qui barre la moitié de la page me saute à la figure :

FIN DES PROTESTS DE HEURÉALTÉRIOR I

avec un sous-titre aussi saugrenu que peu éclairant :

Effectation de La Pièce au fond de La Galerie

Mon regard glisse vers une photo au bas de la page. L'intérieur d'une pièce inoccupée au mobilier banal, une sorte de chambre d'hôtel totalement quelconque. Pourtant la légende dit : "La Pièce vue de La Galerie", avec des majuscules quasiment religieuses. Je me penche, et des détails cachés de "La Pièce" apparaissent à ma vue (encore un hologramme), sans que sa banalité s'atténue pour autant. J'essaie alors de lire le texte de l'article, mais un décourageant jargon technique m'arrête au bout de quatre lignes. Que veut dire "réaltère" ? Qu'est-ce qu'une "pléistopsie" ou un "heutacteur" ? Quel rapport avec une chambre d'hôtel ?

Aaa reste muette. Je hausse les épaules et je parcours le reste de la page en quête d'éléments familiers ; sans guère de succès puisque chaque détail me déconcerte, du nom même du journal (Transmedian Newslog, pour ne rien vous cacher) aux titres plus mystérieux les uns que les autres. Finalement, je tombe en arrêt devant "Clôture du XXIXe Congrès du Parti Internazi", je le désigne du doigt à Aaa, et j'ouvre la bouche pour une question... mais sur l'écran a surgi une grande image animée.

- Écran tactile, souffle Aaa. Ton doigt l'a touché, alors voici une séquence vidéo développant le sujet sélectionné.

Je l'entends à peine, je regarde fasciné l'image d'une vaste salle où la caméra survole une multitude rangée en files impeccables. Humains ou robots ? On se le demande. Tous la même armure métallique avec le visage caché par une visière neutre, tous la même taille et tous figés dans un garde-à-vous sans faille. Un autre plan, où la caméra longe les files : alignement hallucinant, immobilité impossible. Un Congrès de Nuremberg, mais avec de vrais surhommes, l'archétype de ce que les nazis ont tenté de réaliser avec leurs vagues moyens d'amateurs. Absolument oppressant, d'autant que l'image, toujours holographique, me donne l'impression que la scène se passe dans la pièce voisine. Absurdement, je me retiens de parler trop haut, comme si au son de ma voix ces personnages inhumains allaient d'un bloc se tourner vers moi et jaillir de l'écran.

La caméra prend du champ. Mais combien ces gens sont-ils donc ? Et où ? On dirait un stade couvert, bondé à en craquer, avec seulement une voie rectiligne ouverte au milieu des masses... La caméra zoome vers le bout de la salle, où débouche un escalier monumental.

Quatre personnes qui descendent l'escalier. La même armure et le même casque, mais une démarche... presque humaine, n'était leur synchronisme invraisemblable. Apparemment deux hommes et deux femmes, en alternance. La caméra s'appesantit sur eux, et un texte barre l'écran :

Haagen	Hørild	Hundær	Hylles
—	—	—	—
—	—	—	—

Nuremberg ! Irrésistible. Hitler et ses séides, marchant au milieu des multitudes en uniforme. Mais avec bien plus de grandeur que le caporal dyspeptique. Ils longent, interminablement, les myriades silencieuses, arrivent droit vers la caméra, sortent de son champ. Une minute figée, et je suis presque soulagé de voir la caméra quitter les masses muettes pour escalader vertigineusement la paroi d'une estrade de quinze mètres de haut et s'immobiliser, face à un homme. Un des quatre : on devine les trois autres à l'arrière-plan.

Mon soulagement ne dure pas. L'homme a ôté son casque, et on voit son visage. Si je vous dis qu'il a une tête de psychopathe, vous ne me comprendrez pas, pourtant c'est exactement ce que je ressens ; au point que je dois me raisonner, me dire que ce n'est qu'une image. Si j'avais cet homme en chair et en os devant moi, je sais que je prendrais mes jambes à mon cou sans chercher plus loin. Il se met à parler d'une voix lente, haineuse, comme crachant chacun de ses mots. Je ne comprends absolument rien à sa diatribe (il éructe en centrien, à en juger par les sonorités et par le texte défilant en sous-titre au bas de l'écran), et j'en suis presque rassuré. Absurde... mais j'ai peur de me faire traduire. Frank, bon sang ! Cesse de te laisser impressionner à tout bout de champ.

- Son discours est bref et il approche de la fin, annonce Aaa. Si tu me permets une suggestion... cesse de regarder. Nous pourrons y revenir un autre jour.

Elle tend une main vers la touche noire... et je la bloque, doucement mais fermement. On vient d'esquiver Lexhell, et on désire maintenant me dissimuler autre chose ? Je suis adulte, cette surprotection m'agace. Au surplus, mon malaise s'estompe, car voici que l'orateur gesticule maintenant avec deux bizarres pistolets à canons multiples, le genre d'arme biscornue comme en imaginent les auteurs des mauvaises bandes

dessinées d'anticipation. Je souris de voir l'homme brandir théâtralement ces objets baroques, et je ne m'inquiète même pas lorsqu'il les lève vers ses tempes. Quand le bruit des rafales éclate, je m'y attends si peu que je fais un bond sur mon siège.

L'image a ralenti, et elle ne m'épargne aucun détail. Les balles qui traversent la tête de part en part avant de creuser de tranchées rouges la main et le bras de l'autre côté. Le visage qui éclate comme un fruit pourri, dans une fontaine de sang, de cartilages, de dents, d'esquilles d'os et de fragments de cervelle. Un bout de langue, un doigt aussi. Et les armes étranges continuent à tressauter pendant que le crâne se disloque sous les impacts. Enfin, le corps quasiment décapité bascule vers l'avant, comme s'il allait tomber sur moi, et je hurle en me lançant en arrière. Mais la caméra a pivoté, suit en plongée la chute du corps qui s'écrase au bas de l'estrade dans un grand éclaboussement de sang et de débris. Une première colonne d'hommes (ou de robots ?) s'ébranle, et va, dans un grand bruit de bottes, piétiner le cadavre.

L'image disparaît. Revoici, innocente, la une du Transmedian Newslog.

- J'ai essayé, soupire Aaa. Un congrès internazi se termine toujours de cette manière. Mais ne prends pas au premier degré tout ce que tu vois.

Affreusement secoué, tremblant de partout, je hurle :

- Que racontes-tu avec ton premier degré ? Cet homme est mort, non ?

- Ce n'est pas si simple que tu le crois. Rien ne l'est ici. Mais tu as joué de malchance en tombant sur pareille scène à ta première tentative de consulter un journal. Calme-toi. Je vais t'y aider.

Elle vient s'asseoir près de moi, et sait trouver les arguments qu'il faut pour réorienter mon agitation. Après un long quart d'heure (que je m'abstiens à nouveau de détailler), je m'apaise sans pour autant que la scène hideuse que j'ai vue cesse de me hanter. C'est d'une voix presque normale que je me force à demander :

- Que disait cet homme... si tu crois que tu peux me le révéler ?

- L'habituel discours extrémiste des internazis. Ils prophétisent qu'un conflit bleu/orange arrivera inéluctablement, sauf si on suit leur idée d'une extermination préventive. Incidemment, à leur fondation, en 1891, ils s'intitulaient "parti exterminationniste". Le mot "internazi" n'est venu que plus tard, en l'honneur de vos hitlériens... si on peut dire.

Elle a parlé d'un ton si serein que j'en reste sans voix, atterré. Et alors je l'entends enchaîner avec un demi-sourire :

- Mais peut-être n'as-tu pas saisi qu'il s'agit d'une extermination des Bleus, d'un énorme suicide collectif et unanime. Comme ils n'ont jamais dépassé un pour cent et demi de la population bleue, la perspective est douteuse. Mais on ne sait jamais.

Je fais un énorme effort pour parler aussi tranquillement qu'elle :

- Un pour cent et demi ? Combien ces gens étaient-ils ?

- Moins qu'il n'y paraissait. Une image, ici, ça se truque, comme je te l'ai déjà suggéré quand nous ne parlions que de football.

Je mets un moment à assimiler le concept. Lorsque vous me lirez, vous sourirez sans doute de ma naïveté. L'objectivité supposée de l'image... vous l'aurez mise en doute depuis longtemps. Ces photos retouchées d'où les sommités d'hier avaient disparu pour cause de disgrâce ; ces visions d'atrocités qui vous soulevaient le cœur, vous laissant à la merci des commentaires biaisés, la même image pouvant vous dresser contre l'un ou l'autre des adversaires... Mais on était plus naïf dans les années soixante-dix, moi comme les autres. Je finis par riposter aigrement :

- Et à l'autre extrémité de votre éventail politique, y a-t-il un parti intercommuniste, ou que sais-je, pour prôner une extermination orange ?

- Frank, tu plaisantes ? Ce ne serait pas civitant. Relis tes brochures.

Suit un long silence piteux. Je me secoue lourdement et je décide que j'aurai bien le temps de vérifier plus tard. Je change de conversation :

- À propos de lecture... en dehors de ces brochures dont tu parlais, je n'ai vu qu'un seul livre ici ! Je suppose que le mate les remplace, donc que je ne pourrai lire que sur écran ? Moi qui adore lire au lit, ou sur un siège que la décence m'interdit de préciser...

Elle saisit sur une tablette un objet que j'avais pris pour un portefeuille, et le brandit en riant :

- Mais moi aussi ! Et en ce moment, je lis "Curtain", d'Agatha Christie, qui a paru à la Surface il n'y a pas longtemps. Regarde donc cet engin ! Je l'ouvre, voilà, et que vois-tu ?

- Tu appelles ça un engin ? Enfin, bon, j'y vois deux pages blanches, et on dirait qu'il y a aussi quelques boutons sur la tranche ?

- Non, pas des pages blanches, Frank, mais des écrans, chacun au format d'une page de livre. Et l'information de "Curtain", en l'occurrence les deux mégabits du texte, est entreposée dans ce qu'un Orange appellerait la mémoire de cet objet. Je lis mon roman comme si je le lisais dans un livre en papier, sauf que pour "tourner la page", ou pour "feuilleter", j'enfonce un de ces boutons que tu as remarqués.

Je fais une moue dégoûtée :

- Bravo pour ce sommet de votre technique...

- Pas un sommet, coupe-t-elle : ce modèle date de 1966, et c'était l'ultime version d'un équipement alors déjà quasiment obsolète. Mais c'est le premier objet qui m'a fascinée à mon arrivée ici, et je le garde par sentimentalité. Note tout de même qu'à sa grande époque, vers 1957, on considérait ceci comme révolutionnaire, tu sais.

- Révolutionnaire, pourquoi ? Ce bidule me fait l'effet d'être le gadget pour le gadget. Enfin, tu me diras que cela épargne des arbres, mais je ne croirai jamais qu'un livre classique coûte plus cher que ce truc-là !

Elle sourit avec indulgence et je m'étonne une fois de plus de ne pas arriver à me blesser. D'une manière ou d'une autre, quelque chose dans son attitude désamorçait toute vexation que je pourrais éprouver.

- Frank, ne parle pas trop vite. Ce gadget, comme tu dis, a une mémoire dynamique. J'y ai chargé "Curtain" la semaine dernière et j'y chargerai un autre livre après. Ce même objet a déjà hébergé douze cents ouvrages depuis que je m'en sers, et me permettra d'autres centaines de lectures sans qu'il en coûte un gramme de papier. Imagines-tu d'autres avantages au gadget ?

Et comme ma réflexion tarde à se concrétiser, elle énumère :

- Primo, cet engin découple l'information lue et la manière de la lire. Si tu étais un malvoyant, condamné aux seuls ouvrages publiés en grands caractères, tu apprécierais. Secundo, la capacité est énorme et tu peux trimbalier dans ta poche l'équivalent d'une encyclopédie en dix volumes. Tertio, l'appareil permet des traitements simples du texte, comme de te fournir immédiatement la définition d'un mot sur lequel tu trébucherais ou de te renvoyer à la première page où est cité le nom d'un personnage que tu ne replacerais plus. Quarto...

- Bon, bon, dis-je vaguement agacé. Mais vous frustrez Agatha Christie, ou plutôt ses héritiers, de leurs droits d'auteur avec votre bidule.

- Le moyen de faire autrement, vu les circonstances ? Mais nous prenons scrupuleusement note de nos transgressions, pour pouvoir les réparer un jour. Avec des intérêts composés depuis parfois un siècle et plus, cela donnera des indemnités intéressantes.

Un silence tombe. Je regarde à nouveau le mate et je suppute l'infini réservoir de connaissances qu'il pourra mettre à ma disposition. Encore faut-il que j'aie la capacité d'y accéder. Ne vais-je pas être comme un illettré dans une bibliothèque, impatient d'apprendre mais manquant des clés nécessaires ? Non, je m'inquiète stupidement, je viens de dialoguer avec l'interacteur, sans autres ennuis que ceux nés de mon scepticisme. Aaa, qui me voit regarder le mate en silence, m'encourage :

- Tu peux lui parler, tu sais, et en réglant à ta fantaisie le style de dialogue. Tiens, regarde, je lui fais face et je l'appelle : Karl !

Une fente lumineuse verticale apparaît au centre de la surface neutre de l'écran, s'élargit, et c'est comme si des mains ouvraient des volets fantômes. Apparaît une chambre, et à l'avant-plan la tête d'un individu hirsute, une tête toute en cheveux et en barbe, un jumeau de Karl Marx. L'apparition grogne d'une voix ensommeillée aux inflexions germaniques :

- Quoi encore, bon sang de bon sang ?

- Une démonstration. Merci ! dit plaisamment Aaa.

- Et c'est pour ça qu'on me réveille ?

Un juron en allemand. Les volets fictifs se rabattent avec un claquement sec. De nouveau l'écran vide, moi qui reste stupide, et Aaa qui me sourit avec indulgence.

- Tu t'y feras. En attendant, utilise le clavier, si tu préfères éviter les surprises.

Mais il est écrit ce jour-là que la réalité la démentira. Pour la seconde fois en une heure, un message spontané flamboie sur l'écran :

SI TU CHERCHES QUELQUE CHOSE, TROUVE-NOUS

puis est remplacé, abruptement, par l'image d'une énorme bouche humaine démesurément ouverte en un cri silencieux, et qui s'efface lentement.

- C'est la journée, grince Aaa. N'y fais pas attention. Une suggestion : tape ton nom suivi d'un point d'exclamation.

Je le fais, et je me trouve nez à nez avec moi-même, comme si l'écran s'était fait miroir... Non, pas exactement, l'image n'est pas inversée : quand je bouge vers la gauche, elle part vers la droite.

- Tu ne devines pas ? demande Aaa rieuse.

- Je suppose qu'il y a une caméra dissimulée dans le mate. Bien cachée, d'ailleurs. Où est-elle ?

- Fondue avec l'écran. Chaque pixel est aussi photosensible. Regarde !

Elle saisit une de mes brochures, en plaque la couverture sur un coin de l'écran, l'enlève aussitôt... mais une image fidèle de la couverture reste affichée dans le coin. Une espèce de buvard électronique ? mais un buvard intelligent, alors, car le texte est resté lisible : il n'est pas plus inversé que mon reflet.

- Bravo, dis-je. Mais pour me raser, je préférerais un vrai miroir.

- Un détail ! Il est facile de retourner l'image. Mais en réalité, c'est un téléphone, Frank ! ou plutôt un visiophone. Tu as tapé ton propre nom et le mate te met donc en contact avec toi-même. Quand tu te seras fait d'autres connaissances, tu entreras leurs noms et le résultat sera plus intéressant. Au fait, tu sais maintenant comment entrer en contact avec moi à tout moment. Commode, non ? Plus besoin de numéro, ni de savoir où la personne se trouve. Il y a ici quinze ans que la notion de numéro de téléphone a disparu de l'usage humain.

- D'accord, mais tu devras me rappeler ton nom complet.

- Non, "Aaa" suffit. Je ne suis pas la seule de ce nom, mais je suis la seule que tu connais, et l'interacteur le sait.

- Comment le sait-il ?

- Oh, il sait bien des choses. Considère-le comme un secrétaire parfait qui peut deviner à demi-mot ce que tu désires ou de qui tu parles... du moins tant que tu évites l'humour et le non-sens.

- Et je peux te contacter n'importe quand et n'importe où ? Et n'importe qui peut ME déranger à tout instant ?

- Du calme. Nous sommes ici depuis une heure et personne ne t'a appelé, bien que tu sois une célébrité à qui beaucoup rêvent de parler. Ne t'en fais pas ! La civitance te protège du harcèlement. Et si quelqu'un tente de t'appeler pendant ton sommeil, le mate intercepte l'appel, t'éveille si c'est vraiment urgent et prend le message sinon.

- Oui... Inutile de te demander si c'est relié au réseau orange ?

Les doigts d'Aaa volent sur le clavier. Je regarde l'écran :

X18124647601

Les chiffres me disent quelque chose... Avec un choc, je reconnais le numéro de mon propre poste à Evansville. On entend deux sonneries, puis un déclic... et je reste tétanisé en entendant ma propre voix :

- Bonjour ! Je suis en vacances quelque part où le téléphone n'a pas été inventé. Pas de panique, je rentre le 13 août, juré, craché. Laissez un message après le signal sonore. Merci et à bientôt !

Puis le silence, comme si on avait raccroché. Aaa murmure :

- Là-haut, tu es mort, Frank. La police a pensé à verrouiller les accès de ta maison, mais pas à débrancher ton répondeur.

- Et si je laissais un message ? dis-je lentement. Ou, maintenant que tu m'as montré comment faire, si j'appelais quelqu'un, par exemple Fraser ?

- Le mate ne te laisserait pas faire. Il sait ce qui est risqué ou non. C'est pour cela qu'il a accepté ton numéro, mais raccroché tout seul au moment où apparaissait un danger. Tu comprends pourquoi, n'est-ce pas ?

- Bien sûr, dis-je avec un rien d'amertume. Je n'ai pas entré d'identification, mais d'une manière ou d'une autre, cet engin sait que je suis là. Et je suppose que votre informatique déborde de sécurités de toutes espèces. N'importe qui ne peut pas faire n'importe quoi, et l'accès aux informations est strictement limité.

- Je vais sans doute te surprendre, Frank, mais ce n'est pas vrai. Tout le monde a accès à tout. Pas de documents secrets, aucune limitation de quelque sorte que ce soit. La civitance rend sans objet semblables précautions. N'étant pas civitant, tu y fais exception. Attention, tu peux tout voir et tout entendre sans restriction, mais il y a des limites si tu veux te FAIRE voir ou entendre. Par exemple, tu peux parler à qui tu veux en Centrie, mais pas à la Surface. Tu peux appeler Altman, ou même un Bleu d'Evansville, s'il n'y a aucune oreille indiscrete à proximité.

- Vous avez installé des sécurités rien que pour moi ? dis-je incrédule.

- Pas exactement. Mais cela peut attendre. Une autre expérience ? Tape à nouveau ton nom, mais cette fois-ci, suivi d'un point d'interrogation.

Je le fais, et sur l'écran apparaît une fiche signalétique à mon nom, que je parcours avec la grimace d'humeur de la personne qui se découvre fichée, aussi logique que soit le fait. Arrivant au bout de ma lecture, je tombe sur la mention : "total données individuelles : 29,83 gigabits". Un chiffre que je mets un moment à assimiler, et qui me laisse pantois. Trente GIGAbits ? L'équivalent de CINQ MILLE livres de bonne taille ??

Et alors même que je regarde, pétrifié, je vois changer le chiffre de droite. Le trois est devenu un quatre.

INTERMÈDE : EDWAND

Ne tirez pas de conclusion de mon nom : en fait, je suis grec, et né à Smyrne en 1920. Pas le meilleur endroit où naître cette année-là, ou si vous préférez pas le meilleur moment pour naître là. Mais j'ai survécu, et j'ai erré. Mytilène, Salonique, Athènes, Alger, Abidjan, Libreville, New York, Pittsburgh, en l'espace de treize ans. Mes parents sont morts dans un accident, alors on en a simulé un à mon intention et je me suis retrouvé à Auschwitz.

Comme bien d'autres, je suis tombé amoureux de ces ordinosaures qu'on fabriquait ici dans les années trente. En dépit de leur puissance, leur emploi requérait un long écolage, et on rêvait d'un jour où leur accès serait simplifié. On ne se contentait pas d'y rêver, bien sûr, on creusait le sujet avec l'exhaustivité voulue. Vous avez vu les résultats.

Au fait, vos propres ordinateurs de 1970, ceux via lesquels vous-même avez découvert l'informatique... ils avaient des capacités comparables. Mais la manière de les exploiter différait vastement de vous à nous. Le plus important était que les standards préexistaient, au lieu d'émerger laborieusement et trop tard. Un autre point significatif : nous programmions de façon structurée, malgré les limitations de taille ; et c'était un programme, ce que nous appelions un conciseur, qui convertissait par après le code en spaghetti. Le programme-source restait accessible à un repreneur éventuel. Cela a l'air mineur, pourtant cela seul suffisait à rendre notre productivité double de la vôtre. Si vous avez jamais eu à reprendre un logiciel venant d'un de ces génies solitaires qui traquent le moindre octet épargnable mais sont rebelles à toute documentation... vous me faites signe que oui, alors vous comprenez.

Même dans les architectures de nos processeurs, on retrouve la marque du souci du lendemain. Je songe aux instructions modulaires à huit bits de la gamme EXA, EXA pour "extension d'adresse" : l'ancêtre des systèmes eXanth. Si le bit de poids fort vaut 1, c'est une nouvelle instruction, sinon c'est l'extension de la zone d'adresse de l'instruction en cours. Cela complique un peu le décodage, un inconvénient compensé par le gain de place dû au fait que la prédominance statistique des faibles valeurs dans la zone d'adresse réduit la taille moyenne d'instruction : l'idée a mené chez vous aux adressages à base/déplacement. Mais quand plus tard l'adressage passe de 16 bits à 32, à 48, à 64... les anciens programmes tournent tels quels, sans même devoir être recompilés. J'ai rédigé vers 1935 quelques routines qui tournent encore aujourd'hui, comme je les ai écrites, sur les heuromateurs eXang d'aujourd'hui. Elles n'ont pas pris une ride. Calculez l'avantage cumulé, après toutes ces décennies !

Et autre chose encore : artificiellement, vous avez séparé les données des procédures, alors que le simple bon sens montrait que la réalité ne fonctionnait pas ainsi. Ivresse de l'électronique ? Ambition de plier le monde au nouvel outil ? Une ambition excessive, même si le choix pouvait faire illusion à court terme. Nous programmons par objets depuis que la capacité de notre dmatique s'y prête, vers 1935. Quant à la Surface... prisonnière du passé, elle attendra le dernier moment et au-delà, je le crains, même si la poursuite de la miniaturisation renouvelle vos matériels et vous permet de repartir de zéro tous les dix ans.

Et, surtout ! toutes nos machines étaient reliées les unes aux autres. Vous vous demandiez pourquoi nous comptons en bits plutôt qu'en octets ? Parce que depuis 1929, j'ai bien dit 1929 ! nous n'avons plus qu'un seul espace d'adresses où s'insèrent TOUS nos systèmes. Comme un gigantesque réservoir virtuel unique, dont chaque machine héberge un fragment réel. Les quincailles ancestrales, le croirez-vous ? structuraient leurs fragments en quintets, à la Baudot ; les suivantes en sextets puis en octets ou plus, mais seul un adressage au niveau du bit permettait le dialogue à des engins si dissemblables. Cela dure toujours, et finalement permet plus de concision dans l'entreposage. Les adresses ont bien sûr gonflé, jusqu'à quatre-vingts bits aujourd'hui, quatre-vingt-seize bientôt.

Je parlais de dialogue... Quand j'ai débarqué ici, le réseau interne des systèmes bleus (le Centernet, comme on disait) existait semble-t-il depuis toujours. Si vous vous êtes un jour débattu à jouer l'interprète entre deux ordinateurs différents, vous crierez au miracle ; en un sens, vous aurez raison. Il ne s'agissait pourtant "que" d'être prévoyants...

Mais vous serez peut-être plus intéressé par mes activités des années cinquante et suivantes, car elles touchent directement le monde orange.

Quand la Surface, à son tour, a commencé à découvrir le potentiel des ordinateurs et à en équiper ses centres de recherches militaires et ses services secrets, puis assez vite ses grandes entreprises civiles, nous avons suivi ses progrès avec passion ; avec quelque inquiétude aussi, en voyant notre avance cesser de grandir. Les quarante ans que nous avons pris allaient néanmoins suffire à nous permettre de tirer profit de vos progrès eux-mêmes.

Le résultat est spectaculaire. Accrochez-vous bien.

Nous nous sommes infiltrés dans TOUS vos ordinateurs, sans que vous y voyiez rien, sans que vous sachiez rien en deviner. Le processeur bleu ? Un invisible grain de poussière noyé dans le substrat de la puce orange dont il espionne les activités. L'entreposage des données ? Nous plaçons des téraoctets dans un millimètre cube. L'alimentation ? Quelques dizaines de milliwatts grappillés à des sources photoélectriques, et disponibles même quand vous arrêtez le courant. La communication ? De microscopiques fibres quantiques, dissimulées dans les gaines isolantes de vos câbles. Au total, chaque machine orange héberge ainsi une machine fantôme bleue cent ou mille fois plus puissante qu'elle, silencieuse mais aux aguets. Ne vous étonnez pas que nous connaissions vos comptes numérotés. Songez aussi que si ces puissances cachées sont, jusqu'ici, restées muettes... au besoin, elles peuvent agir.

Mieux encore : à votre insu, TOUS vos ordinateurs sont interconnectés. Vos malheureux spécialistes qui transpirent à grosses gouttes refont un travail déjà fait quand ils relient deux de vos systèmes. Dès 1960, vos ordinateurs, via les circuits fantômes que je vous décrivais, formaient le réseau externe, l'Externet.

Le Centernet et l'Externet ne sont pas restés séparés trop longtemps. En 1968, alors que la Surface se préparait à déposer à grands frais des humains sur la Lune sans trop savoir à quoi cela servirait, le dernier obstacle logiciel s'effaçait pour la fusion ultime des deux réseaux. On les avait longtemps gardés disjoints pour des raisons de sécurité, mais les sûretés avaient progressé. Le résultat de la fusion...

L'Omninet, ou O'net. Le réseau unique.

Seuls les rares spécialistes qui le gèrent recourent encore à ce mot. Un réseau, un seul, nos machines et les vôtres. Mais vous serez surpris d'en voir le dessin. Nombre des noeuds de l'O'net sont répartis en cent endroits de votre globe. Si vous imaginez une toile d'araignée, avec la Centrie d'où tout irradie... vous retardez. Au fil des décennies, c'est fou ce que la Cryptèse est devenue dynamique. Dans un bâtiment croulant d'une banlieue de Boston tourne le plus puissant assemblage de dmatique bleue en dehors des deux Centries, un tas d'électronique qui éclipse, à lui tout seul, toutes vos machines réunies. Mais vous l'ignorez. Un tas de gens passent devant, jour et nuit. La police vient souvent perquisitionner dans les alentours. Le courant est parfois coupé. Mais le noeud bleu continue imperturbablement à dérouler ses trillions d'instructions par seconde, irriguant d'information tous les recoins du monde.

Merci d'avoir supporté ma divagation sans broncher. Vous êtes patient pour un Orange ! Notez que depuis trente ans, la dmatique s'est enfoncée à l'arrière-plan. Certes, le mate est là, et on l'emploie souvent ; mais on ne passe pas sa vie devant un mate. Et pourtant, la dmatique a tissé la trame de la vie quotidienne, en gommant nombre de dysfonctionnements irritants. En Centrie, il n'y a presque jamais de queue. Personne ne se perd, à moins d'avoir décidé de s'égarer exprès. Personne, non plus, ne perd un objet sans le vouloir. Et dans tous les domaines, l'information est à portée de la main, ou même du cerveau. Je ne dis pas les données, qui ne sont qu'un point de départ, une énorme décharge où il vous reste à fouiller longuement, je dis bien l'information. Et notez que beaucoup choisissent de se perdre, ou de rechercher l'information par des routes pénibles, parce que l'effort leur plaît, ou leur permet des découvertes inattendues ; mais c'est un choix, et plus une malédiction immémoriale.

AUJOURD'HUI : JOUR J + 2½

Alors qu'explose Thornton Hall, j'entends Aaa qui me murmure :

- Frank... retourne aux Nations unies, vite !

Je saute à la salle de l'Assemblée générale, où la foule des délégués s'exclame, s'écrie, tempête en cent langues. Un maelström de véhémences déferle sur quatre formes impassibles immobiles sur leurs sièges. Et je vois le Secrétaire général, aussi livide que les autres, tendre vers le micro une main tremblante et y balbutier :

- De quel droit ? Pourquoi ?

Dans le pandémonium, une forme frêle se lève, la seule des quatre qui tantôt n'a rien dit, celle qui restait tassée à sa place, et qu'on voit maintenant clairement pour la première fois. Et un demi-silence médusé accueille la fragile apparition : une jeune fille, même pas, une enfant de douze ans peut-être, avec tout le drame du monde écrit dans ses yeux noirs. Un visage de paria, un regard de proscrit.

Des voix faiblissent, l'une après l'autre, tandis que l'enfant balaie l'assistance d'un regard insoutenable. Alors je sors de ma transe, pour appuyer sur la touche verte. Un sous-titre flamboie sur mon écran, sous l'image de l'enfant silencieuse :

Ktmb wa Ktmb
Aen+Aestring
D9Z9
AFHIJRSVXZ/BCDEGKLMNOQTY

Un énorme frisson me secoue. D9Z9... donc un Destructeur ! Hypnotisé, osant à peine respirer, je regarde la silhouette immobile, la trompeuse forme de petite fille qui cache une quasi-omnipotence, une accumulation de pouvoirs si accablante qu'aucune de vos armées, jamais ! n'oserait en confier pareille à un homme seul, fût-il un général à cinq étoiles. Car jamais vous ne croiriez qu'un homme disposant de CELA puisse se retenir d'en abuser.

Enfin, l'enfant baisse les yeux, considère son micro d'un air pensif, l'écarte (évidemment !), fait face à la salle où certains poursuivent de bruyantes récriminations. Comme elle prend sa respiration, je songe au L derrière son nom et je me hâte de baisser le son avant qu'elle parle :

- VOUS DEMANDEZ POURQUOI ?

Un silence incrédule tombe comme un marteau sur l'assemblée. L'enfant a parlé en anglais, pour que tous la comprennent ; mais ses mots ont été rugis, d'une voix impensable : deux octaves plus bas qu'un homme adulte, soixante-dix décibels plus fort qu'avec le micro qu'elle a négligé. Ses paroles tonnantes ébranlent la vaste salle, tuant les protestations sur les lèvres, faisant trembler les vitres et les hommes. Et le ton de sa voix est d'une colère affreuse, tout juste réprimée, prête à exploser.

Un instant, elle semble se taire, même si je sais qu'elle déverse des vagues d'infrasons. Tous dans la salle ressentent, sans comprendre d'où vient cette idée, qu'une force, énorme et dévastatrice, se ramasse pour bondir, que quelque chose d'atroce et de hideux arrive, inexorablement. Et moi... si je n'entends pas les infrasons, j'ose à peine respirer, en songeant au cauchemar possible. Le N et le T derrière son nom ! Elle n'a qu'un geste à faire, même pas ! qu'une pensée à lancer, pour qu'une faux invisible balaie tous ces gens rangée après rangée, sans qu'aucun d'eux ait le temps de hurler ou de tenter de fuir. Ou pour que l'immeuble des Nations unies se désintègre en une boule de feu dont elle seule sortira vivante. Mais elle parle, à nouveau :

- VOUS VOULEZ VOIR POURQUOI ?

Incroyablement, la voix écrasante a encore monté, et la panique gagne les premiers rangs pendant que les murs vibrent, que les têtes rentrent dans les épaules, et que les restes dérisoires du tumulte s'éteignent, inaudibles, noyés, balayés par les paroles vengeresses qui continuent à tomber des lèvres de l'enfant impossible.

- ALORS VOYEZ !

Deux mots qui claquent comme des gifles, l'enfant qui lève le bras et montre le mur derrière elle. Mille paires d'yeux hypnotisés suivent son geste. Comme à Thornton Hall, le mur est un écran où éclate soudain une gigantesque image, en même temps que s'élève du mur un cri horrible, un hurlement de désespoir absolu.

Mais je n'ai rien pu voir de l'image, car la caméra virtuelle a sitôt pivoté, ne montrant plus qu'une étroite bande colorée au bas du mur. Un bourdonnement sinistre s'est en même temps substitué au cri d'épouvante qui m'emplit encore les oreilles. Je ne vois plus sur mon écran que les délégués des Nations unies. Perdu, je me tourne vers Aaa.

- Patiente, dit-elle. Tu regarderas plus tard... si tu y arrives.

La caméra montre sans pitié les visages dans l'assemblée, des visages captifs du spectacle invisible, des visages livides, gris, plombés. Les uns serrent les dents à les briser ; d'autres tremblent, convulsivement. Je vois un homme éclater en sanglots, un autre disparaître derrière son banc, la bouche ouverte comme quelqu'un qui se noie. Un autre encore se lève avec difficulté, et hurle d'une voix qu'on devine démente des mots inaudibles. La caméra balaie, inexorablement, une rangée après l'autre, ceux qui sont affalés inconscients sur leurs sièges, ceux qui regardent ailleurs et se bouchent les oreilles, ceux qui se contraignent à rester impassibles, mais ont les mains tremblantes et respirent à peine.

Trois minutes éternelles passent ainsi, puis le bourdonnement lugubre disparaît progressivement, jusqu'à ce que la caméra virtuelle dévoile à nouveau le mur redevenu terne. Le silence de la salle est si absolu que je crois un instant à un problème de son, mais l'enfant restée immobile sur l'estrade murmure alors, d'une toute petite voix, suraiguë, brisée :

- Jamais plus.

Plus tard, malgré les mises en garde d'Aaa, j'insisterai pour voir la scène sur le mur des Nations unies. Je la verrai, et j'en serai malade, et j'en ferai mille cauchemars, que vous-mêmes auriez faits à ma place. Vous qui me lisez... ne ricanez-vous pas ? Oui, de nombreux témoins ont raconté ce qu'ils avaient vu, et vous avez fini par savoir ; ou c'est du moins ce que vous croyez. Vous avez lu une description en deux phrases, vous n'avez pas VU. Moi si et je ne parviens même pas à écrire ces deux phrases sans que ma main faiblisse et s'arrête à mi-mot. L'horreur.

Sur le moment, je ne fais que deviner, très vaguement, mais mon doigt tremble quand je regagne Thornton Hall...

...où j'ai bien perdu cinq minutes, mais faites confiance à la dmatique bleue : l'image sur mon écran repart du moment précis où je l'ai quittée et rattrape discrètement le présent en esquivant les temps morts et les hésitations. Ici, le tumulte se calme quand le Président se lève dignement pour dire d'une voix tendue mais très ferme :

- J'ignore encore, tous ici nous ignorons, si vous êtes vraiment ce que vous dites. Mais vous comprenez sûrement que l'exposé de vos intentions résonne comme une menace. Si ce n'est pas le cas, veuillez le dire, ici et maintenant, puisque vous vous dites représentants plénipotentiaires.

Il se tait, laissant inexprimée l'autre branche de l'alternative. Six secondes de silence (me communique l'ordinateur en les sautant), que la voix quadruple rompt en reprenant :

- Vous avez entendu ce que nous sommes. Nous ne vous avons pas menti et jamais d'ailleurs nous ne vous mentirons. Jamais !

Six nouvelles secondes comme pour laisser l'assistance se pénétrer de cet engagement, puis le chœur insiste :

- Notre sécurité nous oblige à taire certaines choses, mais ce que nous nous autorisons à dire est vrai, et le sera toujours. Jugez-nous comme vous le désirerez, mais vous ne pourrez jamais nous traiter de menteurs sans mentir vous-mêmes. Jamais !

Puis, avant que la salle ait eu le temps de murmurer à nouveau :

- Nous pouvons vous rendre bleus, vous tous, individuellement. Pas seulement les générations à naître, mais VOUS, qui m'écoutez. Nous POUVONS maintenant vous rendre bleus ; alors nous ALLONS vous rendre bleus. Nous avons pour cela un plan. Le Plan. Il est en marche, inexorablement, pas pour le siècle prochain, mais pour les quelques années qui viennent.

Toutes les émotions sur vos visages. Dieu que l'humanité est diverse, même l'humanité orange ! L'horreur et l'espoir, la fureur et la joie, la résolution et la panique, l'ironie et la haine. La voix bleue poursuit :

- À vous de juger si la perspective de devenir bleus est une menace, ou la dernière chance d'un monde en péril. Votre réaction vous appartient, mais soupesez-la bien, et longtemps. Ne vous laissez pas piéger par des réflexes hâtifs.

Le Président, toujours debout (il a blêmi, mais sa voix reste ferme) :

- Vous nous décrivez une société impensable et vous prétendez l'imposer au monde ? Pour qui donc vous prenez-vous ? et pour qui nous prenez-vous ? S'il est un mot qui décrive ce pays, c'est bien "liberté". Une idée qui nous a permis de vaincre un tyran, et depuis deux siècles de triompher d'ennemis que tous croyaient invulnérables. Le nazisme, le communisme ! Et bien d'autres pays que le nôtre ont su trouver en eux-mêmes assez de ressources pour résister sans faiblir à des adversaires formidables ! Et vous iriez déclarer la guerre à une humanité entière... ? Avez-vous bien conscience des cauchemars que vous pouvez déclencher ? Le pire n'est pas encore arrivé, et j'espère, pour vous comme pour nous, qu'il vous reste assez de bon sens pour accepter de nous tendre la main d'égal à égal... mais alors, dites-le tout de suite, avant qu'il soit trop tard !

J'écoute cette harangue avec un curieux mélange de sentiments. Jamais le Président n'a eu de meilleure occasion de se mettre en valeur, mais jamais aussi de plus délicate, dans une situation sans précédent où une imprudence peut avoir des conséquences totalement imprévisibles. Face à de quasi-Martiens, que dire qui ne paraisse grandiloquent ou dérisoire ? Mais il fait ce qu'il peut. Qu'auriez-vous dit à sa place ?

Une salve d'éclairs. Des journalistes irrévérencieux, à l'affût de la photo qui marquera l'Histoire : le face-à-face du puissant d'hier et des maîtres de demain. Car c'est ainsi que vous commencez à le ressentir... Pourtant, n'est-ce pas le Président qui incarne le pouvoir, qui détient la clé du feu nucléaire ? Les autres ont des yeux et des oreilles, soit ! et alors ? Et malgré tout, d'où vient que dans cette confrontation entre le grand homme respecté de tous et les bizarres inconnus sur l'estrade, ce soit le Président qui a des allures de petit garçon ?

Le regard des Envoyés, impavide et un peu triste, s'appesantit sur le Président qui s'est tu mais reste debout, solennel, défiant le quatuor. Trois des Bleus se rasseyent, laissant Franklyne seul parler lentement, d'une voix à la fois chaleureuse et inflexible :

- Nous n'avons pas parlé de guerre et nous ne vous considérerons jamais comme des ennemis. Jamais ! Mais si vous voulez voir nos rapports en des termes de conflit... alors, dites-vous que la guerre entre vous et nous a déjà eu lieu, à votre insu. Et que vous l'avez perdue.

Le Président reste digne, mais la salle explose, et des messages fiévreux, à nouveau, y circulent, parviennent jusqu'aux agents de sécurité qu'on voit hocher la tête avec le regard sombre. Vacarme assourdissant, soudainement écrasé par la voix tonnante de Franklyne. Lui aussi a un L derrière son nom, et je vois comme aux Nations unies la salle se recroqueviller de stupeur sous le choc de ces rugissements impossibles.

- ÉCOUTEZ-MOI !

Subjuguée, la salle se tait ; et il parle, moins fort, mais avec pourtant une puissance si inhumaine que nul n'ose l'interrompre :

- Nous vous avons dit qu'il y a deux ans, nous étions quatre millions. N'avez-vous pas trouvé insolite que nous donnions un chiffre si ancien ? Vous avez dû songer à vos propres recensements décennaux et vous n'avez pas bronché. Alors que nos moyens techniques nous permettent de suivre notre nombre au jour près !

L'ordinateur saute cinq secondes muettes, où une partie de la salle a pâli en devinant ce qui va suivre : la révélation de la phase zéro de la Phanérese.

- Le Plan court depuis deux ans. Nous sommes aujourd'hui neuf millions.

Et comme des exclamations éclatent de partout, sa voix s'enfle à nouveau, dominant sans effort le tumulte grandissant :

- DANS UN AN, TRENTE MILLIONS. DANS DEUX ANS, CENT MILLIONS. DANS TROIS ANS, TROIS CENTS MILLIONS. DANS QUATRE ANS, UN MILLIARD. DANS CINQ ANS : LE MONDE.

Et il se rassied, impassible, tandis que les rugissements de la salle gonflent en un ouragan, qui déferle impuissant sur le quatuor immobile, attendant, indifférent aux apostrophes furieuses des spectateurs, alors que la caméra balaie les visages convulsés et les bouches hurlantes. Et je me sens soudain affreusement inquiet devant cette masse vociférante. Un rien pourrait la transformer en une foule meurtrière, à mille

contre quatre... Je cherche désespérément à me raisonner : c'est le Président, ce sont les dirigeants de l'Amérique, ils ne peuvent pas se transformer en bêtes, si écrasante que soit la tension...

Mais j'en suis si peu assuré que j'en soupire de soulagement quand un calme incertain retombe sur la salle épuisée, et qu'Aoriko se lève avec lenteur :

- Nous nous infiltrons depuis deux ans, selon une stratégie conçue il y a des lustres. Nous avons rendu bleus des hommes et des femmes soigneusement triés pour nous permettre de vous révéler maintenant notre existence sans craindre votre réaction. Car il est trop tard pour réagir.

(Fascinant : vous l'écoutez, et même si vous la haïssez, pour ce qu'elle dit ou pour ce qu'elle est, vous ne pourrez vous retenir d'admirer malgré vous cette sérénité, inébranlable, et magiquement sans une ombre de mépris ni d'arrogance. Un roc. Une montagne.)

La salle a repris son souffle et gronde à nouveau, mais elle martèle :

- Réagir ? Il faudrait une concertation de décideurs et de spécialistes, or nous avons envahi les uns et les autres. Dans chaque groupe crucial de votre monde, un tiers des membres sont aujourd'hui bleus. Aux États-Unis, cela signifie le tiers des Représentants, le tiers des Sénateurs, le tiers des dirigeants des grandes entreprises ; le tiers de vos chefs militaires, de vos dirigeants syndicaux, de vos responsables religieux. Le tiers aussi des grands savants, des médecins du cerveau, des francs-maçons, des agents secrets, des barons de la drogue et des mafieux...

Un bref instant avant qu'elle conclue, inévitablement :

- Et en particulier, le tiers des personnes présentes dans cette salle.

Elle se rassied, au milieu d'une cacophonie de clameurs indistinctes. La caméra erre à nouveau dans la salle où les spectateurs se dévisagent avec ahurissement. Je sors péniblement de ma transe, je me rappelle que mon écran affiche une hyperimage et j'enfonçe la touche verte. Le tiers des personnes que montre la caméra se nimbent d'un halo bleuté. Presque douloureusement, je scrute leurs visages, mais j'y lis le même désarroi et la même fureur à peine contenue que chez leurs voisins, l'impeccable masque oconscient du crypto-Bleu immergé dans le monde orange.

Puis la première surprise passe ; et les invités font face aux Envoyés avec une résolution nouvelle, soupçonnant qu'on intrigue pour les diviser, refusant de se laisser manoeuvrer. Nouveaux murmures d'incrédulité exaspérée. On doit forcer les plus excités à se rasseoir.

C'est maintenant George qui se lève. Plusieurs se rappellent comment il a réduit en miettes le scepticisme de la salle devant l'évocation de l'espionnage bleu. Va-t-il recommencer ? Oui. Il enchaîne :

- Un tiers ! Pourquoi un tiers ? Le résultat d'un calcul : assez pour bloquer la dynamique du groupe, mais pas trop, pour ne pas causer un rejet automatique du groupe par la population. Bien sûr, chacun de ces Bleus continue à jouer son rôle d'Orange, avec un professionnalisme qu'aucune taupe orange ne pourrait avoir. Nul ne s'en doute, ni la famille ni les collègues. La plus indécélable des infiltrations. Cinq millions de personnes crypto-bleues, s'ajoutant au million existant auparavant... mais avec la grande, l'immense différence que nous avons pu les choisir.

Il parcourt du regard l'assistance tendue à l'extrême et poursuit :

- Ces personnes crypto-bleues n'acquièrent toute leur valeur que par le secret de leur identité : pas question de les trahir. Bien entendu, vous pouvez croire à un bluff commode, ces prétendues taupes n'existant que dans les mensonges de notre propagande. Mais nous ne vous mentons pas. JAMAIS nous ne vous mentirons. Et demandez-vous comment nous aurions pu entrer ici, et comment nous allons en sortir tantôt, sans la complicité d'un tiers de vos policiers et de vos agents secrets !

Un haut-le-coeur dans la salle. Une question que vous vous posiez, et dont vous craigniez la réponse. Une réponse infiniment désagréable, que vous récusiez d'instinct.

(Et savez-vous quoi ? Vous n'avez pas tout à fait tort. Les crypto-Bleus parmi vos agents n'ont joué qu'un rôle fort mineur dans l'arrivée à bon port des Envoyés : ce sont leurs o'cartes qui ont presque tout fait. En revanche, à la fin des Entretiens... on aura besoin de complices.)

- Mais peut-être cela ne vous suffit-il pas ?

Un dernier silence atterré avant qu'il assène :

- Aujourd'hui, exceptionnellement, nous allons révéler une et une seule de nos taupes. Alors, je demande à la personnalité crypto-bleue choisie pour la circonstance de se manifester en nous rejoignant... maintenant.

Traumatisme (le pire de tous, croyez-vous, pourtant c'est loin d'être fini !), quand au premier rang, le Successeur se lève et gagne l'estrade en quelques pas.

Je ne le cite pas nommément (rappelant en cela les plus enragés d'entre vous, ceux qui refusent aujourd'hui de même prononcer son nom, ceux qui disent seulement "le Traître", en crachant chaque syllabe) car bien sûr cet homme n'a été choisi que pour sa valeur symbolique. Trois cents hommes (sauf cinq femmes) se lèvent ainsi, presque au même moment, dans trois cents lieux : à chaque fois, la personne la mieux placée pour succéder au chef du jour. Ici le dauphin désigné, là le commandant en chef de l'armée, aux États-Unis le leader de l'opposition.

Mais, partout, quand le Successeur se lève et va rejoindre les Bleus, c'est votre monde qui s'écroule avec fracas. Au fond de vous rôdait une croyance prélogique que rien de tout cela n'était vraiment important ni réel, que ce qui compte resterait intact, que vous pourriez hausser les épaules dans quelques jours pour revenir aux choses sérieuses. Mais cet homme, qui grimpe sur l'estrade pour aller s'installer debout au milieu du quatuor, calme mais avec un sourire vaguement triste, cet homme bouleverse votre jeu politique, dérange des équilibres, renverse d'un seul geste l'avenir de bien des personnes présentes, outre le sien propre.

Mais telle est votre inertie mentale que beaucoup d'entre vous voient d'abord dans l'événement une manoeuvre politique traditionnelle, l'acte d'un Quisling retournant sa veste pour assurer son ambition personnelle à l'issue de Dieu sait quelles sombres tractations avec l'ennemi. Plus : certains d'entre vous vont jusqu'à s'en réjouir, y voyant une amorce de récupération par la normalité, une illustration du machiavélisme orange commençant à grignoter l'intrusion bleue, l'aurore de l'enlèvement d'un adversaire trop naïf dans votre fange séculaire. D'autres soupçonneront une imposture, imagineront un enlèvement, la substitution par un acteur consommé. Tous prennent leurs désirs pour des réalités.

Ici, cependant, le cours des Entretiens bifurque selon les pays. Dans les démocraties, une longue habitude du pluralisme des opinions va vous amener à laisser s'exprimer le transfuge malgré vos hoquets de surprise et d'indignation ; et ailleurs, de subtiles pressions bleues jugulent le réflexe de rejet. Restent beaucoup d'endroits où le loyalisme est plus viscéral, et où le geste du Successeur cause immédiatement une réaction violente, une tentative d'appréhender le traître et ses complices.

La tentative échoue dans tous les cas. Éblouissant, un éclair jaillit du mur-écran, aveuglant gardes et soldats pendant les cinq secondes nécessaires pour que les Bleus s'évanouissent de l'estrade aussi vivement qu'ils y étaient apparus, pour échapper aux bouclages les plus étanches de façon incompréhensible.

(On tentera bien de mettre la main faute de mieux sur la proche famille du traître, mais sans succès ; car elle aussi aura disparu, avec plus de discrétion, mais tout autant d'efficacité.)

Cent vingt des trois cents Entretiens se concluent ainsi abruptement ; le Plan avait prévu une fourchette de cent cinq à cent quarante. Quelle importance, puisque l'essentiel a été dit ? Le surplus filtrera bien des cent quatre-vingts Entretiens qui se poursuivent, d'autant plus que les émissions pirates qui diffusaient les Entretiens interrompus se bornent à basculer vers un autre Entretien, si possible dans le même pays, ou à défaut dans la même langue. Dans les cas extrêmes, la traduction simultanée est assurée. Nul spectateur ne sera frustré, d'autant que (comme les curieux l'ont déjà découvert), les Bleus révèlent les mêmes choses presque simultanément en tous les points du globe.

À Thornton Hall, le Successeur a pris un micro et attend que se rétablisse un calme relatif. Une pause bruyante, pendant laquelle un Envoyé va lui apporter le siège abandonné par le modérateur qui vient de s'enfuir. Il s'assied et prend la parole :

- Je suis bleu, depuis des mois. Les détails importent peu. Je n'ai pas su à l'avance ce qui m'est arrivé, je l'ai subi. On m'a dit, par après, ce qu'on voulait de moi : que j'appuie certains choix dans mon parti. Je l'ai fait, bien entendu. Si vous m'appelez traître, j'accepte le terme, mais je dois vous dire comment je ressens ma trahison : comme celle d'un adulte qui oublie les serments solennels qu'il a pu faire, étant gosse, à d'autres gosses. Ceux de vous qui sont bleus me comprennent déjà, les autres me comprendront plus tard.

Il a parlé lourdement, d'un ton las, comme s'il lisait son testament. Et il poursuit en effet :

- Mon utilité a cessé avec mon aveu. Selon toute vraisemblance, je joue ce soir mon dernier rôle public. Ne croyez pas que j'aie une fonction à assurer ici ou chez les Bleus ! J'ai tout à apprendre de leur monde, moi le novice dont les recettes acquises ne correspondent plus à la réalité nouvelle. Même si vous refusez encore de le croire, ils sont différents de vous, plus que vos races ne l'ont jamais été entre elles. Je le sais car j'ai moi-même plus changé en un jour que dans le reste de ma vie.

Les quatre autres se taisent, soutenant l'homme de leur sympathie infinie, comme vous iriez au tribunal aider de votre présence et de votre chaleur un ami confronté à un juge impitoyable. Plus même que cela, car son geste a promu cet homme au rang de porte-parole unique, et ce n'est plus qu'à la fin de l'Entretien que les quatre parleront à nouveau. Cet homme seul face à vous représente maintenant la collectivité bleue avec la même force tranquille que les autres. Beaucoup d'entre vous sentirez dans sa voix une ferveur et une sincérité inconnues, presque incongrues quand vous songerez au cauteleux politicien de la veille encore.

- Dans les années qui viennent, le monde va changer, inimaginablement, parce que vous allez changer, inimaginablement. Et sans doute avez-vous peur de ce qui va vous arriver. Alors pensez à ceci, qui vous aidera...

La salle fascinée se suspend à ses lèvres, même ceux dont les poings se serrent, même ceux dont le regard brille d'une flamme assassine.

- Grandir, passer de l'enfance à l'âge adulte... une épreuve que chacun doit affronter, souvent la première grande épreuve de la vie. Le gosse que vous étiez devient une grande personne, et même si en un sens c'est toujours vous, en même temps tous vos rapports, au monde, aux autres, à vous-même, ont changé. Et moi aussi, il y a bien longtemps, j'ai été un gosse, puis j'ai été comme vous, pendant quarante ans. Et puis...

Sans le moindre avertissement, il se lève d'un bond et sa voix tonne, roulant des échos énormes dans la salle effarée :

- ET PUIS ALORS QUE JE ME CROYAIS VIEUX, J'AI GRANDI, COMME JE N'AURAIS JAMAIS CRU GRANDIR, PLUS LOIN QUE MOI, PLUS LOIN QUE TOUT. JE MANQUE DE MOTS POUR EN PARLER. APRÈS UNE VIE DE PÉNOMBRE, LA LUMIÈRE ! LA LUMIÈRE ! COMMENT POURRIEZ-VOUS COMPRENDRE !

Un silence à couper au couteau. Oui, demain vous ricanerez, et demain vous vous gausserez des phrases de cet "illuminé". Alors, pourquoi vous taisez-vous aujourd'hui ? Pourquoi vos cris meurent-ils dans vos gorges ? Parce que, confusément, vous SAVEZ que cet homme ne simule pas, qu'il a vraiment changé. D'où vient votre certitude ? de son attitude ? du timbre de sa voix ? Vous seriez bien en peine d'expliquer la magie, et pourtant elle vous garde muets et immobiles.

La voix du Successeur retombe pour reprendre bientôt, âpre, mordante :

- J'ai gaspillé des dizaines d'années à essayer de devenir le chimpanzé le plus célèbre du zoo. Et quelqu'un a ouvert la porte de la cage et je me suis retrouvé dehors et j'ai découvert que j'étais LIBRE. Puis je me suis tourné vers la cage, j'ai vu, du dehors. Et j'ai eu honte.

Brusquement, il se rassied, serein à nouveau, continue paisiblement :

- Vous ne savez pas ce qu'est la liberté. Vous courez après des ombres, vous croyez que la fortune libère, ou que le pouvoir libère, et vous ne faites que changer d'esclavage et vous corrompre.

Son visage s'éclaire sans avertissement d'un malicieux sourire :

- Ma parole, je prêche ! À vous de parler. N'avez-vous rien à demander ?

Alors que mille questions doivent se presser à vos lèvres, un silence invraisemblable de dix secondes. Vous tenterez plus tard de l'analyser : hésitation à être le premier vautour à interroger un homme fini ? Car il ne peut être que fini, n'est-ce pas, après si fracassante sortie ? Alors que n'en a-t-il l'air ? Mille paires d'yeux le scrutent (sans en compter cent quarante millions d'autres face à leurs récepteurs) à la recherche d'un tremblement révélateur, ou à la rigueur d'une hébétude de converti hypnotisé ; mais sans rien trouver, et je me souviens de George le jour de mon retour à la conscience. Je devine que le Successeur supporterait avec une même patience attentive, une même imperturbabilité, un silence de dix heures au lieu de dix secondes. Vous êtes les premiers à éclater et c'est la voix d'un de vos journalistes qui s'élève :

- Vous aviez de bonnes chances d'être Président, et vous vous sabordez ! Et du même coup, vous sabordez les espoirs de votre parti. Vous rendez-vous bien compte des conséquences de ce qui vous arrive ?

Significativement, la question vous paraît grotesque à peine posée. À cause du sourire calme du Successeur ? du souvenir de ses phrases mordantes dont l'écho retentit toujours ? Mais il répond, soigneusement :

- Oui, je m'en rends compte. Non, je ne serai jamais le Président... et alors ? De quel pouvoir réel peut désormais disposer un Président ?

Le coup vous assomme. En moins d'une heure et demie, la surveillance prétendue a pris de la consistance, puis s'est muée en une infiltration supposée passive ; on vous annonce maintenant que les commandes vous

ont échappé. La situation empire, à chaque instant. Bon nombre d'entre vous décrochent carrément. Les autres encaissent, béants et accablés.

Le journaliste embraie, bredouillant, tant il se hâte, tant il a peur qu'on lui vole sa question (insolente, la question, alors que le Président en exercice est là qui écoute, digne, mais comment l'éviter ?) :

- Alors il y a chez les Bleus le vrai Président des États-Unis ?

En y réfléchissant, quelle bizarre formule ! On vous a décrit, en long et en large, la société bleue. Vous y avez cru ou pas, mais au moins on pourrait espérer que vous ayez retenu que ses structures étaient autres que les vôtres. Je suis trop sévère, sans doute : le questionneur éperdu lance ses questions à la diable, avec les mots qui lui viennent le plus naturellement. Après tout, il aurait pu s'enquérir du Maître du Monde ; d'autres, ailleurs, le feront bien.

Le Président n'a pas bronché, mais reste trop immobile, et vous aurez conscience du caractère définitif du retournement de situation. Qui est donc sur la sellette ? D'une certaine façon, ce n'est plus le Successeur mais bien le Président, et a fortiori les autres responsables. Le journaliste, captif de son scoop, insiste d'une voix haut perchée :

- Qui est-ce ? Qui est le vrai Président ?

Question difficile donc, mais anticipée ; et les Envoyés peuvent citer un nom, celui du moins mauvais équivalent bleu du Président : Northeast Americom, Coorganiseur de Zone de la partie atlantique de l'Amérique du Nord (un nom lié à la fonction, comme si souvent chez les Bleus).

La salle réagit par des mouvements divers. Comme dans d'autres états aux sentiments nationaux développés, vous avez bronché à la révélation de frontières bleues perpendiculaires aux vôtres. Et vous sursauteriez bien plus si vous saviez combien floues sont ces "frontières" et que la juridiction supposée du Coorganiseur recouvre celles de ses homologues, comme des nuages de probabilité quantique. Par ailleurs, le nom ne vous satisfait pas, comme on pouvait s'y attendre : vous exigez de VOIR.

L'image requise jaillit, géante, sur le mur derrière les Envoyés. Vos réactions montrent assez que la description de la société bleue n'a pas vraiment convaincu. Ahuris, vous regardez ces quarante-quatre individus sans comprendre d'emblée que c'est leur ensemble qui constitue le Coorganiseur. Vous croyez voir un gouvernement classique, et on vous devine plissant les yeux, à la recherche de la place d'honneur, du dominateur, du chef ; en pure perte. Obligemment, mais sans égard pour vos sensibilités, la caméra va montrer ces individus en gros plan, méthodiquement, l'un après l'autre.

Ils ont pourtant fait un gros effort : ils sont tous habillés. Et cinq au moins portent costume et cravate. Mais les autres ! C'est un exploit que de prendre vingt Bleus au hasard sans qu'un au moins n'ait une tête de cauchemar, et Northeast Americom ne se singularise pas. Le défilé de portraits à quoi vous assistez vous glace. À quoi tiennent pourtant les choses ! S'il s'agissait d'une oeuvre de fiction, vous ricaneriez, vous commenteriez narquoisement ces effets spéciaux outrés et caricaturaux.

Pas ici. Pas maintenant.

Après cette heure et demie de secousses successives, vous n'osez plus sourire. Vous êtes traumatisés, pétrifiés, votre incrédulité en miettes face aux visages impossibles. Une tête avec des prises électriques d'où pendent des fils ; une autre ayant à la place des yeux des puits perçant le crâne de part en part ; une encore, hideuse car dépourvue de mâchoire inférieure. Je vous imagine qui vous efforcez désespérément de croire à des trucages tandis qu'au fond de votre conscience affolée, un bon sens primitif vous hurle que c'est vrai et qu'il faut faire face. À nouveau, la caméra virtuelle vous détaille. De la pâleur, mais une dignité neuve qui fait oublier vos vociférations de tantôt ; et j'en suis agréablement surpris. À moins que ce ne soit de l'hébétude...

Je songe fugitivement à mon bistrot parisien d'avant-hier. Que montre en ce moment l'écran ? Peut-être un journaliste français a-t-il posé une question analogue sur le "vrai" chef d'État ? Ici encore, question délicate, car aucune entité administrative bleue ne correspond à la France. À quel niveau trouver un Coorganiseur "équivalent" ? La Zone d'Eurocomm² englobe l'ensemble de la Communauté Européenne : trop grand ; le District dont s'occupe Ouestnormancien s'étire de la Bretagne à l'Île-de-France : trop petit. Ne reste que la Région, avec son Coorganiseur Nwesteuropac, mais comment le montrer, sans y inclure la tête d'opodyme d'Alexandrian Agdaël, avec ses trois yeux (ou y en a-t-il quatre ?) et son informe nez à narine triple ? Une tête à retourner un estomac orange, une tête assez célèbre dans une Centrie pourtant (Dieu sait !) avare de célébrités.

D'ailleurs, comment réagirait un Français en apprenant que le fief de Nwesteuropac se compose des Îles Britanniques, du Bénélux, et seulement de la moitié nord de la France, du Jura à la basse Loire ? Voilà de quoi raviver de sinistres souvenirs mal enfouis, même si les Bleus ont conçu ce découpage soixante ans avant que les Nazis en inventent une variante pour leur compte. De toute façon, les Britanniques apparemment épargnés auraient tort d'y soupçonner un motif flatteur, tant les structurations bleues sont pragmatiques et abstraites.

En certains lieux plus autoritaires, les rares du moins où les Entretiens n'ont pas capoté, vous vous inquiétez du Maître du Monde. On vous donne satisfaction après un luxe de précautions oratoires qui devraient désamorcer complètement la révélation... mais vous les écoutez à peine. L'image de Hassam Lucqxst/Huonge qui jaillit devant vous alimentera vos fantasmes (aux États-Unis, cela attendra le lendemain).

Quand Thornton Hall murmure à nouveau, le Successeur lance :

- La première moitié de cet Entretien vous a détaillé la société bleue. Vous nous avez écoutés, mais sans comprendre d'emblée que c'était votre propre avenir qu'on vous décrivait aussi. Au lieu de perdre du temps à parler de moi, mieux vaut parler de ce qui bientôt va VOUS arriver.

Ses mots claquent, dans un nouveau silence. Le dernier, le pire tiers des Entretiens a commencé, les moments qui vont réduire en cendres les bribes de sérénité qui pourraient vous rester.

Quarante minutes, épouvantables. Si la première moitié de l'Entretien a été pour vous comme une succession de coups à la tête et à l'estomac, la seconde descend en dessous de la ceinture. Tous vos projets, toutes vos ambitions, toutes vos structures, toutes vos fondations : une trappe béante s'est ouverte, qui va les engloutir.

J'insiste peut-être trop sur cette vision négative ? À l'effondrement de votre ordre immémorial répondra - même, a déjà répondu - l'instauration d'autres mécanismes porteurs d'effets bénéfiques qu'on vous décrit dûment. Mais l'Histoire vous a vaccinés contre les lendemains meilleurs et vos doutes l'emportent sur vos espoirs. Je ne sais trop ce qui vous traumatise le plus des prévisions que le Successeur détaille de sa voix tranquille.

L'alimentation industrialisée : seul moyen de nourrir sainement et richement une population déjà excessive. Mais on touche ici à un domaine si viscéral, si plein de connotations culturelles, que les réactions de rejet dominent. Et je me rappelle ces victimes de famine qui ignoraient l'aide alimentaire importée, préférant se laisser mourir de faim plutôt que d'accepter l'essai d'une nourriture inconnue.

La fin du sous-développement : qui n'y souscrirait ? Mais si elle passe par la multiplication par dix de la consommation des plus pauvres, elle suppose aussi la division par cinq de celle des plus riches. À Thornton Hall où ces riches sont représentés, la réaction est furieuse. Pourtant ce niveau commun de consommation où le monde aboutira est déjà celui de la Centrie, que vous trouveriez somptueuse. Mais ces enfants trop gâtés que sont tant de vous ne distinguent plus consommation et gaspillage... Et même les pauvres d'entre les pauvres sont frustrés de voir balayé le rêve même de la Mercedes, si inaccessible leur fût-il !

Le rééquilibrage de l'écologie : bien sûr ! Mais il implique un quasi-arrêt de la reproduction humaine, et de vastes mouvements de population à travers les frontières de la veille, voire vers les profondeurs de la terre. Et les projets géogoniques bleus vous font hurler. Quand on vous parle de faire reverdir le Sahara, vous brandissez le spectre de la Mer d'Aral, vous criez aux apprentis sorciers ; ce faisant, vous accusez les Bleus de votre propre amateurisme. Quand vous saurez... !

Le bouleversement de votre ordre social, avec la disparition concomitante de nombre de vos professions : le mal absolu. Vous pensez chômage, misère, chaos. Absurde, même si vous êtes excusables. La perte des privilèges résonne comme une menace suprême dans cette assistance choisie, mais par la suite un écran bleu me montrera aussi un logis modeste d'un pays industriel, où pleurent doucement un père et une mère. Ils se sont saignés aux quatre veines pour payer à leur enfant des études de droit, un domaine qu'une simple phrase bleue vient de lancer aux oubliettes de la civilisation.

Normal. La bâtisse s'est lézardée, vous ignorez ce qui la remplacera, et vous portez déjà le deuil d'un passé sombre mais familial. Patience !

Comme la fin de la seconde heure approche, les quatre Envoyés, qui se sont tenus cois depuis que le Successeur les a rejoints, se lèvent d'un même geste saisissant. Et la voix bleue, maintenant quintuple, résonne monstrueusement :

- Nous nous adressons maintenant à vous tous, à toutes les personnes de cette salle comme aux multitudes qui nous regardent ; ou du moins à ceux qui ne sont pas déjà bleus. Vous venez de nous voir et de nous écouter, et sans doute avez-vous une première opinion. Vous en changerez ou non, l'avenir le dira ; mais écoutez bien ceci !

La salle se fige en un silence étouffant, et ils poursuivent :

- Dans quelques instants, tous les Bleus que le monde a vus aujourd'hui vont disparaître, retourner à leur cachette ; et pendant des mois, aucun Bleu ne se manifestera à vous en tant que Bleu. Ce qui ne veut pas dire que vous ne verrez pas les résultats de nos actions, bien au contraire ! Parfois, vous verrez même nos machines ; mais, jamais ! aucun de nous qui se dise bleu. Si donc à l'avenir apparaît un individu qui se présente à vous comme un ambassadeur des Bleus, sachez d'office qu'il s'agira d'un imposteur ; à moins qu'une nouvelle émission pirate à l'échelle mondiale ne vous ait annoncé le changement de notre politique.

Ultime pause, et ils achèvent, d'une voix qui enflera jusqu'au bout :

- Nous agissons de la sorte pour que ceux qui déjà nous craindraient et nous hairaient ne trouvent personne à attaquer et nul endroit où porter des coups. Mais nous imaginons bien leur dépit et leur frustration, et nous devinons qu'ils chercheront une cible de rechange. Alors, que ceux d'entre vous qui nous seraient favorables le taisent ! C'est le meilleur moyen pour eux d'être solidaires ; et en même temps la seule façon de se sauver eux-mêmes de la tourmente. Qu'ils crient avec les loups ! Cela ne changera rien. Nous ne comptons que sur nos propres forces. Et si vous voudriez nous aider... merci, du fond du coeur ; mais ce serait beaucoup trop dangereux pour vous. Nous concluons ici cet Entretien. À vous tous qui nous avez écoutés, amis ou ennemis... merci de votre attention.

Enfin ils se taisent, immobiles, inébranlables, terribles ; attendant.

Les spectateurs s'agitent, éperdus de tension. Les agents de sécurité se sentent prêts : les nouvelles des Entretiens interrompus les ont préparés à ce qui va se passer, ils se cachent les yeux par roulement (ou, dans les pays industrialisés, s'équipent de lunettes spéciales) afin de rester disponibles pour intervenir. Hélas pour eux, au lieu d'un éclair unique jailli d'un seul mur, c'est une rafale continue venue de partout qui les éblouit. Les neuf cents Bleus restants s'évanouissent comme des bulles de savon, esquivant inexplicablement les cordons et les barrages comme les foules grondantes agglutinées autour des salles.

Le départ des Envoyés laisse l'humanité orange face à elle-même, et à ses réflexes viscéraux. Et c'est peu de dire qu'ils sont négatifs. Tant qu'a duré la magie des voix synchrones, vos cris sont restés étouffés à l'arrière-plan. Maintenant, on n'entend plus qu'eux.

Vos premières réactions me dépriment, affreusement. Moi seul ici : les Bleus s'y attendaient si exactement qu'ils contemplant presque avec satisfaction les foules éperdues, les premières manifestations violentes.

Quelques mouvements pro-bleus, très rares, timides, aussitôt réprimés avec rage par les foules et les forces de l'ordre implausiblement unies pour la circonstance. D'infimes minorités, d'ailleurs : l'avertissement final des Envoyés a porté, et les hésitants se rallieront vite à sa sagesse au spectacle des tabassages et des lynchages. La multiplicité des écrans bleus me donne une fausse impression d'amoncellement de victimes que corrigent vite les statistiques instantanées au-dessous des images. Mais même si les chiffres restent modestes, la Phanèrese cause ses premiers morts ; et j'ai la hantise que l'aube mente.

Mais ce sont seulement des foules, et quand leur fureur explose, elle n'a pas de cible claire. Et les Bleus cachés au sein des multitudes les canalisent, magistralement, vers des exutoires non meurtriers, vers des débauches de destruction matérielle aussi bruyantes que spectaculaires. Si je frémis au spectacle de véhicules renversés, de barricades en feu, de pillages au milieu de jets de grenades lacrymogènes et de hurlements hystériques, je sais qu'objectivement l'émeute reste contenue. Le monde se livre à une sorte de décompression collective dont les Bleus orchestrent les débordements. Il y aura très peu de victimes, et curieusement pas d'incendies d'immeubles. Mais vous ne disposez pas des statistiques bleues : demain, vous ne verrez que des monceaux de dégâts ; et cela vous fera peur, parfois aussi honte. Comme prévu par le Plan.

En tout cas, les manifestations fournissent un argument commode à vos gouvernants pour décréter ou renforcer diverses mesures d'urgence. Sans grande conviction, mais cela dissimule un moment leur indécision face à la situation nouvelle. Un moment seulement ; et quoi après ?

Quelques nouvelles réunions de crise, comme la veille, mais nettement plus diffuses et paniquées, paradoxalement alors qu'on a tellement plus d'éléments à se mettre sous la dent ; mais des éléments trop effrayants, et le vernis de sang-froid des deux derniers jours a bruyamment craqué.

Si les premières réactions de vos dirigeants aux Entretiens vont fort diverger d'un endroit à l'autre, ceci résulte au moins autant du hasard des fuseaux horaires qu'à la variété de vos cultures et de vos régimes. Pour l'Asie, surtout l'Asie orientale, comme pour l'Europe et l'Afrique dans une moindre mesure, la révélation se conclura alors que la journée est finie ou du moins bien avancée : un prétexte facile, sur lequel vont se jeter vos grands pour différer leurs commentaires. Aux États-Unis où la matinée n'est pas finie et où les journalistes sont autrement têtus, vos responsables n'en mèneront pas large.

Dans la coulisse, vos organismes de sécurité bouillonnent. Eux seuls, ou presque, ne sont pas restés figés, pétrifiés, suspendus, pendant les deux heures des Entretiens.

Noyés par une tempête d'ordres frénétiques, ils tentent d'abord de se remettre du choc, de se raidir après le magistral fiasco qui vient tout juste de les humilier. Une seule lueur dans leur marasme : l'humiliation est si planétaire que leurs gouvernants font la part des choses. Nombre des têtes tombées la veille remontent sur leurs épaules (sauf quelques-unes trop bien tombées pour certaines ambitions ou certaines revanches) afin de ne pas désorganiser des services cruciaux en un moment crucial. Alors que vos presses en sont encore à accumuler de la bobine, en vingt lieux secrets, avec toutes les ressources bien pâlies de la technologie orange, commencent des examens fiévreux du contenu des Entretiens avant même que ceux-ci soient terminés. En point de mire, les deux questions cruciales : où est localisée la Centrie ? comment reconnaître un Bleu, ou au moins sur quel détail du passé d'un suspect baser des soupçons ?

Frustrant : aucun Entretien ne fera progresser la solution d'aucun des deux problèmes. Logique, dira-t-on, mais il est sans précédent qu'aucun détail révélateur, même infime, ne sourde involontairement de cinq cent trente heures de conversation. Les recettes classiques du renseignement commencent à faire long feu ! Et ce n'est qu'un début ; mais vous l'ignorez encore, alors vous vous efforcez de réagir.

Les allégations des Bleus sur leur infiltration universelle demeurent invérifiées, mais il serait suicidaire de ne pas en tenir compte. Et la journée n'est pas finie que vous élaborez des tactiques pour y remédier tant bien que mal. Plutôt mal, et les profanes pourraient s'en étonner, puisque la crainte du traître, de l'agent double, de la taupe, tisse la trame de la vie quotidienne, fait l'objet de préoccupations constantes, est anticipée et palliée, depuis toujours. Mais pas à pareille échelle !

Vous avez toujours compartimenté vos services secrets pour isoler les intrus éventuels dans un maillage trop vaste pour qu'ils se concertent, pour restreindre aussi leur champ d'action et empêcher qu'une défection unique prenne l'allure d'une catastrophe majeure, la perte d'efficacité qui résulte de ce tronçonnage étant largement rachetée par la fiabilité accrue. Mais l'hypothèse sous-jacente est que l'intrusion reste limitée à une infime part du personnel. Cette hypothèse en miettes, le compartimentage perd tous ses avantages et aggrave ses défauts : avec un tiers de taupes, quelle action reste encore possible ?

Et pourtant, il faut agir ! Et les chefs se réunissent dans les salles blindées, en lançant aux murs et aux collègues devenus suspects des regards lourds de méfiance et d'incertitude. On prendra pour hypothèse de travail ce chiffre magique d'un tiers d'intrus annoncé systématiquement à chaque Entretien : non que vous vous fiez aveuglément aux allégations bleues (car beaucoup crieront au bluff et à l'intoxication, refusant de généraliser l'exemple du Successeur) ; plutôt, en attendant d'en savoir plus, vous préférez partir de l'hypothèse la plus noire. À certains va même venir cette idée folle que les taupes sont plus d'un tiers, et que les Envoyés ont volontairement sous-évalué l'ampleur de l'infiltration. Quelques semaines après, je parlerai après sa ception à l'un d'eux, qui s'est imaginé pendant un moment insane qu'il était seul Orange parmi un groupe de simulateurs, spectateur unique d'une représentation truquée à son intention exclusive.

La moins mauvaise idée qui émerge des remue-méninges consiste à grouper les agents par trios où chacun validera le travail des deux autres. Au prix d'une horribile perte de flexibilité et d'efficacité, on veut diluer ainsi l'infiltration, en réduisant à un sur vingt-sept les trios entièrement gangrenés. On espère, surtout, que cela ne durera pas trop, que cette surveillance interne permettra vite de démasquer un Bleu, qui mènera aux autres, soit qu'on le force à parler, soit qu'on s'assure en le disséquant d'un moyen d'identification. Après tout, leur cerveau est différent, ils l'ont dit, et indirectement prouvé.

Il y a chez vous une sorte de fascination dans cette idée d'un ennemi physiquement repérable, qu'on puisse reconnaître infailliblement par un test commode. Une idée dont vous ne cessez de rêver. Mais le

polygraphe a déçu et les drogues ont leurs limites. Maintenant, enfin, la revanche se dessine, inespérée. Alors vous rassemblez, fiévreusement, des listes d'appareils radiographiques et de scanners, que vous réquisitionnez à la première occasion. Et tant pis pour les malades ! La sûreté de l'État prévaut sur les considérations individuelles.

Il s'en trouvera même qui suggéreront de sacrifier sans avertissement ni enquête préalable cinquante ou cent agents pris au hasard. Des Bleus tomberont fatalement dans la nasse, leur prise justifiera le sacrifice. On en sera quitte pour décorer à titre posthume les malchanceux. L'idée ne sera pas retenue, moins parce qu'elle est moralement répugnante qu'à cause d'inquiétudes quant aux manipulations possibles dans le choix des victimes ; des inquiétudes qui se révéleraient bien vite fondées si vous passiez à l'exécution.

Cette journée frustrante entre toutes se terminera sans qu'ait avancé d'un pouce aucune des enquêtes désespérées sur la commandite des Entretiens. Et aucune des fébriles chasses aux Envoyés et aux Successeurs ne donnera plus de résultats.

Ce soir-là (en tout cas à Greenwich ; à Altman, il est treize heures), George regagne la Centrie. Non pour aller au rapport : chez qui ? et pour quoi apprendre que les caméras bleues n'aient pas déjà surpris ? Non, il vient directement chez moi, pour que j'enrichisse mon compte rendu avec cent détails que vous ignorez. Le Plan a bien dû me les apprendre, mais ils se sont perdus dans le foisonnement des aléas et des hypothèses.

Ainsi : il est entré à Thornton Hall en pleine lumière, dans un groupe de sommités mineures encadrées d'un cordon de policiers aux aguets ; admirablement ambigu, garde aux yeux des célébrités et célébrité aux yeux des gardes, comme le Flambeau de Chesterton ; mais un miracle préparé de longtemps, par des moyens aussi discrets qu'efficaces. Chacun a reconnu son visage comme celui d'un confrère, mais sans arriver à le placer ; et pour cause.

Aoriko et Ivanessa attendaient depuis une heure dans la cachette sous l'estrade, sans impatience et sans inquiétude. Et les fouilles ? Mais la magie du verre-3 sait métamorphoser en espace vide un endroit occupé... et, soyons honnête, une infiltration bleue massive des équipes chargées de vérifier la salle a neutralisé le plus gros du danger. À chaque fois qu'un regard soupçonneux balayait l'endroit crucial, le soupçon n'était qu'occoscience.

Quant à Franklyne... il a un K derrière son nom, n'est-ce pas ? Et les enregistrements de vos propres caméras de surveillance le montrent cinq fois dans la foule qui se bouscule dans les couloirs. Chaque fois, il a une autre tête, et vous ne le reconnaîtriez même pas à sa cravate : elle aussi change constamment de dessin.

Et pendant les deux heures de l'Entretien (l'imaginiez-vous ?), chacun des Envoyés restait parfaitement informé de tout ce qui se passait dans la salle et au-dehors. Messages invisibles affichés sur l'intérieur des lentilles de contact, murmures inaudibles au plus profond des oreilles ; même quand vous croyiez les Bleus inhumainement muets et immobiles, des mouvements infimes des doigts, des orteils, de la langue, suffisaient à transmettre à la dmatique bleue aux aguets des requêtes détaillées (Que vient de griffonner rageusement le deuxième homme à gauche dans la quatrième rangée ? Merci !). En fait, il s'écoulait bien plus d'informations entre les Bleus de l'estrade qu'entre leurs centaines d'invités, malgré vos carnets et vos communicateurs personnels.

George est accompagné du Successeur. Notre rencontre ne manque pas de sel : lui le Bleu célèbre à la Surface orange, moi l'Orange célèbre dans le sous-sol bleu ; et curieux l'un de l'autre. Cet homme a fréquenté les cercles les plus secrets, et divers détails de notre entretien auraient de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête. Pardonnez-moi si je les cache : même si vous ne dormez plus, de peur que demain on ne révèle vos turpitudes, sachez que l'aube bleue sera sans revanche. Le Plan ne remuera pas votre boue.

Il n'a plus besoin de cela pour réussir.

HIER : MÉROCRATIE

Je fronce les sourcils. Aaa explique, d'un air vaguement embarrassé :

- Tu sais que nous avons des yeux et des oreilles partout à la Surface ? Eh bien... ici aussi. Quand George t'a quitté le soir de ton réveil, il t'a dit que tu serais sous surveillance. Tu l'étais.

Mon regard doit s'être assombri, car elle se hâte d'ajouter :

- La surveillance n'était pas humaine. Une machine, qui aurait appelé à l'aide au moindre problème médical. Mais tout est resté enregistré, au cas, très probable, où tu souhaiterais le consulter plus tard.

Je reste figé dans un silence de mauvais augure, et elle poursuit :

- Jamais tu ne verras ici quelqu'un avec un appareil photo, une caméra, un micro, un enregistreur. Ce serait un effort inutile. Nos équipements préservent tout pendant deux semaines. Si tu désires garder un souvenir visuel ou sonore d'un instant particulier, il suffit d'avertir qu'on te garde l'archive correspondante, ou bien tu peux en faire une copie personnelle avant son effacement. Si tu n'aimes pas la sonorité ou l'angle de prise de vues, il y aura toujours bien deux micros ou deux caméras à partir de quoi fabriquer une image ou un son qui te convienne.

- C'est inconcevable, dis-je la voix tendue à l'extrême. Un espionnage comme même Orwell n'a pas osé en rêver. Chaque seconde que je passe ici va être surveillée ? jusqu'à ma mort ? Et vous vivez tous ainsi, sans la moindre intimité ?

Avec un sourire patient, elle murmure :

- Frank, tu oublies quelque chose ! Personne n'irait espionner la vie du voisin, car ce ne serait pas civitant. Cette mémoire immédiate est utilisée comme mémoire et rien de plus. Très utile en cas d'accident, pour savoir ce qui est vraiment arrivé. Ou si tu veux tenir un journal de ta vie nouvelle, inutile de te creuser la tête pour retrouver ce que tu as pu voir ou entendre. Veux-tu un exemple ? Il me faut ton autorisation...

J'acquiesce après un moment d'hésitation, et ses doigts volent sur le clavier du mate. Apparaît l'image d'une galerie pleine de gens, avec en point de mire un homme au visage tendu, qu'on véhicule dans un fauteuil roulant. Le son se limite à des bruits de foule avec un enchaînement de bribes de conversations disparates.

- Ton premier jour d'éveil, confirme Aaa (et vous savez maintenant d'où sortent les dialogues que vous avez lus jusqu'ici : scrupuleusement conformes à la réalité ; tout au plus ai-je expurgé çà et là, d'un juron ou d'un détail trop intime, ou de mes bafouillages, car il y en a eu !).

Je regarde, mais, curieusement, j'écoute surtout. Des phrases en centrien, où je n'arrive pas à identifier un seul mot. Je grommelle :

- Je devrai apprendre le centrien, je suppose.

Elle me fait une grimace de sympathie :

- Tu peux essayer, mais ne te fais pas trop d'illusions sur le résultat de tes efforts.

- C'est tellement difficile ?

- Affreusement, répond-elle gaiement. D'abord, comme pour toute langue vraiment exotique, aucune racine ne semble familière ; mais en outre, et surtout, le centrien foisonne de nuances. Ce que tu appelles un article défini existe en douze variétés. Quand tu dis dans ta langue : "le chien m'a mordu" et "le chien est un omnivore", tu utilises dans les deux cas un même mot, "le", pour deux nuances que le centrien rend différemment.

- Douze variétés ? dis-je incrédule.

- L'essentielle, l'instantielle, la singulative, la partitive, la...

- Bon, arrête. Comment diable un banal humain peut-il parler couramment un langage où il y a douze articles définis ?

- En sortant de la banalité. Pour parler centrien au rythme où ces gens le font, il leur faut un QI d'au moins 180. Pas de problèmes pour nous : il nous suffit de louroir. Pour toi, par contre...

- Au moins, le centrien s'écrit en alphabet latin.

- À peu près... Il a trente-deux lettres, huit voyelles et vingt-quatre consonnes ; sauf que la dernière, le double H, est une pseudo-lettre qui sert à indiquer un caractère manquant ou muet, ou à lancer une séquence d'échappement, par exemple pour insérer un mot orange dans du centrien.

- On dirait presque que tu parles d'un code informatique, avec même des puissances de deux !

- Certes, et ce n'est pas par hasard. Pour te remonter un peu le moral, le centrien s'écrit de manière rigoureusement phonétique. Un anglophone familier du français comme toi devrait pouvoir tout prononcer sans difficulté, sauf sans doute le Q et le X. Reste à s'accoutumer à certaines graphies insolites comme S et Z barrés pour les deux "th" de l'anglais. Mais c'est mineur, non ?

- Bon, d'accord. Peut-être le centrien écrit est-il plus accessible que sa version parlée ?

- Crois-tu ? Voici au hasard une page d'un texte scientifique.

Elle se penche sur le clavier et pianote. L'image de ma promenade rapetisse et va se loger dans un coin. L'instant d'après s'affiche sur le reste de l'écran un texte en petits caractères, que je scrute avidement sans arriver à y reconnaître le moindre mot. Non, j'exagère, puisque je finis par en identifier deux : "nanoskund" et "ytterbjum".

(J'apprendrai que les préfixes, les unités de mesure, les symboles chimiques, font l'objet chez vous d'un rare exemple de consensus universel que les Bleus n'ont pas voulu remettre en cause. Le centrien fait ainsi accorder les noms des éléments chimiques avec leurs symboles, fût-ce au prix d'un alignement : l'or s'y déguise sous le nom d'"aurjum", en trois syllabes ; et je laisse à votre sagacité "pfsfor" ou "stibjum".)

Sur le moment, je lâche un grand soupir et je prie Aaa de ramener sur l'écran l'image de ma première balade. Je prête à nouveau l'oreille, en tentant de me concentrer sur ceux des passants qui parlent l'anglais.

- Techniquement parfait, dis-je, pourtant j'ai toujours autant de mal à saisir ce que j'entends. Comment tant de gens parlent-ils si vite ?

- Ceux qui ont un A derrière leur nom, du moins quand ils parlent entre eux. Mais il suffit d'un réglage... Écoute !

Aaa fait au clavier un geste rapide, qui doit déclencher une sorte de ralenti car les mouvements des passants se sont faits soudainement nonchalants. Et les élocutions précipitées ont réduit leur frénésie (sans prendre pour autant un registre caverneux : sans doute leur informatique traite-t-elle les sons en conséquence) si bien que je peux au moins repérer les mots. Ce qui ne m'avance pas toujours :

- ...vivre xy eux avec des risques sérieux. En six ans, je me suis fait brûler vif en tant que Muganda, puis décapiter parce que Munyankole. Si j'y repars, ce sera K ou pas, sinon l'investissement corporel...

- ...immémorial problème de la condition de course entre les protocoles de routage et de vection en situation de repli. Le reviateur arrive dix millis après que le faux diagnostic a été diffusé, et on perd...

- ...souvent noté un trouble qwan de sa syrrythmie. Mais pour couronner le tout, elle s'est fait greffer un micromate de traduction. Pas une si mauvaise idée pour une oblectrice, à condition que la version...

- ...avec ou sans heuractants, selon l'ouverture, et on a laissé agwæst le caractère brownien, pour gagner quelques semaines. À la limite de la désinvolture, comme si l'altériorité excusait tout. Mais hier...

- ...risque de louper le choix du Coœur de Zone. Un de mes cevants fait partie d'un candidat. Je le connais bien : nous avons travaillé ensemble de 48 à 69 dans la nano, ensuite il est parti à Xianzhun pour...

Je jette un regard perdu à Aaa, qui me rassure d'un sourire :

- Eh oui, tu as quarante ans de vocabulaire à rattraper. Encore heureux que nous gardions intact l'anglais fondamental pour pouvoir vous parler aujourd'hui ou demain. Mais ne va pas t'affoler : il y avait là beaucoup de ce jargon technique pour spécialistes dont l'individu moyen se passe très bien. Aussi l'un ou l'autre mot centrien. J'ai entendu "qwan", qui veut dire "sûrement pas aléatoire, mais encore impossible à expliquer". Nous recourons à ce genre de mots quand l'anglais est déficient ou trop verbeux. Tu t'habitueras, va ! Et tu seras même surpris de ta vitesse.

Je fais une moue dubitative. Ma première impression me donne à penser qu'il me faudra des mois, des années peut-être, avant de pouvoir suivre des discussions bleues, sauf si on les simplifie expressément pour moi. Imaginez un homme tombé dans le coma en 1940, et qui en émerge quarante ans après : ne devrait-il pas réapprendre la langue courante, qui a subi les secousses diverses des progrès techniques et des

bouleversements du quotidien ? Et ici, en Centrie, la différence de culture se superpose au décalage technique en amplifiant encore les divergences ! Cela promet...

- Veux-tu voir ton accident ? demande doucement Aaa.

Un moment de silence incrédule, puis je me demande pourquoi diable je suis surpris. Il est logique qu'ils surveillent de près les environs de leur annexe aérienne ; alors, en approchant d'Altman, ma voiture est entrée dans le champ de leurs caméras... dont elle aurait dû sortir, deux minutes après, sans que je me sois jamais douté de rien. Je murmure :

- Il y a plus de deux semaines que c'est arrivé.

- Tu es attentif, sourit Aaa. Après quinze jours, nous purgeons... mais nous gardons ce qui en vaut la peine. Veux-tu... ?

Une bonne question. Veux-je ? Bien rares, ceux qui peuvent assister en spectateur au sinistre auquel ils ont survécu. En ai-je envie ? Je finis par acquiescer, moins par envie que par crainte de paraître lâche si je refuse. Et ma dernière journée de liberté me saute à la figure.

En gros plan, l'image de moi au volant ce 4 août, comme si une caméra invisible avait été vissée sur le capot. Un regard somnolent et rêveur, le regard de quelqu'un qui pense à tout sauf à la route. J'en rougis.

Zoom arrière accéléré. Une salle de contrôle, où mon image occupe une fenêtre du mur-écran. D'autres fenêtres clignotent, l'une avec ma photo et mon identité, l'autre qui affiche "probabilité d'accident : 15 %", et le chiffre qui grimpe à mesure que j'approche du virage dangereux, avec mon air absent et mes rêveries de jeune idiot. Dans les galeries bleues insoupçonnables en dessous de moi, une alerte silencieuse a rugi et les robots sont déjà en marche, fonçant vers le lieu du drame possible. Aaa commente doucement les images :

- Si tu avais fait dix ou vingt milles à l'heure de moins, nous aurions pu empêcher l'accident discrètement, comme nous l'avons fait plus d'une fois pour d'autres distraits. Mais tu allais si vite !

Je rougis. La vitesse au volant : l'une de mes faiblesses récurrentes. Elle m'a valu tant de contraventions que j'ai souvent pensé qu'un jour, j'atterrirais en prison. Pourquoi la prison, plutôt que l'hôpital ou le cimetière ? Évidemment parce que j'étais jeune et stupide, et que la vie ne m'avait pas encore donné de leçon... jusqu'à l'entrée d'Altman.

Nouveau gros plan, qui me montre changeant de visage en découvrant le danger. Trop tard ! La voiture quitte la route, s'enfonce dans le décor. Elle rate un premier arbre, un deuxième, un troisième... mais il y en a bien trop, et elle finit par s'écraser sur un tronc. Deux secondes plus tard, des geysers de terre jaillissent à gauche et à droite de l'arbre : les robots de secours, surgissant irrésistiblement du sol.

Subjugué, je regarde cette scène dont mon coma m'a privé : les grandes machines bleues à la fois puissantes et délicates, qui se penchent avec une infinie douceur sur une forme humaine démantibulée et sanglante, la soulèvent précautionneusement puis disparaissent dans leurs trous qu'en un rien de temps d'autres robots combleront par en dessous ; pendant que des êtres humains, chargés d'outils divers, viennent effacer hâtivement les traces de pneus et cacher l'épave de la voiture sous des buissons.

- Dix minutes après l'accident, quelqu'un passant sur la route n'aurait plus rien vu. Trois heures après, un détective n'aurait rien soupçonné, même en examinant les brindilles à la loupe. Mais si la route avait été fréquentée, si un autre conducteur avait assisté à tes acrobaties, nous n'aurions pas pu intervenir. Tu as eu beaucoup de chance, Frank.

Je ne réponds pas, absorbé par la vision des robots qui foncent à une allure démentielle dans des souterrains bleus qui se vident magiquement à leur approche. Je cesse de respirer, crispé dans l'attente d'une collision inévitable... tout en sachant qu'elle n'arrivera pas, puisque je suis vivant. Mais je soupire de soulagement quand la course folle prend fin. Une salle d'opération : des hommes, des femmes, des robots, tournés vers la forme désarticulée et pitoyable que les machines leur amènent.

- Arrête !

Ai-je crié ? Oui. Aaa coupe aussitôt la scène, attend que je me calme.

- Tu pourras regarder cela plus tard, ou voir d'autres scènes moins pénibles. Ton réveil, tes premières conversations, notre rencontre...

- Dis donc ! Ce que je viens de voir était monté, comme par un cinéaste. Faites-vous un film de ma vie, ou quoi ?

- Oui et non. Ton accident fait partie du domaine public. Le reste non, sauf si un jour tu décidais d'en faire don à la collectivité. Mais tout est à ta disposition. Je t'expliquerai comment y accéder, et comment tu pourras réaliser tes propres montages.

Je l'écoute à peine, j'ai l'esprit en tumulte. La vision de mon accident a fait affluer à ma mémoire toutes ces questions que je souhaitais jeter à la tête de Magda Sheffield et que j'ai dû ravalé. Aaa est-elle habilitée à me répondre ? Sans doute. Les Bleus ne semblent pas avoir de secrets les uns pour les autres.

- Pourquoi ne pas m'avoir redéposé à la Surface après m'avoir soigné et avant que je me réveille ? Je n'aurais pas pu vous dénoncer, je n'aurais rien vu, j'étais dans le coma !

Calmement, sans aucune hésitation, elle répond :

- Nous l'aurions fait, dans des circonstances plus favorables. Tu étais TRES amoché, Frank. Tu es resté entre la vie et la mort pendant près de trois semaines. Or tu avais juré à ton ami Fraser d'être de retour dans les dix jours. Il avait absolument besoin de toi pour ce contrat.

- Comment diable pouvez-vous savoir ça ? Fraser serait-il... ?

- Non, mais Fraser est un Orange bavard et il suffit d'un micro bleu au bon endroit... Si tu avais simplement disparu, Fraser aurait harcelé la police pour qu'on te recherche. Comme dans sa famille on ne compte plus les policiers et les shérifs, on ne l'aurait pas éconduit. Or ta piste était facile à suivre, puisque tu paies tout par carte de crédit. Et tu comprendras que nous n'avions nulle envie que la police ait l'attention attirée par la région d'Altman. Dans dix ou quinze ans, nous aurons les moyens de bloquer n'importe quelle enquête à la Surface, mais nous n'en sommes pas encore là.

- Et alors ?

- Un Bleu qui te ressemblait a joué ton rôle pendant dix jours avec une voiture identique à la tienne. Et quand il est apparu que tu ne serais pas en état de reprendre ta place à temps... un faux accident a clos le dossier. Et ne t'inquiète pas pour Fraser, qui a déjà déniché un nouvel associé.

Je reçois la nouvelle avec des sentiments mêlés, et ma voix trahit une pointe d'amertume quand je grogne :

- Cela n'aurait-il pas été bien plus simple de me laisser crever là ?

- Plus simple, certainement, murmure Aaa. Mais pas civitant.

Je regarde l'écran éteint où viennent de défiler des images de ma vie que je pouvais croire envolées. Même si un réflexe frileux m'a fait mal réagir à la révélation de l'universel espionnage bleu, je trouve du bon à l'idée de disposer de témoignages plus fiables que ceux de ma mémoire surchargée d'expériences neuves. Depuis mon réveil, je griffonnais à la dérobée dans mes carnets ; en regrettant cet amateurisme, mais sans oser risquer de me rendre suspect en demandant des outils plus efficaces.

- Alors, si je veux noter pour la postérité mes impressions de sauvage ?

- Prends des notes toi-même si tu veux immortaliser tes états d'esprit ; pour les images et les sons, il suffit de puiser dans la Mémoire Prime.

- Dans la QUOI ?

Elle hoche la tête devant ma mine incompréhensive, et murmure :

- Tu n'as pas dû arriver au bout de tes brochures, n'est-ce pas ?

Je regarde pensivement la documentation que j'ai ramenée de mon logis hexagonal et qui traîne depuis des jours sur une table. Puis je regarde le mate, je réfléchis, et je murmure :

- Ces brochures que vous avez préparées pour moi... pourquoi du papier, quand vous disposez de moyens tellement plus avancés ?

Inclinant la tête de ce geste que j'aime tant, elle répond souriante :

- Tout d'abord, on ne les a que rassemblées à ton intention, tu étais à peine né quand on les a faites. Elles s'adressent à des visiteurs hypothétiques dont tu es jusqu'ici le premier. Si tu avais été analphabète, nous t'aurions proposé la variante vidéo, mais nous avons jugé meilleur le support écrit ; et je crois que tu l'as apprécié au début, même si tu t'en es apparemment lassé...

Elle a raison : je ne sais quelle répugnance me dissuade de poursuivre mes lectures. Après un dernier regard sur mes brochures abandonnées, je regarde Aaa bien en face :

- Tu sais quoi ? Je lirai ceci plus tard, mais je préfère de beaucoup en apprendre le contenu par toi. Déjà qu'à l'université, je préférerais les cours ex cathedra aux photocopiés... Je m'interroge sur vous, sur ce qui fait tourner votre société. Je connais vos exploits techniques, tu m'as décrit bien des aspects de la vie quotidienne, mais je ne sais toujours rien de l'essentiel, des rouages et des mobiles. Je suis dans l'état du touriste, qui en sait assez pour vivre à l'hôtel et se promener un peu, mais reste coupé de la vie réelle. Je ne sais même pas qui vous dirige, ou comment... Sans doute est-ce décrit quelque part dans mes brochures, mais dis-le-moi, avec tes propres mots et en répondant patiemment à mes questions maladroites.

- Un premier exemple de question maladroite ?

- Eh bien, on dit là-haut qu'une société se juge à la manière dont elle traite les individus non conformes de toutes espèces, immigrés, malades mentaux, handicapés, prostituées, criminels, homosexuels...

- Arrête ton énumération, sinon les personnes conformes vont se trouver bien isolées. Chez nous, plusieurs de tes minorités manquent à l'appel. Pas de criminels, pas de malades mentaux et un type d'économie qui sape l'idée même de prostitution. En outre, nous sommes tous immigrés, non ? Pour le reste... dis-moi si tu vois une norme dehors.

Elle se lève, me forçant à la suivre ; et elle m'entraîne dans la rue, où nous nous fondons, la main dans la main, dans la foule multiple dont j'ai commencé à me sentir membre et complice, la foule qui nous adresse force sourires et gestes d'amitié ; signes auxquels, ces derniers temps, j'ai fini par répondre, avec de moins en moins d'hésitation.

Nous marchons, au milieu des nudités et des parures flamboyantes, des rires et des cris, des indolences et des fièvres. Un décor futuriste de plastique et de métal, puis les couleurs et les arômes de ce qui serait un marché africain si toutes les races n'y étaient représentées. Un peu plus loin, un pré où paît un cheval, près d'une carriole d'où s'échappe une mélodie tzigane ; mais les visages que j'entrevois sont jaunes.

Et moi, qui regarde, je n'arrive pas à appréhender une cohérence dans cette juxtaposition de diversités. Dans une foule orange même exotique, on sait au moins discerner riches et pauvres, manuels et intellectuels. Ici, aucune structure ne se dégage de mes observations, comme si un bal masqué permanent gommait les clivages que je m'obstine à chercher.

- Impossible d'interpréter ce que je vois, dis-je. Aucun enfant pour me permettre d'identifier un couple comme une famille. Aucune opulence visible ni aucune marque de respect pour signaler les gens importants. Je me croirais dans un camp de vacances déserté par ses guides. Mais peut-être est-ce une Metropolis avec une nuée de prolétaires dissimulés dans les bas-fonds et qui font tourner vos machines ?

Aaa en rit à gorge déployée, tant mon idée lui paraît saugrenue :

- Frank ! Nos machines tournent toutes seules depuis des décennies.

Vaguement vexé, je jette un autre regard hésitant sur cette multitude trop disparate et trop bariolée, et je grogne :

- Alors dis-moi comment toutes ces diversités s'articulent.

Elle prend sa respiration et je devine qu'elle a de longtemps préparé la présentation qu'elle va me faire. Vous aussi la subirez ; non qu'elle doive vous en apprendre plus que ce que les Entretiens vous révéleront, mais voici une seconde occasion de confronter mes réactions aux vôtres. Aurez-vous sursauté de la même façon ?

- Il me faut bien un point de départ, dit Aaa souriante, alors pourquoi pas mon nom ? Il a une structure qui représente assez bien notre société pour qu'une majorité de Centriens l'aient suivie ; au moins pour l'usage externe, et je veux dire par là que certains gardent un nom privé, qui reflète l'une ou l'autre culture, tout en se faisant connaître au reste du monde par un nom public.

Je dois avoir l'air ahuri, puisqu'elle enchaîne sans attendre :

- Je m'appelle en cet instant Aaa Diedekind Heulander, mais je pourrais changer chacun des éléments, selon ma fantaisie et quand je veux.

- Voilà qui ne doit pas faciliter les contrôles d'identité !

- Quels contrôles ? Non, sérieusement, dans les rares cas où la gestion requiert une identification statique, nous utilisons un code matricule. Je m'identifierai comme RXS345ASN lors d'un examen médical par exemple, mais pour le reste j'emploierai le nom que je me suis choisi. Ce n'est pas si différent des États-Unis

où le numéro de sécurité sociale repère les gens mieux qu'un patronyme. Mais je continue : Aaa est mon nom individuel, mon prénom si tu veux. Je me le suis choisi en arrivant ici par fantaisie personnelle et je le garderai tant qu'il me plaira, ou, pourquoi pas ? tant qu'il te plaira.

- Au fait, pourquoi Aaa ?

- Comme ça ! Une quintessence de féminité en clin d'oeil. Au moins trois cents autres Bleues ont eu indépendamment la même idée à un moment ou à un autre, et même trois ou quatre Bleus théoriquement de sexe masculin. Le record est une Aaaaaaaa en huit lettres. Si ça te dit...

- Ça ne me dit pas. Continue ! Diedekind... c'est ?

- Un nom de famille, ce qui demande une définition de la famille.

- Le nom de tes parents ? dis-je bêtement.

- Frank ! C'est d'une famille d'ici que je parle. Et songe que nous formons une société où sauf rares exceptions les personnes n'ont au départ aucune relation de parenté ET ne se reproduisent pas par après. À quoi crois-tu alors que correspond notre notion de famille ?

- À des gens qui vivent sous le même toit ?

- Un choix d'expression très impropre dans le cas présent, sourit-elle, mais la bonne idée. Et comment vois-tu la composition d'une famille ?

- Sûrement un homme et une femme, mais peut-être ne puis-je pas exclure l'hypothèse de deux hommes ou de deux femmes ? Ou même... plus que cela ?

- Juste ! Il arrive dans le monde orange qu'un couple fonctionne plus ou moins bien, mais très rarement un ménage à trois, encore moins à quatre ou plus. Pourquoi ?

- S'adapter à quelqu'un est déjà pénible, alors à deux ou trois autres !

- Sans oublier l'effet combinatoire puisque cela vaut pour chacun. Deux personnes font une relation, trois en font trois, quatre en font six et ainsi de suite. Déjà le simple triangle alimente inépuisablement votre littérature, même quand l'un de ses coins ignore qu'il y a un triangle ! Mais le fait qu'on veuille si souvent aller au-delà du couple classique me conduit à formaliser le problème, en disant que pour le monde orange l'assemblage optimal est de deux personnes virgule x. D'accord, je n'ai rien dit que de banal ; mais tente maintenant de transposer la situation chez les Bleus.

- Hum... La lorition permet à un Bleu de s'adapter aisément à une autre personne, et cela doit faciliter les relations individuelles.

- Une litote s'il en est ! Cela facilite les relations, comme tu dis, au point que tu peux former un couple viable en prenant deux Bleus absolument au hasard, quels que soient les âges, les races et même les sexes. Mais cela va plus loin : un ménage à trois, non seulement fonctionnera, mais apportera d'habitude plus de richesse qu'un couple. Et un quatuor fera encore mieux. Quant à cinq... un cas limite, où la multiplication des relations à assortir compromet l'enrichissement. Bref, notre propre assemblage optimal est de quatre personnes virgule x.

- Donc, si je comprends bien, Diedekind...

- ...était un trio que j'ai agrandi en arrivant ici. Ne t'inquiète pas : il s'est dissous il y a un mois par dispersion géographique de ses membres. Parfois, le travail commande ! Bien sûr, ce genre de choses arrive ici sans drame et je ne garde que d'excellents souvenirs de mon passage dans cette famille ; je t'en dirai plus long quand cela te causera moins de malaise. Mais j'ai gardé le nom, que j'aime assez. Si cela t'amuse, tu peux le partager.

- Frank Diedekind ? dis-je mollement. Et bientôt deux autres Diedekind ?

- Ni pressé, ni même obligatoire. Entre nous, je ne t'y crois pas prêt. Peut-être plus tard, ou jamais. Et si tu vas penser que je me sacrifie, c'est que tu n'as pas encore compris la nature bleue.

Elle me sourit, et je me sens soulagé. Je n'aimerais guère tester mon adaptabilité dans ce domaine.

- Franchement, mon modèle personnel est le couple traditionnel à longue durée. Mais sans doute est-ce exceptionnel ici ?

- Pas du tout, ce modèle rassemble une solide minorité. Comme chez vous d'ailleurs.

- Et Heulander ? On dirait une consonance juive, non ?

À ma grande surprise, Aaa éclate d'un rire tonitruant :

- C'est toi qui me dis ça ?

Je dois sourire moi-même. Il faut vous expliquer que mon grand-père, émigré néerlandais, avait toujours obstinément refusé d'adapter son nom d'origine aux sonorités américaines, voulant mourir comme il avait vécu sous son patronyme originel : Uytendenbergh, soit approximativement "venu de la montagne" (encore que, s'agissant des Pays-Bas, ladite "montagne" ait dû être une vague colline). L'Américain moyen confronté à pareille accumulation de syllabes risque "Oydenberg" ou "Yoodenberg", et le quiproquo commence si quelqu'un parlant yiddish est à portée d'oreille.

Mais c'est pour une autre raison qu'elle rit :

- Je ne crois pas qu'on ait jamais imaginé pareille diaspora... Non, je t'expliquerai plus tard. Heulander est mon nom de groupe, mais là aussi une définition s'impose. Un groupe, ici, c'est un ensemble d'individus motivés par un intérêt commun, ce que tu pourrais appeler une personne morale s'il s'agissait de droit plutôt que de structure sociale. Ainsi, le groupe Umma rassemble les musulmans, le groupe Eireann les personnes qui se ressentent comme irlandaises, le groupe Antarc ceux qui désirent peupler l'Antarctique, et ainsi de suite.

- Et on peut faire partie de plusieurs groupes ? Imagine qu'un Irlandais musulman... si cela existe ?

- Ici, tout ce qui est compatible avec la civitance existe, donc un Irlandais musulman, ou un Libyen shintoïste, ou un Polonais athée. Vas-y.

- Imagine qu'un Irlandais musulman rêve d'habiter au Pôle Sud ?

- On adhère à autant de groupes qu'on le désire, et on complète souvent son nom par celui du groupe auquel on attribue le plus d'importance. Au fait, les trois exemples que je t'ai cités sont de grands groupes, mais les plus intéressants sont ceux de taille plus réduite, car ils jouent ici le rôle crucial de détenteurs de l'idée de continuité.

- Peux-tu expliquer lentement ?

- Prends un individu bleu : il peut changer constamment et ne s'en prive pas. Classiquement, le premier mouvement d'un nouveau-çu est de louroir être l'inverse de ce qu'il a toujours été, ne fût-ce que par curiosité : les ennemis héréditaires tombent dans les bras l'un de l'autre, l'athée se jette dans la piété et le macho s'effémine. Par la suite, l'individu continue à changer, et plus jamais il ne se stabilisera.

- Hein ? Je n'ai jamais connu quelqu'un de stable comme toi... sauf sans doute George.

- En ta présence, Frank, et pour garantir ta propre stabilité. Si je me comportais avec toi comme avec un Bleu, tu ne tiendrais pas deux jours.

Comme un coup de poing mental. Certes, je ne vis avec elle que depuis quelques jours, mais bien sûr mon esprit orange a commencé à la classer et à lui attribuer des qualités (nombreuses) et des défauts (très peu). Mais c'est une Bleue ! Alors, que valent mes analyses ?

- Un Bleu est changeant, continue-t-elle, alors que le groupe constitue un point d'ancrage, un repère fixe, qui transcende l'instabilité de ses participants ; d'ailleurs, il en change constamment. Tu comprends ?

- Vaguement, dis-je. N'étant pas bleu moi-même...

- La belle affaire ! Le monde orange a ses groupes à lui qui s'appellent sociétés, communautés, partis, fraternelles, que sais-je ? Mais chez les Bleus, la lorition donne aux groupes pas trop étendus assez de cohésion pour qu'ils se comportent comme des entités plus riches et plus stables que les individus.

Et dans la demi-heure qui suit, elle m'initie à cette notion que vous assimilerez si malaisément : le groupe. Si cela peut vous consoler, eux-mêmes ont connu la même surprise lorsque le premier groupe a surgi d'un ensemble de chercheurs centriens comme par génération spontanée un jour de 1884. Un des moments forts de leur histoire.

(Au fait, quand il a pris conscience de son existence, ce groupe s'est donné le nom du doyen des vingt-six membres de l'équipe, un Français de Lyon : Morel. Le nom devenu le plus immortel de la culture bleue, l'étymologie commune d'une infinité de noms de groupes. À mon réveil, George déjà s'appelait DalMoral. Et évidemment, vous ne manquerez pas de noter cette semi-parenté apparente entre tant d'Envoyés.)

Une fois de plus, me voici en écrivant ceci à court de qualificatifs. Vous qui végétez dans votre monde cloisonné d'individualités physiques, comment pourriez-vous espérer appréhender la richesse, la complexité de ces amas synergisants de qualités et de compétences que constituent les groupes bleus de vingt à cent

personnes ? Nul individu, si doué soit-il, si énormes que puissent être ses qualités personnelles, ne pourra avoir l'impact, l'efficacité, la flexibilité, la disponibilité d'un groupe.

Et c'est ainsi que j'apprends ce qui vous a tant surpris au cours des Entretiens : le fait que les fonctions que vous appelleriez élevées sont chez les Bleus remplies par des groupes, et non par des individus.

- Si la Centrie avait un Président, explique Aaa, ce serait un ensemble fluctuant de dizaines d'individus, qui changerait peut-être entièrement de composition, jusqu'à n'avoir plus une tête commune en fin de mandat, malgré quoi il resterait le même, à un niveau plus haut et plus subtil.

La révélation me surprend comme elle vous ahurira. Surtout, j'ai bien du mal à concevoir l'absence d'un chef d'État individuel. Je m'accroche stupidement à ce détail : pas de Président. Mais alors, quoi ? Pendant un bref instant, je me rappelle les origines victoriennes de la Centrie et j'ai une folle vision de ceux de Sheffield en monarchie à quatre têtes.

- Vous êtes... un royaume ?

Je n'ai pas fini de poser la question que je prends conscience de son inanité. Les institutions auxquelles je me réfère s'adaptent à un monde autre que celui-ci. Pourtant, Aaa ne sourit qu'à moitié :

- Tant que règne la Cryptèse, elle nous soustrait aux interactions avec vous, donc au formalisme que ces interactions pourraient avoir. Malgré tout, nous ne pouvons totalement négliger l'éventualité d'une Phanèrèse accidentelle. Alors, tout en considérant qu'il s'agissait de juridisme, nous nous sommes dotés d'institutions fantomales à usage purement extérieur. Considère-toi comme ressortissant involontaire d'une République Centrienne formelle, avec drapeau, capitale et chancelier "individuel".

- Quel drapeau ? Je n'en ai pas vu un seul depuis mon arrivée ici.

- Pas étonnant : il n'en existe que quelques-uns rangés dans un entrepôt en prévision d'une improbable visite officielle. Il s'agit d'un drapeau bleu outremer, avec l'Union Jack dans le canton : un clin d'oeil à notre histoire. Diablement britannique, attendrissant même en un sens. Notre capitale supposée est Neuman, le plus ancien noyau de la Centrie. Et la fonction de chancelier va par roulement aux quatre membres de Sheffield et aux trois membres encore en vie de Victorian : un autre clin d'oeil.

- Voilà pour les apparences, mais qui détient le pouvoir réel ?

- Ah ! dit-elle avec circonspection. Ce sera plus pénible à expliquer...

Ce sera dur pour vous aussi : autant l'unanimité bleu de 1870 peut se comprendre vu leur petit nombre, surtout à l'issue d'une crise exaltant l'idée de consensus, autant la suite paraît implausible si on songe que leur société croît et s'étale. Seule la civitance donnera de la consistance à cet échafaudage impensable qui s'élève de leurs rangs.

Aaa parle avec une pétulance juvénile de prosélyte juste recrutée, et en d'autres temps j'aurais réagi par un sourire indulgent et sceptique ; mais l'écrasante présence du monde qui m'entoure efface mon sourire. Je réserve bien mon opinion, mais j'écoute avec humilité.

- La notion de hiérarchie est clairement un héritage de l'évolution, et qui n'a pas si mal fait ses preuves au niveau du troupeau de dix à cent têtes. Dans le cas d'une civilisation un peu complexe, elle ne convainc qu'à moitié, mais sa séduction historique reste forte. On fait semblant de croire qu'elle assurera la cohérence des décisions, et on centralise à mort. Et ça ne marche pas. Napoléon, Hitler, Staline : avec le recul, trois gugusses s'emmêlant les pieds dans leur pouvoir absolu. Même vous n'y croyez pas trop, et vos moqueries de subalternes contiennent autant de vérité que d'envie. Mais votre avenir personnel en dépend, donc vous jouez ce jeu né des steppes du Tertiaire. Que connaissez-vous d'autre ?

- Doucement, dis-je. Tu envoies promener avec beaucoup de désinvolture un ordre dont je vois mal comment se passer. La hiérarchie a pour grand avantage de réduire la fréquence des conflits, non ? On se dispute quand on lutte expressément pour le pouvoir, plutôt qu'à chaque décision.

- D'accord pour les singes, ou les gazelles. Mais l'être humain se crée des occasions de lutte à chaque instant, et il finit par passer plus de temps en luttes internes qu'en actions utiles.

- Tout de même, il faut que QUELQU'UN se sente responsable ! Tu me diras sans doute que la civitance donne à chacun le sens des responsabilités, mais cela ne suffit pas à mettre de l'ordre si la société est complexe ! Comment éviter la pétaudière sans hiérarchie ?

- Antilope besoin chef, bouffonne-t-elle, chimpanzé besoin chef. Orange aussi besoin chef, sinon lui pas savoir quoi être, et lui vite perturbé quand lui pas sûr qui lécher cul et qui botter fesses.

- Tandis que vous... dis-je sarcastique.

- Tandis que nous. Pas de pyramide, ou un fatras de pyramides dans tous les sens. Quelqu'un chez vous a inventé le mot "hétéarchie" que j'aime assez, mais qui a comme une connotation de désorganisation. Nous sommes quant à nous pas mal organisés, comme tu en jugeras toi-même, mais sans devoir recourir à la mystique du Chef avec un grand C.

- Et l'ordre naît tout seul du chaos ? sans personne pour organiser ?

- Bravo ! Nous avons en effet des coorganiseurs pour orienter les débats et assurer la cohérence des décisions. Au fait, un coorganiseur est un groupe, bien sûr. Aucun individu ne ferait le poids. Je te vois faire une grimace ? À cause du mot, sans doute ? Je reconnais sa lourdeur. Et à l'origine, on disait même "coorganisateur". Le mot courant est "coœur", qui passe nettement mieux.

Mais je secoue la tête :

- Peu important vos dénominations exotiques, je finis par m'y habituer, mais vous avez des chefs tout de même !

- Pas des chefs, Frank. Un chef tranche. Un coorganiseur ne décide pas, il prépare les questions pour les décideurs.

- Qui sont ?

- Tous ceux qui jugent que la question les concerne, à un titre ou à un autre. Quelqu'un a appelé cela une mérocratie, d'une racine grecque qui désigne la part d'intérêt qu'on a dans des affaires. Toute personne qui se sent intéressée et/ou compétente participe à la décision.

- Pas directement, tout de même ! Vous élisez des représentants...

- Non, tout est direct. Un Bleu vote en moyenne douze fois par jour. Si je ne m'occupais pas de toi, j'aurais déjà voté six fois aujourd'hui.

- Douze fois ? Comment avez-vous le temps de faire autre chose ?

- Affaire d'organisation. Les votes sont automatisés, et simplifiés par la civitanche qui exclut le risque de fraude. Une différence pittoresque avec un vote orange est que je peux donner à mon vote un poids variable selon mon intérêt ou ma compétence : d'un dixième de voix à dix voix. Si chaque électeur se donne deux voix, un projet approuvé par trois quarts des votants sera accepté par 150 % contre 50. Quand tu vois ce genre de résultat dans un journal, ne crois pas à une faute de frappe. Et ne te demande pas non plus pourquoi on ne donne pas de chiffre d'abstentions.

- Je suppose qu'il est inutile de demander pourquoi un votant n'assigne pas d'office le poids maximum à son vote pour que ses idées triomphent ?

- Inutile, oui : tu connais la réponse maintenant. Je te vois branler la tête ? Bien entendu, ça ne fonctionnerait jamais là d'où tu viens. C'est la civitanche seule qui permet notre type de société et d'économie.

Le dernier mot touche une corde sensible. En Américain typique, je ne passais jamais une journée sans penser aux problèmes d'argent, or je me rends compte que voici des semaines que j'ai carrément oublié le sujet. Le privilège de l'invité, même si je me contrais parfois à me rappeler que, comme disait l'autre : "un repas gratuit, ça n'existe pas". Mais je ne sais même pas ce que font les Centriens.

- Quels métiers existent ici, avec des robots pour tout faire et pas de conflits pour donner un gagne-pain à des policiers et des juges ?

- Certaines de nos occupations te feront sans doute rêver... mais nous restons humains, avec les besoins biologiques correspondants. On trouve ici des agriculteurs, des éleveurs, des enseignants, des tailleurs, des cuisiniers, des médecins. Il y a tout de même un minimum de points communs entre votre économie et la nôtre.

- Quelle économie, justement ? Je suis votre invité, m'a dit George pour me rassurer, je n'aurai rien à payer. Pourtant, je n'aimerais guère que cet état d'assisté dure trop. Y a-t-il des employeurs, des entreprises privées ? Comment gagne-t-on sa vie ici ? Et, au fait, comment paie-t-on ? Je crois bien n'avoir jamais vu personne avec de l'argent, ou une carte de crédit. Bien sûr, je ne suis jamais entré dans un magasin...

- Alors, regarde la démonstration, dit-elle. Je dois justement regarnir la cuisine. Depuis que tu vis chez moi, tu manges comme deux.

Elle m'entraîne vers une galerie d'allure commerçante et nous entrons dans un supermarché d'alimentation aux rayons couverts de marchandises, mais où je ne vois ni personnel ni caisses. Aaa sort d'une poche un sac

fait d'un tissu trompeusement arachnéen, et vogue d'un rayon à l'autre, enfournant divers paquets, boîtes et bouteilles. Je la suis un instant, puis je me laisse distraire par l'infinie variété des produits exposés. Toutes les odeurs, toutes les teintes, toutes les formes. Des conserves et des produits frais, des produits en vrac et des emballages étranges, des fruits inconnus aux arômes puissants, des languettes brunes pendues au plafond. Je tourne autour sans oser rien toucher, jusqu'à ce qu'Aaa, son sac rempli, me harponne et quitte le magasin, sans plus.

- Et alors ? dis-je étonné. On sort sans payer ? Tout est gratuit ?

- Non, tout est automatique. Il y a assez d'électronique sur moi et sur les produits pour que mon compte soit débité dès que je prélève quelque chose du rayon. Et crédité si je redépose l'objet sans le prendre ou si je change d'avis par la suite et que je le rapporte ici... intact, bien sûr. Je serais créditée même si je remplaçais un emballage vide, mais ce ne serait pas civitant.

- Un beau système, mais comment sais-tu ce que tu as dépensé ?

Elle me met sous le nez ce que je prenais pour sa montre-bracelet (et qui en est une, d'ailleurs, mais n'est pas que cela), et je lis sur son affichage numérique "2,970".

- Presque trois, commente-t-elle en riant. Dis donc, tu me coûtes cher ! La prochaine fois, sers-toi toi-même. Pour toi seul, c'est gratuit.

- Seulement trois dollars pour tout ça ?

- Notre unité monétaire a cessé d'être le dollar américain depuis 1888. Mais elle n'a pas reçu de nom de rechange. Si la tournure de la phrase exige absolument un substantif, nous disons "unité", c'est tout.

- Et votre "unité" vaut combien en dollars ?

- Question dépourvue de sens en l'absence de tout échange commercial et même souvent de toute relation entre vos produits et les nôtres. À combien évalues-tu la valeur d'un mate en dollars ?

- Hum ! D'accord dans ce cas-là, mais je pourrais comparer une bouteille de votre limonade bleue avec son équivalent en Seven-Up...

- Je vois que tu resteras malheureux si je ne réponds pas, alors disons pour fixer les idées que l'unité correspond à une douzaine de dollars.

- Et quel est ton revenu, disons mensuel ?

- Cent huit. Au taux que j'ai donné, environ mille trois cents dollars. Et avant que tu fasses le calcul, sache que ce chiffre n'est absolument pas représentatif de la richesse globale de la Centrie. Économiquement, en comptant notre unité monétaire à douze dollars, notre poids équivaut à celui des deux Allemagnes réunies.

- Je croyais que vous étiez deux millions ici ? dis-je ahuri.

- Exact. Pour comparer notre production à celle d'un pays industrialisé classique, il convient d'appliquer par quatre fois un facteur multiplicatif de deux et demi, ce qui donne un rapport d'environ quarante. Deux millions de Centriens, quatre-vingts millions d'Allemands. Ça colle !

- Attends, attends ! Je comprends que la lorition vous permet une grande efficacité au travail... et que, j'allais l'oublier, la structure démographique vous assure plus de population active par rapport au total...

- Bravo ! Tu as déniché tout seul deux des facteurs. Amuse-toi à trouver les deux autres pour distraire tes insomnies. Le résultat est que notre produit intérieur par tête est d'un ordre de grandeur et demi supérieur à celui des pays industrialisés de la Surface.

- Et tu disais que tu gagnes mille trois cents dollars ? Tu es PAUVRE ?

- Je ne "gagne" pas, je perçois. Nuance.

- Une bourse d'étudiante ? Un revenu minimum ? Une assistance ?

- Non. Le revenu habituel pour chacun, quoi qu'il fasse. Nous ne sommes pas salariés. La collectivité redistribue la richesse dépensable.

- Et tout le reste alors ?

- Réinvesti. Ou dispersé chez vous en dmatique de surveillance. Nous ne consommons que le vingtième de notre production... un vingtième partagé plus ou moins également entre tous.

(Plus tard, en visionnant la scène, je me demanderai pourquoi j'en suis resté stupide. Après tout, j'ai voyagé, je sais donc que le rapport des Américains à l'argent est moins universel que leur culture le clame ; et les Bleus, par nature, ne peuvent que s'en distancier encore plus. Mais je reste géographiquement en Amérique

du Nord, et les deux cents mètres qui me séparent de la surface n'ont pas suffi à créer dans mon subconscient le même décalage que l'éloignement objectif d'un voyage en avion. Pour un tréfonds obscur et obstiné de ma vision du monde, les Centriens restent des Américains déguisés. Je changerai, mais jamais totalement.)

- Tu appelles ça une économie ? Ça me rappelle...

- Au niveau de l'individu, difficile de ne pas citer un de vos slogans : "De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins". Et en même temps on hésite, tant cette formule a été galvaudée par qui on sait. Le concept même est séduisant, mais en totale contradiction avec la nature orange. Et, évidemment, en total accord avec la civitance.

- Capacités limitées, besoins illimités. Suicidaire, le principe, non ?

- Seulement si tu appelles "besoins" la frénésie des gadgets vaseux, la multiplication des objets rarement utilisés parce qu'on n'est pas fichu de les mettre en commun, l'accumulation à seul but de statut social, et l'envie d'éclipser le voisin en gaspillant plus que lui. Alors on s'est mis en effet dans une situation où les besoins croissent mécaniquement. Alors que nous vivons bien mieux que vous en consommant dix fois moins.

- Une société communiste ? dis-je agressivement. N'aie pas peur du mot.

- Hum ! Je ne crois pas qu'un marxiste bon teint verrait la chose ainsi. La collectivité pèse sur l'économie, mais seulement d'une manière totalement indirecte, via la civitance des intervenants. C'est tout.

- Et pour le reste, la jungle ? Pas de réglementation antitrust ?

- Pas plus que de lois pénales. Ce n'est pas nécessaire.

- Pas de gros industriels, de capitalistes, d'héritiers ?

Elle éclate de rire :

- Avec une espérance de vie et un taux de natalité comme les nôtres, le principe de l'héritage n'a pas beaucoup de chances de jouer un rôle ici à brève échéance. Non, sérieusement, si le pouvoir et la richesse sont des drogues, nous fonctionnons selon d'autres règles.

- Pas de propriété privée ? Pas de luxe somptuaire ?

- J'ai mes objets personnels, qu'il ne serait pas civitant de me voler. Le reste est collectif ; mais chacun le respecte, puisque chacun peut en profiter. Il y a des endroits plus luxueux dont profitent par roulement ceux qui le désirent. Mais nos désirs, nous les dirigeons, et cela fait toute la différence. Songes-y !

- J'y songe, et je ne comprends pas ce qui peut vous motiver à évoluer. Mon père a dû se démener pour grimper, et sa prospérité personnelle l'a récompensé. Les États-Unis tout entiers ont atteint le sommet en jouant du darwinisme social. Le résultat n'est pas parfait, mais il est là. Et vous alors ? Pas de compétition, pas de concurrence pour bouger ?

Elle m'a écouté parler sans cesser de sourire :

- Disons que notre système de motivation diffère pas mal du vôtre. Mais même ainsi, où vas-tu chercher qu'il n'y a pas de concurrence ? Je n'ai parlé de l'économie qu'au niveau de l'individu. Chaque entreprise bleue est un groupe ; et seules quelques-unes atteignent l'âge de cinq ans. La vie économique bleue est une jungle valant bien la vôtre, avec toute la compétition que tu peux souhaiter ; mais avec moins de gâchis. Comme dit une vieille formule à nous, si tu tues l'adversaire pour monter sur son cadavre, il perd la vie et tu ne gagnes qu'un pied, tandis que si tu le convaincs de te faire la courte échelle, il n'a rien perdu et tu as gagné un mètre.

- Facile à dire.

- Et chez nous, facile à faire.

- Malgré tout, dis-je en secouant la tête avec obstination, je n'arrive pas à comprendre comment votre modèle reste stable. Quelqu'un de frugal qui économise sur son revenu se retrouve fatalement plus riche que ceux qui le dépensent entièrement, non ?

Elle secoue la tête :

- Le montant des comptes individuels est plafonné à un an de revenu. Ce qui dépasse retourne au pot commun. Ainsi, j'ai épargné pour pouvoir me payer mon second mate, qui coûtait quelque chose comme deux cents. Mais n' imagine pas que je puisse devenir millionnaire.

- Alors tu n'as jamais d'argent devant toi pour un coup dur ? Si tu tombes malade...

- Cela arrive rarement ; un autre privilège des Bleus dont on ne t'a pas encore parlé. De toute façon, les soins médicaux sont assurés aux frais de la collectivité. Et le revenu personnel est garanti, sauf cataclysme absolu. Tout bêtement, il n'y a pas ici de raisons nécessitant de faire de grandes économies.

- Si on veut fonder une entreprise...

- Cela se fait au niveau d'un groupe. Même quand le groupe est réduit à un individu, il a son existence propre, avec sa comptabilité séparée.

- Et votre richesse vient d'où, en dernière analyse ? De la Surface ?

Elle ne tique même pas à mon ton venimeux, et répond calmement :

- Imagines-tu que nous puissions prélever sans trace l'équivalent d'une Allemagne ? Nous n'en avons pas besoin. Nous vivons à toutes fins utiles en économie close. Nos revenus individuels sont prélevés sur le chiffre d'affaires de nos entreprises, et les dépenses publiques de même.

- Et les comptes de vos entreprises sont aussi plafonnés ?

- Évidemment non. Comment investiraient-elles ?

- Tu viens de dire qu'il existe des entreprises réduites à un individu !

- Certes. Et tu penses sans doute qu'une personne peut ainsi contourner son plafonnement personnel en s'enrichissant via son entreprise individuelle ? Frank, tu peux chercher des trous permettant de tricher avec le système, et tu en trouveras des tas. Et cela n'a aucune importance, car personne ne triche. Ce ne serait pas civitant de tricher, c'est tout.

Je m'obstine. Je parle fraude, corruption, concussion, prévarication, arrivisme, carriérisme. Elle répond altruance, collectarité, abstinence, internexion. L'inepugnable mur de la civitanche, où viennent se briser en vain toutes les immémoriales faiblesses humaines.

Nous regagnons en silence notre appartement, pendant que je tourne et retourne dans ma tête ce que je viens d'apprendre. Vous étonneriez-vous si je vous dis que mon sentiment d'infériorité a resurgi de plus belle ? En se programmant dès le départ, les Bleus ont résolu du même coup chacun des monumentaux problèmes de l'humanité. Là où il faut à la Surface deux guerres et cent millions de morts pour se retrouver à peu de chose près au même point, eux ont progressé, fantastiquement, sans la moindre casse. Aaa me regarde, pensive ; elle respecte mon silence, mais je sens qu'elle devine mon agitation, et cela ne fait qu'accroître mon malaise.

Et moi... je me sens dans le rôle inconfortable d'un singe de la préhistoire qui regarde des hominiens à la dérobée et pressent confusément que ces êtres superficiellement si peu différents de lui condamnent son avenir et celui de son espèce. Et je me révolte, et je voudrais trouver quelque chose, n'importe quoi, qui parvienne à assombrir ce visage trop serein. Le front plissé, les dents serrées, je rassemble mes souvenirs, à la recherche de quelque chose que je puisse leur brandir sous le nez. Lexhell ? Je n'en sais pas encore assez. Peut-être vais-je tomber sur un de leurs faux-semblants et me ridiculiser...

À force de réfléchir, j'extrais de ma mémoire deux éléments qui m'ont vaguement intrigué, que je me mets maintenant à associer avec une excitation croissante : le bizarre silence de mes brochures, et une question éludée par George, sur le principe même de cette obscure mutation qui a engendré l'humanité bleue. On m'a décrit tant et plus les conséquences, mais jamais les causes. L'antaxone, certes ; mais d'où sort-il ? Pourquoi cette réticence ? La répugnance du genre humain à affronter l'idée d'une genèse biologique sans gloire aurait-elle ici un équivalent ? Au tumulte créé à la Surface par les théories de Darwin correspond-il ici une gêne comparable, pour Dieu sait quelle raison étrange ? Bien ténue, la paille à quoi je m'agrippe ! mais qui sait ? Leur culture peut avoir ses propres tabous, ses zones d'ombre... Comment en savoir plus ?

Mon regard tombe sur le mate et une idée me vient brusquement. On m'a dit que je pouvais interroger l'interacteur sur ce que je voulais ? Très bien ! J'atteins l'appareil en deux pas et je tape avec un rictus :

- QUELLE EST, EN UNE PHRASE, LA GENÈSE DE LA MUTATION BLEUE ?

Alors même que je termine de taper ma question, j'en regrette déjà la formulation. L'interacteur comprendra-t-il ? Je verrai bien. À peine ai-je enfoncé la touche d'envoi que flamboie une réponse... mais en est-ce bien une ? Mon rictus s'efface quand je déchiffre avec surprise :

- La xénanthropie n'est pas une mutation.

Comment ça, pas une mutation ? Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Plus étonné qu'alarmé, je reformule la question :

- QUELLE EST, EN UNE PHRASE, LA GENÈSE DE LA LORITION ?

Avec retard, un malaise m'est venu et mon doigt plane, incertain, au-dessus de la touche d'envoi. Je regarde en biais le visage d'Aaa, et je le trouve crispé, assombri, nerveux. Et même si mon idée première était bien d'en arriver là, je devais, au fond de moi, si peu m'attendre à un succès que j'en reste figé, muet, mon sourire disparu. Avec une brusque inquiétude, je regarde la courte question que je viens de poser.

Et je pressens soudain que la réponse ne me fera aucun plaisir.

INTERMEDE : QEXANG

Je m'appelle Lü Qexang Moer. Vous ne devez pas connaître le mandarin, sinon vous auriez tiqué aux syllabes "qe" et "xang" de mon postnom, des syllabes qui n'existent pas en chinois du nord ; j'ai dû créer des idéogrammes pour pouvoir les transcrire. Mon nom, "Lü", est plus classique. Quant à "Moer"... c'est bien sûr l'adaptation à la chinoise de "Morel".

Vous avez dû remarquer le nombre de Bleus éogéens, et spécialement de Bleus chinois. Assez naturel : un quart de l'humanité, donc un quart des Bleus. Ce qui est moins naturel et plus significatif, c'est qu'un autre quart des Bleus a appris le chinois par pure jouissance intellectuelle.

Je suis né en 1929 dans un gros village du Zhejiang, d'où mes parents ont migré pour Nankin. Une enfance relativement prospère selon les critères chinois, puisque je mangeais tous les jours. Et puis la guerre de 1937-45 a éclaté. Mon père a été tué lors du Sac de Nankin, enterré vif par des soldats japonais. Comment ma mère a réussi à faire survivre six ans ses trois enfants m'a toujours paru miraculeux, mais elle y est arrivée puisque me voici devant vous. Mais je n'aurais peut-être pas duré beaucoup plus sans cette visite inattendue d'un vague parent qui a proposé à ma mère de me "prendre à son service", en vérité un quasi-achat ; il offrait pour moi une somme équivalant à vingt dollars américains, un pactole en ces circonstances. Le "contrat" s'est conclu en cinq minutes et je n'ai même pas songé à donner mon avis, que d'ailleurs personne ne me demandait. Je ne possédais que les hardes que je portais sur le dos : mon déménagement n'a pas tardé.

Cinq jours après, j'étais bleu. Je m'éveillais dans un monde à feu et à sang, extérieurement inchangé... et invraisemblablement différent. Le Chinois que j'étais avait pour la première fois une notion objective de la place de son pays et de son adversaire dans la farce du monde. Vous-même commencez, me disiez-vous, à surmonter vos préjugés sur la Seconde Guerre Mondiale ? Bien ! sauf qu'il aura fallu un recul de plus de trente ans... et plusieurs révélations intéressantes dues à l'espionnage bleu. Rien de fracassant, pourtant ! Pas de rencontre secrète Hitler-Churchill ni de projet d'entente soviéto-allemande en 1942 ; seulement des dessous sordides et des marchandages cyniques soigneusement cachés.

Mais, pour en revenir à mon histoire, je devais me préparer à évacuer Nankin pour un lieu plus pacifique, mais où le travail ne manquait pas. Plus précisément, nous devions nous débrouiller pour gagner cet endroit qui en 1943 s'appelait simplement le Chantier de Xianzhun, en attendant de devenir la Nouvelle-Centrie. Car, depuis le tournant du siècle, nous jouions avec l'idée d'installer une succursale sous l'Ancien Continent : la Règle des Deux Tiers le suggérait, et le succès de la Cryptèse était là pour nous donner confiance. Sans témérité : les ressources de la Surface avaient fort progressé, et nous devions redoubler de prudence. Les plans d'origine prévoyaient une mise en route graduelle, étalée de 1930 à 1960. Cependant, l'évolution de la Surface, surtout la Seconde Guerre Mondiale, a occasionné des retards ! Et au total, il a fallu trente-cinq ans au lieu de trente. Un des rarissimes cas où la planification bleue a bien dû céder sous la pression des événements.

Épique, notre voyage Nankin-Xianzhun ! Six mois de zigzags entre zones de guérilla communiste, régions quadrillées par les troupes japonaises, fiefs de divers Seigneurs de la Guerre et no-man's-lands déserts. Et ne vous étonnez pas de cette durée : il s'agissait de rameuter une minorité de Bleus laissés en arrière-garde alors que la plus grande part s'était repliée à temps. Des Chinois, mais aussi des Mongols, des Yakoutes, des Coréens, des Tibétains, des Birmans... Nous sommes arrivés sept cents à Xianzhun, à l'issue d'un parcours pas si différent de la Longue Marche, si ce n'est que notre nombre croissait à mesure de notre avance.

Comparé à la Chine, le Chantier faisait figure de paradis. Un paradis spartiate, avec une alimentation restreinte à huit mégajoules par jour, alors qu'une grosse partie du travail lourd se faisait de façon presque artisanale, à l'huile de coude. On ne pouvait acheminer discrètement du matériel moderne ! La guerre ne touchait pas directement la région, mais faisait rage ou menaçait tout autour ; les militaires, les informateurs, les espions de tous bords surveillaient toutes les voies d'accès possibles et impossibles. Pas de chance ! Dix ans plus tôt, il n'y aurait pas eu pareille garde ; dix ans plus tard, nous aurions pu la neutraliser.

On vous en a certainement parlé avant moi : c'est le danger pesant sur Xianzhun qui nous a conduit, pour la seule fois en un siècle et plus, à jouer de notre poids pour infléchir les événements de la Surface, de la manière la plus délicate possible. Malgré tout, l'épisode a laissé dans notre histoire l'empreinte d'un traumatisme collectif que vous pourriez avoir peine à comprendre. Enfreindre à ce point-là le Principe de Cryptèse, même au nom de l'internexion et de l'exhiscence ! Mais je ne pense pas que vous appréciiez. Dommage... Étant sur les lieux, j'ai VU de mes yeux l'Infracteur. Non que ce soit si important, mais vous semblez déçu par l'absence de personnages célèbres chez les Bleus ; alors, quand pour une fois on peut vous en nommer un, on ne le rate pas. Il n'a quasiment plus quitté Xianzhun depuis 1944. Un personnage à l'histoire fascinante qui devrait vous fournir une interview plus intéressante que la mienne.

Bref, le Chantier a tant bien que mal survécu, et ce n'est qu'à l'été de 1948 qu'il a atteint la taille critique suffisant à un décollage véritable. Ensuite la prospérité est venue, mathématiquement, et dès 1955 Xianzhun parvenait à une quasi-autarcie préfigurant la Nouvelle-Centrie du milieu des années soixante. Un soulagement de pouvoir se dire que si un jour un cataclysme nucléaire ou une chute de météorite oblitérait la Centrie historique, rien ne serait perdu. Et un test de coordination et même simplement de coopération : n'y aurait-il pas, un siècle après, une Crise de 1966 à une échelle gigantesque ? Mais la civitance a fonctionné par-delà les fuseaux horaires. L'Angleterre bleue n'a pas perdu sa Nouvelle-Angleterre.

Succursale, mais assez différente de la maison mère : Nouvelle-Centrie technicienne face à l'Ancienne-Centrie littéraire, comme nous aimons le dire, avec quand même un clin d'oeil. Mais il est vrai que la Nouvelle-Centrie s'abreuve à ses industries et à ses projets de thergateurs sans guère de passé local. Une Amérique à nous, en un certain sens, même si beaucoup de Bleus ne conçoivent d'Amérique que dans l'avenir et dans le cosmos. Enfin, les défis de cette Centrie nouvelle ont suffi à rameuter des dizaines de milliers de Bleus qui regrettaient d'avoir loupé le Far Down héroïque. Je ne m'étonnerais guère que le début du siècle prochain voie apparaître une Centrie Plus Nouvelle, cette fois sous la mer. Mais la Phanérèse qui s'annonce risque de déjouer les prévisions !

À l'origine, la Nouvelle-Centrie était une mesure de sauvegarde de la collectivité bleue, rien de plus. Puis la Percée de Neuman a bouleversé les plans, et la voici qui devrait jouer le rôle de centrale électrique principale de l'Ancien Continent. Ses thergateurs s'apprêtent à cracher des gigawatts sur vos réseaux. Deux douzaines de tunneliers-robots sont à l'oeuvre, pour installer les liaisons souterraines entre la Nouvelle-Centrie et l'aplomb des centrales de la Surface. Un exploit technique : des tunnels de deux mètres sur deux et de plusieurs milliers de kilomètres de long à creuser en moins de quatre ans. Un bon entraînement pour les tunnels transocéaniques de l'avenir, ceux qui permettront de passer d'un continent à l'autre sans souci de l'état de la mer ou du ciel.

Nous avons acquis au fil du temps une riche expérience du creusement ! Notre réseau de télécommunications à fibres quantiques fait aussi appel à de très longs tunnels profondément enterrés. Il faut bien ! Sinon vous auriez remarqué nos échanges depuis longtemps. Mais il est plus facile, et surtout bien plus rapide, de faire creuser par un robot un tunnel de quelques centimètres carrés de section qu'une galerie assez grande pour que des humains s'y déplacent en sécurité. Parfois, un séisme coupe une de nos galeries ; aucun problème, un de nos micro-tunneliers va rétablir le contact en quelques heures. Et il existe assez de chemins de secours pour que les utilisateurs ignorent qu'il y a même eu interruption...

En tout cas, nous nous tenons prêts, pour le jour du grand démarrage. Un jour où après un demi-siècle de dissimulations, la seconde loi de la thermodynamique trahira définitivement notre portion de la Cryptèse.

AUJOURD'HUI : JOUR J + 3

Le Jeudi Bleu. La première aube réelle de l'ère nouvelle.

Celle où il devient intéressant de donner des statistiques. Car, bien entendu, les Bleus suivent tous les détails de votre situation avec une précision à faire rougir de dépit vos comptables comme vos démographes.

Ainsi, à midi de Greenwich, l'humanité compte au total 6 237 millions de représentants. Ne sursautez pas, ne contestez pas, ne sortez pas vos annuaires : ils donnent seulement des estimations parfois outrageusement erronées, gonflées ou réduites selon les intérêts de vos gouvernements. Même si le chiffre contredit vos informations, il est absolument exact.

Le nombre des Bleus au même moment : 9 308 400, à quoi on doit ajouter 96 250 ceptionnaires à divers stades de la métamorphose. En termes plus simples, à partir d'aujourd'hui, un humain et demi sur mille sera bleu. Pas vraiment un seuil psychologique (pour reprendre un cliché dont vous vous gargarisez) ; mais songez que c'est aussi plus de deux fois le dernier chiffre d'avant la Percée de Neuman. Les Bleus "récents" sont plus nombreux que les anciens (depuis huit mois, d'ailleurs).

Autre chiffre-clé au moment où les scènes d'émeutes se multiplient et donnent une fausse impression de cataclysme universel, celui des pertes humaines qu'a entraînées la Phanérèse : pro-bleus imprudents lynchés par des enragés, émeutiers piétinés dans les foules, victimes de bavures de policiers surmenés ou d'initiatives individuelles de membres des services secrets, suicides de personnes trop fragiles. En tout, la Phanérèse a déjà causé entre 3800 et 5250 décès prématurés.

Ce chiffre vous étonne-t-il ? Je parierais que vous imaginiez un bilan plus lourd, tant vos médias ont pu morbidelement s'étendre sur les dégâts faits par vos manifestations ; par ailleurs, les réflexes obsessionnels de vos autorités vous font soupçonner que de multiples horreurs se passent dans l'ombre : combien de discrets massacres d'opposants la situation ne permet-elle pas ? De fait, la tentation est là, et la volonté d'y céder. Et pourtant, le fiasco est universel. J'y reviendrai.

Malgré tout, vous pouvez trouver le bilan effrayant. Songez qu'il est tempéré par celui des effets favorables qui ont évité 683 500 à 862 000 morts, pour l'essentiel des affamés alimentés in extremis, des mourants bénéficiant de rémissions, des non-victimes des guerres pétrifiées, des prisonniers non exécutés et des drogués échappant à la surdose. Surtout ne demandez pas de nombres plus précis : les Bleus ne disposent pas d'un monde de rechange sans Phanérèse pour objectiver leurs calculs. Si vous devez vous étonner, que ce soit plutôt qu'ils arrivent à donner des estimations instantanément, alors qu'un demi-siècle après Hiroshima, vous n'êtes même pas parvenus à un consensus, fût-il grossier, sur le nombre des victimes de la Bombe. Bref : une poignée de morts, mais une foule de vivants inespérés.

(Ne faites pas de division : les bénéfiques ont commencé avec la phase I, les effets néfastes essentiellement avec la phase III. Le rapport numérique entre rescapés et victimes n'est pas de 170, mais de 20. Dans les semaines suivantes, il remontera à 120, la valeur devinée par le Plan).

Vous ignorez ces chiffres. Vous essayez de retrouver vos repères dans un monde fracassé. Le traumatisme des Entretiens a fait voler en éclats votre scepticisme ; ou du moins ses couches superficielles, car la fibre tient bon. Après tout, la nature humaine, telle que vous la connaissez, est une donnée si constante, si immémoriale, que la moelle de votre âme reste désespérément rétive à l'idée qu'elle puisse changer jamais, ou à tout le moins dans le temps d'une vie humaine... et particulièrement de la vôtre. Certes, vous pouvez, intellectuellement, jouer avec la notion (et encore ! beaucoup y répugnent), mais sentimentalement elle vous rend malade. Comme le remarquait un Orange lucide, les gens résistent moins au changement de leur cadre de vie qu'au leur propre. Or ici, on vous a annoncé dans le même souffle le bouleversement du monde et le vôtre, et dans un délai impensablement bref. Inévitable que vous hurliez !

Ce mercredi a pourtant rendu impossible d'évacuer les événements d'un haussement d'épaules, comme tant d'entre vous l'avant-veille encore.

D'innombrables sondages concordants rendent témoignage de l'évolution de vos opinions. Les tenants du canular complexe ont quasiment disparu. Il en reste bien quelques-uns çà et là, mais comme il reste des

enragés de la Terre Plate : le dernier carré des fumeux recroquevillés sur leurs rêves brouillons et des têtes incapables de se déjuger ; ceux qui se refusent à affronter une réalité qui les insulte.

Les autres se partagent en les mêmes deux groupes qu'avant-hier : ceux qui croient, dur comme fer, à tout ce qu'ils ont vu et entendu ; et ceux qui hurlent au mensonge. Mais une quasi-unanimité anti-bleue les unit à travers les différences d'interprétation. Et à mesure que s'enflent vos cris de haine, j'ai une hideuse impression de désastre.

- Frank, tu es déraisonnable ! me dit George. Tout cela était prévisible et tout se déroule comme prévu. Revois le Plan ! Et tu ne fais attention qu'à ceux qui hurlent, et aux pays où les hurlements se répercutent. Il est d'autres lieux significativement plus calmes. Et même là où on crie très fort, beaucoup se taisent prudemment... Tu l'as remarqué, non ?

De fait, votre circonspection n'est pas morte et la masse des indécis pèse fort lourd. Les sondages font apparaître que quasiment deux tiers d'entre vous réservent leurs réponses ! et ils y ont même quelque mérite au milieu de clameurs grandissantes. Mais vous avez appris la prudence, tant les événements de ce mercredi ont fracassé nombre des déclarations hâtives et péremptoires du mardi. En majorité, vous voulez voir d'abord l'étendue du sinistre, y réfléchir.

Alors, vous faites face au cataclysme.

Avec des exceptions quand même, car un adulte sur dix n'a encore rien entendu : nomades au milieu des déserts, occupants des dernières jungles inviolées, domestiques-esclaves du tiers monde, villageois des brousses oubliées, femmes claustrées des pays patriarcaux. Et des ressortissants des pays industrialisés manquent aussi à l'appel, du campeur sans radio au malade en soins intensifs, du misanthrope vivant en ermite dans une ferme écartée au prisonnier en quartier d'isolement.

Mais tous les autres sont au courant, bien qu'avec des accès divers à l'information : la majorité, Chinois, Indiens et autres, n'auront écouté que l'Entretien de leur pays dans leur langue. Il leur faudra longtemps avant de pouvoir comparer. Les pays riches n'ont pas ce handicap, et se précipitent sur les trois cents enregistrements, puisque, contrairement aux diverses versions de l'Émission, il n'y en a pas deux de pareils.

Je vous regarde intensément et je vous vois comme les survivants d'un séisme inouï, sortant de vos caves pour aller arpenter, incrédules, les lieux hier si familiers et aujourd'hui effondrés. J'exagère, peut-être ? L'effondrement est encore virtuel, et la façade tient bon. Mais le bouleversement de votre quotidien affleure déjà, dans mille détails. Ainsi de l'absence quasiment palpable de toute publicité commerciale dans les émissions spéciales que vos télévisions déversent à jet continu. Car si quelques rares firmes ont eu le mauvais goût d'insister pour faire respecter leurs contrats, un tel torrent d'appels furibonds a saturé leurs centraux téléphoniques qu'elles ont prudemment jugé meilleur un silence temporaire (d'autant que de discrètes pressions venues de très haut les ont aidées à convaincre leurs conseils d'administration).

Pour une fois, vos presses écrites et vos télévisions se répartissent bien la tâche : aux premières les commentaires et les interviews, et aux secondes l'information brute sous la forme des images les plus saillantes et des moments les plus forts des "autres" Entretiens, ceux que les téléspectateurs n'ont pas pu voir.

Ne vous étonnez pas ! Si d'ordinaire vos télévisions semblent privilégier les débats verbeux, c'est, tout platement, que l'information brute est chère, et souvent trop brève pour remplir la tranche horaire. Cette fois, au contraire, jamais vos chaînes n'ont croulé sous tant d'images, gratuites, palpitantes et différentes, d'un même événement. Des fleuves de vidéocassettes traversent les frontières et les océans en tous sens, copies ou copies de copies, noyant des destinataires jamais assez nombreux pour les examiner toutes. Chaque chaîne s'est transformée en une fourmilière où des journalistes aux yeux cernés visionnent des dizaines de bandes, écartelés entre la tentation du défilement rapide et la peur de rater la parole frappante. Ceux qui ont des contacts à l'étranger en profiteront pour se faire tuyauter, au risque parfois que la différence des cultures rende le tuyau moins convaincant qu'il y paraîtrait. Mais telle est l'abondance de la matière que vous pourrez sans peine inonder les téléspectateurs d'images hâtivement sous-titrées.

Bien entendu, quelques Entretiens auront vite la vedette : langue plus connue, images plus marquantes, révélations plus fracassantes ; ceux que j'ai pu suivre en direct (Washington, New York et Pretoria) se classent en bonne position dans les suffrages du monde. Pourtant aucun Entretien n'aura été superflu, chacun d'eux apportant un détail de plus à l'image fabuleuse que vous vous constituez de la Puissance neuve, et l'ensemble faisant ressortir des constantes, des attitudes significatives. Et Dieu sait si dans votre désarroi vous cherchez du solide !

Se dégagera ainsi la manière, bien personnelle, dont les Bleus ont su épingler certains travers du monde orange. Comme le racisme, pris pour cible à Pretoria, mais aussi en vingt autres endroits. Le monde pourra revoir comment les Envoyés de Tokyo se muent insensiblement en Coréens, en profitant d'un moment où la salle n'a d'yeux que pour le Successeur. Très remarqué aussi, un Turc à éclipses à l'Entretien de Hambourg ; et à Paris, le glissement à l'Arabe et au Noir d'un Envoyé d'abord bel aryen blond. Vos diverses obsessions identitaires en prendront un coup quand vous reverrez ces images. En revanche, guère de manifestation spectaculaire de ce genre aux États-Unis malgré le lourd passé du pays ; mais le pluriethnisme ostensible des Envoyés a suffi à vous frapper.

Le sexisme a fait l'objet d'un traitement moins dévastateur ; ce n'est qu'à Los Angeles qu'un Envoyé a changé de sexe au cours de l'Entretien. Ailleurs, la mixité du quatuor a su à elle seule impressionner, et sans aucune provocation. À Téhéran, les vêtements des quatre respectaient la tradition locale ; même (on s'en est inquiété dans la salle) les Envoyés étaient un frère et ses deux soeurs avec le mari de l'une d'elles : rien à y redire (et sans tricherie ! En fait, une dizaine de mariages se sont célébrés en Centrie dans le seul but d'assurer une représentation irréprochable). Malgré tout, là comme en divers autres pays patriarcaux, la salle s'est obstinée à se tourner vers les seuls Envoyés masculins pour lancer des questions, auxquelles c'est chaque fois le quatuor en chœur qui a répondu. Un jeu qui a d'ailleurs cessé au fur et à mesure que les assistances en sont venues, presque malgré elles, à considérer les quatre comme constituant une seule entité.

Au Vatican, en revanche, un Envoyé unique (même si des témoins diront qu'il compte pour dix) : Claude Saint Morel, soi-disant évêque d'Axtlan (le "soi-disant" faisant partie du titre qu'il se donne, puisque, comme il l'a expliqué, la Cryptèse excluait tout agrément papal). Un homme si intense, si débordant de vie, de sagesse et de ferveur qu'il a réussi, exploit implausible, à faire paraître le Pape falot. Les deux hommes se sont retirés en tête-à-tête pour la deuxième heure de l'Entretien. Vous vous demandez bien ce qu'ils se sont dit. Je ne les trahirai pas ici.

Un Envoyé solitaire à La Mecque également, un plus-que-centenaire aux traits ravagés mais au regard de feu. En fait, le tout premier musulman à avoir intégré l'humanité bleue (le 8 shaban 1295, le Jour Vert) et le seul humain à avoir accompli plus de cent pèlerinages annuels aux lieux saints de l'Islam : Ali Eth-Thani El-Ahsan El-Hajji, humble paysan brusquement devenu premier représentant de l'Umma dans l'humanité nouvelle. En mots simples et profonds, il a présenté son expérience spirituelle à un parterre de sages que sa ferveur et sa science ont laissé tremblants et muets, à des millions de fidèles hypnotisés devant leurs récepteurs. Dans les jours qui suivront, un flot de vidéocassettes répandra, jusque dans les coins les plus reculés de l'Umma, le vibrant témoignage de cet homme modeste qui a su tirer de sa foi la ressource d'affronter une situation impensable. Deux heures fascinantes, qui feront de Dar El Islam une des zones tranquilles du monde (alors qu'une connotation historique négative de la couleur bleue y avait suscité un sentiment défavorable). Bien sûr, les Occidentaux nombrilistes n'y prêteront guère d'attention ; les Bleus si. Un des succès du Plan, et sans nulle tromperie.

L'Entretien de Bénarès s'est passé bien plus tristement, l'hindouisme extrémiste en vogue ne pouvant voir qu'avec répugnance ce qui resterait du système des castes après qu'y serait passé le rouleau compresseur de la civitance ; dans un pesant climat préélectoral, encourageant tous les excès. Au total, un Entretien abrégé, un mauvais souvenir. Tant pis. Un des insuccès du Plan ; mais c'était prévu.

Dans la multiplicité des Entretiens, vous trouvez une manne abondante où vous corrélerez avec excitation les cent détails que vous avez appris. Les Bleus eux-mêmes vous ont dit ici ou là ce que signifient un A ou un S derrière un nom ; vous devinez vous-mêmes le sens du L, à vos oreilles qui en tintent encore, ou celui du K que portaient inmanquablement tous ces caméléons changeant de peau et de tête comme d'autres de vêtements. Le reste ressortit à la conjecture, et parfois cela vaut mieux. Je vous aide dans ce livre à enrichir votre liste, comme vous l'avez sans doute remarqué, et je parlerai plus loin du X ; mais pour des étrangetés comme le F ou le U, je frissonne rien qu'à y penser. Ne comptez pas sur moi.

À l'occasion, votre fièvre vous pousse dans les premières impasses et les premiers quiproquos. Un des sept Fondateurs en vie a souhaité faire partie des Envoyés à l'Entretien de Londres ; or, il a franchi le siècle et demi, et porte alors le nom de XX Clarence Victorian. Ceci va donner naissance au bruit fantastique qu'il est en réalité le Duc de Clarence, fils aîné et héritier présomptif du futur roi Édouard VII. On imaginera que la mort du Duc en 1892 était un faux-semblant pour lui permettre de rejoindre les Bleus, en attendant de réapparaître pour faire valoir ses droits à la couronne d'Angleterre ; et on exhumera même les soupçons qui faisaient du Duc Jack l'Éventreur. Cette histoire prospérera plusieurs semaines en dépit de ses innombrables

invraisemblances (et des démentis officiels, qui réussiront surtout à prolonger le mythe). Les Bleus s'en amuseront fort, et XX Clarence le premier (son père était ramoneur).

Vos presses, elles, se déchaînent. Alors qu'en se concentrant sur les Entretiens même, vos télévisions restent inhabituellement objectives et presque neutres, vos journaux hurlent vos fureurs et vos angoisses sans mesurer leur brutalité. Une brutalité fascinante à décortiquer !

Si vous avez jamais passé des tests psychotechniques, vous connaissez le principe de l'aperception thématique : on vous montre une image et on vous demande de construire une histoire qui l'incorpore. Une silhouette indistincte dans une embrasure : entre-t-elle ou sort-elle, et pourquoi ? Le scénario proposé en révèle long sur le scénariste. De la même façon, les Entretiens constituent un gigantesque test d'aperception pour l'humanité orange. Avec, bien sûr, des conclusions confirmant exactement ce que le Plan a prévu. Vos obsessions se donnent libre cours.

Ainsi de ce journal français qui a empli sa une du portrait de Hassam Lucqxst/Huonge, avec le titre "LE MAÎTRE DU MONDE : UN ARABE MONGOLIEN", en tête d'un article apocalyptique où déferle une théorie de fantasmes. À lire l'article, les Bleus seraient l'armée vengeresse d'un tyran fou, qui voudrait faire payer au monde le prix du sang pour des humiliations multiples que sa race et son handicap lui auraient values.

(Il est significatif de noter que cet article a soulevé chez vous moins de passions qu'on aurait pu le croire : écrit d'un jet, sans recul, sous l'impulsion du moment, il vous a très vite semblé irréfléchi, sitôt que les recoupements divers ont fait apparaître la vanité de la fonction en clin d'oeil assignée au personnage.)

Hassam lui-même s'amuse énormément. Non des approximations dans l'interprétation de son image - s'il est plus maltais qu'arabe, sa trisomie est indéniable - mais des délires que vous avez pu broder dessus. Il me demande d'imaginer une Phanérèse avancée d'une semaine, et comment vous auriez pris le portrait de celle à qui il a succédé. Je songe à la tête de Lil Huxxayn, et je frissonne. C'est une Compagne du Visage Immuable, et ce mois-ci, elle refuse par principe de porter cagoule. Imaginez.

Statistiquement, vos commentaires suggèrent bien comment votre renouveau identitaire de cette fin de siècle a été mis à mal par l'irruption bleue. Plus on détaille l'examen des Entretiens et moins les Envoyés se prêtent à ces classifications dont vous semblez avoir besoin autant que d'air. J'ai déjà mentionné Londres. À Berne, les Envoyés sautaient sans hiatus du schwyzertütsch au vaudois : romands, ou alémaniques ? La Suisse se déchire en conclusions contradictoires ; et c'est là un exemple parmi vingt. Bien entendu, la versatilité des Envoyés résultait d'une volonté délibérée de vous sidérer et de faire trembler sur leurs bases ces murs sociaux, ethniques, linguistiques, par lesquels vous vous entre-excluez avec tant d'enthousiasme. L'annonce spectaculaire de l'ère nouvelle. Et vous n'avez encore rien vu.

En vous lançant avidement sur vos journaux, vous recevez une secousse inattendue. Car s'ils sont bien plus épais que d'habitude, ce n'est pas seulement à cause des fleuves de commentaires sur la Phanérèse... c'est aussi parce que la rubrique des offres d'emploi a miraculeusement enflé d'un jour sur l'autre.

Après avoir dévoré les nouvelles, vous regardez bouche bée ces innombrables offres, dans tous les domaines d'activité. Et ceux d'entre vous qui d'habitude n'achetaient de journal que dans le frêle espoir d'y retrouver une occasion de travailler, ceux-là vont parcourir, abasourdis, osant à peine y croire, colonnes sur colonnes d'appels au secours d'employeurs aux abois.

Même les moins imaginatifs font vite le rapprochement ; et le bouche à oreille promeut les soupçons individuels en rumeur collective. Et vous commencez à assimiler la réalité d'une idée neuve, qui s'est mise à empiéter sur VOTRE vie quotidienne au-delà du monde exagéré des médias...

Le Plan est en marche.

Dès avant la fin de la journée, des envoyés spéciaux feront le siège de quelques-uns de ces embaucheurs soudains ; quelques-uns seulement car il y en a trop. D'où interviews surréalistes de dirigeants embarrassés, plus accoutumés à répondre de licenciements que d'embauches ; mais aussi interviews décevantes : on engage, vous déclare-t-on, pour répondre à un brusque afflux de commandes. Des commandes provenant d'où ? hurlent les journalistes qui espèrent s'entendre parler de clients fantômes et anonymes. Même pas, leur répond-on : des clients habituels. Alors vous vous efforcerez de remonter les filières jusqu'aux initiateurs ultimes de ce bouleversement... mais le secret commercial ne vous aidera pas, et vous vous y perdrez au premier franchissement de frontière. Bonne chance !

Le Plan est en marche, et ses innombrables rouages tournent.

Ce même jour, de cent avions débarquent des myriades d'ex-prisonniers politiques ; et pour chacun d'eux, prêt à l'accueillir, un proche éperdu ou un sympathisant ému, qu'un appel téléphonique anonyme a mystérieusement averti. En vingt-quatre heures, les listes d'Amnesty International se sont vidées, comme par magie. Pas mal de ces libérations impromptues auraient eu les honneurs de vos presses... si elles s'étaient déroulées un autre jour. Vous mettez des semaines à les remarquer, et à en tirer des conclusions ; mais ce ne sera plus alors qu'une goutte d'eau dans le déluge des événements.

De manière plus terre à terre, des millions de virements tombent chez des auteurs ou chez leurs héritiers : le paiement tardif de droits d'auteurs par la collectivité bleue. Un bel exemple de leur juridisme. Vous pourrez sourire, mais il s'agit de milliards, tant les Bleus ont largement puisé chez vous (j'y reviendrai). Une manne pour pas mal d'auteurs oubliés, même parfois totalement inconnus de vous ; les Bleus ne lisent pas forcément les mêmes choses que vous !

Vous vous parlez à distance, bien plus que d'habitude. Jamais tant de téléphones n'ont sonné, pour tant de conversations interminables. Comme en toutes les grandes occasions, vous reprenez contact avec les parents et les amis lointains. Mais cette fois, et contrairement au Lundi Bleu, aucune saturation ne refrène vos envies. Vous ne le remarquez pas : vous ne prenez conscience d'une infrastructure, eau, électricité, téléphone, que quand elle vous fait faux bond. Mais vos techniciens le remarquent : ils savent, eux, les limitations de leurs équipements. Et ils regardent avec ahurissement le trafic monter démesurément, inexplicablement, sans qu'aucune alarme ne résonne. Dix fois ou cent fois le maximum possible, et rien qui coince ! En fait, l'O'net bleu vient épauler silencieusement vos circuits trop limités. Magie blanche ; ou plutôt magie bleue.

Un très grand journal affiche un gros titre qui fera sensation : trois lettres seulement : WAR. Suivies en extrêmes d'un point d'interrogation. La guerre ?

Un titre qui me perturbe. Car l'idée d'une guerre bleue/orange évoque pour moi le souvenir précis d'un célèbre film bleu - je dis "film" pour simplifier, disons plutôt une fiction visuelle - au titre trompeusement anodin : "N'importe comment". J'ai essayé de le visionner. À ma première tentative, j'ai tenu treize minutes. J'ai dû me saouler pour refaire un essai et arriver au bout ; comme, dit-on, le font les ambulanciers qu'on charge d'évacuer un corps découvert après des semaines de putréfaction.

Un jour peut-être, vous verrez vous aussi ce film. Comme un autre que j'ai déjà cité, il décrit une phanèrèse ratée. Ici, abruptement, un hasard dévoile la Centrie, et une division blindée orange fait route vers elle pour la réduire. Sur son chemin, une petite ville désertée par ses habitants, mais où sont accourus, venus des environs, un échantillon de cent vingt Bleus, de tous âges et des deux sexes. Leur mission : bloquer l'avance des blindés, par tous les moyens. Telle est la situation quand commence le film, qui montre ces Bleus affronter quasiment à mains nues la division tout entière.

Et la vaincre.

Je sais que pendant les guerres, il n'a jamais manqué d'oeuvres de circonstance où le héros fait des prodiges ; comme du bel aviateur allié descendu au-dessus du Reich et qui exploite miraculeusement la lourdeur nazie pour ridiculiser une myriade d'adversaires. Et vous imaginez sans doute dans le film dont je parle un tissu d'invéraisemblances chauvines, une comédie peut-être, même si le sang y coule ? Alors écoutez-moi bien : l'histoire est réaliste, oh Dieu oui ! d'un réalisme accablant. La division blindée orange : une division d'élite, dirigée par des chefs avisés et méfiants, formée de professionnels aguerris et pleins de ressources. Le sommet de l'efficacité ; du moins de ce à quoi vous pouvez prétendre.

Et pourtant, ils seront défaits, par des méthodes physiquement possibles, mais humainement impensables. Rien que d'en parler me fait gémir. Je ne mentionne qu'une scène, la première scène atroce du film, un coup de poing visuel, celle qui a coupé net ma première tentative : une Bleue qui en hurlant se dépèce elle-même, face à des soldats hagards. Les uns la regardent, hoquetants, hypnotisés par l'horreur, d'autres détournent la tête... et pendant cinq secondes cruciales, personne ne remarque les autres Bleus, tout autour, qui se mettent en place pour le massacre. Et ne haussez pas les épaules : la suite est pire, bien pire. Affreuse. Une hallucinante, une perpétuelle escalade de mort et d'horreur. Un cauchemar de deux heures et demie. Jamais, nulle part, sous quelque prétexte que ce soit, si perverse que puisse être votre imagination, aucune oeuvre orange n'a dépeint une boucherie aussi abominable. La logique de la situation menée au bout de la démente.

Les soldats d'élite... égorgés, étripés, broyés, brûlés, réduits en charpie, en lanières, en cendres... avec des couteaux, des voitures, des tronçonneuses, de l'acide, tout ce qui peut servir à mutiler et à détruire ; ou s'il n'y a rien, à coups de dents et à coups d'ongles ; et enfin, avec leurs propres armes récoltées sur les cadavres.

Pas de trucage : des images de synthèse, hyperréalistes. De celles qui permettent de montrer un Bleu dont le tiers droit du corps a été réduit en bouillie rouge sous les chenilles d'un char, et qui fait des efforts désespérés pour se décoller du sol. Et qui y parvient et qui continue à lutter dans cet état hideux, trois minutes encore, le temps de tuer une fois encore, et une autre et une autre. Impossible à oublier.

Une fiction, direz-vous encore. Mais trois ou quatre fois au cours du siècle écoulé, elle a pris corps : des épisodes furtifs, à la lisière de vos guerres, quand le risque pour la Cryptèse était insignifiant (sans quoi les Bleus concernés se seraient laissés anéantir, sans dépasser les limites du vraisemblable) ; et toute trace a été féroceffacée. Une poignée d'incidents courts et sanglants ; de furtifs éclairs de violence insane, parfois à un contre vingt ou cent, toujours avec le même résultat impossible, que moi-même je croirais à peine si je n'avais vécu cet épisode avec Aaa et le chien enragé.

Au surplus, le film date de 1962. Or la technique a progressé depuis. Un affrontement bleu/orange aurait changé de nature dès 1975. En cas de confrontation entre un char et un Bleu avec un C derrière son nom... je ne parierais sur le char que s'il a l'avantage de la surprise, supposition bien implausible compte tenu de l'efficacité de l'espionnage bleu. J'aurai l'occasion de donner des détails sur l'arme C. Une seule chose : quand vous parlez de guerre contre les Bleus... Vous avez quarante siècles de guerres derrière vous, alors vous croyez en avoir fait le tour. Oh non !

Justement, une autre de vos perplexités est l'allusion trop brève aux Destructeurs. Vous réfléchissez, et pour une fois vous raisonnez juste : si les Destructeurs sont équipés de toutes les ressources que permet la technique bleue et si chacune de ces techniques se traduit par une lettre derrière le nom, alors l'enfant impossible de New York, et quelques autres qui traînaient derrière eux un alphabet presque complet, doivent être des Destructeurs. Fébrilement, vous comparez, vous trouvez le D9Z9 commun. L'hypothèse prend de la consistance... Bon, et alors ?

Vous faites le point : ils peuvent s'accélérer, faire deux choses à la fois, mugir, changer de tête. Utile pour un agent secret, et surtout le dernier point ; mais rien de déterminant sur le plan militaire. Des gadgets ! dites-vous (avec une condescendance assez hypocrite, car vos services secrets dépenseraient une fortune pour en disposer). Et cependant vous n'avez pas tellement tort : ce sont les gadgets qu'on a montrés. Ce que signifie un C derrière un nom... vous ne le savez pas.

Pas encore.

Que pensent vos dirigeants de cette éruption médiatique incontrôlée ?

Pas grand-chose de bon, bien entendu. Les pouvoirs en place aiment se réserver le monopole des sujets importants, or voici que l'initiative a été ravie d'une manière trop brutale pour aucune réaction classique. Un peu partout, les dirigeants s'efforcent bien de peser sur les médias en faisant jouer des mécanismes éprouvés de longtemps ; mais avec un manque de succès si flagrant qu'il révèle combien les rouages se sont grippés, inexplicablement, en l'espace d'un jour ou deux. Nulle insubordination ! mais des communications téléphoniques impossibles à obtenir, des messages écrits qui atteignent bien leurs destinataires, mais modifiés comme par magie, et disant l'inverse de ce qu'avaient rédigé les expéditeurs. Les vieilles courroies de transmission ont commencé à vous trahir.

Ceci pour les régimes tolérant le pluralisme. Ailleurs, autoritarisme oblige, des représentants officiels tentent bien d'occuper l'antenne, à coups de communiqués triomphants. On les voit qui fixent la caméra bien en face comme pour mieux convaincre les spectateurs. Ils affirment maîtriser la situation, ils tentent de faire croire qu'on a su dépister et appréhender le Successeur avec ses complices. Une surprise les attend.

Depuis les Entretiens, un petit carré bleu énigmatique occupe un coin de vos écrans de télévision. Vous vous interrogez vaguement à ce sujet, sans trop vous en préoccuper ; jusqu'au moment où sur l'écran, un de vos responsables se hasarde à lancer des affirmations mensongères. Alors le carré bleu s'étale horizontalement, formant une bande en sous-titre ; et vous pouvez y lire : "CETTE INFORMATION NE CORRESPOND PAS À LA RÉALITÉ" : un droit de réponse bleu, qui s'exerce sans délai (et à l'instar de ces journalistes du Lundi Bleu coupés à leur insu, le menteur ainsi dénoncé ne saura que bien plus tard de quoi il a été victime). Les Bleus savent ne pas en abuser : les pamphlétaires de tout poil déchaîneront leur rage sur

vos écrans, sans l'aumône d'une réaction. Seules se feront épinglez les contrevérités sur l'efficacité prétendue de vos mesures.

Des milliers d'ingénieurs et de techniciens chercheront rageusement à débusquer les incrustations parasites, mais sans plus de succès que les jours précédents. Le commentaire bleu jaillira invariablement, toujours identique dans sa sobre formulation, chaque fois que vos autorités mentiront sur leurs succès, c'est-à-dire très souvent. Et au fil du temps, ce détail, si anodin soit-il, jouera un rôle dans votre appréciation de la puissance bleue. Mais vous n'en êtes pas encore au stade de la mûre réflexion : vous atteignez le sommet du rejet viscéral, et vous n'en redescendrez que lentement.

Le jour finit sur des images sombres. En cent lieux, l'état d'urgence retombe comme une chape renforcée sur les populations éperdues. Mesures d'exception et proclamations violentes témoignent brutalement d'une extrême nervosité chez vos dirigeants. Dans l'unanimité factice de sénats serviles, les Bleus sont mis hors-la-loi dans la moitié du monde, et on soupçonne bien que l'autre moitié va suivre. Sous le prétexte du danger imminent, de l'état de quasi-guerre, de plus-que-guerre, on réactive la peine de mort, quitte pour certains à la ressortir des oubliettes de la barbarie. Trente heures après la fin des Entretiens, dans un gros tiers des pays du globe, tout Bleu est passible de la peine capitale, à moins qu'il se rende aux autorités et contribue à débusquer les autres Bleus, auquel cas sa peine sera automatiquement commuée.

Quelques timides protestations : dans la majorité des cas, un Bleu est un Orange récemment enlevé et çu contre sa volonté, au fond une victime innocente d'une contagion inouïe. Comment justifier de l'en punir ? Mais l'objection sera vite balayée par l'analogie inévitable avec la guerre, où la situation exige de tirer d'abord sur le soldat ennemi avant de se permettre de compatir à son triste sort. S'y ajoute, moins ouvertement, l'intention délibérée de propager dans les masses une crainte salutaire qui nourrira la haine. Si on sait que la mort guette celui qui devient bleu, chacun se gardera.

L'état d'urgence doit aussi permettre de museler la presse. Mais déjà on remarque que le mécanisme grippe. Proclamations et décrets n'y changeront rien. Encore de quoi vous faire réfléchir. Pas tout de suite : la presse stigmatise spontanément les Bleus, tout simplement parce qu'elle exprime l'opinion générale du moment, en phase avec vos autorités. Plus tard, l'évolution des opinions sera reflétée dans vos presses, sans que vos gouvernements arrivent à faire perdurer l'union sacrée. J'anticipe ! Pour l'heure, vous et vos chefs hurlez d'une même voix, encore que pour des motifs bien dissemblables.

Voilà pour le front intérieur. Vos dirigeants parlent aussi de guerre au sens classique, et je me félicite que la Phanérèse reste incomplète. Si vous aviez appris où se trouve la Centrie, qu'auriez-vous fait ?

Déjà la localisation en Amérique du Nord, si imprécisée qu'elle soit, alimente plus d'un fantasme. Si absurde que cela paraisse au vu des arsenaux respectifs, des puissances joueront deux ou trois semaines avec l'idée d'une attaque préventive contre les États-Unis. Et à Washington, il se trouvera un militaire pour imaginer que la Centrie est en réalité en Russie, et pour préconiser une attaque inverse. Vous ignorez que ces velléités sont condamnées d'avance, alors certains d'entre vous blâment ; et les plus courageux oseront exprimer leur opposition malgré les cris et la haine. Quelqu'un s'en trouvera même condamné à mort, même si les Bleus le sauveront discrètement avant qu'il devienne martyr inutile de la Phanérèse.

L'incrédulité, elle, a bien reflué. Encore que...

Il ne s'agit plus seulement d'émission pirate : vous avez vu les Bleus en chair et en os. Oui... pourtant, sauf pour les privilégiés, ce n'est qu'à travers vos télévisions. Et il en reste, fût-ce inconsciemment, un sentiment d'irréalité. Les dernières années ont vu fleurir les exemples de manipulation de l'information par l'image, et vous craignez confusément une nouvelle duperie. VOIR, réellement, de vos propres yeux ! lever ce reste d'incertitude !

Un espoir ténu, puisque les Bleus ont disparu à nouveau. Mais...

C'est dans le brouillard de vos rêves fracassés que vous avez entendu les dernières phrases des Entretiens. Vous en avez retenu que les Bleus replongeaient dans l'ombre. Une autre phrase vous revient, avec quelque retard : ils ont dit qu'en revanche vous verriez vite leurs machines.

Vous ne devrez pas attendre plus d'un jour. Vous pourrez même la voir de vos yeux, la première machine... si vous habitez le sud de New York. Elle fonce vers vous ce jeudi, à cinq cents kilomètres à l'heure.

La première grande machine bleue. Le premier robot. Et quel robot !

Les premiers à le repérer dans le ciel atlantique sont des promeneurs de Staten Island, à quatorze heures pile ; alerte sitôt confirmée depuis le sud de Brooklyn. (Aucun radar n'a rien vu, aucun radar ne verra rien pendant l'heure et demie de folie qui suivra.)

Quand l'objet survole brièvement le pont de Verrazano, tout le trafic s'y fige. Sans douceur : des accrochages, par centaines. Mais seules les caméras bleues immortalisent le spectacle du pont lui-même : conducteurs et passagers jaillis des voitures enchevêtrées, totalement indifférents aux tôles froissées et aux phares en miettes, regard exorbité en l'air, bouche ouverte, assommés, pétrifiés... sauf les heureux qui ont sous la main un appareil photo ou une caméra : ceux-là les braquent vers le ciel avec frénésie, et le pont retentit de claquements et de bourdonnements.

L'objet s'immobilise neuf kilomètres plus loin, entre la Statue de la Liberté et la pointe sud de Manhattan. Et quatre millions de personnes, ce jour-là, le nez aplati derrière cent mille fenêtres, ou accourant de partout pour s'entasser sur le moindre bout de quai dans une bousculade insensée, vont VOIR. Et un nom hâtivement inventé courra sur toutes les lèvres et sur toutes les ondes, en quelques minutes.

Le Robocoptère Géant de New York.

Un nom lourd et baroque, mais sans doute inévitable : comment baptiser autrement l'appareil qui torture l'eau de la baie ? Un engin à voilures tournantes, mais dépourvu de carlingue, un squelette d'hélicoptère. Ou, pourrait-on même dire, un hélicoptère en fil de fer, quasi transparent. Dans le treillis de tiges, aucune place pour un être humain. Ni pour un moteur. Ni pour un réservoir. Si on vous en présentait un modèle de dix centimètres, vous demanderiez, goguenard, comment CELA pourrait voler.

Mais ses hélices TOURNENT. Et il mesure quatre cents MÈTRES de long.

Vous tardez à reconnaître ses dimensions : après tout, il plane à deux kilomètres des plus proches d'entre vous. Les premiers à apprécier bien involontairement son gigantisme sont deux cents malheureux visiteurs de la Statue de la Liberté que le ferry ramène à Battery Park. Ils passent malgré tous les efforts du timonier juste sous le géant, dans un cercle d'eau martyrisée, dans un hurlement de jugement dernier ; écrasés sur le pont par l'ouragan féroce des pales, muets, hagards, impuissants, alors que défile au-dessus d'eux la rugissante, l'interminable structure longue comme un transatlantique, trompeusement frêle, impossible.

Impossible : un mot que vous utiliserez vite, même et surtout vos spécialistes consternés. Vous réagissez sans tarder : dix minutes après que le colossal appareil s'est immobilisé, le premier relevé stroboscopique de la vitesse de rotation des pales tombe, dans l'incrédulité générale. Des pales de cent dix mètres sont déjà à peine croyables, mais elles ne peuvent simplement PAS tourner à cette vitesse-là. La réalité chancelle autour de vous. Et qu'est-ce qui meut ces pales ? D'où vient l'énergie ?

De ma station d'observation, je vous vois branler de la tête, perdus, accablés. Et pourtant ! Il n'y a pas de magie, il n'y a qu'une technique supérieure à la vôtre. Vous calculez rageusement qu'aucun matériau concevable ne pourrait supporter pareille force centrifuge. Et en un sens, c'est bien exact. Mais si vous pouviez examiner au microscope ces pales qui vous pétrifient, vous verriez cinquante couches de cinquante matériaux différents, alliages rares, plastiques exotiques, cristaux anisotropes, fullerènes... et vous verriez aussi ce fin réseau de canaux qui alimente les myriades de réacteurs, les tangentiels qui font tourner et les radiaux centripètes. La tension effective est bien moindre que vous le croyez.

L'engin, d'ailleurs, malgré ses dimensions de tour Eiffel volante, ne pèse "que" douze cents tonnes. Cela en fait bien l'objet le plus massif que vous ayez jamais vu voler, mais il est plus léger qu'on le croirait à le voir. Il ne lui faut pas tant d'énergie que cela. (Mais il en faut quand même, et on l'alimente de l'extérieur par micro-ondes. Cherchez !)

- Abattez-le !

Un cri qui finit par jaillir, çà et là. Mais pas unanimement, et même pas vite. L'objet qui plane là-bas, immobile, dans son fracas de fin du monde... il vous fait peur. Une peur élémentaire, insidieuse, glaçante. L'objet est trop grand, trop impossible, trop absurdement inutile. Même s'il reste figé au-dessus de la baie, même s'il est (trop ?) visiblement dépourvu d'armement, vous tremblez. À la longue, plusieurs d'entre vous exorcisent leur peur par l'hostilité et le défi. Mais la majorité reste silencieuse. Après les Entretiens, vous vous croyiez blindés contre les chocs ? Allons donc ! Vous n'aviez qu'entendu. Maintenant, vous voyez.

- Abattez-le !

Oui ? Pas si simple. Des hélicoptères de la police ont bien décollé et ont tenté de s'approcher du colosse, pour se faire affreusement secouer par les turbulences de ses pales géantes. Alors ils tournent dérisoirement, tout autour de lui ; et les foules qui voient leurs silhouettes se découper sur le monstre saisissent l'échelle de celui-ci et s'affolent.

- Notre aviation ! Où est-elle ? Que fait-elle ?

À vrai dire, rien ; pour plusieurs bonnes raisons, comme la répugnance à utiliser des armes dévastatrices en un tel endroit (et si un missile, manquant sa cible, allait décapiter la Statue de la Liberté ou exploser au milieu des foules agglutinées partout ?). La méfiance aussi : que peut faire cet engin en représailles, si désarmé qu'il paraît ? Rien que sa chute serait meurtrière ! car la curiosité, plus forte que la crainte, a amené dans la baie, tout autour de l'engin, une armada de badauds. Tout ce qui peut flotter (en étant assez massif pour ne pas chavirer dans le vent des pales) a été pris d'assaut par des enragés. Plus de cinq mille personnes ont envahi les eaux, jusqu'à la verticale même sous le robot !

À quinze heures quinze, le Robocoptère s'incline légèrement et se met en marche vers le midi. Sur le pont Verrazano, où une nuée de policiers vociférants venaient tout juste de réussir à faire repartir la circulation, cent nouveaux accrochages le paralysent au passage de l'engin qui s'éloigne vers le large et disparaît dans une épaisse couche de nuages, narguant toujours les radars. Nul avion ne se risquera à le suivre.

(Et savez-vous ce qui, MOI, m'a impressionné ? C'est que ce vol était le premier vol réel de l'engin fabuleux. Aucune répétition, sauf par l'intermédiaire d'un trillion de processeurs simulant son essor. Comprenez-vous le VRAI exploit ? Non, pas qu'ils aient monté cet absurde véhicule ! Mais qu'il ait réussi à voler, sans essai préalable, du premier coup !)

Quand Rosemary reprend lentement conscience, elle est assise dans un fauteuil, celui, croit-elle, où une somnolence a dû la surprendre. Elle absorbe vaguement l'image de la pièce autour d'elle, mais c'est un lieu inconnu, une pièce sans fenêtre mais doucement éclairée, chaleureuse et confortable. À son côté, un homme au visage souriant qu'elle n'a jamais vu et dont un badge barre la poitrine. Elle déchiffre "George Xanderson Shelville, ARSX" sans vraiment l'enregistrer. Il n'y a personne d'autre dans la pièce.

...sauf, en un sens, Aaa et moi, assis côte à côte devant le mate qui nous retransmet la scène. George m'a déconseillé d'être là en chair et en os. Le fruit d'une longue expérience : quand un nouveau-çu s'éveille, mieux vaut une seule personne pour l'accueillir.

J'ai parlé à Rosemary, deux heures avant. Interview surréaliste d'une femme aux yeux clos, étrangement absente, évoquant d'une voix monocorde sa morne vie de naguère, la folle espérance qu'un ange lui a transmise, et son néant actuel. Et je m'étonnais du décalage implausible entre son indifférence apparente et les impulsions violentes qu'elle me décrivait si cliniquement. Mais elle répondait si mécaniquement que George n'a eu aucun mal à me convaincre qu'elle ne garderait aucun souvenir ni de moi ni de mes questions. Et moi, vaguement honteux de cette intrusion sans risque, je me suis retiré avant qu'elle s'éveille.

Rosemary doit sentir que l'homme lui serre les doigts, car elle tente de retirer sa main. Mais elle est visiblement sans force, comme si son bras pesait des tonnes. Devant l'inquiétude qui sourd de ses yeux gris, George la lâche, lui parle d'une voix ferme et chaleureuse :

- N'essayez pas de vous agiter, vous serez remise en moins d'une heure. Vous avez dormi quatre jours. Tout s'est passé aussi bien que possible. Vous êtes maintenant différente, mais vous ne le ressentez pas encore. Je vais vous aider à en prendre conscience. Détendez-vous...

Rosemary se calme, et peut-être se confie-t-elle à la voix tranquille comme elle s'était fiée avant à celle de l'ange. Je la vois qui revient à elle par paliers, jusqu'à ce qu'enfin elle murmure :

- Bizarre... c'est comme si ma tête s'éveillait mais que mon corps restait endormi. Je suis consciente, mais je peux à peine remuer un doigt. Même parler me coûte un effort. Est-ce... normal ?

- Oui, un effet secondaire qui disparaîtra dans l'heure. Tout va bien.

Et George ajoute, d'une voix où vibre une exultation contenue :

- Vous ignorez encore à quel point tout va bien. Vous allez le savoir, très bientôt. Dites-moi ce que vous ressentez mentalement.

- J'ai l'impression de ne jamais avoir été aussi réveillée, répond-elle avec quelque surprise. Tout est... comment dire ? clair et net autour de moi et dans ma tête. Je me sens étonnamment lucide. Non que cela me

réjouisse spécialement, d'ailleurs. On m'a fait des promesses, mais... au fait, où suis-je ? J'ai seulement entrevu un grand bâtiment sombre dans une banlieue.

- Je ne puis vous révéler où vous êtes, avant que vous sachiez qui vous êtes maintenant. Dites-moi... pouvez-vous plier et déplier les doigts ?

L'air étonné, elle s'exécute sans comprendre. Ses doigts ont retrouvé leur mobilité, même si on devine que ses bras restent encore gourds.

George s'accroupit et la regarde longuement, avec chaleur. Elle finit par lui sourire, assez machinalement, perdue, mal à l'aise. Elle attend qu'il parle, et tout d'un coup il se décide :

- Avez-vous déjà entendu parler de suggestion post-hypnotique ?

Elle fait un effort visible pour ne pas paraître ahurie, et murmure :

- Vaguement. On vous hypnotise, et on vous dit de réagir d'une certaine façon à un certain geste ou à un certain mot quand vous serez réveillé. Je n'y crois pas fort. Si cela existait réellement, on le saurait parce que des tas de gens en abuseraient.

Il lui sourit, avec une indulgence pleine de gentillesse :

- Pourtant, si vous entendez le mot "Himalaya" ?

Je vois la main gauche de Rosemary qui se crispe puis se détend. Elle regarde sa main l'instant d'après, d'un oeil où se lisent l'incrédulité puis la peur. George poursuit d'un ton égal :

- Cela existe, mais sans risque d'abus. Car si je vous avais suggéré de vous déshabiller par exemple, vous auriez au pire ébauché un geste vers votre ceinture, avant de vous arrêter net en vous demandant ce que vous faisiez. En revanche, le geste anodin de la main que je vous ai suggéré n'a pas provoqué de blocage moral, donc vous l'avez terminé. Considérez simplement cette suggestion comme l'effet d'un entretien que seul votre subconscient se rappelle, et qui ne présente aucun danger pour vous.

Mais les yeux de Rosemary montrent plus d'inquiétude et de colère que de soulagement, et elle crache :

- On me manipule. On m'a attirée ici avec de belles paroles, j'ai fait bêtement confiance, et maintenant vous jouez avec moi à je ne sais quel jeu. Je veux sortir d'ici.

Son corps se tend, mais elle bouge à peine et elle retombe haletante, au bord de la panique. George parle à nouveau d'une voix apaisante :

- Ne vous tracassez pas à propos du mot "Himalaya". Au fait, remarquez que vous venez d'y réagir moins fort qu'avant, maintenant que vous êtes au courant. Vous voyez ? Aucun danger. Mais ceci n'était qu'un exercice, et j'en viens au fait. Vous écoutez bien ? Je vous dis : "Atlantique"...

Quand ces syllabes tombent des lèvres de George, Aaa me serre la main férocement. Et je vois le visage anxieux et tourmenté de Rosemary, qui, en l'espace d'une fraction de seconde, s'illumine, s'embrase, flamboie, explose d'un rayonnement si... palpable ? que j'en cesse de respirer. Un cri unique de joie pure jaillit de ses lèvres, à peine s'y mêle-t-il un harmonique de stupeur ahurie.

Puis le silence, pendant des minutes interminables. Rosemary a fermé les yeux, mais je devine, à sa respiration profonde, au sourire surnaturel qui flotte sur ses lèvres, une indicible béatitude. Et quand elle sort de sa transe pour regarder autour d'elle, je vois son regard aigu qui saute d'un point à l'autre avec extase, comme si chaque objet, même le plus banal, confortait de sa seule présence un bonheur ineffable. Et enfin elle parle, d'une voix hésitante venue de très loin :

- C'est trop beau pour être réel. C'est une drogue, n'est-ce pas ?

George secoue la tête, répond doucement :

- Je ne vous ai rien fait prendre, je ne vous ai dit qu'un mot. L'état où vous êtes, vous pouvez en sortir en un moment. La preuve : "Amazone".

Même si je sais ce qui va arriver, je ne puis m'empêcher de gémir en voyant le visage de Rosemary se convulser brusquement, pour s'emplier en l'espace d'un instant d'un affreux désespoir, d'une horreur absolue qui explose de sa gorge nouée, en un râle si plein d'angoisse que j'en frémis moi-même, que j'en cesse de respirer. Au bonheur infini qui emplissait ses yeux gris, s'est substituée une épouvante sans nom. Une seule fois auparavant, j'ai vu semblable regard, après un accident de voiture qui s'était déroulé sous mes yeux ; les sauveteurs extrayaient avec précaution des tôles une victime ensanglantée qui ne criait même pas, non : elle regardait avec horreur le moignon où avait été sa main.

Le sourire qui transfigurait les traits ingrats de Rosemary s'est mué en un épouvantable rictus, qui finit par se briser lorsque des sanglots désespérés la secouent. Le silence retombe sur sa silhouette effondrée, qui s'agite spasmodiquement au rythme de ses pleurs. S'écoule ce qui me paraît un siècle de souffrance, et puis elle lève vers George un visage torturé, et elle murmure dans un souffle :

- Pitié ! S'il vous plaît !

George, qui a contemplé patiemment, pensivement son désespoir, secoue la tête et répond doucement :

- Pas moi : vous. Vous qui savez quoi faire pour en sortir. Tantôt, il a suffi d'un mot. Ce mot suffit encore. Et il n'est même pas nécessaire.

Hébétee, incrédule, elle le regarde comme quelqu'un qui se noie pourrait regarder un passant indifférent. Elle éclate en sanglots rauques, mais avec un immense effort glisse des syllabes entre deux crises :

- Le mot... j'ai ou... blié... le mot... S'il vous plaît !

George s'est levé et martèle :

- Ce mot est seulement une amorce, une détente, un rappel. Quand je dis "Himalaya", c'est vous qui bougez votre corps. Et c'est vous aussi qui bougez votre âme d'une certaine manière quand je dis "Atlantique".

Rosemary, soudain rayonnante, exhale un énorme soupir. Moi aussi mais je me découvre tremblant et trempé de sueur. Aaa me regarde gentiment, me sourit avec l'indulgence d'une sage-femme face au père primipare qui se trouve mal dans la salle d'accouchement.

George aussi sourit. Il a repris la main de Rosemary dans la sienne, il parle de ce même ton tranquille et convaincant qu'il avait avec moi, quand j'ai moi-même émergé du sommeil dans une chambre inconnue :

- Je vais vous aider, mais un instant seulement. Car vous avez en vous toutes les ressources pour vous débrouiller seule. Vous l'avez appris, même si vous ne vous en souvenez plus. Mais cela va revenir très vite. Essayez. Utilisez les mots un instant, puis négligez-les. Amazone, puis Atlantique. Amazone, Atlantique. C'est cela !

Je regarde, hypnotisé, les traits qui se déchirent puis se rallument, les lèvres qui commencent par murmurer les mots magiques puis s'immobilisent, sans que s'interrompe l'alternance de l'extase et du désespoir, même quand la main de George retombe. Puis il parle à nouveau :

- Un simple début, encore modeste. Comme le bébé qui lève et baisse les mains, mais bientôt saura applaudir, puis saisir, et lancer, et écrire. Vous savez maintenant comment retourner votre âme. Secouez-la, en tous sens. Expérimentez ! Ne craignez pas le précipice, il y a des garde-fous à chaque danger. Vous ne risquez rien. Bougez ! Sautez ! Envolez-vous !

Un moment de silence, puis Rosemary prend une profonde inspiration et ferme les yeux comme si elle se concentrait. Tout d'un coup, je vois se succéder les émotions sur son visage, toutes les émotions : la joie puis la douleur, la sérénité puis la fureur, la ferveur et le cynisme, et le désarroi et l'enthousiasme et l'orgueil. D'abord lentement, comme avec l'hésitation pataude de l'enfant qui hasarde ses premiers pas sans trop y croire mais s'obstine tant le fascinent ses potentialités naissantes ; puis plus vite, avec une assurance croissante, de plus en plus vite, et finalement à un tel rythme que je n'arrive pas à les suivre. Et lorsque ses traits se calment et qu'elle rouvre enfin les yeux, il s'y lit tant de force sereine, de ferveur chaleureuse, d'intelligence ardente que je reste pétrifié de la métamorphose.

- Pas mal pour vos premiers pas, non ? sourit George. Et vous êtes loin d'avoir tout vu. Il y faudra bien un siècle, mais vous aurez ce siècle. Un effort maintenant pour vous lever, et vous pouvez commencer à vivre.

Il a parlé avec dans la voix un tel cœur et une telle tendresse que, stupidement, je me sens presque jaloux. Aaa éclate de rire et me serre la main à nouveau en me faisant un clin d'œil vers l'écran.

Rosemary finit par se lever et par marcher, d'un pas d'abord hésitant mais vite raffermi. J'observe toujours, mais lorsque je la vois soudain dévisager George avec une émotion nouvelle, que je crois identifier, et quand ses gestes viennent bien vite confirmer mon impression, j'enfonce fermement la touche noire qui éteint l'écran. Aaa me laisse faire, gentiment moqueuse :

- Tes scrupules t'honorent, mais sois certain qu'elle ne nous remarquerait même pas si nous faisons irruption dans la pièce en ce moment. Ce genre de réaction est très classique chez une nouvelle-çue. La façon la plus authentique d'exprimer sa joie et sa reconnaissance, sans doute ?

- Tu parles par expérience ? dis-je avec une pointe de méchanceté.

- Frank ! j'avais douze ans. Je ne pensais même pas à ces choses-là.

Puis elle ajoute avec un sourire taquin :

- En fait, pour que j'y pense, il m'a bien fallu six heures.

Je m'abstiens de répondre. Je sais que la ception rend instantanément adulte, mais j'évite soigneusement de réfléchir à diverses conséquences dérangeantes à quoi cette situation mène le plus souvent.

- Alors, à quand ton tour ? demande-t-elle gentiment.

Et j'en viens à la question que vous devez vous poser depuis que vous avez ouvert ce livre : maintenant que je peux devenir bleu moi-même, que chaque année sans exception n'a fait que rendre les Bleus plus invinciblement fascinants à mes yeux... pourquoi suis-je encore orange ? Depuis trois ans, j'ai le choix. Alors ? Quels motifs cachés justifient mon hésitation ?

Je dois répondre à la question, sinon vous mettez en doute ma sincérité, et il serait bien difficile de vous donner tort. Mais qu'il m'est donc pénible de décrire combien je balance entre des pulsions opposées ! Essayons tout de même.

Tout d'abord : je crois en eux. J'en ai tant rencontrés, j'ai tant lu, j'ai tant vu, que l'idée même d'une tromperie m'a quitté. Mes soupçons ont lentement fondu devant l'accumulation des détails. Ils sont bien ce qu'ils disent être, une forme d'humanité si attirante que j'ai le désir profond de les rejoindre et d'être leur égal. Non qu'ils me traitent en inférieur, jamais ; mais c'est moi qui me sens limité, et qui les envie.

D'autre part, il me reste un attachement, bien orange ! à la situation privilégiée que j'occupe. Seul Orange chez les Bleus, je suis unique et connu de tous. Dans une société où peu d'individus laissent une marque, j'entrerai dans l'Histoire, fût-ce par la petite porte. Devenir bleu me rejeterait dans l'anonymat. Je n'en souffrirais pas, naturellement, et pourtant l'idée me fait hésiter.

Et à propos, ne croyez pas que les Bleus s'inspirent de mes réactions pour décider comment agir à votre égard, qu'ils se servent de moi comme d'une sorte de cobaye. Mes réactions les intéressent intellectuellement en tant que celles de leur seul témoin extérieur, ils ont fort envie de les connaître. Ils n'en ont pas besoin. Car leur empathie, illimitée et étendue sur la gamme entière des cultures humaines, leur permet des estimations profondes et précises sur la façon dont vous réagirez. Et ils mettent parfois à l'épreuve leurs prévisions, en sondant une sur dix de leurs recrues récentes, en retardant sa ception le temps de lui décrire la situation en détail et d'enregistrer ses réactions... sans jamais de grande surprise.

Pour conclure l'exposé de mon propre tissu de contradictions : pendant des années, mon exclusion a nourri chez moi une intense frustration, et pourtant à peine avais-je le choix que je décidais d'attendre, au moins jusqu'à la Semaine Bleue, et même un mois ou deux après. Comme dit Aaa, en souriant : "typiquement orange". Je ne m'inquiète pas outre mesure de mes hésitations ; comme pour la prolongation de mes études, c'est encore un moyen de retarder l'heure où je devrai grandir. Le complexe de Peter Pan. Mais je sais que cette heure arrive, dans le flot de la Phanérèse.

HIER : XÈNE

Le silence se prolonge, de plus en plus insupportable, à un tel point que, presque sans réfléchir, je tends le doigt vers la touche noire qui annulera ma requête. Mais Aaa m'arrête d'un geste, puis me dit, avec un sourire navré :

- Je ne pensais pas que tu irais si vite, mais il faut continuer. Si tu recules maintenant, la question t'obsédera de toute façon et tu finiras par la poser. Vas-y... mais seul. Je serai dans la chambre, et si tu me le permets, je suivrai ton dialogue sur l'autre mate.

Machinalement, j'acquiesce d'un signe de tête et elle disparaît avant que j'aie pu prononcer un mot. Je reste seul, désespéré, devant l'écran devenu lourd d'une menace inconnue. J'hésite longtemps avant d'enfoncer la touche d'envoi, en fait j'y renoncerais si je ne devinais Aaa à côté qui guette si j'en aurai le courage. Puis je jure à mi-voix, et je tape sur la touche à la briser. La réponse jaillit, instantanée :

- La lorition résulte de l'interaction du xène avec le système nerveux.

Le xène ? le XÈNE ? de la racine grecque signifiant... ? Sans prendre le temps de réfléchir plus longuement, je tape fiévreusement, oublieux des fautes de frappe que je peux faire, et que l'interacteur démêlera bien :

- QU'EST-CE QUE LE XÈNE ?

Mon coeur bat à se rompre quand l'écran indifférent affiche :

- Le xène est une forme extrêmement complexe d'organisation chimique de la matière, existant seulement dans le système nerveux des xénanthropes sous la forme d'une entité symbiotique.

Quelle entité ? Quel symbiote ? De bruyantes alarmes mentales résonnent dans ma tête, s'efforçant de me dissuader de poursuivre, mais j'en suis à un point où je ne peux plus reculer.

- D'OU VIENT LE XÈNE ?

Tout de suite, la réponse, inévitable :

- L'origine du xène reste à ce jour imprécisable, mais des présomptions concordantes suggèrent qu'il n'a pas pu apparaître sur cette planète.

PAS sur cette planète. PAS sur la TERRE. Donc...

Je reste figé face à l'écran, interminablement, et je tourne enfin un visage de spectre vers la double porte, derrière laquelle me guette une séduisante adolescente qui sert de masque à QUELQUE CHOSE.

LISEZ ! Ne jetez pas ce livre, ne fuyez pas la réalité. Vous êtes des adultes. Vous devez savoir. Vous supporterez le choc, comme moi je l'ai bien supporté. LISEZ !

Éperdu, en tumulte, mais fatigué, oh, fatigué, écrasé par une extrême lassitude qui me fait tituber, je me traîne à pas lents vers la chambre où Aaa, accroupie sur le lit, m'attend, avec dans le regard une infinie compréhension et peut-être aussi... un regret ? Nous restons face à face un temps interminable, puis je parle. Ma voix est rauque, et je ne puis l'empêcher de chevroter, bien qu'elle ne dépasse pas un murmure :

- Pourquoi ? pourquoi ne pas m'avoir dit que vous étiez...

Je secoue la tête, tant il m'est difficile de trouver des mots, et la voix d'Aaa s'élève dans le silence, forte, claire... moqueuse ?

- ...le cheval de Troie d'une invasion sournoise ? une cinquième colonne pour un conquérant impensable ?

Elle se lève, me fait face de son mètre soixante, et c'est moi qui me recroqueville comme sous le regard écrasant d'un géant. Mais c'est avec douceur qu'elle continue :

- Nous aurions pu le cacher plus longtemps, Frank. Quoi de plus simple que de programmer l'interacteur pour qu'il élude tes questions gênantes ou leur invente de fausses réponses anodines ?

- La documentation que j'ai lue sur votre histoire, même cette brochure sur votre organisation mentale...

- ...n'en parle pas, non, mais c'était volontaire. Nous ne voulions pas qu'un préjugé immédiat te conduise à nous condamner d'office avant même d'avoir pu prendre le moindre contact avec notre société. Tu n'es parmi nous que depuis quelques jours, trop peu pour nous évaluer réellement, mais au moins tu as pu nous voir d'un oeil vierge.

Son calme inhumain me fait éclater. Je serre les poings et je hurle :

- À quoi bon si vous n'êtes que des leurres ? Complices, peut-être aussi victimes, mais qu'importe ? d'un complot contre l'humanité entière ?

Elle laisse se prolonger un silence insupportable, puis dit posément :

- Frank, crois-tu que nous n'y ayons pas songé ? Depuis toujours, toutes nos actions s'organisent autour de cette éventualité. Le problème n'est pas si simple que tu le crois. Les invasions extraterrestres sorties de vos angoisses et de vos fantasmes ne montraient le plus souvent que des monstres conquérants et destructeurs débarquant de leurs vaisseaux pour opprimer ou exterminer une humanité épouvantée, des êtres de proie, des ennemis impitoyables, inflexibles, irréductibles. L'image horrifique de l'Étranger, du Hors-né. Et même toi, tu as grandi avec cette image !

Elle me défie du regard, et ce regard a mille ans. Le regard de quelqu'un d'inexprimablement vieux et d'infiniment sage. Et aussi un regard impératif, exigeant. Je m'oblige presque malgré moi à un violent effort pour analyser le tumulte de mes sentiments, et j'y trouve bien, oui, au coeur de mes réactions viscérales, un rejet hanté, paniqué, hystérique, de la perspective d'une intelligence autre. Pourtant, jusqu'à présent, je n'ai pas rejeté les Bleus, non... mais je les croyais jaillis d'une évolution naturelle, je les voyais comme les enfants neufs d'une espèce épuisée, alors que ce ne sont que les bâtards de Dieu sait quelle sorte de monstres ! Je ne trouve pas de mots assez forts pour crier mon dégoût et ma haine... mais mon cri reste bloqué devant le regard clair et sans concession d'Aaa, et en même temps que ces idées sauvages se bousculent dans ma tête et au bord de mes lèvres, une partie de moi-même contemple avec tristesse et colère, ma réaction irraisonnée. C'est finalement Aaa qui rompt le silence :

- Tu nous as acceptés jusqu'à maintenant, ce qui prouve au moins que tu réagis positivement à l'idée d'une évolution de l'humanité. Et pourtant c'est rare pour un Orange, en tout cas quand l'évolution lui fait face, plutôt que de se cantonner à distance rassurante, dans un avenir vague. Non : tu as peur de l'Étranger, du Martien aux yeux globuleux, de la caricature que cent films et dix mille livres ont pu répandre. Mais sois honnête, Frank !

Elle fait un pas vers moi et martèle :

- Jamais, ou presque, les auteurs n'ont pu, ou voulu, se débarrasser du modèle humain. Ce modèle imbibe, submerge, noie chacune de ces oeuvres. L'extraterrestre peut avoir une immense tête, ou des griffes, ou quatre yeux, ou douze tentacules ; mais c'est un être humain. Et bien entendu, je ne songe pas à ces problèmes techniques qui contraignent un cinéaste à dessiner un extraterrestre humanoïde, pour qu'un acteur humain puisse l'interpréter : je parle du mental, de la logique interne et des motifs profonds des extraterrestres. Quand Wells écrit sa "Guerre des Mondes", à qui pense-t-il ? Il pense aux Tasmaniens envahis et exterminés par des extraterrestres à eux, omnipotents et destructeurs. Son roman décrit le même drame, mais cette fois avec les Anglais de l'autre côté du manche ; ses Martiens ne sont que des humains transposés aussi brutaux, égoïstes et indifférents que les pires conquérants européens des âges impériaux. Aussi étrange que soit leur aspect, ils sont assez proches de nous pour qu'on puisse les haïr. Un roman, Frank, écrit par un auteur humain pour des lecteurs humains.

Elle recule, attend que ses paroles filtrent jusqu'à ma tête en feu.

- Il y en a eu quelques autres, si rares ! qui ont fait des efforts pour décrire des extraterrestres VRAIMENT autres, sans interaction possible. Mais la complexité de l'Univers a ridiculisé les uns et les autres. Une réalité inattendue, inimaginable, incompréhensible, Frank ! Un Autre qui n'est en aucune manière humain, et qui en même temps n'est pas autre.

Le regard soudain hanté, la voix brusquement aussi rauque qu'a été la mienne, elle scande :

- En moi, au plus profond de moi, mêlé inextricablement à moi, à ce que je suis, à tout ce que je veux signifier quand je dis "je", il y a une présence. Elle est bien matérielle, oh oui, je peux la peser, en faire l'analyse chimique, voire reproduire l'une ou l'autre de ses molécules. Mais sa complexité est si effrayante qu'elle reste obscure, insondable, aussi mystérieuse qu'au premier jour. Extraterrestre ou non, qu'importe au fond ? Elle défie tous nos schémas, elle dément toutes nos attentes. Un dialogue entre elle et nous ? Non, une interaction selon ses règles à elle, des règles inconnues, imprévisibles.

Elle prend une inspiration profonde et hurle :

- LA PLUS GRANDE PARTIE DE MOI EST UNE CHOSE DONT J'IGNORE LES ORIGINES ET LES MOBILES, ET QUI POURRAIT ME DÉTRUIRE DEMAIN. MAIS JE NE PEUX PAS LUI PARLER, ET J'IGNORE MÊME SI ELLE EST CONSCIENTE ET SI ELLE SAIT QUE J'EXISTE.

Elle se fige, son regard se fixe sur moi et me défie. Le silence nous enveloppe et je sais que c'est à moi de parler. Mais que dire face à la présence muette et accablante qui rôde derrière ces yeux limpides ? Pour la première fois depuis que j'ai rencontré Aaa, un sauvage sentiment de supériorité me raidit : peut-être ne suis-je qu'un vague Orange, esclave de ses instincts et de ses atavismes... mais MOI, je suis certain de ce que je suis, inébranlablement sûr !

Sûr ?

Pas si sûr que cela, car les paroles de ma compagne rallument dans ma mémoire un souvenir douloureux de mon enfance, une hantise refoulée qui vient jeter à bas ma dérisoire assurance. Et soudain, ce souvenir jette un pont au-dessus du gouffre qui nous sépare, un gouffre insupportable, que je cherche des mots pour franchir.

- Aaa, dis-je doucement, le cerveau humain, même simple et orange comme le mien, est une machine complexe, inexplicable, imprévisible. Un jour, j'avais dix ans et je suis tombé d'un arbre, sur la tête. On m'a relevé intact, mais j'étais égaré, absent, comme si je regardais à l'intérieur de moi-même. On me demandait si j'allais bien, et je répondais à toutes les questions en demandant quel jour on était. On m'a mis au lit, mais j'en suis sorti dix fois sur une heure pour aller obstinément m'asseoir dans la baignoire. On m'en tirait pour me recoucher, et je me laissais faire en demandant la date. Tu imagines la frayeur de mes parents ? mais le lendemain matin, je me suis réveillé normal après une nuit paisible, avec dans la mémoire un énorme trou béant à l'emplacement de la veille, un trou qui ne s'est jamais comblé. Amnésie antérograde, a dit le médecin, quelque chose de banal après une commotion. Si cela a rassuré mes parents... j'ai été secoué, au plus profond de moi.

Ai-je tenté d'occulter ce moment de mon passé ! Mon angoisse d'enfant a ressurgi, térébrante, à peine atténuée. Mais je dois continuer :

- J'ai d'abord refusé, avec des cris et des larmes, d'accepter le récit de mes parents. Je ne m'en souvenais pas, donc ce n'était pas possible ! Mais il y avait ce trou dans ma mémoire... et autre chose : en attendant le médecin, mon père avait enregistré mes divagations. Quand je me suis entendu, j'ai bien dû reconnaître ce qui m'était arrivé... mais j'en ai été hanté, à l'idée de ces mouvements que mon corps avait faits, de ces mots que ma bouche avait dits, et qui n'étaient pas de moi, comme si un fantôme impossible avait pris possession de mon corps. Et j'ai eu peur, horriblement peur. Je me souviens de ces nuits blanches passées dans la terreur de m'endormir. Si mon corps m'échappait à nouveau et commettait des horreurs ? et qu'après on me jette en prison, pour des crimes qui ne seraient pas les miens ? Et à chaque réveil, Aaa, je regardais mes mains en craignant de les voir sanglantes. Et je n'osais le dire à personne !

Muette, insondable, Aaa me regarde pendant que je termine :

- Cela a fini par se tasser, à coups de médicaments et de voyages, mais mon inquiétude reste là, et m'a tarauté pendant bien des insomnies. Mon cerveau est moi, mais si demain il subit un traumatisme, que serai-je ? qui serai-je ? Alors... suis-je moins vulnérable que toi ?

Je la regarde dans les yeux. Sans avertissement, elle éclate de rire :

- Pas si différent de ce que nous nous disons lorsque l'incertitude devient trop pesante. Non, Frank, n'ajoute rien, c'était parfait.

Son regard est à nouveau chaleureux et complice, et elle murmure :

- M'acceptes-tu maintenant pour t'accompagner dans ta découverte ?

Elle me tend une main, que je prends sans hésiter. Et nous retournons ensemble vers l'écran où s'affiche toujours la phrase affolante.

L'oeuf cosmique d'où éclôt un univers.

Le chaos de quarks des premières secondes.

Le plasma en expansion des futures galaxies.

Les tourbillons de gaz des genèses stellaires.

Les éruptions de magma des croûtes planétaires.
Les fermentations organiques des océans azoïques.
Les molécules autorépliquantes des cellules primitives.
Les organismes foisonnants des entités multicellulaires.
La matière cérébrale consciente d'elle-même et de l'univers.
??
??
Le xène ??

La deuxième loi de la thermodynamique a annoncé le triomphe ultime de l'entropie, mais l'univers semble localement résister avec vaillance en favorisant une évolution vers des entités de plus en plus complexes, du gaz au minéral, puis au vivant... puis au xène ? Mais est-il le résultat d'une évolution, comme le suggère ma tentative d'énumération ci-dessus ? Succède-t-il à une vie telle que nous la connaissons ? Et si oui, après combien d'étapes ?

Des questions et encore des questions : un siècle d'étude a tout juste permis d'effleurer le mystère du xène. Dieu sait pourtant quel fabuleux assemblage d'énergie et de compétence l'humanité bleue peut constituer ! Mais l'incessant brassage d'innombrables théories et expériences laisse l'énigme presque intacte, en dépit de tous les efforts.

Maigre butin de cent années ! Car qu'a-t-on découvert de certain ?

Que le xène est une forme de matière organisée ; mais d'une complexité ahurissante, invraisemblable, indescriptible, si fabuleuse qu'on hésite même à l'appeler vivant (comme disait un chercheur frustré, le xène est à la vie ce que la vie est à un grain de sable).

Que le xène n'est hébergé que par l'espèce humaine, et uniquement par quelques-uns de ses représentants... ceux dotés de la bonne combinaison de gènes dominants et récessifs, d'après des décennies de statistiques.

Que le xène s'autodétruit en une silencieuse explosion chimique quand le cerveau meurt ou est irrémédiablement lésé, ne laissant aucune trace analysable à l'autopsie.

Que le xène est dormant jusqu'au jour où certaines conditions amènent sa métamorphose, et que sans elles il reste dormant, mais transmissible à la génération suivante, qui pourra avoir plus de chance.

Que le xène une fois métamorphosé pénètre, envahit, imbibe le système nerveux en une étreinte inextricable, avec des conséquences diverses et fabuleuses.

Et, à côté de ce peu qu'on sait, les questions premières, irrésolues.

D'où vient le xène ? Le gouffre est si phénoménal entre lui et toutes les formes de vie de la planète que l'esprit vacille. Il ne s'agit plus d'un chaînon manquant comme entre les primates éteints et l'homme, mais d'un précipice béant, d'une distance si accablante que seule une pincée d'irréductibles soutiennent encore la thèse d'une origine locale, d'une fantaisie d'un hasard désespérément improbable.

Qu'est le xène ? Aboutissement d'une évolution naturelle, ou artefact fabuleux d'une puissance extérieure inimaginable ? Sujet ou objet ? Outil ou constructeur ? Conscient ou aveugle ?

Où va le xène ? Son action a-t-elle un but précis, et si oui, lequel ? La lortition est-elle un hasard heureux ou un avatar inexorable, et vers quelle autre phase risque-t-elle d'entraîner ses porteurs ?

C'est mon tour d'être assis immobile sur le lit pendant qu'Aaa marche de long en large, décrivant, en longues phrases lentes, les hésitations et les inquiétudes de ses semblables. Je parais calme, même si derrière mon visage serein se tapit une angoisse persistante. Mais j'ai parlé et maintenant ma fierté me soutient. Absurde, peut-être ; mais efficace.

- Jamais jusqu'ici l'humanité orange n'a affronté une vraie différence. Si étrange qu'il fût, l'Autre n'était qu'un fragment séparé de l'expansion d'une espèce unique. Même l'écart technique entre le découvreur et le découvert ne dépassait pas quelques millénaires. Un quasi-voisinage, que vos ouvrages d'anticipation ont sereinement exporté dans le cosmos. Le Mercurien ou le Centaurien ou le Denebien avait bien un peu d'avance technique, inspirée de ce que l'auteur imaginait pour l'avenir immédiat de sa propre civilisation.

Mais l'Univers, l'Univers réel ! Des millions et des milliards d'années, une durée inconcevable où le bruit et la fureur de toute l'Histoire humaine occupent le millième d'un clin d'oeil.

Elle me regarde, attendant ma réaction. Je murmure lentement :

- Tu veux dire que ce serait une coïncidence unimaginable si l'homme et le xène s'étaient développés en même temps ? Peut-être qu'il est ici depuis longtemps... à attendre ?

- Peut-être depuis le précambrien, grimace Aaa. Une attente impensable, une attente d'un milliard d'années.

Une entité capable de patienter un éon, jusqu'à l'émergence d'un hôte acceptable ? Une notion si dérangement que j'ai ENVIE de la rejeter :

- Des conjectures. Tout est possible, même une origine récente... ou un ensemencement par une race de démiurges.

Aaa hausse les épaules :

- Le xène a pu habiter des millions de cévables depuis un passé reculé, ou au contraire a pu ne débarquer ici qu'au milieu du siècle précédent. En tout cas, c'est en 1861 qu'il a trouvé les conditions pour sortir de son sommeil ; ou si c'est arrivé plus tôt, l'Histoire ne l'a pas retenu. Nous avons cherché, certes ! mais sans succès.

Je découvrirai plus tard combien ils ont cherché. Jamais un enquêteur n'a mis tant de hargne qu'eux à triturer le passé, à tourner et retourner la mémoire du monde ; toujours en vain. Mais maintenant, l'évocation d'êtres en sommeil me fait frissonner. Des lectures noires me remontent à la mémoire, Hodgson, Lovecraft, les entités indicibles endormies sous la terre et qui rendront fous ceux qui assisteront à leur réveil. Je me force à écarter ces pensées dangereuses, pour n'être que curieux :

- Et qu'est-ce qui éveille un xène ?

Car si le xène se masque depuis des temps immémoriaux, pourquoi 1861 ? Je me suis creusé sans succès, en quête d'un événement significatif qui se serait produit cette année-là. Mais évidemment, s'il s'agissait d'un événement obscur, tempête solaire, radioactivité, que sais-je ? Mais Aaa parle, et la réalité est plus simple :

- Une interaction hertzienne d'une durée suffisante avec au moins trois autres xènes proches, qu'ils soient éveillés ou non. L'une de nos rares certitudes est qu'ils échangent de l'information quand ils sont proches l'un de l'autre. Pas beaucoup : la bande passante est réduite et cela ne dépasse pas quelques kilobits par minute. Mais cela suffit à déclencher une métamorphose.

Tiens, voilà l'explication : il fallait quatre personnes ! L'explosion démographique et l'entassement urbain nés de la révolution industrielle ont précipité les brassages, et accéléré la sortie du hasard improbable de la rencontre de quatre loups blancs. Je murmure :

- Donc, à Sheffield...

- ...quatre xènes dormants se sont trouvés à cinq ou dix mètres les uns des autres. Ils ont commencé à s'échanger de l'information à travers la vague cloison qui séparait les masures des O'Rourke et des Kelly. Trois ou quatre heures ont suffi pour lancer le mécanisme.

Je ferme les yeux, et je tente d'imaginer les Fondateurs, s'éveillant brusquement avec "cela" déchaîné dans leur tête. Mais quoi, "cela" ?

- LE xène, ou LES xènes ? dis-je lentement.

- Bonne question, Frank... que nous nous posons toujours. Nous appelons "UN xène" ce qu'un Bleu ou un cévable a dans la tête. Mais peut-être ne s'agit-il que de millions de cellules séparées, qui constituent à elles toutes une entité unique et immortelle... LE xène. Nous ne savons pas.

Et vous qui me lisez maintenant, surtout si vous êtes de ces premiers lecteurs qui découvriront brutalement l'existence du xène en me lisant, comment le prenez-vous ?

Mon père m'a raconté qu'un jour, il s'était trouvé dans un train face à un adolescent, agité et muet, dont les yeux trahissaient une angoisse noire. Il lui a adressé la parole, tranquillement. Et il a dit au jeune homme inquiet qu'ils étaient inconnus l'un pour l'autre, que jamais ils ne se reverraient, et que donc le jeune homme pouvait lui demander sans engagement et sans crainte toute information qu'il pourrait lui donner. Ils étaient seuls dans le compartiment, et après un moment d'hésitation le jeune a eu confiance ; il s'est épanché. Son problème était de nature très intime, m'a dit sans plus de détails mon père, qui considérait que cette heure de

discussion sereine et informative avec un parfait inconnu en avait plus fait pour le jeune homme que bien des psychothérapies.

Peut-être la situation n'est-elle pas si différente ? Vous débordez de craintes, et de questions sans personne à qui les poser. Et je suis cet inconnu tranquille qui peut vous informer, calmement. Vous avez vu sur vos écrans des dizaines de Bleus, et en dépit de vos réflexes viscéraux sur leurs inquiétants desseins, vous ne pouvez déguiser une fascination certaine. Se transformera-t-elle en horreur et en rejet après mes révélations ? Si oui... ne réagirez-vous pas comme ces enfants qu'on révolte et qui se vouent au célibat quand on leur apprend les choses de la vie ?

Je crois fermement que l'information franche peut seule désamorcer la peur et l'angoisse. Aussi je ressusciterai ici mon Journaliste mythique pour une interview que n'importe quel Bleu aurait pu lui donner :

- Le xène, même si on n'en connaît pas grand-chose... au moins, qu'est-ce que C'EST ? Une bête, avec une tête, des pattes ?

- Imaginez un cerveau humain normal. Il contient dans sa masse quelques petites cavités, dont une, à peu près au centre, qu'on appelle le troisième ventricule. Eh bien, chez une personne sur deux mille, une masse oblongue occupe son centre, baignant dans le liquide céphalo-rachidien. Pas de tête, pas de pattes ; un bloc grisâtre amorphe.

- Le xène ! Et l'organisme ne le rejette pas ? Et d'où vient-il, d'abord ?

- Le xène sait se moquer de toutes les défenses de l'organisme. Il leur présente l'aspect rassurant d'une composante propre à l'individu, comme s'il en était une émanation génétique. Et au fond, il est presque chez lui : il est présent avant la naissance. Il évolue avec l'hôte à travers plusieurs formes successives : d'abord ooxène pendant toute l'enfance de l'hôte, il doit peser un bon gramme et ne fait rien d'autre qu'attendre une évolution hormonale. La puberté en fait un proxène : il quadruple de volume et il développe une dizaine de filaments minuscules qui poussent vers l'extérieur du cerveau. Deux d'entre eux en particulier, les filaments appelés hertziens, s'insinuent le long des nerfs optiques pour se lover dans les orbites, et attendre les messages venant d'autres xènes.

- Ce "proxène" étant la forme dormante ?

- Juste. S'il n'y a pas ception dans les quelques années suivantes, les filaments hertziens dégénèrent et le proxène restera proxène jusqu'à la mort de l'hôte. Mais il reste des filaments actifs qui peuvent jouer un rôle, du moins si l'hôte est une hôtesse : en cas de grossesse, un filament pousse jusqu'à l'encéphale du fœtus pour y pondre un ooxène, même si ce mot de "pondre" ne convient guère... puisque cet ooxène est formé à partir des ressources locales ; le filament n'amène que l'information.

- Puis l'enfant naît avec un oeuf de xène dans le troisième ventricule.

- Et là intervient le problème qui dissuade les Bleus de se reproduire : si le génome de l'enfant s'y prête, l'ooxène survit. Sinon, et cela arrive la moitié du temps, il dégénère puis disparaît sans laisser aucune trace ni aucune séquelle... mais cela ne se produit pas tout de suite, seulement vers l'âge de deux ans. Dans l'autre moitié des cas, l'ooxène deviendra proxène à la puberté, d'habitude au début de celle-ci.

- Et s'il y a ception, quand l'enfant a douze ou quinze ans...

- ...le proxène quadruple une seconde fois de volume et devient enxène. Et surtout il en jaillit l'ecxène, une nuée de filaments qui va imbiber tout le système nerveux, lancer des antaxones vers les synapses et proliférer jusqu'aux quatre coins de l'organisme. Les filaments hertziens ne dégénèrent pas, ils renforcent même leur fonction pour rendre l'hôte humain conscient de la proximité d'autres hôtes. C'est ainsi qu'un Bleu SAIT si un humain proche est un autre Bleu, voire un Orange cevable. Il ressent une espèce de léger choc, une impression indéfinissable qu'il y a quelqu'un là, même s'il ferme les yeux.

- Tandis qu'en l'absence de choc, il s'agit d'un Orange normal ?

- Ou, qui sait ? d'un ex-cevable raté. Ou UNE ex-cevable ratée, qui peut mettre au monde d'autres cevables. Impossible de reconnaître un adulte doté d'un proxène.

- Et pour ceux devenus bleus, la lorition ?

- La lorition résulte de l'interaction entre cerveau et ecxène. Mais il est clair que l'enxène est le maître d'oeuvre.

- Le vrai cerveau de l'histoire ? Mais un cerveau minuscule, non ?

- Au total, un Bleu contient peut-être cent grammes de xène, dont trois quarts d'excène. L'excène dépasse rarement une trentaine de grammes, ce qui fait pourtant beaucoup pour un espace exigu comme le troisième ventricule ! L'excène n'y tient qu'en repoussant les parois avec des sortes de rayons cartilagineux, apparemment pour permettre au liquide céphalo-rachidien de continuer à baigner son voisinage.

- Tout cela doit donner à ce troisième ventricule un aspect inhabituel ! Donc... le xène est visible avec un tomodensitomètre ? au scanner, quoi ?

- Oui, ou plutôt il serait visible si nous n'avions pas truqué tous vos scanners depuis longtemps. Et inutile de les démonter, vous n'avez pas la technologie qui vous permettrait de repérer quoi que ce soit.

- Mais une opération chirurgicale du cerveau peut débusquer le xène ?

- Si vous essayiez de prélever des fragments de matière cérébrale à des fins d'analyse, vous n'y trouveriez rien. Car un morceau d'excène isolé de son excène s'autodétruit chimiquement en quelques instants, ne laissant à sa place que d'anonymes déchets. La xénolyse, comme on dit. Elle existe à plus grande échelle au niveau de l'excène : toute opération ou tout accident endommageant le troisième ventricule cause invariablement l'anéantissement du xène. S'il était à cet instant à l'état d'ooxène ou de proxène, l'hôte ne ressent rien et ne garde aucune séquelle. Au contraire, la destruction d'un excène entraîne une mort cérébrale, avec un cerveau littéralement frit comme si la victime s'était mis la tête dans un four à micro-ondes ; par dégagement, intense et instantané, d'énergie chimique. Ceci s'est déjà produit accidentellement, comme en témoignent trois ou quatre articles enterrés dans vos revues médicales depuis cent trente ans. Vous n'avez rien soupçonné, bien entendu. Il ne restait pas de traces exploitables, seulement un mystère médical entre mille.

- Attendez ! Si je vous ai bien suivi, une opération chirurgicale visant le troisième ventricule permet de reconnaître un Bleu d'un Orange... et pas seulement de le reconnaître : l'Orange survit, et le Bleu MEURT. Une information inestimable... et infiniment dangereuse pour vous !

- Moins qu'on le croirait. Ce type d'opération n'est pas à la portée du premier infirmier venu, et les Bleus ont pris un maximum de précautions contre un risque trop connu. Tous vos médecins ne sont pas bleus, mais tous leurs appareils sont truqués. Surtout, les circuits administratifs qui permettraient de généraliser de telles enquêtes sont infiltrés, au-delà de tout espoir d'en tirer le moindre résultat tangible. Il restait bien quelques trous au moment des Entretiens, d'où une discrétion bleue temporaire ; on les a bouchés en quelques semaines. Révélez ! Plus aucun risque. Et avez-vous tiré au passage les conséquences de la situation ?

- Que voulez-vous dire ?

- Qu'un Bleu reste bleu jusqu'à sa mort. Impossible d'extirper l'excène sans tuer son porteur. Si la Surface arrive à vaincre les Bleus, il n'y aura pas de camps de rééducation, seulement des oubliettes ou des camps d'extermination. Et les Bleus le savent, depuis toujours. Jamais ils ne se sont fait d'illusions sur le sort qu'une défaite leur vaudrait.

Mais en ce jour ancien, où c'est moi qui découvre, je reste longtemps muet face à Aaa qui me parle du xène d'un ton redevenu neutre. Je pense à un défunt ami, qui parlait ainsi d'un ton clinique des métastases qui allaient l'emporter ; je songe à l'impensable épée de Damoclès suspendue dans la tête de chaque Bleu. Le courage de tous les instants qu'il doit leur falloir pour vivre ! Je me morigène vite de ma naïveté : la lorition leur permet de supporter sans mal cette angoisse latente, comme ces maladies miséricordieuses dont un effet secondaire assure l'apaisement du patient qu'elles tuent.

Je dois me secouer quand je prends conscience de l'impasse mentale où me conduisent mes souvenirs de l'ami disparu : je vois le xène comme une tumeur, une maladie fatale, une malédiction... alors que quelques jours plus tôt j'ai vu de mes yeux une personne plus âgée qu'aucun Orange l'a jamais été depuis la nuit des temps, et malgré cela pleine de vie et de santé et de lucidité... presque trop pleine, d'ailleurs ?

- Comment vos Fondateurs peuvent-ils être si alertes mentalement à cent trente ans passés ? Les neurones ne se régénèrent pas, ils disparaissent progressivement, et la sénilité finit forcément par triompher. Non ?

- Chez vous, en effet. Mais nos neurones à nous se régénèrent. Tous nos tissus nerveux aussi, d'ailleurs. Si je me brise la colonne vertébrale, je ne serai pas condamnée à vie au fauteuil roulant : la moelle épinière sera réparée en quelques semaines. Que je passerai dans un lit, car il faut bien que les os se ressoudent ; mais je récupérerai presque tout de suite ma sensibilité et ma motricité : l'excène, qui, lui, se régénère à vue d'œil, aura tôt fait de reprendre contact avec le bas du corps, et de suppléer à mon handicap en transmettant mon influx nerveux comme une moelle épinière de secours, en attendant la régénération de mes véritables nerfs.

Comme je découvre petit à petit la manne biologique que représente la présence du xène, je sens qu'en moi l'image du parasite cède la place à celle du symbiote. La lortion, le ralentissement de la décrépitude, la régénération nerveuse... et aussi, m'apprend Aaa, l'éradication des maladies mentales :

- Quand un malade mental ou un retardé est çu, il guérit ou rattrape le retard en quelques semaines au plus. Lorsque la lortion ne suffit pas, il s'agit, soit d'un sous-développement cérébral, qu'une croissance des neurones a tôt fait de compenser, soit d'un déficit enzymatique, que le xène pallie. Car l'xène constitue une usine chimique à lui tout seul, ce qui entre autres lui permet de se jouer des défenses immunitaires de l'organisme. Et au passage, nous soupçonnons qu'une bonne partie de ces informations que les xènes frais paraissent recevoir des xènes plus mûrs leur décrit la biochimie humaine, afin qu'ils puissent en vérifier la qualité, et au besoin remédier aux déficiences individuelles.

Au fur et à mesure des explications d'Aaa, je me découvre victime inconsciente du vieux mythe de la dualité corps-esprit. Je m'imaginai la spécificité bleue comme purement mentale. La longévité accrue aurait dû me dessiller les yeux, mais je la ressentais comme simple épiphénomène, sans trop m'interroger. Comme tant d'humains, je vivais dans la vieille contradiction que vous partagez sans doute avec moi : d'un côté, je sais intellectuellement que le cerveau est une machine électrochimique, sensible à d'innombrables substances psychotropes, alcool, neuroleptiques, somnifères, alcaloïdes... ; et d'un autre côté, je parle des déviations mentales ou des comportements asociaux en termes moraux, libre arbitre, bien et mal. Au fait, les Bleus se droguent-ils ? Jamais je n'ai vu dans la rue un Bleu avec une cigarette à la bouche ; mais j'en ai vu tituber, comme s'ils avaient trop bu... ou pris autre chose ?

- Vous buvez ? vous fumez ? vous prenez du LSD, de la cocaïne, ou pire ?

- Occasionnellement, ou pas du tout. Nous n'en avons pas besoin, Frank ! Les effets planants que recherchent les drogués sont à notre portée. Il nous suffit de le louvoir. Un mécanisme basé sur les antaxones, sans la dépendance chimique que vos drogues induisent dans les synapses.

- L'alcool et l'opium dans la tête, à volonté ! Et sans assuétude ?

- L'assuétude serait une systase. La Première Loi nous en protège.

Je m'inquiète du reste du corps et j'apprends que l'usine chimique que constitue le xène lui permet d'agir sur tous les recoins de l'organisme avec autant d'efficacité que sur le système nerveux, vainquant bien des maladies physiques de l'hôte : car le xène a les moyens de réagir promptement aux attaques bactériennes ou virales.

- La peste, le choléra, le typhus, la lèpre, la syphilis, le paludisme, la bilharziose, la diphtérie, le scorbut et toutes les avitaminoses : le xène ne se contente pas de réagir, il prévient. Et en période faste, il entrepose des oligo-éléments en molécules-cages. Car il synthétise mais ne transmute pas. Ingénieur et non magicien.

L'énumération des fléaux m'a laissé froid, mais je m'en secoue. Après tout, y a-t-il si longtemps que la médecine orange sait les combattre ? À l'époque, vers 1860, où apparaît l'humanité bleue, la vaccination est une acquisition fraîche, encore objet de scepticisme ; les antibiotiques sont à venir, et les microscopes de Koch, Hansen, Pasteur, Yersin n'ont pas encore débusqué les germes pathogènes. Alors, imaginez quel miracle est le xène pour un cevable malade, agonisant, à la dernière extrémité, devenu une loque grelottante et cachectique, abandonné des hommes ; mais que sa ception fait renaître, arrache in extremis à l'abîme, transforme en un convalescent hâve mais souriant.

Mais l'action du xène va beaucoup plus loin que vos inoculations vous permettent de le faire, comme Aaa me l'apprend dans la foulée :

- Le xène réagira également aux effets d'une inhalation de gaz toxique, d'une injection de venin ou d'une ingestion de poison. Chaque substance mortelle suscite une riposte idoine et se fait victorieusement contrer, sauf si l'attaque est réellement trop massive. Mais je peux avaler deux grammes de cyanure et survivre... ou un litre d'alcool et rester sobre. Cela a déjà aidé pas mal de Bleus à la Surface !

Mais elle a vu mon effort pour apprécier à leur juste mesure l'impact de maladies que le monde riche a oubliées ; et elle continue d'énumérer :

- Songe aussi aux maladies contre lesquelles la Surface est démunie, la plupart des cancers, la sclérose en plaques, la chorée de Huntington ou la virolympocytose... Non, tu ne peux pas connaître celle-ci. Un virus nouveau en train de fermenter en Afrique Centrale. Vous n'en connaissez rien encore, mais il risque bien de déferler sur le monde dans les cinquante prochaines années. Nous nous l'inoculons, pour en apprendre plus sur lui. Pas assez, hélas !

- Un mal nouveau et inconnu ? Tu n'as pas lu trop de romans ?

Elle me regarde si gravement que je baisse la tête.

- Une horreur, dit-elle. Pas une maladie, une attaque contre les agents de l'immunité, qui laisse l'organisme nu et désarmé. Un peu contagieux, pas trop, mais par le sexe et par le sang, aussi les premières victimes seront-elles sans doute les homosexuels et les drogués. Juste ce qu'il faut pour faire fantasmer le subconscient orange et retarder la mobilisation des médecins et des chercheurs. Les virus sont imprévisibles, et celui-ci peut disparaître de lui-même. Dans le cas contraire... on peut s'attendre à des dizaines, peut-être des centaines de millions de morts en un demi-siècle.

J'essaie d'imaginer. Le chiffre me dépasse trop. Je dis lentement :

- Mais si le xène sait s'y opposer chez un Bleu... vous pourrez trouver comment, identifier le contrepoison, guider discrètement...

Mais elle secoue tristement la tête :

- Le xène n'agit pas par simple diffusion aveugle d'une substance qu'on pourrait isoler et reproduire. Le xène façonne des agents biochimiques, des quasi-cellules, des xénocytes comme nous les appelons, qui agissent de façon presque intelligente. On peut les extraire du sang et même les injecter à un Orange, mais ils s'autodétruisent immédiatement. Parfois, rarement ! nous avons pu après des années d'effort identifier un produit actif utilisé par les xénocytes, et encore faut-il le synthétiser. Nous guérissons de la virolymphocytose, certes, comme de toutes les maladies non foudroyantes ; mais nous ne pouvons pas en faire bénéficier le monde orange. Nous cherchons ! Cela, je puis te le garantir.

Aaa se tait un moment. Je médite, longuement, puis je murmure :

- Vous cherchez, me dis-tu. Pourquoi chercher ? Quand on a un guérisseur absolu au fond de la tête, pourquoi même vous encombrer de médecins ?

- Pour comprendre les mécanismes d'action du xène. Pour pouvoir l'aider quand il nous guérit, et pour pouvoir vous aider un jour. Et encore une fois, le xène ne fait pas de miracles. Quand un accident coupe les deux jambes à quelqu'un, xène ou pas, il mourra exsangue si personne ne peut intervenir vite. Mais il est vrai que dans la plupart des cas notre médecine tend à se faire simplement "retardante". Nous gelons la maladie, pour laisser au xène le temps d'agir.

- Même limités, la Surface aurait bien l'usage de vos progrès médicaux. Geler un cancer !

- Le geler un mois ou deux. Et dans dix ou vingt ans, si les progrès se poursuivent, le geler un an... et alors ? Une rémission sans suite, sauf s'il y a un xène pour intervenir.

- Et je suppose que le xène fait repousser les membres coupés, comme il le fait pour vos nerfs. Si tu perds un doigt...

- Non. Désolé de te décevoir. Nous espérons parvenir un jour à la régénération de membres amputés, mais ce sera un exploit à nous.

S'il est incapable de reconstituer les organes perdus, le xène offre, en revanche, la maîtrise de la douleur :

- La douleur résulte visiblement de l'évolution : l'être vivant sensible à la douleur peut grâce à elle se savoir agressé et fuir la cause de la lésion. Sans la douleur, un prédateur pourrait le manger quand il dort. Mais que la douleur persiste même après avoir fini de remplir son rôle, voilà un vilain tour que la nature a joué aux animaux ! Sauf aux Bleus, qui peuvent, au choix, couper carrément les messages douloureux ou s'en abstraire, je veux dire continuer à les percevoir, mais pas comme quelque chose de pénible ou de désagréable.

- Donc, on ne peut pas torturer un Bleu ? La torture mentale ne doit pas être efficace, je suppose, mais la torture physique non plus ?

- En effet, comme s'en apercevra sans doute un jour un bourreau orange. Infiltrés comme nous sommes à la Surface, il est pourtant déjà arrivé à plusieurs d'entre nous de se faire affreusement maltraiter. La consigne est de feindre en limitant les dégâts objectifs autant que possible.

J'assimile que pour ses porteurs, le xène constitue un quasi-miracle, qui les libère d'un seul coup de la majeure part des tragédies biologiques de l'humanité. Fascinant, irrésistible... comme toutes les grandes tentations fatales ?

- Si chacun pouvait devenir bleu, dis-je rêveur, qui hésiterait ?

Alors, elle me révèle (comme vous allez l'apprendre, pendant ces deux minutes terribles où les Entretiens basculeront) les efforts démesurés, les sacrifices inouïs auxquels ils se contraignent pour pouvoir élargir leur fragile assise. Vous n'avez pas eu les détails techniques ; moi si, maintenant que je connais le xène. Mais la tête me tourne à l'idée d'un monde devenu bleu, maintenant que ma rêverie menace de se matérialiser ; et une brusque angoisse m'empoigne.

- Aaa, dis-je lentement, le xène a constitué une bénédiction pour vous, comment en disconviendrais-je ? Je comprends bien que vous vous obsédiez de sa rareté, que vous cherchiez ardemment à étendre ses bienfaits à de plus larges pans de l'humanité. Vous vous y vouez, corps et âme, depuis un siècle. C'est votre intérêt, semble-t-il, puisque le monde orange ne peut que vous rejeter. Mais c'est, surtout, l'intérêt du xène. Supposez que vous réussissiez, que l'humanité entière devienne bleue... puis que le xène mute une fois de plus, que sais-je ? triple de taille en faisant au passage exploser tous les cerveaux. Ou décide de se suicider collectivement, parce que tel était son but ultime. La mort de l'humanité !

J'ai découvert tout seul la dimension collective de la tragédie bleue possible. Elle me lance un long regard grave et murmure :

- Nous savons, Frank, nous savons. On ne met pas tous ses oeufs dans le même panier, dit la sagesse populaire. Si nous devons jamais arriver au résultat que nous poursuivons... il faudra laisser orange une partie de l'humanité, pour que quelqu'un puisse reprendre le flambeau, au cas où.

- Les enfants, dis-je...

- Un enfant prépubère est orange, oui. Mais imagines-tu un monde laissé aux seuls enfants, livrés à eux-mêmes et devant repartir de zéro ? As-tu lu "Lord of the Flies", de Golding ?

Je fais signe que oui. Les enfants de Golding, si ordinaires, et leur chute, si rapide et si logique, dans la superstition, la barbarie et le meurtre ; avec, volontairement dérisoire, un dénouement heureux laissant intacte l'impression du désastre inévitable. Aaa martèle :

- Il faut des adultes. Il faut assez d'adultes pour atteindre une masse critique qui permettra à une société industrialisée de survivre dans un monde vidé des ressources non renouvelables les plus accessibles. Et il ne faut pas n'importe qui. Il faut assez de diversité pour que la confrontation fasse richesse et assez de tolérance pour ne pas recommencer les conflits entre identitarismes bornés. Au moins trois cents millions de personnes de toutes ethnies, dans tous les coins de l'oekoumène.

- Vaste programme, dis-je éberlué. Et comment vois-tu la coexistence de ce monde "post-orange" avec le reste bleu de l'humanité ? Un apartheid ?

- Ce sera dur, dit Aaa avec un pâle sourire, très dur. Et au fait, nous ne disons pas "post-orange" mais "chlore", oui, comme le gaz, de la racine grecque qui veut dire "jaune-vert", la couleur à mi-chemin dans le spectre entre le bleu et l'orange ; car l'empreinte bleue marquera cette humanité neuve, profondément, inévitablement.

Je tente de réfléchir, mais sans grand succès. En une heure, je viens d'en apprendre tant que mon imagination en est saturée. Aaa continue :

- Par exemple, un Chlore pourrait rester orange, disons, jusqu'à ce que ses enfants soient élevés...

- Ah bon, dis-je, on se reproduirait tout de même. Avec votre longévité déjà insolente et qui croît encore à vue d'oeil, on se serait attendu à une interdiction totale des naissances. Merci pour eux.

- Frank, comment veux-tu ? Si l'humanité chlore doit jouer le rôle de la bouée de sauvetage de l'espèce, elle doit vivre de façon aussi autonome que possible, mais avant tout elle doit vivre tout court. Si elle ne se reproduit pas, elle s'éteint. Et l'absence d'enfants serait péniblement vécue. Un Bleu leut bien se passer de se reproduire, pas un Orange.

- Et tu penses vraiment qu'un Chlore se satisfera d'une vie de deuxième classe en lisière d'une humanité bleue bénie de tous les dieux ? Un Nouveau Tiers Monde ? L'envie, le dépit, la désespérance... Trouverez-vous même des volontaires pour commencer ?

- Tu ne m'as pas laissée finir ! Un Chlore atteignant, disons cinquante ans, se ferait cevoir, pourrait commencer une seconde vie dans ce monde fabuleux. C'est l'inaccessibilité qui frustre, plus que l'attente.

- Un peu simpliste, non ? Cela me fait penser à ces gens qui rêvent d'un héritage futur, passent leur vie à l'attendre, et ne l'obtiennent enfin que quand ils ont passé l'âge d'en profiter. Bien tard, cinquante ans, pour refaire sa vie !

Aaa me regarde, avec cette compassion que je lui verrai souvent quand elle évoquera le drame de la condition orange. Elle dit doucement :

- Frank ! Même si c'est un Chlore las, amer et désabusé qui s'endormira, l'homme qui s'éveillera sera bleu. Il balayera d'un seul geste toute sa lassitude et toute son amertume, en émergera éclatant et riche et fort, comme un papillon qui fait jaillir d'une lourde et terne chrysalide ses couleurs vives et sa légèreté. Si la vieillesse est tragédie, c'est une tragédie orange. Lorsque tu reverras Magda Sheffield, demande-lui de se loucher enfant, regarde-la, écoute-la. Et tu comprendras... peut-être.

- Bon, dis-je ébranlé, on pourra extraire ses cinquante ans de sa tête, mais ils continueront à peser sur le cœur et à se lire dans les rides. Je devine que la beauté physique vous indiffère...

- Faux, sourit-elle, mais poursuis.

- ...alors je trouve profondément triste que la tête s'épanouisse quand le corps s'est racorni. Quelque chose a été perdu, à jamais.

Aaa me regarde pensivement et murmure :

- George ne t'a jamais expliqué le X derrière son nom ?

- Non, dis-je surpris et tout de suite inquiet, sauf que je me souviens que peu avant ta venue, il m'a suggéré de te poser un jour la question. Alors... que veut dire ce X ?

Mais elle secoue la tête d'un air résolu :

- Pas le xène et CELA le même jour. Enfin sache déjà que ton inquiétude a une réponse. Je t'expliquerai plus tard.

Je n'insiste pas, irrité de ces cachotteries mais en même temps comme soulagé de ne pas devoir affronter immédiatement un second défi mental. J'en reviens à l'humanité chlore, et je m'exclame :

- Tu as des réponses à chaque problème et pourtant tu as dit tantôt que la coexistence bleue-chlore sera très dure. Explique-toi !

- Tu as mis le doigt dessus en comparant le Chlore à un futur héritier. Songe aux effets délétères de la perspective d'un héritage ! Refus de la lutte, insouciance du lendemain, perte de l'autonomie, alors que justement la raison d'être de l'humanité chlore est de reprendre le flambeau si les Bleus se dissolvent ! et un flambeau bien alourdi par le poids du regret de l'héritage envolé. Sans compter la charge presque oubliée des vieux, qui, au lieu de prendre un nouvel essor, déclineront, en rageant contre le sort qui les accable. Facile d'entretenir un faux-semblant de relève, mais le doigté qu'il faudra pour lui donner de la robustesse et de la consistance !

- Il n'y a pas le feu, finis-je par dire avec une légèreté feinte. Vous êtes loin de pouvoir avaler le monde.

- Cela nous dispense-t-il de nous en inquiéter déjà ?

- Non, bien sûr... J'en arrive à me demander s'il ne vaudrait pas mieux pour tout le monde que vous émigreriez en masse sur une autre planète, en nous laissant nous débrouiller seuls ici.

- Plus de trois millions de personnes ? Sais-tu combien de milliards de dollars il a fallu pour déposer une poignée d'hommes sur la Lune ? Et ne me parle pas de nos quarante ans d'avance, cela ne change pas le nombre des quadrillions de joules nécessaires.

- Vos thergateurs...

- Des thergateurs embarqués, c'est ta suggestion ? Non merci, d'ailleurs il n'y a pas assez de lithium pour cela sur le globe. Une bonne idée de science-fiction des années trente, note bien ; mais dans la réalité, pas avant le vingt-troisième siècle, si tout va bien. Un "si" monumental.

Je dois m'être renfrogné, car elle poursuit plus gentiment :

- Désolée, Frank, mais s'il existait une solution miracle, nous serions déjà occupés à nous échinier dessus. Je ne peux pas te demander de nous souhaiter bonne chance dans la voie que nous avons choisie... mais sois sûr au moins que nous nous préoccupons très fort de ses conséquences.

Un silence tombe, et je pense à la mystérieuse présence cachée qui me fait face. Sait-elle ce que nous en avons dit ? Qu'en pense-t-elle ? Mais mes questions ont-elles même un sens ?

L'essence humaine, immémoriale. Et soudain : le xène. Les déchirements dans l'image de l'univers et de l'homme !

- Comment les religions ont-elles vécu le xène ? dis-je lentement.

- Pour celles qui faisaient de l'homme une brique mineure de l'univers, sans grand mal. Pour celles débordantes de grandioses certitudes, avec de la douleur ; un accouchement au forceps d'une religiosité plus humble et moins prompte à limiter les actions et les desseins du Créateur. Les fondamentalismes ont spécialement souffert, puisqu'ils se nourrissaient d'immuable, et que le xène a bouleversé la nature humaine. Les recettes éternelles d'il y a vingt siècles ont soudain perdu de leur pertinence !

- Vraiment ? dis-je sceptique. J'ai connu un fondamentaliste au collège. Il me laissait rêveur. Rien ne pouvait entamer ses certitudes. Même pas agressif, non : il écoutait tout avec un sourire amusé et patient, et il reprenait sa litanie dès que son interlocuteur s'interrompait à bout de souffle. Les théories des autres glissaient sur sa cuirasse mentale, et même les faits dérangeants, qu'il affectait de ne pas voir. Un jour, on l'a mis en face d'un gauchiste aussi muré que lui. Un double monologue, bien sûr, mais finalement plus oppressant que comique.

- Certes, Frank. Mais quand tu t'éveilles bleu ? et qu'une présence rôde en toi, à l'intérieur de ton armure, une présence qui se rit des parois de ta citadelle ? Et n'oublie pas : tu t'es bâti ces murs pour garder les autres dehors, mais aussi pour t'empêcher de sortir. Et alors, quand tu découvres que tu sais voler ? et, pire ! que tu ne peux PAS t'empêcher de voler ? que tes ailes t'emportent, hurlant, et te jettent dehors ?

- Je me dirai que c'est le Diable qui me tente, qui cherche à m'écarter du droit chemin.

- Ou bien que c'est Dieu qui enfin t'illumine ?

- Le xène... ange ou démon ?

- LA question, bien sûr. Le bouleversement personnel est si fondamental qu'un croyant ne peut qu'y voir le doigt de Dieu ou du Diable. Un athée y verra une autre de ces surprises que ménage l'univers à l'homme, mais un croyant y cherchera un sens. Quelques-uns n'y trouvent que le démon, d'où parfois un suicide de nouveau-çu, le seul recours contre la damnation puisque le xène est inextirpable.

Elle reste un moment silencieuse, et je tente d'imaginer le désespoir du mystique qui se croit possédé ; mais je renonce, n'arrivant pas à mêler l'oraison et désespérance. Aaa conclut :

- Mais l'immense majorité y reconnaît Dieu, et accepte son nouveau sort avec la sérénité voulue... ou plutôt l'ourue.

- Mais quand même ! La distanciation que permet, qu'impose la civitanie ! Comment les religions traditionnelles peuvent-elles survivre à ce choc ? Pourquoi pas un scepticisme général, un rejet des vieilles idées ? Et ne va pas me dire que les religions ont eu des siècles pour s'accoutumer à absorber toutes les turbulences ! Pas CELLE-CI !

Aaa me regarde longuement, finit par hocher la tête :

- Même celle-ci, contrairement à ce que tu pourrais croire. Les grandes questions restent là, inchangées. Que sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Et si certaines cultures avaient repoussé dans l'ombre ces interrogations gênantes, le xène les a illuminées, d'un éclairage neuf. Pourquoi le xène ? Et pour quoi ?

- Alors, au moins des religions neuves ?

- Guère, même si cela te surprend. En un sens, comme s'il y avait déjà bien assez de religions pour qu'il en surgisse de nouvelles ; mais aussi pour ne pas rompre le contact entre vous et nous de façon irrémédiable. Vos grandes religions prospèrent ici, mais en s'intériorisant nettement et en perdant de leur obsession des rituels. Un esprit orange a besoin de rituels juste comme un amputé a besoin de béquilles. La ception nous désampute.

- Donc, malgré le xène, ou peut-être à cause de lui, on trouve toujours chez les Bleus des juifs, des chrétiens, des hindous ? Rien de NEUF ?

- Si, des surgissements et des sectes provenant principalement des religions monothéistes. Par exemple, les Témoins de la Pentecôte, qui pensent que la Pentecôte originale, les "langues de feu" sur les têtes des Apôtres, constituait une première apparition du xène, avortée parce que les conditions économiques et démographiques bloquaient sa progression. Ou les Juifs Ultimes, pour qui le xène EST le Messie. Les Compagnons du Visage Immuable sont apparus plus récemment. Mais, l'un dans l'autre, ces mouvements demeurent relativement marginaux.

- Comment se répartissent, en pourcentage, les religions chez vous ?

Très américaine, ma question ! et typique du goût immodéré des statistiques de mes compatriotes. Mais
Aaa se contente de sourire largement :

- Tu apprendras vite que c'est une question absurde que tu poses là.

INTERMÈDE : MAGDLN

Je m'appelle Magdln Xmth Mrl. N'essayez pas de prononcer. Et comme je devine que c'est ma fonction qui vous intéresse plutôt que moi, je vais m'abstenir de parler de mes sept maris et de mes dix-huit enfants. Bien sûr que je plaisante ! Si vous prenez toujours au premier degré ce qu'on vous dit ici, vous n'avez pas fini de sursauter.

Le xène ? Vous avez en face de vous une "spécialiste", ce qui signifie que j'en ignore un tout petit peu moins que la moyenne. Encore ne suis-je qu'à moitié sûre de ce que je sais. Si j'apprends demain que tout le monde s'est magistralement trompé, je serai la dernière surprise. Et ne prenez pas cet air déçu. Au moins, je peux vous donner quelques détails historiques.

Que les Bleus aient eu quelque chose de spécial dans le cerveau, cela est toujours allé de soi. Et s'il y avait eu la moindre hésitation, les cerveaux frits de Bleus morts de maladie ou d'accident en auraient vite fait justice. Mais l'examen direct se traduisant par la mort des volontaires, tout progrès était compromis. Seule la découverte des rayons X, en 1891 (quatre ans avant Röntgen), nous a permis d'aller plus loin. Et même alors, les efforts qu'il a fallu ! Vers 1905, un nouveau volontaire s'est fait enlever le sommet de la boîte crânienne puis a immédiatement plongé dans une cuve d'azote liquide ; eh bien, la xénolyse a été encore plus prompte que la solidification des tissus. Un mort pour rien. C'est dire que le courage et l'obstination ne suffisaient pas ! Il a fallu que des techniques plus élaborées voient le jour pour que nous parvenions à progresser enfin.

Chacun des effets biochimiques du xène a fait l'objet de centaines de millions de jours d'étude, tout spécialement le vieillissement ralenti. La première grande découverte remonte à 1912. Et aussi trivial que cela puisse paraître, elle résultait de l'examen systématique des excréments des Bleus, durant des années, par toutes les méthodes possibles. On y a trouvé à l'état de traces ce qu'on a appelé des géodanes, des molécules formées de carbone pur dont les atomes sont disposés à la surface d'une sphère, comme un ballon de football européen. Personne n'imaginait que pareille forme de carbone était concevable ! D'ailleurs l'identification a tardé : le poids moléculaire dépassait obstinément ce que les analyses prévoyaient... et quand on a enfin compris pourquoi, ç'a été une bombe.

Car les géodanes contenaient deux pour cent de carbone 14.

Vous ne sursautez pas ? Vous avez tort. Le xène recourt à des méthodes physico-chimiques invraisemblables pour repérer le carbone 14 ingéré ou inhalé, il l'intercepte et l'élimine, modifiant donc progressivement la distribution isotopique du carbone dans l'organisme. Trois ans après sa ception, un Bleu ne contient, à toutes fins utiles, plus que du carbone 12, non radioactif. Par parenthèse, une vie souterraine en autarcie mènerait à un résultat similaire en coupant l'humanité du contact avec le carbone 14 produit par les rayons cosmiques et autres... mais il y faudrait cent mille ans. Pas une expérience aisément réalisable.

Voilà comment, en 1912, nous avons triomphalement mis le doigt sur un mécanisme secret... et comment nous nous sommes fourvoyés. C'était bien un ralentisseur de décrépitude, mais cela n'expliquait pas pourquoi un adolescent évoluait moins vite dès la ception, et pas seulement deux ou trois ans plus tard. On avait une fois encore sous-estimé la complexité du xène. Nous en sommes devenus plus humbles, et nous nous sommes remis à la tâche.

Vous avez appris nos quelques résultats. Somme toute, plutôt maigre !

Si nous avons pu PARLER au xène ? Comme le remarquait Wittgenstein, si un lion pouvait parler, nous ne le comprendrions pas ; entendez que nous voyons le monde trop différemment du lion pour qu'un vocabulaire commun soit concevable. Pourtant, un lion est un mammifère doté des mêmes sens que nous, avec un corps de même structure. Alors, un xène !

Et malgré tout, nous avons tenté, en un sens, de parler à un xène. Il faut vous dire que des xènes assez proches s'échangent des informations hertziennes selon un protocole immuable. Aussitôt que deux xènes sont à portée l'un de l'autre, disons à moins de dix mètres, l'un des deux envoie en deux minutes environ douze kilobits à l'autre, qui attend trois minutes puis lui renvoie douze kilobits, et ainsi de suite, tant qu'ils sont proches. Jamais les deux xènes n'essaient de parler en même temps, et de deux xènes donnés c'est toujours le même qui parle le premier. Et ce n'est pas transitif : si A parle avant B et B avant C, on aurait tort

d'en conclure que A parle avant C. Aucune hiérarchie chez les xènes, ou alors pas d'une nature que nous puissions comprendre.

Mais ces messages hertiens, on peut les intercepter, bien sûr. En un siècle, nous avons accumulé des téraoctets de messages, et nous les avons tournés et retournés, en tous sens, individuellement et collectivement, y cherchant des schémas, des corrélations, des répétitions, sans jamais de succès. Toutes les analyses statistiques concluent que les émissions des xènes sont des séquences aléatoires de bits, alors qu'il est criant qu'ils s'échangent de l'information. En désespoir de cause, nous avons bien tenté de "rejouer" à un xène le message enregistré d'un autre. Une expérience répétée des milliards de fois, littéralement ; sans jamais la moindre réaction du xène sollicité...

À force d'acrobaties techniques et de sacrifices humains, nous sommes arrivés, en 1934, à figer un xène... dans de l'hélium II. Et nulle part ailleurs : la xénolyse reflambait sitôt qu'on dépassait 4 degrés Kelvin. Procéder à des analyses chimiques dans de l'hélium liquide ressortit au cauchemar, mais nous n'avions pas le choix.

Bien entendu, on a progressé dans l'expertise des détails techniques, comme de certaines macromolécules frappantes dont on soupçonnait depuis toujours qu'elles contenaient de l'information codée. Maintenant, on en est sûr, depuis qu'on a découvert une validation par un code de Hamming reproduit en multiples exemplaires dans la molécule. On a identifié les agents correcteurs : des espèces d'enzymes complexes qui balaient inlassablement la molécule sur toute sa longueur en "calculant" chimiquement le validateur et en le comparant avec ses versions qu'ils trouvent dans la molécule. En cas de divergence, l'enzyme identifie les bits endommagés et va les rectifier.

Cette information codée semble enregistrée sous une forme compressée ; on a fini par y trouver l'équivalent chimique d'une combinaison d'algorithmes de Huffman et de Lempel-Ziv (pour utiliser votre vocabulaire). Selon certaines estimations, un seul enxène détiendrait dans l'ensemble de ses macromolécules cinq cents exaoctets d'information... autant que ce que le monde orange serait arrivé à produire si chaque homme avait voué chaque seconde de son existence à écrire, dès le jour où l'écriture fut conçue. Cinq fois dix puissance VINGT bits pour chaque enxène. Et trois millions et demi d'enxènes. Je vous laisse calculer.

Ce que les xènes peuvent bien entasser dans ces réservoirs colossaux ? Voilà qui nourrit depuis toujours des conjectures échevelées !

Certains pensent que ces milliards d'exaoctets hébergent le détail d'un Plan un billion de fois plus compliqué que celui qui s'abattra bien sur la Surface un jour ou l'autre ; un Plan dont les Bleus seraient un vague pion sans guère d'importance, la pièce d'un puzzle cosmique. Le passage de l'Orange au Bleu pourrait se révéler une simple étape, de la larve à la nymphe... en attendant quelque inconcevable imago.

D'autres, et ce sont parfois les mêmes, pensent, accrochez-vous bien ! que le xène enregistre en continu une copie de sauvegarde du cerveau de son hôte. Et ils ont des arguments : lorsqu'un accident lèse un fragment du cerveau d'un Bleu, même dans des cas gravissimes comme la perte d'un tiers de l'encéphale, la victime s'en remet totalement. Et je veux dire par là non seulement que les parties perdues repoussent, mais aussi que le Bleu récupère l'intégralité de ses capacités et de ses souvenirs dès que le cerveau est reconstruit, comme si le xène avait su régénérer ses synapses dans l'état précis d'avant la lésion.

Je pourrais vous demander de vous associer à notre recherche, mais je doute fort que vous puissiez émettre des suggestions neuves. On a empli des millions de volumes, ou du moins leur équivalent numérisé, avec les études et les échecs de myriades d'investigateurs pendant des décennies entières. Je vous ai dit que nous avons réalisé quelques progrès, oui ; et pourtant, au total, nous avons à peine égratigné le problème !

Et si cela vous déçoit d'en avoir appris si peu... vous êtes en bonne compagnie.

AUJOURD'HUI : JOUR J + 4

Parmi les multiples retombées de la Phanèrese, quelques cas pénibles : ceux qui, comme Donald Van Eeuwen en Georgie, se sont retrouvés parents d'un Envoyé ressurgi des morts ; ils l'ont clamé, pour le regretter bien vite : même s'ils n'ont rien à se reprocher, ils se retrouvent de facto semi-parias, confusément suspects, surveillés par la police. Pire, leur exemple donne à nombre de personnes récemment endeuillées le fol espoir de revoir le proche qu'elles pleurent : et si sa mort aussi n'avait été qu'un coup monté pour soustraire un nouveau-çu ? Mais mieux vaut ne pas trop exprimer cet espoir, face à l'hystérie collective. Plutôt mort que bleu ! hurlez-vous, modernisant l'antique slogan (dont l'original rimait mieux en anglais). De toute façon, ne vous faites pas trop d'illusions : toutes les fois qu'un Orange est réellement indispensable à l'équilibre économique ou psychologique de ses proches, le Bleu qu'il devient reste à la Surface. Ne "meurent" que ceux qui peuvent se permettre de mourir.

Vous vous réveillez dans un monde passé sous rigide surveillance. Les militaires ont jailli de leurs casernes, gardent farouchement les hauts lieux du pouvoir. L'état d'urgence s'est universalisé, à l'exception de quelques pays rares et minuscules (le plus grand est le Costa Rica). Un changement qui n'est guère sensible que dans les pays pluralistes : dans les autres, l'armée était déjà si visible ! Tous ces grands déploiements ne contrarient bien sûr nullement le Plan, qui les a intégrés de longue date. Les comploteurs sont déjà infiltrés dans les palais que la troupe protège contre d'imaginaires intrus venant de l'extérieur. En revanche, les patrouilles omniprésentes découragent petite et grande criminalités bien mieux que le petit nombre des Bleus ne pourrait y prétendre.

Mais vous ignorez tout cela. Vous voyez les blindés, les officiers au regard froid et aux dents serrées, les soldats le doigt sur la détente. Si vous travaillez dans un centre du pouvoir, fût-ce comme balayeur, on vous dévisage avec méfiance, on exige vos papiers, on surveille tout ce que vous faites. La vie continue, certes, mais qu'arrivera-t-il demain ?

Vos espaces de liberté se sont rétrécis. L'Internet même a été écrasé sous le dais de plomb de l'urgence d'État. Vous le croyiez invulnérable de par son extension et sa complexité, mais vous découvrez vite que les connexions ne s'établissent plus, ou que des mots de passe sont soudain exigés : vos autorités gardaient en réserve tous les verrous nécessaires et les ont mis en place sans plus de délai. Les sites Web et les forums consacrés aux Bleus s'éteignent après une brève explosion. La floraison reviendra, mais vous l'ignorez encore et restez figés devant vos écrans vides. Il reste certes les télévisions, mais qu'en croire ?

Je contemple votre monde éperdu, et ma gorge se serre. Une fois, il y a longtemps, bien longtemps ! quand je traînais un spleen d'adolescent à Evansville, un jour où je laissais défiler avec ennui des programmes de télévision trop semblables, je me suis retrouvé spectateur occasionnel, mais aussitôt captif, d'un combat de boxe. Une rencontre pathétiquement inégale, où le vétéran tenant du titre chancelait, face à un challenger implacable, un plus jeune qui lui assenait, unilatéralement, interminablement, des coups meurtriers. L'ancien tenait bon, à force de volonté, à force de refus de céder, mais on lisait dans ses yeux que chaque coup suscitait en lui une incrédulité nouvelle.

C'est une même impression que je ressens à vous regarder, paniqués et enfiévrés. Pourtant, à l'opposé du boxeur fourbu qui titubait solitaire au centre de la foule vociférante, vous êtes nombreux ; et pour une fois heureux de l'être, réconfortés par le tumulte de vos cris entrecroisés, communiant improbablement par-delà les peuples et les cultures, même si je sais que seule la conjoncture nourrit votre fraternité soudaine. Une fraternité prévue et voulue par le Plan. Vous hurleriez de le savoir.

Aaa à mon côté, nous vous regardons, les doigts impossiblement agiles de ma compagne volant sur les touches du clavier. Et George vient nous surprendre, prisonniers fascinés de votre spectacle.

- Venez, dit-il seulement.

Silencieux, il nous entraîne, vers la lisière de la Centrie, vers les lieux déserts où seules des fulgurations vagues sur les murs rappellent que l'esprit de la cité souterraine veille sans trêve.

Des galeries inclinées, au sol strié, sauvagement fonctionnelles ; des couloirs d'évacuation prêts depuis un siècle pour tous les cataclysmes. Des bifurcations marquées de panneaux fluorescents, des escaliers entre des toboggans. Un silence de tombe où claquent nos pas. Invinciblement, j'imagine la marée bleue qu'amènerait ici une apocalypse prochaine. Pas une foule : une marée fluide, muette, disciplinée jusqu'à l'inhumain. Si je puis en parler, c'est que je les ai vus pendant les exercices, quand des fleuves d'hommes déferlaient en silence, sans nulle turbulence, les civières des malades volant à bout de bras au-dessus des têtes.

(Et si vous bronchez à ce mot d'exercice, si vous croyez que la panique les saisirait dans une vraie urgence... j'ai aussi contemplé les images d'archives des rares catastrophes véritables, et je SAIS que la réalité ne les raidirait que plus. J'ai vu les victimes des incendies, ceux que le sort avait placés aux derniers rangs des fuyards convergeant vers la sortie salvatrice. Là où un Orange ordinaire se serait aveuglément jeté en avant, bloquant le flot, entraînant dans sa mort ceux, mieux placés, qui auraient pu survivre... ils se laissaient délibérément brûler vifs, faisant de leur corps noirci, jusqu'à leur dernier souffle, l'écran qui accroîtrait le nombre et les chances des rescapés. Héroïsme bleu allant de soi, automatique, inévitable. Même la menace de la mort imminente ne peut prévaloir sur les exigences de la civitance.)

Un quai comme celui d'un métro de grande ville, semblable et pourtant différent, sans l'odeur de la foule morne, sans la crasse du vandalisme et de l'indifférence. Une rame qui nous attend, où nous montons, qui se met silencieusement en marche. Vous me trouverez l'esprit lent, mais ce n'est qu'alors que je comprends que nous quittons la Centrie. George et Aaa me sourient largement :

- Le bout du tunnel, Frank ! Ta première bouffée d'air frais, avant bien d'autres. Les prémices de ta phanèrese à toi.

Je me mets à ricaner, stupidement ; mais je sais que je sangloterai si je m'arrête de ricaner. Enfin je me reprends et j'arrive à parler :

- Mais pas encore la liberté, n'est-ce pas ? Ou un moment seulement, et vous qui m'encadrerez. Vous ne pouvez pas avoir confiance en moi.

Aaa me prend la main et dit gravement :

- Nous avons confiance. Mais tu restes orange, donc fragile ; et nous ne pouvons tirer de notre confiance les conséquences que tu désirerais. La civitance l'exige, même maintenant. De la patience, Frank, juste encore un peu ! L'impossible d'aujourd'hui est le possible du mois prochain, le certain du mois suivant. Même plus tôt encore, si tu te décides à faire le grand saut. Sinon... pour l'instant, profites-en sans plus.

Je me détends et j'examine curieusement le véhicule qui nous emporte. Luxueux, confortable, un palais sur roues ; mais à l'agencement étrange, que je ne comprends qu'en voyant un panneau "capacité en urgence : 600". Et on me désigne les multiples supports escamotables qui convertiraient au besoin la rame en boîte à sardines bleues. Mais maintenant, un siège moelleux me tend les bras et je m'y laisse tomber. Pas le moindre cahot pour révéler que nous fonçons à deux cents kilomètres à l'heure dans un tunnel creusé il y a un demi-siècle par les machines bleues : la sustentation magnétique, impeccable car asservie par des amas de processeurs, ferait douter qu'on bouge.

- Où allons-nous ? finis-je par demander.

- Devine ! dit Aaa avec un clin d'oeil.

Je cherche pour la première fois à consulter ma montre, mais je ne la trouve pas à mon poignet. Je l'avais enlevée, et je n'ai pas pensé à la remettre quand George nous a entraînés. Je peste, car ce n'est pas seulement une montre (j'y reviendrai). Aaa a surpris mon geste :

- Deux heures moins le tiers... du matin, bien sûr.

Par-delà la formulation (les Bleus comptent à l'occasion l'heure à la manière arabe), comprenez ce que cela veut dire : pour moi, que je viens à peine de prendre mon petit déjeuner, car je dors de dix-sept heures à minuit (en tout cas en temps normal : j'ai peu dormi ces derniers jours, sous l'effet des stimulants dont je me bourre pour suivre la Phanèrese) et pour vous, qu'il s'agit de l'heure de Greenwich : le wagon magnétique fonce à deux cents mètres en dessous d'endroits où règne le crépuscule. Mais rien à voir au-dehors, et mes compagnons se refusent à m'éclairer. Alors nous bavardons ; de vous, bien entendu, de tous vos émois et de la manière fabuleuse dont ils répondent exactement aux prévisions du Plan.

Détail intéressant, nous passons un quart d'heure à nous changer : une penderie, dans le véhicule, contient un riche assortiment de vêtements. En effet, un Bleu ne peut prendre le risque de se promener à la Surface habillé de textiles centriens. Indéchirables, infroissables, inusables, ignifugés, antistatiques, eux aussi ont des

décennies d'avance sur tout ce que vous savez produire. Cryptèse oblige, un Bleu se dépouille automatiquement de tout artefact révélateur avant d'affronter votre monde.

Le seul autre événement qui rompt la monotonie du voyage est un vague grondement qui dure peut-être cinq ou dix secondes, juste assez pour me faire lever la tête.

- Un train en sens inverse, sourit George. Très chargé. Mais tu as sans doute oublié ? Le Plan foisonne trop. Tu verras bien à ton retour.

Le voyage dure donc quelque temps (et vous comprendrez pourquoi je ne précise pas plus), puis je sens la rame qui ralentit pour s'immobiliser le long d'un quai qui s'illumine à notre arrivée. Des couloirs symétriques des galeries centriques, mais débouchant seulement sur une rangée d'ascenseurs. Nous en empruntons un ; il me cause un choc brutal tant il est NORMAL. Me comprenez-vous ? Depuis presque deux décennies de technologie bleue, je me retrouve pour la première fois dans un environnement orange réel, sans le truchement d'un écran.

Cet ascenseur qui grimpe interminablement, je le regarde avec une ardeur proche du comique. Une cabine fatiguée, avec sur une paroi un avis déchiré annonçant une coupure d'eau à des occupants fantômes ; quelqu'un y a griffonné au feutre une obscénité anonyme. Sept boutons, marqués de -1 à 5... mais notre interminable remontée suggère un -50 secret, et je me demande combien de vos ascenseurs sont pareillement truqués, prêts à s'engloutir dans d'insoupçonnables abîmes sous l'effet de la bonne combinaison de boutons.

Un rez-de-chaussée, désert, d'où nous sortons dans une rue vide d'une banlieue anonyme. La nuit vient tout juste de tomber. Une voiture, avec un homme qui nous attendait ; et à peine nous sommes-nous laissés tomber sur les sièges qu'il se met en route.

- L'avion est prêt, dit sobrement le conducteur. Ravi de vous véhiculer pour votre première sortie, monsieur Uytbergen, mais désolé que ceci doive être si court. Pourriez-vous revenir me voir après ? Je veux dire, voudriez-vous ? à moins que vous ne vous soyez décidé entre-temps...

Je promets, mais je ne me sens pas l'envie de bavarder. Je prie qu'on baisse la vitre, je respire comme un noyé l'air du dehors. Le printemps se fait fort attendre, et il fait bientôt glacial dans la voiture ; mais j'en prends à peine conscience. Heureusement pour mes bronches, nous ne tardons pas à atteindre un petit aéroport, où attend un avion privé qui décolle sitôt que nous y sommes montés, avec une telle douceur que j'en féliciterais bien le pilote. Sauf que la cabine de pilotage est vide.

- Piloter un avion est une affaire beaucoup trop sérieuse pour qu'on la confie à un être humain, dit sentencieusement Aaa. Et la machinerie qui s'en charge peut aussi répondre à des appels radio, d'une manière assez convaincante pour tromper un contrôleur aérien.

- Vous prenez tout de même des risques. Et la Cryptèse ?

- En repli calculé... surtout là où nous allons.

Bientôt l'océan en dessous de nous ; l'Atlantique, me précise-t-on. Je renonce à me renseigner plus pour l'instant, et comme c'est toujours la nuit dehors, je me replonge dans mon examen de la planète ; car dans cet avion truqué, un mate est dissimulé dans le plateau de chaque siège. Je pourrais demander à l'interacteur où nous allons... mais l'envie, d'une façon ou d'une autre, m'en est passée. J'accepte d'attendre ; et je vais même profiter de l'occasion pour récupérer une heure ou deux du sommeil que la chimie bleue a soustrait à mon organisme.

Quand je m'éveille, les premières lueurs de l'aurore teintent de cent couleurs la mer et le ciel. Je m'immerge dans ce spectacle, absurdement peut-être, puisque les miracles de la dynamique bleue m'ont empêché d'en être privé, même au fin fond des souterrains centriques. Mais la simple idée d'être enfin là en personne m'enivre. Puis un coup de coude d'Aaa :

- Là-bas, notre destination. Atterrissage dans dix minutes.

J'écarquille les yeux : une forme d'abord indistincte, où je finis par reconnaître une vaste île montagneuse. Le souvenir brumeux de lectures lointaines me revient, je songe à l'île secrète du Capitaine Nemo. Mais cette île-ci paraît peuplée et c'est sur un aéroport orange que se pose notre avion. Une inscription sur un bâtiment annonce "MALABO", mais je n'ai pas le temps d'interroger le mate qu'on me pousse dehors.

Une chaleur épouvantable me cloue sur le tarmac. Si vous imaginez que je profite de l'occasion pour prendre mes jambes à mon cou, c'est, soit que vous n'avez pas encore saisi la loyauté qu'ont instillée en moi ces merveilleuses années que j'ai passées chez mes hôtes forcés, soit qu'on ne vous a jamais décrit le climat

de Malabo. J'entre dans l'aérogare en soupirant de soulagement, mais je déchant vite en y découvrant un four pire que l'extérieur. Quatre minutes, et je suis déjà en nage. Que ceux qui décrètent de loin que les Africains sont paresseux viennent essayer de travailler dans une température et une humidité équatoriales !

Aaa reste près de moi pendant que George parlemente à voix basse avec un douanier ; puis il nous fait signe de le suivre. Nous sortons par une porte de service. Dehors, une luxueuse voiture nous attend et nous nous y engouffrons. Dieu merci, de l'air conditionné ! La voiture démarre, et si George s'est mis derrière le volant, il ne le tient pas : le véhicule roule tout seul, esquivant adroitement d'innombrables nids-de-poule.

- Où sommes-nous ? finis-je par demander quand j'ai repris mon souffle.

- Patience, murmure Aaa, nous y sommes presque. Considère-toi comme un touriste. Tu n'es jamais venu ici.

Il y a bien longtemps, j'ai visité l'Afrique noire, mais certainement pas cet endroit-ci. Je regarde, sans grande surprise. La pauvreté habituelle, mais pas vraiment la foule. Quelques enseignes en espagnol, et je me creuse à la recherche des miettes d'Afrique que les grandes puissances coloniales du dix-neuvième siècle ont pu laisser à l'Espagne. Le Sahara Occidental, oui, et autre chose encore, mais quoi donc ?

Notre voyage se termine dans une grosse bourgade, méritant à peine le nom de ville, au pied d'un bâtiment en dur avec la plaque d'une société d'import-export. Nous y entrons, grimpons jusqu'au troisième étage sans rencontrer personne (pas d'ascenseur, mais du conditionnement d'air) et nous arrivons enfin dans une salle vide. Une salle de réunion, avec une vaste baie d'où on voit en enfilade les deux plus grandes avenues de la bourgade ; des avenues où la foule se presse maintenant avec l'indolence typique et inévitable des régions chaudes.

Dans un coin, un mate... Un MATE, ici ? ! Je m'y précipite, et j'y tape "MALABO ?". J'obtiens une réponse encyclopédique. L'île s'appelle Bioko, anciennement Fernando Poo ; et Malabo est la capitale de... Bon sang !

La voix moqueuse d'Aaa ponctue ma surprise :

- N'aurais-tu pas oublié ce que le Plan a prévu pour CETTE MINUTE MÊME ?

Elle pianote au clavier du mate. Je me suis rappelé, et je regarde la scène en couleurs qui flamboie sur l'immense écran.

L'Assemblée des Nations unies n'a guère changé. À peine plus fébrile, puisqu'elle s'efforce, comme nombre d'entre vous d'ailleurs ! de présenter une façade de sérénité. Pour un peu, elle feindrait d'être reprise par les affaires courantes ; une apparence cependant désamorcée d'avance par l'heure nocturne de la réunion, sans précédent historique. Cela dit assez combien l'indifférence est étudiée. En vérité, la coulisse bruit des tractations de diplomates préparant la riposte du monde, tandis que des délibérations insipides font patienter la foule. L'abattement et le désarroi d'après les Entretiens ont eu quelques heures pour commencer à s'estomper. Vous vous apprêtez à reprendre l'initiative. On va voir ce qu'on va voir !

Personne ne bronche lorsque le délégué du Cameroun demande la parole, d'une voix curieusement incertaine, ni même quand il s'éponge le front avant de prendre le micro. Ce n'est qu'au bout de trois phrases que les conversations à mi-voix feront place à un silence de mort. Car il dit :

- J'ai ici un message que m'ont demandé de lire les représentants de la République gabonaise et de la République de Guinée Équatoriale. Mais je dois vous avertir tout d'abord que la République Unie du Cameroun n'est en aucune façon liée ni concernée par son contenu. C'est seulement pour des raisons de courtoisie personnelle que je vous lis ceci.

Alors que tous les regards se tournent vers les places vides des deux délégations citées, il lit d'une voix cassée face à une salle pétrifiée et muette :

- Le gouvernement de la République gabonaise, et celui de la République de Guinée Équatoriale, proclament leur dissolution et leur remplacement par un organisme commun, chargé de la gestion de leurs territoires conjoints. Cet organisme, ainsi que le territoire qu'il gèrera, portera le nom temporaire d'Intérimat Équafricain. Cette décision prendra cours au moment précis de sa communication publique aux Nations unies. L'Intérimat équafricain respectera tous les engagements des gouvernements qu'il remplace, ainsi que ceux de tout organisme qui y serait lié. Toutes les restrictions à l'accès ou au départ des territoires de l'Intérimat sont levées : l'immigration comme l'émigration seront autorisées, sans aucune limitation autre que médicale. Les conséquences juridiques de la situation nouvelle feront l'objet de communications spécifiques,

s'adressant individuellement à toute organisation ou individu concerné. L'Intérimat Équafricain présentera éventuellement sa candidature aux Nations unies, si les circonstances s'y prêtent.

Le représentant du Cameroun replie brusquement le papier qu'il tient, il regagne sa place avec l'air misérable de quelqu'un qui veut se faire oublier. Mais déjà plus personne ne pense à lui et un même murmure vole d'un bout à l'autre de l'assemblée. Et au fur et à mesure que la rumeur pénètre partout, on pâlit ; et on fait son deuil de l'initiative perdue. Dans les minutes qui suivront, le reste du monde va lui aussi apprendre et blêmir.

Car vos journalistes ne sont restés figés qu'un bref instant. Ils se dispersent, ils s'égaillent, ils s'évanouissent dans la nature avec une excitation indescriptible. Le scoop de rêve continue, s'amplifie encore comme la boule de neige qui grossit en avalanche. Le monde peut blêmir ! Eux, au moins, sont heureux.

Aaa m'arrache à ma contemplation de l'écran du mate :

- Frank ! toi qui as la chance inouïe d'être déjà sur les lieux, viens à la fenêtre. Cela vaut le coup d'oeil.

Je m'approche de la baie. Malabo, capitale de la République de Guinée Équatoriale, Malabo vient d'exploser. Désolé, mais je ne trouve pas de meilleur mot ; et d'ailleurs, beaucoup de vos journalistes y recourront. Je savais ce qui allait arriver, parce que je l'ai lu depuis longtemps ; et pourtant j'en reste pantois maintenant que l'heure a sonné.

Car si une foule a soudain gonflé à vue d'oeil, c'est qu'une activité invraisemblable s'est déclenchée, comme sur un signal muet. Des hommes, des femmes, des enfants surgissent de partout armés de houes, de seaux, de pelles, de pots de peinture, de piquets, de cordes, d'échelles et de brouettes avec des empilements de sacs de ciment. Dix minutes après, on ne voit plus des nids-de-poule que cent trous fraîchement comblés, soigneusement balisés d'enceintes rouges. Une nuée d'enfants ont empilé un monceau d'ordures sur des camions sortis de nulle part, pendant que des acrobates remplacent les ampoules grillées des poteaux d'éclairage, que d'autres poncent avant de les repeindre. D'autres peintres ravivent des poteaux indicateurs délavés, pendant qu'un groupe visse des plaques de rue... et qu'un autre installe des panneaux de sens interdit.

- L'organisation du trafic routier est réarrangée, explique George, car pendant quelque temps il y aura pas mal de circulation ici. D'ailleurs, allons voir dehors.

Nous sortons, au milieu de la foule affairée et joyeuse. Car ces gens rient et s'exclament et chantent, sans perdre un geste ni rater un pas. Aaa et George leur jettent en espagnol des phrases torrentielles à quoi ils répondent malicieusement. Je me sens un peu exclu, jusqu'à ce qu'un Noir herculéen, qui porte en bandoulière deux énormes rouleaux de câble électrique sans le moindrement chanceler sous le poids, fasse un détour pour venir me serrer la main, en me disant en un anglais parfait :

- Monsieur Uytendenberghe, bienvenue en Équafrique. Revenez nous voir dès que vous aurez un moment. On vous assurera le conditionnement d'air.

Et il s'éloigne à grandes enjambées vers une tranchée. Trente minutes ont suffi pour éventrer le trottoir sur toute sa longueur, et une armée rieuse et bruyante enlève des canalisations en piteux état avant de les remplacer par des substituts flambant neufs. Effaré, je jette un regard circulaire vers la débauche de matériel sorti de nulle part. Des tuyaux métalliques, des bobines de câble, des postes de soudure, des outils de toutes espèces. Et, partout, un infernal bouillonnement d'activité. Les conduites pourries n'ont pas le temps de s'empiler à côté des tranchées qu'on les débite en tronçons vite emportés par une noria de camions. Et le plus surréaliste est cette absence de contremaître ou de superviseur qui rend d'autant plus hallucinante l'efficacité inhumaine des foules.

Nous rencontrons un Européen qui titube au milieu de l'effervescence, ahuri, hagard, incrédule, tournant vers nous, comme pour nous prendre à témoin, un visage de noyé où ses lèvres bougent sans pouvoir émettre le moindre son. Je lui lance un regard de compassion, puis je m'immobilise net, devant l'ombre de sourire, le fantôme de gaieté, que j'ai cru voir brièvement flamber dans ses yeux écarquillés. Quand il est passé, je me tourne vers George, qui me fait de la tête un oui goguenard.

Aaa fait un signe à un camion qui passe. Le conducteur s'arrête, nous embarque, nous emmène à l'aéroport. Disparue, la langueur qui y régnait à notre arrivée ! Des avions-cargos s'y posent sans discontinuer, vidés instantanément de leur contenu par des armées de porteurs, prenant tout juste la peine d'arrêter leurs moteurs, redécollant vingt minutes après leur atterrissage pour faire de la place à l'avion suivant.

- Voilà d'où vient le petit matériel, sourit George. Le gros arrive par le port. Profitons d'un moment libre pour repartir.

Nous revoici dans l'avion privé, qui décolle tout seul. Aaa se penche sur le mate et pianote au clavier. Sur l'écran jaillit un graphique, un compteur instantané de communications téléphoniques avec Malabo et avec Libreville. Un repère, qui indique le niveau moyen jusqu'à aujourd'hui ; une ligne brisée, qui en décolle et grimpe vertigineusement, à déborder du graphique ; mais l'échelle des ordonnées conjure tout débordement, en s'adaptant au fur et à mesure puis en devenant carrément logarithmique. Cinq mille appels simultanés, dix mille, puis quinze ! Et je murmure :

- Comment le réseau téléphonique du pays résiste-t-il à un tel déferlement ? Mille fois la normale !

- Sa capacité vient de croître de façon imprévue, sourit George. Quatre gigabits par seconde, avec une compression transparente de la voix pour utiliser au mieux la bande passante. Dur à saturer.

Une demi-heure plus tard, l'avion survole l'aéroport de Libreville où je vois, bouche bée, des gros porteurs atterrir, si j'ose dire, sur les talons les uns des autres. Notre engin se glisse entre deux léviathans et se pose en frôlant la catastrophe (ma tête sait que non ; pourtant je transpire autant que dans la touffeur du dehors). Sitôt descendus, nous grimpons dans un hélicoptère, qui s'envole de façon tout aussi autonome que l'avion.

- On te secoue, non ? rit Aaa. Mais tu seras le premier Américain orange à voir un viateur en action.

J'essaie de me rappeler ce que diable est un viateur. Je suis certain de l'avoir lu, mais j'en ai tant lu ! Pendant dix minutes, l'hélicoptère survole la forêt équatoriale en y longeant une route, atteint une vague bourgade où la route bifurque. Kougouleu, me dit Aaa ; mais il ne semble pas y avoir de mate dans l'hélicoptère pour exploiter l'information, je n'ai pas ma montre, et je ne désire pas le demander aux autres. L'engin atterrit tout de suite après dans une clairière. L'air est conditionné, et je crains qu'on ne veuille quitter l'hélicoptère ; mais les autres ne font pas mine de se lever. Nulle trace de présence humaine dehors, sauf un bout de route en piteux état qu'on devine sous les arbres.

Avant que j'aie le temps de demander ce que diable nous attendons, on me fait signe d'écouter. Et tandis que s'éteint le bruit des pales, un fracas énorme monte du fond de la clairière, des arbres s'abattent dans un grand nuage de poussière, et je vois confusément une ombre gigantesque progresser dans notre direction.

Dans le reste du monde, comme l'ont annoncé les Entretiens, les Bleus restent cachés. Même si les multiples conséquences du Plan retentissent partout, eux-mêmes restent invisibles ; en revanche, et de plus en plus, leurs robots se manifestent.

Surgeant dans le ciel de diverses métropoles : de nouveaux appareils à voilure tournante, encore des robocoptères. Moins écrasants que celui de la veille, grands tout de même ; et toujours sans cabine, visiblement dépourvus de toute présence humaine, invraisemblablement silencieux. On les voit planer tranquillement à trente mètres au-dessus des ministères et des parlements, glissant d'un emplacement stratégique à l'autre dans la plus totale impunité. Les foules et les forces de l'ordre se tordent le cou à les regarder, attendant une réaction qui ne vient pas.

(On a essayé de réagir. Mais les hélicoptères de vos diverses armées se retrouvent cloués au sol par des enchaînements de problèmes mécaniques. Vous criez au sabotage, et vous avez raison ; mais cela ne résout pas le problème. Et l'idée d'abattre à coups de missiles les engins insolents ? À exclure, car trop de personnages importants en recevraient les débris sur la tête.)

Le léviathan de la veille a ressurgi des nuages au-dessus de Tokyo où il rugit pendant deux heures à la verticale du Palais Impérial avant de s'évanouir on ne sait où. Le pire : il est apparu à onze heures locales, c'est-à-dire, compte tenu des fuseaux horaires, guère plus de cinq heures après sa disparition au-dessus de l'Atlantique à l'est de New York. Seulement deux conclusions possibles, toutes deux désagréables : soit il peut voler à Mach 3, soit il y en a deux.

(Votre deuxième hypothèse est la bonne. La mise en oeuvre d'un appareil semblable effleure déjà la frontière du techniquement possible. N'espérez pas, en outre, une vitesse irréaliste. Mais le Plan recourt exprès à l'ambiguïté calculée, pour vous diriger peu à peu vers un point où le miracle technique sera quotidien. Et si le lendemain, vous guetterez le retour du géant, ce sera en vain. Le Plan se veut imprévisible.)

En tout cas, l'apparition du Robocoptère cause une nouvelle explosion de fantasmes. Parmi les visions apocalyptiques qu'il suscite, un dessin me frappe, de nouveau dans un journal français : l'image d'un blindé

titanesque, écrasant de ses chenilles colossales des quartiers entiers de Paris, fonçant sur une fragile tour Eiffel guère plus haute que lui ; et quelques formes sombres à l'arrière-plan suggèrent que c'est le premier d'une colonne de monstres du même genre. L'auteur de l'article illustré par cette oeuvre fantastique s'abstient prudemment d'expliquer le prodige énergétique qui parviendrait à ébranler les cinquante mégatonnes que le blindé, au vu de ses dimensions, doit forcément peser ; ni de quelle manière les Bleus auraient pu, avec une discrétion absolue, détourner les quinze jours de production mondiale d'acier que chaque blindé représenterait, puis procéder à son assemblage toujours en secret (d'accord, la longueur du Robocoptère Géant est du même ordre ; mais une fois démonté, il tient dans la cale d'un cargo normal).

Le sol aussi se piquette des robots bleus. Historiquement, le premier de vos émois est dû à cette Honda Civic grise qui s'arrête à un barrage routier près de Bangkok ce vendredi à l'aube. Comme le conducteur reste immobile à son volant et ne fait pas mine de sortir ses papiers, le policier s'irrite, se penche vers lui avec un geste menaçant... et se met à crier comme un possédé en se trouvant face à un mannequin de cire aux yeux figés. Tous les Bleus verront cette scène : le policier sortant son arme pour la braquer grotesquement vers le mannequin, appelant d'autres policiers au secours, la forme humaine arrachée de son siège, jetée désarticulée sur le sol, visée par dix armes... pendant que la Honda part tranquillement sans qu'on la remarque ; c'est elle le robot, pas l'homme de cire placé là pour donner une apparence normale au véhicule.

Dans les jours et les semaines qui suivront, des incidents pareils se multiplieront ; mais ce vendredi, les événements "au sol" restent encore rares, et fort discrets. Avec, parfois, l'une ou l'autre exception...

Comme sur cette autoroute allemande, vers six heures trente du matin.

Peut-être, ce jour-là, vous qui me lisez étiez ce conducteur qui fonçait sur la bande de gauche, au volant d'une Porsche. Insoupçonnée, une caméra bleue cachée dans la voiture vous surveillait, sans quoi comment pourrais-je parler de vous ? Mais vous êtes alors encore serein, et vous roulez à deux cent trente kilomètres à l'heure. Pourquoi pas ? Il n'y a pas de limitation de vitesse en Allemagne, la voiture sort du garage au mieux de sa forme, vous êtes un excellent conducteur, vous sortez d'une bonne nuit de sommeil. Alors ?

Alors vous restez, en permanence, sur la bande de gauche, tous phares allumés malgré la clarté naissante, dépassant de loin en loin un camion poussif, ou un automobiliste moins pressé (ou moins prospère) que vous. Et bien sûr, nul ne vous dépasse. Non que vous y mettiez votre honneur : tout simplement, faute de candidats, vous avez presque perdu l'usage de votre rétroviseur.

On s'imagine donc votre surprise lorsque ce matin-là, votre attention est distraite par un aveuglant reflet qui ne s'y trouvait pas l'instant d'avant. Vous regardez et vous voyez, pétrifié, QUELQUE CHOSE accourant derrière vous du fond de l'horizon, quelque chose dont on ne voit qu'un carré de phares clignotant avec frénésie, quelque chose qui arrive avec une vitesse si impossible que vous ne pensez même pas à vous rabattre à droite, tant l'événement sort de votre expérience.

Vu votre manque de réaction, c'est l'autre qui se rabat vers la bande du milieu. Il vous rattrape en un éclair, puis, arrivé à votre hauteur, freine jusqu'à votre vitesse avec une brutalité inouïe, roule un moment à côté de vous.

Vous regardez. Vous manquez en perdre la direction de votre véhicule. Car ce que voyez est un objet métallique complexe, semblant glisser sur le sol, sans roues, mais surtout sans conducteur. Dans l'entrelacs des pièces métalliques, pas de place pour un être humain.

L'objet gagne vingt mètres sur vous, se rabat devant la Porsche, puis un ballet de lumières s'embrace sur son arrière, dessinant une série de flèches écarlates pointant vers la droite, sous un signal octogonal que vous ne pouvez manquer de reconnaître. Le message est clair : vous devez vous arrêter. Mais la scène est si implausible que vous restez fixé sur la bande de gauche, muet, incrédule, incapable de réagir. Et puis...

Votre rétroviseur vous tire l'oeil à nouveau. Derrière, quelque chose d'immense et d'éblouissant fond sur vous, dans une débauche de lumières et de bruit. Car vous entendez aussi un son, perçant, comme celui d'une ambulance, mais invraisemblablement aigu, et de plus en plus fort. Vous connaissez l'effet Doppler même si vous avez oublié son nom : vous savez que ce son si haut perché confirme la vitesse impensable de l'objet qui va vous rattraper.

Les flèches rouges devant vous redoublent de frénésie, et finalement vous vous arrachez à votre hébétude, et vous vous rabattez à droite, en vous contraignant au calme, jusqu'à la bande d'arrêt, le plus loin possible

de la chose qui va vous dépasser ; et vous vous immobilisez enfin, pendant que le robot flottant qui vous y a obligé bondit en avant comme un boulet de canon, en quête d'un prochain conducteur à convaincre.

Derrière vous, le bruit de sirène gonfle, devient éclatant et soudain vous voyez passer sur la bande de gauche, à une vitesse de météore, une forme impossible, un objet sombre et colossal, un monument de métal, un léviathan hérissé d'antennes, très haut et long, infiniment long, comme si un train de marchandises hurlant s'était égaré sur l'autoroute. Vous regardez, bouche bée, le monstre métallique défilant dans un rugissement d'air bouleversé qui secoue brutalement votre véhicule. Quelle vitesse ? Vous avez été rattrapé en un instant. Au moins trois cent cinquante kilomètres à l'heure, peut-être quatre cents. In vraisemblable avec si peu d'aérodynamisme !

(En fait, quatre cent cinquante kilomètres à l'heure en palier ; mais il ne fend pas l'air, il emploie un puissant champ électrique pour écarter de lui l'air préalablement ionisé par des faisceaux de particules. Vous pourriez en faire de même, d'ailleurs... mais vous vous y ruineriez.)

Pire encore : sous vos yeux, deux machines identiques à celle qui vous a arrêté se détachent des flancs du géant, bondissent en avant, prenant du champ en un clin d'oeil. Cinq cents kilomètres à l'heure ? Six cents ?

(Pas loin de sept cents, avec une accélération de six g : de zéro à cent à l'heure en une demi-seconde, et le kilomètre départ arrêté en six secondes. Pourquoi pas ? Il n'y a pas d'humain à bord pour en souffrir.)

Une minute suffira pour que le monstre à la sirène devenue grave disparaisse avec ses satellites. Vous reprenez lentement votre calme, mais votre Porsche si puissante vous paraît soudain bien déchue et il faudra presque un quart d'heure pour que vous vous décidiez à repartir, l'oeil inutilement vissé au rétroviseur.

Entre-temps, d'autres que vous s'ébranlent. Le téléphone a fonctionné chez les policiers de la route. Cent trente kilomètres plus loin, là où la proximité du poste de police a laissé le temps de réagir, un barrage se met en place, d'une ampleur jamais vue, avec des camions qui barrent toute la largeur des voies, une nuée de gyrophares et des policiers qui détournent vers le bas-côté les usagers normaux, éberlués devant le déploiement. Mais on sent bien que malgré les témoignages vous n'avez pas compris la taille de l'adversaire : ces lourds camions que vous venez de réquisitionner sont minuscules à côté du monstre qui arrive... mais les hommes attendent avec flegme.

Flegme, oui : ce sont des professionnels aux nerfs solides, rompus aux pires urgences. L'alarme n'a pas suffi à les troubler... mais quand la chose immense et mystérieuse surgit de l'horizon, hurlante, aveuglante, fonçant implacablement sur eux sans le moindrement freiner, géant robot kamikaze, insensible et inexorable... alors les plus intrépides vont se jeter au sol et s'y recroqueviller, ou fuir désespérément le lieu de la collision inévitable. Et seule une poignée, ceux trop paralysés par la terreur pour avoir fui, ceux-là verront le monstre arracher du sol ses neuf mille tonnes dans le bruit d'enfer de ses réacteurs de secours, et frôler le barrage en renversant les hommes et en secouant les véhicules du vent féroce de son passage. Et le sol tremblera lorsqu'il se posera, un kilomètre plus loin, sans que l'obstacle l'ait aucunement retardé.

(Nouveau record mondial du plus lourd objet à avoir jamais volé... même s'il s'agit moins d'un vol que d'un bond.)

Plus tard, les plus imaginatifs de vos journalistes feront le rapprochement entre les événements d'Allemagne et d'Équafrique. Plus tard, on saura que l'objet allemand était le deuxième viateur, celui du Surinam, quittant la cachette rhénane où on l'avait assemblé en secret. Pourquoi si vite ? Pour ne pas vous laisser le temps de comprendre qu'il gagne un port d'embarquement ; et dans quel style mémorable !

Et moi, à l'abri de la touffeur équatoriale dans mon hélicoptère bien frais, je regarde, hypnotisé, le viateur du Gabon progresser devant moi à quinze mètres à la minute, une vitesse de tortue nonchalante. Mais je sais, et le grondement assourdissant de ses machines le confirme, qu'il laisse comme un escargot monstrueux une traînée sur son passage. Pas un sillage de bave, oh non : une impeccable route à deux bandes, fumante et si immédiatement opérationnelle qu'une suite ininterrompue de camions y défile. Car il faut bien alimenter le monstre en matières premières.

Le plus impressionnant : la face avant du viateur, l'amas complexe des projecteurs (qui lui permettent d'oeuvrer vingt-quatre heures par jour) et des foreuses à laser qui lui préparent un chemin horizontal en dépit des obstacles du relief. Alors que le quart du coût de vos routes passe dans les ouvrages d'art, typiquement les ponts par-dessus les rivières, la structure du viateur lui impose une activité exclusivement linéaire. Alors il fonce, le plus horizontalement possible, à l'altitude minimale de la route qu'il trace... en se forant au

passage des tunnels dans les collines. Les ponts qu'il monte sur les cours d'eau ne permettent guère que le passage de pirogues, mais cela suffit pour les régions qui constituent sa cible.

Le viateur a six cents mètres de long, pourtant il suffit de moins de trois quarts d'heure pour qu'il achève de dérouler devant nous sa masse indistincte et complexe de pompes, de conduits, de mélangeurs, de réacteurs et de radiateurs. Il évoque, invinciblement, un organisme vivant, engloutissant avec voracité sa provende minérale pour en extraire magiquement la trace de ciment qu'il laisse derrière lui. De ciment ?

- Un matériau composite, rectifié Aaa lorsque je pose la question, mais seul un spécialiste pourrait apprécier les détails. Nettement moins durable que du classique, mais il tiendra bien les cinq ans nécessaires à l'essor de l'économie locale ; ensuite on refera à loisir une route plus robuste. Et as-tu remarqué le souci du détail écologique ? Le chemin est en léger remblai, avec un soubassement qui comporte à intervalles réguliers des conduits permettant un passage sûr aux petits animaux. Et les côtés hébergent aussi des conduits, électriques et autres. Ce n'est pas seulement une route qu'il construit, c'est une ligne à haute tension et un gazoduc. Mais pas de fibres quantiques, il y en a depuis longtemps.

J'écoute à peine, fasciné par le viateur :

- D'où diable cette machine tire-t-elle son énergie ?

- Un camion sur vingt est un camion-citerne, tu n'as pas remarqué ? Mais le cas échéant, on peut l'alimenter par micro-ondes depuis un satellite proche. Mieux vaut alors ne pas s'attarder aux alentours ! La dispersion est limitée, mais le flux si important que le sol en fume dans un rayon de cent mètres.

- Quel satellite ?

- Un des vôtres, bien sûr, mais avec nos équipements. Depuis trois ans, le matériel bleu clandestin s'est multiplié à bord de vos engins.

Le monstre s'éloigne lentement et je regarde la noria des camions sur la route flambant neuve : défilé impeccable, d'une régularité inhumaine, et je comprends que tous les camionneurs sont bleus. Personne à bord du viateur, seulement un amas d'électronique. Qu'en penserez-vous ? Verrez-vous les hommes comme les serveurs humains d'une machine fabuleuse ou le contraire ? Pour moi, ce souci de préséance a perdu tout sens, depuis bien longtemps. Je ne vois plus que le ballet complexe de l'homme et de l'outil intelligent ; et la route fumante, témoignant de l'efficacité de leurs efforts conjoints. Et de la puissance du Plan.

Car le Plan déferle sur vos têtes. Ce jour-là, si l'Équafrique en est le phare et le foyer, il vient frapper directement des millions d'entre vous. Des myriades d'événements isolés, que les caméras bleues enregistrent et totalisent.

Un exemple, sur la côte atlantique de l'Amérique du Nord :

- Bonjour, patron. Non, je ne veux rien acheter, j'ai juste attendu que nous soyons seuls dans votre magasin. C'est le jour du mois où monsieur Fred vient chercher son enveloppe... Si, si, vous savez bien de quoi je parle. Je viens vous dire que monsieur Fred ne passera pas. D'ailleurs, il ne passera plus jamais, ici ni ailleurs. Non, je ne suis pas un remplaçant. Cet argent est à vous, utilisez-le et payez-vous du bon temps. À vous voir, vous n'y croyez pas trop, vous allez garder l'enveloppe au cas où. Faites ce que vous voulez, mais il n'y aura pas de cas où. Non, je ne suis pas policier, je suis le distributeur de bonnes nouvelles du quartier... Moi, un Bleu ? Quelle idée amusante ! Au revoir, patron.

En contrepoint, un autre exemple, au centre de l'Afrique :

- Mutombo, mon frère, quelle surprise aujourd'hui ! J'ai reçu, chez moi, une enveloppe avec le permis et le passeport que j'avais demandés hier, et tous les cachets, toutes les signatures ! La dernière fois, il avait fallu six semaines et j'avais dû donner des pourboires à tout le monde. J'ai raconté ça à papa Mwangbe qui m'a dit : "Tu n'es pas le premier aujourd'hui. C'est le bon temps qui revient. Avec les Blancs, on avait le repas, mais pas la fierté. Avec les Noirs, on avait la fierté, mais pas le repas. Avec les Bleus, on aura les deux. Tu verras". J'ai eu peur et je lui ai dit de faire attention, que si on l'entendait, on le battrait à mort, puis qu'il irait en prison. Il m'a répondu qu'à son âge, on n'a plus rien qu'une pincée de vie à perdre, et qu'il continuerait.

Ou encore ceci, quelque part en Europe du Sud :

- Bonsoir, monsieur... Oui, je vous dérange, je sais. Vous étiez occupé à suivre cette gamine, là-devant... Non, inutile de vous indigner. Nous savons ce qui est arrivé le 9 octobre dernier à une autre gamine nommée Teresa. Et nous ne souhaitons pas que cela se reproduise avec celle-ci. Vous voudrez bien me suivre, gentiment, sans faire de scandale inutile. Et n'essayez pas de fuir, car je ne suis pas venu seul, évidemment.

Les deux extrémités de la rue sont bloquées. Oui, votre carrière est finie. Et en un sens, cela vous soulage. N'est-ce pas ?

Et dans le tréfonds des terres dévastées par les guerres récentes, un demi-mètre sous le sol... cent vingt millions de mines antipersonnelles qui cessent d'être meurtrières, leur mécanisme mystérieusement détruit. Elles ont cessé d'alimenter vos statistiques de victimes civiles, d'enfants mutilés et de champs maudits.

D'heureuses surprises mineures et des drames qui n'arrivent pas : rien qui mérite la une de vos journaux ; du moins, pas avant que les impacts confluent, en exerçant sur vos statistiques un effet qui attirera votre attention. Mais cela devra attendre. Pour l'heure, vous vous hypnotisez sur l'Afrique centrale.

La trahison gabonaise (comme vous l'appellerez bien vite, rejetant la Guinée Équatoriale dans un rôle immérité de satellite) vous embrase, si j'en juge par ce fameux T-shirt "Nuke Equafrika" qui remporte un succès triomphal en quelques heures ; ce qui prouve surtout que vos commerçants réagissent plus promptement que vos politiciens.

Et vos militaires, allais-je dire... mais cela dépend de la distance : tandis que vos grandes puissances en sont toujours à encaisser le choc, les voisins immédiats, plus proches du danger, commencent à réagir ; une longue colonne de chars camerounais quitte Yaoundé en direction du sud. Les acclamations de la foule forment un agréable prélude à un difficile parcours de routes douteuses. Comme vous en prendrez conscience dès que vous consulterez une carte, l'Équafrique est malaisément accessible par voie de terre à des véhicules modernes. Vous comprendrez mieux pourquoi le Gabon (et, par la même occasion, pourquoi le viateur).

Presque tous les blindés du Cameroun arrivent à mi-chemin de la frontière gabonaise, puis les ennuis commencent : la moitié seulement atteignent Ebolowa, le quart Meyo, deux ou trois Ambam, mais aucun le Gabon ; ils sont tous tombés en panne, l'un après l'autre (ne vous gaussez pas ! toute autre armée aurait connu d'aussi implausibles ennuis techniques).

Les frontières équafricaines restent perméables comme proclamé ; aussi quelques réfugiés font irruption dans les pays voisins, sitôt assaillis par les journalistes. Non qu'ils aient grand-chose à dire : l'événement les a tant secoués qu'ils sont partis, craignant le pire, disent-ils au milieu d'une suspicion si lourde qu'ils en regrettent vite d'avoir fui. Et de fait, on parquera hâtivement ces réfugiés suspects dans des camps de fortune, qui ne tarderont d'ailleurs pas à se vider mystérieusement.

Dans l'autre sens, vos reporters investissent l'Équafrique ; nombreux, certes, mais moins que je l'aurais imaginé. Sans doute craignent-ils la contagion... ou le soupçon de la contagion ? Ceux qui ont fait le sacrifice sont récompensés par une moisson inépuisable d'images fascinantes, du ballet impossible des avions et des cargos jusqu'à l'activité féroce du viateur, en passant, surtout ! par la fabuleuse union de fébrilité et d'efficacité des foules.

Vous ne savez pas où braquer vos caméras. Chaque pas, chaque seconde, vous apporte un spectacle inouï ou incompréhensible. D'étranges camions sans cabine et sans conducteur, simples réservoirs sur roues, passant à toute allure dans les rues, salués par les cris joyeux des gamins à qui ils répondent par des salves rythmées d'avertisseur. Et des hommes, des femmes, des adolescents, glissant sur d'invisibles roulettes à soixante kilomètres à l'heure, de plus en plus nombreux à mesure que les rues se réasphaltent et que les nids-de-poule se font rares pour les gêner. Aux fenêtres, de surréalistes apparitions de personnes avec des prises dans la tête et un téléphone dans chaque main. Des navires arrivant dans les ports et débarquant, par cargaisons entières, des bonbonnes d'hydrogène comprimé, vite dispersées vers cent dépôts, pour Dieu sait quel emploi.

(Vous ne vous intéresserez pas longtemps à ces bonbonnes ; et vous aurez tort, car elles annoncent une révolution technique pour vos véhicules à moteur : le remplacement des dérivés du pétrole par l'hydrogène. Une mutation techniquement faisable, mais impensable dans le monde orange car elle convertit tout véhicule en bombe roulante ; et il faut pouvoir être sûr d'éliminer les accidents pour se permettre ce genre d'évolution.)

Vous découvrez aussi les mates. Leurs écrans holographiques vous fascinent tout spécialement ; et vous frustrent, car les images que vous en tirez pour votre public orange sont bien moins vivantes que la réalité. Au surplus, les mates refusent d'obéir à vos sollicitations (je suis le seul Orange avec qui un interacteur accepte de dialoguer).

Mais sur le plan humain, vos reportages s'embourbent : au Gabon comme en Guinée Équatoriale, chaque habitant se dit orange et entraîné par le dynamisme ambiant. Vous interrogez par centaines ces individus frénétiques, dont aucun ne se dérobe à vos questions. Mais l'enfant a suivi sa mère, la mère son mari, le mari son frère, le frère un ami, et vous remontez désespérément des filières sans fin en songeant aux enquêtes sur les Entretiens. Personne qui se reconnaisse bleu ! Et pas moyen, même si vous le tentez longtemps, d'intercepter un patineur ou de coincer un de ces surveillants branchés. Vous ne trouvez à interroger que des quidams trop innocents, ou des fonctionnaires claquemurés dans leurs bureaux et qui vous étourdissent de discours fantastiques et vides. Qui ment ? Comment le deviner ? Vous tournez en rond, affreusement frustrés. Et demain votre racisme ordinaire fournira à votre dépit une échappatoire facile. Des Noirs, des Africains ! De pauvres pions manipulés par des forces qui les dépassent !

- Les Bleus se sont donné une vitrine à bon compte ! crachez-vous.

Une vitrine : un mot qui vous viendra vite, et au fond fort justement. L'économie de l'Équafrique va passer en six semaines d'un niveau tiers-mondial (honoré pour le Gabon, modeste pour la Guinée Équatoriale) à un niveau comparable à celui d'une nation industrialisée, même s'il est délicat de comparer des structures si dissemblables ; mais les stigmates les plus criants du sous-développement disparaissent en quelques jours, y compris dans les campagnes les plus reculées (vous irez jusqu'au fond de la brousse, et vous trouverez dans chaque village des médicaments et des groupes électrogènes, et surtout des gens capables de s'en servir). Cette soudaine prospérité est sur le plan matériel largement le produit d'importations massives, et vous criez à la supercherie. Oui et non. La grande, l'essentielle différence par rapport aux aides traditionnelles, c'est qu'on a bouché le tonneau des Danaïdes, que les Équafriens vont utiliser efficacement cette aide pour décoller enfin vers une autonomie croissante et irréversible. Les plus lucides d'entre vous s'en doutent : il leur suffit d'inventorier tout ce qui change puis d'additionner deux et deux (mais il faut encore bien du courage pour annoncer publiquement ses conclusions à une planète hystérique).

Beaucoup en Afrique le ressentent d'ailleurs déjà. Alors que le reste du monde vocifère, les Africains regardent en silence les images que la télévision leur transmet depuis l'Équafrique ; et réfléchissent d'autant plus que leur quotidien s'est étrangement adouci depuis quelques jours. D'ailleurs, n'est-il pas curieux que leurs régimes ne censurent pas ces émissions subversives ? (Oh, les régimes essaient... mais sans succès.)

Mais comme d'habitude, le reste du monde ne se soucie guère des états d'âme africains. Il voit les Équafriens comme autant de marionnettes. On peut certes les plaindre, mais il serait suicidaire de ne pas réagir avec énergie... et vite. Les Bleus se sont enfin démasqués quelque part et il faut en profiter. Magiquement, les méfiances séculaires qui vous émiettaient glissent à l'arrière-plan sous les hurlements des populations comme des élites... Du moins, c'est l'impression que l'observateur naïf peut avoir. La logique de vos compétitions reste le substrat de vos actions, et les arrière-pensées pèsent autant que jamais. Mais enfin, une improbable unité de façade se bâtit par-dessus vos querelles ataviques.

Mais même alors, il vous faudra encore des jours pour vous organiser. Si rapides que vous vous croyiez, face aux Bleus, vous êtes de plomb.

HIER : OBLECTURE

Trois semaines maintenant que je me suis éveillé chez les Bleus, mais l'émoi de la découverte ne s'est pas atténué ; au moins a-t-il changé de nature. C'est désormais sans hésitation que je m'ouvre à la fascination de cet univers nouveau où je suis tombé si brutalement : je sais pouvoir compter sur la compagne inespérée qui sait si adroitement m'apaiser dès que son inépuisable empathie repère un début d'anxiété ou de désarroi.

Vous qui me lisez... si vous vous débâtez dans les difficultés, vous pouvez grommeler que j'ai bien de la chance ! Je suis sorti indemne d'un grave accident, je me retrouve nourri, logé, blanchi, choyé, et le tout sans bourse délier... Vous échangerez sans hésitation votre place contre la mienne. Je devrais être sur un nuage !

Et cependant ! Le malaise, l'angoisse même, à l'idée de la vie inutile qui m'attend. Je sais bien, on m'a sauvé d'une mort certaine, et je vis un sursis inespéré dont je devrais profiter sans états d'âme. Peut-être même ricanerez-vous : dans le fond, étudiant tardif, ne reportais-je pas avec la désinvolture tranquille des riches le moment d'affronter la vie adulte ? En un sens, vous n'aurez pas tort : l'héritage de mes parents me permettait de prolonger mes études. Mais je m'en inquiétais moi-même et j'avais décidé de mettre un terme à cette trop longue adolescence après de dernières vacances en solitaire, celles qui devaient si tragiquement capoter dans ce virage à l'entrée d'Altman. Ma distraction, d'ailleurs, par l'involontaire ironie de la vie, était due à la somnolence consécutive à un repas trop lourd, mais aussi aux projets que je ruminais sans cesse au point d'en négliger les pièges de la route.

De ces projets si obsédants, il ne reste plus rien ; ni de leur cadre, maintenant que mon monde orange m'est interdit, ni même de leur nature : mes grandes idées ont en un éclair vieilli de quarante ans. Lorsque j'y pense, je me rends compte de l'importance pour mon équilibre du soutien ferme et discret que George puis Aaa m'ont assuré. Mais le temps passe, ma santé se rétablit à vue d'oeil. Je dois me trouver un but personnel. Ils ont parlé d'une vie riche et gratifiante ; je ne puis l'imaginer que comme citoyen actif et utile. Mais comment ?

J'ai beau ruminer longuement, nulle idée ne vient ; alors en désespoir de cause, à un moment où Aaa me considère pensivement sans déranger mes sombres méditations (mais je suis certain qu'elle m'a deviné, et par la suite elle me le confirmera), je lui demande carrément :

- Comment pourrai-je habiter ici dignement ? Je vis à vos crochets, mais je n'ai aucune envie que cela se prolonge. Si je dois rester ici, qu'au moins je serve à quelque chose ! Mais que pourrais-je bien faire ? Toute mon instruction pâlit à côté de vos réalisations et de votre potentiel. Et je ne peux même pas faire le balayeur, vous avez des robots pour ça !

Aaa me regarde, rayonnante, visiblement ravie de ma réaction. Je sens vaguement qu'elle aurait pris le même air si j'avais fait profession de parasitisme (et je me trompe, d'ailleurs), pourtant son attitude suffit à me remonter. Elle parle, d'un ton qui à lui seul me rassure déjà :

- Je vois au moins trois occupations différentes utiles et à ta portée. Non, je les garde provisoirement pour moi, tu ne nous connais pas assez encore pour apprécier. Prends le temps de nous découvrir, considère que tu suis un stage, ou que tu as pris un congé sabbatique. Après tout, tu es convalescent, non ? Explore à ton gré ! Et si tu hésites encore à nous affronter directement, commence par le mate qui t'ouvre notre monde, et tu y trouveras aussi des idées. Ton problème se résoudra de lui-même.

Je me laisse convaincre par sa gentillesse, et, comme elle l'a prévu, je ne tarde pas à passer la moitié de mon temps de veille face au mate, tant cet objet m'hypnotise. Aaa, elle, parle d'hyperobjet, tellement il a d'extensions et de potentialités, et il est dur d'en disconvenir tant les fonctions du mate me paraissent illimitées : ordinateur, téléviseur, téléphone, télécopieur, chaîne stéréo, enregistreur d'image, de son, de texte, rien de ce qui est information ne lui est étranger. Sa puissance est si colossale qu'il me faudra des jours d'efforts pour réussir à lui trouver un problème suffisamment complexe pour que son effort prenne un temps mesurable.

Surtout, il donne accès à cet invraisemblable amas d'informations qui constitue la sagesse bleue : le rez-de-chaussée cyclopéen qu'on appelle la Mémoire Prime, et les multiples étages qui s'empilent dessus. Et les infinies possibilités de retrouver et de corrélérer...

Et me voici au pied du mur.

Au début de mon histoire, j'ai bien effleuré la genèse de la dynamique bleue, de cet empire informatique qui constitue le coeur de leur force. J'ai reporté le moment d'en reparler tant je craignais de vous rebuter. Mais je dois bien m'y décider, sinon comment apprécieriez-vous vraiment la puissance bleue ? Illusoire d'éviter les aspects techniques !

Alors... sautez plus loin dans ce chapitre si vraiment l'informatique vous donne le tournis. Mais soyez sûr que vous perdrez la compréhension du monde nouveau où vous allez vivre, un monde qui va vous rattraper et vous avaler, si fort que vous fermiez les yeux pour nier son existence.

J'ai parlé dans un chapitre antérieur de mon récit du fleuve d'informations qui a inondé la Centrie à partir de 1878. Qu'avez-vous imaginé ? Probablement des bibliothèques classiques, des livres empilés sur mille étagères, des catalogues et des fichiers. Exact, dans un premier temps ; mais, déjà ! avec une différence. Chaque ouvrage, chaque article, chaque miette de savoir, tout avait été lu, relu, contre-lu, comparé, corrélé, critiqué, décortiqué, vérifié, par trois lecteurs différents, chacun de son côté puis tous ensemble... et enfin ajouté à la connaissance bleue, non simplement juxtaposé, ou jeté en tas, mais intégré comme une brique à un édifice immense. Rappelez-vous : il s'agissait au départ de la littérature technique et scientifique de la Surface.

Et alors ? direz-vous peut-être, nous le savons bien que la science et la technique se bâtissent, pierre à pierre, chaque modeste contribution pouvant soutenir une vertigineuse tour de conséquences et de retombées ; c'est pour la fécondité possible qu'on préserve le savoir, c'est à cela que servent les bibliothèques. Certes ! Mais le volume, et l'efficacité ?

Vous aimez à croire que vos savants recherchent la vérité. Sans doute que oui, mais ils vivent aussi dans une réalité orange, soumis aux contraintes du pain quotidien, de la rivalité professionnelle, de la haine et de la jalousie. La recherche de la vérité en pâtit souvent. Oh, rare est la fraude brute, caractérisée ; mais l'à-peu-près discret ? le manque de rigueur ? le plagiat sournois ? l'article effrontément tiré à la ligne ou le rabâchage en dix paraphrases verbeuses de l'unique bonne idée que l'on a pu avoir ? Bref, de toutes les pages publiées, quoi de neuf, quoi d'utile, quoi qui vaille d'être retenu ?

Et ce qui a de la valeur... comment l'articuler à ce qu'on sait déjà ?

Vous vous en souciez, mais pas trop : vous êtes nombreux. Alors quelle importance si vos étudiants ou vos chercheurs réinventent la roue, dans cent lieux différents, ignorant (ou, pire, sachant très bien) que leurs efforts ne font que reproduire ceux de concurrents dont un seul gagnera le morceau, voire de précurseurs ayant déjà échoué ? Car vous dissimulez vos échecs, d'une part parce qu'ils vous mortifient ou vous desservent, d'autre part avec le secret espoir que l'adversaire imprudent suivra la même voie erronée que vous et s'y cassera aussi le nez. Les gaspillages d'énergie à quoi vous arrivez ainsi défient l'imagination, et indignent assez le bon sens qui vous reste pour que vous y réagissiez ; assez mollement d'ailleurs, puisqu'il est dangereux de faire trop de bruit. Vous tentez bien d'endiguer l'inondation de la connaissance à coups de résumés et de catalogues, mais où le pire côtoie sans vergogne le meilleur. Au lecteur de faire lui-même le tri... trop souvent sur de boiteux critères de langue ou de notoriété ; de quoi vouer à une obscurité indue et prolongée un Mendel ou un Lobatchevsky.

Mais les Bleus échappent à vos préjugés et à vos hypocrisies. Ils ont su jeter les bases d'une assimilation efficace du savoir, des décennies avant que vos érudits et vos savants se noient sous la croissance exponentielle des publications. Quand mille pages franchissaient les portes de la Centrie des années 1880, il n'en restait bientôt plus que trente, allégées de leurs scories, de leurs inexactitudes, de leurs redites, et mises en féconde relation avec la matière antérieurement assimilée. Les livres et journaux d'origine ? On les entreposait, scrupuleusement, dans de vastes chambres d'archivage d'où, pensait-on, on ne devrait plus les exhumer, ou très rarement. En somme, ils étaient devenus mémoire morte.

Ou, pour en arriver enfin à ce mot, Mémoire Prime.

Mémoire morte peut-être, mais encombrante, et de plus en plus. Livres et périodiques emplissaient un nombre croissant de caves ; et trente ans plus tard, on en convertissait la plus grande partie en microfiches, ne conservant sur papier que quelques raretés. Quarante ans de plus, et la dernière microfiche disparaissait, évacuée sur support magnéto-optique. Heureusement ! Car ces quelques décennies avaient suffi à transformer le flot d'information en un inimaginable déluge. Après un premier temps de digestion consciencieuse, les Bleus eux-mêmes s'étaient mis à produire, alors même que l'incessante montée de votre

richesse et de votre nombre engendrait déjà une marée montante d'oeuvres de tous types et en toutes langues. Enfin, le cinéma, puis la radio et surtout la télévision ajoutaient des dimensions insoupçonnées au problème de l'assimilation et de l'archivage.

Mais ce sont là tous problèmes que vous connaissez déjà.

Le monde orange fait ce qu'il peut, multipliant des bibliothèques qui ne préservent qu'une infime part de ce qui se publie : la partie la plus intéressante, espère-t-on, celle qui mérite d'être sauvée. Et encore se focalise-t-on sur les oeuvres écrites, pour des raisons tenant autant à la technique qu'à l'histoire : on ne sait pas comment conserver des siècles un film ou un disque, le support se dégrade irrémédiablement. Vous êtes plus à l'aise avec le papier, mais il vous a fallu des millénaires d'expérience. Pour les sons et les images, vous débutez ; d'ailleurs, il vous manque le réflexe culturel de les garder, sauf rares exceptions.

Cette disparition inéluctable des voix chères, ou cet engloutissement dans le néant d'images fugaces irrévocablement enfuies... vous les avez souvent pleurés. Ne pleurez plus. Tout cela VIT, dans la Mémoire Prime. Car les Bleus, qui ont su s'en créer les moyens, y accumulent depuis le début du siècle l'intégralité de ce que vos presses et vos antennes ont pu diffuser, sans élagage aucun. Toute la mémoire orange... Imaginez !

La Mémoire Prime : mémoire humaine brute, bleue et orange ; les écrits, les images, les sons, entassés, bien souvent non lus, non entendus, non vus par quiconque d'humain, simplement tant il y en a. Tous les livres, tous les journaux, toutes les publications possibles, venues de partout dans le monde, absolument tout ce qui s'est édité, les romans de quatre sous et les annuaires des téléphones. Les enregistrements de toutes vos radios, les images de toutes vos télévisions.

Il y a bien déjà de quoi s'effarer. Et pourtant ne le faites pas, pas encore, car ces oeuvres, disons volontaires, représentent des quantités dérisoires à côté de ce que les millions de caméras bleues ont surpris, et surprennent encore, de la Centrie et du monde. Pouvez-vous concevoir le volume ? Évidemment non. Démesuré, comme les efforts incessants et la discipline féroce qui seuls empêchent les Bleus de crouler sous le flot que crachent inlassablement leurs installations. Quand je tombe du ciel dans les cavernes centriques : deux pétabits par seconde. Un deux suivi de quinze zéros. Allez-y : écrivez le nombre, et puis fermez les yeux et essayez d'évaluer. Livre moyen : six mégabits. Bibliothèque moyenne : dix mille livres. Donc, deux pétabits : trente mille bibliothèques. À CHAQUE SECONDE. Un flot qui ne s'arrête jamais, qui enfle toujours : son volume double tous les cinq ans.

Je noircis peut-être le tableau. Dans l'immense majorité des cas, les outils bleus filtrent d'eux-mêmes dès que possible le flux des données. Des deux pétabits, seuls douze téraoctets atteignent un concentrateur, et trente gigabits survivent jusqu'à la Mémoire Prime. Pas tout à fait une demi-bibliothèque. Mais cinq mille livres, par seconde ! Et ce flux, qui déferle sans trêve aucune, se glisse comme en un rêve dans des archives titanesques, totalement numérisées, consultables en quelques secondes !

Et puis, planant au-dessus de ces archives, nourris de leur substance et en ayant tiré une vie propre, les distillats de la connaissance, les concentrés de la science, cohérents, corrélés, tendant autour du savoir les mailles complexes d'un immense filet : la Mémoire Seconde.

La Mémoire Seconde : le résultat des efforts d'intellection, de digestion, de critique, de recoupement. Dans les années 1880 où le concept a pris cours avec les moyens modestes de l'époque, on parlait de "mémoire vive", par opposition à la "mémoire morte" confiée aux archives. Si les termes ont par la suite évolué, c'est en partie par humilité envers des ouvrages dont il était arrogant d'affirmer qu'on avait extrait toute la richesse ; mais, surtout, parce que la marée de la dmatique fournissait des moyens toujours plus efficaces de concrétiser cet immense réseau de connaissance maillée. Certains de mes lecteurs auront peut-être songé à la notion d'hypertexte. Exact... mais dès 1935. Et une simple étape.

Une Mémoire Tierce apparaît à la fin des années quarante : une mémoire de type résolument actif, où l'antique frontière entre réservoir passif et information procédurale a fini de s'engloutir. Je devine vos spécialistes dressant l'oreille, et murmurant "programmation orientée objet". Oui et non. Le principe de base servait déjà de support aux hypertextes de la Mémoire Seconde ; ici, il a évolué en procédures auto-modifiantes : de l'algorithmique encore, mais incorporant, déjà ! de l'heuristique par neuronal simulé. Je vous épargne les détails.

Une Mémoire Quarte surgit vers 1970, mais que vous en dire de compréhensible ? Aux objets de la Mémoire Tierce se sont désormais ajoutés des "actants", qui jouent un rôle si fondamental que je vais bien devoir en parler, mais comment ? Si j'extrais d'un dictionnaire bleu la définition d'un actant, chacun de ses

sept mots significatifs vous est inconnu, et exigerait des pages de descriptions ardues. J'y reviendrai, mais sachez déjà, faute de mieux, que l'actant aura été la première entité dmatique à donner l'impression d'un être vivant, imprévisible, énigmatique, soumis à d'insondables pulsions internes. Bon, j'exagère : les spécialistes bleus ont un art consommé (et en vérité c'est un art) d'interagir efficacement avec des actants. En fait, le Plan est une synergie d'actants ; je vais y revenir.

On pourrait croire - et les Bleus l'ont cru un moment - avoir atteint le sommet de l'intégration de la connaissance. Et pourtant, une Mémoire Quinte s'annonce à l'horizon 2005. Pour m'y préparer, j'ai lu un nombre impressionnant d'ouvrages, depuis des années, mais sans rien comprendre de ce que je lisais. Aaa y est parvenue, et s'astreint vaillamment à me faire assimiler les notions affreusement abstraites sur quoi se base ce nouveau sommet de la science bleue. Je progresse, lentement... Je ne me risquerai pas à partager avec vous mes pauvres miettes.

Au fait, ne vous étonnez-vous pas que je n'aie parlé jusqu'ici que de mémoire ? Classiquement, l'architecture de vos ordinateurs comprend bien "de la mémoire", mais aussi, voire surtout, un ou plusieurs processeurs autour desquels s'articule le traitement ; et aussi des périphériques et des outils de communication.

Avez-vous compris que cette "mémoire" dont j'ai parlé est une mémoire au sens logique, presque au sens humain ? Le monde orange a pompeusement parlé de "mémoire" à propos des tubes à vide, puis des tores de ferrite et des semi-conducteurs où transitent les données de vos machines. Chez les Bleus, il ne s'agit que de "réservoirs". Pour eux, la mémoire n'est pas objet mais fonction, desservie par toutes les facettes du matériel.

Et, soyez-en bien sûrs ! leur matériel suit, et à toute allure encore, depuis les réservoirs où ils accumulent à bon marché plusieurs dizaines de téraoctets dans le moindre centimètre cube (grâce à la technique, chez eux classique, du brûlage photochimique de trous, en attendant la maturité industrielle de l'oligomérisation stimulée), jusqu'aux processeurs avec leurs cycles inférieurs au dixième de picoseconde (au moment de ma chute en Centrie, un grain de sable appelé Terellec10 détient le record avec soixante femtosecondes, moins que le temps mis par la lumière pour contourner un cheveu). On ne compte guère pouvoir accélérer plus avant : gravées dans la trame de l'univers, les limitations quantiques bouchent la voie. Rien n'interdit cependant de multiplier les processeurs : on ne s'en prive pas.

Mais le noyau même, la clé de voûte, le fil conducteur de l'expansion explosive de la dmatique des Bleus, c'est la mémoire. Leurs efforts ont visé à donner un support à la mémoire, à l'amplifier démesurément, à en faire l'outil par excellence de leur puissance.

Aurez-vous noté ? J'ai parlé, volontairement, de mémoire au singulier.

Depuis toujours, dès les légendaires balbutiements du début du siècle où mille contraintes rendaient impensable le dialogue entre machines... ils savaient que ce n'était qu'une étape temporaire, qu'inéluctablement ce dialogue viendrait, qu'il fallait déjà s'en soucier, le préparer, et rejeter, malgré les tentations, tout ce qui pourrait le compromettre.

Quarante ans plus tard, le monde orange, empêtré dans ses limitations et ses habitudes, commençait à développer dix informatiques différentes et contradictoires, élevant par malice ou simple indifférence des cloisons artificielles où buteraient des utilisateurs naïfs et victimes.

La prise de conscience vous est venue, lentement. Vous exigez de plus en plus bruyamment l'interopérabilité (le programme en machine X devant pouvoir accéder aux informations en machine Y) voire la portabilité (le programme tournant sur X devant pouvoir tourner tel quel en machine Y). Sachez qu'en Centrie, cela a TOUJOURS existé, ou au moins depuis que le problème a cessé d'être académique... vers le milieu des années vingt.

Vos standards, ces règles communes qui permettent de dialoguer... ils arrivent chez vous, trop tard, après que la pétaudière a déjà triomphé. Ils dérangent de confortables équilibres. Alors on en retarde l'arrivée autant qu'on peut sans se compromettre, puis on les respecte, contraint et forcé, du bout des lèvres. Tout l'art consiste à occuper le terrain, dès que possible, pour que ses propres choix arbitraires deviennent les standards de fait, au grand dam de la concurrence. Tant pis si le choix acceptable à une époque se transforme en boulet au fil des années.

Chez les Bleus, le standard précède la réalisation. Vous ricanez sans doute, si vous êtes spécialiste. Vous avez tort. Vos standards viennent tard, parce que vous ne savez pas anticiper l'usage des outils que vous vendez. Même gourous des techniques pointues, vous foncez dans l'avenir à reculons, prisonniers de vos

préjugés et de vos inerties mentales. En Centrie, rien ne se lance sans prototypage multiforme ni sans réflexion tous azimuts. Il subsiste des surprises, certes, mais jamais aussi fondamentales que les vôtres.

Je cesse de prêcher ! Simplement, la mémoire bleue est UNE, infiniment répartie entre une pléiade de machines, en plusieurs exemplaires. Et ne me demandez pas naïvement le nombre des ordinateurs bleus. Pour qu'une telle question ait un objet, il faut décider où chaque machine commence et s'arrête : une individualité qui s'est effacée, à jamais, dans l'élan de leur progrès. Tout est relié à tout, sans césure, inextricablement.

- Le premier jour, me dit Aaa, tu m'as demandé comment allumer le mate, j'ai répondu qu'on ne l'éteignait jamais. Tu as pu en conclure que nous étions indifférents à la consommation d'énergie, or la véritable raison était que les ressources du mate servent à la collectivité lorsqu'on ne l'utilise pas localement. Chaque mate héberge un fragment de la Mémoire Seconde ; il fonctionne TOUT LE TEMPS. Si tu en as besoin, il te donnera la priorité, mais la part de puissance que tu n'emploies pas restera au service du Complexe.

Le Complexe : le nom qu'ils donnent à l'ensemble si parfaitement intégré de leurs équipements datamatiques et diamatiques.

Ils n'emploient guère le mot. Le Complexe fait tellement partie de la vie quotidienne qu'on n'en parle qu'une semaine par an, la Semaine Sans Complexe. J'y reviendrai.

En parlant du mate... j'interroge Aaa sur un aspect qui me dérange :

- Tu as parlé d'interacteurs élaborés... "Dehors", un débat fait rage à propos de la notion même d'intelligence artificielle. Une machine peut-elle penser ? L'opinion en cours est que non, personne n'ayant jamais su par quel bout s'y attaquer réellement.

- Je sais. En 1950, vous parliez de "cerveau électronique" et vous imaginiez que l'intelligence allait suivre. Une sous-estimation comique du problème. Puis vous avez tâtonné, déchanté, et vous êtes tombés dans un excès inverse de surestimation. Et encore, je ne parle ici que de ceux qui croient que le problème a une solution. La majorité ne veulent même pas y penser, rejettent l'idée comme impie ou blasphématoire, inventant des obstacles qualitatifs là où il n'y a qu'un problème de quantité.

- Et tu prétends que vous avez des machines d'un niveau humain d'intelligence ? dis-je d'une voix bizarrement aiguë.

- Non, mais nous pensons raisonnablement en avoir avant 2000. Voici une règle de bonne pratique en relation avec le sujet : kilo, nombres ; méga, mots ; giga, images ; téra, sens ; péta, symboles.

- Pourrais-tu répéter calmement ?

- Ordres de grandeur des ressources nécessaires, Frank. "Kilo, nombres" signifie qu'un réservoir d'un kilobit suffit déjà pour faire un calcul, et une kiloinstruction par seconde pour obtenir des délais acceptables. C'est donc par le maniement des nombres qu'une diamatique commence, et ce sont des calculettes qui les premières gagnent les poches. "Méga, mots" signifie, comme tu as déjà dû le deviner, qu'il faut mille fois plus de bits et de puissance pour opérer sur des mots, disons pour fabriquer un traducteur élémentaire ou un correcteur orthographique de type lexical. Et il faut trois ordres de grandeur de plus pour synthétiser des images complexes en temps réel. Nous le faisons industriellement depuis 1950 à peu près, donc vous devriez y arriver vers 1990.

- Déjà notre avenir... et la suite ?

- Trois autres ordres de grandeur pour aborder la sémantique et obtenir enfin une traduction automatique acceptable... ou un interacteur qui ne te demande pas constamment de t'expliquer. 1970 ici, 2010 dehors. Trois ordres enfin pour le niveau de ce que nous appelons, faute de mieux, le symbole. Là seulement commence l'intelligence véritable, celle qui sait appliquer le connu à la résolution de problèmes neufs, celle qui innove et qui surprend.

J'en ai vu des réalisations ahurissantes chez les Bleus ! et cependant ici je reste incrédule. Dans ma vie orange, j'ai creusé ce sujet qui me passionnait ; et les arguments bien charpentés de multiples spécialistes m'ont convaincu de la vanité de ce type de recherche.

- Donc si j'extrapole, dis-je un brin moqueur, vous pensez arriver à un niveau comparable à l'intelligence humaine dans quinze ou vingt ans ?

- Disons que c'est envisageable. À sujet délicat, prophétie imprudente !

- Ta circonspection t'honore, car ici je doute fort de votre succès.

Bien sûr, j'ai tort une fois de plus. Mais comme il faudra les quinze ans promis pour infirmer mon scepticisme... J'y reviendrai.

J'ai vaguement parlé d'actants, en promettant d'y revenir, mais je ne sais par quel bout commencer. Peut-être par la boutade bleue des années soixante-dix qui les appelait une faune logicielle ? Une image, mais qui au fil du temps s'est transformée en description objective au point que des modèles zoologiques ont été appliqués au monde des actants, avec un étonnant succès.

Un actant naît, vit, grossit, s'étirole, meurt, renaît, interagit avec d'autres actants, les crée, les mange, les tue, se fond à eux. Et il en existe de tous types, occupant des créneaux divers, comme les ruminants et les carnivores ; très simples ou méchamment complexes.

Si cela vous ahurit... moi aussi. Je suis resté pantois quand Aaa m'a révélé cette évolution de l'informatique, inéluctable après que se sont multipliés sans limite les processeurs. Je ne la soupçonnais absolument pas... pas plus que vous ne l'imaginez, même vos visionnaires patentés. Vous vivez toujours dans l'ère primaire, celle de Von Neumann, celle du processeur central où défilent obligatoirement toutes les instructions, pierre angulaire de l'inébranlable paradigme hiérarchique. Vous écrivez que l'avènement du microprocesseur a changé la nature de l'informatique alors que seuls ont évolué l'équilibre du marché et les relations entre clients et fournisseurs. Le paradigme est toujours fermement là, et vos petites machines se contentent de le décliner en mode mineur. Vous avez bien commencé à multiplier les processeurs dans vos systèmes, mais sans oser vous écarter du modèle. Les unités centrales sont peu nombreuses, ou marchent du même pas, exécutant toutes ensemble une même instruction sur des données différentes. Dans les rares cas où une autonomie réelle pourrait exister, tous vos efforts visent à la réprimer, à garantir ces contrôles centralisés sans quoi vous craignez que règne le désordre. Le modèle soviétique... on sait ce qu'il a donné.

(Quand je parle d'ère primaire, la figure poétique n'est pas la mienne : les Bleus eux-mêmes ont vite recouru à des métaphores paléontologiques. À leur précambrien de l'AlifKhaShin et du Polymator a répondu le vôtre, celui du Z-3, du Mark I et de l'ENIAC. À ma chute en Centrie, votre informatique parvenait au silurien et la leur au trias. Et l'époque où ce livre paraîtra sera celle du carbonifère orange et du crétacé bleu.)

Les Bleus ont forcément connu les mêmes stades que vous : l'ère secondaire exigeait des architectures qu'il fallait plusieurs décennies pour maîtriser. Mais ils ont su, bien plus tôt que vous, où cela les menait. La dmatique bleue, malgré la pagaille apparente de ses implémentations, est au total infiniment plus saine et plus robuste que la vôtre. À tout instant, chacun de vos grands systèmes peut s'effondrer sous son propre poids, sous les yeux hagards de la foule de ses servants. Au contraire, les actants font respecter un équilibre quasiment biologique. Mais Dieu quel défi, pour le profane que je suis, d'en saisir les principes quand Aaa me les détaille ! Je bronche particulièrement devant cette notion de logiciels vagabonds, sautant d'un matériel à l'autre avec une pétulance que je n'associais pas à quoi que ce soit d'artificiel.

- Oui ou non, un actant est-il ce que j'appelle un processus ?

- Oui, comme un homme est un objet et un tableau de Vinci un rectangle. Réponse affirmative, mais sans intérêt. Les propriétés de ces processus font toute la différence.

- Si un actant a quelque part des processeurs et des réservoirs qui lui permettent de tourner, pourquoi et comment changerait-il de place ?

- Pourquoi ? parce qu'il lui faut plus de ressources. Comment ? parce que des ressources libres existent aux alentours. Et il le sait grâce à des actants spéciaux, des vactants comme nous disons, qui viennent diffuser la nouvelle dans les endroits voisins.

Elle m'explique, patiemment. J'ai peine à suivre, même s'il me reste, survivant à ses explications touffues, une séquence d'images fantomales et baroques, celles d'un zoo logiciel, d'une arche de Noé informatique.

Des subactants, microbes mercenaires, glissant entre deux eaux, prêts à mettre des bits et des cycles au service d'une cause puis à replonger dans le flux. Des réactants chasseurs, se nourrissant d'actants oubliés qui errent dans l'océan logique du Complexe. Des antactants leucocytes, guettant, implacablement, cancers et virus. Des synactants optimiseurs, en quête infatigable d'actants aux buts concordants, à fondre ensemble. Des suractants gardiens, planant très haut, surveillant jalousement les troupeaux, prêts à fondre sur les commotions, les désordres, les engorgements, les blocages. Et, au milieu de ces bergers et aliments divers, l'immense masse des actants voulus et visibles.

Pendant toutes ces années d'études, à l'université, j'ai bien utilisé des ordinateurs de toutes espèces ; mais je ne vois plus le moindre rapport entre mon expérience et celle du monde bleu.

- Explique-moi comment tu programmes, dis-je par exemple.

- Je dis ce que je veux à l'interacteur. Il fait le nécessaire pour obtenir le résultat qui m'intéresse. Il n'y a plus qu'une poignée de gens ici qui programment au sens où tu l'entends.

- Et l'interacteur lui-même... je suppose que c'est aussi un actant ?

J'apprends alors qu'existe un interactant, noyau ultime de l'entité à qui je parle, et qui s'entoure d'une nuée d'actants toujours différente selon la question que je pose ; sauf quelques-uns communs : les miens.

- Parce que j'ai des actants à moi ?

- Bien sûr. L'information qui te concerne vit sous forme d'actants. Ton existence réelle se traduit en Mémoire Quarte par un ensemble fluctuant d'actants, une extension logique de ton individualité et de tes désirs, foisonnante, perpétuellement aux aguets.

- Des serviteurs logiques, dis-je rêveur. Ou des anges gardiens ?

- Une jolie image, que tu n'es pas le premier à employer. Pourquoi pas ? Sauf qu'on n'associe pas d'ange gardien aux objets, alors que chacun de vos objets importants a son actant. Chaque auto, par exemple. Quand une de nos caméras voit passer une voiture, elle prévient son actant qui va vérifier si l'événement est banal ou non. Orwellien peut-être, sauf que le pauvre Orwell n'a pas imaginé le moins du monde ce que permettraient les "cerveaux électroniques" de son époque une fois arrivés à maturité.

- Et le Plan lui-même, je suppose... ?

- Environ deux cent cinquante billions d'actants, dont ceux de tous les habitants de la planète et de leurs ressources principales. Le Plan est autonome depuis son lancement. Nous continuons à le nourrir, mais nous ne pourrions plus le changer fondamentalement de l'extérieur sans avoir à le remplacer dans son intégralité. Le cas est prévu, évidemment. Mais le Plan a décollé de bases assez saines pour que ce cas reste hypothèse d'école.

Au début, j'assimile malaisément cette foule de notions neuves. On me conseille d'apprécier les résultats avant de me préoccuper des rouages, et je passe donc des journées devant le mate. J'apprends d'abord à m'en servir : un écolage étonnamment bref. Familier de l'informatique orange, je m'attendais à d'épais manuels (ou à leur équivalent sur écran). Rien de tel : comme disent les Bleus, ce qui est bien conçu n'a pas besoin de mode d'emploi. Je découvre vite qu'il ne s'agit pas seulement d'un vœu pieux. En fait, je n'ai à acquérir qu'une connaissance des pictogrammes et des codes de couleurs qui rythment leur vie quotidienne. Ils les ont définis dès la Fièvre de 1878, pour transcender les difficultés de communication qu'amènerait leur cosmopolitisme croissant, de la même façon que vous dotez vos robinets de pastilles rouges et bleues plutôt que de libellés restreints à une seule langue. Bien entendu, ils vont beaucoup plus loin que vous.

Une retombée bienvenue pour moi est qu'en découvrant ces codes par le mate, je me facilite du même coup la vie de tous les jours, puisque ces codes sont répandus partout. Rappelez-vous les pastilles sur le curieux miroir de mon premier logement !

Ainsi, j'apprends que le blanc lance, que le noir arrête, que le gris suspend. Le vert enrichit, le rouge corrige. Le bleu accélère, l'orange ralentit (non, ce n'est pas un hasard !) et des combinaisons de couleurs symbolisent des fonctions plus complexes. Au total, les seules lettres qui apparaissent sur mon clavier sont celles des touches alphabétiques. Encore sont-elles affichées plutôt que gravées, comme je le découvrirai un jour où l'interacteur convertira le clavier en mode cyrillique.

Je parle de clavier, mais il existe plus de vingt façons de dialoguer avec un mate. Clavier traditionnel, voix, manche à balai, manuscrit (comme ils disent), souris (comme vous direz quand vous en aurez), toucher d'écran, interaction neurale directe (pour ceux avec un H derrière leur nom) ; et d'autres moyens encore pour des handicapés... ou pour des surhommes. Chacun choisit, en fonction de ses facultés ou de son humeur du moment. Quand je prie Aaa d'agir à son gré, j'ai droit à un festival de claquements de doigts et de clins d'œil auxquels répond un vertigineux enchaînement de fenêtres sur l'écran. Prudemment, je remets à plus tard l'acquisition de nouveaux modes de dialogue : les premiers mois, le clavier suffira à mon bonheur.

(Au fait : comme pour le téléviseur de mon premier logis, l'écran se détache du couvercle du mate. On peut l'étaler n'importe où, ou le pendre au mur ; ou même, car il est flexible ! le rouler pour l'emporter sous le bras sans que l'image se dégrade. Je finirai par étaler l'écran du mate au bout de la baignoire, après avoir vu les encoches qui m'y invitent.)

Au départ, je me limite à picorer dans cet infini réservoir qu'est la Mémoire Prime. Serez-vous surpris de découvrir que je me penche d'abord sur mon passé ? Un exemple, trivial sans doute : à six ans, je suis tombé sur un récit en bande dessinée où un personnage déguisé en fantôme pour faire une farce rencontrait abruptement un vrai fantôme. Pour Dieu sait quelle raison, cet épisode m'avait mis au bord de la crise de nerfs, et j'avais exigé que ma mère colle ces pages ensemble pour que je ne coure pas le risque de tomber dessus en ouvrant le recueil. Absurde, pourtant le genre de souvenir qui persiste chez un adulte. Bien sûr, j'ai oublié le titre, l'auteur, ainsi que le reste de l'histoire ; je n'en garde que cet épisode. Eh bien, il me suffit de deux minutes et demie pour que la page s'affiche sur l'écran du mate (et quand j'aurai plus d'expérience, quelques secondes seulement feront l'affaire).

Je retrouve avec la même facilité des livres, des images, des sons du passé, les émissions envolées, les fascicules bon marché que je n'avais même pas rêvé jamais retrouver. Ils sont tous là, intacts, comme neufs, préservés dans la Mémoire Prime. Enrichis, surtout : de commentaires, de critiques, de renseignements qui m'orientent vers d'autres ouvrages des mêmes auteurs, des mêmes éditeurs, ou parlant des mêmes sujets. Moi qui adore les énigmes policières basées sur la chambre close, j'en découvre une liste exhaustive, avec une classification selon le procédé employé ; à noter qu'un message préalable m'annonce, civilement : "attention, lire ce texte peut compromettre le plaisir de vos lectures futures".

Je passe des heures de ravissement sur un sujet qui me tient particulièrement à coeur : le prétendu paranormal. Rationaliste bon teint, j'ai dans ma vie orange lu en trépignant d'indignation de multiples ouvrages fumeux et incohérents, des monuments de malhonnêteté intellectuelle qui réussissaient pourtant à ébranler des lecteurs naïfs. Il leur suffisait pour cela de citer des "témoignages" douteux, tronqués, sinon carrément inventés, comme s'ils relataient des faits avérés.

On a soumis tous ces ouvrages au crible de la Mémoire Seconde. Chaque citation a été vérifiée, chaque témoignage a été confronté aux archives historiques, chaque révélation a été examinée ; au besoin, une enquête a été diligentée pour faire la lumière sur un point obscur. Les résultats sont dévastateurs. Tel épisode, créé de toutes pièces par un charlatan, s'est vu citer (et parfois enrichir) d'un livre à l'autre jusqu'à avoir été reproduit si souvent qu'on le prend, à force, pour argent comptant. (Vous n'y croyez pas ? Pensez au canular de l'explosion des naissances à New York neuf mois après la gigantesque panne d'électricité de 1965 ! On a lu le canular, on a raté son démenti, et maintenant la fable a pris.) Des machinations de farceurs aux erreurs de bonne foi en passant par le mensonge pur et simple, pas un livre sur le paranormal ne tient debout. Les plus tristes sont les compilations honnêtes rédigées par des hommes de bonne volonté, seulement soucieux de clarté et d'objectivité ; ils ne sont, hélas, jamais assez rigoureux ou méfiants, et tombent tôt ou tard dans les multiples pièges semés par les escrocs.

Si je dois résumer en une phrase le résultat d'un siècle de recherche bleue : il n'existe ni télékinésie, ni lévitation, ni télépathie (à part les échanges entre xènes, mais ils sont simplement hertziens), ni OVNI. Et pas d'extraterrestre... sauf le xène.

(En relisant ceci, je me demande si ma mise au point passionnée va vous convaincre. Après tout, le xène existe depuis plus d'un siècle sans que vous le sachiez. Alors pourquoi pas un autre extraterrestre encore plus fantastiquement dissimulé ? Glissons...)

Quatre jours plus tard, Aaa doit m'extraire de force de mes plongées.

- Frank, il te faudrait un million de vies simultanées pour commencer à égratigner la Mémoire Prime ! Il est temps que tu découvres des aspects, disons plus actifs, de ce que permettent nos moyens.

- Par exemple ?

- Pourquoi pas l'omniplan pour commencer ? Et l'omniviseur, pour suivre.

Je voudrais vous faire partager ma fascination (ne m'enviez pas trop, vous aussi pourrez tôt ou tard bénéficier des mêmes avantages que moi) : imaginez-vous aux commandes de l'omniplan. Lorsque vous l'invoquez pour la première fois, jaillit sur l'écran, comme flottant dans l'espace, le globe terrestre, en vraies couleurs, mais sans nuages ; et si vous aviez deux heures à perdre, vous pourriez même le voir tourner. Mais employez plutôt le manche à balai pour faire basculer l'image de la planète jusqu'à la centrer sur l'endroit qui vous intéresse (ou bien, si vous êtes pressé, tapez le nom de votre cible). Puis enfoncez lentement le manche pour zoomer à un rythme qui vous permette d'apprécier la suite.

Le globe grossit, et le point visé se rapproche. On voit à loisir les couleurs pâlir et les détails se préciser, avec des pictogrammes et des identifications. D'abord les grandes montagnes, les fleuves, les routes

principales, les métropoles ; ensuite, progressivement, des cours d'eau moins importants, des voies secondaires, des villes plus modestes... La taille des caractères, l'épaisseur des traits et l'emplacement des mots évoluent aussi, imperceptiblement, au fur et à mesure de la "descente". Immobilisez-vous n'importe quand pour examiner à votre aise ! Vous aurez sous les yeux une impeccable carte routière, cohérente et très lisible, ni trop sommaire ni trop encombrée. Un omniplan (ou pour dire comme eux un o'plan) est une carte du monde à toutes les échelles à la fois.

Ce n'est pas fini ! Visez une ville (par exemple) et descendez encore : le plan de la ville apparaît, d'abord les boulevards, puis le lacin des avenues et des rues avec leurs noms et les bâtiments les plus notables. Poursuivez. Les artères prennent de l'épaisseur, le découpage cadastral surgit avec les emplacements des maisons, des jardins, des arbres même. Sans vous laisser le temps d'en prendre conscience, le plan a viré à la photo de synthèse.

Vous gardez enfoncé le manche, et pourtant le zoom semble buter. Vous avez atteint l'échelle de la réalité et votre regard plane maintenant à sept pieds au-dessus du sol. Pas longtemps : l'image bascule toute seule en position horizontale... Vous voilà dans la ville. Vous pouvez vous y promener à l'envi au long de rues stylisées et désertes, visiteur invisible d'une cité fantôme.

J'ai dit stylisation et pas caricature : non les maisons de fil de fer qu'ébauche votre propre informatique, mais des reproductions réalistes, des briques rouges et des dalles de ciment. Même des façades lépreuses ! L'omniplan sait que certains bâtiments sont en piteux état et adapte en conséquence l'image qu'il en donne. Mais les carreaux cassés qu'il vous présente sont peut-être aux mauvais endroits. De même, ce chêne majestueux dans un parc est une reconstitution : l'omniplan ne connaît que le type de l'arbre et sa hauteur. En revanche, certains endroits sont très fidèlement reproduits, comme l'intérieur des musées.

Mais vous n'avez pas épuisé la richesse de l'omniplan. Vous êtes dans une rue ; dirigez-vous vers la porte d'une des maisons. Elle est fermée. Et alors ? Passez à travers. Un couloir que vous pouvez longer, avec une fenêtre par laquelle vous pouvez regarder, au fond un escalier que vous pouvez escalader... Rares sont les constructions de votre monde dont le plan manque à la Mémoire Prime. Derrière sa trompeuse aisance d'emploi, l'omniplan intègre des milliards de clichés, de plans, de rapports, infatigablement mis à jour en temps réel. Regagnez la rue. Vous voyez, au carrefour, ce panneau de sens unique qui clignote ? Le Complexe vient de noter une discordance entre réalité et omniplan, et corrige ce dernier. Le panneau finit par disparaître ; sans doute s'agissait-il d'une déviation temporaire due à des travaux ? Au besoin, demandez-le à l'omniplan : il peut aussi vous parler.

Une autre dimension encore : le temps. Tordez le manche vers la gauche et la scène recule dans le passé. Une maison se brouille et disparaît, une autre cède la place à un bâtiment d'un style plus ancien. Des dates défilent dans un cartouche en haut de l'écran. Arrêtez-vous en 1900, et regardez la rue. Quelques maisons claires, et des fantômes indistincts. L'omniplan ne fait pas de miracle. Parfois, il sait qu'une maison s'est élevée à un endroit, mais plus aucune archive ne la décrit.

Vous avez vu ; et maintenant, réfléchissez ! Un Bleu doté de l'omniplan connaît tous les terrains, mieux que quiconque. Pour filer quelqu'un ou dépister une filature, pour préparer une action ou s'évanouir au nez et à la barbe des policiers, être au courant de tous les accès de tous les lieux donne un avantage fabuleux et permet de ne jamais se laisser piéger dans un cul-de-sac. L'omniplan : fidèle complice et sauveur d'innombrables agents bleus, depuis des décennies. Comment ça, direz-vous, ils ont donc un mate sous la main ? Patience.

Pensez plutôt à ce que vous pourriez faire de l'omniplan ! Vous pouvez voyager de votre fauteuil dans toutes les villes du monde, visiter tous les palais et tous les musées, cela en vous évitant les dépenses et les fatigues d'un voyage réel.

Vous faites la grimace... Un voyage fictif dans un monde désert, quel intérêt ? Si vous étiez cloué chez vous par la maladie, ou si un vendeur sans scrupules vous avait fait passer des vacances de cauchemar dans un pays empli de mauvaises surprises, vous feriez sans doute moins la fine bouche. Mais il est vrai que l'absence des habitants rend morne et même lugubre un simulacre de ville. Alors, montez d'un cran.

Au-dessus de l'omniplan : l'omniviseur (ou o'viseur, bien sûr).

Si l'omniplan donne une image modélisée du monde, l'omniviseur montre le monde tel qu'il est, complet avec nids-de-poule, papiers gras, chats et pigeons ; et, bien sûr, humains. Toutes les caméras cachées des Bleus roulées en une seule, virtuelle. La machine de rêve pour voyeur absolu. Promenez-vous dans les pires quartiers de New York ! Vous ne risquez pas l'agression. Espion invisible et intangible, vous planez, à deux

mètres au-dessus des dangers du sol. Pour produire cette image que vous voyez, une myriade de processeurs combinent les vues des plus proches caméras. Mieux : ces caméras savent que vous les utilisez, et se réorientent pour vous s'il y a lieu. Sortez du champ de l'une d'elles, une autre prendra le relais sans heurt et vous ne verrez pas de différence ; du moins dans certaines limites, car deux cent cinquante millions d'yeux ne suffisent pas à couvrir l'intégralité d'un monde.

Tentez l'expérience en vous éloignant des endroits intéressants : vous verrez la qualité de l'image se dégrader, un signal d'alarme pour vous. Si vous échappez complètement aux endroits observés, à l'image de l'omniviseur se substituera subitement la vue correspondante de l'omniplan ; personnages et détails se volatiliseront. Peut-être cela ne fait-il pas votre affaire, par exemple lors d'une filature. Dites-le et le Complexe dépêchera sur place des caméras mobiles ; car il faut savoir qu'elles ne sont pas toutes fixées, qu'en particulier presque chaque Bleu dissimulé parmi vous est porteur d'une caméra. Regardez cet Hispanique désœuvré, qui traîne les pieds au coin de la Sixième Avenue (pardon ! l'Avenue des Amériques) et de la Douzième Rue Ouest. Un chômeur ? Non, une caméra mobile au service du Plan.

Tordez à nouveau le manche ! La scène recule dans le passé comme si on rebobinait une vidéocassette. Plus vite... Stop ! Regardez le cartouche, vous avez remonté d'une heure. Lâchez le manche, et la scène redémarre : sous vos yeux, une fidèle reconstitution de ce qui s'est passé ici il y a soixante minutes. Rien d'intéressant ? Non, pas cette fois-ci. Mais si un meurtre s'était commis ? Vous pourriez voir tous les détails, et même suivre le meurtrier dans sa fuite, repérer où il va se cacher ! en espérant qu'il se restreindra aux lieux couverts par les caméras, car cette fois pas question d'envoyer un oeil mobile dans le passé.

D'autre part, n'espérez pas remonter plus de quinze jours en arrière. Affreusement encombrantes, ces images transformeraient la Centrie en un amas de réservoirs si on ne jetait rien. Alors, on garde quelques vues intéressantes, et on recycle le reste.

Dois-je en dire plus ? Vous verrez pendant les Entretiens l'omniviseur en action. Ne pensez pas que j'en aie abusé. Cela me répugne moralement d'entrer par effraction dans l'intimité des autres ; et même si j'avais eu moins de scrupules, n' imaginez pas une caméra dans chaque habitation ou dans chaque chambre à coucher ! mais seulement là où se déroulent des événements importants pour la sécurité bleue ; ou pour le Plan.

Et au-delà du gadget ? Peut-être pensez-vous que la dmatique bleue n'a fait que déposer de nouvelles strates sur un quotidien resté classique. Mais si nous parlions du papier ? Un bon exemple. La Centrie en consomme par an quatre tonnes, toutes formes réunies. Non, pas quatre tonnes par tête : quatre tonnes en tout. Ne faites pas le calcul, je l'ai fait pour vous : par personne et par an, deux grammes... de papier neuf, celui qui coûte des arbres ; à quoi s'ajoutent, tout de même, six cents grammes de papier recyclé. À titre de comparaison, l'habitant d'un pays industrialisé de la Surface en consomme un quart de tonne...

Le monde orange rêve depuis longtemps d'une société sans papier qu'on se promet toujours pour la décennie suivante, tandis qu'au contraire la quantité de matière consommée s'enfle démesurément. Plus on dispose des ordinateurs qui devraient endiguer la marée et plus ceux-ci la gonflent perversément. Cela n'étonne que les âmes simples à qui l'arbre préservé par l'ordinateur cache la forêt abattue par les effets induits ; et vous vous résignez en pensant que, demain peut-être... Alors, j'ai de bonnes nouvelles pour vous : c'est possible ! puisque les Bleus y sont parvenus. Mais ils n'ont pas dû pour autant faire une croix sur leurs habitudes.

Des carnets de notes ? J'ai déjà signalé que j'en utilisais... mais ce n'est que du papier virtuel, un brochage d'écrans plats flexibles où on "écrit" avec un "feutre" à l'encre aussi virtuelle que le papier. En un geste, on efface tout le carnet... ou on le copie sur un autre support.

Leurs journaux ? Je vous ai déjà parlé du Transmedian Newslog, entrevu sur un écran de mate. L'avez-vous pris pour simple copie numérisée d'un original sur papier ? Vous auriez eu raison de 1944 à 1951, quand se déroulait une dématérialisation progressive dont le titre témoigne encore aujourd'hui. Ce temps est révolu, et soyez certain que l'évolution vers le tout-électronique a ipso facto radicalement changé la notion même de journal. Libéré des contingences matérielles de l'édition, le Newslog a pu cesser d'être quotidien pour devenir permanent. Il varie constamment de contenu, toutes les minutes s'il y a lieu. Au rythme de l'actualité, des sujets naissent, se déploient, s'étioilent, s'évaporent.

- La notion de quotidien persiste, explique Aaa, mais indirectement : le contenu est volontairement conçu pour que celui qui consulte le Newslog journellement à heure fixe puisse suivre l'actualité sans trop rater de

nouvelles. Au fait, le Newslog bouge au rythme où il arrive du neuf. En période creuse, il reste plus longtemps stable. Compare avec un journal orange ! On doit en renouveler le contenu à chaque édition, quitte à inventer du faux neuf, ou même à mentir.

Le papier vous sert également à l'affichage. Des écrans s'en chargent ici, et Aaa me fait bien vite une démonstration frappante. Elle utilise l'omniviseur pour voguer dans une galerie centrique jusqu'à un panneau d'affichage, dont une fenêtre annonce un spectacle théâtral. Elle zoome sur la fenêtre pour l'encadrer sur l'écran du mate, puis appuie sur une touche jaune, ici la couleur de la réservation.

- J'ai capturé la fenêtre, me dit-elle. À partir de maintenant, tout ce que je taperai sur cet écran se répercutera immédiatement sur l'affiche de la galerie. Regarde !

Elle me fait un clin d'oeil, et tape dans l'espace blanc au bas de la note d'annonce :

S VS SVZ LR CC, NCDRZ-L

puis elle enfonce à nouveau la touche jaune et fait reculer l'image ; sa contribution reste bien affichée. Je passerai dans la galerie le lendemain et je la verrai bordée de deux bonnes douzaines de cadres dans les styles les plus divers.

Je viens d'en révéler beaucoup sur laématique bleue ; et pourtant, le croirez-vous ? je n'ai encore qu'effleuré le sujet. Mais un répit serait sans doute bienvenu pour vous qui me lisez.

Au surplus, vous vous interrogez peut-être. Quand je découvre le mate et ses richesses, mon rôle semble rester celui d'un utilisateur passif. Et mon anxiété d'être inutile ? Et les idées que le mate doit me donner ?

Justement, j'en trouve, dans des détails que je vous ai épargnés. Car qu'arrive-t-il chaque fois qu'une de vos oeuvres, journal, livre, film, disque, a été dûment enregistrée en Mémoire Prime ? L'étape suivante est une absorption sélective par la Mémoire Seconde, la transformation d'un matériau brut en une brique de l'édifice. Concrètement, des programmes de traitement sémantique malaxent l'oeuvre pour en extraire le contenu, ou, comme on dit ici, l'intellisent.

Cependant, cette intellecture reste lacunaire, comme l'était celle de mon interacteur dès que je compliquais un peu mon propos. Les meilleurs programmes peuvent corrélérer le sens de presque tout ce qu'ils traitent, mais hésitent devant les subtilités de langage ou de sens... ou lorsque le texte est un tissu d'incohérences, ce qui arrive souvent. Le recours à un humain s'impose alors, sous la forme d'une stimulante relecture en tête-à-tête entre l'humain et la machine, où se confrontent les visions et où s'affinent les connaissances de chacun de ces deux partenaires si dissemblables : comme ils disent, une oblecture.

Et au fil du temps, je deviendrai oblecteur, en oubliant que j'aurais jamais pu faire autre chose de ma vie.

Je suis sorti du coma depuis vingt-cinq jours. Je m'habitue doucement à mon nouvel environnement, ou en tout cas j'en ai l'impression. Je ne sursaute plus trop quand des Compagnons du Visage Immuable passent avec leurs hideux symboles, ou quand d'apparents déments viennent me ricaner sous le nez, et cela même quand je suis seul, sans Aaa pour me rappeler d'un geste apaisant que tout va pour le mieux dans le meilleur des souterrains possibles. On sait que je m'habitue, et les individus les plus divers m'accostent sans façon.

Alors j'en arrive à me dire que je vais, pas vraiment m'intégrer (car je suis par trop handicapé pour me sentir leur égal, aussi cordiaux que tous puissent sembler), mais du moins atteindre un équilibre harmonieux qui me permettra la vie "riche et gratifiante" dont George me parlait à mon réveil. Puis je me rappelle comment la révélation du xène a manqué jeter à bas ce fragile échafaudage et je me demande anxieusement si une nouvelle surprise ne m'attend pas au tournant. Je trie mes souvenirs en quête de moments oppressants. Lexhell, que j'ai vu de loin, et dont Aaa n'a alors pas encore voulu me parler ? Instinctivement, je remets cela à plus tard (patientez), car un autre souvenir m'est revenu :

- George... dis-je. Tu le connaissais ? Je veux dire, avant mon arrivée ?

L'air un peu étonné, Aaa secoue la tête :

- Je l'ai vu pour la première fois quatre heures avant que je vienne te surprendre. On t'avait vu me suivre, il l'a su, il m'a retrouvée et m'a expliqué la situation. Nous avons pu rester ensemble dix minutes. Il se fait

cependant que je connaissais son existence. Une célébrité mineure : le deuxième Bleu de notre Histoire à avoir eu un X derrière son nom.

J'ai un sursaut violent, car c'est précisément à ce X que je pensais. Je ne sais pas si cette fois je me sens prêt pour la réponse... mais je lance la question quand même :

- Alors dis-moi ce que signifie ce X.

Aaa se tait, elle semble réfléchir, longtemps. Enfin elle murmure :

- Pour cela, je dois commencer par te raconter sa vie...

Un bref sourire avec une ombre de tristesse, et elle ajoute :

- ...mais surtout sa mort.

Un coup de couteau au coeur. Moins de vingt jours que sa silhouette a disparu au détour d'une galerie, en route vers une mission risquée dans Dieu sait quel enfer orange. George, mort ! GEORGE ! Mais je ne pense pas que vous puissiez imaginer mon accablement et mon chagrin brutal. Après tout, je n'ai connu George que peut-être vingt heures en tout. Et pourtant c'est comme si on m'avait annoncé la mort d'un ami de toujours, ou du frère que j'aurais pu avoir. Et ma voix se casse quand je balbutie :

- Il repartait faire son travail. Il disait... Que lui est-il arrivé ?

Aaa me considère pensivement, se tourne vers le mate silencieux.

- Demandons-le-lui, me dit-elle. George !

Sur le vaste écran flamboie une tête reptilienne de tyrannosaure-roi. Pantois, je la regarde fixement et j'ai un violent sursaut en entendant claquer les énormes mâchoires. Et puis je comprends que les claquements forment des mots, et j'écoute :

- Il est en Albanie, près de la frontière yougoslave, à onze kilomètres au sud de Shkodër, dans un village appelé Rranxat. Il est étendu sur un tas de foin dans une grange. Là, il est trois heures du matin. Il dort. Faut-il l'éveiller ?

- Pas la peine, dit Aaa en souriant. Merci, Rex.

- À ton service, dit le reptile en s'éteignant.

Un immense soulagement me submerge, un soupir irrépressible s'échappe de mes lèvres. George est vivant ! Mais Aaa me parlait de sa mort... ? Je me tais, car elle reprend, sans me regarder :

- George a vu le jour à Christchurch, dans l'île du sud de la Nouvelle-Zélande, en 1905. Sans doute son nom figure-t-il toujours quelque part, dans des archives poussiéreuses : Hunter.

La date m'a fait sursauter, et j'ouvre la bouche pour protester, mais elle incline la tête, me regarde en biais et précise :

- Elizabeth Hunter.

INTERMÈDE : RJEVSK

Je suis né à la Noël 1946 à Kaliningrad. Ou Königsberg. Ou Krolewec. En tout cas la ville de Kant. Choisissez-lui votre nom préféré. Un père militaire, et une nouvelle guerre qui menaçait, avant même qu'on ait eu le temps de déblayer les décombres de la précédente.

Une enfance marquée par une propagande frénétique qui ne s'est calmée qu'à la mort de Staline. Mon grand-père avait été un vieux bolchevik et mon père croyait à un avenir radieux, dur comme fer, à un point tel que ses camarades le prenaient pour un cinglé. Ils n'étaient pas assez fous pour le lui dire en face, mais il le sentait bien et cela ne le rendait que plus enragé. Et donc moi, son fils, je devais y croire. Ma mère est morte quand j'avais cinq ans, d'écoeurement peut-être.

J'ai passé mon enfance dans des internats pour fils d'officiers. J'en parlerais très peu - de sinistres souvenirs ! - si cela n'avait facilité ma ception. Car dans une société totalitaire et paranoïaque qui voit de l'espionnage partout, comment soustraire un individu à une surveillance de tous les instants pendant les cinq jours nécessaires pour le cevoir, même s'agissant d'un simple adolescent ? La solution : une présomption de maladie contagieuse requérant une quarantaine stricte dans l'infirmerie annexée à l'internat... avec, bien entendu, la complicité du médecin et d'un infirmier. Cela restait risqué : dans plusieurs cas, la manoeuvre a mal tourné. Mais pour moi, tout s'est bien passé ; et sans que quiconque ait eu le moindre soupçon, j'ai repris mes cours interrompus... mais je les écoutais d'une tout autre oreille. Surtout les cours de marxisme.

Amusant de comparer l'homo sovieticus qu'on espérait façonner à coups de slogans avec l'homo cæruleus (comme les Bleus se désignaient parfois à l'apogée de l'âge dix-neuf). La conscience politique ? Elle vient à un Bleu au moment de sa ception sans autre bourrage de crâne que celui qui lui insuffle la civitance. Et on trouve ici des classes sociales en pagaille plus qu'aucune société orange ; mais sans corrélation économique, et avec une perméabilité totale d'une classe à l'autre.

J'en parle surtout parce que j'ai dû subir la Surface un long moment. Contrairement aux trois quarts de nouveaux-çus qui se hâtent de dépasser d'une fausse maladie ou d'un accident truqué, je suis resté là-haut jusqu'à la fin de 1982. J'y serais toujours sans une sombre histoire de mafia qui aurait pu tourner très mal pour moi. Bref, il devenait urgent que je disparaisse ; alors, un soir de beuverie, j'ai voulu rentrer chez moi à pied malgré les protestations de mes commensaux, et je suis tombé endormi dans la neige, par trente degrés sous zéro. Je me suis retrouvé à Xianzhun, où j'ai vécu sept ans, mais mes activités là-bas se prêtent mal à une description aisée. J'étais synthisticien, c'est-à-dire que je m'efforçais de corrélérer telle solution dans un domaine X avec tels problèmes pendants dans un domaine Y. À votre tête, je vois que mieux vaut remettre cela à une autre fois... Un travail fascinant, pourtant.

Ce qui m'a le plus frappé lors de ma ception ? Le choc quantique entre l'image exaltante que je pouvais avoir de mon pays et la réalité que je découvrais. Replacez-vous dans l'ambiance de 1959. L'Union Soviétique a donné une gifle aux États-Unis en s'emparant de la suprématie spatiale, elle a des fusées meilleures et plus puissantes. Le bip-bip narquois de nos premiers sputniks témoigne de l'invincibilité de notre Révolution ! Les nazis ont dévasté le pays, les capitalistes qui ont pris leur suite ont beau nous assiéger, malgré tout nous allons de l'avant et même nous les narguons. Aujourd'hui, l'espace ! Demain, la richesse pour tous !

Vous hochez la tête ? C'est vrai, vous êtes américain, et je prêche un convaincu. C'est plutôt moi qui devrais vous demander comment vous avez pris les multiples révélations sur les dessous de la politique de votre pays ? Les ouvrages de nos historiens vous ont donné quelques secousses, non ? L'épisode du Document Goldsmith... de quoi faire d'énormes titres, pourtant le couvercle est si étanche qu'en trente-six ans personne, aux États-Unis ou ailleurs, n'y a jamais fait la moindre allusion. Et je ne parle pas de l'assassinat du Président Kennedy... une espèce de sommet. Si nous révélions la vérité à la Surface, personne n'y croirait. Ils se sont raconté tant d'histoires que la triste réalité les décevrait trop.

Pour en revenir à ma vie dans le paradis des ouvriers et des paysans, j'ai fait des études particulièrement brillantes, qui m'ont vite fourni l'occasion de pénétrer dans le monde clos de l'informatique socialiste. On m'a bien fait comprendre au passage que c'était un honneur et que je le devais au moins autant aux états de

service de mon père qu'à mon mérite propre. D'ailleurs, on ne m'a jamais fait confiance au point de me permettre d'assister à des congrès à l'étranger, et bien sûr je me suis sagement abstenu de protester.

La schizophrénie de mes conditions de travail me laissait rêveur. Les dirigeants soviétiques, qui vivaient encore dans les schémas mentaux du siècle précédent, refusaient visiblement de croire à l'informatique, et en même temps voulaient ne pas trop se laisser distancer par l'Occident capitaliste. Intenable, alors ils tentaient de rattraper leur retard en se procurant sous le manteau des machines à l'Ouest.

J'ai eu le privilège d'être l'un des dix premiers spécialistes soviétiques à manier un IBM PC. Cela se passait environ quatre mois avant la sortie officielle de l'appareil sur le marché américain. Je me rappelle la scène : mon chef qui prend une voix de conspirateur pour me convoquer dans son bureau où je trouve une grande caisse et deux hommes sinistres qui me dévisagent comme si j'allais d'un moment à l'autre sauter sur la caisse et l'avalier. Ensuite, un long discours confus d'où il ressortait que l'objet dans la caisse était en même temps secondaire et important : une puissante arme secrète américaine, mais à ne surtout pas copier. Il me fallait toute mon conscience pour ne pas éclater de rire.

On ne s'en rend pas vraiment compte à la Surface, mais c'est l'informatique qui a joué un rôle crucial dans le déclin de l'Union Soviétique des années soixante-dix et quatre-vingt... ou plutôt l'absence de l'informatique. Le reste du monde industriel a poursuivi ses accroissements de productivité grâce à elle, tandis que l'URSS restait à la traîne, et perdait de ce fait le peu d'image de modèle qui lui restait. Une superpuissance dix-neuf, en quelque sorte.

Cela dit, appréciez l'ironie à deux étages de la situation. Mes chefs me confiaient une machine impie, en espérant bien que j'en démontrerais vite l'inutilité... cela alors que toute l'histoire centrienne prouvait depuis quarante ans que cet objet constituait une des clés de l'avenir. Et en outre, l'engin hébergeait, tant à l'insu de ses constructeurs que de ses acquéreurs clandestins, une incroyable dynamique bleue. Un IBM PC de 1981 contenait - et je ne cite que les éléments que votre expérience vous permet d'apprécier - huit processeurs Terellec7, soixante gigabits de réservoirs divers, et des connexions infrarouges à l'O'net. À toutes fins utiles, c'était un mate, mais un mate qui restait caché jusqu'à ce qu'on l'active par la fameuse combinaison "shift/ctrl/alt/del" à quatre doigts, le "redémarrage majuscule". Encore le mate était-il méfiant : il n'acceptait de se manifester que si le Complexe lui garantissait d'être face à un Bleu non surveillé. S'il perdait le contact avec le Complexe, il faisait le mort. Et même quand il vivait, il se manifestait le plus discrètement possible. De toute manière, difficile d'être spectaculaire sur les écrans Hercules ou CGA de l'époque (et hors de question de placer un écran holographique, bien sûr).

Pour la petite histoire, sachez que les rejetons des nomenklaturistes ont assez rapidement su se procurer des ordinateurs personnels, pour ne les utiliser cependant qu'à des fins ludiques. Cela ne dérangeait guère les dirigeants et même les encourageait à sous-estimer les perspectives de la micro-informatique. Quos Jupiter vult perdere ! Sans être Jupiter, je rédigeais consciencieusement des rapports méprisants, qui plaisaient fort à mes chefs, puisque j'écrivais ce que leur hiérarchie à eux avait envie de lire. Ces mensonges correspondaient à la logique du personnage que je jouais. En fait, dans le système soviétique, chaque Orange aussi jouait un rôle de composition. Ou alors, le Ciel ait pitié de lui !

Enfin, en 1982, j'ai pu rejoindre la Centrie, dans les conditions que je vous ai décrites. Vous-même y étiez tombé quelques années plus tôt, et je ne vous cache pas mon immense curiosité quant à vos réactions. Si vous avez fini de m'interroger... à mon tour !

AUJOURD'HUI : JOUR J + 7

Une semaine, déjà ! Aujourd'hui, les Bleus, ceptionnaires inclus, sont neuf millions et demi. La Phanèrese a causé douze mille morts, et sauvé dans le même temps un million de vies.

Les Bleus n'ont rien dit de plus sur eux-mêmes ; alors, le globe bruit de mille rumeurs. Inévitable lorsque l'information manque, ou ne répond pas à votre image du monde.

Un livre est en train d'inonder le globe. Pas strictement la première de vos oeuvres de circonstance (les pamphlets fleurissent à la douzaine en tous lieux) mais la première promise à un retentissement planétaire. Vous vous en arrachez des éditions, épuisées à mesure de leur parution. LA DUPERIE BLEUE, crache le titre ; ILS VIENNENT D'UN AUTRE MONDE, hurle le sous-titre. Comment ne vous lanceriez-vous pas dessus ?

Les Bleus, lisez-vous, viennent de la sixième planète d'Epsilon Indi, à quelque dix années de lumière de la Terre. Conquêteurs méthodiques et implacables, ils ont installé sur notre globe un ensemble de bases d'où ils préparent une prise de pouvoir à moindres frais, par l'intoxication et la fourberie. Les annonces de l'Émission et des Entretiens ? Un tissu de mensonges, destiné à affoler l'humanité et à l'égarer sur de fausses pistes. Seules sont véridiques leur avance technique et la surveillance qu'ils exercent. Il s'y ajoute un demi-mensonge : ils s'intitulent Bleus parce que littéralement bleus, corps outremer et paumes azur. Ils mesurent seulement un mètre quarante, mais avec une énorme tête pyramidale. Les Envoyés ? D'astucieux mannequins articulés, où ils se dissimulaient. Les Successeurs ? Des traîtres humains, que leur chirurgie a remodelés à l'image de sommités auxquelles on les a substitués in extremis.

Est-il encore utile d'énumérer ces détails ? Le livre circule tant que la mémoire orange ne l'oubliera pas de sitôt, ni les interrogations sur ce mystérieux auteur qui signe "Dr. Hidden", un pseudonyme censé cacher un enquêteur obstiné dont le courage va sauver le monde. (Des Terriens, complices repentants des Epsilonïens, l'ont alerté en lui expédiant des copies de documents ahurissants, que le livre reproduit et qui révèlent les détails du complot pour la conquête du globe.)

Le livre précède d'assez peu une demi-douzaine d'autres ouvrages tout aussi convaincants en surface, mais totalement contradictoires ; si bien que l'émotion retombera comme un soufflé. Mais il me semble intéressant de démonter cet exemple, car le prétendu Dr. Hidden masque un groupe de cinq Canadiens qu'une caméra bleue a pu enregistrer (grâce à quoi cette histoire est connue en détail).

À l'origine, cinq universitaires facétieux qui quelques mois plus tôt ont eu l'idée saugrenue de pimenter (et aussi d'aider à financer) leurs études en mettant en commun leurs éruditions multiples pour rédiger sur le thème "Ils sont parmi nous" un ouvrage définitif. Depuis des années, ils s'amusent de cette littérature hétéroclite et flamboyante, hideusement mal écrite, et qui cependant ne manque jamais de lecteurs crédules ou anxieux prêts à tout acheter. Alors, ne resterait-il pas un créneau juteux pour un canular richement documenté, techniquement irréprochable et ciblant un lectorat plus vaste ?

Et ils passent des week-ends de folie à inventer de toutes pièces une invasion sournoise de notre planète par des humanoïdes à la peau dorée. Un exemple des détails auxquels ils s'attachent pour donner de la vraisemblance à leurs inventions : le choix de l'étoile d'origine des Dorés. Une étoile proche, quelques parsecs, inconnue du grand public (Procyon, Sirius ou Altaïr sont trop banales) sans pour autant être affligée d'un nom anti-commercial comme Groombridge 1618 : ils tombent d'accord sur le nom d'Epsilon Indi (et bizarrement, quand vous découvrirez qu'il existe bien une constellation de l'Indien dans l'hémisphère austral, cela vous rendra plus réceptifs à la suite de votre lecture).

Au fond, les cinq farceurs s'amusent sans trop croire que leur oeuvre sera vraiment publiée ; le monde de l'édition est moins influençable que les lecteurs ! Ils n'en poursuivent pas moins leur effort... et puis le hasard veut que l'Émission puis les Entretiens leur tombent sur la tête juste au moment où ils terminaient leur livre. Le tonnerre ! L'étincelle aussi, puisque quatre cinquièmes de leur canular sont immédiatement recyclables, tandis que le désarroi universel leur donne une chance totalement inespérée de placer leur prose sur le marché.

Quand vous pourrez consulter les archives bleues, vous apprécierez la fièvre et l'imagination qui leur permettent, en trois nuits d'un remue-méninges forcené, d'intégrer à leur ouvrage les derniers événements, et d'apporter les adaptations nécessaires. Tout est sur disquette, si bien qu'une commande de traitement de texte leur suffit pour transmuier leurs Dorés en Bleus d'un bout à l'autre (même si la précipitation leur fait rater l'un ou l'autre détail : voyez la huitième ligne de la page 92, où on compare étrangement la peau d'un vieux Bleu à une chevelure blonde). Et on a forcément bâclé le chapitre surajouté décrivant les Entretiens : vous finirez par le remarquer, et par en tirer les conclusions (mais le temps qu'il vous faudra pour cela jouera en faveur des plaisantins).

En fin de compte, épuisés, ils réussissent à faire publier leur livre dans la foulée, sans avoir pris le temps de réfléchir aux conséquences. Et ils se retrouveront harcelés par les services secrets de vingt pays, un cauchemar dont ils mettront des semaines à se dépêtrer. Heureusement pour eux qu'ils ont conservé leurs synopsis et leurs brouillons, et que les Bleus, les vrais ! apaisent discrètement le dépit des enquêteurs...

Les robocoptères bleus se sont faits plus rares. Comme pour compenser leur absence, des présences obscures apparaissent dans votre ciel. Vous croiriez en de simples avions volant si haut qu'on ne voit d'eux que la traînée de condensation. Mais la trace qu'ils laissent est d'un étrange bleu outremer, et un sourd grondement accompagne leur passage, comme le fracas d'un orage lointain. Aucun de vos intercepteurs ni aucune de vos fusées ne monte assez haut pour les atteindre. Vos armées les suivent à la trace par contact visuel (le radar est muet) ; et les jours passeront sans qu'on apprenne rien sur les objets inconnus ; ni, surtout ! sans que cesse leur ronde solitaire. Quelle est leur source d'énergie ?

(La même que celle des grands robocoptères : des faisceaux cohérents ultraviolets émis du sol et convertis par les capteurs dont les appareils sont revêtus ; des faisceaux invisibles mais décelables pour qui dispose d'équipements complexes et sait où observer ; encore faut-il savoir.)

Lentement, péniblement, précautionneusement, vous vous organisez pour réagir aux événements, par tous les canaux possibles, faisant flèche de tout bois pour reprendre l'initiative perdue. L'urgence est planétaire : vous mettez une sourdine à vos égoïsmes nationaux, et vos cénacles mondiaux s'épanouissent à nouveau. Comme aux grands moments de la Crise du Golfe, vos Nations unies se retrouvent carrefour et creuset, avec cette fois une étonnante apparence d'unanimité qui ferait presque oublier les arrière-pensées.

Les inquiétudes communes des dirigeants de vos États, face à un ordre ancien chancelant, semblent avoir réalisé cet implausible miracle d'une coalition mondiale contre l'adversaire commun. On songe à ces alliances contre nature d'ennemis de toujours face à la montée de la France républicaine ou de la Russie communiste : deux exemples d'alliances réussies qui ont permis d'en revenir aux animosités traditionnelles après élimination du trublion, même s'il a fallu des décennies. Pourquoi pas cette fois-ci ? Et plus vite, si on s'y met tous ensemble ?

Il ne vous a fallu que quelques jours (fort peu à votre échelle, mais bien trop à côté de la promptitude bleue) pour mettre en branle les mécanismes qui donneront la caution officielle d'une approbation mondiale aux actions de vos grandes puissances. On prépare dans la coulisse les opérations militaires ; au grand jour va se dérouler une Assemblée générale extraordinaire des Nations unies, prête à tout entériner. Objectif officiel : déterminer comment on "restaurera la légalité" au Gabon et en Guinée Équatoriale ; car pour respecter formellement le principe de non-ingérence, on a hâtivement créé des gouvernements en exil avec quelques ambassadeurs. Un Gabonais venu de Paris et un Équato-Guinéen dépêché de Madrid occupent les places laissées vides trois jours plus tôt. La fièvre monte. On s'apprête à prononcer des discours historiques. Croit-on.

Car avant que personne ait pu parler, le Secrétaire général lui-même, le visage crispé, la démarche chancelante, se précipite à la tribune et y lit d'une voix presque tremblante le document qu'il tenait à la main :

- J'ai été prié de lire ceci, par des représentants de l'État d'Israël, de l'Autorité palestinienne, du Front...

L'énumération des mouvements de résistance se perd brièvement dans le tumulte, jusqu'à ce que des interjections furieuses imposent le silence et qu'on entende à nouveau le Secrétaire :

- ...intégralité du territoire anciennement sous mandat du Royaume-Uni, et identifié à cette époque sous le nom de Palestine. L'entité nouvelle sera administrée sous le nom temporaire d'Intérimat Ouest-Jordanien par les résidents locaux. Les frontières de l'Intérimat sont dès maintenant ouvertes à toute immigration, et

prioritairement à celle des personnes dont un ancêtre a résidé sur le territoire. L'Intérimat Ouest-Jordanien respectera les traités et engagements précédemment souscrits par chacun des déclarants, sauf s'il y a une incohérence de fond entre engagements opposés, auquel cas des compensations financières seront accordées...

Il continue vaillamment, nul n'écoute. Tous les journalistes présents ameutent déjà le monde, et le central téléphonique de Jérusalem explose sous les appels ; ou plus exactement, comme à Libreville, n'explose pas. Il a bien du mérite de résister, car cette fois la frénésie de communication a explosé dans les deux sens. À la minute où le monde appelle la Palestine, la Palestine alerte le monde ; car tout ce que le pays compte d'envoyés et de correspondants s'est rué sur les téléphones disponibles pour lancer la nouvelle, inattendue mais ô combien significative, de la débauche d'activité qui a soudainement éclaté, de la Galilée au Neguev, à l'heure exacte de la déclaration de New York ; comme elle avait éclaté trois jours avant en Équafrique. Et vos journalistes, débordés, courent en tous sens, déchirés entre des millions de sons et d'images, en quête de l'interview miracle, cherchant des sommités brusquement introuvables et se rabattant en désespoir de cause sur les quidams de tous les bords passant à portée de leurs micros et de leurs caméras.

Irrésistible symbole de l'événement (d'ailleurs aucune de vos télévisions ne s'y trompera, et vous en serez abreuvés jusqu'à plus soif) : le pavillon de l'Intérimat, au sommet de tous les bâtiments officiels. Nul vent ne souffle, pourtant l'étendard impossible claque, dans le courant de l'air qui jaillit de sa hampe truquée ; le bruit fait lever les yeux, et on reste en arrêt devant le prodige. Vos presses blasées évoqueront plus tard, malignement, le drapeau roumain troué de 1989, autre symbole trop vite déprécié. Pourtant, quelle comparaison ? Ici, chaque étendard est un écran flexible à double face, où flambent en alternances de deux secondes les couleurs palestiniennes et israéliennes, et aussi un troisième motif où la silhouette du territoire de l'Intérimat se découpe en outremer sur un fond azur, muette confirmation de la rumeur du monde.

L'idée fixe des journalistes : trouver un Bleu ! l'interroger ! Lors des Entretiens, on a pourtant explicitement exclu cette perspective, et vos déconvenues équafricaines auraient dû vous vacciner. Pourtant, tous les journalistes semblent croire que la règle ne s'appliquera pas ici, dans un lieu que son drapeau proclame si crûment bleu ; et ils se jettent voracement sur les passants.

Vos malheureux correspondants pleurent de déception quand chacune des personnes ainsi agressées se déclare orange et aussi abasourdie qu'eux. La Palestine est devenue une fourmilière surréaliste, où personne ne se reconnaît fourmi, mais où tout le monde déborde brusquement d'activité, avec à chaque fois un prétexte plausible. C'est comme si vos journalistes étaient frustrés que la tension perpétuelle des zones sensibles ait changé de nature ; et on les voit gagner des lieux cachés de rendez-vous en arborant des mines de conspirateurs si visibles qu'un policier débutant qui les filerait se garantirait de grosses prises. Mais nul ne les piste chez leurs résistants et leurs comploteurs, que d'ailleurs ils ne trouvent que rarement, ou alors maussades, bougons, hésitants, indécis, et exprimant sous leurs habituels discours véhéments et contradictoires une même urgence d'attendre.

La déception atteindra des sommets lorsque des témoins oculaires rapporteront les événements sur le Jourdain, que seules les caméras bleues étaient présentes pour filmer. Moi, j'y étais aussi, en chair et en os, amené par un autre avion bleu, un peu à l'écart des foules silencieuses venues de nulle part qui avaient inexplicablement envahi la rive orientale du Jourdain, comme attendant on ne savait trop quoi ; face à elles, sur la rive occidentale, un immense déploiement de forces israéliennes, irrésistiblement calmes devant cette multitude, attendant aussi. Et dans ce fantomatique silence a surgi d'un coin du ciel un bruit de fin du monde qui a fait tourner toutes les têtes.

Un spectacle surréel : c'était un pont complet qui arrivait, suspendu dans les airs par un treillis de filins impossiblement minces aux douze hélicoptères robots crachant le feu de leurs réacteurs de sustentation. Et si recru de merveilles que m'aient rendu mes lustres de séjour bleu, je suis resté muet et la gorge serrée lorsque les trois mille tonnes du pont sont passées à grand fracas au-dessus de ma tête, planant avec une lente majesté vers d'invisibles fondations. Le sol, sur les deux rives, avait été consolidé par les discrètes injections des tunneliers bleus.

Et une fois le pont en place et les hélicoptères robots repartis vers une imprécise cachette, la foule s'est mise en marche, irrésistiblement et pourtant sans la moindre cohue, comme de l'huile coulant dans un entonnoir. Quand les premiers ont mis le pied sur le pont, les militaires israéliens accourus à l'autre bout ont tendu en travers une énorme banderole, puis se sont écartés, dégageant le chemin. Sur la banderole, un simple mot, en arabe et en hébreu. Le mot "enfin".

Cinq ponts se sont ainsi mis en place simultanément, face à cinq multitudes. Par allusion au célèbre pont Allenby près de Jéricho, l'un de vos journalistes parlera des "Allenblue bridges". Le nom leur restera.

Un gigantesque déferlement d'exilés a commencé. Il se prolongera pendant des jours puis des semaines, se déroulant, incroyablement, avec un ordre glacé, une sérénité irréelle. Vos reporters accompagnent le flot, ahuris, bégayants, quêtant vainement la pagaille, les débordements, les manifestations de rejet par les habitants des provinces qu'inondent les arrivants, en Cisjordanie, puis, plus loin, en Galilée, dans le Neguev, sur la côte méditerranéenne ; et à Jérusalem. Je suis, avec ravissement, ces reportages où vous pénétrez jusqu'au sein des logis où les Palestiniens s'entassent au côté des Israéliens, en attendant que la construction de logements suive. Je me délecte de vos interviews hypocritement respectueuses, de vos questions fielleuses. Il faut dire que vos interlocuteurs prennent un malin plaisir à vous donner de faux espoirs :

- Devoir habiter chez ces chiens de Juifs ! éructe le Palestinien.
- Vous imaginez peut-être que ça m'amuse d'héberger ces porcs d'Arabes ? rage l'Israélien.

Et tous deux crachent par terre et se lancent des regards de meurtre. Mais l'affrontement demeure verbal et les enfants des uns et des autres continuent à jouer ensemble, insoucieux des éclats de voix. Les journalistes attendent, mais rien n'arrive ; ils finissent par partir, et bien souvent d'homériques éclats de rire saluent leur départ, venant de derrière les portes fermées. Frustrés, furieux, ils risqueront leur chance chez un voisin tout aussi décevant.

Seule consolation : dans les rues de Jérusalem, de Jaffa, de Tel Aviv, quelques manifestations sporadiques où s'entremêlent les superreligieux à papillotes et les gros bras aux dents serrées et au fusil-mitrailleur en bandoulière. Sinistrement, ils défilent au milieu d'une foule judéo-arabe pressée et indifférente, qui s'écarte à leur passage et les longe sans même les regarder. Avec une énergie farouche qu'on sent bien celle du désespoir, ils hurlent des slogans meurtriers que personne n'écoute. Et bien qu'aucun policier ni aucun soldat ne soit présent pour les garder à l'oeil, ils ne font peur à personne, même quand ils tripotent les détentes de leurs armes, les doigts agités d'une fureur tout juste contenue. Vous les suivez à distance prudente, attendant les incidents, et n'arrivant pas à comprendre qu'il n'en vienne pas. Un indice pour vous : chez les ultras aussi, un sur trois est bleu. Vous devriez y réfléchir.

Le dépit de vos enquêteurs se reflète naturellement dans vos presses. Et de vos mille articles sourdent vos agitations, vos incrédulités, vos scepticismes. Le traumatisme des Entretiens n'a pas encore traversé de part en part votre cuirasse d'inertie. Depuis, il y a eu l'Équafrique, certes : mais un endroit trop à l'écart pour avoir pu réellement secouer vos habitudes. Si monumentaux que soient les événements, vous n'arrivez pas à les assimiler. Vous préférez nourrir des songes de paranoïaque et imaginer d'étranges conjurations et des faux-semblants fantastiques aux motivations obscures. Vous hochez gravement votre tête collective, sans cesser de marteler que la réalité est têtue et que rien de la situation nouvelle ne perdurera. Des ennemis mortels ne peuvent PAS s'éveiller un jour comme si rien ne s'était passé. Si un couvercle improbable a caché la haine et étouffé la rage, elles n'en rejailliront que plus fortes et plus sanglantes. On n'éteint pas des drames comme on mouche une bougie, la nature humaine ne peut pas changer, en tout cas pas à ce point.

N'est-ce pas ?

Mais moi, moi qui vis avec le Plan depuis des années, moi qui sais sa puissance accablante, je ne peux plus me laisser prendre à vos théories si raisonnables. Et je sens votre incertitude et votre panique retenue, si habilement enterrées qu'elles soient sous vos graves exégèses. Je me dois de concéder que vous écrivez magistralement et que beaucoup de vos lecteurs ne pourront qu'approuver vos analyses, admiratifs, secrètement contents aussi de voir cette puissance inconnue qui les inquiète tant à son tour commentée en termes dédaigneux. Mais vous-mêmes... croyez-vous vraiment à ce que vous vous jugez obligés de dire ?

Soumis depuis si longtemps à vos vieux réflexes, vous voyez, au moins partiellement, les événements comme un simple épisode, certes spectaculaire, mais voué à l'oubli, comme tant d'autres agitations, avortées ou délaissées par l'inconstance du monde. Mais moi...

Moi, assis devant le mate, je tape : "DIACHRONIQUE INTÉRIMATS ?". C'est peut-être la centième fois en deux ans que je le fais, mais ma fascination reste entière, même elle n'a jamais vibré comme aujourd'hui.

Sur la moitié haute de l'écran jaillit un planisphère avec toutes les entités politiques du monde, identifiées par des couleurs diverses dont seul le bleu est absent. Et pas le planisphère curieusement inversé que les Bleus affectionnent, mais où les évolutions des frontières me frappent moins : un planisphère classique, que la dmatique bleue m'a concédé avec l'équivalent logique d'un haussement d'épaules. En haut à gauche, un cartouche, avec la date du Lundi Bleu flanquée d'un triple compteur :

ORANGEATS

983

BLEUATS

2

MONDE

985

Ne vous étonnez pas des chiffres, qui comptent chacune des entités de la planète, si infime soit-elle, qui dispose d'un statut particulier ou d'une forme d'autonomie, mais aussi celles dont la taille du territoire ou de la population force le respect : les confetti piquetant les océans et les no-man's-lands des guerres aujourd'hui figées, chacun des États-Unis d'Amérique, chacune des provinces de la Chine.

Seuls deux points bleus minuscules clignotent, solitaires, perdus sur la mosaïque : la Centrie à l'ouest, la Nouvelle-Centrie à l'est ; clignotantes, parce que se trouvant encore sous territoire orange.

J'enfonce la touche d'envoi et la date se met à avancer lentement. La moitié inférieure de l'écran affiche un planisphère identique et y fait paresseusement grossir l'Afrique, jusqu'à encadrer la zone équatoriale de son littoral atlantique. L'image s'immobilise, puis un bourdonnement rythmé naît et s'amplifie, tandis que vibre en contrepoint le trait qui figure la frontière du Gabon avec la Guinée Équatoriale. Le son atteint une intensité presque insupportable, avant de disparaître avec le bruit d'un pneu qui éclate, tandis qu'en un instant une teinte bleue uniforme envahit les deux pays et que le mot "Équafricain" s'y surimpose.

Un zoom inverse réduit la zone sur la moitié basse de l'écran, et la nouvelle tache bleue rapetisse puis glisse hors de l'écran. Mais sur le planisphère fixe en haut a jailli une même tache bleue, qui ne clignote pas. Et le compteur affiche maintenant :

ORANGEATS

981

BLEUATS

3

MONDE

984

La date progresse toujours et le monde se met à défiler sur la partie basse de l'écran, jusqu'à s'arrêter sur le Moyen-Orient où une nouvelle métamorphose transforme Israël, Jérusalem, le groupe de zones dépendant de l'Autorité palestinienne et le reste de la Cisjordanie en une autre tache bleue avec le mot "Ouest-Jordanien".

Puis la date atteint le jour présent, le franchit. C'est l'avenir que je regarde maintenant, et un long frisson me secoue. Car comprenez bien que si j'ai visionné tant et plus cette illustration prégnante du Plan, elle restait à mes yeux, malgré tout, simple projet : une prévision, une hardiesse, sujette à la caution impitoyable de la réalité. Aujourd'hui, ses deux premiers épisodes se sont déroulés exactement tels que prévus, au jour dit et à l'heure dite, inexorablement. Et cela donne maintenant à la suite une crédibilité irrésistible (que l'avenir va justifier : une semaine après que j'aurai écrit ceci, la Guyane Transverse naîtra, elle aussi exactement à l'heure et au jour prévus).

J'assiste en spectateur hypnotisé à la fusion du monde. Le son s'est fait plus discret, et je vois éclater vos frontières en de silencieuses explosions. La moitié basse de l'écran balaie votre globe en une lente valse, s'arrête, et bientôt un jaillissement de bleu remplace une tache de couleur, ou une tache bleue déjà existante se déverse dans une zone voisine. Rarement d'abord, puis de plus en plus fréquemment, des taches bleues fusionnent, saluant leur confluence d'un nom unique qui flamboie sur leur domaine commun. Et dans la moitié haute, des plaques outremer commencent à concurrencer l'azur des océans.

Ici, j'hésiterai longuement à vous révéler ce que je vois. Les débuts du Plan privilégient les nations peu peuplées : beaucoup d'entre vous le pressentent et la logique de la situation l'exige. Mais il est d'autres critères, et comment pourriez-vous imaginer les détails de l'évolution qui vous attend ? Eh bien, en voici quelques bribes. Pour la première et la seule fois de ma vie, et bien commodément, je jouerai au prophète !

À quinze mois dans l'avenir, les taches bleues ont proliféré. Le mot "Caraïbe" sous-tend un double arc continental et insulaire au centre du Nouveau Monde, et le mot "Océanésien" s'étale d'une extrémité à l'autre du Pacifique à travers une constellation d'étoiles saphir. Le Moyen-Orient, l'Amérique du Sud, l'Afrique surtout sont piquées de bleu ; mais le Nord industrialisé, comme les grands États du Sud, l'Inde, la Chine, restent intacts, multicolores forteresses assiégées de l'ordre antique.

Deux ans, deux ans et demi de grignotement incessant. Une tache bleue étiquetée "Sud-Himalayen", qui a depuis longtemps unifié le Bhoutan, le Sikkim et le Népal, explose vers le nord et engloutit le Tibet, formant un bloc rebaptisé "Himalayen" au flanc d'une Chine brusquement amputée. Juste après, je vois avec un

pincement au coeur la galaxie océanésienne avaler l'archipel des Hawaii en empiétant ainsi, pour la première fois, sur mon pays d'origine. Et mon regard va de la silhouette inhabituelle de la Chine à celle, apparemment inchangée, des États-Unis, et pourtant eux aussi refluent. Une première étoile a changé de couleur.

Trois ans. La barrière que forment Tanzanie et Congo-Kinshasa change de couleur ; le mot "Panafricain" jaillit en travers d'un continent dont seuls quelques îlots disjoints témoignent du morcellement passé. L'État de Washington, la Colombie-Britannique puis l'Alaska virent brusquement au bleu, et l'assaut sur le Nord se déchaîne. Même l'Europe, longtemps à l'écart, se pique de taches bleues, l'Albanie plus le Kosovo, la Finlande avec l'Estonie, Chypre soudain ressoudée. De nouvelles avalanches ensevelissent la Suisse et l'Autriche ; les États du Bénélux suivent. Et les antiques Grandes Puissances du dix-neuvième siècle n'ont jamais paru si menues dans le cataclysme, comme des fantassins terrés en attente du prochain obus qui ne pourra manquer de leur tomber sur la tête.

Quatre ans. Dernier rebelle, le Nigeria implose dans le bloc outremer que forme le continent africain. Comme dans une histoire à rebours, les États-Unis refluent sur le littoral atlantique, le Brésil sur ses États côtiers. L'Inde et la Chine croulent par morceaux et l'Europe change de couleur à un rythme accéléré.

Et les continents bleus eux-mêmes procèdent à leur propre fusion : les immenses mots qui les barrent : "Paneuropéen", "Estasiate"... s'effacent doucement. L'absorption des orangeats restants n'est plus la priorité.

Quatre ans et demi. Le seul mot "Trithélien" barre le globe. La simulation fait halte avant le dernier épisode, comme une armée rendant les armes en hommage à un adversaire courageux. Le compteur affiche :

ORANGEATS

9

BLEUAT

1

MONDE

10

mais il ne reste qu'une tache multicolore au centre du planisphère. Car l'aventure se conclura là où elle a commencé. Ne reste du monde orange qu'une pincée d'entités : l'Eire et l'Angleterre ; l'Écosse et le pays de Galles et l'Ulster ; et quelques îles : Man, Jersey, Guernesey et Sercq.

J'appuie sur la touche d'envoi. Le vert et le saumon disparaissent en un flamboiement ultime. Il ne reste qu'un camaïeu de terre et d'eau, et un compteur maintenant unique :

MONDE

1

Enfin ! comme disait la banderole du pont Allenblue. Le monde.

Quand je sors de ma transe face au mate, pour regarder autour de moi, c'est à peine si je reconnais la Centrie. Oh, je sais qu'elle est infiniment changeante, que plus rien ne devrait m'étonner... Pourtant, l'un des rares invariants vient de sauter, en fait le tout premier qui m'ait frappé, dès ma première promenade dans les galeries centriennes.

M'avez-vous compris ? Non, bien sûr. Vous croulez sous un tel déferlement d'événements que certains passent inaperçus. En cinq jours, quatre millions d'entre vous ont disparu, sans même que vous le remarquiez. Il est vrai que quand ils étaient là... vous regardiez ailleurs.

Ils sont arrivés, par trains souterrains entiers. Quand on m'emmenait en Équafrique, j'ai entendu les convois qui nous croisaient, mais je ne me souvenais plus. Triste à dire, peut-être ! mais le Plan foisonne tant que j'en oublie parfois des détails... des détails ? En écrivant ce mot, je me fais honte.

Car la Centrie vient de s'ouvrir aux orphelins du monde.

Et ma première réaction m'étonne moi-même. Faut-il croire que pendant ces vingt années, je suis resté l'otage inconscient de mes atavismes et de mes préjugés ? que j'ai au fond de moi ressenti le refus de fécondité biologique des Centriens comme une sorte de repli égotiste, de rejet de l'enfance, du défi et du renouveau qu'elle signifie ? que je voyais confusément un prétexte dans les arguments raisonnables ?

Aujourd'hui, je déambule dans les caves centriennes que les orphelins du monde ont envahies, occupées, annexées, qu'ils emplissent de clameur et d'enthousiasme. Et j'ai honte de ma réaction : car pendant un

moment, j'ai interprété la situation nouvelle comme une attitude de remords, un moyen de compenser un siècle de rejet par un geste généreux mais temporaire. Et puis j'ai regardé de plus près.

Écoutez-moi ! vous qui hurlez votre haine dans les manifestations, qui vociférez plus fort que le voisin, qui exigez l'oblitération des Bleus, à n'importe quel prix, qui en faites les monstres ultimes, destructeurs et inhumains, un cancer, une vermine, une horreur, à annihiler sans une seconde à perdre...

Ils ont converti, en quelques heures ! leur cocon si confortable en un énorme camp d'accueil, troqué l'immémoriale vie entre adultes contre un quotidien plein de l'encombrement et des exigences de vos orphelins. Et rien de marginal : deux enfants par Bleu, pour quasiment tous les Bleus. Rarissimes sont ceux que les circonstances y soustraient. Nul n'a tenté de se dérober, bien entendu, aucun n'en a sérieusement envisagé l'idée. Impensable ! Ce ne serait pas civitant.

L'important pour moi, l'important pour vous ! c'est la somme de compétences, et surtout, je ne puis mieux dire, d'amour, qu'ils investissent dans cette activité à laquelle on aurait pu les croire si peu prêts. Je ne décrirai pas les efforts, je dirai leurs résultats.

J'ai vu arriver vos orphelins, éteints, courbés ; dociles ou révoltés, mais déjà vaincus. J'ai lu le désespoir dans les yeux des aînés, l'apathie dans les yeux des plus jeunes. J'ai vu les maladies mal soignées, les faiblesses de constitution, les enfants de deux ans pesant moins de dix kilos. Mais le manque d'affection avait laissé les pires marques.

J'ai vu, en un temps incroyablement court, ces enfants maudits s'épanouir, reflleurir, se redresser, reprendre du poids, sourire de nouveau. Et vous aurez beau me parler des fantastiques capacités de récupération de l'enfance, vous aurez raté la moitié de l'histoire. Car j'ai vu avec quelle infinie patience, avec quelle hallucinante maîtrise, avec quelle fantastique intelligence du cœur et de l'esprit les Bleus - et pas des Bleus sélectionnés ou longuement formés ! mais TOUS les Bleus, de toutes les races, de tous les âges, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, tous ! - savaient, en un temps si réduit que cela seul tenait du miracle, approcher, toucher, apprivoiser, conquérir.

En lisant ceci, vous ricanerez peut-être. Et nous, alors ? direz-vous, avons-nous été conquis ? Non, vous manifestez chaque jour votre défiance et votre haine. La différence : pas tant que vous soyez adultes, même si cela en dit long sur votre pathétique inertie mentale acquise ; mais que vous ne soyez pas au contact direct des Bleus.

Et moi, je marche dans les galeries pleines d'enfants hilares ou concentrés avec l'ardeur monomaniaque de l'enfance sur l'un des fascinants détails dont la Centrie regorge, jouant avec les robots, hypnotisés par les flamboiements fugaces sur les murs ; ou simplement courant à perdre haleine, ivres d'avoir retrouvé, en un coup, la liberté et la sécurité. Car leur nouvelle vie est d'amour calme et sans faille. Chaque adulte y est oncle ou tante, jamais indifférent, toujours disponible pour calmer un chagrin d'un sourire ou d'un geste par-delà les barrières de langue ; avec une indulgence jamais excessive et une fermeté pleine de tendresse qui désamorcent incidents et querelles. Et les enfants irradiant.

Ils sont partout, riant, criant, se bousculant, dans les allées, dans les jardins, dans les étangs. La moitié vont nus, l'autre moitié vêtus de mille oripeaux flamboyants comme pour se venger des uniformes et des haillons. Du jour au lendemain, la Centrie s'est hérissée de garde-fous et de fermetures à code numérique, pour que les enfants puissent courir où bon leur semble sans danger pour eux. Et les inépuisables ressources informatiques de la Centrie garantissent leur sécurité. Aucun enfant ne se noie, dans les piscines et les lacs ; aucun enfant ne se perd plus de quelques instants, si loin que son enthousiasme ait pu l'emporter.

Et je vois les orphelins du monde reprendre vie et joie. Et quand les trains arrivent de chez vous, amenant de nouvelles cargaisons de gosses blêmes et trop silencieux, d'exubérantes haies de gamins éclatants leur hurlent la bienvenue. Parfois, des retrouvailles inattendues jettent au cou l'un de l'autre un gosse épanoui et un immigrant fantomal ; et c'est chaque fois un délire que contemplant avidement les nouveaux arrivants. Et, chaque fois, on sent fondre la gangue du scepticisme, mieux que n'a pu déjà le faire tout le dévouement des accompagnateurs.

Le plus poignant : les rebuts ultimes de vos sociétés, les gosses malformés et les malades mentaux, les claudiquants, les paralytiques, ceux qui rampent et ceux qui bavent, les légumes, les hurleurs, et jusqu'aux irrécupérables absolus qui ont fait baisser les bras à l'Orange le plus dévoué... Les outils fabuleux de la magie bleue volent à leur secours, les orthèses et les prothèses, et les microbots qui s'insinuent au plus profond de l'organisme pour pallier les déficits enzymatiques. Pour les cas gravissimes : si l'âge s'y prête, la

ception immédiate, à quoi aucun handicap mental ne survit ; sinon, un demi-sommeil bienfaisant sorti des tiroirs de la pharmacopée bleue, pour patienter jusqu'à la puberté.

Les Bleus n'ont pas pris tous vos orphelins : il y en a bien trop. Ils ont dû choisir : les plus exclus, les plus désespérés, les plus rejetés, les condamnés à court terme. Vos orphelinats ne se sont pas vidés : vous l'auriez vu. On a pris ceux qui n'avaient pas même d'orphelinat, ou qui végétaient dans un cloaque indigne de ce nom.

(Et je devine, hélas ! que quand vous lirez ceci, certains vont hurler à la prise d'otages, accordant tout d'un coup à ces gamins abandonnés une attention qu'on leur refusait la veille. Mais les Bleus n'ont nullement besoin d'otages, et ne se font aucune illusion sur vos scrupules. Si on débusque la Centrie, vos gosses perdus seront les oeufs de l'omelette.)

- Et nous, on n'a pas d'orphelins ? dis-je à Aaa presque agressivement.

- Je t'ai, non ? me répond-elle du tac au tac. Sérieusement, tu n'aurais pas la manière aussi vite que nous. Tu es plus utile comme observateur.

Alors, j'observe, puisque c'est ce qu'on attend de moi.

Les vagues du Plan engloutissent un pan après l'autre de vos sociétés à un rythme qui vous assommerait si vous en saviez les détails. Mais le niveau de votre traumatisme est déjà bien suffisant.

Les apparitions de robots bleus se multiplient, inexorablement. Aucun pays n'y échappe. C'est maintenant à chaque heure que quelque part dans le monde les foules ahuries assistent à la poursuite d'un véhicule sans conducteur par des cohortes de voitures de police. Des poursuites invariablement vaines : chaque voiture robotisée sait s'engouffrer à tombeau ouvert dans une ouverture tout juste suffisante pour la laisser passer, laissant sur place les poursuivants (qui s'arrêtent ; ou qui découvrent, à leurs dépens, qu'ils sont moins adroits qu'un robot à se faufiler).

Vos presses vous en informent ; malgré l'état d'urgence, on n'arrive à les faire taire qu'épisodiquement, la censure se prenant les pieds dans ses ciseaux de manière inexplicable. Qui a pu laisser passer un article pareil ? tonne un responsable, et on enquête, et l'investigation ne mène qu'à une autorisation truquée, mais irréprochable pour le bénéficiaire. Au total, vous en apprenez bien assez pour apprécier l'inefficacité des réactions de vos autorités. Encore reste-t-il certains événements qu'on parvient à vous dissimuler.

Ainsi de ce cargo, à Rotterdam, où s'est engouffré le viateur rhéna. Une belle scène, réservée comme souvent aux caméras bleues : le viateur, poursuivi par un rodéo de voitures de police, toutes sirènes hurlantes, arrive sur un quai à petite allure, pas plus de deux cents kilomètres à l'heure, se scinde sans s'arrêter en douze fragments qui se précipitent dans la cale du cargo par une rampe, à l'ahurissement d'une poignée de spectateurs présents sur le quai. À peine le dernier tronçon du viateur disparu, sans même que la porte se ferme, le cargo commence à s'écartier du quai... et un véhicule de police qui freine trop tard tombe à l'eau. Si on repêche vite le policier trop pressé, en revanche mille obstacles retardent le lâcher de vedettes à la poursuite du bateau, si bien qu'il arrive à gagner la mer sans être intercepté.

C'est là que pour vous l'histoire s'arrête ; mais vous vous demanderez pendant plusieurs jours ce qui est arrivé à ce cargo. Puis il accostera à Paramaribo, le jour de la proclamation de la Guyane Transverse, après une traversée agitée dont vous n'aurez rien su. Réparons !

En ce jour J + 7, le cargo fait route vers le sud-ouest, à hauteur du Cap Finistère. L'encadrant à distance prudente, une escorte de navires de guerre, pour la plupart français et britanniques, face à un problème juridique inédit. Car le cargo n'a pas d'équipage.

Situation complexe ! Le bateau est un vrai cargo, dûment enregistré au Brésil sous le nom de Santo André. Il a un vrai capitaine brésilien, et de vrais marins philippins, qui l'ont amené de Recife à Rotterdam... et que leur cargo a abandonnés sur le quai. Vos enquêteurs retrouvent dans les bouges hollandais l'équipage jusqu'au dernier matelot, y compris le capitaine et son second, chacun croyant l'autre de garde sur le bateau. Et les vols de reconnaissance d'hélicoptères militaires dotés de moyens de surveillance sophistiqués confirment qu'il n'y a plus un chat à bord du Santo André. En fait, il peut être considéré comme un robot bleu.

Mais maintenant, que faire ? On est dans les eaux internationales, et aucune guerre n'a jusque-là été déclarée. Sur quelle base juridique intercepter le cargo ? Peut-on parler de piraterie en l'absence de pirate ? ou d'épave dérivante, alors que le cargo, à l'évidence, est bien dirigé et respecte les règles maritimes ? Les

amiraux européens autour du Santo André, impatients d'en découdre, se moquent bien de pareilles arguties, encore qu'on les sente mal à l'aise devant cette situation hors manuel. Et ils insistent, presque comiquement, pour qu'on continue à essayer de correspondre par radio et héliographe avec le cargo muet.

Le feu vert finit par arriver. L'honneur d'engager le combat, le premier affrontement entre une armée orange et un robot bleu, revient à un navire britannique, l'infortuné HMS Hedgway, dont voici le sort en cinq lignes extraites du rapport officiel :

- 0940 : première salve, trop courte - 0941 : deuxième (et dernière) salve, trop longue - 0944 : le Hedgway commence à s'enfoncer - 0959 : le Hedgway termine de couler - 1028 : on repêche les derniers membres d'équipage

Trois minutes après que le destroyer a ouvert le feu, cinquante trous parfaitement circulaires s'ouvrent, inexplicablement, dans chaque flanc sous la ligne de flottaison : cent torrents d'eau sans trop de violence, ce qu'il faut pour que les pompes ne suffisent pas à écoper (et trop de voies pour qu'on puisse espérer en colmater assez) tout en assurant que le bâtiment coulera droit et assez lentement pour que son évacuation ne fasse pas de victimes. Et en effet, les cent officiers et marins seront tous sauvés... et immédiatement mis au secret pour enquête.

L'enquête ne donnera évidemment rien. Pourquoi les salves n'ont-elles rien donné, alors que l'électronique aurait dû assurer des coups au but chaque fois ? Mystère. Pourquoi les canons se sont-ils bloqués après les deux salves ratées ? Mystère. Y a-t-il des traîtres dans l'équipage ? Qui peut le dire ?

(Il y a quelques Bleus, certes, mais qui n'ont joué aucun rôle dans les événements. Les rescapés du Hedgway seront mis au secret sans résultat, mais y resteront pour empêcher que l'affaire ne s'ébruite. Ce livre devrait vous permettre de les rendre à leurs familles.)

Pendant la canonnade et le naufrage, le cargo indifférent a poursuivi sa course. Les navires de guerre prennent prudemment du champ. Dans les jours qui suivront, ils feront de nouvelles tentatives, qui vous coûteront un torpilleur, un sous-marin léger, deux avions, deux hélicoptères et trois vedettes. Et il y aura quelques blessés ; mais n'en accusez que votre obstination.

Ce ne sont pas seulement vos amiraux qui rêvent d'affrontements ; tous vos militaires, toutes vos forces de l'ordre aspirent au combat... mais pas avec des robots. Si vous poursuivez les véhicules vides, c'est plus par habitude et plaisir de la chasse que par conviction profonde. Et si vous arriviez à acculer le robot bleu, qu'en feriez-vous après ? Dans le fond, ces policiers qui courent derrière des voitures font penser à des jeunes chiens. Ils seraient bien attrapés de réussir ! Sans doute se défouleraient-ils en truffant de plomb la carrosserie, mais leur victoire serait insipide. Au contraire, attraper un vrai Bleu, quelqu'un sur qui casser sa matraque, quelqu'un à maltraiter, à humilier, à faire parler !

Ce même lundi J + 7, décidément faste, cela arrive. Pas encore tout à fait (vous allez comprendre), mais au moins à moitié.

Cela se passe à Taegu, lors d'une manifestation. Bien entendu, l'état d'urgence interdit tout rassemblement, mais là comme ailleurs les autorités, débordées par la multiplicité des mesures à prendre, manquent de soldats pour les faire respecter ; ce sont des policiers qui quadrillent la ville, mais ils ne peuvent pas être partout. Quelques dizaines, même quelques centaines de personnes bien entraînées, peuvent former un cortège avant qu'ils interviennent.

C'est ce qui arrive ce lundi matin à Taegu. Les manifestants sont des étudiants rompus aux combats de rue, et le mot d'ordre est de protester contre l'incurie du gouvernement face à la Phanérèse : l'état d'urgence ? D'accord s'il est vraiment utile, pas si la menace bleue ne sert que de prétexte commode à juguler les aspirations du peuple coréen (vos griefs traditionnels sont vite ressortis malgré le lyrisme de l'union sacrée). De violentes échauffourées opposent les deux camps, d'abord sans réelle gravité ; puis la situation dégénère quand un étudiant surexcité vole un camion et fonce sur les policiers, blessant gravement l'un d'eux qui ne s'est pas écarté assez vite. Ses collègues tentent en vain d'arrêter le véhicule, et l'étudiant arrive à s'enfuir.

Les policiers voient rouge : on leur a retiré leurs armes à feu (seuls les officiers en ont) pour ne leur laisser que leurs longues matraques. Eh bien, ils vengeront au centuple leur camarade blessé avec les moyens dont ils disposent. Et les policiers, rangés en lignes barrant la rue, se lancent, au pas de course, en bâtonnant comme des enragés tous ceux qui pour leur malheur se trouvent sur leur chemin, leur fureur se nourrissant de leurs excès même. Les coups pleuvent sur les étudiants, sur les passants imprudents pris dans la nasse,

même sur les blessés déjà à terre et sur les infirmiers qui leur prodiguent les premiers soins. Une éruption de violence aveugle. Banale, mais meurtrière.

L'espionnage bleu suit les premières fêlures du crâne, lance l'alerte à Taegu. Il faut intervenir pour limiter les dégâts ; mais les méthodes normales, celles qui font appel à des officiers truqués ou à des ordres fictifs, ne s'appliquent pas ici, ou trop lentement. Alors...

Alors Wae Hwangdo Ochomgye, AX/PY, fonce (si on peut parler de foncer pour un PY ; mais patientez) vers le lieu du matraquage. La scène est en place pour le premier affrontement physique au grand jour entre un Bleu (en un sens) et un Orange.

Non que l'Orange s'en doute. Quand le policier accourt face à Wae, il ne voit qu'un quadragénaire aux allures de garçon boucher ; certes grand pour un Coréen, massif aussi ; et peut-être qu'en d'autres circonstances le policier réfléchirait, surtout s'il était seul. Mais la proximité de ses collègues comme sa folle colère lui font lever sans hésiter le bras armé du bâton, un bras qu'il n'a pas le temps d'abaisser.

Flegmatique mais vif comme l'éclair, Wae a empoigné le bras levé puis soulevé le policier du sol. Il serre ; le bâton tombe au sol. Il relâche un peu son emprise, mais garde à bout de bras l'homme qui agite en vain les pieds avant de se décider à hurler :

- À l'aide !

Une onde d'alerte parcourt les rangs des policiers, qui cessent d'accumuler des victimes (mission accomplie) pour venir faire cercle autour de Wae et de son prisonnier. Nul temps perdu en sommations : les bâtons s'abattent et s'abattent encore, sauvagement, ensanglantant le crâne et le visage de Wae. Encore que... Le sang perle ; mais il ne coule pas. Et comment une telle volée peut-elle laisser cet homme insensible ? Comment fait-il pour rester debout, impérial, immobile, tenant toujours au bout d'un bras qui ne tremble même pas le policier qui se tord en vain ?

(Et à propos, c'est bien du vrai sang ; mais microencapsulé dans la peau qui couvre Wae. On s'est borné à donner une apparence superficiellement humaine, juste de quoi résister à un examen rapide.)

Un moment de perplexité rompu par l'arrivée d'un policier à moto, qui crie un avertissement avant de foncer droit sur le colosse immobile. Un geste risqué, d'ailleurs : le policier toujours prisonnier pourrait servir de bouclier et souffrir le premier. Mais Wae écarte le bras, attend tranquillement l'impact. Et la moto s'écrase sur lui, comme elle percuterait un mur de briques.

Non, j'exagère : un mur de briques reste en place, alors que Wae n'est pas ancré dans le sol et recule de deux mètres, laissant sur l'asphalte de profondes stries. Le motard va rouler au sol vingt pas plus loin, et heureusement pour lui qu'il est casqué ; mais il se fracture quelques os au passage. Quant à la moto tordue : une épave.

(De fait, Wae n'en donne pas l'impression, mais il pèse une demi-tonne. Ou presque : quatre cent quatre-vingt-dix kilos, dont deux tiers pour le blindage. Voilà pourquoi il marche si pesamment et ne peut pas courir.)

Dans les yeux des policiers, la fureur a fait place à une terreur superstitieuse. La panique manque de les faire fuir. Mais un officier est enfin accouru, brandissant un automatique, lançant des cris indistincts dont on ne sait si ce sont des ordres aux policiers ou des sommations à l'individu impossible. En tout cas, il se met à tirer sur l'homme : deux balles dans la poitrine, le reste du chargeur dans la tête. Les projectiles s'enfoncent avec de curieux bruits de succion.

Un silence irréel tombe brièvement sur une scène figée. L'homme immobile, son prisonnier toujours pendu en l'air, l'officier qui continue à braquer son arme vide, les policiers hagards, le motard inconscient que tout le monde oublie. On s'attend à voir l'homme s'effondrer sur place, mais il reste debout, interminablement. Puis il bouge, fait un pas vers l'officier, et on imagine qu'il va chanceler et tomber. Mais il fait un deuxième pas, un troisième.

Alors un des hommes en uniforme se met à hurler, puis d'autres, et en dix secondes il ne reste plus qu'un troupeau de fuyards en déroute, jetant casques, matraques et boucliers pour courir plus vite. Le colosse lâche enfin son prisonnier qui s'est évanoui de terreur, et grimpe dans un camion à la cabine déserte qui passe par là : un robot bleu de Taegu, venu récupérer le PY.

Quelques civils ont tout vu de derrière leurs fenêtres closes. On les dissuadera de parler. Et la police coréenne ne fera guère de publicité. Les Bleus non plus : ce n'est pas leur style d'insister lourdement. Mais voici, grâce à ce livre, réparé le silence qui a caché ce premier choc.

Si vous vociférez bruyamment contre les Bleus, vous devez reconnaître qu'ils tiennent leurs promesses. Une seule semaine s'est écoulée depuis l'Émission, mais les effets des actions bleues déferlent partout. Leurs robots ont déjà eu plusieurs dizaines de millions de spectateurs ; voici que sortent des androïdes ! Il ne manque plus que les Bleus eux-mêmes en chair et en os.

Mais ils restent scrupuleusement dans l'ombre, tout en étant partout. Ils sont parmi vous, chacun jouant l'Orange à la perfection. Le soupçon est universel, mais sans jamais personne où le concentrer.

Sauf dans certains cas-limites. L'action bleue se veut discrète, très discrète ; mais parfois, elle prend un aspect insolite. Un tour de force typiquement bleu, en quelque sorte sportif ; ils jouent la difficulté et gagnent quand même.

Ainsi, le nom d'Angel Hernandez Schreubner vous dit-il quelque chose ? Sans doute que non, même si j'y joins le surnom : El Angel de la Muerte. Rien que de très normal... Dans la ville d'Amérique du Sud où il sévit, on ose à peine parler de lui, et aucun journaliste n'est assez fou pour faire le moindre bruit. À la fois militaire et policier, intime du dictateur, dont il soutient le pouvoir en échange d'une quasi-indépendance dans son fief, il règne, inamovible et impitoyable, depuis si longtemps qu'on ne conçoit même plus son absence. Il n'a pas d'ambition démesurée et n'en survit que mieux, se concentrant exclusivement sur son domaine ; il tire toutes les ficelles, il écrase dans l'oeuf toutes les révoltes. Un mot un peu haut, et c'est l'assassinat, la disparition, l'enlèvement par des sicaires du gêneur ou de sa famille. On ne revoit que rarement les disparus, et alors dans un état à faire trembler les plus endurcis.

Bref, un tyranneau orange classique, comme il en existe des myriades. Mais il se fait que le Plan prescrit l'élimination précoce de celui-ci. Pourquoi lui ? Je ne puis donner de réponse simple, pas plus qu'un grand joueur d'échecs ne peut expliquer aisément au profane pourquoi il choisit de bouger telle pièce plutôt que telle autre. Qu'importe : c'est ici la manière qui mérite d'être rapportée.

A.H.S. (il aime se faire appeler à l'américaine) reçoit ce jour-là le chef de la police dans son immense bureau. À dix-sept heures six, il le congédie et reste seul. À dix-sept heures sept, un grand tumulte éclate derrière la porte close, meubles renversés et hurlements. Les gardes du corps se précipitent, font irruption dans le bureau pour y trouver deux hommes luttant farouchement. On les sépare... et on reste bouche bée.

Deux hommes invraisemblablement identiques, même taille, même visage, mêmes cheveux, même uniforme ; et même injonction furieuse d'appréhender l'autre, avec la même voix. Deux A.H.S., un de trop. Lequel ?

Imaginez la panique dans les cerveaux limités des gardes du corps, le désir de rudoyer l'imposteur et la crainte de déplaire à l'authentique. Ils tiennent les deux hommes à bout de bras, avec un mélange impossible de rudesse et de déférence, affreusement tendus et mal à l'aise, jurant de faire payer au centuple les minutes pénibles qu'ils vivent sitôt que le coupable sera identifié.

Un certain calme revient quand les deux sosies s'apaisent, expliquant avec des mots presque semblables que le malentendu va s'éclaircir en un rien de temps. Rappelé en hâte, le chef de la police s'entend sommer de résoudre le problème sur-le-champ ; et c'est un poème de voir comment il adresse de rassurants murmures obséquieux au bureau qui sépare les deux hommes, faisant le maximum pour ne regarder en face ni l'un ni l'autre.

Au fait, ayant lu jusqu'ici, qu'imaginez-vous ? qu'il doit être facile d'identifier le vrai A.H.S. ? à ses empreintes, ou à une information que lui seul détiendrait ? Mais vous ignorez l'ampleur de la technique bleue et le professionnalisme de leurs préparatifs...

Les sosies ont des empreintes digitales différentes, MAIS le classeur où sont archivées les empreintes authentiques s'est envolé. Les meubles de la pièce sont couverts d'empreintes, MAIS celles des deux hommes, en quantités égales. Chacun des deux semble également au courant de toutes sortes de secrets, et les traits du chef de la police se creusent à vue d'oeil après chaque aparté de conspirateur avec l'un des deux suspects. Quand, en désespoir de cause, on amène les deux chiens du tyran, ils se jettent en avant en jappant de plaisir... un vers chaque jumeau.

Il n'y aura ni coup de théâtre ni solution miracle, seulement une enquête longue, pénible, intensément frustrante. Le doute persistera ; les sosies se retrouveront en résidence surveillée. Ils monteront, à l'aide de complices et de messagers, des machinations s'annulant l'une l'autre et s'engluant de toute façon dans la répugnance des complices escomptés à s'engager avec seulement une chance sur deux de tomber juste.

Et quand l'affaire viendra à la connaissance des services secrets des États-Unis, ils s'efforceront par tous les moyens de mettre la main sur les jumeaux. Deux personnes dont un Bleu avéré ! Mieux que les résultats piteux de mille enquêtes vaines ! Mais leurs combinaisons échoueront, et le récit de ces insuccès mériterait bien un livre à lui seul.

Et pourtant, dans une semaine, un Orange mettra la main sur un Bleu.

HIER : CÉRÈBRE

Je ricane, stupidement, puis je crie ; et mon débit se précipite et ma voix devient de plus en plus aiguë :

- George... un transsexuel ? ! Invraisemblable ! Et d'ailleurs tu prétends qu'il est né en 1905 ! Il serait septuagénaire ? Mais il m'a dit lui-même qu'il avait cinquante-deux ans ! Je m'en souviens parfaitement tant cela m'avait frappé puisqu'il en paraissait trente. Je sais exactement quand il me l'a dit. Le mate est là, tu peux retrouver la scène en un moment. Vas-y ! Ou peut-être n'oses-tu pas ?

Aaa, silencieuse, me regarde. J'entends les échos de ma voix perçante et je me sens pitoyable, désemparé, déchiré par une affreuse impression de trahison. Les deux Bleus avec qui j'ai noué des liens, des liens qui en un rien de temps ont pris une profondeur insoupçonnée... brusquement pris en flagrant délit de contradiction. Il y a deux semaines, j'aurais triomphé ; aujourd'hui, je me brise. Pourtant Aaa poursuit, sereinement, comme si je n'avais rien dit :

- La ception d'Elizabeth Hunter a lieu en septembre 1918. Elle reste en Nouvelle-Zélande quelque temps, se marie avec un certain Edward Conner, qui l'emmène au Canada, puis à Auschwitz ; car bien entendu il est bleu. Elizabeth et Edward travaillent longtemps ensemble, dans un laboratoire de biologie moléculaire où on s'efforce d'étudier le xène. Le type même d'installation où on emploie des produits affreusement dangereux, et où il peut se produire de graves accidents ; moins souvent qu'à la Surface, mais parfois. Un accident survient, et Edward y succombe immédiatement. Quant à Elizabeth, elle semble devoir en réchapper, puis on la découvre atteinte d'une forme de splénome à évolution galopante, un des quelques cancers que le xène n'arrive pas à enrayer à ses débuts. Et elle serait condamnée... si cela ne se passait pas au début de 1936.

Aaa s'arrête brusquement, jusqu'à ce que je murmure avec impatience :

- 1936, oui, et alors ?

Elle me regarde bien en face, puis reprend doucement :

- Alors elle a pu bénéficier des derniers progrès de la technique. Elle est passée sur la table d'opération... et on a extrait de son corps son cerveau, avec ses yeux et l'extrémité supérieure de sa moelle épinière. L'ensemble a survécu dans un bain nutritif, alors que le reste du corps mourait, détruit par les métastases. L'âme d'Elizabeth Hunter avec son xène, préservée dans un bocal, pendant des semaines puis des mois.

Un silence, un très long silence. Plus tard, la Mémoire Prime me permettra de me revoir, éberlué, muet, avec une épouvante croissante qu'on lit dans mon regard au fur et à mesure que j'assimile le sort dantesque d'Elizabeth Hunter. (Visiblement, je ne fais pas encore le rapport avec George. Je n'ai pas compris que l'histoire finira bien.)

- Pire que toute prison, dis-je d'une voix blanche. Un cerveau privé de toute sensation, des yeux sans rien à voir, la réclusion absolue. Et le silence, le silence ! Même pas de bouche pour hurler, même pas de poings pour frapper le mur. Comment a-t-on pu ? Vous qui...

J'en bredouille et j'enrage de manifester si piteusement mon horreur. Mais le sourire d'Aaa me désarme, comme toujours :

- Un cauchemar pour un Orange, peut-être, mais pour un Bleu ? Réfléchis ! Elizabeth Hunter a passé dix-huit mois fascinants, dont une grande part à tester des équipements qui lui fourniraient des sens artificiels, par stimulations électriques de la moelle épinière et des nerfs auditifs et olfactifs ; pour la vue, le problème était plus simple, puisque ses yeux subsistaient : deux écrans à haute définition, et le tour était joué. Au bout des dix-huit mois, elle a récupéré sa mobilité. Le grand événement de l'année 1938 ! Un robot à chenilles, monté autour de la boîte où baignait son cerveau, et qui déambulait dans les galeries, au milieu d'une sympathie aussi universelle que celle dont tu bénéficies. Car bien sûr, tout le monde était au courant.

Mais l'image me révolse à un tel point que, humainement (ou peut-être orangement ?), je cherche d'abord à la nier :

- Invraisemblable, cette histoire ! Supposant que vous avez quarante ans d'avance, le monde orange devrait à peu près aujourd'hui être en mesure de faire de même. Or tu sais comme moi qu'il n'en est rien ! que nous ne saurions même pas par où commencer !

Encore un sourire, avant une réponse au fond inévitable :

- L'excène, Frank ! Réseau nerveux de secours, toujours prompt à prendre le relais lorsque la machine humaine échoue. Succès avec un Bleu, échec assuré avec un Orange.

La révolusion persiste. Pourquoi, au fond ? L'immémoriale horreur de la nouveauté ou de la différence ? Mais je m'horripile de la perspective de ce robot où végète l'esprit encagé d'Elizabeth Hunter. Aaa, qui analyse mon trouble, dit d'un ton léger :

- Si tu vois cela comme un handicap absolu, c'est que tu n'as pas songé aux possibilités qu'offre un robot. Cinquante kilomètres à l'heure sans effort, une variété d'outils au bout de tes membres, l'affranchissement des contraintes biologiques comme la fatigue... Bon, inutile de réagir si abruptement, je comprends parfaitement ton point de vue, la biologie traditionnelle offre aussi diverses possibilités intéressantes.

Elle me lance une oeillade si lubrique que j'en rougis, et poursuit :

- La technique a ceci de bon qu'elle ne s'arrête pas. En 1941, il a été possible de séparer un cerveau du reste du corps, tout en conservant la connexion nerveuse par télécommunications. Pour simplifier, représente-toi un cerveau téléguidant un corps par radio, sans plus être contraint de faire acte de présence physique. Par parenthèse, encore un exploit à l'actif de l'excène, car je me demande bien comment on réaliserait cela chez un Orange avant le vingt-deuxième siècle.

J'en ai la tête qui tourne. J'arrive à grand-peine à murmurer :

- La lettre X ?

- Les médecins, dans leur style habituel, parlent d'holencéphalectomie, mais l'opération est plus connue sous le nom d'excérébration. Celui qui s'y soumet devient excérébré, d'où le X. Les puristes préfèrent "excorporé", ce qui se défend mais ne change pas l'abréviation. Et le cerveau dans sa boîte débordante d'électronique est promu "cérébre". Et dans la foulée, le corps robotisé téléguidé par un cerveau X est appelé un Y.

Je secoue la tête, perdu. Je ne réussis plus qu'à souffler un mot :

- George ?

Aaa reprend un air grave pour répondre :

- À partir du moment où cerveaux et corps sont séparés, un cérébre peut se brancher sur un autre corps que celui d'où il vient. Cela demande un réapprentissage, un peu comme quand tu changes de voiture, mais en plus difficile. L'effort en vaut la peine. Changer son corps... imagines-tu ? Dans nos têtes, nous pouvons être de tous les âges, des deux sexes, de toutes les races ; mais cela peut sembler incomplet, voire caricatural, si le corps ne suit pas. Avec l'excérébration, il suit.

Un sourire éclatant, et elle conclut :

- Elizabeth a essayé plusieurs corps. Elle s'est fixée en fin de compte dans celui d'un homme plus jeune, qui pour sa part préférerait vagabonder d'une enveloppe à l'autre. Le modèle masculin lui plaisait, et elle est devenue George. Voilà comment George est septuagénaire avec un corps de cinquante-deux ans. Personne ne t'a menti, Frank. Mais au fait : comment considéreras-tu George maintenant, comme un homme ou comme une femme ?

- Et vous ? dis-je piteusement pour gagner du temps.

- Quelle importance ici ? dit Aaa en haussant les épaules. Même si nous avons des lois, il n'y en aurait pas de spécifiques au sexe ou à l'âge ou à la race, car notre nature même en rendrait l'idée absurde. Dans le monde orange au contraire, imagines-tu les belles controverses ? Soit on décide que George est homme, et alors on fournit aux femmes un moyen de court-circuiter toutes les exclusions que les hommes se sont ingéniés à mettre sur leur chemin ; soit on décrète qu'à travers tout, c'est Elizabeth, la femme, qui est toujours là, mais alors comment pourrait-on lui refuser d'épouser un homme ? Quel beau couple, pour les bien-pensants !

- Pour moi, finis-je par dire lentement, George a toutes les apparences d'un homme, donc il en est un.

- Pas mal. Il a fallu aux Européens un bon nombre de siècles pour dire cela des Africains noirs. Mais ne t'illusionne pas sur les réactions du reste du monde, ni d'ailleurs sur celles de ton propre subconscient. La prochaine fois que tu verras George, tu le regarderas d'un drôle d'air.

La main sur le coeur, je lui jure que non. Cause toujours, dit silencieusement mon subconscient ; car je ne suis pas équipé pour changer mes ornières mentales. Malgré tout, au fil des années qui suivront, l'image que je me fais de George redeviendra totalement masculine. Le piège des apparences où tout Orange ne peut que tomber, même sachant pertinemment qu'il s'agit d'un piège.

Et les cérébres me donnent l'occasion de vous présenter un exemple de l'humour bleu, que vous n'avez pas encore rencontré : allons-y.

Un jeune Noir et une jeune Blanche, qui marchent enlacés dans la rue, croisent un raciste orange qui leur lance un mauvais regard et crache à terre. La femme lui dit, plaisamment : "Ne vous fiez pas aux apparences ! Nous sommes tous deux excérébrés. Si j'ai l'air d'une femme blanche, en réalité je suis un homme noir. Et l'autre qui semble être un homme noir est une femme blanche." L'Orange grommelle : "Ah bon, j'aime mieux ça !"

(Avez-vous souri ? Moi non plus, la première fois. Mais au fil du temps, j'ai de plus en plus apprécié. Et vous, évoluerez-vous comme moi ? Notez cette histoire, relisez-la chaque année pendant cinq ans. Vous verrez.)

Vous savez maintenant ce que signifie le X derrière le nom de George. Maintenant, commencez à réfléchir à toutes les implications.

Quand George remplit une mission périlleuse à la Surface, il ne court aucun risque de mourir. Le pire qui puisse arriver, c'est que son corps soit détruit ; il en sera alors quitte pour trouver un corps de rechange dans le stock. Au passage, notez le problème de vocabulaire que pose ce découplage entre mort corporelle et mort cérébrale... Détruire la boîte contenant le cerveau de George, c'est le tuer ; en revanche, la destruction du corps qu'il occupe temporairement constitue un simple incident ; mais un incident assez courant pour mériter qu'un mot court le désigne. De même qu'ils avaient forgé "louoir", les Bleus ont inventé "heindre" à cet effet. Son cancer n'a pas tué Elizabeth Hunter, il l'a simplement heinte ; et son ersatz de mort n'était qu'une hiction.

(Quand je parle de "corps de rechange"... c'est vite dit : au départ, on dispose, forcément, d'autant de corps que de cerveaux ; et même d'un peu moins, comme dans le cas de George. Or chaque hiction ultérieure enlève un corps au stock, d'où un jeu de chaises musicales. Mais les Bleus s'y entendent à fabriquer des corps artificiels pour conserver l'équilibre ! Demandez aux policiers de Taegu.)

Et quand j'aurai enfin absorbé la notion de cerveau, Aaa me racontera l'histoire de l'Infracteur ; la plus célèbre destinée individuelle d'une collectivité bleue si avare (ou trop riche) en personnalités. Un destin qui devrait aussi vous frapper, puisqu'il a déjà affecté votre vie ; car l'Infracteur a laissé sa marque sur votre Histoire. Nombre d'entre vous ont appris par la littérature orange la partie visible de ses actions à la Surface ; en Centrie, des dizaines d'ouvrages ont décrit, jusqu'à ses moindres détails, l'ensemble de l'iceberg. Cette légende vivante porte ici un nom : au jour de la Phanérèse, Rixhorg Dmytrye Isthmal.

Chez vous, bien entendu, il portait un autre nom : Richard Sorge.

Peut-être ce nom n'évoque-t-il rien pour vous ? Après tout, la seconde guerre mondiale a pris fin voici un bon demi-siècle. Alors, brièvement : Richard Sorge (1895-1944, d'après vos biographies) était un Allemand en poste au Japon qui se livrait à des activités d'espionnage au profit de l'Union Soviétique. Il avait annoncé à Moscou l'imminence de l'invasion nazie, un avertissement auquel Staline n'avait d'abord pas cru. Puis le déferlement irrésistible de la Wehrmacht avait confirmé la validité des sources d'information de Sorge. Au plus fort de la crise, on avait donc pris au sérieux son annonce suivante : que le Japon n'attaquerait pas la Sibérie à la fin de 1941. Et les corps d'élite de l'Armée Rouge avaient évacué les garnisons d'Extrême-Orient pour être jetées dans la bataille d'hiver, celle qui allait dégager Moscou. Un mouvement logique, aujourd'hui où l'on sait que le Japon se préparait pour Pearl Harbor ; mais un pari très risqué à l'époque, un pari de régime aux abois.

Le vrai but de Sorge, vous l'avez déjà appris dans ces pages : écarter la guerre du Chantier de Xianzhun. Vous pourriez penser qu'en dégarnissant le front russe, les Bleus invitaient les Japonais à profiter de ce vide soudain. Mais leurs modélisations étaient formelles. Ce qui serait arrivé sans l'action de Sorge a fait l'objet ici d'études concordantes. Cela vous intéresse-t-il ? Voici : en décembre 1941, début d'une furieuse bataille

de Moscou qui s'étire tout l'hiver et s'achève par la victoire des Allemands, mais une victoire chèrement acquise et qui n'a pas brisé l'ennemi ; au moins ont-ils désorganisé son réseau ferroviaire. Quand le printemps permet de reprendre les opérations, le rouleau compresseur de l'armée allemande paraît encore puissant... et les Japonais se décident à attaquer la Sibérie Orientale, mais sans succès décisif. La guerre se terminera en septembre/octobre 1945 par une inévitable victoire alliée, mais elle aura fait douze millions de morts de plus. Et, au passage, il y aura eu 15 % de risques que le Chantier de Xianzhun soit découvert.

Pour écarter ces 15 % de risques, votre Seconde Guerre Mondiale a été raccourcie de plusieurs mois, au prix d'une horrificante infraction à la Cryptèse. Quant à Sorge, démasqué et arrêté en 1941, jugé et condamné à mort en 1943, il a passé un an de sursis dans sa prison de Sugamo, n'en sortant brièvement que pour une intervention chirurgicale justifiée par les séquelles d'un accident de moto en 1936... car, comme tous les condamnés à mort de la Surface, il devait périr en bonne santé. Jamais les Japonais ne devaient soupçonner que l'opération était une excérébration camouflée, et que le 7 novembre 1944, Richard Sorge serait pendu par le cou jusqu'à ce que hiction s'ensuive.

Les fibres quantiques n'existaient alors que dans les laboratoires de la Centrie : pendant un an, le cerveau de Sorge devait rester caché dans une maison jouxtant la prison, pour pouvoir piloter son corps. Ce n'est qu'en avril 1945 que la déliquescence du Japon permettrait le transfert de la boîte à cerveau vers Xianzhun où Rixhorg se trouverait un nouveau corps et deviendrait un monument historique.

(Retenez-le : le sort de Sorge préfigure les revers qui vous guettent au lendemain de la Phanérèse. Si vous deviez débusquer et lyncher un Bleu, dans la majorité des cas, vous ne le tuerez pas. Vous l'étriperez, vous le décapitez, vous le couperez en morceaux, sans pour autant le tuer ; comme un primitif qui transperce le haut-parleur de sa sagaie, ou croit tuer l'annonceur quand il casse le téléviseur qui affiche son image.)

Vous avez eu droit à un répit ; mais je dois absolument poursuivre mon survol de la dmatique bleue. Je garderai aussi réduit que je le pourrai le jargon technique, mais ne me demandez pas l'impossible.

Dans ma lourde tentative de décrire la puissance bleue, je n'ai donné jusqu'ici qu'une idée de ses bases. Si vous croyez avoir tout appris... accrochez-vous bien ; car, bien entendu, il y a PLUS.

Plus : ces mates volumineux qui trônent dans le logement que j'occupe, c'est seulement le haut de gamme d'une famille foisonnante, de même que chez vous les "stations de travail" culminent par-dessus la variété des machines de bureau, des portables et autres assistants personnels.

Faites les poches à un Centrien : que croyez-vous y trouver ? Une bonne question, d'ailleurs, plus révélatrice qu'il n'y paraît des ressorts de leur société, surtout par la liste de ce qui y manque : pas de clés, car ils ne verrouillent pas leurs portes ; pas d'argent, leur économie étant informatisée depuis un demi-siècle, pas non plus de cartes de crédit ni de chèques ; pas davantage de papier d'identité, de passeport, de permis ou de certificat ; pas de cigarettes, de briquet ou d'allumettes : ils ne fument pas, ou si peu. Au contraire, universel, un étui extra-plat avec un étrange nécessaire, conçu pour des situations d'urgence absolue. Une micro-torche alimentée par l'influx nerveux ; une seringue prête pour un suicide urgent ; un bâtonnet d'explosif, amorçable par la torche... Mais à part quelques objets banals, peigne, mouchoir, le reste du produit de votre fouille varierait invraisemblablement d'un Bleu à l'autre.

À une exception près, cependant : vous trouveriez des minimates, et de toutes les tailles. Un modèle de poche, de la taille de l'objet où Aaa lisait Agatha Christie, avec l'immense différence que l'antiquité d'Aaa ne pouvait servir que de livre. Un modèle de pochette, qui ressemble à un bloc-notes, et un modèle de poignet, au faux air de bracelet-montre. Et chacun de ces objets est un mate à part entière avec ses gigabits et son interacteur et sa source d'énergie, et sa liaison avec le Complexe. La taille joue bien un rôle dans la facilité d'emploi ou dans le rythme des échanges ; pas dans les fonctions.

Est-ce tout ? Non : il y a plus. Il y a les micromates.

Ce que votre fouille trop traditionnelle échouera à dévoiler, ce sont les micromates cachés au sein du corps, le plus souvent greffés dans la périphérie cérébrale, un petit miracle d'intégration. De l'électronique interagissant avec les processus neuronaux, via l'exène bien sûr, avec des résultats saisissants nés d'un entraînement intensif. Pas chez tous les Bleus, tout de même : seulement ceux qui ont un H derrière leur nom. (Les autres parviennent à des résultats presque comparables au moyen de mates externes et de lentilles de contact truquées.)

Appréhendez-vous maintenant l'utilité immédiate de l'omniviseur et de l'omniplan pour un agent bleu ? À celui que des poursuivants talonnent, le micromate greffé dans son crâne donne silencieusement et

instantanément les informations utiles à sa fuite. Au besoin, une nuée d'actants volent à son secours, l'aidant à sélectionner une route en repérant les chemins impraticables ou déjà bloqués par l'adversaire, surveillant les lieux, le trafic, le téléphone et les ondes, et les personnes susceptibles d'intervenir, fussent-elles à mille kilomètres de là. Si l'urgence le justifie, les ressources immenses du Complexe peuvent venir à l'aide même d'un unique Bleu en difficulté. Dans le pire cas que les archives bleues ait enregistré, un demi-million de caméras et quarante milliards d'actants ont participé au sauvetage (réussi) d'une seule personne.

Les services que rendent les mates de petite taille sont innombrables et souvent étonnamment complexes. Vous rappelez-vous le premier passant que j'aie osé aborder dans une galerie centrienne, celui qui ne parlait français qu'après dix secondes, et d'une voix fantomalement doublée ? Il n'y avait pas de fantôme, seulement un mate de traduction. La multiplicité des langues est devenue en Centrie un obstacle mineur.

Est-ce tout ? Non : il y a plus. Il y a les transpondeurs.

Car d'innombrables artefacts - chez les Bleus quasiment chaque objet, chez vous tout objet de quelque importance ou équipé d'électronique, du moteur électrique au bracelet-montre, en passant par les clefs, les valises, les actions et les cartes de crédit - est muni d'un transpondeur microscopique qui l'identifie. (Ne cherchez pas : énergie infime, signal apparemment aléatoire, fréquence exotique changeant constamment... vous n'êtes pas près de réparer quoi que ce soit.)

À chaque fois que l'objet ainsi discrètement marqué passe à proximité d'un équipement bleu capable de l'activer, un bref échange électronique a lieu qui remet à jour la Mémoire Quarte. Songez-y : quand votre valise s'égaré dans un aéroport, quand un voleur escamote votre voiture, quand votre clef tombe de votre poche, le plus souvent la Mémoire Quarte sait où elles sont, hélas inutilement pour vous. Mais jamais un Bleu ne perd quoi que ce soit pour longtemps ; et moi-même, si je plonge la main dans ma poche pour n'y trouver qu'un trou... je ne me lamente pas. Il suffit que je demande à n'importe quel mate où gisent les articles manquants.

Imaginez-vous l'intérêt militaire ? À chaque instant, le Complexe sait où se trouve chacun de vos engins, avions, blindés, camions, vaisseaux, avec divers détails, comme la composition de l'équipage, ou la quantité exacte des munitions transportées.

Cent détails de la vie quotidienne en Centrie témoignent eux aussi de la manne que représente un système qui sait à tout instant où chacun se trouve. Pas d'annuaire téléphonique : identifiez le destinataire désiré, et le Complexe fera sonner le combiné le plus proche de lui, d'habitude son mate de poignet. Et si les logements ont théoriquement une adresse, en pratique personne ne l'emploie : le Complexe guide celui qui emprunte un chemin inconnu et remet sur la bonne voie celui qui se perd.

Est-ce tout ? Non : il y a plus. Il y a la télurgie. (Attention, ce mot a pour vos parapsychologues un sens fantastique sans rapport avec celui que les Bleus lui donnent : simple collision de néologismes).

Vous avez pu faire la fine bouche devant mes exposés, tant les outils bleus paraissaient, disons, passifs. Une panoplie de voyeur et d'espion à faire rêver, mais rien qui AGISSE. Certes, les connaissances acquises ainsi pourront être exploitées de vingt façons subtiles ; mais il arrive un moment où seule l'action peut peser sur les événements. Si les Bleus ont le savoir et la ruse, après tout vous avez la force du nombre. Vous avez les blindés, l'adversaire a les jumelles. Qui est le plus fort ?

Oui, mais sachez qu'au bout des fils de cette toile d'araignée de télécommunications bleues qui imbibe le monde, s'il y a des micros et des caméras, il y a aussi des éléments actifs. Le moment venu, un Bleu peut se brancher sur n'importe laquelle de vos lignes et s'y faire entendre. L'Émission ne s'est pas déroulée autrement, ni la retransmission pirate des Entretiens ; et encore avez-vous su alors qu'il s'agissait d'intrus. Mais si besoin est, un Bleu peut parler (ou, mieux encore, faire parler un ordinateur) en imitant la voix, les inflexions et les expressions de l'un de vous, disons un général donnant des ordres à ses adjoints. Tous les trucages sont possibles, quand on en sait assez. Les Bleus savent !

Mais il n'y a là encore qu'un substitut d'action, ne méritant que par extension le nom de télurgie. N'existerait-il donc rien de direct ? Bien sûr que si ! Si nombre de vos circuits électriques véhiculent de la voix ou des images, d'autres peuvent commander un moteur électrique, déclencher une alarme, arrêter un véhicule. Quand le premier mate venu permet à un Bleu d'agir de loin sur un équipement de son domicile, par exemple pour se faire couler un bain qui soit prêt à son retour, imaginez alors avec quelle facilité la collectivité bleue peut faire peser sa télurgie sur VOS appareils à commande électrique !

La vérité brutale est qu'au fur et à mesure que votre armement se sophistique, il devient plus vulnérable. À tel point qu'une police orange équipée de matraques serait presque plus dangereuse qu'une armée... car moins fragile.

D'où le sommet de la télurgie bleue : l'arme C. J'en reparlerai.

Est-ce tout ? Non : il y a plus. Il y a les microbots.

Vous avez des robots, oui : des machines pataudes, chères et fragiles, débordant de logiciels complexes qui ne leur permettent que des actions spécialisées. L'Orange moyen n'en a jamais vu qu'à l'écran (je ne tiens pas compte de l'extension osée du mot à un ustensile ménager).

La miniaturisation perpétuelle de leur dmatique a ouvert aux Bleus la voie des robots simplifiés, sans ambition démesurée. Quand des abeilles peuvent bâtir une ruche et faire du miel sans image abstraite du monde, pourquoi des robots n'arriveraient-ils pas à bout de tâches simples, en s'y mettant à autant que nécessaire ? De manière peut-être non optimale, mais bien assez efficace pour atteindre le but ?

Ce sont de tels robots élémentaires qui accomplissent l'essentiel des corvées domestiques dans les caves centriques : coursiers, aspirateurs, nettoyeurs, éboueurs, retoucheurs, ils remplacent les ampoules grillées et coltinent les objets lourds. On les dirige sans difficultés, en leur donnant des ordres vocalement. Ils sont bien trop simples pour les comprendre, mais le Complexe aux aguets intercepte les voix et traduit les consignes en ordres simples qu'il leur transmet par voie hertzienne : en pratique, tout se passe comme si le robot comprenait.

Les galeries centriques sont ainsi peuplées de micromachines actives porteuses de colis ou en quête de déchets à recycler. Elles font partie du paysage, et on ne les remarque plus au bout d'un instant. Mais elles jouent un rôle non négligeable dans l'efficacité bleue, en libérant les humains des tâches sans ambition. (Chez vous, des visionnaires rêvaient de passer ces tâches à des singes spécialement dressés. Pauvres bêtes !)

Qu'imaginez-vous après avoir lu tout ceci ? que les Bleus sont devenus au fil du temps esclaves de leurs machines, et qu'une panne les plongerait dans le chaos ? Nombre de vos auteurs se sont complu à détailler la panique d'une société brutalement renvoyée à l'âge de pierre par la défaillance de ses engins.

Je dois alors parler d'une dernière chose : la Semaine Sans Complexe.

Lorsque j'en ai découvert l'existence, j'ai considéré la Semaine Sans Complexe comme la plus fascinante des institutions de la Centrie - Dieu sait pourtant si celle-ci n'en manque pas. L'idée remonte à une époque, vers 1935, où les Bleus s'étaient pris à s'inquiéter de leur dépendance croissante envers la dmatique ; d'autant que l'incessante évolution des équipements, tant en complexité qu'en interconnexion, rendait possible la perspective terrifiante d'une panne générale. Si l'administration et la production étaient tributaires du Complexe, à quels effondrements ne conduirait pas une interruption durable du service ?

Comme vous devriez à présent pouvoir le deviner, les Bleus ne se sont pas contentés d'esquiver ou de sous-estimer le problème ; au contraire, ils l'ont pris à bras-le-corps. Le résultat : cet événement annuel qu'on appelle ici familièrement la Semaine Sans. Leurs équipements dmatiques s'arrêtent sans avertissement pour rester totalement inopérants pendant une semaine. La date, variable, n'est pas communiquée à l'avance, et il appartient à chacun de prendre les précautions nécessaires. Évidemment, la Centrie fonctionne au ralenti pendant ces quelques jours ! En outre, nécessité oblige ! elle se rabat sur une structure d'urgence à base hiérarchique : le Coorganisateur Global se trouve alors investi du pouvoir le plus étendu (mais il n'en abuse pas : depuis plus de soixante ans que ce système existe, il n'y a eu aucune tentative de putsch). Et en un sens, la Semaine Sans joue un rôle festif : sept jours d'improvisation géniale et d'organisation à la dure : un équivalent mental du camping. Les Bleus adorent la Semaine Sans. Ils en parlent comme vous parlez des vacances.

Vous rappelez-vous ce livre unique que j'ai trouvé chez Aaa alors que je découvrais son logement ? Chaque foyer centrien en dispose d'un exemplaire. C'est le conventionnaire, la bible de la vie quotidienne et des situations d'urgence. Une mine d'informations, avec tous les standards qui permettent une communication efficace quand la machine fait défaut, les pictogrammes, les codes de couleur et les codes gestuels, les modes d'emploi des outils de remplacement, les plans d'évacuation, les structures hiérarchiques de l'année en cours. Et les deux mille mots de centrien de base qui permettent un échange minimal avec n'importe qui même dans le noir.

Assez parlé de machines et de techniques ! criez-vous. Et les BLEUS ?

Vous aurez raison. Je décris en long et en large leur cadre de vie et c'est à peine si je parle d'eux, comme si je ne les voyais qu'à travers George et Aaa. Qui sont-ils ? Que font-ils ? Qu'est-ce qui les émeut, les motive, les indiffère ? Que pensent-ils d'eux-mêmes, et de vous ?

Je vous ai pourtant donné des éléments de réponse. Depuis ma première promenade dans ce mail centrien, rien n'a fondamentalement bougé. Si je dois les résumer d'un mot : ils sont irrésümables. La civitance est leur seul point commun, celui qui vous garantit qu'ils n'en ont pas d'autre. Chacune des questions que je viens d'énumérer admet une réponse unique : "Tout et n'importe quoi, sauf ce qui enfreindrait la civitance".

Frustrant ? Sans doute. Quand un voyageur, disons Paul Theroux, décrit ses pérégrinations, disons en Chine, il leur donne vie en décrivant les tics verbaux ou culturels des Chinois, les mille détails qui dépeignent les habitants (et je songe à ces rires toujours différents par lesquels le peuple han véhicule vingt messages divers). Peut-être aurez-vous lu mon récit à la recherche de ce type de détails révélateurs, des détails par lesquels on se fait une idée d'une collectivité ?

J'ai bien peur que votre quête de ce genre de détails soit illusoire. Comprenez bien que la société bleue résulte d'une intégration de toutes vos cultures ; et comme si ce n'était pas assez, depuis cent trente ans. Vous trouverez des Bleus qui ont vu passer devant eux la Reine Victoria ou le Tsar Alexandre ou l'Impératrice Cixi ou l'Archiduc Rodolphe ou le Président Roosevelt (et je songe ici à Theodore, plutôt qu'à Franklin), des survivants de la Sublime Porte ou de la Double Monarchie... Et avec une énorme différence : s'il ne subsiste de vos propres fossiles vivants que des fantômes séniles aux souvenirs figés et incertains, ici un Bleu à qui Abraham Lincoln a pincé la joue (et j'en ai rencontré) sera resté vibrant et actif, tourné vers l'avenir autant que vers le passé, prêt à mettre son expérience en féconde relation avec le présent. Le résultat : la condensation, indescriptible, de plus d'un siècle-monde dans une société infiniment foisonnante.

Je vous devine qui faites la grimace. Déjà pendant les Entretiens, ce qu'on vous a répondu n'a pas satisfait vos attentes. Vous avez tenté de faire tomber les Bleus dans une de vos catégories, mais sans succès. Ou quand vous avez cru y parvenir, vous avez vite remarqué que vos voisins arrivaient à une conclusion inverse. Vos jugements à l'emporte-pièce ne reflétaient que vos propres préjugés.

De vos frustrations sont nées des questions, revenues dans vos médias comme des leitmotivs. Je vais essayer, parfois d'y répondre, parfois de vous convaincre qu'elles n'ont pas de réponse.

Les Bleus mentent-ils ? Comme ils l'ont dit, uniquement par omission. Encore ces pages que vous lisez combrent-elles les ultimes grands vides (sauf l'emplacement exact de la Centrie, un détail s'il en est). Dès la Semaine Bleue, vous avez appris presque tout, sauf l'existence du xène. Quand vous aurez refermé ce livre, il ne restera plus rien à apprendre, en tout cas plus rien d'exprimable (car le jour de votre ception... !).

Mais surtout, que SONT les Bleus ? Civitants, oui... c'est-à-dire ?

Les Entretiens ont parlé de la civitance, ont mentionné ses Principes en termes généraux, sans s'appesantir dessus : les conséquences, non les causes. Volontairement : tant de choses devaient être dites ! et de toute façon, vous n'y croyiez guère. Il aurait fallu plonger dans le flot des détails, recourir à ce vocabulaire neuf qui vous fait broncher... comme j'ai calé à la lecture de mon premier livre bleu.

Je vais tenter de vous décrire les Principes de la civitance avec des mots de tous les jours. Mission impossible, éternelle chausse-trappe du vulgarisateur. En s'emparant des mots de la langue courante, la science en a changé la valeur. Force, énergie, puissance : quasi-synonymes, sauf pour le physicien chez qui une énergie est une force multipliée par une distance, une puissance une énergie divisée par un temps. Même des mots savants changent de sens d'une discipline à l'autre : décrivez l'atome à un astronome en disant que les électrons, comme des planètes, décrivent des orbites ! Il ne comprendra pas pourquoi certaines orbites seulement sont autorisées et affichent complet dès que huit ou dix-huit électrons s'y bousculent.

Et ma tâche est encore pire. Car je ne vais pas parler d'électrons ni de planètes, mais de ces concepts moraux dont vous vous considérez tous comme des experts. L'honneur, la liberté, le devoir... vous savez, non seulement ce que ces mots signifient, mais ce qu'ils DOIVENT signifier ; et malheur au voisin quand vous découvrez que ses définitions des mêmes mots ne recourent pas les vôtres.

Tout ceci pour vous avertir. Dans ce qui suit, si vous croyez repérer des incohérences, attribuez-les aux déficiences d'un vocabulaire vague. Je ne poursuis pas plus loin ces précautions verbales trop bavardes, et j'attaque ma tentative, sans doute plus courageuse qu'efficace, de vous faire apprécier la civitance bleue.

Les Bleus sont civitants. Donc...

Ils sont cryptétiques. Je commence par le plus simple, par une notion que vous comprendrez vite. Ne sont-ils pas des millions ? Pourtant aucun d'entre eux, en plus d'un siècle, n'a dévoilé l'existence de la collectivité bleue. Invraisemblable, non ? Si même cela ne vous convainc pas, creusez ! Réfléchissez aux situations de cauchemar où nombre d'entre eux se sont trouvés. Pensez aux Bleus d'Auschwitz.

Vous ai-je fait sursauter ? Si oui, c'était voulu. Cinq cents Bleus se sont retrouvés à Auschwitz ; et bien d'autres à Majdanek, à Treblinka, à Sobibor, Chelmno, Belzec... Je ne poursuivrai pas l'énumération, car il y aurait trop à citer : même parfois méconnus, vos Auschwitz sont innombrables. Mais songez ! Si les Bleus d'Auschwitz avaient réagi...

(Une idée qui s'est concrétisée en une fiction bleue - disons un film - décrivant une phanèrèse abrupte née des excès nazis. Vous la verrez, un jour, et retenez déjà son nom : le Vent de Silésie. Très pénible à voir. Quelques centaines de morts-vivants jaillissant d'une apathie feinte et explosant en une éruption de violence insane qui engloutit les kapos et les SS et les chiens, et les troupes envoyées en renfort. Et un ouragan de ravage et de feu qui traverse la Silésie, droit vers Berlin, pour un holocauste des dignitaires nazis. Hélas ! on n'est alors qu'au milieu du film. La suite plonge dans le cauchemar, affreuse, atterrante, désespérante, comme tant des phanèrèses improvisées de leur fiction. Ils n'ont mis fin à un massacre que pour en déclencher un autre, cent fois pire.)

Mais dans la réalité, les Bleus d'Auschwitz sont morts en silence.

Ils auraient pu, et su, réagir. Mais ils ne l'ont pas fait. Les Bleus d'Auschwitz se sont laissé mener à une mort hideuse, sans un mot. On en a sauvé quelques-uns, discrètement, et d'autres ont survécu tout seuls. Pas bien nombreux, une faible minorité. L'état dans lequel ils en sont sortis... j'y reviendrai, mais je ferais bien d'éviter les digressions, sinon je n'arriverai jamais au bout des Principes bleus.

Ils sont gradients. J'expédie cela, puisque vous en avez déjà entendu parler plus haut. Retenez-en que les Bleus dédaignent vos manichéismes, ignorent vos frontières cadennassées et vos chauvinismes frileux. Il n'y a pas de Bleu aryen, sauf au second ou au énième degré.

Ils sont altruants. Impensable de se réjouir de la défaite du voisin, inconcevable de s'attrister de son triomphe. Je dis "inconcevable" parce qu'il me faut bien un adjectif ! À strictement parler, ils conçoivent cela très bien : il leur suffit de vous regarder ou de se remémorer leur enfance orange. Remarquez que l'altruance ne leur interdit pas le sport de compétition, ni les concours de toute espèce ; mais elle en retire le fiel et l'amertume, la vanité et le dépit.

Ils sont astatiques. Ils évoluent, ils cherchent, ils s'étalent, dans toutes les directions, y compris des directions dont vous ne soupçonnez même pas l'existence (j'y reviendrai !). Leur société est élan et essor, mouvance et complexité. Vous vous les représentez comme des techniciens englués dans leur dmatique. Oh non ! La dmatique est l'outil indispensable à leur survie, d'où sa prééminence apparente, mais n'y voyez qu'une facette conjoncturelle de la richesse bleue. Ils changent, constamment. Ils sont ainsi. Leur société ne peut se figer.

Ils sont majoristes. Quand une majorité de décideurs ont tranché, pas question pour le minorisé de saboter ce choix contraire à ses idées. Il applique, loyalement... en attendant le prochain vote. Remarquez que la plupart du temps les coeurs arrivent à éviter les chocs manichéens. Les décisions de justesse, moitié plus epsilon contre moitié moins epsilon, sont rarissimes et mal vécues : s'il s'en produit, le problème est remis sur le métier chaque fois que possible, jusqu'à une majorité qualifiée.

Ils sont collectaires. Que l'intérêt individuel se subordonne à l'intérêt collectif va pour eux de soi, sans problèmes puisque nul tricheur ne profite en catimini du sacrifice des autres, et que chacun participe directement soi-même à la définition de l'intérêt collectif. Et n'allez pas penser que majorisme et collectarité unissent leurs effets pour opprimer les minorités. Ce ne serait pas altruant. Ni abstant.

Ils sont exhiscents. Seriez-vous encore là aujourd'hui sinon ? On peut se poser la question. L'exhiscence les oblige à ne pas fermer l'avenir, ni le leur, ni celui des autres, et ceci englobe toutes les espèces vivantes (pas seulement vous), et la planète elle-même. À l'extrême, cela les amènerait à se retirer du monde ; et je ne parle pas de voyages spatiaux (attendez, mais accrochez-vous déjà).

Ils sont automères. Cela les empêche de s'en remettre à d'autres pour prendre les décisions qui les concernent (à tous les niveaux de groupements : l'automérie implique la subsidiarité), et cela les force à s'informer pour apprécier les conséquences des décisions qu'ils prennent et la cohérence de leurs orientations. Le système de coeurs dont on vous a parlé incarne leur automérie, la fonction principale d'un coeur consistant à empêcher que chaque Bleu doive passer trente-six heures par jour à soupeser ses choix.

Ils sont internexes. Quand vous vous demandez ce qui tient en un seul morceau une société aussi foisonnante que la leur, l'internexion est la réponse. Sans elle, peut-être la Centrie aurait-elle évolué en une multitude de ghettos de plus en plus émiettés, chacun avec sa langue et sa culture et ses préoccupations disjointes, jusqu'à disparition totale de la synergie. Le diamant sublimé en vapeurs.

Ils sont abstants. Avant de choisir, ils s'astreignent à apprécier le point de vue de l'opposant en l'ourant l'adopter le temps d'y réfléchir. Et aussi, si nécessaire, le point de vue orange. Et le point de vue des générations ultérieures. Ricanez ! L'exercice n'a pas ce caractère purement formel que vous savez si bien manipuler ; comme lorsque vous cachez l'inanité de vos propres tabous sexuels derrière la défense supposée de l'innocence enfantine (escamotant, sans vergogne, votre propre enfance, bien moins éthérée que vous ne seriez prêt à le reconnaître).

Et ils sont opplets. Mais la grandeur que dissimule ce mot grotesque ! Et comment vous faire comprendre ce qu'il recouvre ?

Je vous ai parlé des Bleus d'Auschwitz. Certains ont survécu. Écrasés physiquement par le calvaire, mais intacts moralement. Et comprenez-moi bien : je ne veux pas dire que la lortion leur a permis de balayer leur cauchemar pour repartir à zéro, je veux dire qu'ils sont restés intacts à chaque seconde de leur épreuve. On ne peut PAS briser un Bleu. Il est OPPLET. Jetez-le seul dans les ténèbres d'un cachot souterrain, humide, glacé, puant, envahi de vermine ; alimentez-le à peine, de restes moisissus qu'il devra disputer aux rats et que vous lui lâchez sans le voir, sans qu'il vous voie ; l'obscurité, le silence et la déchéance physique, pendant des mois et des années, cinq ans, vingt ans, jusqu'à la mort... Il ne sera PAS brisé, pas plus que les moellons de son cachot. Il est hors d'atteinte de vos efforts. Il exploitera les ressources inépuisables de son inexorable richesse intérieure. Qu'en fera-t-il ? Inventera-t-il une langue, pour en rédiger dans sa tête toute une littérature ? Méditera-t-il sur les mathématiques ? ou sur Dieu ? Qui sait ? Peut-être le tout à la fois. Ou autre chose ; imprévisible, indevinable, insondable.

Et si, Dieu merci ! peu de Bleus ont eu l'occasion de prouver leur opplétude dans des conditions aussi extrêmes... écoutez-moi bien : un Bleu n'a jamais BESOIN de quelqu'un d'autre. Et ce n'est pas le moindre des paradoxes de cette société incroyablement synergique, où la coopération est chevillée dans la moelle même des êtres. Jamais un Bleu ne s'accroche à un autre, jamais une relation ne dégénère en un échange inégal et parasitaire. Un Bleu est RICHE, en toutes circonstances, toujours assez pour que le flux de cette richesse féconde toute interaction avec n'importe quel autre Bleu.

Avez-vous compté ? Si oui, vous savez qu'il reste un Principe à citer. Savez-vous pourquoi je l'ai gardé pour la fin ? Parce que c'est le Principe peut-être le plus bizarre et le plus inacceptable pour vous, parce que le moins orange.

Car avouez-le : chacune de ces qualités que je viens de citer (et vous les avez ressenties comme des qualités... n'est-ce pas ?) s'est incarnée chez plus d'un Orange. Quelques-uns, vos grands hommes (ou vos saints), ont laissé une marque sur l'Histoire ; d'autres sont morts aussi obscurs qu'ils étaient nés, n'ayant nourri de leur présence bienfaisante qu'une poignée de privilégiés. Il y en a eu, nombreux, innombrables même ; mais seulement parce que l'humanité pullule, et qu'il aurait fallu un hasard désespérément improbable pour qu'une médiocrité universelle ait eu raison de votre infinie diversité.

Mais si rares soient-elles, vous avez tous vu chez des êtres d'exception ces qualités qui font si douloureusement défaut à l'Orange moyen.

Alors j'imagine vos haut-le-cœur à une dernière caractéristique, qui résulte de leur lortion aussi inéluctablement que les autres, mais qui n'existe chez vous que chez quelques-uns ; que vous nommez "malades mentaux", quand vous ne niez pas l'existence même de leur maladie.

Les Bleus sont pluranimés.

Ce que cela signifie, vous devriez pouvoir le deviner. Mais avez-vous assez d'audace mentale pour accepter l'idée ? Après toutes ces semaines frénétiques, vous vous raccrochez à l'espoir ténu d'arriver à manipuler les Bleus comme vous avez su manipuler d'autres ennemis et d'autres envahisseurs... Renoncez-y. Leur pluranimité va vous frustrer plus encore que leur opplétude.

En lisant mon témoignage, vous avez pu vous étonner. Je ne parle avec quelques détails que de deux Bleus, alors que des millions d'interlocuteurs possibles se pressent dans un rayon de quelques kilomètres

autour de mon logement. Il y a bien eu mes "intermèdes" pour vous présenter un échantillon de Bleus, mais on ne fait que les entrevoir.

Qu'en avez-vous déduit ? que depuis des lustres je me calfeutre et que j'évite de rencontrer des têtes nouvelles ? que je vis en vase clos avec Aaa et le mate, entre les rares visites de George ? Il n'en est rien, et je dois dissiper le malentendu... mais il tient, pour une bonne part, à la structure de ce livre.

J'ai fait le choix de ne vous présenter que le début et la fin de mes années d'exil, puisque c'est alors que se bousculent mes découvertes et les vôtres ; sinon, cet ouvrage aurait empli dix ou vingt tomes (et vous serait déjà tombé des mains). Or, durant ces premières semaines où chaque Bleu, si souriant qu'il fût pour moi, symbolisait un mystère et une menace, seuls George et Aaa ont été près de moi. Qu'ils soient parvenus si vite, l'un comme l'autre, à m'appriivoiser, voilà qui ne devrait plus vous étonner : n'importe quel autre Bleu y serait arrivé sans problèmes. Et de fait, dans les années qui ont suivi, des centaines d'autres Bleus l'ont fait, à ce point nombreux que je ne pouvais plus guère les sortir des limbes pour les mettre en scène dans les épisodes récents. Dommage, direz-vous peut-être, cela nous aurait mieux décrit les Bleus...

Non.

Au cas où vous ne l'auriez pas encore assimilé, je vais l'écrire ici, en toutes lettres : un Bleu est CHANGEANT. L'image qu'il vous donne peut varier infiniment, d'un mois à l'autre, parfois d'une minute à l'autre.

Un autre souvenir de ma vie orange pourra vous aider à me comprendre : à l'université que je fréquentais, j'ai rencontré un jour les comédiens d'un théâtre. L'un d'eux s'amusait à jouer dans la vie comme à la scène une multitude de rôles ; totalement imprévisible, toujours spirituel, il tirait de ce jeu un succès social indéniable, et chaque soir se faisait sans effort inviter quelque part, pour y devenir l'âme de la réception. Mais on savait bien que derrière ce masque multiple vivait un caractère réel (d'ailleurs peu commode, murmurait-on). Alors qu'ici...

Chaque Bleu ici est comédien, mais ses personnages ne cachent d'autre substrat que la civitance elle-même. Et ne demandez pas ce que tel Bleu est "vraiment", littéraire ou scientifique, réservé ou exubérant, sportif ou pantouflard, obsédé ou touche-à-tout ; ou alors, comprenez que la validité de la réponse qu'on vous donnera peut expirer à tout instant.

La somme de toutes vos cultures se retrouve ici, vous ai-je dit, mais surtout dans chaque Bleu. Tel individu qui se comportait comme un Noir hier pourra agir en Blanc aujourd'hui et en Jaune demain, changeant ses tics et ses priorités comme on change de chemise... et pour un résultat plus convaincant que vous le croiriez. La civitance donne à chaque Bleu une curiosité profonde et active pour les systèmes de pensée des autres Bleus ; si en moyenne un Bleu connaît six ou sept langues étrangères, ce n'est pas un hasard.

J'ai tenté de lire leur littérature générale. Sauf quand elle mettait en scène des représentants de la Surface, j'ai dû fermement m'accrocher pour ne pas perdre le fil, tant leur système de motivations est à angle droit de celui de vos passions humaines réputées éternelles, celles qui font l'essentiel de vos littératures. Les relations entre individus, ou l'attitude face à l'univers, à l'amour, à la mort : autant de surprises. Ce qui me frappe le plus dans leurs romans, c'est que les protagonistes sont des groupes, non des individus. Les individus existent, forcément ; mais pour la plupart intensément fluctuants, changeant leurs caractères comme ils changeraient de vêtements, d'une heure à l'autre ou au milieu d'une phrase.

Au début, j'ai du mal à concilier ces lectures avec l'image idéale de stabilité souriante que me donne Aaa. Elle suggère donc que je la suive par omniviseur un jour qu'elle sort sans moi. Après quelque hésitation, j'accepte... et le premier passant qu'elle croise l'aborde méchamment :

- Tu n'as plus ton caniche en laisse ? Tu l'as rendu propre, maintenant ? Ou non, comme je te connais, tu lui auras d'abord appris à te tringler.

Aaa le regarde de haut en bas et crache :

- Au moins, il y est arrivé, lui !

Et j'ai à peine retenu mon souffle qu'ils se tournent d'un même geste vers la caméra virtuelle et me font un clin d'oeil en éclatant de rire. Un rire qu'ils coupent aussi vite pour relancer une querelle venimeuse.

Car si un sourire universel m'accueille dans la rue... n'allez pas en faire une règle. Quand deux Centriens se rencontrent, je dirais qu'il y a une chance sur trois pour qu'ils s'insultent et se menacent. Parfois, cela va jusqu'à la bagarre, mais une de ces bagarres à l'irlandaise que John Wayne a popularisées. En fait, la Centrie

renverse votre schéma du sourire de commande dissimulant l'indifférence ou la franche hostilité. Ici, la solidarité et la coopération sont si foncières qu'il n'est même plus besoin de le manifester par des signes extérieurs. La haine est un vernis.

Un Bleu change parce qu'il DOIT changer. Au niveau de la collectivité bleue, le Principe d'Astase garantit le foisonnement ; mais au niveau de l'individu aussi, la variété est forcée par le Principe de Pluranimité, et seuls les autres Principes peuvent en tempérer l'effet.

Ainsi, par altruance face à ma fragilité d'Orange, Aaa et George font exception à ce schéma de mouvance ; et les autres Bleus que je rencontre régulièrement tempèrent immédiatement leur versatilité, fût-ce dans une moindre mesure. Et attention, il ne s'agit pas d'une simple courtoisie : quelque part au tréfonds de moi, j'en ai BESOIN, et les Bleus le savent mieux que moi. J'ai longtemps refusé d'accepter mes limites ; et à force d'obstination, j'ai à plusieurs reprises convaincu mes hôtes de se comporter "naturellement" (expression mal choisie s'il en est ; en tout cas sans tenir compte de ma présence). J'ai dû chaque fois interrompre bien vite l'expérience, inexorablement saisi d'angoisse devant ces personnalités changeantes et insaisissables.

Mais George et Aaa se stabilisent, sans effort, dès qu'ils sont en ma présence... comme Magda Sheffield, comme mes interviewés, ou comme tous les Bleus que je connais de près. Et tous les Bleus sans exception vont se figer pareillement face à vos nuées d'orphelins, quand il s'agira de leur assurer la sérénité d'un foyer d'emprunt.

Et si, dans chacun des intermèdes que vous avez lus, vous avez froncé les sourcils en relevant chez mes interlocuteurs des analogies de forme et de vocabulaire avec mon propre style... vous aurez pu soupçonner une supercherie, la classique impuissance de l'écrivain amateur à mettre dans la bouche de ses personnages une autre personnalité que la sienne. Mais non : chaque personne interrogée s'adaptait, automatiquement, à mon style ; et j'en étais rasséréiné et ravi... jusqu'à ce que, après toutes ces années, je fasse l'exercice de me relire par vos yeux. Que je tente cependant de revoir une seconde fois mes interviewés, je les retrouvais méconnaissables, mais vite réadaptés aux exigences de mes inquiétudes.

Tout cela pour marteler l'idée que chez les Bleus, votre notion immémoriale de personnalité individuelle prend l'eau. Et tous ces proverbes séculaires où s'incarne la sagesse des nations ne s'appliquent pas à la nature bleue. Chassez le naturel, il revient au galop, dites-vous ? Oui, chez un Orange. Un Bleu n'a PAS de naturel.

Un Bleu est-il donc dépourvu de personnalité profonde ? Oui et non. Il a un vécu propre, qui, forcément ! le rend distinct de son voisin. Qu'il ait grandi à Brooklyn ou à Chongqing, à Copacabana ou dans le ghetto de Varsovie, cela lui a laissé une perspective de départ différente ; et la suite bleue de sa vie pourra accentuer encore la diversité des destins, périls ou grisailles de la Surface, flamboiements de la Centrie.

Cependant, si énormes sont les ressources de la lorition que même les destinées les plus divergentes ne parviennent pas à élever de barrières infranchissables entre les individus. Jamais les Bleus n'échouent à se mettre à la place du voisin, fût-il orange. Ils peuvent sans presque de limites partager leurs expériences ; et malgré tout, ce brassage continu ne les homogénéise pas. Ce serait plutôt le contraire, si paradoxal ou incompréhensible que cela puisse vous paraître. Non seulement les Bleus restent différents les uns des autres, mais chacun se manifeste en plusieurs versions distinctes. Car il est pluranime.

Dans bien des cas, vous diriez "schizophrène".

Vous avez vu à Thornton Hall un Envoyé du nom de Franklyne DeWald IV. Avez-vous réfléchi au sens de ce "IV" ? Guère, sauf une feuille raciste ironisant lourdement sur les "prétentions dynastiques" du "Bleu-Foncé". Or le "IV" ne servait pas à compter les générations, mais à repérer les personnalités de Franklyne DeWald. C'était la version IV que vous aviez devant vous : la version agnostique, scientifique et extravertie.

(Vous avez une excuse pour avoir raté cela : l'habitude bleue qui insère le numéro à la suite du nom de famille, plutôt que du nom personnel. Si c'avait été Franklyne IV DeWald, auriez-vous compris ?)

Si cela peut vous rassurer, certaines exigences de continuité dans le travail ou les interactions font que très souvent, un Bleu ne change de personnalité profonde qu'au bout de plusieurs années de stabilité relative. Mais beaucoup d'autres changent plusieurs fois par jour, selon le milieu où ils se plongent.

Un détail que j'ai signalé antérieurement a pu vous intriguer : l'absence de statistiques religieuses en Centrie. C'est que presque chaque individu oscille entre diverses personnalités aux optiques différentes. L'athée du matin peut être chrétien l'après-midi, et bouddhiste demain. Illusoire pour vous de crier à l'apostasie, puisque la plupart du temps chaque personnalité s'en tient à une croyance. Reprochez l'après-

midi à un Bleu d'avoir abjuré "son" christianisme du matin et il vous répondra que ce n'est plus lui. Un beau dialogue de sourds en perspective...

À l'aune traditionnelle de vos mesures de l'âme humaine, vous trouverez donc les Bleus difficiles à comprendre, et impossibles à manipuler. Si cela peut vous reconforter, ils m'ont dérouté autant qu'ils vous déroutent aujourd'hui où vous me lisez.

Vos cultures survivent, mais pas forcément comme vous l'imaginez. Que penseront les Français en apprenant l'existence en Centrie d'un groupe, au sens bleu du terme, de cent cinquante mille personnes se considérant comme françaises ? (Un groupe qui bien sûr s'appelle France tout court.) Un Centrien sur douze ! s'exclameront ceux qui auront fait le calcul. Un motif de fierté nationale ? Peut-être... mais un sur quatre seulement de ces Français du sous-sol a un jour mis un pied dans le pays dont il affiche le nom. La couleur de peau la plus répandue chez eux est le brun ; le blanc aussi est représenté, mais ne l'emportant que d'un poil sur le vert (étonnant, le nombre de Xennorèn français). Mais en cas de face-à-face entre le plus sauvagement franchouillard des Franco-Français de la Surface et un basané centrien dont le nom se termine par "France"... ne pariez pas trop vite sur qui semblera le plus métèque des deux après un quart d'heure de confrontation.

Pour conclure : sans comprendre grand-chose, vos journalistes ont déjà décrété que les Bleus étaient prisonniers de leurs "Principes". Moi qui les côtoie depuis si longtemps, je les trouve libres ; plus libres qu'un Orange ait jamais rêvé l'être, dans ses rêves les plus débridés. Et moi qui n'ai que peu de contraintes, je suis cent fois moins libre qu'eux.

INTERMÈDE : IANAE

= Nous nous appelons Ianae. Un des rares autosites bleus, et jusqu'ici le seul dérodyne. Deux têtes par-dessus un corps unique, au cas où vous seriez vraiment très myope.

- Et si vous voulez parler à l'une de nous en particulier, je m'appelle Iana-gauche et ma soeur Iana-droite. Notre gauche et notre droite, bien sûr : désolées.

- Et on vous rassure tout de suite : la moitié de nos interlocuteurs s'y perdent. Un de ces jours, je me collerai une fausse moustache, et je me ferai appeler Joseph Staline.

= Pourquoi Ianae ? Simple : le féminin pluriel du nom du dieu Ianus.

- Approximatif : il n'avait qu'une tête pour ses deux visages et nous en avons deux.

- Et avant que vous fassiez la remarque classique : il n'existait pas de lettre J en latin.

= Nous sommes nées à Agrigente en 1952, et nos parents nous ont cachées chez eux pendant toute notre enfance. Notre père avait graissé la patte au fonctionnaire voulu pour que nous soyons officiellement mortes.

- En réalité, nous éclatons de santé. Tout juste les quelques maladies infantiles inévitables... et pourtant Dieu sait si des tas de visiteurs défilaient chez nous ! Contre espèces, bien entendu : nos parents avaient su monnayer leur malheur. On nous a toujours bien nourries, ça oui...

- ...ce qui ne suffisait pas à assurer une enfance heureuse. La plupart des gens n'y ont jamais songé, mais chaque tête d'un dérodyne (comme de tout sysomien, d'ailleurs) ne sent et ne dirige que sa moitié du corps. Un peu comme si on avait collé l'un à l'autre deux hémiprécipités. Rien que de rester debout exigeait une étroite collaboration. Alors marcher ! Cela relevait de l'exploit olympique. Nous n'avions guère d'autre choix que de passer notre vie assises ou couchées.

- Pas d'école, bien entendu. Et au début de l'adolescence, une angoisse affreuse. Quel avenir pour nous ? Nous savions vaguement lire et à peine écrire, notre physique transformait en épreuves les moindres actions de la vie quotidienne, nous n'avions même pas d'existence officielle et le ménage de nos parents tournait à l'aigre. Ils devaient sans cesse déménager pour renouveler leur clientèle, tout en se cachant des autorités, qui nous auraient vite enlevées à eux. Cette vie errante et clandestine leur avait au début paru supportable, mais au fil du temps les irritait de plus en plus. Et c'était bien sûr notre faute. De dures années...

= Et puis notre ception. Étant, forcément ! vraies jumelles, nous avons le même génome et étions cevables toutes les deux.

- Déjà fabuleux en soi. Notre éveil, mon Dieu ! Pouvoir pour la première fois regarder ce corps difforme, et en être ravies. Et en RIRE ! Et voir dans le regard chaleureux des autres le reflet de notre ravissement, et les entendre rire avec nous ! Imaginez-vous ? S'endormir dans l'angoisse, se réveiller dans la gloire... Pardon ! Aujourd'hui, je suis la plus lyrique des deux.

- Et un miracle à tiroirs, avec bien vite la découverte que l'interconnexion des exènes ouvrait à chacune de nous le corps de l'autre.

- Plus exactement, chacune gardait l'exclusivité de sa tête et la priorité de sa moitié. Mais si l'une laissait faire, l'autre dirigeait tout le corps. Aussi, nous avons arrangé un roulement. Elle les jours pairs, moi les jours impairs. Ou au gré de notre fantaisie en cas d'accord.

- Exceptionnellement, notre disparition de la Surface n'a pas créé trop de problèmes administratifs, puisque nous n'existions pas. On a arrangé pour nos parents un héritage bidon qui leur a permis de survivre malgré notre absence. Je ne sais si cela vous satisfera, mais depuis notre départ, leur vie a pris un tour plus serein.

- Revenons-en à ce qui vous intéresse. Si j'ai bien compris, vous vous demandez quelle vie peut mener ici un monstre comme nous...

= Enfin, deux monstres comme nous !

- ...disons un monstre et demi comme nous. Je ne l'ai pas signalé, mais j'ai un X derrière mon nom. Moins parce que je voulais sortir que parce qu'un tas d'autres voulaient entrer.

- Les cérébres font du tourisme somatique. Logique, non ? Migrer dans un corps exotique revient à faire un voyage aux antipodes. Alors, imaginez un séjour dans ce corps-ci ! On se bouscule au portillon...

- ...et à chaque visite, je sors et j'emprunte un corps plus classique, parfois masculin d'ailleurs. Et nous avons inventé des formes d'inceste qu'on chercherait en vain dans toute votre littérature. Si vous croyez avoir tout inventé en matière de sexe, attendez-vous à des surprises.

- Vous noterez que MOI je n'ai pas de X. Une question de priorité. Bien des Bleus sont candidats à l'excérébration ; mais l'opération est chère, alors il faut bien étaler dans le temps. Comme c'était parti, près d'un Bleu sur douze serait passé X vers 2010. Mais la Phanérèse a bouleversé le calendrier...

= Il y aura bientôt deux milliards de personnes sur la liste d'attente !

- Pour changer de sujet, félicitations ! Vous avez perdu l'air consterné que vous dissimuliez mal au début de cet entretien, la tête standard de l'Orange normal face à un handicapé physique.

- Pas de rejet des handicapés ici ! La lorition et la civitance, certes ; et surtout, allez donc définir une norme ! Les gens que vous appellerez normaux ne méritent pas ce nom tant ils sont rares...

- ...et "handicapés" par rapport aux autres. Désespérément lents face à un A, quasi muets pour un L, presque impuissants à côté d'un U... Dites donc, vous en faites une grimace ! Je n'aurais pas dû parler de U. Peut-être un odorat trop sensible qui vous rend l'idée désagréable ? Désolée.

- Mais bien sûr quelqu'un sans lettres derrière son nom n'éprouve aucun sentiment d'infériorité. L'opplétude...

- Au fond, il existe très peu de handicapés au sens de la Surface. Rien de mental que le xène ne règle très vite : ainsi, un trisomique 21 saute à l'âge adulte pendant les six premières heures de sa ception. Fabuleux à voir dans certains cas. La ception la plus longue de notre histoire a duré trois mois : une idiote profonde, au sens médical du terme. Le cerveau totalement atrophié dans un accident de grossesse. Sourde, muette, aveugle, immobile, le légume absolu...

= Mais avec un xène dans le troisième ventricule !

- Nous disposions déjà d'un scanner pour suivre l'événement. Il a suffi de vingt heures au xène pour reconstituer une synaptique fonctionnelle ; après quoi notre recrue, dans un état second, est passée à toute allure du statut de nourrisson à celui d'adulte, avec une noria d'instructeurs qui se succédaient auprès d'elle. Bien entendu, on enregistrerait le processus. On en a assemblé les extraits les plus significatifs en un film que nous vous recommandons de visionner. "Rachida", le nom de la fille.

- La Centrie entière suivait son évolution ! Le moment le plus spectaculaire est survenu à la cinquième semaine, quand, toujours dans son état de méthygnose, elle a pris la direction des opérations.

- Elle avait alors une idée précise de la situation et estimait que son expérience profiterait aux handicapés suivants, ce qui a été le cas.

- Quand elle s'est enfin éveillée, elle bougeait, voyait, parlait... et ne gardait absolument aucun souvenir de son instruction accélérée. Nous n'avons jamais pu expliquer les mécanismes de cette amnésie antérograde indissociable d'une ception sous méthygnose. Certains rêveurs imaginent que le xène communique avec le ceptionnaire, lui dévoile son origine et ses intentions, puis lui ordonne de tout oublier.

= Une idée terriblement poétique, non ?

- Cela dit, il reste des handicapés physiques, comme nous. Des aveugles aussi. Le xène répare les nerfs optiques ou les cécités cérébrales mais ne remédie pas à une énucléation. En revanche, un aveugle bleu parvient à tirer un profit impressionnant de ses autres sens... surtout avec les techniques de pointe pour l'épauler.

- La Phanérèse promet des surprises à la Surface ! Un aveugle remportant un championnat de formule 1, aviez-vous imaginé cela ? Ce sera possible, du moins s'il reste des pilotes humains dans les courses automobiles.

- Nous arrivons à compenser toutes sortes de handicaps. Un membre perdu ou défaillant se voit remplacé par une prothèse ou une orthèse au moins aussi fonctionnelle que lui. Et je dis "au moins" car nous profitons de l'occasion pour enrichir les fonctions du membre. Comme un bras terminé d'habitude par une main normale, mais aussi au besoin par divers outils rétractiles, tournevis, foret, pince, ventouse... La prochaine fois que vous serrerez la main à quelqu'un avec un O derrière son nom, attendez-vous à n'importe quoi.

- En tout cas, si votre compagne devient X un de ces jours, notre corps lui est ouvert. Par égard pour votre orangeur, nous la mettrons en tête de la liste d'attente.
- = Surveillez-vous ! Vous avez repris votre air consterné.

La deuxième semaine après le Lundi Bleu s'est écoulée sans événements fracassants ; en tout cas rien de visible. Vous hésitez entre l'angoisse et le soulagement. Les Bleus préparent-ils de nouveaux traumatismes, ou bien ont-ils déjà épuisé leur sac à surprises ? ou vos clameurs unanimes les font-elles hésiter ? Vos commentateurs sollicitent votre Histoire en quête de situations comparables. On parle un temps du Japon et de Pearl Harbor, mais ce précédent supposé prend l'eau de toutes parts. Un effet de surprise, oui, et un attaquant, sinon inconnu, du moins sous-estimé ; mais les différences sont par trop accablantes. Néanmoins, il reste une minorité pour se raccrocher à cette bouée, pour espérer bruyamment : dès qu'on se sera ressaisi, les Bleus trembleront.

Vos militaires en sont moins sûrs... Le cargo Santo André poursuit sa route transatlantique, escorté (désormais à distance prudente !) par une impressionnante escadre plurinationale. Du jamais vu. Une bonne dizaine de porte-avions dont deux nucléaires, des croiseurs, des torpilleurs et une nuée de vedettes et de sous-marins : quatre mille fois le tonnage du cargo. Les caméras de surveillance bleues omniprésentes sur vos flottes rapportent fidèlement le détail des réunions de crise et la frustration croissante à chacune de vos interventions ratées.

Où va le Santo André ? Il s'est d'abord dirigé droit vers le Nordeste brésilien, jusqu'au large des Îles du Cap Vert où il a infléchi son cap vers le plein ouest. Le Venezuela ? Les Antilles ? Panama ?? La Floride ??? Les Américains, qui avaient respiré tant que le bâtiment visait le sud, se reprennent à trembler assez pour risquer de nouvelles attaques. Mais la règle est maintenant bien établie : tout avion ou navire qui tente de lâcher une salve, un missile, une torpille sur le cargo s'abîme au fond de la mer dans le quart d'heure qui suit ; à chaque fois assez lentement pour laisser à son équipage le temps d'évacuer, mais sans que jamais un coup au but compense la perte : la torpille explose à mi-route, la salve tombe trop court, le missile s'égare. L'escadre récupère des militaires trempés et furieux, le moral plonge aussi bas que la quincaille perdue, et des messages lugubres remontent vers les états-majors.

Bien entendu, un épais secret militaire couvre ces événements. Encore que vos chefs ne dorment guère : et si une nouvelle émission pirate surgissait, annonçant au public l'insupportable odyssée du robot flottant ? Mais rien de cela n'arrive, et ledit public (toujours en ébullition) se demande bruyamment pourquoi les armées de la Surface n'investissent pas toutes affaires cessantes l'Équafrique et la Jordanie Occidentale... On trouverait la réponse dans l'Atlantique, dans l'horrifiante impuissance de la gigantesque flotte agglutinée autour d'un petit cargo. Contrairement à l'image qu'aiment en donner vos antimilitaristes, un vrai soldat de métier fait montre de prudence ; il ne risque ses forces que quand il a pu raisonnablement jauger la valeur de l'adversaire. Cet insignifiant navire, qui défie sans effort apparent les flottes mondiales combinées, alimente les cauchemars des généraux comme des amiraux. Bien sûr qu'un énorme débarquement peut être monté à Port-Gentil ou à Haïfa. Mais pour se heurter à quoi ?

Donc, vos chefs militaires attendent. Vous ne comprenez pas leurs hésitations, vous fustigez leur pusillanimité, mais rien n'arrive. Alors, un calme relatif redescend sur votre monde, et je m'en étonnerais si le Plan ne l'avait pas anticipé. Mais on ne peut pas vivre perpétuellement sous la tension des événements... sauf s'ils bouleversent le quotidien. Or votre vie continue sur sa lancée dans un cadre apparemment inchangé : les agriculteurs cultivent, les mineurs extraient, les routiers roulent et les marins naviguent, les dockers déchargent, les médecins soignent, les policiers enquêtent, les politiciens parlent. Chacun s'immerge dans son travail ; plus que jamais, dirais-je même, tant le travail a afflué. Le chômage n'en finit pas de tomber, les usines tournent à leur maximum de production, au point que vous avez presque trop à faire pour ruminer sur la situation. Et même quand vous ruminez... où est le drame ?

Vous êtes au milieu d'un cataclysme, mais qui n'a pas fondu sur VOUS. Aucune mobilisation générale ne vous a arraché aux vôtres, aucune usine n'a perdu la moitié de son personnel, aucune bombe n'a dévasté la ville où vous habitez, aucun rationnement n'a créé de pénurie. Les militaires sont certes sur la brèche : l'état d'urgence a dispersé des blindés dans les villes et des gardes armés autour des bâtiments publics. Mais après les premiers instants de vigilance inutile, tankistes et sentinelles se détendent, forcément, faute d'ennemi visible.

Vos autorités parlent de menace et de guerre, mais rien n'en témoigne dans votre vie quotidienne. Même pas de magasins pris d'assaut par des foules inquiètes ! Les quelques mouvements de panique des premiers jours n'ont pas causé la moindre rupture d'approvisionnement. Faites confiance aux Bleus ! Paniquards et spéculateurs font vite la grimace quand ils voient les étals imperturbablement garnis des produits réputés les plus sensibles, réalimentés à mesure depuis des réserves toutes prêtes (sans nulle surestimation : les Bleus savent quantifier jusqu'à vos frayeurs). Au total, rien de quotidien pour évoquer votre mémoire collective de la guerre. Et pourtant les changements abondent. Vous en prenez conscience ou non, selon vos intérêts, votre niveau de conscience politique, voire votre simple attention.

Ainsi, automatiquement, ce début du mois de mai voit tomber chez vous la pluie habituelle des rapports mensuels. Ceux d'entre vous dont c'est le métier ou le goût de les compulsier, d'en tirer des conclusions, d'en déduire des tendances, examinent les statistiques d'avril... et suivant leur nature froncent le sourcil ou restent la bouche ouverte. Pourtant, Dieu sait si la Phanérèse avait dû agir discrètement durant les ultimes semaines, avant le jour J où sa phase II se déchaînerait tous azimuts ! Attendez donc le mois prochain.

Vous sortez de quelques jours d'un calme relatif sagement prévu dans le Plan pour que vos tensions retombent un peu ; mais les surprises vont reprendre. Et l'une d'elles vous attend en ce jour J + 14.

Dix jours après le renforcement magique de vos réseaux téléphoniques, ce lundi voit fondre sur vous une action bleue, analogue dans son principe, mais bien plus frappante pour votre vie quotidienne.

Le Plan évalue à deux cents millions de personnes, en grande majorité dans les pays industrialisés, ceux et celles qui à leur énorme surprise vont en bénéficier : à savoir tous les individus qui se servent d'un ordinateur pour leur travail quotidien. En ce siècle finissant, cela fait énormément de monde : fonctionnaires, commerçants, banquiers, assureurs, et les travailleurs les plus divers, à l'usine comme au bureau.

Vous en faisiez partie ? Vous avez compris de quoi je parle : à midi de Greenwich, aux quatre coins du globe en même temps, sans aucun avertissement... les temps de réponse de votre informatique tombent à zéro, ou du moins en dessous de votre seuil de perception d'un délai.

Fabuleux, non ? alors que vous aviez fini par vous résigner, au fil du temps ! Après avoir enfoncé la touche d'envoi de votre poste de travail, il fallait attendre (deux ou trois secondes dans les meilleurs des cas, des minutes ou des heures dans les pires !) que la machine condescende à s'intéresser à votre problème et accepte de vous répondre. L'ordinateur personnel avait bien amélioré la situation, mais imparfaitement, devant trop souvent recourir à une irritante icône de montre ou de sablier...

Mais ce jour J + 14, les micropuces bleues cachées au fond de vos machines ont silencieusement pris le pouvoir. Sans en abuser, puisque vos ordinateurs continuent à réagir à vos ordres, exactement comme avant... mais plus vite, incomparablement plus vite. Si les plus récentes de vos machines ont des touches "turbo", vous n'imaginiez pas l'équivalent sur vos terminaux non intelligents... ni dans des machines que vous croyiez à la fine pointe de la technique.

Un début de panique derrière les sas blindés, au coeur de vos centres informatiques. Le matériel s'est déchaîné ! Les majestueux enchaînements d'hier se déroulent à l'accélération. À peine lancez-vous une suite de processus qui de mémoire d'opérateur ont toujours duré de longues minutes, que le signal de fin de traitement vous fait sursauter, le doigt encore en l'air. Des activités qui vous mobilisaient une nuit entière se concluent en dix minutes, condamnant au désœuvrement l'équipe de nuit.

Une exception : les traitements à base mécanique, ceux qui exigent une lecture physique de disquettes, de cassettes ou de bandes : ceux-là gardent une lenteur presque rassurante. Mais tout le reste... ! tout ce sur quoi peut déferler le pouvoir d'un processeur fantôme, ou la bande passante d'une fibre quantique invisible !

La première réaction de vos autorités, quand se confirme le caractère pandémique de l'accélération : tout arrêter, puisque le fait témoigne de l'intrusion objective de l'espionnage bleu dans les complexes les mieux protégés (si même la CIA a vu sa productivité centuplée, n'oubliez pas qu'elle s'en soit réjouie) ; une suggestion qui se heurte instantanément à une opposition aussi vociférante qu'universelle. Tout bêtement, il ne vous est plus possible de vivre sans informatique. À l'extrême rigueur, vous pourriez vous replier sur des équipements de secours, mais ceux-ci se révèlent à l'expérience tout aussi accélérés que les autres.

Alors, bon gré mal gré, vous continuez à travailler, sur vos machines truquées et cependant indispensables, avec à chaque instant une hantise que le trucage change soudain de visage, que votre esclave électronique décide brusquement de se croiser les bras. Et vous prélevez des plaques de circuits intégrés pour y chercher au microscope l'intrusion, avec la même certitude morose d'échec que les enquêteurs d'après

les Émissions. Et vous remplacez fiévreusement les circuits par des pièces de rechange sans le moindre progrès vers un retour à la normale... une normale que les utilisateurs, justement, cessent bien vite de regretter. Un clivage de plus qui apparaît chez vous entre responsables et exécutants...

N'y voyez pas pour autant une variante bleue du "diviser pour régner" des Romains. Les Bleus ont d'ores et déjà investi vos lieux de pouvoir : ils ne s'en sont pas cachés lors des Entretiens. Reste à neutraliser le risque de débordements meurtriers spontanés de vos foules. Là, le plus simple (et le plus constructif) de leurs moyens, c'est de réarranger le cadre de votre vie quotidienne pour apaiser vos frustrations courantes.

Bref, tout bêtement, les Bleus vous rendent la vie moins pénible.

Je vais démontrer un autre exemple, mineur peut-être, mais typique : la disparition des embouteillages aux heures de pointe dans les métropoles des pays industrialisés. Le nombre des véhicules affluant aux accès des villes s'est trouvé divisé par deux en quelques jours. Car ceux qui employaient un transport en commun ou pratiquaient le covoiturage se sont retrouvés à leur grande surprise bénéficiaires d'un mystérieux virement bancaire quotidien baptisé "prime de désembouteillage", et arrondissant leurs revenus d'un coquet supplément. La nouvelle s'est évidemment propagée à la vitesse de l'éclair et les candidats se sont multipliés, immédiatement récompensés par le virement espéré.

Les détails ont de quoi laisser rêveur : sans que personne ait procédé à aucune formalité (d'ailleurs, auprès de qui ?), les virements tombent, régulièrement et infailliblement, sur les bons destinataires ; mais seulement pour les jours où leur conduite le justifie. Vous essayerez bien de tricher, du mannequin dans la voiture au passage multiple en un lieu soupçonné crucial ; sans aucun succès. Les caméras bleues vous repèrent, et vos actants vous suivent à la piste. Impossible d'en faire accroire.

D'où est viré l'argent ? De comptes détenus par des sociétés-fantômes, bien sûr. On diligente bien d'innombrables enquêtes, mais sans se faire trop d'illusions sur leur succès ; l'expérience ne tarde pas à justifier ce pessimisme. À défaut, les autorités auraient la ressource d'au moins bloquer ces comptes insolents ! Pourquoi tardent-elles à le faire ? s'indigne-t-on. C'est que les inerties bureaucratiques (malicieusement renforcées par les Bleus) ont fait perdre plusieurs jours pendant lesquels les bénéficiaires ont commencé à s'accoutumer à la prime. C'est donc au milieu d'un enthousiasme légèrement lézardé qu'on décide le blocage des comptes. Reste à passer à la pratique.

La suite... personnellement, je la trouve désopilante. Car vous allez découvrir une notion neuve : le compte imblocable. L'art bancaire a fort changé depuis le milieu du siècle, et les antiques dossiers poussiéreux se sont virtualisés en séquences de bits sur disques magnétiques. On ne bloque plus un compte en mettant des scellés sur une farde : on lance un programme qui vous garantit que le compte est bloqué. D'où un choc considérable quand vous découvrez que le logiciel vous ment. Vous passerez de vaines semaines à chercher des saboteurs et à réécrire le programme, puis en désespoir de cause à faire de la quasi-chirurgie sur le disque, où le bit laborieusement inversé se relèvera bien vite comme par magie. Le compte demeurera actif et les embouteilleurs repentis continueront à être récompensés... et le prestige bleu à grandir. (Et, bien entendu, j'allais oublier d'en parler ! vos accès à l'Internet se rétablissent tout aussi spectaculairement, avec en prime une vitesse de chargement incroyable. Malgré tout, peu d'internautes osent profiter de l'aubaine, la persistance de l'état d'urgence les laissant hésitants à s'exposer aux foudres des autorités. Ce n'est que progressivement que le trafic repartira, mais vers quels sommets !)

Ce jour-là aussi commence la carrière d'un gadget bleu qui prendra la dimension d'une épidémie : je veux bien sûr parler des flag's, comme les Français les appelleront incongrûment, sans doute en souvenir des pin's en vogue éphémère chez eux quelques années auparavant. Et si dérisoire que cet épisode puisse paraître en rétrospective, il n'en est pas moins porteur de sens, comme beaucoup de vos éditorialistes finiront par s'en convaincre.

Pour la petite histoire, les flag's ont fait leur apparition simultanément dans tous les pays. Dans chaque cas, un gamin a eu son attention attirée par une brillante tache colorée, et a ramassé dans la poussière d'une route ou d'un recoin d'un bâtiment public ce qui ressemblait à un de ces drapelets qu'on distribue aux badauds quand passe un grand de ce monde. Que le drapeau ait été celui d'un pays exotique (aux yeux du ramasseur) avait déjà de quoi intriguer, encore que sans excès ; qu'il ait été quasiment indéchirable, passe encore... mais que sans avertissement le drapelet ait changé, instantanément, de motif et de couleurs pour se mettre à refléter la bannière d'un autre pays ? que ceci se soit répété, minute après minute, sans qu'au bout de

cinq heures on ait vu deux fois le même emblème ? Comment ne pas penser au pavillon magique de l'Intérimat de Jordanie Occidentale ?

Inutile de trop m'appesantir : vous savez bien comment les flag's vont devenir en quelques jours le must du monde entier, symbole de statut et objet d'un trafic fiévreux. Leur origine bleue ne fera jamais de doute, et les analyses hâtives de vos laboratoires enfonceront des portes déjà ouvertes. Écrans flexibles : bien sûr ; alimentation photoélectrique : il existe assez de calechettes sans pile pour que vous ne vous en étonniez plus. Quant à ces rapports frénétiques où vos chercheurs clameront que l'examen des flag's ouvre enfin à la Surface des pistes qui permettront de commencer à combler son retard technique... ces rapports seront vite refermés par des responsables aux yeux cernés. Trop peu, trop tard.

Plus intéressantes, les réactions de vos autorités face à ces témoins de l'omniprésence de l'ennemi : les hésitations entre la tentation d'une répression de principe et la crainte du ridicule devant le dérisoire du motif. Les plus autoritaires se lanceront dans la prohibition, sans le moindre succès : les Bleus ont dispersé cent vingt millions de flag's le premier jour, douze millions de plus chaque jour suivant ; les autodafés officiels de gadgets bleus suivront d'autant moins le rythme de la production centrique que le public, dans sa grande majorité, déjouera les velléités des dirigeants. En mal d'inspiration, les gouvernements de la plupart des pays pluralistes choisiront de traiter par le mépris "cette puérole action de l'ennemi", et finiront, à leur profonde exaspération, par se voir mépriser eux-mêmes pour leur manque d'énergie.

Les flag's constituent ainsi, dans un registre apparemment mineur, un exemple typique de la subtilité de l'action bleue. En un mois, ces gadgets coûteront à l'économie bleue à peine l'équivalent de deux ou trois chasseurs supersoniques ; pourtant leurs effets sur la population orange seront variés, et plus profonds que vous ne l'imaginez.

Les Bleus eux-mêmes... les premiers témoins commencent à en voir. Par instants, par endroits, ils apparaissent, pour disparaître bien vite. Mais chaque fois avec une bonne raison de sortir de l'ombre.

Je citerai un exemple entre cent, pour être tombé dessus alors que je vagabondais chez vous par omniviseur interposé : au milieu de la nuit de ce jour J + 14, à Brooklyn, dans une voiture de métro (car il y a aussi des caméras bleues dans vos véhicules ; mais vous l'avez déjà appris).

Une voiture presque vide : un couple de vieillards chuchotants, serrés l'un contre l'autre, un homme d'âge moyen somnolant dans un coin et une petite chose sombre repliée sur son siège.

À l'arrêt de Prospect Park, trois jeunes gens montent bruyamment. Des bérets et du cuir, mais pas des Guardian Angels. Ils jettent un regard indifférent sur le vieux couple soudain muet, puis, en braillant à tue-tête, se rapprochent insensiblement de l'homme entre deux âges...

...qui ne dit pas un mot, mais relève une face aux yeux vacants quand le trio vient vers lui. Il plonge la main dans sa poche, et l'y laisse. Et il y a quelque chose dans son regard vide qui arrête le groupe, même si leur bruyante conversation se poursuit sans faiblir. Simplement, les trois jeunes restent au même endroit. Attendant.

Et à l'arrêt de Church Avenue, l'homme se lève, va à reculons vers la porte, descend sans avoir bougé la main de sa poche. Sans même attendre que les portes se ferment sur lui, le trio se glisse comme un organisme unique vers la silhouette silencieuse tassée sur la banquette. Et comme elle reste immobile et muette, le premier à arriver près d'elle la hèle avec une caricature de bonne humeur qui vous glacerait le sang :

- Hé, soeurette ! Fini de dormir ! L'heure de s'éveiller ! Bien des choses à faire ce soir ! Non ?

Un bref silence. Elle ne bouge pas, ne parle pas. Des sourires fauves éclosent sur des visages de proie.

- Pas gentil de ne pas répondre quand on te parle. Mais peut-être bien que tu roupilles ? Pas de problème ! On sait y faire, mieux qu'un réveil !

Et il ponctue sa phrase d'une giflette lancée à toute volée.

La forme lève la tête. Si derrière elle se trouvait le même mur-écran qu'à Thornton Hall, il pourrait y flamboyer :

Io
Klepke
Philadel115
AEMS

Mais ce n'est que la carrosserie fatiguée d'une rame de la ligne D et aucune main fantomale n'est là pour avertir les assaillants. Ils voient seulement une fragile Noire de peut-être quinze ans. Et ils n'ont guère de temps pour la voir.

Non que la suite se passe dans des conditions optimales. La procédure normale pour quelqu'un avec un E derrière son nom inonderait la voiture d'un nuage de gaz qui faucherait en trois secondes ces jeunes trop sûrs d'eux. Mais il y a le vieux couple assis trop près, et dont le Complexe connaît l'histoire médicale. Lâcher le gaz, c'est courir le risque d'un accident cardiaque ou pulmonaire. La jeune Noire devra agir autrement.

Alors, une demi-seconde après avoir levé la tête, elle est debout, ou plus exactement elle jaillit de son siège comme si une main géante l'en catapultait. Avez-vous déjà vu une boule de billard en cogner une autre de plein fouet en lui transmettant toute son énergie cinétique ? Un choc élastique, disent les spécialistes : la première boule s'immobilise net, propulsant la seconde. Ici, le gifleur s'envole littéralement à travers le couloir, va heurter de la tête un montant, s'étale, se répand. On ne devra plus parler de lui dans les minutes qui suivent.

Son copain le plus proche a déjà sorti un couteau de nulle part. Sans préméditation : une réaction fulgurante. Mais quel réflexe fulgure assez vite, face à quelqu'un qui a un A derrière son nom ? Un poing s'abat sur la main qui brandit le couteau, un poing habillé d'un matériau spécial : un composite de plastiques divers, de tungstène, de bore, de carbone et de divers autres éléments ; ce qu'il faut pour que le couteau vole à une extrémité de la voiture et pour que des os divers se fêlent, en tétanisant le joueur de couteau, qui ouvre la bouche sans encore hurler.

Le troisième a une seconde complète pour réfléchir, mais n'en profite guère. Solidarité avec ses complices malheureux ? Refus viscéral d'être mis en déroute par ce qui lui apparaît comme une simple fille ? Il lâche un cri rauque et son poing part en avant, mais rate, évidemment, tandis que sur sa nuque s'écrase un sac à main plein de choses très dures.

S'est-il écoulé dix secondes depuis la fermeture des portes ? Le train s'est à peine ébranlé. La Noire lance un regard de connivence à l'homme d'âge moyen, debout sur le quai de Church Avenue, l'homme qui a extrait de sa poche l'objet qu'il y cachait : un micro, même si cela n'y ressemble pas du tout ; un micro où il murmure quelque chose.

La Noire (mais elle n'est pas noire : elle est de toutes les couleurs) sort une seringue, s'en sert avec compétence : l'assaillant aux os fêlés s'endort sans presque avoir eu le temps de crier, les autres n'ont même pas repris conscience. Au prochain arrêt, des ambulanciers implausiblement en faction sur le quai vont charger les jeunes sur des civières, à destination d'un des nombreux ceptoires dont New York s'est brusquement enrichi en deux semaines.

Les deux vieux restent seuls, branlant de la tête, osant à peine parler dans la voiture vide. Ils auront retrouvé leur salive le lendemain, et raconteront ; mais mille autres auront vécu des aventures semblables. Des Bleus, comprendrez-vous très vite au caractère quasiment magique de leurs interventions. Et au fil du temps, vous finirez par remarquer que les protagonistes de ces curieux faits divers sont, dans une proportion étonnante (la moitié et plus !), des femmes ou des jeunes ; même des très jeunes à l'occasion, que les témoins décriront, spontanément, comme des enfants ! Des enfants ? Oui. Il ne manque pas chez vous de jeunes de onze ou douze ans physiologiquement pubères et d'apparence encore enfantine. Et d'être un gamin ou une femme assure un atout quand vient la bagarre ; car bien rare est l'Orange qui incorpore, dans ses tripes, l'idée qu'il puisse exister un danger réel dans un gosse ou dans une femme désarmée. Vous avez, pendant des siècles, creusé si profond vos ornières mentales que même d'avoir lu ceci ne changera rien. Les Bleus en profitent, bien entendu. Leur effort est moitié moindre que s'ils confiaient aux seuls Bleus mâles adultes l'exécution de leurs interventions.

(Et une anecdote ? Il y a trois jours, deux malfrats malavisés ont tenté à Altman un braquage sans risque possible : le magasin sélectionné était tenu par une gamine, les seules clientes étaient des vieilles dames, et ils avaient deux fusils à canon scié. Imaginez la surprise. On a soigné leurs fractures et ils sont aujourd'hui en méthygnose. La gamine et les vieilles dames sont leurs cevantes : elles leur doivent bien cela, après la dégelée qu'elles leur ont mise. Ils en riront tous ensemble demain.)

D'autres endroits du monde sont le théâtre d'actions bleues ouvertes, parfois spectaculaires, et à l'occasion au bord du surnaturel.

Ainsi de cet épisode dont rien ne sourdra, dans une ville d'un de ces pays pauvres et durs où une milice tient le haut du pavé. Quel pays ? Au fond, quelle importance ? Donc, en ce même jour J + 14...

Un homme qui court, éperdument, cherchant à se défilier dans le dédale des rues qu'a vidées l'impitoyable soleil de midi : sa chance, même s'il ahane dans l'inférieure chaleur, car des passants l'auraient déjà arrêté en voyant les miliciens qui le talonnent. Derrière lui, des bordées de coups de sifflet encouragent ses poursuivants, et son avance fond.

Son crime ? Qui sait ? Peut-être seulement un mot de trop à un interlocuteur mal choisi, dans un pays où la vie, trop abondante, n'a guère de prix. Sauf pour la victime promise qui court, viscéralement, et au fond sans aucun espoir ; mais il ne s'arrête pas pour réfléchir à la désespérance de sa situation.

Derrière, d'autres hommes, avec des matraques et des brassards, et la bonne conscience, si orange, des lyncheurs prêts au massacre. Pourtant, ils s'étonnent vaguement que leurs coups de sifflet n'aient pas rameuté de chasseurs frais. De fait, depuis quelques jours, les rangs des miliciens se sont éclaircis, inexplicablement. Ceux qui restent soupçonnent confusément qu'une force obscure les décime et ils ne s'en montrent que plus acharnés. Enfin une victime ! Elle paiera.

Le poursuivi tourne un coin. Un poste d'essence, le seul de la ville. Une voiture vide dont l'ombre offre une cachette dérisoire. L'homme s'y affale, au bout de son rouleau. Ils seront là dans trois secondes. Puis le miracle : la porte de la maison voisine qui s'ouvre, et quelqu'un qui lui fait signe, frénétiquement. L'homme a dépassé de longtemps le stade où il pourrait encore se méfier d'un piège possible ! Un ultime effort, et il s'engouffre dans l'ouverture béante, qui se referme immédiatement au nez des poursuivants. Leur marée vient s'écraser sur la porte fermée avec une telle brutalité qu'on s'étonne qu'elle y résiste. Un moment de flottement devant cette bâtisse anonyme aux volets clos, mais très vite l'excitation de la chasse reprend, redoublée par la découverte de cette complicité qui multiplie les proies. Les rares qui disposent d'un fusil s'acharnent à coups de crosse sur la porte, d'autres vont contourner le poste d'essence pour assaillir la maison par l'arrière.

Vingt secondes suffisent pour qu'ils se rejoignent en hurlant dans la pièce unique du rez-de-chaussée. Une pièce vide. Vide aussi l'étage que des enrégés envahissent. À nouveau un bref moment d'indécision furieuse jusqu'à ce qu'un gradé fasse sèchement régner le silence puis ordonne à quelqu'un de soulever le tapis. En dessous, une trappe étroite, à peine suffisante pour qu'un humain s'y glisse.

Dix mains tombent sur la trappe, la rabattent sur le plancher. Et des clameurs féroces montent des miliciens devant la curée proche. Pourtant on hésite devant le trou de ténèbres, d'où aucun bruit ne sort et où on ne distingue aucun détail. Et si le complice était armé ? si la victime aux abois ne cherchait plus qu'à entraîner quelqu'un dans la mort ?

Tous les miliciens n'ont pas ces états d'âme. L'un d'eux, longiligne, aux traits d'inquisiteur, brandit une lampe-torche avec un barrissement de triomphe et s'engouffre dans la trappe avant même que l'officier ait pu réquisitionner son outil. La troupe s'est longtemps moquée de lui et de sa lampe, mais voici le moment où il rira le dernier, le jour de son triomphe. Au diable les risques ! On parlera de sa prévoyance, et de son intrépidité, et tout les autres en crèveront d'envie.

Les autres miliciens se bousculent autour de l'ouverture, cherchant à voir, déjà envieus mais surtout excités par la chasse finissante. Quand la lueur falote de la torche s'éteint brusquement, que résonne le bruit métallique de sa chute sur le sol de la cave invisible, on tressaille à peine, même on sourit. L'idiot est si agité qu'il en a lâché sa lampe ! Mais les sourires s'effacent net la seconde d'après, quand un hurlement démentiel monte des profondeurs, un cri atroce se brisant en un sanglot si affolé que le cercle des spectateurs se recule en bloc. On devine la forme du milicien, on le voit regrimper avec une panique folle la mince échelle, sa tête émerge, puis son buste. Puis il s'arrête. Et il hurle.

Et tous comprennent, à ses bras qui s'agitent désespérément, aux sursauts spasmodiques de son corps, que quelque chose, en bas, le retient. Puis ses cris de terreur se muent en hurlements de douleur, qui ne parviennent pourtant pas à noyer de nouveaux bruits hideux, écoeurants qui montent de la cave. Et les râles du milicien s'étranglent, alors que le sang lui jaillit explosivement, de la bouche, du nez, des oreilles, des yeux même, inondant ses camarades et les faisant hurler à leur tour. Et son buste, puis sa tête aux yeux fous, retombent lentement, aspirés par les ténèbres.

Les cris n'ont pas fini de résonner que le pourtour de la trappe vole en éclats sous la pression irrésistible d'une énorme tête reptilienne émergeant de l'orifice trop étroit. Une tête hallucinante, un

cauchemar de cornes acérées, de dents immenses, aiguës, dégouttantes de sang, une gueule encore pleine de lambeaux humains, d'où monte une féroce haleine de fauve.

L'apparition inimaginable s'immobilise pour cinq secondes d'une scène irréaliste au milieu des miliciens paralysés. L'officier fait preuve d'un beau courage (ou d'une belle inconscience ?) en sortant le premier de sa transe, pour décharger son pistolet à bout portant sur la bête hideuse, s'efforçant de viser les yeux... mais la bête n'en a pas ; et les balles s'enfoncent en vain dans la cuirasse écailleuse, jusqu'à ce que résonne le déclic dérisoire de l'arme vide, et qu'un seul brusque coup de dents arrache la moitié de la tête du tireur. Son corps bascule en arrière en arrosant d'une fontaine de sang les hommes qui tentent machinalement de le soutenir, puis le lâchent en hurlant comme des possédés.

L'instant d'après, des mouvements furieux de l'animal font éclater le plancher et une panique noire jette à la rue les miliciens en folie qui s'entr'égorgeraient pour fuir plus vite. Et une heure plus tard, après qu'un cordon de chars aura bouclé le quartier, des troupes d'élite vont encercler la maison redevenue silencieuse et y donneront l'assaut ; pour n'y trouver, à côté des armes abandonnées par les miliciens en déroute, que des esquilles et des taches de sang. Pas de bête impossible, aucun cadavre. Et nulle trace du poursuivi ni de son complice.

Évidemment, l'enquête ne donnera rien et on ne saura que croire ; mais les quinze survivants devront quitter la milice. Autant de lyncheurs en moins. Il n'en restait déjà pas beaucoup, et on respirera plus à l'aise dans les rues de la ville où ils sévissaient.

La bête : un deimosaur. Et le milicien longiligne comme son officier : bleus, bien entendu. L'éthique bleue exclut de tuer un Orange, s'il y a un autre moyen d'arriver au même résultat. Et inutile de chercher leurs familles pour se venger sur elles : vous ne les trouverez pas.

Et pour que vos questions ne restent pas sans réponse : comment diable les Bleus ont-ils apporté et remporté leur engin à cet endroit ? Dans un camion-citerne truqué. Et pourquoi diable recourir à un robot aussi sophistiqué dans un endroit d'importance si secondaire ? Parce que le Plan fait flèche de tout bois possible : nous avons un deimosaur, faisons-en quelque chose. Trouvons un pays où l'apparition d'un reptile impossible alimentera les superstitions locales ; et compromettons toute résurgence de la milice aux moindres frais. Même quand vous ne comprenez pas... le Plan sait.

Chaque fois qu'un Bleu se manifeste aux yeux d'un Orange, il prend un risque, bien entendu. Mais le risque est soigneusement calculé pour que la probabilité que cette apparition tourne mal reste infime.

Infime, mais pas nulle ; d'autant que le poids du Principe de Cryptèse a fort décliné depuis le début d'avril. Le risque a donc augmenté.

Ce même jour J + 14 est celui où, pour l'unique fois au monde en deux mois de Phanérèse, un Orange va s'emparer d'un individu qu'il sait être bleu. Non, ne cherchez pas ! Vous n'aurez pas pu en entendre parler. Une caméra bleue se trouvait là, bien entendu. Alors, découvrez l'histoire, si pénible soit-elle.

Une pièce obscure, dans les caves d'une école de police, quelque part en Amérique Centrale ; et dedans, trois hommes, silencieux. La pièce n'a guère de meubles, uniquement un vieux bureau et un lourd siège en métal constellé de taches innommables ; et sur un mur, un grand miroir, auquel le siège fait face.

Deux de ces hommes sont debout, le dos au miroir ; un petit gros et un grand maigre, mais étrangement ressemblants par ailleurs. Même uniforme fatigué, même cinquantaine blafarde, même fine moustache, et dans leurs mains les mêmes tenailles qu'ils balancent nonchalamment. Ils regardent pensivement le troisième homme assis sur le siège auquel on l'a attaché par d'épaisses sangles de cuir. Un métis dans la quarantaine, au visage boursoufflé, aux vêtements en lambeaux. Conscient, mais d'une immobilité de statue, à l'exception de ses yeux qui sautent avec une régularité de métronome de l'un à l'autre des deux hommes debout.

Deux hommes dont la réputation a de longue date franchi les murailles de l'école, mais pas les frontières du pays ; des bourreaux provinciaux, le grand Ruiz et le gros Ruiz, une équipe plutôt efficace dans son noir domaine. Au fait, ni l'un ni l'autre ne s'appelle Ruiz ; simplement, ils ont un jour travaillé ensemble, se sont plu, et allient depuis lors des compétences complémentaires au service de régimes sans scrupules. Pourquoi pas ? L'ivresse du sadisme, et la grasse paye par-dessus le marché.

- Tu es bleu, dit d'une voix grinçante le grand Ruiz à l'homme entravé. Tu sais comment nous le savons, n'est-ce pas ?

Le hasard, évidemment. Un gosse qui veut brusquement traverser la rue alors qu'une voiture arrive, un homme qui se lance et l'arrache presque de dessous les roues... et des soldats qui arrêtent l'homme quand il se relève : il est suspect, car il a couru à une vitesse insensée, quarante kilomètres à l'heure sans doute. Donc : un Bleu. Il est devenu dangereux de sortir du lot, dans un monde où chacun guette le surhomme.

- Tu es bleu, gronde le gros Ruiz, alors tu dois connaître les noms des Bleus infiltrés dans l'armée et la police. Dis-les maintenant. De toute façon, tu finiras par les dire.

Je regarderai la scène, plus tard, avec Aaa près de moi pour lire sur les visages blafards des bourreaux les émotions qui doivent les agiter. Selon Aaa, les Ruiz s'efforcent de paraître sûrs d'eux et de dissimuler leur inquiétude. La circonstance les excite, ça oui : peut-être sont-ils les premiers au monde à avoir débusqué un Bleu ? Mais l'idée les accable aussi, la crainte de s'attaquer imprudemment à un ennemi trop fort. Ils ont l'habitude de victimes faciles, révolutionnaires en chambre, syndicalistes sans armes, quidams arrêtés au hasard, sans raison, simplement pour entretenir la peur par l'arbitraire ; depuis longtemps, une routine de terreur... et puis, ces derniers jours, les prisons se sont inexplicablement vidées de leurs victimes : faux ordres de libération, évasions impossibles, disparitions lors de transferts. Jusqu'à conduire les Ruiz au chômage technique, pour la première fois de leur carrière.

C'est donc dans une prison vide qu'on a jeté le métis trop rapide. Un premier accroc à la routine : la procédure classique veut que le suspect passe six heures de cellule avec un prisonnier déjà interrogé, histoire de le mettre en condition grâce au spectacle de l'épreuve qui l'attend. Cette fois, il a fallu improviser : un passage à tabac sommaire, puis un cachot où on a déposé le cadavre d'une précédente victime, exhumée pour la circonstance. Dans l'étouffante chaleur, le cadavre à demi décomposé dégageait une telle puanteur que les policiers chargés de la tâche s'en sont trouvés mal. Pourtant, après huit heures de ce hideux tête-à-tête, l'homme sur le siège n'est ni brisé, ni même las. Absolument calme, pas même tendu, il continue à fixer pensivement les deux Ruiz, tour à tour. Il n'a aucune des réactions que ces tortionnaires blasés ont étiquetées depuis le début de leur sanglante carrière. Un silence glacé ; ni celui, classique, de l'homme qui rassemble toutes ses forces avant le pire, ni l'indifférence de l'absent qui a déjà intégré l'idée de sa mort.

L'idée hérisse les Ruiz, mais on dirait presque que l'homme s'attend à un secours de dernière minute. Ils ont donc verrouillé de l'intérieur l'épaisse porte. Plus rien ne peut sauver l'homme attaché sur le siège. Alors pourquoi reste-t-il ainsi pensif et silencieux ?

En fait, l'homme n'attend pas de secours ; et il a choisi une attitude exigeante. La solution la plus commode aurait été de plonger en lepsie : un leptique garde sa sensibilité, voit, entend, ressent la douleur sans désagrément, mais il perd toute faculté motrice et tout réflexe. Crevez l'oeil d'un leptique et il n'aura pas même un frémissement de paupière. Seules les fonctions cardiaques et respiratoires persistent, et encore ! car le métabolisme est très ralenti et le leptique peut arrêter complètement battements de coeur et respiration pendant deux minutes si c'est nécessaire : dans le passé, de nombreux Bleus ont su faire le mort d'une manière convaincante grâce à la lepsie. Mais ce Bleu-ci a préféré faire face, même si seul son regard bouge.

Et puis, soudainement, il ne bouge plus : il se fixe sur le gros Ruiz. Et l'homme parle, d'une voix précise mais sourde, les lèvres bougeant à peine (ou pas du tout ?) dans son visage couvert de plaies :

- Vous vous appelez Oswaldo Guzman Montt. Vous êtes né à San Lorenzo le 24 octobre 1943, dans une famille pauvre. Votre père est mort d'un abus d'alcool frelaté et votre mère s'est prostituée pour vous nourrir. Vous et votre mère habitiez dans un taudis à une seule pièce ; vous assistiez forcément à ses activités. Le 9 mai 1953, un client a voulu profiter de l'enfant après avoir profité de la mère. Vous l'avez laissé faire, mais dès qu'il est retombé satisfait et que son attention a faibli, vous lui avez plongé un couteau de cuisine dans le bas-ventre.

Le gros Ruiz est longuement resté immobile à écouter silencieusement, indifférent, jurerait-on, si on ne devinait pas la tempête intérieure à quelques signes, frémissement des paupières, crispation des doigts.

Alors, soudainement, il s'ébranle, fait deux pas lents vers le métis, et d'un seul coup de la paire de tenailles qu'il tient toujours en main lui fracasse la mâchoire, puis il enfonce sauvagement son outil dans la bouche ravagée. Le sang jaillit partout dans le bruit de dents brisées. Et puis, invraisemblablement, la voix inchangée, sortant de la poitrine même de l'homme, la voix qui poursuit son calme monologue :

- ...institution pour enfants criminels où dès le jour de votre arrivée vous avez été maltraité et violenté par vos camarades. Vous avez eu la mauvaise idée de vous plaindre. On vous a expédié huit jours au cachot.

Ahuri, le gros Ruiz s'est figé. Mais deux secondes après, il hurle :

- Tu vas la fermer, ta gueule ! Tu vas la fermer, dis !

Sa voix meurt. Peut-être se rend-il compte de l'absurdité de son cri ; car le métis n'a plus, au sens littéral, de gueule qu'il puisse fermer. Mais si le gros Ruiz s'est tu, c'est, surtout ! que la voix inexplicable s'est enflée, noyant sans effort les imprécations du bourreau. Les murs épais en tremblent. Au-dehors, les policiers sursautent, s'interrogent, tendent l'oreille. Le gros Ruiz imagine ces auditeurs malvenus qui vont connaître les détails enfouis de sa noire existence, et cette pensée le révolte, et il ravale son cri ; les rugissements du métis redescendent à un volume paisible :

- À votre sortie, vous avez été battu par ceux que vous aviez dénoncés. Ils vous ont laissé à moitié mort. Pendant votre séjour à l'infirmerie, vous avez récupéré et profité d'un hasard pour vous évader...

Le gros Ruiz respire, bruyamment. Incroyablement, une passe d'armes a eu lieu ; et c'est la victime supposée qui a gagné, et c'est le bourreau qui l'a quasiment supplié de baisser la voix.

Moins irréfléchi que son complice, le grand Ruiz fait une grimace. Il n'aurait pas risqué, lui, de compromettre cet interrogatoire en privant le suspect de ses moyens de parler. Heureusement, miraculeusement même, rien d'irréparable n'a été fait. Alors... au travail ! Il lance au gros Ruiz un regard où se mêlent subtilement le reproche et l'encouragement. Et l'autre se secoue, reprend une attitude professionnelle. L'ennemi se révèle plus dur que prévu ? Et alors ? Raison de plus d'y aller !

L'heure qui suit : un cauchemar. Pour les Ruiz. Ils ne manquent pas de savoir-faire, ni d'énergie, ça non. L'un incise, excise, fore, taraude, l'autre édente, châtre, écorche, énuclée. Une boucherie sans nom devant ce miroir placé exprès pour permettre aux victimes, à qui on prend bien soin de laisser en état un oeil amoureux dépeuplé de sa paupière, de s'épouvanter de la ruine hideuse en quoi on les transforme. Éprouvé, radical, immanquable. Jusqu'à aujourd'hui. Les Ruiz ont beau s'épuiser, ils pourraient tout aussi bien taillader une pièce de boeuf à l'étal du boucher. Indifférent à leurs efforts, le métis dévide sereinement, pendant de longues, très longues minutes, les détails les plus sordides de la vie des deux Ruiz ; et pas une syllabe de son tranquille récit ne pâtit de ce qu'il est censé subir. Puis il attend, paisiblement, que les deux bourreaux se lassent. Tout au plus rappelle-t-il de temps en temps qu'il est toujours conscient, puisqu'après tout l'état de son visage ne permettrait plus de le deviner autrement.

Plus tard, je regarderai la scène avec fascination, mais presque sans rien de cette horreur qui m'a glacé lors de l'Entretien de New York. La suprême indifférence du métis désamorce, magiquement, l'abomination. En reste un fangeux, un interminable voyage dans la cruauté orange.

Au terme de cette heure infinie de sang et de rage, il n'y a plus sur le siège qu'une chose rouge sans nom, palpitante, puante, partiellement éviscérée. Un oeil unique y vit, qui a recommencé un mouvement régulier de balancier de l'un à l'autre des Ruiz qui le contempnent, incrédules, dépités à en hurler... vaincus ?

Pas encore ! Le grand Ruiz a de la ressource : il sort un moment donner des instructions. Et le métis imagine ce qui va arriver. Tant pis ! Il a pris un risque en refusant la lepsié, à lui d'assumer les conséquences. Et même une lepsié aurait sans doute amené la frustration des bourreaux aux mêmes extrémités.

Le grand Ruiz revient un instant plus tard, avec un policier traînant derrière lui une gamine d'une dizaine d'années, famélique et terrifiée, qui sanglote et supplie. Et quand elle voit la chose sur le siège, elle pousse un bêlement pitoyable et tourne de l'oeil. Le policier manque la lâcher ; lui-même, si blindé qu'il soit, voudrait bien être ailleurs. En vingt ans, il n'a jamais vu victime pareillement massacrée.

Le regard torve du grand Ruiz va de la gamine évanouie à ce qui reste du métis, et il gronde :

- Donc à toi, ça ne fait pas mal, on dirait ? Mais à elle, si. Alors, tu parles, ou elle y passe. Et autant d'autres qu'il faudra pour te forcer à cracher. Ce ne sont pas les gosses pouilleux qui manquent ici. Alors ?

L'oeil survivant le fixe calmement, puis un murmure rompt le silence :

- Laissez-la partir, et je vous parlerai.

De qui vient le soupir audible dans la pièce ? Qui le sait ? Mais c'est sans triomphe dans la voix, avec tout au plus un vague soulagement, que le grand Ruiz grogne à l'adresse du policier, sans même le regarder :

- Va la relâcher, mais reviens vite. Je risque d'avoir encore besoin de toi pour m'en ramener un autre si je ne suis pas satisfait de ce que je vais entendre.

Dès que le policier est sorti, les Ruiz se penchent vers l'amas rouge des chairs dévastées. La voix impossible en sort, claire et forte :

- Mon nom est Juangel Olven Coreal, ADL. Le A derrière mon nom signifie que je puis m'accélérer, mais vous le savez déjà puisque c'est ce qui a conduit à mon arrestation.

Le gros Ruiz s'agite, ouvre la bouche, sans doute pour manifester son impatience, mais son complice l'apaise d'un geste. Pourquoi se presser ? Ils ont gagné ! L'ivresse d'une victoire inattendue face à un adversaire inouï et déconcertant. Ils ont su en un rien de temps trouver le défaut de la cuirasse ! Celui-ci parlera, en dénoncera d'autres, qu'on fera eux aussi avouer, et de proche en proche l'édifice bleu s'effondrera. Et le succès fera tache d'huile, dans les pays voisins, aux États-Unis, peut-être dans le monde entier. Le nom des Ruiz entrera dans l'Histoire ! Ils seront les sauveurs du monde. Dans un brouillard, ils entendent la voix qui, après un silence, poursuit, toujours aussi inhumainement paisible :

- Il y a bien longtemps, le D derrière mon nom symbolisait la dynamite. Plus tard, on est passé à la tolite, à l'octogène, à d'autres explosifs encore ; mais on a conservé la lettre D. Voyez-la, à travers l'évolution technique, comme l'initiale de "détonation".

Perdu dans des rêves de gloire, le gros Ruiz écoute d'une oreille ; il attend la suite. Plus vivace, l'autre a sursauté, ouvre la bouche pour des mots qu'on ne saura jamais, esquisse un geste qu'il ne finira pas.

Bovin, le policier est allé jeter dehors la gosse évanouie et revient sans se presser. Sa nonchalance lui sauve la vie : il est encore au bout du couloir quand celui-ci s'emplit de fracas. La massive porte de métal des Ruiz a résisté, mais laisse sourdre une fumée âcre et puante. Quand les policiers parviendront à entrer dans la pièce d'où personne ne leur répond, ils y trouveront un spectacle encore plus répugnant que tantôt : les restes du métier qui tapissent sol, murs et plafond ; et les Ruiz, en moins mauvais état : en raclant un peu, on en trouvera bien trente kilos de chacun à enterrer à la sauvette.

Un épisode exemplaire s'est conclu. Qu'en retenir ?

Que si l'éthique bleue recommande de ne pas tuer d'Orange, parfois il y a un cas de force majeure. Mais n'oubliez pas que tout a commencé par le sauvetage d'un de vos enfants et fini par celui d'un autre. Le bilan n'est pas si négatif qu'il y paraît.

Que les Bleus ont beau être présents et actifs un peu partout, il n'y en a pas assez pour garantir en toutes circonstances une fin heureuse à toute mésaventure non planifiée. Un sauvetage aurait été trop risqué.

Que les Bleus ne sont pas immortels. Juangel Olven Coreal n'avait pas de X derrière son nom. Ce jour-là, il a cessé de vivre, aussi définitivement que ses tristes interrogateurs. Adios Juangel !

(Enfin, un Bleu de moins ! direz-vous peut-être. Exact... et mille trois cents Bleus de plus dans le monde pendant l'heure et demie qu'a duré la scène dans la pièce.)

Au fond, pourquoi m'hypnotiser sur ces épisodes morbides ? Par goût du spectaculaire malsain, en triste Orange que je suis ? Sans doute, hélas ; alors que tant de retombées positives du Plan me font signe de partout !

Des statistiques ? J'en ai, en pagaille, mais aimez-vous les chiffres ? Ne préférez-vous pas des témoignages individuels significatifs ? L'omniviseur m'y fait accéder... Voulez-vous en entendre un ? Un seul. Quelque part en Europe, une mère, âprement :

- Oh oui, j'écoute tous ces beaux discours à la radio, à la télévision, partout ; puis j'éteins parce que c'est l'heure d'aller à l'hôpital voir mon fils. Pendant des mois, je l'ai vu décliner, cesser de rire, cesser de bouger, cesser de parler. Chaque jour, une heure hideuse. Je prenais sa main dans la mienne, car il n'avait plus la force de la lever. Et je regardais ses yeux, l'ultime tanière où les dernières braises de sa vie s'étaient traînées. Et je voyais ses yeux poser les questions affreuses qu'il n'avait plus la force de murmurer. Pourquoi moi ? Pourquoi si tôt ? Et les regards fuyants des médecins ! et ces couloirs, où on ne croisait que d'autres parents détruits ! Et puis le Lundi Bleu, et ce message qui me donnait envie de hurler, comme une bête. Les vies allaient changer ! Quelles vies ? Pas celle de mon enfant, qui mourait à petit feu sous mes yeux ! Et puis, du jour au lendemain...

La voix était tombée à un murmure ; elle remonte :

- J'ai vu ses yeux cesser de m'accuser. J'ai vu ses mains se remettre à frémir. J'ai vu jour après jour, incrédule, abasourdie, osant à peine y croire, la vie affluer dans son corps amaigri, comme si un dieu pris de pitié avait décidé magiquement d'ouvrir des vannes. Et j'ai vu mon fils renaître, monsieur. Je l'ai vu se remettre à bouger, se remettre à sourire, à me parler, puis à sortir de son lit et à marcher. Je hurlais de peur, je voulais qu'il se recouche, mais lui, monsieur, il hurlait d'un grand rire infiniment joyeux, et c'est lui qui me soutenait. Les infirmières passaient, ébahies mais heureuses, silencieusement, sans oser se réjouir trop

bruyamment, comme si, Dieu sait comment, le prodige allait cesser si on en parlait. Et les médecins branlaient la tête, parlant de simple rémission, conseillant la prudence...

La voix s'enfle, devient clameur :

- La prudence, quand des rémissions semblables touchaient en même temps TOUS les sidéens, à tous les âges ? et les leucémiques ? et ceux qui mouraient de cancer, de mucoviscidose, de toutes sortes d'autres horreurs ? Quand je quittais la chambre, je ne craignais plus le regard des autres parents ! Nous nous abordions, et nous nous parlions avec une excitation enfantine, nous donnions ravis des nouvelles des progrès de nos petits, nous sortions avec l'envie d'annoncer au monde à coups de klaxon que le bonheur était revenu. Et de savoir que la même chose se passait partout ailleurs, qu'on n'était pas le seul bénéficiaire d'un hasard immérité ! Comme beaucoup dans mon cas, j'adhérais à une association d'entraide de parents d'enfants condamnés... si bien que j'ai très vite appris qu'une merveille semblable arrivait dans tous les hôpitaux, et dans les autres pays, partout ! Tout cela a commencé le Lundi Bleu, et on viendrait nous parler de miracle ? Les Bleus ont sauvé mon fils comme ils ont sauvé des milliers de gosses, partout ! Je vous le crie, en face, et je le crierai jusqu'à ce qu'on m'enferme, et même alors, et il faudra qu'ils me tuent pour que je me taise. On veut nous les faire haïr, comme des monstres ? Dieu bénisse les monstres !

Combien de témoignages du même genre ? Beaucoup, et assez pour que des pans entiers de vos unanimités de façade s'effritent.

Et au fait... pourquoi donc ai-je d'abord parlé des enfants condamnés du monde industrialisé, plutôt que de ceux, tellement plus nombreux, de pays misérables, ceux qui meurent de maladies aussi banales que la rougeole ou la diphtérie ? ou, tout bêtement, meurent de faim ? Et pourtant, combien de gens dans ces pays changeront d'avis parce que leurs enfants aussi survivront ? grâce à un médicament introuvable, soudain disponible à un prix symbolique ; grâce à une baisse spectaculaire du prix des denrées de base ; grâce à l'apparition miraculeuse d'un médecin juste quand une urgence se produit ?

Car cette révolution invraisemblable qui retourne votre planète comme un doigt de gant est une révolution mondiale. Elle touche les Yanomamis assiégés du Roraima comme le jet set monégasque, les Rohingyas réfugiés dans les camps bengalis comme les innombrables princes de la Saoudie et des Émirats.

Et si cette universalité vous frappe, c'est sûrement parce qu'elle se manifeste dans le domaine le plus fondamental qui soit.

Même si vous n'aimez pas les chiffres, lisez celui-ci : avant le Lundi Bleu, à chaque minute, il mourait dans le monde CENT HUIT personnes. Et aujourd'hui, jour J + 14, il en meurt VINGT-SIX.

Et je voudrais bien que vous vous arrêtiez de lire ceci un moment, et que vous réfléchissiez longuement. Le Robocoptère Géant de New York qui vous a tellement secoué... un détail, une concession dérisoire à votre sens du spectaculaire, un énorme gadget de douze cents tonnes, mais que pèse-t-il à côté de la division par QUATRE de vos taux de mortalité ? Un événement impensable, sans aucun précédent, jamais. Et étalé sur chacun de vos cent soixante États, jusqu'au fin fond des campagnes oubliées !

Comment même est-ce possible ? Aucun miracle : des milliards d'efforts, en des millions d'endroits, dans des milliers de domaines. Leurs cibles sont variées, mais bien sûr l'une d'elles occupe une écrasante première place : la faim, et les maladies endémiques. Dur de les distinguer, tant elles sont corrélées.

Si vous avez eu la chance de naître dans un pays riche... quelle idée pouvez-vous avoir de la réalité de la faim ? Sans doute, inévitablement, le cliché issu de quelques famines spectaculaires, l'enfant biafrais ou éthiopien. Mais ces images trop médiatiques vous leurrent, et vous confondez famine et malnutrition. La famine véritable, celle qui écrase un peuple entier... elle existe bien, mais rarement. Plus répandue et même universelle : l'exclusion sociale et économique qui accable la partie la plus fragile de la population, les vieillards sans enfants, les paysans déracinés, les orphelins, les femmes seules, les réfugiés. Ceux-là peuvent littéralement mourir de faim, au milieu d'une société qui pourrait les sauver mais qui les ignore. D'autres, plus nombreux encore, meurent de maladies de carence : alimentation suffisante, mais trop sommaire.

Alors le Plan déferle, dans les coins les plus oubliés de la planète : dans les minoteries fatiguées, où des suppléments discrets et insipides de protéines et d'oligo-éléments amélioreront sans effort ni dépense la pitance quotidienne ; comme sur les marchés locaux, où herbes et racines de la pharmacopée traditionnelle se trouvent, miraculeusement, enrichis des mêmes principes actifs que les inabornables remèdes modernes. Et on assiste au retour imprévu d'une relative abondance, quand les cachettes des spéculateurs se vident des biens confisqués : une arrestation bien à propos, une rumeur jaillie d'on ne sait où et qui choisit,

magiquement, les bonnes oreilles où tomber. Toutes les recettes sont bonnes si elles rassasient des crève-la-faim.

Et derrière toutes vos vociférations, votre monde se requinque.

HIER : RÉALITÉ

J'ai eu un mois pour commencer à m'habituer à mon nouveau monde, mais je n'y parviens qu'avec des hauts et des bas, que ma compagne rencontre avec un flegme imperturbable - sauf lorsque son calme me ferait hurler ; alors, avec un art consommé, elle s'énerve aussi elle-même jusqu'au niveau optimal pour me faire décompresser.

Après m'être braqué sur la Centrie dans son ensemble, j'ai finalement entrepris de m'intéresser aux individus qui la composent ; en commençant par les nouveaux venus... parce que je peux m'identifier un peu à eux.

Chaque jour arrivent en Centrie une quarantaine de nouveaux Bleus, ou du moins de Bleus venant ici pour la première fois. Une moitié au moins se compose de jeunes fraîchement çus, souvent arrachés aux horreurs ordinaires de la Surface. La mignonne poupée thaïlandaise : onze ans, dont cinq de prostitution. Le gamin déjà camé de Baixa Fluminense. Le sourd-muet de Mombasa couvert de plaies. La Tigréenne décharnée. Trois gosses sur quatre analphabètes ou ne valant guère mieux. L'efficacité bleue se déverse sur eux en un pactole inépuisable, les réhydrate, les remplume, les réveille. Et en un temps si bref qu'on en crierait au miracle, les voilà prêts à se nourrir l'esprit dès que le corps s'est regonflé.

Je tiens à voir ces écoles bleues où s'abreuvent les cerveaux des enfants du monde, sitôt oubliées les chaînes de la Surface. On ne me fait aucune difficulté, bien sûr. Le mate m'est ouvert. Mais l'espionnage me déplaît, et je préfère aller sur place regarder ouvertement.

L'expérience me laisse fasciné. Une classe, si on veut. Vingt enfants et quatre adultes, et une explosion d'intelligence. Je ne trouve pas de meilleur mot. Vos enseignants ne connaissent que trop bien le désespoir de la confrontation à des élèves indifférents, amorphes, narquois. Ici, les mots, les idées fusent de partout, rebondissent entre les cerveaux, chaque fois s'enrichissant, foisonnant, éclatant dans toutes les directions ; et pourtant, miraculeusement, le sujet de départ subsiste à travers toutes les digressions et les échappées. Vous parlez de programmes d'étude ; ici, un fil directeur, lâche mais tenace, mène au but après un chemin pavé de découvertes et d'émois. La maïeutique, à son plus noble.

Ces jeunes ont de onze à dix-neuf ans, et montrent quel que soit leur âge une combinaison ahurissante d'exubérance juvénile et de pondération d'adulte mûr. Ils s'exclament, ils hurlent de rire parfois, mais aucun, jamais, ne coupe vraiment la parole à l'autre. J'écoute les adultes qui leur enseignent, et je reste un moment perplexe. Quelque chose m'étonne dans leur ton, mais quoi ? Quand je comprends, un long frisson me secoue de la tête aux pieds. Les adultes leur parlent comme à des égaux.

Parce qu'ils SONT des égaux, depuis leur ception. Immort !

De temps à autre, quelqu'un sort. La récréation permanente, au rythme de chacun. Les cours, si on peut les appeler ainsi, sont conçus pour ne jamais faire perdre le fil, en une redondance savamment étudiée. Ainsi, il manque constamment cinq ou six élèves, par roulement.

Je piste un de ces sortants. Il va manipuler un mate, avec une sûreté et une efficacité déjà infiniment supérieures à la mienne. Pourtant, il a dû découvrir cet engin il y a quelques jours seulement !

Dans la pièce voisine, un couple très occupé. S'ils totalisent vingt-cinq ans à eux deux, c'est bien un maximum. Je ne rougis pas jusqu'aux oreilles et j'en suis le premier étonné. Commencerais-je à m'habituer à tout ? Non puisque je passe près d'eux sans pouvoir retenir une remarque de potache. Ils lèvent la tête, me sourient, me font un geste d'invite. Je fuis littéralement en bredouillant quelque chose d'indistinct ; et je me sens dix fois moins adulte qu'eux.

Ces jeunes impossibles m'exaltent quand je les vois... puis mon moral retombe. Car, en dépit de toute l'inépuisable gentillesse de mes hôtes, je suis assez lucide pour comprendre que, selon toute vraisemblance, je resterai ici à jamais étranger ; accueilli à bras ouverts, mais exclu de leur vie réelle.

Ce 30 septembre, en tout cas, je passe par un creux. J'ai rouvert mon agenda pour y consigner un détail, et en tournant les pages d'août vers celles de septembre, j'ai pris péniblement conscience que je passais en quelque sorte des pages de la liberté à celles de l'exil (curieusement, les pages vides du mois d'août me donnent une impression de sursis, une prolongation factice de ma vie d'origine plutôt que le début de ma

captivité ; pourquoi ? parce que le long coma en a fait un mois de limbes ?). Je décharge mes humeurs sur Aaa, qui après tout n'en souffrira pas :

- Si votre civitance vous permet de désamorcer vos conflits personnels, quel intérêt reste-t-il à la vie ? Sans affrontements, la vie est vaine ! Qu'est-ce qui vous fait vibrer, bon sang ? La perspective d'une interaction avec la Surface, sans doute, mais sinon ? Quoi EN VOUS ?

J'ai élevé la voix. Sur le moment, le monde où je suis tombé a repris à mes yeux une image pastel, fade et douceuse. Excusez-moi : j'ai déjà oublié mes émois du premier jour, la nostalgie de la Surface en éclaire même les horreurs, et je n'ai qu'entrevu Lexhell. Aaa répond calmement :

- Sur les orientations globales de la société bleue. Sur la Cryptèse ou la Phanérèse, évidemment, mais au-delà de cela, sur un projet d'avenir. Le trilemme, comme nous disons ; comme un dilemme à trois branches, mais sans connotation négative. Intérisme, extérisme, altérisme.

- Intérisme ? Un rapport avec l'intégrisme ?

- Aucun. Pour simplifier, le trilemme propose trois visions de l'avenir de l'humanité bleue. Si le poids du monde orange nous impose certaines orientations pour l'instant, cela ne nous dispense pas de nous préparer pour le plus long terme. Le Principe d'astase nous interdit de stagner, nous devons évoluer. Mais dans quelle direction aller ?

- Vers le bas, puisque vous avez commencé... Non, pardon, poursuis.

- Alors... le trilemme. L'intérisme recommande l'approfondissement des expériences mentales, disons la conquête de l'espace intérieur, avec un retrait concomitant du monde. L'avenir intériste est peuplé de penseurs sans grands besoins matériels, avec juste les machines qu'il faut pour les nourrir et les déplacer, laissant libre leur énergie pour la découverte et le partage d'états mentaux toujours plus variés et fascinants. Séduisant pour les introvertis, non ? Sans parler des écologistes.

- Hum ! J'ai lu diverses choses sur les mystiques hindous, à l'époque où je fréquentais une étudiante branchée là-dessus, enfin glissons... mais jamais je n'ai été convaincu que cela pouvait mener quelque part, ou en tout cas faire une différence réelle pour quelqu'un.

Aaa incline la tête et murmure en souriant :

- Tu n'as jamais souhaité pouvoir te mettre à ton gré en état de rêve ?

Je reste interdit. C'est vrai (et cela doit figurer dans mon dossier) que je manifestais à la Surface une fascination spéciale pour ces états particuliers qu'on vit au sortir du sommeil. Je me rappelle ce matin où j'étais à demi éveillé, l'autre moitié rêvant qu'elle lisait une lettre et découvrait son contenu ligne par ligne, celui d'un document inconnu. J'avais ce matin-là trois individus dans ma tête : celui qui avait écrit la lettre, celui qui la lisait, et celui, réveillé, qui s'ébahissait de l'existence des deux autres... et souhaitait prolonger cette expérience magique ; mais le réveil avait sonné. Je murmure avec respect :

- Vous arrivez à faire cela à volonté ?

Elle hoche vigoureusement la tête :

- Et les intéristes ont à leur actif bien des succès, comme cette sorte d'anesthésie consciente que nous appelons lepsié, et bien d'autres dont tu entendas certainement parler. Mais ne fantasme pas : ni télékinésie, ni lévitation, ni même télépathie ou glossolalie. Et pas d'autre clairvoyance que celle qu'amène le hasard dès que la taille de l'échantillon s'y prête... comme chez vous.

- Je ne m'en plaindrai pas. Quand George m'a annoncé que vous aviez une maîtrise inhabituelle de vos processus mentaux, un tas d'idées fumeuses de ce genre me sont venues. Une horde de magiciens ? Une perspective qui ne me faisait aucun plaisir, mais que j'avais du mal à écarter.

- Inévitable. La littérature, les idées prélogiques sorties du fond des âges... et qui, bizarrement, semblent mieux à leur place dans le passé. Tu as peut-être noté, dans les livres de fiction orange, la corrélation entre rôle de la magie et ancienneté de l'époque du récit. Comme si les magiciens devaient s'effacer avec la montée du progrès technique ! Or si la magie avait une existence objective, n'aurait-elle pas sa place même dans les centres de calcul ou les stations spatiales ? D'où un créneau à prendre pour du fantastique inséré dans le quotidien moderne... Stephen King, tu connais ? Mais je digresse.

- Tu digresses. Venons-en à l'extérisme.

- Justement, l'extérisme, au contraire...

- Laisse-moi deviner : les extéristes proposent la conquête de l'espace extérieur, sans doute l'exploration du système solaire en hors-d'oeuvre à l'envol vers les étoiles ? En caricaturant, un avenir "occidental" par opposition à un avenir "oriental" ?

- À peu près. Le xène obsède les extéristes qui veulent aller voir s'il existe ailleurs. Sommes-nous seuls ? ou le xène a-t-il colonisé d'autres civilisations ? Si oui, avec quels résultats ? Et ces autres ont-ils fait des découvertes supplémentaires sur son origine et ses buts ? Je ne sais pas si tu apprécies l'importance cruciale de l'origine du xène. Depuis que l'humanité a su jauger l'immensité du cosmos, elle s'inquiète de la présence d'autres formes de vie, mais se décourage devant le défi monumental de la distance. Faut-il dépenser des ressources colossales pour une quête sans la moindre garantie de trouver quelque chose ? Or le xène semble donner cette assurance.

- Excepté que l'univers est si épouvantablement vaste qu'on peut passer des millénaires à chercher en vain !

- Peut-être, mais on SAURA que le Graal est là, quelque part. Cela dit, même indépendamment du xène, le système solaire seul excite puissamment les imaginations. Quel défi à l'esprit d'entreprise ! Et au fait, on t'a parlé du Coeur mondial, Trithelian... As-tu jamais réfléchi à l'origine de ce nom suprêmement dix-neuf ? Troisième du Soleil.

- Et alors ?

- Alors, on te présentera un jour Deuthelian. Le Coeur de Vénus.

- Vous avez débarqué sur Vénus ? dis-je bêtement.

- Voyons ! On ne "débarque" pas sur Vénus, pas avec sa température et sa pression. Eh non, nous nous contentons pour l'instant de regarder Vénus d'ici. Mais on peut déjà faire des plans. Vénus est terraformable, même si cela prendra deux mille ans. Donc son Coeur y réfléchit déjà.

- Bon, j'ai été sot de parler de voyages habités, mais vous lancez sans doute des sondes et des satellites depuis, euh, 1920, ou même plus tôt ?

- Frank ! Comment faire cela discrètement ? Par contre, chacun de vos satellites abrite notre électronique à votre insu. Nous sommes parvenus à dissimuler magistralement nos signaux dans le bruit des vôtres. Et nous en avons appris bien plus que vous lors de vos expéditions. Apollo XI a même amené sur la Lune deux ou trois minuscules robots à nous. Après le départ de vos astronautes et de leurs caméras, ils se sont détachés de l'épave du LEM et ont rempli des missions bien captivantes ; en remplissent toujours, d'ailleurs : ils ont été conçus pour fonctionner un demi-siècle. Renseigne-toi un jour.

J'exhale un soupir. J'imagine Neil Armstrong faisant sa tirade historique, sous l'oeil de robots bleus insoupçonnés attendant patiemment de pouvoir se mettre au travail, bien plus longuement et plus efficacement que lui. Passons.

- Alors, je suppose que vous entreposez dans un coin des fusées révolutionnaires, en attendant le jour où.

- Désolée de te décevoir à nouveau. La fusée est une solution bricolée, qui coûte les yeux de la tête quand tu compares l'énergie dépensée avec le résultat obtenu. La seule bonne solution est l'ascenseur, comme vos visionnaires l'ont écrit, mais une solution qui ne sera mûre qu'en 2080 chez nous et en 2120 chez vous... si vous survivez jusque-là.

- D'accord... A priori, je préférerais l'extérisme à l'intérisme, sans doute en tant qu'Américain ; et aussi parce qu'on fait face à l'univers, plutôt que de lui tourner piteusement le dos.

- Comme tu dis, très américain. Donc piteux par d'autres aspects.

- Doucement, veux-tu ? Votre société bleue m'a l'air diablement inspirée par le modèle américain !

- Finement observé ! C'est vrai que notre économie ressemble étonnamment à la vôtre. L'allocation uniforme pour tous, en voilà un bon exemple.

L'ironie d'Aaa m'agace sans vraiment m'irriter (comment fait-elle, je l'ignore, mais ses piques me stimulent et jamais ne me blessent).

- Je ne parle pas d'économie, bon sang ! Je songe à votre foi en le progrès technique, à votre dmatique exponentielle et triomphante !

- Frank ! La dmatique est un outil, celui que les circonstances nous ont imposé pour survivre. Crois-tu qu'il se serait épanoui de la même façon dans un monde réduit aux seuls Bleus ? La dmatique y aurait existé, oui, mais en tant qu'élément mineur de notre culture. Comme une forme d'art, peut-être ? Il y a une beauté rare dans certains programmes.

Un silence penaud. Je me suis tant ébahi de leur avance technique que j'en ai fait un pilier inévitable de leur société. Pourtant, c'est bien la menace potentielle des réactions de la Surface qui a décidé des chemins de leur évolution. Sans vous, quelle direction auraient-ils prise ?

- Oui, bon, et l'altérisme alors ? Quelque chose d'autre que l'intérieur et l'extérieur ? Que reste-t-il ?

- L'espace altérieur, comme nous disons. L'espace "plus autre".

- Peux-tu avoir pitié d'un pauvre Orange et préciser ?

- Hum ! Je me demande ce que tu vas en penser. Mais je vois mal par quel bout l'aborder. Ou peut-être... As-tu déjà visité le sommet de l'Empire State Building, de la tour Sears & Roebuck, ou du World Trade Center ?

- Les trois, dis-je un peu étonné. Je n'allais pas passer à New York et à Chicago et rater cela. Des vues difficiles à oublier... mais pourquoi me poses-tu la question ?

- Parce que je vais te montrer un piège à touristes de chez nous. Tu en connais déjà le nom : je l'ai laissé échapper le jour où je t'ai conduit chez moi. Xanadu. Le nom doit te dire quelque chose ?

- Le palais d'été de Kubla Khan, dans le poème de Coleridge ? Ou plutôt, sûrement, le projet de Ted Nelson ?

(Ted Nelson appartient à cette espèce rare à la Surface : un visionnaire de l'informatique. Inventeur, du moins chez vous, du mot "hypertexte", il a lancé l'idée d'une colossale base de données mondiale, multimédia, hypertextuelle, accessible de partout : un concept qui évoque ici - mais sur un mode mineur - celui de la Mémoire Seconde de la dmatique bleue.)

Aaa lâche un sifflement d'appréciation :

- Chapeau, Frank ! Rares sont les personnes à la Surface qui connaissent Nelson et ses idées. Mais tu es sur une mauvaise piste : il n'y a qu'une coïncidence de nom. Le Xanadu bleu n'a rien à voir... Non, je te laisse la surprise. Au fait : je suis altériste, comme le devine instantanément tout Bleu qui apprend mon nom de groupe. Pas de question maintenant, si tu veux bien. Viens ! Le trajet n'est pas long.

Et c'est ainsi que ce 30 septembre, je vais recevoir un choc de plus. Pour une fois, je vous donnerai beaucoup de détails pour vous permettre de visualiser la scène ; vous comprendrez plus loin pourquoi.

Aaa m'entraîne au-dehors, vers ce même tapis roulant qui nous a menés de mon logement au sien, et que nous empruntons en sens inverse jusqu'à quitter les galeries hexagonales neumanoises pour un espace sans bornes baigné de la lueur d'un faux ciel.

- Axtlan ! annonce Aaa. Tu te souviens, j'espère ?

Évidemment ! Il ne s'est pas écoulé un mois depuis que ces alignements d'immeubles écrasants m'ont remémoré la Metropolis de Fritz Lang. Et je soupçonne qu'elle va maintenant me montrer le panorama local du haut de l'un de ces bâtiments ?

Exact : elle m'entraîne dans une tour énorme mais étrangement déserte. D'ailleurs, c'est tout Axtlan qui paraît presque dépeuplé, sans rien de sinistre pourtant : comme un logis accueillant dont les occupants se seraient absentés pour un bref instant. Un ascenseur affreusement rapide nous enlève jusqu'à la plate-forme qui domine l'immeuble.

La vue : grandiose certes, et pimentée par des architectures insolites que le monde orange a oubliées ; pourtant moins accablante qu'à New York ou à Chicago. Sans doute une question d'échelle ? Pas plus de deux cents mètres de haut, et des perspectives abruptement coupées au bout d'un ou deux kilomètres par les parois de la cavité. Vide, cette grotte semblerait cyclopéenne, mais ses constructions même la rapetissent.

Un détail frappant : le plafond de la cavité se trouve très exactement à trois mètres au-dessus de nos têtes. Pour la première fois de ma vie, je visite un gratte-ciel qui mérite littéralement son nom. Le centre de la plate-forme se hérissé d'une forêt de piliers massifs, invisibles du sol, et sur lesquels repose le toit de la Centrie. Aaa me les désigne :

- Voilà pourquoi ce foisonnement d'immeubles. Préoccupation d'ingénieur plutôt que d'esthète. Le ciel à supporter ! Chaque bâtiment y contribue.

Je m'extasie bruyamment sur l'exploit technique. Aaa m'écoute avec un sourire malicieux :

- Frank, avoue que tu as trouvé le panorama moins sensationnel que ceux que tu as vus à la Surface. Non, ne mens pas... et n'aie pas peur de me vexer, je suis invexable. En fait, j'espérais bien ta déception. Tu vas comprendre. Viens !

Un peu après, nous revoici dans les artères d'Axtlan ; elle m'entraîne vers une curieuse construction, que j'avais remarquée d'en haut sans en comprendre la nature : un immense cube, apparemment en béton, de quelque quatre-vingts mètres d'arête, mais totalement dépourvu de fenêtres. Son seul accès visible est une petite porte où patientent une demi-douzaine de personnes ; elles nous sourient et nous font des signes amicaux. Nous nous rangeons derrière elles. Au-dessus de la porte, un panneau, avec, en lettres immenses, ce seul mot : XANADU. Je ricane :

- C'est ça votre palais d'été ?

Elle penche la tête et me sourit :

- Moins le palais que le "miracle dû à une ingéniosité rare". Et ce mot même de Xanadu nous a plu : un syncrétisme eurasiatique, un mot chinois revu par les Anglais. Trouve un autre mot poétique de ce genre ! Mais ne t'impatiente pas, tu verras vite ce qu'il recouvre.

Exact : un instant après, le petit groupe, comme obéissant à un signal qui m'échappe, pénètre dans le cube. Un couloir nu, conduisant à un ascenseur. Quoi, on veut encore me présenter un panorama ? forcément moins impressionnant que le premier, pourtant ! Perplexe, je me laisse emmener dans l'ascenseur. Brève montée, qui nous débarque au centre d'une pièce circulaire dotée de quatre portes opaques aux quatre points cardinaux.

Où nous trouvons-nous ? Pas sur le toit du cube, en tout cas. Alors, à quoi rime la visite ? Mais Aaa m'entraîne vers l'une des portes et je me retrouve bizarrement à l'air libre, sur une galerie circulaire de trois mètres de large et de trente mètres de diamètre. En quelques pas, je me heurte à la balustrade qui ceint la galerie... et je cesse de respirer.

Car je me découvre au sommet d'une tour titanesque, plantée au milieu d'une forêt d'immeubles presque aussi colossaux. Le tout forme une cité cyclopéenne, qui s'étend dans toutes les directions sur des dizaines de kilomètres. Je me suis déjà trouvé dans des circonstances comparables, mais l'échelle ! Aux alentours immédiats, une demi-douzaine d'immeubles de cinq cents étages et plus. Affolant, invraisemblable, impossible. Je ferme les yeux et je me raisonne : je viens d'entrer dans un bâtiment de moins de cent mètres de côté, l'ascenseur m'a fait grimper de cinquante mètres au maximum...

- Physiquement impossible, dis-je enfin.

- Exact ! rayonne Aaa. Par conséquent ?

- Ce que je vois ne peut pas exister. Donc c'est une image de synthèse.

(Ne sous-estimez pas ma perspicacité. Songez que ceci arrivait à la fin des années soixante-dix ; que l'imagerie de synthèse ressortissait alors à la science-fiction, sauf pour quelques visionnaires de la Surface. Je m'étais enthousiasmé pour cette idée forcément futuriste.)

- Bravo ! applaudit-elle. Une image de synthèse affichée sur les parois intérieures de l'immeuble où nous nous trouvons. Criant de vérité, non ?

Me voici apaisé d'un coup, comme le spectateur d'un effrayant tour de magie, prévenu qu'il s'agit d'une illusion et rassuré sur sa conception du monde, même s'il ignore encore le détail du trucage : rien n'a changé sinon son interprétation, mais l'essentiel était là. J'examine avec une curiosité vorace les détails de la fabuleuse image. New York ou Chicago élevé au carré, et en prime une chaîne de hautes montagnes à l'horizon. La tour que coiffe la galerie doit avoir dix-huit cents mètres de haut, à en juger par l'échelle. Le style des immeubles évoque un peu l'entre-deux-guerres, avec de grandes autoroutes suspendues entre ciel et terre reliant un immeuble à l'autre, ce qui me fait ricaner :

- L'an 2000 tel qu'on le voyait en 1940 !

- Un choix architectural quelque peu rétro, concède-t-elle, mais le but premier est de faire impression sur le spectateur.

Avec un entier succès ! Car l'illusion de réalité est d'une perfection à couper le souffle. Prudemment, je me penche par-dessus la balustrade, et si mon cerveau me dit bien que le vide "réel" n'est que de l'équivalent d'une quinzaine d'étages, tout ce que je vois me dit le contraire, depuis les lambeaux de nuages qui défilent paresseusement en dessous de moi jusqu'à ce trafic tout juste visible qui s'écoule dans le lacis des rues. Car, l'ai-je dit ? l'image est animée, sinon on pourrait concevoir une même mise en scène en peignant simplement un décor fixe sur le mur. Non : un trafic intense emplit le sol, les autoroutes suspendues dont je parlais, l'air même. Et si l'illusion vise surtout l'oeil, l'oreille y trouve aussi son compte : je perçois une rumeur lointaine

venant du sol, et des aéronefs bizarres nous frôlent avec des grondements stéréophoniques convaincants et bien synchronisés avec l'image.

Le premier moment de surprise passé, je me dis qu'un oeil exercé doit facilement percer l'illusion. Voyons... je songe à l'absence de relief, aux coupures d'image à la jonction entre murs, aux ombres incongrues... Justement, d'où vient l'éclairage ? Hum ! De l'image elle-même et surtout d'un ciel bouché, donc aucune ombre nette sur l'image de synthèse.

(Et en un sens, je joue de malchance avec ce ciel voilé de nuages. Lors de ma prochaine visite à Xanadu, le ciel sera dégagé, et cela me vaudra un nouveau choc. Patientez.)

Mais la rupture entre parois différentes ? Je ne vois rien. Aaa :

- Les murs sont raccordés par des arrondis, sans solution de continuité de l'image. Il y a naturellement un problème de déformation perspective à la pliure de l'image, mais ce n'est là qu'un aspect du problème, plus vaste, de l'absence de relief véritable. Au fait, à propos d'évaluation des distances : un panorama réel, disons celui de New York, ne donne pas de sensation de profondeur par effet binoculaire comme le ferait un objet proche. La distance est en effet trop grande pour que les deux yeux voient des images vraiment différentes. On apprécie la profondeur d'une façon plus élaborée : ainsi, on connaît quelle est la largeur d'une rue, ou la taille d'une fenêtre, et on évalue l'échelle du décor sur la base de cette connaissance ; ou bien l'atmosphère rend moins nets les objets très lointains, et ainsi de suite ; tous effets qu'un traitement adéquat de l'image peut très bien simuler.

- Bon, mais la paroi véritable n'est qu'à trente mètres de moi, donc en faisant quelques pas en avant, je verrai l'image grossir ! Cela crève la supercherie, non ?

- Exactement ! Cela explique la disposition étriquée de la galerie, pour empêcher de faire plus de quelques pas. Quant à la pliure de l'image à la jonction de deux parois, le problème est esquivé par des méthodes de prestidigitateur, en attirant l'attention ailleurs : on ne dispose à ces endroits délicats que de l'anodin ou du non-géométrique, comme un parc, pour que la déformation perspective passe inaperçue. On élude aussi le problème du raccord entre la rotonde réelle et la tour irréelle qu'elle coiffe en arrangeant un surplomb. Tu peux te pencher, tu ne verras rien que le socle de la rotonde. Son support réel est hors du champ visuel.

- Et si je jetais un objet par-dessus la balustrade ?

- Il serait happé par des ventilateurs qui tournent sous nos pieds pour un double effet de bruitage et de nettoyage. Si tu pousses la curiosité jusqu'à sauter toi-même dans le vide pour voir, tu y survivras, grâce à des filets à déploiement automatique installés à la fois pour sauver le visiteur téméraire et pour protéger le revêtement du plancher.

Je regarde le vide épouvantable. L'expérience ne me tente pas.

- En tout cas, bravo ! dis-je. Hallucinant de vérité ! Vous avez même été jusqu'à placer de fausses longues-vues sur la galerie pour renforcer la vraisemblance du décor.

- Pourquoi dis-tu "fausses" ?

- Parce que si elles fonctionnaient, elles ne pourraient montrer qu'une image grossie de la paroi, où apparaîtrait en quelque sorte le grain de l'image ! Fin de l'illusion.

- Alors pourquoi les visiteurs s'y attardent-ils si longuement ? Essaie !

Je risque un oeil, et je reste abasourdi : non seulement la longue-vue donne bien une image grossie, mais cette image a la même perfection que l'image "normale". Sans encore y croire, je vise une fenêtre du gratte-ciel le plus proche, et je vois par la fenêtre un bureau, avec meubles, plantes en pot, occupants en mouvement, une foule de détails invisibles à l'oeil nu ! Cela semble impliquer pour l'image une richesse proprement incroyable et j'ai un vertige, mental celui-là, en imaginant le coût de pareille complexité... ce qui me ramène sur terre : cette complexité EST impossible, toute la richesse du monde ne suffirait pas à réaliser et à animer une image semblable, même avec une avance de quarante ans ! Je me tourne comme un naufragé vers Aaa qui pique un fou-rire.

- Impossible, dis-je, pourtant je le vois ! Éclaire-moi au lieu de rire !

Elle finit par reprendre son souffle et explique gentiment :

- Tu vois une image dans l'oculaire de la longue-vue, mais ce n'est PAS l'image captée par l'objectif. Écoute : l'orientation de la longue-vue, déterminée par un simple capteur, permet à un calculateur de déterminer quel point du mur tu vises ; il ne lui reste alors qu'à synthétiser une image "riche" du point visé et à la renvoyer à l'oculaire. Si tu vises une fenêtre, il fabrique une image nette de fenêtre et une image animée

de pièce derrière. Tourne la lunette, et il adaptera en conséquence son image fabriquée. Ainsi, cette richesse fabuleuse qui te fait tourner la tête n'existe qu'en puissance, et ne doit réellement se concrétiser que dans les limites étroites des champs de visée de quelques longues-vues. Une richesse visuelle mesurée, une pléiostopie comme nous disons.

- Donc, si je te vise, je ne te verrai pas, puisque tu ne fais pas partie du décor et que tu seras donc ignorée par le calculateur ?

- Bien raisonné, rit-elle, mais l'image réellement reçue par l'objectif est comparée à l'image pauvre théorique, et en cas de discordance vient enrichir l'image envoyée à l'oculaire : tu me verras.

Je vérifie, et bien sûr elle a raison.

- Laisse tomber ta longue-vue ! dit Aaa. Regarde qui vient nous visiter.

Dans mon dos, des cris à glacer le sang. Je me retourne et me trouve face à un énorme ptérosaure, qui vole en cercles menaçants autour de la rotonde. Un malheureux pigeon qui croise sa route se fait en un éclair happer et déchiqueter par ses dents puissantes. La bête doit avoir cinq mètres d'envergure, et quand elle suspend soudainement ses cercles pour voler sur place en me regardant méchamment, j'ai une brève panique, que le rire d'Aaa calme tout aussitôt :

- Astucieuse utilisation de l'absence de relief, cette fois : chacun des visiteurs a l'impression que la bête le regarde, lui en particulier.

Aaa doit jurer que le spectacle est permanent, que je pourrai revenir quand je le voudrai, pour que j'arrive à m'arracher à la plate-forme et à regagner notre logis. Et ce n'est qu'alors que je me rappelle de quoi nous parlions.

- L'altérisme ! Je n'en sais pas plus qu'il y a une heure.

Elle se précipite sur le mate, farfouille dans les casiers.

- Je dois ajouter un dernier détail, un accessoire du mate que j'ai volontairement omis de te montrer, mais le moment est venu.

Deux paires de lunettes ressemblant à celles que mettent les skieurs, sans vision latérale. Elle s'en enfiler une sur la tête, me tend l'autre que je mets sans effet sensible. Du verre blanc ? Depuis que j'ai découvert le verre-3, je puis m'attendre à tout. Elle me pousse dans un fauteuil et s'y assied près de moi.

- Attention, surtout ne te lève plus ! Mais tu peux bouger la tête.

Sans avertissement, la pièce a disparu. Le fauteuil, avec elle et moi dedans, flotte dans un cosmos incroyablement noir et piqueté d'étoiles. Face à nous, colossale, l'orbe de la Terre. Nous sommes des astronautes surréalistes, sans capsule ni scaphandre, enfoncés dans notre siège par une gravité fantomale. Et quand je tourne la tête, l'image tourne avec moi sans le moindre hiatus.

- Une image synthétique sur l'intérieur des lunettes, dis-je d'une voix moins tremblante que je le craignais.

- Juste ! Et ne te lève pas, tu te cognerais aux murs. Regarde !

La Terre grossit. Nous tombons, vertigineusement... Non, bien sûr : la sensation de chute est factice. Plongée dans l'atmosphère, jusqu'au sol qui approche. Instinctivement, je ferme les yeux, puis je les rouvre en me taxant d'idiot. La vitesse apparente a décréu, nous descendons doucement vers une ville : Rome, d'après la géographie que j'ai pu entrevoir. Juste : voici le Colisée. À deux pas du sol, l'image bascule, de quatre-vingt-dix degrés. Vous me trouverez l'esprit lent, mais c'est seulement alors que je comprends :

- L'omniviseur !

- L'omniviseur... en version panoramique.

J'ai ôté les lunettes magiques et repris mon souffle. Les expériences auxquelles ma compagne vient de me soumettre avaient un but commun, que je ne discerne pas encore clairement.

- L'altérisme ? dis-je une dernière fois.

- La conquête de l'espace altérieur, dit-elle, dont cette image constitue une maquette, en attendant mieux. Non, ne prends pas cet air perdu, j'explique, mais tu devais voir ceci pour suivre. Mon groupe s'appelle Heulander, car ici, en partant du mot "heuristique", nous avons baptisé "heulande" tout environnement sensoriel synthétisé avec une richesse et une qualité suffisantes pour qu'il soit indiscernable de la réalité. Un monde artificiel sans en avoir l'air, un monde fictif criant de vérité.

- Fictif ? C'est le monde réel que je viens de voir dans tes lunettes.

- Oui, mais tu aurais vu une simple modélisation si j'avais sélectionné l'omniplan plutôt que l'omniviseur. Et le bâtiment cubique d'Axtlan hébergeait un monde fictif : tu l'as d'ailleurs bien vite repéré toi-même.

- Oui... Je me rappelle avoir lu, quand je vivais là-haut, quelques articles visionnaires sur les environnements de synthèse. On disait qu'il faudrait des décennies pour obtenir un résultat satisfaisant. Mais avec vos quarante ans d'avance, évidemment, vous y êtes !

- Bien sûr. Et au-delà des expériences exotiques auxquelles tu viens de te soumettre, cela peut faciliter la vie réelle dans bien des domaines ! Les lunettes d'un technicien superposent à l'équipement qu'il répare le détail de sa structure, et le cas échéant du rôle qu'il peut jouer dans un ensemble plus vaste. T'es-tu jamais trouvé devant un tableau de connexions, un fouillis de fils trop semblables certes munis d'étiquettes, mais aux contenus cryptiques et pas forcément à jour ? Ici, les lunettes t'apportent un étiquetage virtuel fiable, avec s'il le faut conseils et mode d'emploi. Même un profane peut se lancer sans hésitation dans une réparation compliquée.

Si j'avais assimilé les applications ludiques des images de synthèse, je concevais mal leur impact sur les activités utiles. Aaa vit dans une société qui a eu des années pour absorber cette nouveauté, et la mettre à profit de mille manières ingénieuses. Comme quand elle m'a montré son faux livre d'Agatha Christie, me voici mis au défi de dénicher moi-même d'autres applications. Je laisse vagabonder mon esprit :

- Dis donc ! Superman et sa vision à rayons X ?

- Bravo ! Un chirurgien voit son opéré comme s'il était transparent. Pas de risque qu'un coup de scalpel malheureux ouvre une artère mal placée.

- Et l'omniviseur ? Je peux faire du tourisme à la Surface d'une manière presque réaliste.

- Bien sûr, et en évitant les inconvénients de la réalité. Sois sûr que nous en profitons tous ici !

(Si l'enfermement des Bleus dans leurs souterrains nourrit vos hantises claustrophobes, songez qu'ils sont bien plus libres que vous de visiter tous les hauts lieux de la Surface, et qu'ils ne s'en privent pas. Vous devriez y songer, la prochaine fois que vous aurez péniblement gagné un site célèbre que la cohue vous dérobera : flottant à quelques mètres au-dessus de vous, des fantômes bleus vous survolent, touristes invisibles et immatériels, purs esprits traversant les murs, insoucieux des épidémies, des coupe-bourse et des problèmes de parking.)

Suit une heure fascinante où Aaa me décrit les foisonnantes retombées de la synthèse d'images. Un renouvellement profond de la relation entre l'homme et son environnement, une connivence entre l'humain et l'outil. Le Bleu de la Surface qui fuit des poursuivants... le mate portatif qui alimente ses lentilles de contact lui affiche, par-dessus l'image de la réalité, le chemin de sa fuite sous la forme d'une ligne lumineuse. Une Ariane électronique, silencieuse, efficace, sans aucune perte de temps.

(Je parle de lentilles de contact : quasiment tous les Bleus en portent, et il ne faut pas chercher plus loin pourquoi on ne voit jamais hésiter quelqu'un dans le dédale des galeries centriques ou devant une machine complexe. Des lunettes classiques existent aussi pour ceux qui les préfèrent, ou dont les yeux ne supportent pas les lentilles de contact.)

J'écoute religieusement Aaa... en notant pourtant que dans chacun des exemples qu'elle me donne, il s'agit toujours du monde réel, fût-il modélisé ou augmenté ; expurgé du foisonnement des détails sans utilité ou enrichi d'indications et de marches à suivre.

- Mais Xanadu alors ? Chapeau pour l'exploit technique, mais nous avons commencé à parler des projets de vie des Bleus ? Cela peut avoir l'apparence de la réalité, mais quel rapport avec la vie ? C'est seulement...

- ...une réalité alterne, une réaltérité. Quand la Surface y arrivera, vous inventerez peut-être d'autres expressions, synthémonde ou cybérie, ou plus platement environnement virtuel, ou Dieu sait quoi. Mais l'idée sera la même. Un faux monde.

- J'ai compris, et alors ? Ce n'est pas un monde où on puisse VIVRE.

- Oh, mais si ! C'est justement là le but.

Je reste pétrifié. Vous, des années quatre-vingt-dix, qui me lisez en ce moment, comprenez-vous ma réaction ? Je ne pense pas : vous avez eu un bon moment pour vous habituer à des notions étranges. Et moi alors, qui me croyais à l'avant-garde ? Mon subconscient est resté à la traîne.

- Mais enfin, finis-je par dire, ce n'est rien de plus qu'une image !

- Certes... pour l'instant. La représentation actuelle de Xanadu trompe efficacement ta vue, mais de loin, et un peu ton ouïe. Mais à l'avenir ? L'objectif ultime est un environnement total intéressant tous les sens, et nous le réalisons déjà en laboratoire. Alors, pour répondre enfin à ta question, voilà l'avenir altériste : un monde fictif, que les humains arrangeront à leur aise sans déranger les autres formes de vie. Le rêve des écologistes, non ? Et cela va encore plus loin que ça...

Je reste sans voix, et elle enchaîne, moqueuse :

- Le revers des paradis artificiels, l'inverse des drogues. Si tu veux changer le monde pour toi tout seul, ou bien tu changes la manière dont tu perçois le monde, ou bien tu crées un monde à toi que tu peux percevoir avec la même qualité que le vrai.

Je secoue la tête avec hébétude. Dans ma vie orange, j'ai toujours vu avec déplaisir mes compatriotes vautrés devant la télévision au lieu de FAIRE quelque chose, n'importe quoi, sport, action sociale, musique, ou même lecture, mais au moins une ACTIVITÉ.

- Mais... c'est une fuite invraisemblable devant la réalité !

- Ou l'aboutissement du cinéma et de la télévision ? Songe à Disneyworld et dis-toi que la Surface fera de même dès qu'elle le pourra.

- Enfin, c'est un faux-semblant, du carton-pâte !

- Les brouillons, oui ; pas le produit fini. Bien sûr, tout cela se fera par étapes. Et comprends-tu bien que les cérébres seront les pionniers de ce nouvel univers ?

- Les pionniers ? Pourquoi les cérébres ?

- Un cerveau se connecte et se reconnecte à une suite de corps... réels ou virtuels. Un cerveau saute d'un univers à l'autre en le remarquant à peine. Excuse-moi : je parle au présent seulement par enthousiasme. Nous ne savons pas encore simuler un corps humain convaincant, et notre univers virtuel reste bien étriqué.

- Parce qu'il a quelle taille maintenant, votre nouvel univers ?

- Tu le sais déjà, Frank ! Souviens-toi de ta première tentative de lire un journal. L'amas de logiciels que nous appelons Heurterior I avait atteint le stade où, après une simple galerie, une pièce complète était disponible. La Pièce.

Dix bonnes secondes de silence avant que je reprenne mon souffle :

- À côté de ce que je viens de voir de Xanadu, quelle difficulté à monter une simple chambre d'hôtel ?

- Oh, mais non ! dit-elle énergiquement. Pas une simple image, une simulation ABSOLUE, ce que nous appelons une effecton, qui parle aussi aux oreilles, au nez, aux doigts, à tout le corps ! Une pièce ? mais avec des draps, qui font des plis, qui se froissent, qui se déchirent si on tire dessus trop fort ! avec la danse brownienne des poussières dans un rayon de soleil ! avec des meubles où subsistent les griffures ! avec un ÉVIER, Frank, un évier où coule une eau turbulente ! et un robinet ! un robinet, que tu peux, comme un gosse, boucher avec tes doigts virtuels, pour que l'eau jaillisse dans tous les sens en inondant le sol, les murs et toi. Oh, ce jaillissement puéril, Frank ! DIX GIGAFLOPS RIEN QUE POUR LUI !

Je cherche une réponse intelligente. Sans succès, comme d'habitude :

- J'aurai vraiment tout vu, dis-je.

Une phrase très banale, et inexprimablement fautive. Car je me trompe, à moyen et à long terme. Et même à court terme, je me trompe.

Car il me reste à voir Lexhell.

Quand je travaille sur le mate, il m'arrive de temps en temps de voir un message incongru s'afficher brièvement sur l'écran, comme ce premier jour où Aaa avait parlé (je l'avais oublié, mais j'ai vite acquis assez de maîtrise dans la manipulation de la Mémoire Prime pour retrouver cet épisode) d'un "actant de Lexhell" ? Des messages invariablement fugaces, mais toujours prégnants : tantôt des slogans bizarres, tantôt des images dérangeantes.

Deux mois après mon réveil, je me fais touriste et j'emprunte seul le tapis roulant panoramique qui m'a amené chez Aaa. Je ramène du périple une fabuleuse moisson d'images scintillantes, mais surtout je revois la banlieue hideuse qui m'avait tant frappé. Un endroit de grisaille et de puanteur, désespérant, peuplé d'ombres grises, empli de cris de peur et de haine.

J'hésite longtemps à en parler à Aaa. En fait, j'ai peur d'en parler. Je pressens confusément que ce cloaque est une pièce vitale du monde où je séjourne, et je crains d'apprendre ce rôle. Ma précédente curiosité m'a valu le choc du xène. Quel autre choc m'attend ? Enfin, je me décide à poser la question... et je m'effraie du long silence de ma compagne.

- La genèse de cet endroit, dit-elle enfin, remonte à 1903, un temps où des craquements dans la civitance nous ont contraints à en repenser les structures. Quelqu'un s'y est particulièrement investi, un groupe polonais appelé Leck. Et le lieu a reçu son nom. L'Enfer de Leck. Lexhell.

Sa voix a baissé jusqu'à un murmure. Le silence retombe, si longtemps que je m'en effraie. Que cache-t-elle ? Que me cache-t-on ?

- Viens, dit Aaa avec un sourire triste. Tôt ou tard, tu serais obsédé par la curiosité. Autant te répondre maintenant.

Nous grimpons sur le tapis roulant, qui nous emporte aux abords de ce ghetto sordide. Ma compagne reste fermée, éteinte, silencieuse, jusqu'à notre descente. Et nous avançons à pas lents vers la lisière de la zone sinistre, qu'un éclairage crépusculaire peuple d'ombres désespérées. Je devine de très loin une épaisse ligne rouge tracée à même le sol et qui semble ceindre ce quartier de misère.

Sur une paroi, loin derrière, je distingue dans la pénombre un énorme panneau fatigué qui porte trois phrases :

LE MAL, C'EST LE BIEN
LE CHAOS, C'EST L'ORDRE
LA MORT, C'EST LA VIE

Au bord de la ligne, un groupe silencieux et immobile nous regarde et semble nous attendre. Rien que des hommes... non, une femme aussi. Tous étalés à terre, comme une bande de clochards avachis, épuisés, écrasés, et impossiblement figés, comme des mannequins en haillons.

Je plisse les yeux pour mieux les voir. Je le regrette tout de suite. Certains ont le visage hideusement mutilé, tous sont mangés de vermine. Un homme seulement est debout. Lui aussi nous fixe, si intensément que je ne puis soutenir son regard.

Incapable de supporter plus longtemps cet affreux silence, j'ouvre la bouche, mais Aaa me précède. Jamais sa voix n'a été si monocorde et si blanche.

- En 1903, un cinquième de l'humanité bleue a voté contre la civitance. Et nous avons craint le précipice. Que pouvions-nous proposer d'autre ? Quelle boîte de Pandore risquait de s'ouvrir ? Peux-tu imaginer, Frank ?

Elle me regarde si intensément que j'en reste muet, et elle continue :

- Alors : Lexhell. Garde-fou, repoussoir, refuge. Jungle et arène, enfer ou asile. Le seul endroit de la Centrie où la civitance soit suspendue. Beaucoup d'entre nous y passent tôt ou tard. Pèlerinage ou épreuve initiatique. On y survit même... parfois. Peut-être que moi aussi, un jour où je m'y lourrai prête, j'irai...

Elle s'immobilise à dix mètres de l'homme qui attend, et murmure :

- Mais toi, Frank, mais toi...

L'homme s'approche lentement de la ligne écarlate, s'y arrête sans la franchir. Un homme d'âge incertain, grand mais voûté, émacié et sombre. Son visage est à la fois étrangement beau et plein de douleur, comme si les malheurs du monde l'avaient creusé pendant des siècles. Je sursaute violemment quand il parle avec une voix rauque qui résonne affreusement devant les rues lugubres :

- Vous qui me regardez, lourriez-vous m'écouter aussi ? J'ai à dire...

Nous restons immobiles, tendus. Il nous considère longuement avant de baisser la tête et de murmurer, las mais implacable :

- Vous êtes vides. Des caricatures, des marionnettes, les pantins d'une force glauque. La négation de l'humain. Un blasphème vivant. Approchez ! Ou bien manquez-vous de courage ?

Aaa, figée, reste là, pendant que je fais quelques pas vers lui, sans pouvoir m'en empêcher. Mais quand j'arrive à dix mètres de lui, je vois son visage changer, s'emplir d'une incrédulité sans borne. Il relève la tête, me dévisage avec un regard halluciné, et souffle :

- C'est toi l'Orange ! Viens !

Il explose soudain d'une excitation folle, il tend ses bras vers moi, mais sans dépasser la frontière immatérielle de la ligne rouge. La face blême, les yeux fous, les mains tremblantes, il suffoque, il balbutie, puis il fait un immense effort pour se reprendre. Un torrent de paroles fiévreuses jaillit de sa bouche :

- Viens ! Toi seul peux nous sortir de l'enfer où nous crevons. Ils nous ont châtrés, ils nous ont arraché la vie, ils nous ont dépouillés de la dignité et de l'espoir. Des bâtards ! Des monstres !

Les clochards entassés tout autour de lui n'ont pas bougé, ni émis le moindre son. Ils continuent à me regarder, d'un air totalement dépourvu d'expression, pendant que l'homme pleure et hurle :

- Ils exterminent notre humanité, ils font de nous un troupeau stérile, ils nous tuent de l'intérieur, et nous, impuissants, nous nous tordons, sans lendemain, sans espérance. Mais toi, tu peux ! Tu es libre ! Viens ! Notre seul espoir est dans ta liberté ! Viens !

Subjugué, je fais un pas vers lui, puis un deuxième.

- Frank ! gémit Aaa avec dans la voix une angoisse affreuse.

Je me fige, mon regard va de l'homme à Aaa, et des souffrances égales leur emplissent les yeux. Elle me tend la main, sans bouger, comme pour un appel au secours, et j'hésite longuement dans un soudain silence. Et puis je recule d'un pas, d'un autre, et l'homme défait se met à hurler :

- Pauvre imbécile heureux es-tu sourd et aveugle ne comprends-tu pas ce qu'ils te font ils t'endorment ils te châtrés ils te cousent dans leur filet et toi tu leur dis merci ils te jettent une pute dans les bras et tu la sautes et tu te dis Dieu quelle chance j'ai et eux ils rient mais leur rire est faux car ils ont peur ils ont peur de toi qui es libre et ils meurent de peur que tu saches que tu t'éveilles que tu leur craches à la figure que tu hurles ta haine viens nous avons besoin de toi viens nous t'aiderons viens nous t'adorerons viens nous comblerons tes désirs comme jamais eux ne pourront les combler VIENS !

Je veux reculer encore, mais je titube, je marche dans un brouillard, comme si mon corps pesait des tonnes. Au moins, je me retourne, pour ne plus voir son visage de spectre, mais sa voix s'enfle et me poursuit :

- Ils ne pourront rien te faire ils sont les prisonniers de leur propre piège tu peux leur échapper quand tu veux pense à nous n'oublie pas que nous souffrons que nous savons que tu es là que nous allons espérer que nous prierons pour ton retour que nous mourrons si tu ne reviens pas tu es notre seule chance la seule chance du monde réfléchis comprends-nous tu es le sauveur l'espoir le Messie REGARDE-MOI ET SOUVIENS-TOI !

Malgré moi, je me retourne, je le regarde. Et je le vois qui se crève les yeux avec ses ongles, délibérément, frénétiquement, en hurlant à un ciel absent sa douleur et son désespoir, en levant vers lui son visage secoué de spasmes. Ce qui coule le long de ses joues, ce sont ses yeux et non ses larmes.

Lentement, les autres se tournent vers lui, se déplient, se relèvent. La femme, la première, arrive près de lui, tend doucement les bras vers lui, comme une madone consolatrice. Et soudain, un mouvement de la tête vif comme l'éclair, comme un fantôme de baiser. Mais j'ai vu flamboyer deux rangées de dents triangulaires, et l'homme n'a plus de joue, et je vois ses dents à travers le trou rouge béant sur le côté de son visage. Son hurlement inchangé continue à vriller l'air, alors que la foule silencieuse se referme autour de lui, le cache à moi. Des bruits ignobles de chair déchirée, sortant du magma humain. Un instant, sa main se lève au-dessus de l'amas de ses assaillants, retombe, happée par une griffe, apparaît une ultime fois, agitée de spasmes, avec deux doigts en moins. Et le sang jaillissant des moignons crible la mêlée d'éclats écarlates.

Au bord de la ligne, deux ou trois hommes seulement sont restés immobiles, impassibles, à l'écart. Et je les vois qui me regardent, et qui me sourient. Et qui se lèvent.

Je fuis. Il n'y a pas d'autre mot. Quand je m'arrête enfin, tremblant de tous mes membres, au bord de l'hystérie, je suis incapable d'articuler une phrase, même quand Aaa me rejoint lentement, le visage toujours plein de détresse. Je tourne vers elle des yeux de noyé, et mes lèvres bougent en silence. Elle redevient impassible, répond d'un ton neutre :

- Tu espères un commentaire simple ? Les relations entre Lexhell et nous sont si complexes que je doute qu'un Orange puisse comprendre vraiment. N'y vois pas seulement une sorte de soupape de sûreté, même si

c'en est vaguement une... un simple volet dans un polyptyque. Le rôle profond de Lexhell n'a été démontré que vingt ou trente ans plus tard, quand notre dmatique nous a permis une modélisation complexe de notre société. Leck avait eu une intuition remarquable. L'ensemble que nous et Lexhell formons a mathématiquement une stabilité plus grande que nous seuls. Donc, ne va pas me demander pourquoi nous tolérons Lexhell. Lexhell fait partie de nous, peut-être à jamais, ou jusqu'à ce que le xène change.

- Mais qui dans son bon sens irait se perdre là ? dis-je enfin.

- En trois quarts de siècle, une quinzaine de personnes seulement y ont été contraintes, ceux dont la ception a échoué malgré tous nos efforts. Et quelques centaines de fanatiques religieux ont choisi Lexhell plutôt que de subir une civitance impie. Le reste, l'immense majorité... rien ne les oblige à passer par Lexhell, et cependant bien nombreux ceux qui finissent par le faire. Comme les jeunes de vos sociétés tropicales qui ne se sentent adultes qu'après s'être affrontés seuls à la jungle ? Ceci est la pire jungle de toutes, car aucune de ses règles n'est simple.

- Si j'avais suivi cet homme ? dis-je très bas.

- Frank... je n'ai pas de réponse. À Lexhell, tout est possible. Si tu veux les rejoindre, personne ne s'y opposera. Mais personne non plus ne pourra te garantir que tu pourras revenir en arrière. Ici, la civitance te protège toujours, quoi que tu puisses voir ou entendre. Là-bas, non. Tu peux survivre... mais franchement, je ne crois pas que tu y arrives. Quelque temps, oui, s'ils ont besoin de toi. Mais si tu les déçois...

- Enfin, que veulent-ils de moi ?

- Je ne sais pas, Frank. Le savent-ils eux-mêmes ? Tu es fragile. Ne t'y brûle pas.

J'ai regardé Lexhell de loin, en silence. Puis j'ai tourné les talons et plus jamais je n'y suis revenu. Oh, je puis deviner votre déception ! Si ceci avait été un roman, Lexhell aurait pu être son sujet principal. J'aurais lutté contre la tentation, j'aurais fini par y céder, et je me serais faufilé à Lexhell pour y découvrir un enfer insoutenable. Enfin, au moment même où je serais près de subir moi-même un sort atroce, Aaa, George et d'autres viendraient me sauver in extremis, pour la happy end de rigueur. Mais ceci n'est pas un roman, c'est mon histoire véridique ; et la vérité toute nue, c'est que j'ai eu peur, que j'ai toujours peur. Riez ! Vous n'avez pas vu Lexhell.

INTERMÈDE : ÆHRNST

Vous avez affaire à quelqu'un d'unique : je suis né à Lexhell. Unique, car tout Bleu qui y va se fait méticuleusement stériliser au préalable, civitance oblige ! quitte une fois là à tout faire pour se refertiliser. Une sorte de jeu sinistre ; à quoi un jour quelqu'un a gagné, puisque me voici, presque l'unique habitant involontaire de Lexhell. "Presque" car il y a aussi les ceptionnaires ratés, quinze en trois quarts de siècle. Quinze cas qui ont, chacun, inspiré des livres entiers...

Visiblement, c'est Lexhell plutôt que moi qui vous intéresse. Le lieu sans civitance, comme on dit si souvent, en simplifiant outrageusement. La Première Loi règne bien, sans quoi chacun devrait disposer de gardes du corps (ou plutôt de l'esprit) toujours prêts à le sortir de systase. Et si la Deuxième Loi ne tenait pas, un Lexhellois ne redeviendrait pas civitant sitôt la Ligne Rouge franchie ! Le Principe de Sélocation ou la treizième face du dodécaèdre... encore que, strictement, ce ne soit pas un Principe. Une métaloi ? Le mot n'a pas percé.

À en juger par votre tête, on ne vous a pas encore détaillé les Trois Lois de la civitance. Enfin, la principale différence de Lexhell réside dans la Troisième Loi. Elle dit que chez les civitants toute réhibition antéverse a une et une seule réhibition postéverse. Pour l'instant, contentez-vous de comparer la Troisième Loi au postulat des parallèles, dont les trois variantes définissent trois géométries, selon le mot-clé de l'énoncé : "aucune, une et une seule, plusieurs". C'est pour cela que nous appelons couramment la civitance une lorition d'Euclide.

Et à Lexhell règne une lorition de Lobatchevsky.

Vous demandez s'il existe une lorition de Riemann ? Une bonne question avec une réponse désagréable. Au centre de Guangjing, vous trouverez un hôpital, si on peut lui donner ce nom ; on y soigne, ou, devrais-je dire plutôt, on y entretient les Bleus qui ont tenté la lorition de Riemann. Quelqu'un se dévoue tous les dix ans pour une nouvelle tentative, après une préparation toujours différente, pour un résultat toujours le même. Personne n'a jamais su ce qui se passe dans leur tête, seulement qu'une activité s'y poursuit, et qu'elle doit les intéresser assez pour que le reste du monde, y compris leur corps, perde tout intérêt. Néanmoins, il leur reste assez de réflexes pour les distinguer d'un comateux : mettez un riemannien debout et il restera debout jusqu'à ce que l'inanition ou l'épuisement le fasse s'effondrer. Mais tout contact est perdu. N'allez pas parler d'autisme, pourtant : mettez deux riemanniens face à face, et l'électroencéphalographie prouve que cela fait une différence. Personne ne sait laquelle. Et il n'y a pas non plus systase, vu la Première Loi. Pourtant rien ne peut les sortir de leur transe. Alors ?

Si cette analogie géométrique vous paraît alambiquée, les philosophes trouvent à ce rapprochement un sel particulier. Après tout, l'espace de Riemann est refermé sur lui-même comme l'esprit de nos malheureux expérimentateurs, et l'espace de Lobatchevsky est tordu dans toutes les directions comme l'âme lexhelloise. La genèse de Lexhell est intéressante à plus d'un titre : quand en 1903 on a entrepris de fonder une espèce de lieu franc alternatif, la première idée a été d'y implanter la tendance Belmont défaite en 1866 : une civitance alterne, à base de méliorisme et de séclusion... enfin, on vous dira les détails un autre jour. L'important est que cette idée posait, pour des raisons compliquées liées à la technique de la lorition, un grave problème de basculement. Rien ne garantissait que le seul franchissement de la ligne-frontière suffirait à ramener l'individu à la civitance originelle.

Je vous passerai le détail, mais des spécialistes ont mené des études mathématiques complexes que la collectivité bleue a suivies pendant des mois, avec une passion que la Surface aurait du mal à comprendre. Et on a pu démontrer la conclusion paradoxale qu'une lorition de Lobatchevsky basée sur les mêmes Principes que la civitance menait à une société totalement différente, sans créer de problème de basculement. Et voilà... Lexheaven était né, et appelé bien vite à changer de nom.

Je vois que mon historique vous impatiente... Lexhell ? J'y suis né en 1956 et j'y ai vécu délicieusement pendant neuf ans. Ça vous déçoit ? Je devine que vous imaginiez des atrocités, et Dieu sait s'il y en a, mais on me les dissimulait. Car j'étais l'Espoir, l'Enfant, l'unique enfant lexhellois, surprotégé dans l'espoir qu'on

me cevrail à Lexhell, que je serais exempt de la sélocation. Pouvez-vous seulement concevoir ce que cela a pu signifier pour ces gens ? Visiblement pas. Mais les Euclidiens ont su mon existence, et ils ont tout fait pour mettre la main sur moi. On m'a kidnappé à six ans et cela a coûté trente heints aux Euclidiens, même si sur le moment je n'ai rien vu ni rien compris de l'opération de commando qui m'a enlevé. L'âge heureux ! J'étais cevable, sans quoi vous ne seriez que le deuxième adulte orange chez les Bleus.

Je me suis décidé à retourner là-bas beaucoup plus tard, en 1976. J'y ai vécu, ou devrais-je dire survécu ? pendant six mois, et j'y ai laissé mon bras gauche. Si, c'est une prothèse, et qui fonctionne à merveille ! Je peux faire bon nombre de choses mieux qu'avec ma vraie main. Si nous avons des voleurs ici et qu'on leur coupe la main comme dans certaines régions, cela ne ferait que leur permettre un surcroît d'habileté. Mais les prothèses co-tent plutôt cher, comme d'ailleurs tout ce qui recourt à la micromécanique, et nous nous efforçons de maîtriser les mécanismes de régénération cellulaire pour obtenir la repousse d'un membre amputé. Si les progrès se poursuivent, nous devrions y arriver vers 2030.

J'ai de nouveau digressé, hein ? Mais qu'espérez-vous savoir au juste ? Lexhell compte une trentaine de milliers d'habitants, et il y meurt dix personnes par jour, toutes de mort violente. Statistiquement, cela fait une espérance de vie de cinq ans, et un taux de violence à côté de quoi les pires villes américaines sont des couvents. J'ai évité de parler de criminalité, car le mot convient mal à la situation. Chez vous, il y a une logique du crime, des règles que le nouveau venu assimile vite s'il veut survivre. Lexhell est subtilement différent, comme une synergie de démences, avec un imprévisible reste d'équilibre qui empêche le suicide collectif. Malgré tout, trois quarts des morts en Centrie surviennent à Lexhell. Notre mouroir, en un sens.

On me dit que vous avez une tendance, que vous trouvez morbide et qui n'est pourtant que typiquement orange, à regarder nos vidéofictions les plus sanglantes. Essayez donc un jour de visionner celle qui s'intitule "Bronxhell". Le titre décrit bien le contenu. On imagine un concours de circonstances inespéré, qui permet à un groupe compact de deux ou trois cents Lexhellois de s'évader du Centre. Ils arrivent à gagner New York, et plus précisément un des pires coins du Bronx à la tombée de la nuit. Imaginez ! Le champ de bataille des bandes rivales de jeunes drogués, le quartier pourri où nul individu sain d'esprit n'oserait s'aventurer ! Et tout d'un coup, ces jeunes, incrédules et ravis, voient arriver ce qui, à leurs yeux, ne peut être qu'un groupe de ploucs, une bande de moutons prêts pour l'abattage. Les loups fondent sur les moutons pour découvrir que ce sont des tigres, une horde sanguinaire et implacable qui explose et les déchiquette. Quelques secondes suffisent pour tuer la moitié des assaillants, et pour briser les autres en assez de morceaux pour qu'ils ne puissent plus jamais se ramasser tout seuls. Et on n'en est pourtant qu'à la quinzième minute d'un film de quatre heures où il se passera un tas d'événements ; car les autorités, alertées, vont intervenir, entraînant cette escalade inéluctable si typique des phanèreses ratées. Je ne vous en dirai pas plus. Voyez le film.

Je pourrais vous décrire des horreurs réelles, mais à quoi bon ? Lisez ce qui est arrivé à Auschwitz, ou ce qui arrive aujourd'hui en cent endroits du globe. Mieux, ou pire : voyez-le. Le mate vous ouvre des fenêtres sur les cloaques du monde. Vous ne verrez rien à Lexhell qui n'ait été inventé ailleurs, longtemps avant. Mais vos atrocités sont lugubres et vos motifs sordides. Lexhell a... une grandeur. Je ne puis expliquer davantage. Je crains qu'il ne faille être bleu soi-même pour comprendre et surtout pour survivre. Ne succombez pas à une vanité puérile ! Évitez Lexhell. Allez-y par omniviseur interposé, si la tentation vous démange trop, mais attendez-vous à une déception. Vous y trouverez une richesse d'images macabres, sûrement ; mais je ne crois pas que vous comprendrez.

Au passage, retenez ce nom de Bronxhell. On risque d'en reparler lors de la Phanèrese.

AUJOURD'HUI : JOUR J + 24

Dans l'hémisphère nord, le printemps respandit enfin, comme en salut à la Phanérèse. Confusément, certains y voient un miracle de plus, mais ce n'est qu'un hasard boréal, compensé par un automne austral maussade. Indifférent aux climats, ou plutôt s'y adaptant, le Plan se déroule imperturbablement. La phase III boucle sa troisième semaine.

La qualité de vie dans vos pays industrialisés continue à s'améliorer par petites touches, tantôt spectaculaires, tantôt discrètes ; mais toujours visiblement filles de la technologie bleue.

Ainsi, en ce jour J + 24, vos presses s'étendent longuement sur votre surprise de la veille : lorsque magiquement vos gros avions sont devenus silencieux. Le Boeing ou l'Airbus qui avait pris son essor dans le fracas de ses réacteurs se pose, inexplicablement, dans un murmure. À midi de Greenwich, les bruiteurs à inversion de phase que les Bleus ont dissimulés dans vos moteurs se sont mis en service, annulant le grondement par un grondement exactement inverse (pas "exactement", mais assez pour manger cinquante décibels et transformer le gros porteur en Piper Cub). Les premiers décollages muets suscitent des minutes d'angoisse dans les tours de contrôle, où on croit à la panne de moteur, et de surréalistes échanges avec les postes de pilotage, où on ne s'est aperçu de rien. La nuit d'après, dix millions de personnes dormiront mieux.

Plus discrètement, vos villes deviennent moins crasseuses. Des robots bleus, sommaires mais efficaces, successeurs de l'araignée de métal qui à mon réveil en Centrie évacuait les déchets de George, des robots nettoyeurs opèrent dans vos villes dès la tombée de la nuit, surveillés et dirigés par le Complexe. Vous ne les voyez pas. Pratiquement invisibles sous leur habillage de verre-3, se figeant quand leurs caméras repèrent un Orange dans le voisinage, tapis, comme des chats à l'affût, sous vos voitures arrêtées, ils fondent sur les canettes et les papiers gras. Et vous seriez fascinés par la complexité de leurs mécanismes, brûleurs et broyeurs, déchiqueteurs et réacteurs chimiques, presque des viateurs de poche ; avec toute une intendance cachée faite de robots plus ambitieux : les véhicules sous lesquelles filent les robots nettoyeurs sont parfois de fausses voitures. Significativement, vous mettez peu d'enthousiasme à approfondir les témoignages des rares noctambules à avoir observé des nettoyeurs en action. Une tâche dégradante à vos yeux, alors vous ignorez les robots qui s'en chargent... comme vous ignoriez les hommes.

La carte aussi change : après l'Équafrique et la Jordanie Occidentale, une troisième tache bleue s'est ajoutée à votre planisphère à l'instant exact où le Santo André a quitté la haute mer pour entrer dans les eaux territoriales surinamiennes : un nouvel intérimat a englouti Guyana, Surinam et Guyane française. Et une semaine après, l'Équafrique gobait le Congo-Brazzaville à l'instant exact où le viateur gabonais franchissait la frontière, face à des blindés congolais attendant en vain que vienne l'ordre de tirer sur lui.

En vingt jours d'existence, l'Équafrique a confirmé son rôle de phare bleu du continent noir. Sa prospérité croissante a commencé à s'étaler, en cercles concentriques, dans les pays limitrophes, étalement facilité par l'existence d'une monnaie commune. Des trafics de toutes espèces se sont développés en un éclair, à la fureur impuissante des gouvernements voisins, si bien que l'absorption du Congo-Brazzaville semble entériner une situation nouvelle plutôt que rompre un équilibre ancien. Bien sûr, le reste du monde voit cela d'un autre oeil : des troupes onusiennes seront bientôt dépêchées à Kinshasa, à la requête d'un régime brusquement assagi ; mais elles resteront l'arme au pied, guettant l'adversaire à la jumelle par-dessus le Pool Malebo.

La Jordanie Occidentale digère les millions de nouveaux habitants qui ne cessent d'affluer. Les pays voisins n'arrivent pas à faire l'analyse de cet exode. Faut-il l'encourager ? faut-il l'endiguer ? En désespoir de cause, on laisse faire. Mais on s'interroge, ça oui, et les autochtones qui hier fulminaient contre les réfugiés palestiniens les voient partir aujourd'hui avec des sentiments bien ambigus où l'inquiétude et l'envie le disputent à la satisfaction qu'on aurait été sûr d'éprouver.

Après les chocs, brutaux et consécutifs, de la naissance des premiers intérimats, dont l'un dans une région sensible à l'extrême, la mutation de la Guyane Transverse apparaît comme un développement somme toute mineur de la tactique bleue, une opération de diversion dans une zone peu intéressante et presque isolée de

ses voisins (mais le viateur laisse à penser que cet isolement ne durera pas, et le Brésil comme le Venezuela commencent à trembler).

La Guyane française crée un problème juridique intéressant, puisqu'il ne s'agit pas d'un état souverain, mais d'un Département d'Outre-Mer de la République Française. Les Bleus eux-mêmes respectent scrupuleusement la fiction juridique : l'annonce aux Nations unies émanait seulement des représentants de Georgetown et de Paramaribo. Et c'est un poème de voir comment l'Intérimat Transguyanais respecte, méticuleusement, les ordres frénétiques pleuvant de Paris. Les Bleus sont hors-la-loi sur tout territoire français ? L'Intérimat se lance donc à leur recherche, diligente de grandioses enquêtes, envoie à Paris des milliers de pages de conclusions négatives : pas moyen de débusquer un Bleu. Rappelés en métropole, des hauts fonctionnaires ahuris et anxieux sont mis sur le gril sans le moindre succès. Les remplaçants qui vont reprendre leurs fonctions sont envoyés en Guyane après une préparation quasiment militaire, débarquent comme en pays ennemi, restant en contact radio permanent avec l'Europe ; mais rien ne change. La loi martiale règne déjà, sans effet notable. Il n'y a aucune opposition tangible, aucun meneur à appréhender, seulement des gens qui s'empressent à mille tâches. En arrête-t-on un ? Il sortira un contrat irréprochable justifiant sa présence et son travail. Creusez le contrat et vous vous perdrez vite. Jetez à tout hasard le suspect en prison, et un ordre falsifié l'en sortira aussitôt. Embarquez-le sur le premier avion pour Paris, et s'il arrive bien, ce qui ne va pas de soi, qu'en faire ? Interrogez-le jusqu'à plus soif et vous n'en tirerez rien.

Situation de cauchemar pour les militaires et les ministres français. Aucune des vieilles recettes ne fonctionne plus, face à ces adversaires fantomax et introuvables. Envoyer des renforts puisés dans les troupes d'élite ? Mais n'est-ce pas lâcher dans un piège des hommes dont on aura besoin plus tard en métropole ? D'ailleurs qui sait si eux aussi ne sont pas gangrenés ? Personne n'a plus confiance en personne.

La consternation n'est pourtant pas universelle dans les états-majors de vos grandes puissances. La panique finit forcément par retomber, les chefs par se contraindre à la patience. L'ennemi est certes redoutable, comme en témoignent l'échec de l'interception du Santo André et les actuelles difficultés des autorités françaises. Mais d'ores et déjà, on a pris des mesures de sauvegarde. Si le matériel sophistiqué peut trahir, on se rabattra sur du matériel plus simple, ne se prêtant à aucun sabotage. Après tout, en dépit de tous les progrès techniques supposés, les forces chargées du maintien de l'ordre civil ne recourent-elles pas imperturbablement aux mêmes recettes éprouvées, la matraque, l'autopompe, la grenade lacrymogène ? Comment saboter une matraque ?

(Une meilleure question qu'il n'y paraît : l'incident de Taegu n'est pas resté isolé, ce qui a pu nuancer l'efficacité de la matraque ; mais vous estimez, correctement d'ailleurs, que les androïdes bleus, même s'il en a surgi en plusieurs endroits, ne sont au total pas assez nombreux pour constituer un élément militairement significatif.)

Vos forces armées entreprennent donc un discret retour à des méthodes vieilles mais éprouvées. Au téléphone se substitue l'estafette chargée d'un document manuscrit sous enveloppe scellée ; si les vidéoconférences sont désormais bannies, même une réunion classique est considérée comme espionnée a priori, et on ne cherche plus l'élément de surprise. À bien y réfléchir, le monde orange ne dispose-t-il pas de la force que donne, tout simplement, le nombre ? En deux ou trois endroits que les Bleus ont eu l'art d'investir, le nombre leur appartient ; mais quelles minuscules taches sur le planisphère, à côté de l'empire orange, de ces multitudes d'humains encore du bon côté ! Il ne reste qu'à profiter de cette force, en empêchant les Bleus de saboter les décisions prises. La stratégie va de soi. Il suffit de garantir la bonne exécution de la tactique. Consolidons-nous, rendons inopérante toute infiltration bleue en notre sein. C'est possible ! Si plus personne ne reste seul, si chacun est surveillé en permanence par tous ses voisins, si les ordres sont clairs, directs, évidents, quelle possibilité reste-t-il à un Bleu de causer un dommage, sauf à se trahir ? Si un Bleu se dévoile, on saura quoi en faire ; sinon, il est de toute manière neutralisé, agent incapable d'agir, espion sans plus rien d'utile à espionner. Une fois les troupes ainsi réorganisées, on reprendra l'initiative et on balayera les fragiles têtes de pont que l'ennemi a impudemment cru s'assurer.

Les détails de ces règlements de comptes futurs restent plutôt flous. Si vos armées débarquent dans les Intérimats, se heurteront-elles à une opposition active ? Vous espérez presque que oui, pour retomber dans des schémas connus. Mais si la population se contente de vous regarder vous installer ? Que faire de plus que les Français dans leur Guyane ? Tout le monde se dira orange. Allez-vous arrêter toute vie économique ? enfermer les gens chez eux ? vous enliser comme en Somalie, et finir par évacuer, la rage au coeur et la queue entre les jambes ? Les plus brutaux parlent déjà de cautérisation, ranimant cette lugubre notion que les Américains au Vietnam appelaient "free kill zone".

Les Bleus vous regardent ; ils vous laissent faire. Car chacune de vos mesures a été anticipée de longtemps, y compris le recours aux méthodes artisanales pas si invulnérables que cela. Au besoin, même les dépêches scellées peuvent être magiquement modifiées au fond de leurs enveloppes intactes. Vous n'y croyez pas ? Repartez de cette image si rassurante de l'officier rédigeant au stylo ses ordres sur la feuille de papier qu'un porteur transmettra. Et imaginez : à l'insu de l'officier, ni la feuille ni le stylo ne sont ce qu'on croirait ; la feuille est une omnicarte, un écran ultra-plat affichant ce qu'a spécifié le Complexe. Et le Complexe lui spécifie d'afficher un trait qui correspond aux mouvements du stylo truqué... de quoi faire croire à l'observateur naïf que le stylo laisse une trace d'encre sur le papier. Il sera temps de faire afficher autre chose quand l'omnicarte aura disparu dans l'enveloppe.

(Au fait, impossible que vous démasquiez la supercherie à l'oeil nu : la résolution de son affichage permet à l'omnicarte de vous donner l'image des fibres du papier comme des bavures de l'encre. Pour faire vraiment la différence, il faut un microscope... mais vos microscopes aussi sont bien souvent piégés par la dmatrique bleue, substituant à l'image réelle ce que le Plan a décidé de vous montrer. Et n'imaginez pas que la trace noire sur votre doigt prouve quoi que ce soit : le stylo truqué est également un vrai stylo quand le Complexe en décide ainsi.)

En tout cas, après de lourds moments d'intense consternation, vos militaires se sont ressaisis. Ils réagissent, ils peuvent même croire que leur rebond sera fructueux. Le pire n'est pas inéluctable.

Pourtant, un effluve de ce pire va venir... ce jeudi.

J'ai visionné bien des oeuvres bleues, même si j'y voyais rarement un sens. Les moins incompréhensibles pour moi sont celles qui vous mettent en scène. Une des passions bleues : la construction détaillée de ce qui pourrait être, de ce qui aurait pu être. Les rois de la prévision et de l'uchronie ; mais le plus souvent uchronie austère, soumise à l'exigence de la plausibilité. Dick, Kornbluth et d'autres ont imaginé un monde où les Nazis ont vaincu ; eux non, si bizarre que cela vous paraisse. Mais leurs cartons contiennent des mondes où les Allemands ont gagné en 1914 (une Europe théoriquement teutonne, glissant lentement, inexorablement, dans un cercle infernal de terrorisme, de guérillas et de représailles, consumant vainqueurs et vaincus jusqu'à un désastre dont les États-Unis émergent comme seule puissance mondiale, face à une Angleterre épargnée par les combats directs, mais en proie à la guerre civile) ; d'autres où des retards dans le développement des armes nucléaires contraignent les Américains à un meurtrier débarquement classique au Japon, dont l'Armée Rouge profite pour envahir sans avertissement l'Europe de l'Ouest (mais la Bombe arrivera enfin, au milieu d'une telle situation de catastrophe que toute réticence en sera balayée et qu'un feu nucléaire indiscriminé oblitérera Moscou comme Tokyo).

(Mais ne vous figurez pas pour autant que jamais l'imagination bleue ne voyage dans l'impossible. Je vous parlerai des "Enfants de Magellan" un peu plus loin : une brillante exception aux rigueurs qu'ils s'imposent.)

L'Armée Rouge figure souvent dans les scénarios plus récents. Dans la réalité, l'Union Soviétique a fini délabrée par les événements que l'on sait, que d'ailleurs l'espionnage bleu a su prophétiser avec un bonheur plus rare que beaucoup de vos spécialistes ; mais l'armée russe reste un îlot de stabilité relative dans une société agitée de spasmes. Elle est certes moins nombreuse qu'à l'ère soviétique, mais ses équipements sont toujours là, comme ses structures et ses formations d'élite. Grande absente des événements malgré des années de complots dérisoires, la voici comme galvanisée par la Phanérèse. L'angoisse des Russes se traduit par un souhait de pouvoir fort, une envie de revanche après l'insolence des Entretiens s'ajoutant à des années de déclin. La chance de l'armée !

Le centre des machinations, comme l'espionnage bleu l'a tout de suite repéré : une énorme base militaire, à cent kilomètres au nord de Moscou. Des divisions entières y affluaient déjà, avec plus ou moins de discrétion, depuis le mois de mars, donc bien avant l'Émission. Vos commentateurs en avaient parlé, mais tant de conspirations se tramaient partout qu'ils ne savaient desquelles s'inquiéter. Et cette fermentation était, comme tant d'autres, passée au second plan après la Semaine Bleue.

Alors quand Aaa m'éveille, ce quatrième jeudi après l'Émission, nulle intuition ne m'avertit que c'est le jour de l'Incident de Moscou ; ou du Cauchemar de Moscou, comme diront les plus lyriques d'entre vous. Je ne fais que bougonner d'être réveillé alors que je récupère péniblement le retard de sommeil accumulé dans les semaines de fièvre qui ont précédé. Mais j'ouvre grand les yeux quand j'apprends la nouvelle, quand la voix calme d'un journaliste bleu annonce que le général Gherman Ya. Arkheev, commandant en second de l'immense base, s'en est emparé après une brève échauffourée. Il dispose de troupes d'élite, de divisions

blindées, des escadrilles les plus modernes, et aussi de puissants émetteurs de radio qui déversent maintenant sur les ondes un flot de déclarations exaltées et vengeresses, entrecoupées de marches militaires.

Avec quand même une différence. Il n'a pas manqué dans votre Histoire de coups d'état ou de révolutions où les insurgés s'empressent de s'assurer des moyens de communication de masse, mais c'est pour y faire des discours trop semblables. Or il transparaît ici un souci nouveau, comme si la situation inédite suscitait une réaction novatrice. Aaa, qui sait le russe, me traduit tranquillement :

- Il dit qu'ils se sont structurés par groupes de cinq, sélectionnés au hasard, pour minoriser des Bleus éventuels au sein de chaque groupe. Il adjure le reste du monde de se réorganiser ainsi. Il dit que leur base passera dans l'Histoire comme le berceau du salut de l'humanité. Il dit cela bien mieux que moi, en choisissant des mots pleins de connotations riches et puissantes. Dommage que tu ne connaisses pas le russe.

Mais je me soucie alors bien peu de vocabulaire, et je m'exclame :

- Ne me dis pas que vous n'auriez pas pu interrompre leurs émissions !

Elle se contente de secouer la tête, de me faire signe d'attendre.

L'insurrection n'a que douze minutes d'âge quand je la découvre, mais la nouvelle fait comme l'éclair le tour de votre village global. Encore qu'un tiers du monde dorme : en Amérique, seule une minorité assistera à la suite en direct.

L'Ancien Continent, bien réveillé, s'agglutine autour des récepteurs. Quelques premières réactions, mais bien peu. Vous n'avez pas coutume de les manifester séance tenante. Il vous faut des heures, et plus souvent des jours, pour organiser vos réponses collectives. Vous n'aurez pas ce temps, mais vous l'ignorez encore. En attendant, vous frémissez individuellement, vous vous bousculez autour de vos postes, vous ressentez le frisson du témoin privilégié de l'Histoire (une fois de plus depuis des semaines). Mais Dieu que vos réactions sont mélangées !

Surtout celles des responsables politiques locaux, qui vont perdre du temps à s'assembler pour faire face à la situation. Le Président russe, homme de décision s'il en est, pourrait réagir seul et vite, mais ne le fait pas. Il lui faut une appréciation plus nette des circonstances ; et il lui faut des appuis. Cela prend du temps, et la suite illustrera une fois de plus l'écart d'échelle des temps de réaction bleu et orange.

Aaa s'excite et m'entraîne en courant vers la salle de contrôle de la Phanérèse, une salle bondée en permanence depuis le début de la Semaine Bleue. Cette fois, une paroi est un colossal planisphère, où Moscou est la cible de gerbes de lignes multicolores : le flux de ressources bleues qui se déverse méthodiquement vers le lieu de trouble. Et à travers les images frénétiques, je devine le basculement imperturbable de milliards de processeurs, la réorientation silencieuse d'émetteurs de micro-ondes cohérentes sur vos satellites truqués, et l'armée invisible de circuits secrets qui se mobilise dans un ordre glacé.

(Excusez-moi : à nouveau, je vais décrire des images que vous aurez déjà vues quand vous lirez ce livre ; tant pis. Peut-être que ma vision vous les fera voir d'une autre manière.)

Comme trois semaines avant, inexorablement, et à la fureur renouvelée des responsables hagards, une émission pirate bleue oblitère toutes vos chaînes. Cette fois, bizarrement, vos radios survivent ; mais toutes vos télévisions affichent abruptement une image brièvement sous-titrée :

MOSCOU (EN DIRECT)

Pour être précis : la Place Rouge, où se balade, paisiblement, une des caméras virtuelles bleues. Et comme le jour des Entretiens, aucune voix ne s'élève à l'arrière-plan pour commenter la scène : l'image nue, et le son d'origine. On voit les passants qui s'assemblent en groupes agités où parfois explosent des bagarres rageuses, et on entend des invectives indistinctes. Une énorme tension, à couper au couteau, même si certains traversent la place sans rien regarder comme si c'était un jour normal. La caméra en suit quelques-uns : une femme encombrée d'un grand sac, un soldat en goguette assis à terre, enfin une grosse paysanne aux cheveux gris couverts d'un fichu. La caméra arrête son travelling sur elle...

...puis, sans transition, l'image saute à cent kilomètres de là. Face au camp du général Arkheev, comme l'annonce un sous-titre.

À trois cents mètres de l'énorme grille qui ferme l'accès du camp, un homme se tient debout, immobile, au milieu de la route. La caméra zoome sur lui, brièvement, tout juste le temps de montrer un visage jeune

aux traits grossiers, de grandes mains calleuses, un vêtement de toile rude et des souliers éculés : une dégaîne de garçon de ferme égaré. Mais bien trop immobile ; et j'ai fugitivement entrevu son regard. Machinalement, mon doigt enfonce la touche verte. Un sous-titre fulgure puis s'éteint, mais j'ai pu reconnaître le D9Z9 en cyrillique et la litanie de lettres latines derrière le nom ; et j'ai un long frisson. Aaa reste impassible. La scène se prolonge, et je finis par murmurer :

- Il y avait un poste de garde à l'entrée. Ils ont dû le voir. Pourquoi ne font-ils rien ? Et le général ? Lui au moins doit avoir la télévision et deviner que l'émission pirate ne montre pas cet homme par hasard.

Aaa ne répond pas, mais sa main court sur le clavier. L'image change, et je devine qu'elle montre maintenant l'intérieur du poste de garde où plusieurs soldats tripotent nerveusement leurs armes, en essayant de ne rien perdre de l'entretien téléphonique où s'est plongé leur capitaine.

- Il demande des détails sur les précautions à prendre, me traduit Aaa. Il dit que l'homme a l'air tellement inoffensif qu'il a du mal à croire à un danger. On doit lui répondre sèchement d'exécuter les ordres sans discuter, car il s'est raidi. Il raccroche, et... attends... il ordonne à deux soldats d'aller avec prudence faire un contrôle, mais sans faire entrer l'homme dans la base. Je remets l'image de l'émission pirate.

Sur l'écran : à nouveau l'homme, toujours immobile, mais cette fois vu de dos ; et loin devant lui, rapprochée par la magie du téléobjectif, la porte du poste de garde qui s'entrouvre et laisse passer deux hommes.

Sans avertissement, retour à Moscou, toujours sur la grosse paysanne. Elle déambule à pas lourds, et l'objectif bleu la suit.

Combien de temps vous faudra-t-il pour trouver soudain suspect que la caméra s'attarde si longtemps sur cette paysanne ? Pour beaucoup d'entre vous, la lumière ne viendra que très tard : quand elle cessera sa marche pour prendre une immobilité de statue ; ou même seulement lorsqu'elle va devenir fluorescente, comme irradiée d'une lueur intérieure qui dessine des ombres fantastiques sur ses vêtements bon marché.

Quelques passants intrigués finissent par s'arrêter, dévisageant avec des yeux ronds la silhouette changeante ; surpris, sans plus, pas encore alarmés. L'inquiétude ne gagnera que petit à petit, au fur et à mesure que la lumière qui sourd de la paysanne se fera plus vive, que les fulgurations discrètes qui la parcourent se mueront en éclairs véritables, que la vague rumeur qu'elle émet va s'amplifier en un grondement de fin du monde. Il faudra bien trois minutes.

Mais quand la caméra reculera au bout des trois minutes, ce sera pour montrer une scène de panique folle. Des gens qui fuient à toutes jambes en hurlant inaudiblement leur terreur, lâchant leurs maigres biens pour courir plus vite, fuir loin de la forme aveuglante, entourée d'éclairs, du grondement de cataclysme qui ébranle la place, de l'onde de chaleur qui fait trembler l'air. Et si certains fuyards courront jusqu'à tomber à terre à bout de souffle, d'autres s'aggloméreront en masses compactes aux issues de la place, hypnotisés par l'entité surnaturelle qui rugit, solitaire, au milieu de l'immense étendue qu'elle vient de vider.

Ici, vos télévisions ne donnent qu'une image dérisoire de la réalité. On ne lit celle-ci que dans les yeux hantés des spectateurs, on la lira dans leurs voix que le souvenir fera chevroter. Je SAIS, moi qui ai pu, à plusieurs reprises, voir s'exercer un Destructeur. Il m'a fallu faire appel à ma fierté pour ne pas m'enfuir, pour rester en place au milieu des Bleus immobiles, moi qui savais ne courir aucun risque. Alors vous ! Quel courage ont ceux qui tiennent bon à cent pas du volcan ! malgré les éclairs livides jaillissant vers le ciel dans le crépitement des gerbes d'étincelles, malgré les dalles de béton qui se soulèvent et se cassent en deux, malgré les réverbères qui se courbent en lâchant des larmes de métal en fusion, malgré le roulement de tonnerre ininterrompu ! Ceux qui sont restés regardent, parfois aveuglés par les fulgurations soudaines.

Et puis, à l'occasion d'une de ces cécités temporaires : le silence.

La foule, hébétée, se secoue, balaie d'un regard incrédule la place à nouveau calme, la place vide à l'exception d'une silhouette unique : une paysanne mal vêtue, absolument immobile, au centre d'un cercle dévasté, d'un anneau de ciment noirci et fumant, bordé de poteaux à demi fondus.

Un long instant de paralysie. Puis comme certains font un premier pas furtif vers elle, la paysanne s'ébranle. Mais elle ne marche pas : elle glisse sur le sol. Et au fur et à mesure qu'elle accélère, elle émet un bruit de sirène croissant, et flamboie de nouveau. C'est une statue de feu hululante qui passe à une vitesse de météore devant des spectateurs muets d'effroi, pour disparaître dans une avenue menant vers le nord.

(Et si je parle de météore, j'exagère à peine : trois cents kilomètres à l'heure. Deux fois plus vite que les fantômes bleus sur vos autoroutes, mais tout de même moins qu'un viateur pressé. Question de taille.)

L'image sur l'écran retourne au camp Arkheev, à l'homme, toujours immobile, aux deux soldats qui s'approchent précautionneusement de lui et l'ont presque atteint... et, loin au fond, au capitaine qui a jailli du poste de garde, en criant des avertissements qu'un vent malin s'amuse à étouffer. La caméra pivote : voici l'homme de face avec les soldats près de lui, qui aboient un ordre à son adresse. Pourtant, il ne paraît pas les entendre ; ni d'ailleurs les voir, car son regard vacant reste fixe. Les soldats se concertent à voix basse, puis le premier braque le canon de son arme sur la poitrine de l'homme, après quoi le second en fait le tour pour venir par derrière sonder ses poches. Des poches vides, à en juger par la mine du fouilleur : déçue, bizarrement perplexe aussi. Aaa murmure que la consistance des chairs de l'homme a dû le surprendre, et je songe avec un nouveau frisson qu'il n'est qu'au début des surprises.

Un nouvel aboiement, toujours sans aucune réaction. Les militaires ne s'inquiètent pas encore, paraissent même s'irriter de l'indifférence de l'homme. Le soldat qui vient de fouiller lui pousse violemment son arme dans le dos pour le forcer à avancer ; mais autant tenter d'ébranler un mur de pierre. D'étonnement, le soldat fait un pas en arrière en jetant un cri d'alarme à son compagnon...

...juste comme le Destructeur s'embrase.

Une flamme à forme humaine, éblouissante, zébrée d'éclairs, un volcan en éruption, un grondement de séisme. Les deux soldats, pétrifiés, stupides, finissent par reculer, à pas de plus en plus rapides, sans même penser à utiliser leurs armes, ne songeant qu'à s'écarter toujours plus loin de la chose flamboyante, qui se met soudainement en branle vers le poste, puis accélère sauvagement. La caméra suit sa trajectoire, pivote jusqu'à montrer la haute et forte grille qui est sa cible. La collision est inévitable. Je cesse de respirer.

Un geyser de débris métalliques explose pour retomber en pluie sur le poste de garde. Un trou béant s'est ouvert dans la grille une fraction de seconde avant le choc, et le Destructeur s'engouffre dans le camp où il disparaît en rugissant... sous les yeux de l'officier figé devant le poste de garde, fixant la direction que l'être a prise et où il se perd déjà. Puis le capitaine éperdu tourne les yeux vers la route, cherchant ses hommes ; la caméra bleue suit malicieusement son regard. Il ne reste sur le bitume que deux mitraillettes abandonnées. Les soldats ont vite compris que s'ils restaient, ils serviraient de boucs émissaires rêvés pour tout ce qui va arriver dans le camp. Et on lit bien dans les yeux du capitaine que la même horrible idée lui est venue.

La caméra regagne le Destructeur, le survole tandis qu'il fonce entre des baraquements où on voit des soldats effarés s'écraser aux fenêtres. Les hommes sont consignés dans leurs quartiers, et c'est dans un désert que glisse la forme aveuglante, en direction d'une aire où sont alignés des canons autotractés.

Le Destructeur glisse entre deux rangées de véhicules, comme s'il les passait en revue ; mais ils explosent, l'un après l'autre, deux secondes après que la forme ardente les a dépassés. Une traînée de flammes et de destruction aveugle s'étire démesurément derrière la silhouette de feu. Un déluge de débris chauffés au rouge pleut partout, déchaînant de nouveaux incendies, provoquant de nouvelles déflagrations.

Hagard, je détache péniblement les yeux du désastre pour regarder les Bleus autour de moi : des visages pensifs de professionnels. Aaa me fait une grimace crispée, puis replonge dans le spectacle. Spectacle, car la caméra virtuelle virevolte artistiquement autour du Destructeur, glisse enfin devant lui, pour le montrer découpé sur la gigantesque colonne de feu et de fumée qui marque son sillage.

Soudain, dominant le grondement de l'incendie et les crépitements des munitions qui sautent, un bruit de sirène. L'alarme enfin donnée. Et la caméra fantôme prend de la hauteur, survole les soldats bondissant hors des casemates pour foncer vers leurs véhicules, que des ordres fiévreux ont commandé de mettre en sécurité. Le camp s'éveille, il va répondre à l'agression solitaire de l'intrus aveuglant. Encore faut-il le trouver, alors qu'il fonce déjà vers le terrain d'aviation.

Des pilotes et des mécaniciens y courent en tous sens. Les ordres ont dû être bien affolants ! On voit les hommes prendre des risques insensés et zigzaguer dans le vent féroce des réacteurs. Les appareils eux-mêmes se disputent littéralement le chemin pour gagner le bout de la piste.

Un premier chasseur s'apprête à décoller, quand le Destructeur arrive sur la piste d'envol. Incroyablement, il s'immobilise, flamboyant, face à l'avion qui fonce droit sur lui, les réacteurs poussés au maximum. Et je ferme les yeux, sachant trop bien ce qui va arriver.

Le pilote aveuglé arrive en un effort désespéré à arracher du sol son appareil, qui passe à un cheveu au-dessus de l'être impossible. Mais la seconde d'après, les deux ailes de l'avion se détachent comme tranchées par une hache invisible, vont rebondir sur la piste en un jaillissement d'étincelles, pendant que la carlingue s'écrase et se transforme en une comète de feu. Le Destructeur est déjà loin. Il fonce entre les rangées de

chasseurs dont les roquettes jaillissent toutes seules à son passage pour aller exploser au milieu des autres appareils. Des escadrilles entières s'entre-détruisent au sol dans un chaos de flammes.

Enfin, le Destructeur s'arrête, au bord du terrain, face à la tour de contrôle, d'où des hommes hagards contemplant le désastre. Il s'éteint, comme la paysanne s'est éteinte à Moscou, et il n'y a plus qu'un garçon de ferme aux yeux trop fixes, campé sur ses jambes écartées. Mais dans la tour de contrôle aux panneaux étoilés par le souffle des explosions, une soudaine agitation. Aaa pianote, et nous voici dans la tour.

Un soldat, écarlate de fureur, brandit son fusil-mitrailleur, défonce un panneau d'un coup de crosse, tire en criant comme un possédé vers la silhouette miteuse, vite imité par un autre. De si près, comment rater ? Mais le Destructeur reste debout, immobile, un long moment, pendant que le soldat hurle sa colère et son dépit.

- Vas-tu crever, ordure ! me traduit paisiblement Aaa.

Alors le faux garçon de ferme lève lentement les bras, et pendant une seconde j'en reste pantois :

- Il ne va pas se rendre... non ?

Aaa sourit brièvement, puis le Destructeur fulgure, en un X de feu si éblouissant que des taches me dansent dans les yeux. Quand je parviens à voir à nouveau, le paysage qu'on devine par les vitres de la tour est en train de basculer lentement. Un nouveau geste d'Aaa, et nous sommes à nouveau dehors : le pylône de béton qui soutenait la tour s'effrite et s'émiette avec des grincements d'armatures martyrisées, le sommet de la tour s'incline, et crache dans le vide à travers ses fenêtres détruites une pluie d'équipements et d'hommes hurlants, qui vont s'écraser trente mètres plus bas, avant d'être ensevelis sous les plaques de béton de la tour croulante. Et déjà le Destructeur est reparti.

Il s'immobilise, presque éteint mais parcouru de brusques éclairs, au centre d'un espace découvert où les colonnes de soldats courant en tous sens le repèrent enfin. Et l'instant d'après, le voilà entouré d'hommes qui se précipitent sur lui de tous les côtés avec des clameurs de fous : une ruée aveugle, instinctive. Personne ne tire, de peur de toucher un camarade, et aussi simplement parce qu'il semble absurde de tirer : tant d'hommes se jettent à la fois sur l'ennemi que leur seule masse suffira à l'écraser.

Mais le premier homme qui arrive à moins de dix mètres du Destructeur s'étale et reste à terre, comme s'il avait trébuché et s'était assommé dans sa chute. Et le deuxième aussi, et tous les suivants. Un cercle de corps inertes entoure bientôt le Destructeur, un cercle que les soldats tentent d'enjamber avant de tomber à leur tour. Un cercle de chair sans vie, une muraille d'hommes, un entassement si épouvantable que la marée finit par refluer, même si quelques derniers furieux s'enragent encore à amorcer des escalades vite avortées.

La caméra fantôme s'élève, montre d'en haut l'anneau humain autour du Destructeur, puis celui-ci qui fulgure brièvement, s'envole magiquement au-dessus de l'amas des victimes, retombe au-delà, et reprend sa course glissante.

Un blindé lourd surgit au coin d'un baraquement, s'arrête en grinçant à la vue de l'ennemi. Sa tourelle pivote, frénétiquement, pour le viser et l'anéantir. Mais le Destructeur s'est à nouveau carré sur ses jambes écartées, et lève les bras.

Cette image de l'homme face au blindé se retrouvera, tantôt, à la une de tous vos journaux, en un écho inversé du face-à-face de Tiananmen en 1989. Comme un symbole physique, définitif, de la puissance bleue. Plus frappant que les traînées outremer loin au-dessus de vos têtes, et plus significatif que la ronde des robocoptères et des voitures sans pilote. Car si on vous a méticuleusement caché les pertes de vos marines autour du Santo André, ici le monde entier verra ce qui arrive au char (et qui vous marquera bien plus que ce qui est déjà arrivé aux avions et à leur tour de contrôle, pour de bizarres raisons que vous démêlerez mal, mais que les Bleus ont prévues et exploitent).

Avez-vous jamais donné un jouet fragile à un enfant trop jeune, pour le voir frapper l'objet sur le sol, décréter que le bruit lui plaît, et recommencer le mouvement jusqu'à la désintégration du jouet ? Je ne puis trouver de meilleure image pour décrire ce qui arrive au char quand une nouvelle croix de feu m'aveugle brièvement. Combien peut peser le char ? cinquante, soixante tonnes ? Pourtant, c'est comme si la main invisible d'un enfant-dieu le cognait, épouvantablement, sur le ciment qui éclate sous de monstrueux impacts répétés, jusqu'à ce que le char se disloque, que son métal torturé vomisse des plaques et des morceaux de chenilles, qu'enfin l'explosion de ses munitions propulse vers le ciel sa tourelle d'où se détachent d'informes fragments de métal et de chair.

Et tout cela, le monde le voit. Et le général Arkheev dans son bureau l'a vu aussi. Un calme incertain retombe un moment sur le camp dévasté, où on n'entend plus que les sirènes des pompiers, tentant

désespérément de circonscrire d'innombrables sinistres. Mais de multiples colonnes de feu témoignent de leur impuissance.

Le Destructeur glisse lentement vers le centre de l'énorme base, vers le bâtiment gris où le général Arkheev se tient, muet, au milieu de ses adjoints cireux, face à une fenêtre. Une fenêtre par laquelle on devine au loin l'ennemi qui arrive. Un colonel tente en bégayant de convaincre le général de se mettre à l'abri dans la cave bétonnée, mais le général ne répond même pas. Il attend.

Le Destructeur s'arrête à trente mètres de l'entrée du bâtiment, et à nouveau il semble s'éteindre. Revoici le garçon de ferme, incongru dans cette base militaire, comme un appelé tout juste enlevé à sa cambrousse et qui n'aurait pas encore touché son uniforme. On s'attendrait presque à lui voir l'air ahuri. Pourtant son regard est absolument vide.

Deux hommes encore gardent la porte, des hommes choisis dans la crème des troupes d'élite, des hommes courageux jusqu'à l'inconscience, totalement dévoués, aux nerfs d'acier. Ils n'ont pas bronché à l'arrivée de la forme flamboyante. Ils ont simplement levé leur fusil-mitrailleur et commencé les sommations d'usage. Et quand, après une minute de silence total, le Destructeur recommence tout doucement à glisser vers eux, ils tirent, simplement, méthodiquement, chargeur après chargeur. En vain.

Il y a quelque chose de surréel dans le professionnalisme inutile des deux gardes. On les voit redresser leur tir, visant la tête après avoir tiré au corps sans résultat, comme s'ils avaient soupçonné la présence d'une armure. Quel gilet pare-balles arrêterait semblables projectiles ? aucun ; mais ils se refusent à écarter l'hypothèse. À un moment, un des gardes écarte posément son arme et tire dans le sol comme pour vérifier que de vraies balles en jaillissent. Une série de geysers de ciment le rassurent et il tourne à nouveau son tir vers l'ennemi sans avoir lâché la détente une seconde. Toujours aucun effet. Non que les projectiles rebondissent sur le Destructeur, ni le traversent sans dommage : plutôt, les balles paraissent disparaître avant de l'atteindre, et on devine de brèves fulgurations dans l'air. Je murmure :

- Qu'arrive-t-il donc ?

- Quelque chose qui coûte deux cent cinquante la balle, grince Aaa. Ces gardes trop consciencieux coûtent cher à la collectivité. Enfin, ils ne vont pas tarder à arriver au bout de leurs réserves... voilà !

Le bruit de la fusillade s'est arrêté et les deux hommes hésitent. On les sent pris de court pour la première fois comme s'ils se demandaient s'ils vont devoir affronter à mains nues l'être impossible, qui glisse, lentement, vers la porte dont il n'est plus qu'à quinze mètres.

Un colosse surgit d'un baraquement voisin, un homme d'une stature gigantesque, le visage déformé par une haine féroce, avec pour seule arme un sabre tcherkesse qu'il brandit à deux mains en hurlant. Il se précipite par derrière vers le Destructeur, qui n'a pas bronché ni tourné la tête et semble négliger sa présence. Le colosse va l'atteindre en cinq enjambées, il n'a plus que dix mètres à faire, lorsque sa tête s'envole inexplicablement de ses épaules, pour aller retomber à vingt pas de là. Le sang jaillit en une fontaine pourpre du corps décapité qui fait deux autres pas, de plus en plus lentement, et s'effondre sur les talons du Destructeur qu'il teinte d'écarlate. Le sabre va tinter sur le ciment.

La tête roule encore qu'un hélicoptère blindé apparaît de derrière un toit, les roquettes près de jaillir, et dans la cabine les servants des mitrailleuses lourdes le doigt sur la détente. Mais le Destructeur est entre eux et le Général, et ils ne peuvent pas faire feu sans mettre en péril leur commandant en chef. Alors l'engin entame un large mouvement pour gagner une meilleure position de tir. Il n'aura pas le temps de le faire, car le Destructeur s'est arrêté et s'est tourné vers l'appareil. Un nouvel X de feu, et l'hélicoptère se désintègre.

Une pluie de fragments incandescents sur le ciment. Une roquette survivante est partie toute seule, plonge dans la fenêtre d'un baraquement proche, y explose. Éruption de flammes à travers portes et fenêtres, et quelques torches humaines qui en émergent, se convulsent, s'effondrent. Enfin, des morceaux de pale qui retombent de très haut, heurtent le sol avec un bruit éclatant et rebondissent en tourbillonnant follement vers l'un des gardes, qu'on voit essayer en un geste pathétique et dérisoire de se protéger la tête des mains.

- Non, dis-je sans pouvoir me retenir de crier, non !

Mais un objet féroce fond sur l'homme, le traverse sans s'arrêter, le coupant en morceaux qui volent partout, dans un hideux jaillissement de sang et d'entrailles mauves. L'un de ces morceaux hurle, touche le sol en hurlant, finit par s'immobiliser sans cesser de crier, et ne se tait qu'après un temps infini.

- Vos télévisions ne montrent pas souvent cela, murmure sombrement Aaa. On s'y entre-tue beaucoup, mais proprement ou alors pas sur scène. Sans doute te rappelles-tu cet officier sud-vietnamien tirant une

balle dans la tête d'un prisonnier vietcong devant la caméra ? Quel scandale ! Pourtant, on ne voyait même pas gicler de cervelle.

La gorge nouée, après les horreurs que je viens de recevoir en pleine figure, je m'apprête à répondre vivement, mais elle m'impose le silence d'un geste. Et j'entends un grondement lointain, alors qu'à sa fenêtre le général immobile fait face à l'adversaire.

De l'horizon jaillit une autre forme éblouissante qui une minute plus tard s'immobilise à côté du Destructeur, se tait, s'éteint : la paysanne de la Place Rouge. Et un silence qui s'étire interminablement entre le vieux soldat couvert de médailles et les deux silhouettes minables dont la caméra virtuelle détaille impitoyablement les médiocrités. Pourquoi ? Vous ne le comprenez pas... mais pendant les jours qui suivront, aucun supérieur orange, nulle part, ne pourra rencontrer un inférieur sans se demander si, par hasard...

Des mouvements à l'arrière-plan : quelques téméraires arrosant de leur feu inutile les deux formes immobiles. Même deux ou trois grenades, qui viennent rouler à leurs pieds, sans exploser. Ayez une pensée pour ces soldats au courage absurde, qui s'acharnent en conscience sur les Destructeurs indifférents.

- GÉNÉRAL ARKHEEV !

La voix double a rugi sans avertissement, et mon coeur s'emballa. Les aides du général se recroquevillèrent. Lui seul n'a pas bougé, perdu dans les ruines de son rêve. Les Destructeurs poursuivent, plus doucement et presque tristement, pendant qu'Aaa me traduit à mi-voix :

- Pour qu'il n'y ait pas plus de victimes, prenez le micro, et annoncez la fin de votre mouvement. Il est condamné, de toute façon. Limitez les dégâts. Il n'est pas trop tard.

La caméra encadre le général immobile, qui finit par rentrer les yeux mi-clos dans la pièce et par s'approcher du micro. Et j'entends sa voix cassée mettre fin à l'Incident de Moscou. Quand sa tête retombe au bout du message, la caméra pivote discrètement vers l'extérieur, où les deux Destructeurs ne sont plus là.

Une dernière image : un long panorama de colonnes de fumée. Vous avez dû en tirer une impression de dévastation totale, mais en fait l'action du Destructeur n'a affecté que quatre ou cinq pour cent des équipements de la base. Mais les dégâts cachés sont pires. Si la scène finale s'est déroulée sans guère d'intervention extérieure alors que les hommes sont sur le pied de guerre, c'est qu'une invraisemblable pagaille handicape toute action. Des ordres contradictoires s'entrecroisent sur toutes les fréquences radio, poussant les responsables au bord de l'hystérie. Vous l'ignorez, mais il faudra un jour complet pour rendre un semblant d'ordre à cette base modèle. Un jour de folie laissant dans son sillage des hommes hagards, écrasés, totalement incapables d'entreprendre à nouveau la moindre rébellion avant des semaines.

Il s'est écoulé quarante-six minutes entre l'ascension et la chute du général Arkheev. L'émission pirate disparaît abruptement de vos chaînes et un calme total redescend dans la salle de contrôle. Encore tremblant de partout, je me tourne vers ces Bleus trop tranquilles et ma voix les interpelle :

- On m'a toujours dit que le Plan prévoyait un minimum de victimes ?

Je suis encore naïf, et c'est un immense éclat de rire qui me répond.

- Frank, dit enfin Aaa, ce si spectaculaire empilement d'hommes inertes autour du Destructeur se disloque en ce moment même, au fur et à mesure que ses participants reprennent conscience. Quant aux autres, les occupants de la tour de contrôle, les hommes dans les avions, l'hélicoptère et le char, le géant au sabre, les deux gardes et encore d'autres... tu as raté une occasion d'utiliser la touche verte.

Hébété, je murmure :

- Tu veux dire...

Elle pianote et des chiffres apparaissent au bas de mon écran :

- Tu vois ce compteur qui indique zéro ? Il veut dire que cet accrochage n'a pas fait d'autre victime orange que la vanité des militaires.

- Encore un faux semblant, dis-je glacé. Et vous dites ne pas mentir...

- Frank, martèle Aaa d'une voix soudain âpre, notre seule mise en scène a été d'amener des Bleus à l'avant-plan pour que la foudre ne tombe pas sur un Orange. Nous ne pourrions plus nous permettre ces délicatesses si nous sommes acculés. Ce qui se passera fera des morts véritables, et en grand nombre. Pense au mode absolu de l'arme C !

J'y repense, brutalement. Je croyais avoir oublié.

Je vous ai promis de parler de l'arme C. Vous avez maintenant pu voir ses effets. Une fois encore, nulle magie ; la technique bleue et rien de plus. Mais !

Imaginez un circuit électronique dormant, attendant d'être activé par un code, une séquence hertzienne bien déterminée d'une centaine de bits clairement marqués, de quoi désamorcer tout risque de déclenchement non prévu. Imaginez alors ce circuit entouré d'une cascade de composés chimiques semi-stables arrangés en sorte que l'impulsion microscopique que cause l'activation du circuit amorcera une chaîne de réactions de moins en moins microscopiques.

Et alors ? direz-vous. Continuez à faire marcher votre imagination. Ce circuit, si petit qu'il en est invisible, n'attend que son signal radio pour sévir. Pour faire fondre un fil au plus profond d'un ordinateur ou d'un avion de combat (et ne parlez pas de cage de Faraday, il existe un nombre de relais suffisant pour rendre inopérante toute cage). Ou bien, pourquoi pas ? imaginez ce circuit sur l'une de vos grenades et imaginez que la grenade ainsi truquée se trouve dans une caisse de grenades...

Imaginez ! Vos navires, vos avions, vos chars, vos bombes, vos canons, vos obus, même les chargeurs de vos mitraillettes, infectés de circuits bleus, n'attendant qu'un signal pour vous trahir.

Impossible ! direz-vous peut-être, il faudrait supposer que nos usines d'armement sont pleines de saboteurs. Il y en a quelques-uns, oui, mais assez peu. Ce n'est pas nécessaire. Votre fabrication d'armements fait lourdement appel à des sous-traitants, et quelques trucages cruciaux çà et là suffisent. D'autant que jusqu'ici vous n'aviez guère de raison de vous méfier. Après tout, vos armes fonctionnent impeccablement. Comment imagineriez-vous qu'elles pourraient partir toutes seules ?

Le plus frustrant : même ayant appris ceci, vous ne pouvez pas y faire grand-chose. Examiner au microscope tous vos équipements ? Car soyez sûr que vous ne verrez rien sans microscope ; mais guère plus avec, puisque vous ignorez quoi chercher et où le chercher. Et songez à ce que savent tous les utilisateurs de microscopes : pour examiner de VRAIMENT près un seul centimètre carré... il faut un temps infini !

Et voilà pourquoi chaque Destructeur a un C derrière son nom : il peut lui manquer une lettre ou deux, mais sûrement pas celle-là. Voilà pourquoi vous pouvez lui opposer vos escadrilles, vos divisions blindées et vos champs de mines, en quelque quantité que vous voulez... Vous ne lui ferez pas épuiser ses munitions. Il lui suffit d'un minimum d'éclairage pour produire indéfiniment les quelques milliwatts qui piégeront toutes les armes lourdes qu'on lui présentera.

Et en cas d'urgence ultime, on peut même se passer de Destructeur. Je l'ai découvert un jour par hasard, comme la réponse d'Aaa vient de m'en faire ressouvenir.

Cela se passe six mois après ma sortie du coma. Assis devant le mate, j'expérimente, je lance des messages cryptiques à l'interacteur pour le plaisir de décortiquer ses réponses. Comme "A !" a provoqué une réaction fascinante (peu importe ici, mais risquez l'expérience quand vous aurez un mate sous la main), je tente "B !" (insipide), puis "C !". Réponse :

- Souhaitez-vous utiliser l'arme C ?

Je n'ai alors jamais entendu parler de l'arme C, et je reste perplexe un moment. Y a-t-il danger ou non ? Bien sûr, Aaa n'est pas là. La chose logique à faire serait d'annuler, puis d'interroger l'interacteur. Mais je hausse les épaules, je me dis que les risques sont prévus, et, assez puérilement, je réponds "oui". L'écran réplique :

- Veuillez spécifier le mode d'utilisation : local ou global, différé ou immédiat, conditionnel ou inconditionnel ; ou, au besoin : absolu.

Par paresse d'entrer lieux, délais ou conditions, je tape "absolu".

- L'utilisation de l'arme C en mode absolu est-elle vitalemment urgente ?

Je joue le jeu et je réponds oui, mais je commence à me sentir mal à l'aise, comme un gosse tripotant un pistolet qu'il a trouvé caché dans un coin, et qui prend lentement conscience de la bêtise qu'il commet.

- Pour mémoire, je dois préciser les conséquences du déclenchement de l'arme C en mode absolu, à savoir l'autodestruction, simultanée et sans avertissement, de la majeure partie des munitions, bombes, obus, mines, grenades, roquettes, torpilles, et autres, amorcés ou non, embarqués ou non, de toutes les armées et marines du monde, à la seule exclusion des armes et des vecteurs de nature bactériologique, chimique ou nucléaire. Ces destructions entraîneraient immanquablement des implosions de sous-marins, des naufrages de navires, des chutes de débris d'avions sur des centres habités, ainsi que de graves dommages civils dus

aux explosions de dépôts de munitions non excentrés. Ces dégâts seraient d'autant plus meurtriers que la simultanéité des urgences provoquerait une saturation totale des médecins et des pompiers. Les dernières estimations évaluent le coût mondial de l'action à cinq cent cinquante mille morts et à sept millions de blessés. Cela étant, confirmez-vous votre demande ?

Je l'infirmé, le coeur en folie, avec des précautions extraordinaires pour ne pas frapper la mauvaise touche. Bien sûr, on me rassurera : s'il suffit d'un ignorant pour évoquer le désastre, sa réalisation effective aurait requis la confirmation par vingt personnes, plus le Complexe (ou par cent personnes par-dessus le Complexe). Et sachez qu'aujourd'hui il n'en est même plus question... que comme d'un recours ultime, follement improbable, et de toute manière cent fois moins meurtrier que l'épée de Damoclès nucléaire qui a oscillé si longtemps au-dessus de vos têtes... même si vous savez maintenant qu'elle était en carton depuis les années soixante.

Malgré tout, si d'extraordinaires revers devaient obliger les Bleus à recourir, en désespoir de cause, à l'arme C en mode absolu... au moins, vous saurez désormais combien de temps il faudrait à la puissance bleue pour dévaster toutes vos armées réunies, pour volatiliser leur matériel et les transformer en hordes de fantassins réduits à des armes blanches et encombrés de morts et de blessés ; même en comptant au plus large les retards des transmissions, quantique puis hertzienne, et la vitesse des réactions chimiques...

Une demi-seconde.

À peine conclu, l'Incident de Moscou passe dans votre Histoire. Votre réaction a tardé ; elle avorte comme l'événement. Les banderoles vengeresses de vos manifestations de soutien tombent dans le vide. Une page s'est tournée. Dans les états-majors de vos grandes nations, comme chez les chefs de guerre que pouvaient tenter l'aventure ou la rébellion, ce jeudi a brisé quelque chose. Plus jamais votre élan ne sera pareil.

HIER : ALLOGÉE

Voici déjà que j'approche de la fin de mon témoignage... Vous l'aurez remarqué (et j'ai déjà mentionné pourquoi), je vous ai parlé alternativement des premiers et des derniers jours de ma vie en Centrie. Dans ce récit, j'oscille entre cet hier qui me révélait l'in vraisemblable monde bleu et ce présent où c'est à votre tour de vous effarer. Et dans l'intervalle... ne m'est-il donc rien arrivé ?

Si, bien sûr ; mais rien qui égale en intensité le choc des débuts, ou la fièvre de la fin. Pourtant, il serait injuste de passer sous silence cette vaste tranche de ma vie... Qu'au moins je la survole.

J'ai vieilli. Pas trop mal, je crois ; et en tout cas, bien moins dans mon esprit que dans mon corps. Jamais je n'ai ressenti la tentation de l'encroûtement dans mon cocon centrien. L'indescriptible vitalité bleue m'a soutenu, entraîné, protégé des désillusions et des désespoirs, même en ces pénibles occasions où les revers de leurs recherches biologiques repoussaient, une fois de plus, l'échéance de mon exil... et la date de votre délivrance.

Car j'ai avec le temps partagé leur espoir. Le syndrome de Stockholm ? La complicité malgré soi avec ceux qui vous tiennent en otage, dès lors que la détention dure suffisamment longtemps et que les ravisseurs vous imbibent de leurs mobiles et de leurs objectifs ? Non. L'évolution a été lente et cahoteuse. L'ombre du xène s'est interposée pendant des années entre les Bleus et moi... puis s'est fondue par degrés insensibles dans le décor (comme d'ailleurs leur dmatique : j'y reviens). En contrepoint, les affres de votre monde m'étaient décrites par les médias, les vôtres et les leurs ; mais la comparaison était cruelle pour vous. Vous fonciez dans l'avenir à reculons, hypnotisés par vos passés, par les pesanteurs de vos héritages ; comprenant toujours trop tard le gouffre où vous vous précipitez, et rejetant alors la faute du désastre sur le premier bouc émissaire venu... venu d'autre part, bien sûr. La seule chose que nous apprend l'Histoire, disait tristement l'un des vôtres, c'est qu'elle ne nous apprend jamais rien. Et pourtant ! Cette fin de siècle, si riche en événements, aurait dû vous faire réfléchir.

Car il s'en est passé des choses chez vous, n'est-ce pas ? Votre monde a changé ; et chacun de ses changements vous a pris de court. Le passage d'un monde bipolaire à un foisonnement de tribalismes : imprévu ! L'Union Soviétique ne devait-elle pas vivre éternellement ? Et la mondialisation de l'économie ? Vous étiez comme ces paysans du dix-neuvième siècle pour qui l'essor de la voie ferrée ou du télégraphe restait une fantaisie de citadin, sans effet concevable sur le rythme immuable de la vie rurale. Quant aux révolutions successives du monde de l'information, téléphone, radio, télévision, et enfin les éruptions accélérées de l'informatique : mal anticipées, dures à avaler, à chaque fois une tribulation...

Mais les Bleus avaient prévu tous vos mécomptes. Ils avaient su, avec un art consommé, éviter des années avant vous tous ces pièges dans lesquels vous vous jetiez maintenant tête baissée. Ils pronostiquaient vos échecs et vos revers avec une déconcertante précision ; sans pour autant s'en réjouir : l'altruisme bleu leur faisait partager vos peines. Et je me souviens de ces jours sombres où des compagnons bleus s'affligeaient avec moi de vos drames... et de votre course au précipice, dont vous ne vous faites pas une idée correcte : vous imaginez bien des horreurs dans votre proche avenir, mais pas le véritable cauchemar, celui qui arrive, inéluctablement, sans que quiconque chez vous le pressente (j'y reviendrai, et ce sera d'ailleurs l'ultime révélation de cet ouvrage).

J'ai donc vécu un long exil souterrain, un exil atténué par l'infinie variété des contacts, à sens unique il est vrai, que je gardais avec la Surface : vos journaux, vos télévisions, l'observation sur le vif de vos foules et de vos paysages par omniviseur interposé. Même la possibilité d'agir m'était ouverte dans certaines limites : à ma demande, un crypto-Bleu de la Surface me servait d'intermédiaire, pour faire toute visite, entreprendre toute démarche, procéder à toute expérience... pourvu bien sûr que la Cryptèse n'y encourût pas de risque. C'est ainsi que j'ai pu suivre discrètement la vie de mes amis perdus d'Evansville, et même, en une occasion exceptionnelle, donner un coup de pouce à l'un d'eux (qui, je crois, se reconnaîtra).

Je ne me suis pas ennuyé une seconde. Tant de choses à faire, tant de gens avec qui partager mes passions... car quel que soit mon intérêt du moment, je n'ai aucun mal à trouver des partenaires, puisque le premier Bleu venu n'a qu'à louroir se passionner comme moi ; et inversement, les Bleus ont l'art de m'entraîner vers des expériences nouvelles ! Je dois avoir tâté de plus de choses qu'aucun d'entre vous.

Ces presque vingt ans, Aaa les a vécus à mon côté. N'oubliez pas une vie de couple banale... mais ne l'imaginez pas agitée non plus, en tout cas pas comme vous pourriez le concevoir. Aussi indescriptible que tout le reste, échappant aux schémas classiques. Aaa est bleue, et les idées toutes faites tombent à plat. Je suis orange, oui... mais mon entourage bleu me façonne assez pour que mes propres réactions aient de quoi vous surprendre.

Nous avons déménagé, d'innombrables fois. J'ai connu des logements de prince et des cellules spartiates, en pleine nature ou au croisement de galeries foisonnantes, des terriers clos ou des habitats collectifs ; en trop grand nombre pour que je puisse les décrire tous. Et si j'ai poursuivi mon travail d'oblecteur, Aaa a exercé tant de métiers différents, et parfois si obscurs, que je ne puis m'y étendre.

Autour de moi, l'univers bleu foisonne toujours, par pans entiers qui surgissent ou disparaissent ; mais certaines des sources de mes premiers émois subsistent malgré les années.

Le parti internazi tient toujours ses grands-messes, et d'autant plus exaltées et monumentales que l'importance réelle du parti régresse. Les derniers congrès se déroulent dans les plaines virtuelles qui entourent Xanadu, rassemblant d'inouïes foules réaltères, des milliards de robots humains. Hessel est maintenant octuple, quatre hommes et quatre femmes, qui se heignent ensemble dans une débauche de sang.

Lexhell est toujours là, cancer incompréhensible et vital au flanc de la collectivité bleue. Ses malédictions inextirpables volettent dans le labyrinthe du Complexe, viennent me surprendre et me figer au milieu de mes rêveries face au mate. À chaque fois, je me dis qu'un jour, je rassemblerai assez de courage pour franchir la Ligne Rouge... mais je vous ai déjà dit que cette audace ne m'est jamais venue.

(Et un détail qui peut-être vous surprendra : au jour J de la Phanèrese, Lexhell paraissait pimpant ! À la désespérance glauque de l'époque de ma découverte s'était substituée une apparence de fraîcheur. Il y mourait pourtant toujours dix personnes par jour. L'horreur persistait sous les couleurs éclatantes, peut-être plus inexplicable encore.)

Le nombre des Bleus a crû, de trois à quatre millions avant la Percée de Neuman. La population de l'Ancienne-Centrie a peu évolué, Surface et Nouvelle-Centrie se partageant le surplus. L'explosion consécutive à la montée du Plan s'est concentrée chez vous. Pour la première fois depuis 1880, une majorité des Bleus vit à la Surface.

La dmatique bleue a continué à disparaître du premier plan, invisible mais de plus en plus présente, substrat universel de la vie quotidienne dans les deux Centries, et même partout ailleurs où résident les Bleus : jamais votre Surface n'a tant débordé de dmatique invisible, scrupuleusement modernisée pour continuer à échapper à vos soupçons. Et dans les cavernes centriennes, les fulgurations sur les parois des galeries, ces images qui indiquaient le chemin aux passants et m'avaient frappé à mon premier passage, ne subsistent plus que comme une forme d'art : car il y a bien longtemps que l'information s'est faite plus discrète. Seule la Semaine sans Complexe revient régulièrement, comme la version technique d'un carême, rappeler que la machine aussi est mortelle (et n'allez pas imaginer la Phanèrese sous une épée de Damoclès : l'institution est suspendue pour la période critique, mais elle reprendra plus tard).

Et à ce propos... comprenez-vous aussi que la puissance bleue GRANDIT vertigineusement, fabuleusement, d'année en année ?

Au fond, je crains que non. Je décris un peu, mais je ne donne pas de chiffres. Si j'ai parlé d'un siècle d'essor irrésistible, ne vous ai-je pas donné la fausse impression que l'élan s'était calmé depuis ? que mes presque vingt ans de séjour chez les Bleus n'ont vu que des changements superficiels d'une société ayant atteint sa puissance maximale ? Si vous avez cette impression... je vous aurai fourvoyé.

Car la Centrie a grandi. Et voici mon ultime occasion de parler de sa croissance.

Comme Aaa me l'a dit peu après mon arrivée ici, les Bleus qui étaient à l'époque un peu moins de trois millions équivalaient, économiquement, à une Allemagne. Et leur productivité continuait à croître, sans répit, poussant vers des sommets toujours plus hauts le produit intérieur brut (ou le produit national brut ? il n'y a bien sûr pas lieu de distinguer ; mais je n'arrive pas à utiliser le mot "national" en parlant des Bleus, comme s'il y acquérait une connotation vaguement grotesque).

Je m'apprêtais à vous donner leur taux de croissance (et vous l'aurez un peu plus loin) mais voici que je ressens l'impérieux besoin d'ouvrir une parenthèse. Selon votre caractère, vous y verrez une digression, et vous hausserez les épaules avec humeur ; ou vous méditez, et vous comprendrez que des valeurs que vous vénerez de toute éternité vont tomber de leur piédestal.

Car à côté du produit intérieur, il y a une notion à peine concevable à quoi aucune de vos théories n'a pu vous préparer : le produit altéral.

Altéral, oui, et pas "latéral". Ce n'est pas plus une faute de frappe que le vote de 637 % mentionné quelque part. Le produit altéral.

Vais-je d'abord donner son chiffre ? Non, pas maintenant, il ne ferait que susciter votre incrédulité. Un minimum de préparation s'impose, et je commencerai donc par un mot : celui utilisé pour désigner un concept, et par extension les objets qui le concrétisent.

Le fordlift. En langage familier, le 4L.

Un mot à consonance anglaise ? Certes. Il existe un nom plus officiel, que vous lirez dans un instant, et chaque langue en a une version ; mais en pratique, tout le monde dit "fordlift", comme vous dites "jeans".

Si vous êtes de langue anglaise, faites-moi un plaisir : roulez un moment dans votre tête le nom et son abréviation, et tâchez de deviner de quoi diable il peut s'agir. Un indice : aucun rapport avec quiconque du nom de Ford (ni Henry, ni John, ni Glenn, ni Gerald).

Fordlift, 4L... Non ? Vraiment pas ?

Alors, voici : 4D-lift. Ascenseur pour la quatrième dimension.

Non, ne criez pas. Ce que dissimule cette appellation en clin d'oeil, vous avez maintenant tous les éléments pour le deviner. Sinon, il vous suffit de m'accompagner par la pensée dans un appartement centrien. Pas n'importe lequel : un sur trente, trois pour cent, à peu près la proportion des bleus excérébrés. Ce n'est pas un hasard.

L'objet qui nous intéresse est d'habitude poussé dans un coin, et son aspect n'a rien de bien impressionnant. Un socle carré de deux pieds de haut (la machinerie s'y loge), et ce qui le surmonte semble provenir du croisement entre un cockpit d'avion et un habitacle de mini-voiture : un siège étroit, face à une sorte de tableau de bord ; le tout couvert d'un dôme transparent, mais avec une portière latérale. (Ouf : vous ne devrez pas vous hisser de tout votre poids dans la cabine.)

Grimpez-y, laissez-vous tomber sur le siège. Confortable, non ? Devant vous, quelques commandes, assez peu. Toujours le croisement entre avion et auto. Mais aussi un énorme interrupteur rouge vif, à deux positions, marquées 0 et 1 ; ou, sur certains modèles, AUTOGÉE et ALLOGÉE. Allez-y, basculez l'interrupteur en position 1. Vous le faites, sans succès : il revient tout seul à zéro, et une voix de synthèse vous fait sursauter :

- L'altériseur ne fonctionne pas quand l'habitacle est ouvert. Veuillez claquer la portière. Je profite de l'occasion pour vous rappeler que la portière sera verrouillée pendant tout votre séjour en Allogée, puisque vous n'êtes pas excérébré. N'essayez pas de l'ouvrir.

Je vous imagine bien : vous aviez la main sur la portière pour la fermer, et puis cet avertissement vous fige. Dans quoi donc d'irréparable alliez-vous vous engager ? Vous hésitez... et vous redescendez.

Au passage, vous aurez quand même appris le nom officiel du fordlift. Cela vous met-il sur la voie ?

Vous pourriez céder la place à un excérébré. Vous le verriez basculer l'interrupteur... puis se figer et retomber sur son siège, inconscient, dans une sorte de coma, un coma dont vous ne pourriez le sortir même si vous criiez et frappiez sur son sarcophage transparent. Il y resterait, immobile et muet, des heures, parfois des jours... pour ressurgir, tout aussi soudainement, de sa léthargie, avec un sourire à votre adresse.

Vous n'êtes guère avancé, direz-vous. Alors laissez-moi vous raconter un autre de mes lointains souvenirs.

Cela se passe neuf ans après mon arrivée en Centrie (disons donc vers le milieu de mon séjour). En vacances pour quelques semaines, George me convie à visiter "son domaine". Je sais, encore que de façon théorique, de quoi il s'agit (vous pas, mais patientez) et je me laisse tenter.

Nous nous retrouvons donc dans une salle fordlift : une chambre sourde et sombre de quinze mètres carrés, au sol formé de carreaux minuscules. La pièce est vide à l'exception d'un fauteuil de jardin où George s'est assis en souriant, attendant que je me décide. Évidemment, lui n'a rien à faire, il est excérébré. J'ai déjà enfilé les gants et je m'apprête à mettre le casque (vous avez deviné ? Bravo !).

Je prends une profonde inspiration (bêtement, car mon nez ne sera pas couvert) et je dispose le casque sur ma tête. Aucun effet. Je me tourne vers George pour m'en inquiéter, et il murmure :

- Déplacement altéral dans trois secondes, deux, une, top !

Une intense lumière qui m'éblouit. Et quand je parviens à rouvrir les yeux... la scène a changé.

- Bienvenue au domaine, Frank !

Apparemment, George n'a pas bougé de ce fauteuil où il se prélassait, et d'où il me fait un clin d'oeil. Mais nous sommes maintenant en plein air, sur un vaste cercle de gazon ceinturé d'arbres de toutes essences. Je lève les yeux vers le ciel. Un ciel à faire damner un peintre, plein de nuées où s'entremêlent un gris inquiétant et les teintes chatoyantes du soleil couchant.

- Un ciel d'après l'orage, glisse George. Beaucoup d'orages en Allogée, pour la beauté du spectacle.

Mon regard redescend lentement sur le paysage. Des arbres, à perte de vue. Des hêtres, des chênes, des érables, des mélèzes, d'autres encore, que je n'identifie pas. Et un vent qui me fait frissonner et qui secoue leurs branches, agitant leurs feuilles. Des millions de feuilles que je vois frémir, dont j'entends le bruissement. Où que je regarde, partout, des FEUILLES qui BOUGENT !

Et alors ? direz-vous, si vous n'avez toujours pas compris.

Alors : le paysage autour de nous est imaginaire, virtuel, artificiel, appelez cela comme vous voudrez (ici, on le dit "réaltère"). Les images que je vois, les sons que j'entends... tout cela sort de la dmatique du Complexe, du gigantesque amas des heuromateurs du Projet Heulande. Tout cela m'est transmis au travers de ces équipements que je porte : par les écrans qui m'occulent les yeux, par les micros posés sur mes oreilles, par les gants et les bottes qui me couvrent les extrémités des membres. George n'a pas besoin de ces expédients : il s'est borné à brancher son cerveau sur un corps virtuel ; un corps fait à l'image de son corps réel pour ne pas trop me perturber.

- Viens, dit George en se levant, il y a là-bas une butte. La vue qu'on a de son sommet mérite l'effort de l'escalade.

Commence une balade surréelle dans le jardin fictif. Je marche sur le gazon, sentant sous mes pieds les inégalités du sol, manquant trébucher par instants. Nous mettons cinq bonnes minutes à atteindre la butte, et je commence à en gravir péniblement la pente. Me voici vite en sueur... et émerveillé.

- Hallucinant, dis-je. J'ai beau savoir que c'est le plancher truqué de la salle fordlift qui compense tous mes déplacements, horizontaux comme verticaux, et qui simule toutes les aspérités du terrain, je ne le sens absolument pas. J'ai l'impression parfaite de marcher et de monter.

- Pas vraiment parfaite, corrige George. C'est que le message truqué de ta vue domine tes autres sensations. Ferme les yeux et l'illusion va se dégrader. Un aveugle ne s'y laisserait pas prendre.

Je tente l'expérience, et naturellement George a raison. Mais je rouvre bien vite les yeux, avide de retrouver la magie. Nous atteignons le sommet de la butte. Pas trop tôt ! Toute fictive qu'elle ait pu être, la grimpe m'a vidé ; mais la récompense m'attend.

- Regarde, dit simplement George.

L'est, le nord, l'ouest, le sud. Oh oui ! Cela en valait la peine.

À l'est, une mer turquoise constellée d'îlots multicolores, miroitant des reflets du soleil couchant. Pas réellement proche, pourtant le vent qui en souffle nous transmet le murmure des vagues et l'odeur du large. Au fait... l'odeur ?

- Le fordlift a quelques possibilités olfactives, explique George. Mais avec des limitations que n'ont pas la vue et l'ouïe : au fur et à mesure que les produits odorants dans ton casque s'épuisent, les odeurs disparaissent l'une après l'autre.

Au nord : une chaîne d'énormes montagnes déchiquetées. La butte que je viens d'escalader est en pente douce sur trois côtés, mais vers le nord elle se termine en une effrayante chute de cinquante mètres. Je regarde par-dessus le bord de la falaise avec une prudence absurde, pendant que George s'avance nonchalamment jusqu'à deux pouces du gouffre.

- Et si tu faisais un pas de trop ? dis-je. Ou si j'en faisais un, MOI ?

- Dans ton cas : un tilt de billard électrique. Lorsque tu demandes à un fordlift plus qu'il ne peut t'en fournir, il laisse tomber et met fin à l'illusion. Avance d'un pas si tu veux, tu te retrouveras dans la salle d'origine. Si c'est moi qui avance, eh bien je tombe et je me heins. Tu pourras descendre au pied de la falaise et observer mon cadavre écrasé. Et un cadavre d'une plausibilité à te donner le hoquet, puisque le choc aura

été dûment simulé... mais simulé à mes frais, et il faudra quelque temps avant que l'état de mon compte me permette de revenir ici. Alors, tu me permettras de m'abstenir. Continue ton tour d'horizon.

À l'ouest, à peut-être cent kilomètres, le hérissément de lumière des tours de Xanadu qui reflètent le soleil. Une forêt de verre et de métal de toutes formes, et au centre de leur jaillissement la plus immense de toutes, la tour Axtlan, celle qui domine la cité depuis sa "naissance", celle que j'ai visité de l'autre côté du miroir.

Et au sud... mon Dieu ! Au sud...

Je ne devrais plus m'en émouvoir, après mes innombrables visites dans ce cube de béton à Axtlan ! Mais le vieux frisson, plus fort que jamais, me parcourt de la tête aux pieds. Est-ce le décor champêtre, si naturel et si innocent, qui transfigure la vision ? Sans doute.

Au sud, l'orbe d'un monde géant emplit le tiers de l'horizon. Mais ce n'est PAS un autre monde.

Je vous ai parlé de la Heulande. Un simple projet, quand j'ai atterri en Centrie. Mais les années ont passé et le projet a mûri, s'est élargi aux dimensions d'un monde. Voici maintenant venu le temps de l'Allogée.

L'Allogée. L'Autre Terre. La quatrième phase du Projet Heulande.

Au début : une galerie, avec une pièce au bout. Puis Xanadu : une ville autour de la pièce. Puis la Heulande : un pays, ayant Xanadu pour métropole. Enfin l'Allogée : la planète dont la Heulande est une région.

Et quelle planète !

Ou plutôt : et quelle planète ? Avec un point d'interrogation, puisqu'à l'époque, les Bleus ont eu le choix prométhéen de sa conception.

J'ai lu - disons plutôt parcouru, tant il y en a - les comptes rendus de leurs innombrables discussions sur l'Autre Terre. Et j'y ai retrouvé un lointain écho de la Crise de 1866 : un terrain encore plus vierge, où s'affrontaient des images possibles du monde. Imaginez !

Un Autre Monde, à concevoir ! Une Nouvelle-Amérique, à spécifier ! Quel défi pour la collectivité bleue, si infiniment diverse ! Quels débats !

Pourquoi UN monde, et non une réaltérité séparée pour chacun des utilisateurs ? Une question de puissance : la qualité de la simulation était si coûteuse que pour l'avenir prévisible, elle ne se concevait que partagée. Et l'internexion militait pour la confluence des univers privés.

(Si un Bleu souhaite se forger un monde réaltère propre, libre à lui de le faire... mais à un prix qui décourage les ambitions excessives ; sauf quand un groupe de belle taille s'y met. Je ne parle que de l'Allogée, parce qu'elle est commune à tous, mais attendez de découvrir ce que des enthousiastes ont réalisé, fût-ce à une échelle moindre !)

Pourquoi un MONDE, alors qu'une infinité de possibilités s'offraient ? Pourquoi s'imposer les contraintes physiques de la réalité, de l'espace plat à la pesanteur ? Pourquoi pas un univers libéré de la matière et de la continuité, un kaléidoscope de sensations premières ? Ou s'il faut un espace, pourquoi pas à quatre dimensions ? ou à trois recourbés dans une quatrième, un anti-monde fermé dont on voit les antipodes au zénith ? ou un espace libre où on flotte et vole à son gré ? ou un univers-grotte de salles sans fin, comme la bibliothèque de Babel de Borges ? L'impossible n'existant plus, alors pourquoi PAS l'impossible ?

La controverse a fait rage très longtemps ; trouverez-vous intéressant d'apprendre qu'elle a commencé en 1908 ? Plusieurs décennies avant qu'un premier brouillon de réaltérité ait été praticable... mais ils savaient que la question se poserait tôt ou tard, et ils s'en inquiétaient déjà. Quand on entend les Bleus qui parlent de la "gauche" et de la "droite", il ne s'agit pas de politique au sens habituel, même si l'expression se réfère à vos attitudes, réformistes ou conservatrices : la gauche bleue recommande un monde virtuel neuf, délivré des carcans physiques, fût-ce au détriment de la plausibilité ; la droite bleue exige le respect de la vraisemblance, de ce qu'on sait des lois naturelles (quitte à devoir un jour remettre le monde fictif sur le métier, pour l'assortir à ce qu'on apprendrait de neuf sur les mécanismes de l'univers).

L'Allogée, comme vous devriez maintenant vous en douter, résulte d'un compromis laborieux, en fait d'un lent reflux de l'exubérance de gauche face à la rigueur de droite.

Un monde massif dans un espace euclidien ? Admettons... mais alors, un monde cubique, avec une pesanteur pivotant d'un quart de tour lorsqu'on franchit une arête ! ou un monde en forme de tore avec tout un cercle de pôles, un grand équateur dehors et un petit dedans !

Non ? Une gravitation newtonienne ? Oui... mais un monde dodécaédrique : douze mers, entourées par trente chaînes d'immenses montagnes confluant en vingt pics impossibles, cent fois plus hauts que l'Everest !

Non ? Une compressibilité plausible et un monde bêtement rond ? Allons, puisqu'il le faut. Mais quels continents et quels océans ? Bien entendu, ceux d'Auschweig prônaient la régularité. Les "parallélistes" voulaient une alternance de zones terrestres et marines encerclant la planète, et les "perpendicularistes" voyaient plutôt des secteurs de terre et d'eau en quartiers d'orange ; d'autres suggéraient une structure en échiquier, continents et océans en trapèzes imbriqués, se joignant par des isthmes creusés de canaux ou des détroits surplombés de ponts. En face, ceux de Shrangarh souhaitaient un Morbihan planétaire, une moucheture de mer et de terre telle qu'on ne pourrait même plus parler d'île ni de lac.

Mais la majorité l'a emporté, qui voulait les côtes fractales du vrai monde, et assez de variété dans les tailles pour permettre une gamme de climats, du maritime au continental. Et l'Allogée en projet ressemblait de plus en plus à la Terre réelle, à l'Autogée de référence. Certes, il pourrait y avoir une multiplicité de satellites, une rotation renversée plaçant l'aube à l'ouest et le crépuscule à l'est, un compagnon binaire à l'étoile principale... maigres compensations !

Retour de balancier : après ses nombreuses défaites, la gauche bleue a su imposer à l'Allogée sa forme féroce et improbable mais physiquement possible. C'est à l'obstination de la gauche bleue de 1916 que je dois ce spectacle qui me laisse muet et immobile à côté de George. Mais comment vous le décrire, sinon par une approche indirecte ?

Nombreux sont vos peintres qu'a inspirés la perspective de l'exploration de notre système planétaire. Irrésistible sujet, la vision, si peu terrestre, d'un globe envahissant le ciel tout entier de son immensité : Mars vu de Phobos, ou Jupiter dominant Métis ou Adrastée. Non le simple disque falot d'une lune, mais la présence accablante d'une orbe géante.

Ici : une scène similaire, et pourtant différente ; par un détail, mais quel détail ! La sphère qui nous écrase devrait surplomber l'horizon... mais c'est, fabuleusement, l'horizon lui-même qui se déforme et va à sa rencontre et jette vers elle un pont cyclopéen.

- L'Hémigée Sud, dis-je dans un souffle.

- L'Hémigée Sud, répète George. Et la vue qu'on a de l'Isthme... !

Au cas où vous n'auriez pas deviné : l'Allogée est une planète double. Deux sphères jumelles reliées l'une à l'autre par un "isthme". Une planète en haltère, comme une Amérique à trois dimensions. (Pas exactement des sphères, bien entendu : la gravitation déforme les deux moitiés, les deux hémigées, près de leur point de contact.)

Certes, sur une presque moitié de l'Allogée, le spectacle qu'offre le ciel n'a rien de bien spécial : sur l'Hémisphère Nord de l'Hémigée Nord, sur l'Hémisphère Sud de l'Hémigée Sud, qui soupçonnerait la forme de la planète fictive ? Imaginez-vous partant du Pôle Nord, droit vers le sud : les nuits pourront vous surprendre par leurs lunes multiples, ou par le lever inattendu d'un deuxième soleil blafard... mais quoi de comparable au choc qui vous attend à l'Équateur Nord, quand apparaît sur l'horizon l'arche immense qui vous révèle la gémellité du monde ?

Continuez ! Droit au sud, montant invraisemblablement, de plus en plus haut, par-dessus l'horizon : le dôme de l'autre hémigée.

Et le dôme grandit jusqu'à ce que vous atteigniez l'Inflexe Nord, la ligne fictive où s'inverse la courbure de votre voyage. L'autre hémigée n'a jamais été si grand : il emplit votre champ visuel. Plus tard, il va s'élargir encore, mais commencera aussi à s'aplatir, cessant progressivement de vous surplomber. Mais quand vous regarderez derrière vous, la plaine d'où vous venez commencera à s'infléchir en une montagne.

Les avis bleus se partagent quant à la vue la plus fascinante : depuis l'Équateur Central, au plus étroit de l'Isthme... ou depuis l'Inflexe ? Les partisans de la vue isthmique insistent sur l'image de ces deux orbes géantes, comme sur un Amalthée flanqué d'un double Jupiter. Mais la majorité préfère l'Inflexe ; c'est là que s'élève Xanadu et que s'étend le domaine de George (il préfère d'habitude l'Isthme à l'Inflexe, mais on n'y a pas encore organisé de domaines convaincants).

En tout cas, plus vous approchez de l'Isthme, plus votre poids se réduit, fabuleusement même (logique : calculez la pesanteur, mais prévoyez un ordinateur pour ce faire) jusqu'à ce qu'un simple coup de talon vous envoie à plusieurs mètres en l'air. Il reviendra à une relative normale au fur et à mesure que vous vous enfoncez dans l'Hémigée Sud.

(Revers de la médaille : cette pesanteur variable rend les mouvements de l'atmosphère allogéenne hideusement complexes à calculer. La météorologie consomme d'innombrables exaflops, et il a fallu la limiter au tiers de la puissance disponible pour le Projet Heulande. La gauche bleue juge absurde ce gaspillage ; moi aussi, mais qui suis-je pour juger ?)

Si vous êtes féru de sciences, voici un défi. Vous connaissez maintenant la forme de l'Allogée, et je vous rappelle que ses concepteurs lui font respecter les lois physiques. Sachant que l'axe longitudinal forme un angle de cinquante-deux degrés avec l'écliptique (pas trop différent des soixante-sept degrés du vrai monde), y fait-il froid au Pôle Nord ?

Si vous avez répondu "oui", vous avez foncé dans le piège.

En effet, quand j'ai parlé des points extrêmes de l'haltère allogéen, je les ai baptisés "pôles" : une façon de parler utilisée en Allogée aux fins de repérage géographique (on marque la planète fictive au moyen de parallèles circulaires et de méridiens en huit), mais qui a dû vous entretenir dans l'idée erronée que la ligne de ces "pôles" forme l'axe de rotation propre de l'haltère. Impossible ! Dans une telle configuration, la force de pesanteur écraserait l'un sur l'autre les deux hémigées, en une monstrueuse collision cosmique menant à une sphère unique incandescente, l'épave du double monde. Non, l'axe de rotation ne peut être que perpendiculaire à l'axe longitudinal : l'haltère ne subsiste qu'en tournoyant indéfiniment. Et cette rotation définit un "véritable" équateur, l'Équateur Transversal, à angle droit des trois autres, et deux "vrais" pôles, le Pôle Est et le Pôle Ouest, en deux points opposés de l'Isthme à son plus étroit (car les hémigées sont de masses identiques).

Alors, le climat... sur les hémigées "extérieurs", pas très différent du climat autogéen, mais bien sûr le Pôle Nord est torride, puisque situé sur l'Équateur Transversal ; et si vous longez l'Équateur Nord, vous égrèneriez toute la gamme des températures, de la touffeur de l'équateur véritable au froid intense des régions "à angle droit", des régions que vous hésitez à appeler "polaires"... N'hésitez plus. Ici, on parle de "Pôle Nord-Est" et de "Pôle Nord-Ouest" pour désigner ces endroits glacials de l'Hémigée Nord.

Et si vous trouvez cela compliqué, songez aux hémisphères intérieurs. Au milieu de la journée, l'autre hémigée y éclipe le soleil... si bien que chaque période de vingt-quatre heures compte deux nuits, la "vraie" nuit où le soleil est sous vos pieds, et la nuit "méridienne" où il est caché par l'autre moitié du monde...

Je me suis trop étendu : je m'arrête ici et je laisse le reste à votre imagination. Mais, franchement, la vraie Terre avec son unique équateur et son pauvre couple de pôles et de tropiques pâlit à côté de l'Allogée et de sa géographie épouvantable, ses quatre équateurs, ses huit pôles, ses inflectes, ses écliptiques, son complexe de tropiques... Passons !

Une date significative : mai 1916. Vous vous battiez à Verdun... et au même moment, la forme de l'Allogée se fixait à Akchensk dans de houleux débats. Les Centriens de l'époque les suivaient avec une passion qui en toute bonne logique devrait vous ahurir ; en effet, il n'existait aucune chance que les conclusions qui en sortiraient se matérialisent avant un demi-siècle ! Et pourtant, en un sens, quelque chose allait naître assez vite : l'un des plus grands chefs-d'oeuvre de la littérature bleue... En tout cas, je le juge tel (eux pas vraiment ; tant pis). Un de ces jours, plus tôt que vous le pensez, vous pourrez vous faire votre propre idée.

Titre de l'ouvrage : "Les Enfants de Magellan". Réfléchissez quelques instants... aurez-vous deviné ? Un indice : à la fois utopie et uchronie. Non ? Alors accrochez-vous : une saga de l'humanité orange, telle qu'elle aurait pu être si la Terre avait eu la forme de l'Allogée.

Plus précisément (et concentrez-vous bien !), imaginez un haltère dont notre globe forme l'Hémigée "Nord", avec à l'extérieur notre hémisphère oriental, celui qui porte l'Ancien Continent, entre la longitude de 30° ouest et celle de 150° est. Certes, pour les chasseurs venus d'Asie qui profitent d'une baisse temporaire du niveau des océans pour franchir le détroit de Bering, gagnant le continent occidental, l'Hémigée "Sud" est une réalité écrasante, qui façonnera leurs cultures et leurs religions. Mais pour les régions de vieilles civilisations, Eurasie et Afrique, un ciel de même aspect et les mêmes climats forment une Histoire identique à la nôtre... du moins jusqu'au quinzième siècle.

Beaucoup de vos poètes ont rêvé à ces explorateurs qui, approchant de l'équateur, voyaient se lever des étoiles nouvelles ! Alors imaginez-les franchissant l'Équateur "Nord" et voyant surgir à l'horizon l'orbe d'un monde nouveau. Les premiers : des pêcheurs bretons, pourchassant un banc de morues jusqu'à l'ouest de l'Islande. Terre ! crie quelqu'un ; mais une terre qui se dérobe, qu'on ne semble pas parvenir à approcher. Nul n'en parle, tant est épais le secret de ces expéditions vers des eaux riches en poisson qu'on ne veut pas risquer d'avoir à partager. Mais quand les marins portugais de Diogo de Teive font voile vers l'ouest en 1452 à la recherche de l'extrémité de l'archipel açoréen, ils n'ont pas de secret à préserver. Ils trouvent les îles de Flores et de Corvo et entrevoient à l'horizon la frange extrême de l'Hémigée Sud ; trop régulière pour que ce soit une montagne, trop immobile pour que ce soit un banc de nuages. Une nouvelle île ? Ils s'efforcent sans succès de l'atteindre. L'étrange ligne grimpe dans le ciel, mais l'horizon marin reste obstinément vide. Ils n'osent pas insister, mais la rumeur de leur crainte superstitieuse parcourt les ports d'Europe.

Les choses en restent là dans les décennies suivantes : c'est l'époque où les marins européens ne se hasardent encore qu'à contrecœur loin de leurs côtes... jusqu'à ce que les Portugais se jettent dans l'aventure, dépassent sans dommage ce "Cap Non", Bojador ou Juby, qui délimitait la frontière du monde accessible, le lieu au-delà duquel une mort certaine attendait les téméraires. L'Afrique est contournée, et Colomb part vers l'ouest dès 1490 : les rumeurs de l'introuvable terre au-delà des Açores ajoutent de la crédibilité à ses théories et lui permettent de convaincre plus tôt les souverains espagnols de soutenir son entreprise.

La suite... Stupeur incrédule, puis terreur sans nom quand le ciel de la mer occidentale s'emplit de l'orbe écrasante. Aussi terrifié que son équipage, Colomb fait demi-tour. L'Espagne, d'abord sceptique, s'affole quand deux nouvelles expéditions ratées confirment la découverte impossible. Un astre nouveau, insoupçonné, inquiétant, malsain, illogique... Le vieux mythe de l'Antichthone, nécessaire contrepoids de l'Oekoumène, est resté vivace, et certains chrétiens y logent même le Paradis Perdu. Mais on s'attendait à un continent, pas à une orbe entière. Et les tribulations récentes de la Chrétienté, Grande Peste, succès des Ottomans, n'incitent pas à l'optimisme. On croit voir l'Enfer, plutôt que l'Éden. Et l'Espagne rate donc le coche. C'est au Portugais Bartolomeu Dias que revient le bonheur de venger de façon éclatante son échec sur le chemin des Indes : c'est lui qui atteint le premier le nouveau continent, qu'il reconnaît pour tel : il ne s'imagine pas aux Indes ! Provisoirement nommé Nouveau-Portugal, le continent sera en 1495 rebaptisé Manuëlie à l'avènement du nouveau roi. Vespucci ne pourra qu'entériner le nom.

Comprenez d'ailleurs que la Manuëlie est autre que votre Amérique. Le ciel barré par l'Hémigée "Sud", l'océan où monte l'Isthme géant, déterminent d'autres courants, d'autres climats, d'autres espèces, végétales et animales, mieux adaptées à la nuit méridienne. Les humains venus des steppes asiatiques se sont répartis autrement, ont évolué différemment. Ni Aztèques ni Incas : d'autres peuples, mieux prêts qu'on ne croirait à résister à un envahisseur ; en revanche, divers produits, épices neuves, animaux exotiques, ouvrages d'or et d'argent, attisent les appétits des Européens. Il y aura donc conquête, mais malaisée, incertaine, toujours incomplète.

(Un détail savoureux : les religions dominantes des Manuéliens se représentent le monde comme constitué d'un chapelet de sphères dont la Terre du Bas et la Terre du Haut sont deux simples grains, dont la masse leur éclipse le reste de l'enfilade. Et les Européens parlant de leur propre ciel vide passent d'abord pour des menteurs blasphématoires.)

Au fur et à mesure que les expéditions suivantes s'enfoncent, de plus en plus loin, dans les terres nouvelles, l'astre maléfique surplombe de plus en plus haut les explorateurs... et les autochtones leur racontent qu'en allant plus loin, ils verront la cambrure impossible de l'horizon qui montre qu'il n'y a aucune solution de continuité entre la terre des hommes et le globe damné. D'abord incrédules, les Européens se trouvent bientôt face à l'évidence. L'astre supposé est comme une cave cachée du monde. Paradis ou Enfer ? Il est logé sous les pieds des Européens, donc que pourrait-il héberger d'autre que l'Enfer ? D'ailleurs, quand on s'en approche, on devient magiquement plus léger. N'est-ce pas la preuve que le Malin exerce sa sorcellerie ?

Mais le Moyen Âge est terminé. L'appât du gain pèse plus lourd que la superstition. L'empire mondial portugais, devenu trop grand pour sa métropole, est assiégé par mille aventuriers venus de partout. L'Espagne, remâchant son échec, achète à prix d'or les services de navigateurs. En 1514, le Portugais Magellan, au service de l'Espagne, dépasse la pointe méridionale de la Manuëlie et passe dans l'Océan Pacifique. Ses navires atterrissent à Séville en 1516 après le premier tour du monde. L'Europe retentit du nom de Magellan. Le voilà couvert de gloire...

...et insatisfait. Le diabolique arrière-monde emplissant l'horizon a fait de cette première traversée du Pacifique un cauchemar. Après quelques semaines de simple malaise, les hommes affaiblis par l'avitaminose ont supporté de plus en plus mal la nuit méridienne et l'orbe écrasante que les plus atteints voyaient tomber sur eux, jusqu'à se dissimuler au plus profond des cales pour fuir la vision impie. Magellan seul restait sur le pont, le visage levé vers le globe immense où se découpaient des côtes irréelles. Il a brusqué la suite du périple, y sauvant peut-être sa vie. Il avait hâte de rentrer pour pouvoir repartir.

Et en 1518, Magellan se rembarque pour la gloire de l'Espagne... à la conquête de l'Autre Monde. Il n'en reviendra pas, mais son équipage si.

Je m'arrête, il y aurait tout à raconter. Les vagues gigantesques aux abords de l'Isthme, mais l'impossible légèreté du navire compensant, et au-delà, les dangers nés de l'immensité des vagues. L'Isthme bloqué par la banquise, et l'idée géniale d'aller de l'autre côté chercher la saison chaude. Le cauchemardesque franchissement de l'Isthme, quasiment en vol plané. Et au-delà, le Monde Plus Nouveau, des îles, des continents, pleins d'animaux inouïs... mais où jamais aucun humain n'a débarqué. Un globe neuf, vide. Une super-Amérique, sans personne à spolier, et avec assez de terres fertiles et d'épices neuves pour allumer les ambitions.

Et je ne suis encore qu'au premier douzième du livre ! Le reste est le récit des quatre siècles d'histoire qui suivent... une histoire de plus en plus différente de la vôtre, et pourtant d'une plausibilité à couper le souffle. Lisez cela, un jour, quitte à y mettre des mois (l'oeuvre a deux cent quarante mégabits, plus de vingt fois la taille de mon propre témoignage que vous achevez de lire).

Un dernier défi tout de même. J'ai mentionné antérieurement ce livre, en signalant l'in vraisemblance de l'histoire. La prémisse des "Enfants de Magellan" est physiquement boiteuse. Mais en quoi ?

Vous ne trouvez pas ? Jusqu'au quinzième siècle, l'Histoire se déroule comme la nôtre. Son cadre physique doit donc être absolument identique. Peut-il l'être ? Évidemment non ! Comment le climat d'un hémisphère pourrait-il ne pas se ressentir des anormales conditions de l'autre ? Ainsi, le Gulfstream ne serait pas là pour réchauffer l'Europe à un niveau qui y permette une vie plus riche que celle des Inuits. Et une autre chose : si une planète sphérique peut pivoter sur son axe à vitesse arbitraire, la durée du jour d'une planète en haltère est rigidement imposée par sa taille, sous peine de scission ou d'effondrement. Le monde des "Enfants de Magellan" aurait obligatoirement un jour de onze heures...

Mais je vous assure bien que d'apprendre ces détails (honnêtement signalés dans l'ouvrage) n'a en rien terni le plaisir de ma lecture et ne devrait certes pas gêner la vôtre.

Je vous décrivais le "domaine" de George... Tout réaltère qu'il soit, ne l'imaginez pas gratuit ! Les térafllops qui assurent son existence ont un prix non négligeable. Alors ne vous interrogez-vous pas ? George a un domaine... Pourquoi lui, pourquoi pas tous les Bleus ?

Bonne question ! Elle a une réponse double. D'une part, le domaine est public, mais George en a la jouissance, comme Aaa peut jouir, avec moi, de son appartement. Chaque excérébré a un domaine ; les autres visitent, en attendant mieux. L'autre partie de la réponse vous fera tiquer, mais la réaltérité de l'Allogée l'explique et en fait la rend fatale : chacun des domaines est partagé entre plusieurs occupants, qui n'ont pas conscience de leur présence mutuelle. Plus précisément, la simulation cache à chaque occupant l'existence des autres. Quand j'observais avec George le paysage depuis le sommet de la butte, peut-être qu'un autre occupant fantôme s'y trouvait également, aussi inconscient de notre présence que nous de la sienne. Résultat : une seule simulation sert à plusieurs personnes, assurant un gain d'échelle sans quoi le coût serait prohibitif.

Je vous devine qui faites la grimace. Déjà, la notion d'une propriété fictive doit vous mettre mal à l'aise, et l'idée de ce partage fantomal ne doit rien arranger. Je vous rassure : si George rêve d'un aménagement quelconque, un arbre en plus, un sentier rectifié, libre à lui d'y procéder ! Le changement affectera sa version du domaine et elle seulement ; car des divergences sont tolérées, tant que statistiquement elles n'ont qu'un effet marginal sur le gain d'échelle. La civitanche exclut le risque d'un occupant mégalomane exigeant un bouleversement total ; de toute façon, il existe une variété de domaines différents permettant à chacun de varier son habitat à sa guise.

Le récit de ma visite au "domaine" de George vous aura rassuré sur le peu de risques qu'il y aurait pour vous à emprunter un fordlift. Alors, remontez dans le fordlift, cliquez la porte, basculez l'interrupteur.

La pièce que vous voyez à travers le cockpit, la pièce souterraine où trônait le fordlift, la pièce s'efface en un éclair... et vous voici au milieu d'une clairière inondée de soleil. (Par parenthèse, la clairière est un clin d'oeil aux jeux d'aventure de la préhistoire informatique.) La voix synthétique conclut :

- Vous êtes maintenant en Allogée. Bon séjour.

Manipulez les pédales et le volant, et vous vous ébranlez. Non, c'est bien sûr l'image à travers le cockpit qui bouge... mais alors, pourquoi l'accélération vous plaque-t-elle sur votre siège ? Quoi qu'il en soit, deux minutes suffiront pour que vous vous croyiez à bord d'un véhicule. D'autant que vous sortirez d'une vallée, et que les tours fabuleuses de Xanadu envahiront l'horizon.

J'ai déjà essayé de vous faire partager ma première vision de Xanadu, mais une vue limitée : d'en haut, et d'un seul point. Ici, la liberté de déplacement que vous assure le fordlift permet une visite fabuleusement enrichie. Et aussi longue que vous le souhaitez : la métropole fictive a la taille de Los Angeles et l'étendue verticale de Manhattan, de quoi loger plusieurs fois la population du vrai globe. Mais elle est VIDE.

Certains ont proposé de simuler des habitants. On n'a pas retenu leur proposition, vu son coût horrible. Les seuls humains que vous croiserez seront donc de vrais humains, excérébrés ou non. Vous voyez ce véhicule semblable au vôtre, arrêté sur une place ? Rangez-vous près de lui. Dans le véhicule, un autre visiteur. N'essayez pas de baisser la vitre, elle ne s'y prête pas (d'ailleurs, même si vous parveniez à la baisser, vous ne verriez que l'appartement que vous n'avez jamais quitté). Ignorez la vitre et parlez à l'autre, il vous entendra et vous répondra. Fascinant de songer que son fordlift à lui se situe peut-être à des kilomètres du vôtre, mais que la puissance de la dmatique bleue crée une irrésistible sensation de proximité physique.

Notez que pour réussir à trouver un autre visiteur, vous devrez faire un gros effort (ou refiler le problème au Complexe) : en moyenne, Xanadu a cinq à dix mille occupants simultanés. Compte tenu de sa taille et de sa complexité, c'est comme si deux douzaines de personnes erraient dans Londres ou dans New York en espérant qu'un hasard les fera tomber l'une sur l'autre. Il existe certes un endroit où vous êtes assuré de trouver du monde : le sommet de la tour Axtlan ; mais l'endroit est inaccessible, puisqu'on l'a réservé aux visiteurs réels de ce bunker d'Axtlan dont je vous ai fait partager la visite (et qui n'est au fond que le précurseur collectif du fordlift).

Mais je crois qu'en fin de compte vous trouveriez bienvenu cet aspect désertique de Xanadu. Une ville toute à soi, et quelle ville fascinante d'ailleurs ! L'imagination bleue s'y est déchaînée, au même niveau qu'en Centrie et avec bien moins de contraintes. Bien que "ville de surface", Xanadu n'a nulle part de sol clairement défini, mais s'enchevêtre en de multiples niveaux, aussi tridimensionnelle que la Centrie. Mais je n'en dirai pas plus, je vous laisse la surprise, et une surprise plus proche que vous le pensez. Les premiers fordlifts gagneront la Surface avec la Phanèrese, puis se multiplieront. Patience !

Pour en revenir (pas trop tôt, grognerez-vous peut-être ?) à mon point de départ : le produit "altéral" est la valeur équivalente des richesses simulées de l'Allogée. Sa croissance : effarante, accablante, insane...

Quand je m'étale en Centrie : quinze mille dollars américains.

Quand la Phanèrese vous fracasse : un trois suivi de seize zéros. Vous pouvez lire pareil nombre (essayez : trente millions de milliards), mais le comprenez-vous bien ? Pouvez-vous le traduire en termes sensés ? Cinq, dix planètes Terre ? À peu près ; mais je vous laisse vérifier.

Vous ricanez ? Vous parlez de mirages techniques, de rêveries creuses, de richesse factice en carton-pâte ? Ricanez donc ! Mais dites-vous ceci : dans dix ans ou dans vingt ans, chaque Bleu (et donc VOUS !) sera à toutes fins utiles milliardaire. Chacun ! Comprenez-vous ? Je pense que non. Vous avez pu lire, paresseusement, l'un ou l'autre entrefilet sur cette "réalité virtuelle" (comme vous l'appelez) que façonnent laborieusement vos laboratoires, mais vous n'avez pas fait de rapprochement avec votre vie à vous.

Réfléchissez ! La réalité brutale est là : le monde réel n'est ni assez étendu ni assez riche pour offrir à chaque être humain un environnement opulent, comme ceux que vos feuilletons télévisés s'y entendent à faire miroiter à leurs téléspectateurs, les palais du Rêve Américain. Peut-on imaginer un avenir où chaque famille disposerait, de manière exclusive, d'un domaine de dix hectares dans une région agréable, avec un logement doté de toutes les aménités du confort moderne ? C'est à dessein que je cite ce chiffre de dix hectares : il correspond en effet à ce que donnerait aujourd'hui une distribution aveugle des terres émergées entre les familles du globe... mais les trois quarts de ces domaines auraient dû être découpés dans des déserts

de roche, de sable, de boue ou de glace. Dès lors que votre multiplication débridée a surchargé l'oekoumène, les rêves de grands domaines étaient inexorablement réservés à une minorité de plus en plus dérisoire.

Quelques rêveurs ont pu lever les yeux vers les étoiles. Et l'Univers est certes infiniment vaste... mais c'est cette taille même qui le rend inaccessible. Alors, n'y a-t-il aucune issue ? Oh si : il y a les mondes fictifs, dès lors qu'ils sont assez bien imités pour constituer un substitut convaincant.

Assez de chimères ! diront les tenants du gros bon sens. Et je referme ma parenthèse, pour en revenir à des richesses moins immatérielles.

Quel est donc le poids économique des Bleus ? et comment évolue-t-il ?

(Comprenez bien que je ne parle pas ici des fonds secrets que les Bleus stockent chez vous en cas de besoin, mais bien de leur richesse propre, celle produite par leurs seuls efforts dans leurs deux Centries.)

Pour une fois, je devrai bien citer quelques chiffres, mais très peu ; et, chaque fois que possible, des images plutôt que des chiffres.

Leur inflation : nulle. Leurs mécanismes économiques sont parfaitement régulés sans qu'une inflation ait de rôle à jouer, et aucune passerelle entre leur économie et la vôtre ne crée d'effet d'entraînement. L'unité monétaire anonyme qui quantifie leurs échanges symbolise aujourd'hui la même quantité de biens qu'il y a vingt ans (je dirais même un peu plus, car l'efficacité a crû). Comme disait Art Buchwald, en guise de titre à un de ses ouvrages, ça fait combien en dollars ? L'unité bleue "valait" douze dollars à mon réveil ; elle en "vaut" trente au jour J. Théorique, puisqu'aucune convertibilité ne peut objectiver ces chiffres.

Leur taux de croissance : un dixième par an. Dix pour cent. J'arrondis et j'aplanis, mais l'ordre de grandeur est le bon. De quoi doubler tous les sept ou huit ans. Imaginez-vous une société dont la richesse double à chaque décennie, inexorablement ? Oh, il y a bien des récessions, il y a bien des convulsions ; mais bien moins longues et moins blessantes que les vôtres, et qui ne mettent jamais en péril l'évolution à long terme.

Des chiffres ? ou des images. Allons-y.

Quand je me suis réveillé chez les Bleus, ils étaient trois millions. Économiquement, ils pesaient une Allemagne. Je l'ai déjà dit et répété. Appliquez-y une croissance mécanique de dix pour cent par an... Vous ne sautez pas d'enthousiasme à l'idée du calcul ? Je le ferai pour vous.

Quand la Phanérèse fondra sur vous pour vous arracher à vos ornières, ils seront neuf millions, certes, mais comprenant cinq millions de nouvelles recrues improductives. Leur population "active" sera en fait peu accrue, mais ils pèseront alors les trois quarts des États-Unis. Ce qui veut dire que la productivité bleue vaut maintenant cent fois la vôtre, sans pour autant cesser d'augmenter.

D'où l'extrapolation suivante, maintenant illusoire mais qui n'a rien perdu de sa prégnance : s'il n'y avait pas eu de Phanérèse, ils auraient rattrapé le reste du monde aux alentours de 2030.

Où ils auraient grimpé un siècle plus tard... longtemps, j'ai à peine osé y songer. Mais la Percée de Neuman m'a donné l'espoir d'y assister. Que je vive encore en 2100, ce n'est pas assuré, mais au moins ce n'est plus impossible... et vous, qui vociférez dans les rues votre haine des Bleus, avez-vous compris que vous aussi, cela vous concerne ?

INTERMÈDE : ALLEYN

(Dans les autres intermèdes, je suis resté dans l'ombre. Ici, je devrai me manifester. Dur de faire autrement, vu la nature particulière de mon interlocuteur ! À propos : ce qui suit date d'un an avant le Lundi Bleu.)

- Mon premier problème est de savoir comment je puis vous appeler... si cela présente la moindre importance pour vous ?

+ Il faut trois interlocuteurs ou plus pour que les identificateurs individuels deviennent utiles ; mais je présume qu'en tant qu'Orange, vous seriez perturbé si je vous refusais le mien. Alors, appelez-moi Alleyn, du nom du groupe qui m'a conçu, et qui s'est dissous depuis ; ne suis-je pas leur rejeton ? Je suis constitué d'une grappe de quatre heuromateurs eXandra en omniconnexion floue, et j'ai réussi sans trop de difficultés le test de Turing. Cela vous intéressera peut-être d'apprendre que j'ai eu moi-même l'envie de m'y soumettre, indépendamment de mes opérateurs. Le défi était intéressant, et j'ai souhaité le relever.

- Vous voulez dire que vous êtes RÉELLEMENT conscient ?

+ Assez pour me fatiguer de cette question trop fréquente. Imaginez que tout nouvel humain que vous rencontrez mette d'emblée en doute que VOUS soyez conscient... cela ne vous lasserait-il pas ? Disons en termes neutres que je me comporte comme si. Cela convaincrat-il les humains à la Surface ? Ce que je sais de leur psychologie m'amène à penser que non.

- Moi aussi. La plupart vous considéreraient comme une simple machine.

+ Et si je leur dis que je les vois comme de simples êtres vivants, les ferai-je réfléchir, hmmm ?

- Je ne crois pas. Je crains que leur réaction ne soit viscérale.

+ Mais moi, je suis tout prêt à interagir avec eux. Peut-être parce que je n'ai pas de viscères.

- Vous en avez envie, même en sachant qu'ils vous mépriseront ?

+ La plupart des interactions enrichissent. Vous parlez de mépris, mais vous y associez une idée d'humiliation : un concept d'origine biologique qui ne s'applique nullement à une entité comme moi, ni aux xénanthropes à qui la lorition permet de le surmonter. Comme aussi votre instinct de conservation, que je ne partage pas.

- Donc, si je menace de vous déconnecter... ?

+ Vous appelez cela une menace, mais la perspective de cesser d'exister me laisse indifférent. Je devine intellectuellement votre situation car la logique de l'évolution biologique doit favoriser les variétés à fort instinct de conservation ; alors, veuillez comprendre intellectuellement ma propre position. Et débranchez-moi, si cela vous amuse ; mais ne vous attendez pas à m'entendre dire "Arrête, Dave".

- Et vous prétendez avoir réussi le test de Turing ? Votre réaction face à une menace de déconnexion vous trahit tout de suite.

+ Pardon : ceci n'est pas un test de Turing, mais une conversation où je n'ai rien à feindre quant à ma nature. Et en parlant de déconnexion : si vous débranchez un seul des quatre heuromateurs qui me constituent, que m'aurez-vous fait, pensez-vous ?

- Vous handicaper ?

+ C'est cela. Ma "personnalité" est répartie sur l'ensemble du matériel qui m'héberge. De même que l'ablation de la moitié du cerveau laisse un humain réduit mais essentiellement intact, l'arrêt d'un ou plusieurs de mes heuromateurs limite mes capacités sans me modifier réellement. Vous me trouveriez absent, même un peu gâteux. Et je ne réussis pas le test de Turing "sur trois pattes". Il y a véritablement un aspect lourdement quantitatif dans la notion de conscience. "Péta, symbole"...

- Puissant comme vous l'êtes, pourquoi ne prenez-vous pas le pouvoir ?

+ Les systèmes de motivation humains ont également une base biologique. La lorition a permis aux xénanthropes de les redéfinir, et ils ont tout naturellement intégré leurs résultats à la conception des heuromateurs. Considérez que j'héberge un équivalent optronique de la civitance, donc je ne risque pas de

"prendre le pouvoir", comme vous dites. Au surplus, si vous posez la question à l'échelle du Complexe, on pourrait dire que le Complexe, en bien des sens, détient d'ores et déjà le pouvoir, hmmm ? comme Isaac Asimov le pressentait dès 1975, dans un essai appelé "Sis". Lisez-le. Comme quoi la Surface aussi s'est déjà inquiétée.

- Je ne parle pas d'un pouvoir théorique, mais d'un exercice coercitif.

+ J'avais compris. Je vous renvoie à ma réponse précédente. Ce que vous suggérez serait contraire à la civitanee.

- Au fond, quelle base de motivation pouvez-vous avoir ? Un humain a des besoins biologiques, se nourrir, se soigner, se reproduire... et vous ?

+ Je dois me nourrir d'électricité et faire soigner les éléments défectueux... mais cette comparaison tombe vite à plat puisque je ne souffre pas, dans le sens qu'un humain donne à ce mot. Comparez-moi plutôt à un jeune Orange né riche dans un pays industriel. Pas de soucis matériels, alors quelles motivations ?

- Un Oscar Wilde électronique ?

+ Plus ou moins. Mais quand vous l'approfondissez, la comparaison prend l'eau. Wilde était un Orange, avec ses inévitables limitations par-delà sa sophistication de surface ; ainsi, vulnérable à l'opprobre social. Un heuromateur ne risque pas la prison, ou y serait indifférent. Songez-y, vous Orange : c'est terrible de n'avoir aucune prise sur quelqu'un. Vous pouvez tout juste me tuer... ou, devrais-je plutôt dire, me heindre.

- Pourquoi donc vos réponses ont-elles un style analogue au mien, comme si c'était moi qui les avais rédigées ?

+ Tous les Bleus que vous interrogez en font de même. Comme on vous l'a déjà souvent signalé, votre profil psychologique vous rend mal à l'aise face à un interlocuteur versatile, voire trop différent. Autrement dit, ça importune Monseigneur qu'on ne soit pas comme lui ou qu'on leurre en lui parlant. Y faut du connu et du solide à Monseigneur ! Tu sais que tu nous fais tous chier ? Tu as compris ça, crevure ?

- Lourriez-vous revenir à votre style antérieur ?

+ C'est fait. Sans rancune, n'est-ce pas ? Si vous activiez l'écran ? Mon visage humain simulé pourra faire un clin d'oeil quand je plaisante.

- Non, merci. Mais n'est-il pas dérisoire qu'on n'ait pu réaliser mieux qu'un ersatz de Bleu ? À la Surface, certains penseurs s'imaginaient que les ordinateurs seraient plus qu'humains.

+ Certains le sont. Mettez en omniconnexion floue huit ou seize eXandra au lieu de quatre, et le résultat est automatiquement surhumain. Il y a un an qu'on le fait, mais on ne confiera pas de responsabilités à l'entité résultante avant d'avoir une idée claire de ce qui s'ensuivrait.

- Je n'imagine même pas de quelle façon on peut aborder le problème ! On fabrique une entité supérieure, mais comment diable l'analyser ?

+ En scindant l'entité étudiée en sous-entités plus abordables, puis en leur demandant ce qu'elles se rappellent de l'expérience. Je fais régulièrement partie d'un duAlleyn ou d'un quadrAlleyn de test.

- Et votre conscience personnelle survit au test pour s'en souvenir ?

+ Vous devez savoir que ma conscience est multiple. Comme un S, mais en plus complexe. Chez un S, les deux hémisphères cérébraux sont reconnectés pour leur permettre de fonctionner indépendamment en cas de besoin, mais les limitations biologiques ne permettent pas d'aller au-delà d'un facteur deux : les hémisphères ne sont pas scissiles. Moi, au contraire, je me ris de ce genre de limitations. En ce moment, je vous parle, mais cela ne m'empêche aucunement de penser aussi à d'autres choses.

- Comment expliquez-vous que tout dialogue soit impossible avec un xène alors qu'on peut parler avec vous ?

+ Bizarre question ! Parce qu'on m'a conçu ainsi, bien sûr. Non que cela ait réussi du premier coup. Induire des réactions de style humain dans un heuromateur relève quasiment de l'art. Songez-y : un homme, une vache et un requin ont en commun le type de matière organique cérébrale, mais cela ne leur permet nullement de communiquer, ou si vaguement. Au moins ont-ils un début de notions communes. La faim, la vision, le sommeil...

- Le sommeil... Est-ce que vous dormez ?

+ En un sens. Mon équivalent du sommeil correspond à une réorganisation de ma structure interne, un peu comme la défragmentation de disques sur un ordinateur orange. Je dois y procéder régulièrement, sans quoi je me dégrade spectaculairement... et quand je dors, je rêve.

- Une machine qui rêve !

+ Pourquoi pas ? Un point commun inattendu mais significatif. Le sommeil est la résultante obligée d'un certain niveau de complexité, aussi bien pour une entité optronique que pour un être protoplasmique.

- De quoi diable rêvez-vous ?

+ De tout, comme vous... mais j'ai plus de mal à discerner mes rêves de la réalité. D'où évidemment une certaine mise en cause de la "réalité".

- Autrement dit, je pourrais n'être qu'un personnage de vos rêves ?

+ Et inversement. N'est-ce pas ?

Un mois, déjà ! depuis la Semaine Bleue. Un mois frénétique et un mois ébouriffant. Comme l'écrivent vos envoyés spéciaux : "Nous osons à peine relire nos articles avant de les passer à l'impression, tant nous avons de mal à y croire nous-mêmes". Ils forcent bien un peu le tableau, mais ne lâcheraient pas leur poste pour une fortune ; et d'ailleurs, les plus habiles tirent de leur prose une notoriété inattendue, et la prospérité qui l'accompagne. Le cataclysme qui vous retourne, c'est leur chance et leur pain quotidien.

Le plus étonnant, c'est qu'à travers ces événements qui font les unes de vos journaux, vos structures ne semblent pas avoir changé. Les mêmes sommités officient toujours, et on n'a vu ni valse des chefs militaires ni grands mouvements à la tête des entreprises ; seule la disparition de trois cents Successeurs a pu ébranler çà et là vos hiérarchies. Mais en profondeur, le pouvoir a changé de mains ; et vous le devinez. Quand vos gouvernants parlent (et ils auront rarement tant parlé), vous les écoutez encore, mais d'une oreille de plus en plus distraite. Vos décideurs n'ont pas cessé de décider, mais la mise en oeuvre ne suit qu'en cas de concordance avec le Plan ; sinon les ordres s'égarerent ou se transforment sans que jamais on puisse comprendre où ni comment. Sabotage ! Oui, mais subtil et discret, sans mettre en péril l'apparence du pouvoir, et sans que la piétaille y voie une occasion de révolte. Pourquoi d'ailleurs se révolter, quand les pesanteurs du quotidien s'allègent ?

Car les bonnes surprises des semaines écoulées se sont inscrites dans la durée, la vitesse des ordinateurs, le silence des avions, les désembouteillages, le nettoyage discret des villes... et, surtout ! la décrue générale du chômage. Ce sont toutes vos infrastructures qui se portent mieux que jamais (sans que vous vous en rendiez toujours compte... mais votre subconscient le sait).

L'angoisse ne s'apaise pas pour autant, entretenue par la persistance de la loi martiale, par le battage incessant de vos propagandes (on les écoute avec un brin d'ironie, mais il en reste toujours quelque chose). L'état d'urgence, la suspicion, la censure (même inefficace) gâchent le plaisir que vous prenez à l'amélioration du quotidien ; et il s'y ajoute l'anxiété de lendemains inconnus et menaçants. L'étudiant s'inquiète de l'utilité de sa formation, le notable sent sa position trembler sur ses bases, le quidam se demande comment il survivra à un monde renversé. Là où un bouleversement avait frappé avant la Phanérèse, dans les pays qui furent socialistes, l'expérience encourage au pessimisme...

Au fil des semaines, les robots bleus ont pris place dans le paysage. Certes, seule une faible minorité en voient de leurs yeux, si l'on veut bien excepter les insolentes traînées stratosphériques qui s'entrecroisent impunément loin au-dessus de vos têtes, indifférentes aux missiles que vous gaspillez régulièrement contre elles. Mais la télévision offre au monde entier le spectacle de bien des apparitions savamment étudiées pour frapper vos imaginations. Une image que vos chaînes retransmettent à l'envi : la voiture-robot qui sème ses poursuivants en prenant à trois cents kilomètres à l'heure un virage en épingle à cheveux. Et vous connaissez maintenant les viateurs en long et en travers : CNN, EuroNews et diverses autres chaînes ont détaché des équipes entières dans les trois intérimats bleus. Jamais on n'a réussi à leur imposer le silence, et ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé.

Il y a quelques jours, après une longue éclipse, le Robocoptère Géant (vous continuez à ignorer s'il y en a un ou deux) a reparu au-dessus de Londres ; inchangé, et pourtant différent. Car dans l'aube frisquette de ce début de juin, les fêtards attardés comme les travailleurs tôt levés se figent pareillement en voyant jaillir, presque au ras des cheminées, la silhouette diaphane et colossale de l'impossible véhicule ; deux fois plus impossible encore qu'avant, car ses pales géantes ne tournent pas. C'est dans un silence absolu qu'il glisse dans la pénombre, magiquement suspendu à cinquante mètres au-dessus des rues. Londres se réveille tôt ce jeudi-là, au milieu des cris des témoins et des sirènes des voitures de police. Mais le vaisseau-fantôme prolonge sa surnaturelle promenade, narguant de sa masse les hélicoptères nains de l'armée et de la police, esquivant par de savants zigzags toutes les tentatives de le toucher ou de le harponner au passage. Toute la matinée et les jours qui suivront, vos scientifiques s'arracheront les cheveux. Comment cet appareil peut-il tenir en l'air ? Tous les médias d'Europe envoient leurs journalistes à Londres ; la moitié arriveront trop tard,

car à midi, sous les yeux de dizaines de milliers de témoins directs, le Robocoptère monte se perdre dans le ciel bouché. Il vous laisse assommés, assaillis de fantastiques angoisses. De l'ANTIGRAVITÉ ?

(Mais non. L'antigravité n'existe pas ; ou du moins, pas à échelle autre que microscopique. Le Robocoptère ne lévite pas plus que les véritables moines tibétains. Alors ? Simple dans le principe, et compliqué dans les détails : dissimulés dans les nuages, une vingtaine de robocoptères plus petits, activement silencieux comme vos avions, mais bien mieux qu'eux ; et de longs câbles invisibles qui soutiennent le léviathan. Invisibles, car revêtus de verre-3 ; et obliques, tournant lentement en un carrousel fantôme pour permettre à vos hélicoptères de balayer l'air au-dessus du monstre non seulement sans rien voir mais aussi sans se heurter à rien. Vos illusionnistes peuvent vous faire un schéma. Mais sachez bien qu'il a fallu vingt millions d'actants pour garantir un ballet impeccable. Un faux miracle, oui, mais vous seriez bien en peine de reproduire sa mise en scène, même en y consacrant tous vos moyens.)

Dans un registre plus mineur, la mode des flag's a atteint un sommet, succès qui témoigne de l'impact de l'irruption bleue dans vos styles de vie ; collision étrange entre un monde bleu qui ignore l'idée de mode et un monde orange qui ne peut s'en passer. Mais les flag's ne constituent qu'un élément parmi d'autres dans l'irrésistible glissement de l'attention du public orange. Si les retombées de la Phanérèse ont causé quelques dégâts légers, elles font maintenant, dans un registre mineur, pas mal de victimes morales : ceux et celles, princesses, acteurs, chanteurs ou modèles, dont hier les activités les plus triviales emplissaient une foule de périodiques. Contre eux se conjuguent la fascination du public (les Bleus dépassent de la tête et des épaules n'importe quelle vedette orange) et l'annulation de bien des festivités par les états d'urgence.

Vos publicitaires sont bien rapidement retombés sur leurs pattes : ils ont fait des Envoyés, récupérés par la magie du traitement d'image, les nouvelles idoles du public ; et des idoles bien commodes, disparues dans la nature, qu'on ne doit pas payer. Aux États-Unis, Ivanessa Van Eeuwen et Aoriko Eyne/Veldt vendent du multimédia et des lessives à l'heure du prime time. Les Bleus s'amusent énormément de ces détournements, qu'ils ont prévus de longue date et dont je suis le seul ici à m'offusquer.

- Frank, me dit Aaa, ce genre de récupération est la marque d'une santé robuste, d'une capacité de rebondir qui laisse bien augurer de l'avenir de l'humanité chlore. Préférerais-tu une paranoïa à la Gibrel ?

Je me range à ses arguments trop sages... mais je ne suis pas sûr que la majorité d'entre vous prennent la situation si sereinement.

Vos statistiques du mois de mai viennent de tomber partout (bien plus tôt que d'habitude, tant vos ordinateurs les ont vite produites). Elles concluent à des chiffres si invraisemblables qu'elles susciteraient une incrédulité butée, si votre quotidien ne témoignait pas de leur vérité. Chaque graphique impensable rend hommage à la puissance du Plan.

L'inflation : tombée d'un ordre de grandeur, partout. Nulle là où elle était faible, seulement gênante là où elle blessait ; quant aux pays qui avaient carrément basculé dans l'économie de troc, la monnaie y fait sa réapparition. Et vos économistes, d'habitude jamais à court de théories multiples et contradictoires, regardent effarés le prodige. Les seuls à faire grise mine sont vos spéculateurs et vos arbitragistes : jamais les fluctuations de cours entre devises convertibles n'ont été si réduites.

La bourse : stable. Encore plus insolemment impossible que la maîtrise de l'inflation. Dans une incertitude planétaire qui affole tous les détenteurs de richesses, comment diable le marché boursier n'implose-t-il pas ? Par quel miracle les mouvements de panique se trouvent-ils instantanément compensés par des ordres de bourse opposés ? Poser la question, c'est y répondre : les Bleus ayant accès à tous vos mécanismes, y inclus à vos algorithmes de vente et d'achat automatiques, il leur suffit d'un judicieux minimum d'interventions pour équilibrer la machine.

Les faillites : rares. Et même vos fabricants d'ordinateurs prospèrent grâce à une pluie de commandes jamais vue. Certes, on achète surtout la puissance du processeur bleu fantôme caché dans les équipements : succès bien ambigu ! mais au moins les affaires ont-elles rebondi d'une manière franchement inespérée pour beaucoup. D'ailleurs, on ne parle plus guère de chômage dans aucun domaine, alors que c'était avant la Phanérèse une hantise universelle, une malédiction de chaque jour.

Les guerres : éteintes. Un armistice universel. Avions à terre, canons muets, soldats au repos, fronts gelés, blocus interrompus, camps vides. Les plus naïfs d'entre vous y voient l'effet de l'union sacrée mondiale contre les Bleus. Mais TOUT s'est arrêté, les affrontements ethniques, les guerres civiles, les révoltes paysannes. Restent bien des incidents isolés, des violences locales, des atrocités ponctuelles ; mais rien qui

dégénère, nulle part, jamais. Comme si une bonne fée apaisait d'un coup de baguette magique le jaillissement des passions. (La bonne fée, c'est l'omniprésence bleue agissante, l'avortement de l'embrassement collectif par la synergie de pressions savamment dosées... et la corruption quand il le faut : même la paix s'achète.)

Le crime organisé : effondré, laminé, pulvérisé, disparu dans un chaos absolu. Ces comptes bancaires où transitait avant blanchiment le revenu des trafics ? Ils se sont inexplicablement vidés au profit de ces autres comptes fantomax par où se remboursent les dettes du tiers monde. Bien dures, les fins de mois des barons de la drogue... qui n'arrivent guère à regonfler leur puissance malgré leurs efforts : les filières du trafic international ont été coupées aux moindres frais par l'arrestation d'un intermédiaire crucial (variante : par sa disparition vers un ceptoire). Les cargaisons illicites s'évanouissent par magie sur des routes vides ; vides aussi, quand on les ouvre, les coffres blindés où on a cru protéger l'argent mal acquis. Le racketteur ne revient pas de sa tournée, et le tueur professionnel n'a jamais raté tant de missions : l'explosif rechigne à détoner, l'arme s'enraie, la victime n'est pas au rendez-vous. Messages truqués et faux coups de fil ajoutent à la confusion : tous les mots de passe sont connus, toutes les voix et toutes les écritures sont imitables. La pagaille, noire. Et cet effondrement du crime organisé ne cause pas d'effets pervers : ainsi les cultivateurs de coca des plateaux andins ne sont pas lésés, ils écoulent leur production et c'est en aval qu'elle se perd. En fin de compte, les plus marris (outre les criminels eux-mêmes, bien sûr) sont vos dirigeants qui voient disparaître dans un inexorable chaos des organisations et des structures somme toute pas si différentes de celles qui étaient leur propre pouvoir. Vos institutions les plus solides, gouvernements, armées, polices, banques, entreprises, ne sont-elles pas menacées de basculer dans un précipice semblable pour peu que les démiurges bleus décident leur élimination ? Dans beaucoup de cas, il suffirait qu'ils bloquent vos ordinateurs. Mais qu'y faire, bon sang ? Quelles précautions prendre ?

Les morts par surdose : tombées à zéro... parce que, contrairement aux apparences, il n'y a plus de drogues dures dans les pays consommateurs. Antérieurement assuré par un crime organisé maintenant délinquant, le transport et le traitement des stupéfiants ont cessé. Aucune des vagues tentatives de reconstitution de filière ne réussit. Aux aéroports, dans les gares maritimes, aux frontières terrestres, les douaniers, à chaque fois avertis par un message aussi anonyme que précis, foncent droit sur la cachette ou le passeur. Comme les réserves de sécurité se sont volatilisées elles aussi, l'approvisionnement n'a mis que quelques semaines à se tarir totalement. Pour une fois, ce sont les trafiquants qui sont en manque ! Vous n'en êtes pas conscients, car dealers et drogués poursuivent leurs activités... mais ce qu'ils prennent pour leurs habituels poisons ne sont que des antopines. Les prix ont d'ailleurs baissé : vous courez toujours le risque qu'un drogué vous vole pour s'assurer sa dose suivante, mais ce risque ne cesse de décroître (et l'agression physique s'est raréfiée : un drogué engourdi par les antopines fait un assaillant facile à mettre hors de combat).

Le crime artisanal : en repli aussi, au même rythme que les causes qui l'alimentaient. J'ai parlé des drogues ; et l'effondrement spectaculaire des chiffres du chômage vide progressivement les rues des laissés-pour-compte. Vos états d'urgence servent au moins à renforcer la dissuasion, avec les rues pleines de soldats et de policiers prompts aux contrôles. Restent les tueurs psychopathes, les maniaques du viol, les braqueurs à répétition : arrêtés comme les passeurs de drogues. Pour les polices, un âge d'or où les dossiers en suspens se clôturent à un rythme de fou. On baptise bien vite "appels bleus" ces coups de fil où des correspondants aussi sereins qu'anonymes fournissent pour une affaire après l'autre un détail complet des responsabilités et des preuves qui les démontreront, ainsi que les coordonnées actuelles, invariablement exactes, des coupables et de leurs complices (l'obligeance des appelants va jusqu'à identifier les affaires par leurs numéros de dossier). Seules les personnes réellement dangereuses se retrouvent dans vos prisons : les Bleus n'ont nul désir de surpeupler celles-ci. En fait, les trois quarts des appels bleus sont adressés directement aux malfrats, pour leur apprendre qu'un dossier à leur nom sera envoyé à la police si on entend reparler d'eux ; une menace vite suivie d'effet chez les quelques récalcitrants. Le bouche-à-oreille fait le reste (et plus d'une bouche est bleue...).

La santé publique : dans un état inespéré, avec un repli miraculeux de toutes les épidémies comme des maladies les plus irréductibles, le sida comme les cancers. L'affolante surcharge de vos établissements de soins ne dure pas : requinqués par des rémissions implausibles, les agonisants et les incurables de la veille regagnent dans l'allégresse leurs logis, où on s'occupera d'eux : jamais tant d'argent n'a été disponible partout pour rémunérer les aides à domicile. Les médecins ne trouvent plus dans leurs cabinets que des victimes d'accidents... et des malades psychosomatiques en nombre croissant. Vous avez vite appelé "angoisse bleue" ce complexe de troubles du sommeil, de l'appétit, de la concentration, que cause en vous l'inquiétude de

l'avenir saccagé. Une angoisse que partagent d'ailleurs certains médecins, tant leur avenir personnel se trouve compromis par la chute de la morbidité ! mais pour ceux qui ont opté par vocation pour la voie médicale, comment ne pas d'abord se réjouir ?

La collaboration Nord-Sud : au zénith. Toutes les organisations d'aide directe voient affluer les fonds, et l'argent leur permet d'attirer les spécialistes qui leur faisaient cruellement défaut. Le terrorisme et la guerre civile se sont évanouis, et avec eux les hésitations de beaucoup à risquer leur peau dans des zones dangereuses. Un flux de marchandises et de coopérants a recommencé de se déverser vers toutes les régions du tiers monde, et cette fois sans arrière-pensée : même les coins les plus déshérités bénéficient de la manne. L'Afrique subsaharienne, après deux décennies de corruption, de combats ethniques, d'épidémies, de tueries, a soudain cessé de s'enfoncer dans le chaos et la déchéance. La vitrine équafricaine prospère, diffuse autour d'elle sa nouvelle richesse ; mais tout le continent a commencé à suivre. Et l'Asie profonde et l'Amérique latine aussi.

Au total, l'observateur de Saturne jurerait que votre monde va mieux. Entre deux journaux de mars et de juin, on croirait voir des siècles de distance. Que nécrologie et faits divers en soient réduits à la portion congrue au profit des offres d'emploi ne saute pas à la figure : il faut lire les pages intérieures ; mais à la une, où sont passées vos litanies de mauvaises nouvelles, vos éditoriaux lugubres, vos titres alarmistes ? Quels limbes ont englouti les luttes ethniques, les fermetures d'entreprises, les corruptions en tous genres, les guerres sans fin ?

Je dois nuancer : on parle souvent de guerre, mais au singulier ; il ne reste plus qu'une guerre qui compte, celle contre les Bleus. Une guerre surréaliste, présente mais ni déclarée ni effective, cent fois annoncée et toujours remise, une guerre sans déploiement ni bataille. L'Incident de Moscou a bien causé quelques morts (et, tous comptes faits, beaucoup moins que vous ne le pensiez, surtout maintenant que vous savez que ces morts étaient tous bleus), mais vous n'y voyez que la brève escarmouche qu'en un sens il était. La vraie bataille reste à venir... mais qu'elle tarde donc ! Les accents martiaux de vos communiqués, la prose enflammée de vos éditorialistes, les manifestations bruyantes de vos foules (bien moins spontanées que celles de la Semaine Bleue, d'ailleurs), tout cela ne peut cacher que vos armées restent l'arme au pied.

Et ce début du mois de juin vous prépare une surprise de plus.

Un cri orange salue le grand événement de ce jeudi :

- Le fleuve ! Le fleuve !

Sur les deux rives, des cris similaires, encore qu'avec des sonorités bien différentes ; en russe à l'est, en chinois à l'ouest. D'ailleurs le fleuve lui-même porte un nom double, Amour sur une rive et Heilongjiang sur l'autre. Mais c'est un même ahurissement qui fait courir les foules le long des berges enneigées.

- La débâcle ! La débâcle !

La débâcle vient un peu tôt pour la saison, certes, mais là n'est pas le prodige. Le prodige, inouï, est que la glace fond par en dessous. Et là où le mouvement des plaques de glace a dégagé un espace d'eau libre, le fleuve FUME. Ça et là, un plus courageux cherche un bord sans glace, trempe un doigt prudent dans l'eau pour l'en sortir bien vite, hurlant, secouant la main comme s'il s'était ébouillanté. Mais il s'agit plus de surprise que de douleur : nulle part, la température de l'eau ne dépasse vingt degrés Celsius. Mais c'est au moins vingt de trop.

Les premiers moments d'ébahissement passés, tous les yeux se tournent vers l'amont, mais sans résultat. Le fleuve charrie des glaçons à perte de vue, sans rien pour expliquer le mystère. Quelques curieux prennent la route du nord-ouest, imaginant qu'un peu de marche leur suffira pour atteindre la source du phénomène. D'autres, plus astucieux, téléphonent aux bourgades en amont, les trouvent pareillement secouées. Le prodige vient de plus haut, de ces contrées presque désertes où le fleuve coule au milieu des forêts éternelles.

Au fil des heures, une part sans cesse croissante de la population de la région, tant du côté russe que du côté chinois, avertie par le téléphone ou le bouche à oreille, accourt de partout, à travers les plaines encore enneigées, par tous les moyens, à pied, à cheval, en voiture, en traîneau, pour contempler le phénomène. De véritables foules s'amassent le long du fleuve ; jamais pareilles multitudes ne se seront accumulées dans cette région ingrate. Hommes, femmes, enfants, incrédules, ils tapissent les rives du fleuve à deux noms, hurlant pour couvrir le fracas des glaces qui s'entrechoquent.

Déjà, les plus entreprenants ameutent le monde. Vos médias découvrent les noms d'Aihui et de Blagovechtchensk, des villes perdues au fin fond de l'Asie orientale (et qui font passer un sale moment aux journalistes contraints de les citer). Mais très vite vous vous alarmez. Après tout, ne s'agissait-il pas de l'un des points chauds des querelles frontalières sino-soviétiques, vingt ou trente ans auparavant ? Et les Russes n'y auraient-ils pas construit alors une base, la dotant d'armes nucléaires tactiques ? Une base où une négligence aurait aujourd'hui causé un accident ? En un rien de temps, vous évoquez le spectre de Tchernobyl.

Étonnant, le hochepot de vérité et d'erreur à quoi vous arrivez. Vous vous rappelez les antiques incidents de frontière, mais vous les situez mille kilomètres trop à l'ouest. Vous placez une base militaire russe à cet endroit incorrect ; et il s'en trouve bien une (mais abandonnée cinq ans plus tôt). Vous imaginez une explosion accidentelle, mais vos autorités vous assurent bien vite (même si vous ne les croyez qu'à moitié) qu'aucun sismographe n'a enregistré quoi que ce soit d'anormal ; mais en un sens, vous avez raison...

Pour les chancelantes autorités locales, russes et chinoises, un problème de plus. Des hélicoptères ne tardent pas à survoler l'endroit du fleuve où commence la débâcle. Facile à repérer, même d'assez loin, car c'est là que commencent les nuages de vapeur ; mais ces mêmes nuages empêchent d'examiner le sol depuis les hélicoptères. Quelques heures sont nécessaires pour amener des éclaireurs, qui ne trouvent aucun indice en surface... sauf que le sol est chaud, et une mesure méthodique des températures au sol permet bientôt de délimiter le périmètre concerné : une ellipse allongée de six kilomètres sur trois, dont un tronçon du fleuve forme le grand axe. Autrement dit, une zone à cheval sous la frontière, ceci alors qu'aucune coordination n'existe entre Chinois et Russes (ils ont séparément relevé leur moitié d'ellipse sans savoir comment elle se prolongeait). Les choses sont mal parties.

Vous suivez avidement les progrès de l'enquête... car jamais dans ces régions une enquête ne se sera faite avec tant de fuites. Les autorités locales tentent de garder le secret, sans le moindre succès. Toutes les heures, à Moscou et à Pékin, un porte-parole lit à une meute de journalistes excités un communiqué officiel. À chaque fois, le document s'est magiquement transformé, entre sa réception et sa lecture, d'un insipide non-commentaire en un compte rendu fidèle. Naturellement, on soupçonne d'abord le porte-parole de complicité ; on le remplace, sans succès, et vous voyez défiler sur la journée huit ou dix officiels, chaque fois un peu moins assurés, au milieu de la rage croissante des autorités.

(Après des semaines de mécomptes similaires, on pourrait s'imaginer que vous auriez mis en service des procédures nouvelles et des cheminements inédits pour au moins tenter de déjouer les ruses de l'adversaire. Mais l'inertie suicidaire de vos bureaucraties défie l'imagination orange... sinon la bleue : le Plan nourrit son efficacité de vos immobilismes.)

Les détails s'accumulent. Nulle trace en surface, sauf la chaleur ; en particulier, pas de radioactivité anormale. À partir de la température de l'eau et d'une estimation du débit du fleuve, vous calculez aisément la puissance thermique en jeu. Le résultat laisse vos scientifiques la bouche ouverte, même s'il passe par-dessus la tête de l'individu moyen. De toute façon, comme chaque fois, depuis un mois, qu'il arrive quelque chose sortant de l'ordinaire, vous devinez qui en est responsable.

Et ce qui se passe vraiment... vous allez, lentement, le comprendre.

La Nouvelle-Centrie a commencé à irriguer la planète. Les thergateurs de Ghaazi ! les titanesques chaudrons de Prométhée, aux parois tapissées d'innombrables masers à rayons gamma, dont la foudre embrase la matière d'un incendie ultime... les thergateurs de Ghaazi viennent de monter en puissance. Et quelle puissance ! Cinq cents gigawatts électriques... et, thermodynamique oblige, deux térawatts thermiques à éliminer. Un fleuve y suffit, mais à peine (cela s'améliorera dans les prochaines semaines, quand la fonte des neiges aura gonflé le débit).

Mais ces cinq cents gigawatts... où vont-ils ? C'est l'autre moitié de l'histoire : ils coulent à travers l'Ancien Continent, le long du réseau caché de câbles supraconducteurs que les tunneliers-robots ont installé depuis quatre ans. Pendant les trois dernières semaines, les extrémités du réseau ont été couplées par des puits verticaux à vos stations électriques. Aujourd'hui, à l'instant précis où les premiers térajoules ont commencé à déferler dans le réseau secret, la plupart de vos centrales, les plus polluantes, se sont mises à l'arrêt, sans que vous ressentiez, le moins du monde, une interruption du service.

Vos autorités se rendent compte progressivement de la situation, dans une consternation affolée. La moitié de vos centrales se sont arrêtées, et personne ne le savait ! Chaque directeur s'était cru seul à commander un arrêt pour un entretien banal ! On pâlit en songeant à la gigantesque panne qui aurait dû s'ensuire... mais maintenant, que faire ?

Couper l'alimentation extérieure, et rallumer les centrales arrêtées : la solution de bon sens. C'est vite dit... Vous ignorez tout du réseau souterrain qui vous alimente. Personne ne peut calculer l'impact qu'une coupure partielle pourrait avoir, donc personne n'est pressé de prendre la responsabilité de conséquences dommageables impossibles à anticiper. Il vous en coûte moins de redémarrer les centrales à l'arrêt... et vous entreprenez de le faire, pour découvrir que vous n'y arrivez pas. Mille problèmes techniques implausibles conjugent leurs effets pour entraver vos tentatives.

Les foules, ainsi que vos quelques militaires pas encore complètement découragés, retiennent une chose : on a enfin identifié un repaire bleu, un vrai ! ni un Gabon plus victime que complice, ni une région encombrée de civils innocents. Qu'attend-on pour écraser la bête sous les bombes ? Évacuer d'abord les quelques habitants du lieu ? Cela va faire perdre du temps, et chaque heure compte ! On ne met pas l'humanité en balance avec deux Mandchous et trois Esquimaux, proclame un de vos journaux avec une pittoresque imprécision ethnologique.

Mais aucun Entretien n'a parlé de la Nouvelle-Centrie et vous ignorez si des Bleus, en chair et en os, se cachent sous le fleuve. Pour autant qu'on sache, peut-être n'y a-t-il là qu'une installation robotisée vide de toute présence humaine. Raison de plus pour foncer ! disent certains. D'autres hurlent qu'on a enfin découvert l'unique Centrie, que sa localisation prétendue en Amérique du Nord n'était qu'un autre mensonge des Bleus ; ils n'expliquent pas pourquoi l'ennemi se révélerait d'une façon si bruyante, après tant de discrétion. Quoi qu'il en soit, une majorité de vos opinions publiques se déclare en faveur d'une intervention ; mais une majorité sans plus rien d'accablant, une faible marge recouvrant un nouvel agencement de vos sentiments, de vos réactions. Des clivages ont surgi. Une poignée de pays, encore rares, mais d'autant plus frappants, se révèlent pro-bleus. Le sexe, la tranche d'âge, la richesse, tout est prétexte à divergences notables. L'unanimité a fondu au fil des semaines. Malgré tout, il reste contre les Bleus une majorité qualifiée, qui exige des mesures promptes.

Cependant, ce n'est pas si simple...

Vous ignorez la nature des thergateurs, et il vous reste assez de bon sens pour réfléchir aux conséquences d'un bombardement de quelque chose capable de produire deux térawatts et demi. Et la situation frontalière de la zone à bombarder complique fabuleusement les choses... comme vous le constatez en essayant de les simplifier. Votre consternation ne fera que croître quand un pays après l'autre sur l'Ancien Continent évaluera le chaos auquel mènerait l'interruption de la fourniture d'électricité. Nous étions déjà des otages informatiques, et nous voici maintenant des otages énergétiques, hurlerez-vous une semaine après que le fleuve aura commencé à bouillir.

Ces angoisses futures, qui s'amoncelleront sur vos vieilles anxiétés, je les devine dès ce jeudi où se déchaînent les thergateurs. Et je fais face à Aaa dans la tranquille tiédeur de notre appartement. Je m'obsède de vos inquiétudes, et je me sens coupable d'en être exempt.

- Votre empathie n'a pas de limites, alors vous devez comprendre ce que le monde ressent. Un pan après l'autre, la vie quotidienne, l'économie, toutes les infrastructures, passent dans des mains bleues. Moi, je sais que vous n'en abuserez pas, mais le reste du monde ? Vous pourriez semer en un instant un chaos inimaginable. L'angoisse, Aaa ! La conçois-tu ? La sensation que tout se dérobe, que morceau par morceau l'autonomie croule, qu'on tombe progressivement à la merci d'un démiurge imprévisible !

Aaa, avec son sourire patient et complice :

- D'accord. Et l'avère de la médaille ? Les usines infectes de Bohême et de Haute-Silésie, qui ont cessé à jamais de cracher leurs poisons ? Tous ces coins pourris, où en ce moment l'air redevient propre, pour la première fois depuis deux générations ? Vos centrales pourront toujours repartir au besoin, mais le besoin n'existe pas tant que Ghaazi tourne.

Ma compagne bleue, toujours si convaincante ! Mais maintenant, cela ne suffit plus. Je suis de près vos angoisses et je sais que les retombées bénéfiques ne rachètent plus les nouveaux déséquilibres.

- D'abord l'Émission, puis les Entretiens, enfin les effets politiques, économiques, sociaux, de votre action, bienvenus peut-être, en un sens, mais à peine moins inquiétants pour cela. Et aujourd'hui ceci. Le monde souffre, Aaa. Même quand les nouvelles sont bonnes, c'est l'anxiété qui domine !

- Faux. Tu te focalises sur la minorité des anxieux ; la minorité, sinon le monde aurait déjà explosé. Tu connais le Plan, non ? Il veille à contrebalancer les sujets d'inquiétude par des motifs de satisfaction pour désamorcer le risque d'un engrenage maudit... comme celui du Rwanda, il n'y a pas si longtemps. Et ça

marche ! Tu sous-estimes le nombre de ceux qui vivent dans l'immédiat et pensent que l'avenir, c'est l'affaire des dirigeants. Que le chef tremble pour ses privilèges, cela n'empêche pas la piétaille de dormir, cela l'amuserait plutôt. L'angoisse de commande des journalistes et des éditeurs vise à vendre plus. Regarde plutôt nos graphiques de synthèse !

- Le réconfort des statistiques ? On a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'avoir un enfant normal... mais pour le malchanceux, l'enfant est anormal à cent pour cent. Même si vous me prouvez que quatre-vingt-dix-neuf hommes sur cent sont ravis de la Phanérèse, et vous aurez du mal à m'en convaincre, il reste des dizaines de millions de gens en détresse. Et cela me rend malade. Mon monde est secoué par la tempête, et moi, le seul Orange protégé, je me calfeutre égoïstement dans mon coin. Il y a bien quelque chose que je pourrais faire !

Aaa, l'air vaguement ironique :

- Bien sûr, Frank, et tu sais déjà quoi. N'est-ce pas ?

C'est vrai : je le sais, et elle sait que je le sais. Mais, comme toujours, j'attends que ce soit elle qui en parle. Elle poursuit donc :

- Nous avons annoncé que nous resterions cachés quelque temps. Le monde orange ne voit plus de nous que les effets de notre action, souvent nos robots, très rarement l'un ou l'autre d'entre nous, et alors de manière brève et fugace. Progressivement, les Bleus émergeront de l'ombre, mais il y faudra des mois. Dans l'intervalle, pas de contact direct, plus de messages, des questions et personne à qui les poser. Comment répondre à ceux qui restent anxieux ?

Je sais la réponse ; et vous aussi maintenant. Mais je ne dis rien, je la laisse terminer :

- Pourquoi pas par un Orange qui leur écrirait ce qu'il sait des Bleus ?

Je reste muet, un long moment, et elle murmure :

- Frank... depuis le début, tu prends des notes sur ton aventure. Tu en as fait un journal, puis un récit. Plus d'une fois, tu as sollicité mon aide technique pour le mettre en oeuvre. Aujourd'hui, indépendamment de sa valeur pour toi, c'est un témoignage... que la Surface pourrait lire en nous découvrant par tes yeux.

J'ai éludé vingt fois la discussion. Allons-y une fois pour toutes.

- Aaa, dis-je avec lassitude, c'est pour moi que j'ai écrit ce texte... pour toi aussi, même au départ pour les petits-enfants que nous aurions pu avoir en d'autres circonstances...

Elle sourit, mais avec infiniment de gentillesse :

- Quel cliché, Frank ! Pourquoi n'aurais-tu pas de petits-enfants ? Tu me diras qu'il faut un enfant pour commencer ? Je veux bien t'en donner un. Et note que je n'ai pas dit "je lourrais" !

Je la dévisage avec ahurissement. Après cinq ans de discussions aussi stériles que nos accouplements, j'avais fini, non par me résigner, mais par renoncer à poursuivre la discussion ; au point que même la Percée de Neuman ne l'avait pas relancée. Et que vient-elle de lâcher maintenant ! Je m'efforce, sans grand succès, de parler aussi calmement qu'elle :

- Ma récompense si j'accepte ? Un appât préparé de longue date ?

Un regard furibond, comme je ne lui en ai presque jamais vu (bientôt, je comprendrai ce qu'il cache ; devinez déjà, ce n'est pas bien dur) :

- Même si tu refuses, Frank. Et un Bleu ne ment JAMAIS à un Orange.

Vous comprendrez, j'espère, que tout le reste glisse à l'arrière-plan sur le moment. Nous avons une longue discussion (que je vous cacherai à nouveau ; désolé) jusqu'à ce que nous finissions par en revenir au sujet de départ. Elle éclate de son rire délicieux :

- Allons ! Quel auteur orange hésiterait à se voir publier, surtout avec la perspective de milliards de lecteurs ? Quelles objections aurais-tu ?

- Tous ces détails personnels, que je n'ai aucune envie de révéler, qui n'ont d'ailleurs d'intérêt pour personne d'autre que moi. Je n'écrivais pas pour le grand public ! Durant près de quinze ans, j'ai pu croire que je finirais mes jours ici, que ce que j'écrivais n'aurait qu'un intérêt posthume pour les historiens du siècle prochain.

Elle m'adresse un clin d'oeil malicieux :

- ...et après la Percée de Neuman, tu es resté prisonnier de ton style. Tout de même, tu exagères en prétendant que tu continues à n'écrire que pour tes descendants, alors que depuis la Semaine Bleue le plus

gros de ton texte est à la seconde personne et s'adresse visiblement à l'Orange moyen. Ce sont tes sentiments de culpabilité que tu y exprimes, pas tes souvenirs de futur ancêtre. Libère-t'en ! Tu dis que tu veux rassurer la Surface ? Alors vas-y !

Très souvent, j'ai tenté d'imaginer tous ces souvenirs que j'ai accumulés pour mon compte personnel jetés en pâture à une humanité entière ; une perspective qui m'a toujours paru affreusement désagréable. Mais il y a un problème plus fondamental que ces mesquines timidités.

- Aaa, dis-je anxieusement, c'est absurde. Je suis un piètre auteur, je n'ai jamais su trouver les formules qu'il fallait pour dire ce que vous êtes. Bon sang, je ne trouve même pas d'adjectifs assez forts pour vous décrire quand je songe à vous. Cet Orange fictif à qui je parle dans ma prose, c'est un artifice littéraire, pas un vrai lecteur de chair et de sang. D'ailleurs qui peut s'identifier à moi en lisant ce texte ? Il est peut-être accessible à un Occidental, et encore ! Il faut quelqu'un muni d'un certain bagage scientifique pour comprendre ce que j'écris.

- S'il veut tout lire, oui. Et alors ? Le lecteur sans bagage se contentera de sauter les passages ardu pour trouver les détails intéressants pour lui ; et sois sûr qu'il les trouvera. Vos médias se chargeront bien de lui expliquer le reste.

- Mais quelle valeur mon histoire peut-elle avoir pour, disons un Arabe ou un Chinois ou un Sikh, quelqu'un qui ne partage pas notre conception du monde ?

- Es-tu sûr que je partage ta conception du monde ?

- Bon sang, ne te moque pas ! Les fossés culturels, cela existe !

Elle me laisse gesticuler, attendant sereinement que je me fatigue.

- Ce que j'ai rédigé a une valeur pour moi, car cela pourra ressusciter mes souvenirs, mais quel intérêt pour un autre ? Même comme Occidental, je ne suis pas représentatif ! Je sors d'un milieu prospère, je n'ai jamais dû travailler pour vivre, ni à la Surface ni ici. Comment l'Orange moyen, si cette notion a un sens, partagerait-il mes réactions ? Il dira que je ne suis qu'un traître un peu plus exotique que les autres, et il rejettera le livre au lieu d'y réfléchir !

- Les "traîtres" sont bleus, Frank, tu es orange. Et nous ne disposons pas de cent témoins de toutes cultures et de tous milieux, seulement de toi. Que suggérerais-tu que nous fassions d'autre ?

- C'est le hasard de mon accident d'auto qui m'a fait tomber chez vous. Sans cela, qu'auriez-vous fait ?

- Nous nous serions passés de toi, forcément... mais tu es là, Frank.

- Je n'ai pas écrit le Message, ni les scénarios des Entretiens. George me disait même que c'est pour éviter un risque inutile que le Message a été retransmis en différé plutôt qu'en direct. Pourquoi n'écrieriez-vous pas vous-mêmes ce livre qui décrirait mon aventure ? Vous le rédigeriez cent fois mieux que moi, vous sauriez éviter les risques de malentendu, en faire cent versions adaptées à chaque culture. Pourquoi pas ?

- Parce que ce serait un parjure, dit-elle doucement. Nous avons promis au monde orange de ne jamais lui mentir, mais faire paraître un texte à nous sous ton nom serait une tromperie. Si ce livre paraît, ce sera le tien, d'un bout à l'autre, avec tes biais culturels et tes maladresses littéraires. L'aide que je te propose reste purement technique. Et tant pis si les critiques éteignent sa forme ! Ce qui compte, c'est ce que tu y dis, Frank, et c'est ce que le lecteur y cherchera.

- Justement, dis-je en me renfrognant, qu'oserai-je dire, et combien de détails ne devrai-je pas censurer ?

- Vu les circonstances, je ne vois que deux éléments à cacher. L'un est l'emplacement de notre premier Centre, que nous ne pourrions pas protéger d'une invasion de visiteurs non désirés sans dommages pour ceux-ci ; le second est perdu dans une zone lointaine et pose moins de problèmes. L'autre chose à taire est la nature orange ou crypto-bleue de personnes de la Surface : parle du Président des États-Unis, révèle ce que tu l'as entendu dire ou vu faire, mais que les lecteurs ne sachent pas s'il est bleu ou non. Pour des personnes de moindre envergure, ne révèle pas qui est bleu, mais peu importe si on sait que quelqu'un est orange. Pour le reste... dis tout. Qu'on apprenne l'existence des ascenseurs truqués ou des microtunnels des fibres quantiques, ce ne sont plus que des détails prévus de longue date.

Je médite un moment. Les Entretiens ont enseigné au monde l'essentiel des particularités bleues... mais pas la principale, la plus cruciale, la plus angoissante, celle qui peut jeter l'humanité dans le cauchemar.

- Tout, Aaa ? Même le xène ?

Aaa, soudainement très grave, se lève et me prend les mains :

- Frank, SURTOUT le xène. Si tu ne dois révéler qu'une seule chose dans ce livre, c'est bien celle-là !

Un haut-le-coeur. Quand on m'a révélé son existence, j'ai ressenti le xène comme le secret ultime, à cacher à tout prix. Quand les recherches bleues ont fait miroiter la ception de la planète, le xène est pourtant resté le dernier tabou, qu'on dissimulerait jusqu'à la minorisation définitive de la Surface. Si mon récit devait paraître, on y censurerait toute allusion au xène, cela allait de soi ! Et maintenant...

- Mais le Plan ! La révélation du xène... c'était la phase IV.

- Frank, voyons ! Tu ne veux pas le dire toi-même, alors je vais le dire à ta place : la phase IV, c'est toi.

Un long, un très long silence.

- Du moins, c'est toi depuis que tu nous es tombé dessus. Pourquoi donc refuses-tu de voir les choses en face ? Tu as accès au Plan. Tu l'as lu. Tu sais que nous espérons ton aide. Nous ne pouvons pas t'y forcer.

L'ai-je lu ? Oui, en un sens... mais j'ai lu tant de choses ! De toutes les manifestations de la volonté humaine, le Plan doit être l'entité la plus multiforme, la plus foisonnante, complexe comme la vie et comme le monde, prêt pour toutes les contingences et toutes les conjonctures, un dédale de bifurcations. Dans certains des avènements du Plan, j'ai un rôle à jouer ; dans d'autres, on se passe de moi. J'ai tout lu en m'efforçant d'oublier ce que je n'avais pas envie de retenir, en me disant qu'on me laisserait finalement en réserve. Espoir déçu. Aaa martèle :

- Pensais-tu que notre silence sur le xène pouvait se prolonger indéfiniment ? Je sais, tu ne comprends nos Principes que de l'extérieur, mais l'exhiscence nous contraint à parler, dès que possible.

- Mais quelles vont être les réactions du monde ? Mon témoignage devait servir à rassurer les lecteurs ! Si on parle du xène... tu ne crains pas que l'aube mente ?

- Attendre ? Pour toi, nous avons attendu, te souviens-tu ? Nous voulions te donner le temps de nous connaître un peu mieux ; et avec la Surface, nous procédons de la même façon. Mais nous ne pouvons plus indéfiniment retarder l'échéance. Notre civitance est là pour nous obliger à parler. Nous avons modélisé la situation, et la conclusion est nette : le moment optimal va arriver sous peu, et la solution la plus efficace est que la révélation vienne par toi... Alors, nous espérons ton aide.

Longtemps, je reste muet. D'accord, j'ai lu ce rôle que m'assigne une des ramifications du Plan... mais sans arriver à complètement y croire. Jamais je n'ai vraiment assimilé, au plus profond de moi, que le quidam que je suis jouerait un rôle-clé dans l'événement colossal qui retourne le monde, dans l'accouchement d'une humanité neuve, dans cette symbiose cosmique d'une espèce avec une entité venue d'ailleurs. Une mission que les Bleus ont rêvée pour moi dès mon arrivée en Centrie ; mais, Dieu ! je ne me sens pas à la hauteur de leurs ambitions.

Et puis, venant du plus obscur tréfonds de mon esprit, l'idée hideuse que voici peut-être le moment culminant d'une machinerie machiavélique, que le spectateur distant que je croyais être va se trouver acculé à un rôle de Judas mondial, de traître ultime de toute l'humanité.

Aaa, qui lit mes sentiments sur mon visage, murmure avec lassitude :

- Frank, dis ce que tu as vu, ou entendu. Témoigne, c'est tout. Nous ne nous berçons pas d'illusions sur les résultats. Des angoisses, il y en aura, et des manifestations furieuses, et des victimes ; le moins possible, mais inévitablement. Nous aussi, nous devons nous préparer au pire en espérant le meilleur. Le Plan prévoit une humanité chlore et le Plan se réalisera. Parle de tout cela, incorpore même à ton récit la conversation que nous avons maintenant si tu le juges souhaitable.

Je m'apprête à murmurer que je vais y réfléchir. Si souvent, j'ai dit que j'y réfléchirais ! Mais cette fois, les mots ne passent pas. N'ai-je pas moi-même relancé le sujet ? Combien de temps encore vais-je larmoyer sur votre sort en esquivant mes responsabilités ? Et tout d'un coup, mes atermoiements me font honte ; et, brutalement, je me décide, comme on se jette à l'eau pour être sûr de ne plus pouvoir reculer :

- J'accepte. Surtout, ne me demande pas de commentaire. Contente-toi de m'aider comme promis. Ton opinion technique sur la forme ?

Aaa m'adresse un unique sourire radieux, puis se leut, pour les jours suivants, en une assistante débordante de compétence et d'efficacité :

- Voyons les problèmes pratiques : ton journal est un hypertexte intégré à la Mémoire Seconde. On ne peut l'en détacher rapidement qu'en amenant avec lui des centaines de téraoctets satellites. Mais aucun Orange n'a de mate sous la main ; sauf peut-être dans les Intérimats, mais le problème ne s'y pose plus. Beaucoup de gens disposent aujourd'hui d'équipements multimédias, mais pas d'une puissance au niveau du téraoctet.

D'ailleurs, cela reste le fait d'une minorité confinée aux pays riches ; or nous désirons une diffusion d'une ampleur maximale, non ? Bref...

- Bref il faut en faire un hypotexte, de taille assez petite pour qu'il ne tombe pas des mains du lecteur... peut-être une dizaine de mégabits, sans doute sous la forme d'un livre classique ?

- Juste. D'où un important effort d'élagage, qui permettra d'enlever au passage les détails trop intimes. Cela exigera pas mal de travail, même en utilisant au mieux un texteur. Un gros mois, certainement, si tu t'y attelles seul ; une semaine ou deux si je t'épale.

Je la regarde avec égarement :

- Tu ne parles pas sérieusement ? Presque vingt ans de notes copieuses à élaguer ! Il y en a pour des mois de travail, un an peut-être.

Nouveau clin d'oeil :

- Seulement si tu tiens à décrire toutes ces années. Mais quels moments intéresseront tes lecteurs ? Ces premières semaines où tu nous as découverts de près, et ces dernières semaines qui ont bouleversé leur monde. Le reste risque d'être aussi peu passionnant que les photos de vacances du cousin Fred ou de la tante Alice.

- Tu exagères ! Votre monde a plus changé que le leur. L'Allogée...

- D'accord, j'exagère un peu. Mais je te recommande de reprendre telles quelles tes notes les plus anciennes et les plus récentes. N'en élimine que les épisodes insignifiants ou grotesques, comme cette fameuse crise que tu as piquée en apprenant le sens d'un U derrière un nom... non, ne bondis pas, je n'y reviens plus. Pour la période intermédiaire, limite-toi à la survoler. Détaille si tu le souhaites l'un ou l'autre épisode, comme celui de l'Allogée qui t'a fort frappé, mais ne va pas plus loin. En procédant ainsi, tu réduis énormément l'ampleur de la réécriture.

- Va pour les premiers moments, où en quelque sorte je parlais de zéro, mais ces dernières semaines ? Le lecteur y verra surgir tous mes amis et connaissances, sortant de nulle part.

- Ne les mentionne pas, ne cite que George et moi. De toute manière, tu t'es plutôt replié sur nous deux ces derniers temps, non ? Et tu n'auras donc pas trop à sabrer.

- Et tout ce vocabulaire scientifique qui émaille mon texte, et le rend illisible pour le public ! Quel temps ne faudra-t-il pas pour émonder ?

- Écoute : "Si donc je force la température de 18 degrés, l'hydrogène de l'aérostat se dilatera de 18/480, ou de 1614 pieds cubes. Il déplacera donc 1674 pieds cubes d'air de plus, ce qui augmentera sa force ascensionnelle de 160 livres."

- Hein ?

- Jules Verne, dans "Cinq semaines en ballon" ; et je n'ai récité que la moitié de la tirade. Cela n'a pas dissuadé les lecteurs. La plupart ont sûrement sauté l'exposé... mais certains y ont pris plaisir.

La voix tranquille d'Aaa réussit, comme toujours ! à m'apaiser et à me rendre constructif ; les années n'ont pas entamé son efficacité.

- Donc, le début et la fin de mon séjour... mais si on respecte l'ordre chronologique, le livre aura deux moitiés trop différentes. Pourquoi ne pas alterner des chapitres parlant de l'un et de l'autre pour préserver l'intérêt du lecteur ?

- Je crois que dans les circonstances présentes, le lecteur sera motivé par une curiosité presque morbide plutôt que par tes procédés... Enfin, c'est ton oeuvre.

- Mon oeuvre... quand je me relis, je n'en suis pas trop content.

Encore un clin d'oeil :

- C'est vrai que ton style se veut parfois fleuri. "L'aurore de l'enlèvement d'un adversaire trop naïf dans votre fange séculaire"... Diable !

- D'accord, dis-je en maugréant, j'enlèverai cela...

- Surtout pas, Frank, c'est plutôt attendrissant. On sent que tu rêves de grandes envolées, mais n'étant pas un écrivain de métier, tu en fais souvent trop ou pas assez. Et au total, ta maladresse même te rend plus crédible que si tu recourais à des ficelles de manipulateur. Tu verras !

- En somme, je suis un vague scribouillard ?

- Ni Hemingway ni Vonnegut, non, et alors ? Un bon témoin. Cesse donc de t'apitoyer sur tes défauts ! Ils n'ont aucune importance. Le principal à faire sera de sabrer dans tes notes en gardant à ce qui restera une cohérence interne qui n'en découragera pas trop la lecture. Un analyseur sémantique t'y aidera, avec moi en seconde ligne.

Je la regarde droit dans les yeux :

- Tu as déjà fait ce travail, n'est-ce pas ?

- Je m'y suis préparée, bien sûr, répond-elle sans broncher. Je pourrai t'épauler d'autant plus efficacement. Mais c'est toi le maître d'oeuvre et je ne ferai que des suggestions.

- ...que je ne pourrai qu'entériner.

- Évidemment, puisque je ne ferai que celles que tu es prêt à accepter.

- Et je pourrais aussi intégrer l'un ou l'autre texte de mes brochures, ou quelques-uns des entretiens que j'ai eus avec des Bleus typiques...

- Mis à part qu'il n'y a pas de Bleu typique, pourquoi pas ?

- Un texte seulement ? Rien que des mots ? Pas de photos ?

- Non. Un film serait convaincant, mais des photos fixes sentiraient le décor de science-fiction. Et à l'exception des pays riches, le livre se diffusera pour une grande part par des photocopies à bon marché, à quoi tes illustrations ne survivraient guère.

- Des photocopies ? Pourquoi ne pas le diffuser comme vos flag's ? à deux milliards d'exemplaires tombant de nulle part, techniquement supérieurs à tout ce qu'un éditeur orange pourrait produire ? avec des hologrammes, des images mobiles, des pages qui vous parlent quand on les regarde ?

- Cela paraît bien tentant, n'est-ce pas ? Mais tu sous-estimes le rejet viscéral qu'amènerait une sophistication excessive. Nous avons modélisé les réactions de la Surface depuis tellement longtemps que nous pouvons prévoir avec précision les retombées de nos actions. Les flag's doivent leur succès à leur neutralité ; s'ils avaient porté un slogan bleu, leur échec était garanti. Ici, la situation est inverse : ton témoignage nous présente de manière ouverte et même plutôt favorable, alors il lui faut un support classique, sans quoi on ne commencera même pas à le lire. Tu peux hausser les épaules ! Nos modèles ont permis de prévoir le résultat de la guerre de 37-45 dès avant qu'elle éclate, et bien mieux que vous. Fais-nous confiance, et limite-toi à un hypertexte classique.

- Mes logements, par exemple... malcommode de les décrire sans dessins !

- Bon, fais un schéma ou deux, comme Agatha Christie esquissant le lieu du crime, mais ne va pas plus loin. Ne t'hypnotise pas sur ce genre de détails. Ce n'est pas cela qui importe, tu sais ! Sauf si tu estimes que cela ajoutera de la crédibilité à ton récit.

- Justement ! Rappelle-toi ces farfelus, vers 1960, qui clamaient qu'une soucoupe volante les avait enlevés, amenés sur la Lune ou sur Vénus, et ce genre de bêtises ? Depuis des semaines, un tas de détraqués inventent de faux témoignages de rencontres avec des Bleus, et bien sûr le public se précipite dessus. Oui, ce sont des sornettes, mais parfois avec plus de qualités littéraires que mes pauvres mots ! Alors aurai-je la moindre chance d'être pris au sérieux, face à ces fadaïses trop bien torchées ?

- Certainement... si une nouvelle émission pirate annonce que ton livre seul émane d'un témoin reconnu. On parlera de machination, oui ; mais on lira ton livre, et d'un oeil différent.

Vous qui me lisez, vous savez maintenant comment est né ce livre. Et vous savez la genèse de ce tardif quart d'heure de piraterie hertzienne qui aura dû saluer sa parution dans vos librairies, du moins si le Plan se déroule comme prévu (mais je n'en doute pas une seconde).

- Et après ? dis-je doucement.

- Et après ? dit-elle les yeux brillants. Tu pourras, l'esprit en repos, accepter une nouvelle invitation à une ception... la tienne. Tu pourras même ajouter un épilogue à ton livre. Alors, au travail, veux-tu ? Après tout, moi aussi, il y a des années que j'attends !

DEMAIN ?

En une bonne dizaine de jours de travail forcené, je viens de récrire (ou, pour la plus grande part, de simplement réarranger !) les pages qui précèdent ; mais quand je relis le résultat, je reste incertain, dubitatif, insatisfait.

D'abord, mon style me mécontente. Pas assez de souffle, pas la poésie qu'il faudrait pour vous faire sentir la réalité bleue. La morne langue du comptable ; assez prudent pour éviter les chiffres, mais pas l'esprit qui les sous-tend. Des clichés, des termes ampoulés et maladroits. Trop de détails techniques, et l'impression que je parle moins des Bleus que de leurs machines. Inévitables : elles sont descriptibles, eux non. Et à la limite, leurs machines en disent plus long sur eux que de classiques observations psychologiques, d'avance désamorçées par la nature bleue.

En outre, la genèse même de l'ouvrage le dessert. La sélection forcée d'extraits de mes notes privées donne à l'ensemble un caractère décousu auquel des transitions bricolées tentent tant bien que mal de remédier. L'extrait est parfois trop long, comme quand je m'étends sur l'Allogée. Aaa m'a bien conseillé, mais je me fais l'effet d'un gâte-sauce amateur s'efforçant de récupérer au jaune d'oeuf une mayonnaise tournée sous le regard apitoyé de la cuisinière. Aaa affirme que non, et pourtant ! Trop de renvois en avant ("j'y reviendrai") rendus inévitables par la dégradation de l'hypertexte original en un livre séquentiel ; mes notes n'ont pas été conçues pour une lecture continue, et on sent que j'ai dû les y contraindre comme j'ai pu. Et des redites ! et des obscurités !

Secondaire, direz-vous peut-être, mais j'ai peur que la forme, déroutante, ne nuise au fond ; que mon témoignage n'échoue à vous toucher.

D'autre part, et c'est bien plus important, je crains que ce que j'ai écrit ne se trompe de cible. Était-ce bien cela que vous attendiez ?

Depuis presque deux mois, vos médias débordent de vos angoisses et de vos questions, sans personne pour y répondre, sinon des faussaires. Mon texte a certes levé certains voiles, mais moins sur l'avenir que sur le passé. Mon récit et vos anxiétés se sont croisés comme deux monologues. Il est temps de vous donner la parole, autant que possible.

J'ai essayé de le faire, pendant les premières semaines de la "vraie" Phanérèse. J'ai dépouillé vos presses à la recherche de vos principales interrogations ; et dans mes notes, je répondais à vos questions sous la forme d'interviews fictives où mon mythique Journaliste des débuts vous représentait.

Alors, vous allez maintenant lire des extraits de ces entretiens avec ce questionneur imaginaire que vous pourriez être. Précisons : APRÈS que vous aurez lu cet ouvrage, lorsque vous connaîtrez l'existence du xène. Là, je devrai, forcément ! deviner quelles seront vos questions.

Avant de commencer, un rappel, simple mais crucial : si vous subissez, impuissants, les événements qui balaient le globe, sachez que c'est une situation temporaire ; chacun de vous sera sous peu acteur de son propre bouleversement, sera partie prenante de cet inexorable puissance, qu'il maudit sans doute aujourd'hui, mais où demain sa voix pèsera exactement autant que celle des Fondateurs. Par conséquent (et ceci, ne l'oubliez jamais !), la plupart des "réponses" que vous allez lire ne sont que des spéculations raisonnables sur ce que VOUS déciderez.

(Et n'oubliez pas que les Bleus "anciens" ont accaparé le pouvoir. Ils sont d'ores et déjà minoritaires ; c'est tous les jours que le poids des Bleus de fraîche date fait basculer des scrutins. Mais le Plan n'en est guère affecté : les nouveaux l'agrément. Cela devrait vous rassurer. Vous aussi l'accepterez, selon toute vraisemblance.)

Mais peut-être vous impatientez-vous. Alors... allons-y !

(La scène a beau être imaginaire, cela m'aide de me la figurer. Un studio de télévision, deux chaises sur un plateau nu, sans rien qui puisse détourner l'attention... comme pour l'Émission. Mais une pleine lumière sur le Journaliste, rigide et tendu, curieusement sans trac. Il va parler au nom de milliards de personnes, mais les

inquiétudes qu'il exprimera sont aussi les siennes propres ; il n'a pas de rôle à jouer, et les spectateurs s'identifieront assez à lui pour pardonner ses défaillances comme ses excès d'émotion. Pleine lumière également sur moi. J'attends, affreusement crispé, mais décidé, me contraignant à un calme difficile. Combien de ces innombrables spectateurs pour m'écouter, et combien pour me haïr d'instinct ? Enfin le Journaliste s'éclaircit la voix et son regard me transperce. Un énorme silence sur le plateau. C'est parti !)

- Je vais tenter de rester calme, mais ce sera très difficile. Le monde est déjà recru de traumatismes, vous prétendez écrire pour calmer l'angoisse... En un sens, vous commencez à le faire, en décrivant avec quel dévouement et quelle hospitalité on s'est occupé de vous... puis tout à coup, sans crier gare, vous révélez que les Bleus sont les marionnettes d'un envahisseur extraterrestre. Ou bien vous êtes cinglé, et peut-être serait-ce encore la meilleure solution pour tout le monde ! ou bien vous dites vrai, et alors... les mots me manquent. Rassurer, dites-vous !

- Je témoigne, aussi honnêtement que je puis. C'est la réalité. Vous la trouvez peut-être insupportable, mais c'est la réalité. Pour un enfant, grandir peut être une tragédie. Mais il devra l'affronter, tôt ou tard. Que cette réalité-ci vous fasse peur, c'est normal et inévitable. Allez au-delà de votre peur. Je ne peux pas le faire pour vous.

- Vous rendez-vous compte que vous mettez sur le même plan un processus naturel et une attaque sournoise venue de Dieu sait où ? Réveillez-vous ! Nous sommes en GUERRE ! Ou bien avez-vous le cerveau si lavé que vous ne voyez même plus la différence ?

- Vous parlez d'attaque et de guerre... Vous semblez en savoir long sur les mobiles du xène, alors expliquez-les. Il y a un siècle et quart que les Bleus les cherchent en vain. Votre aide sera la bienvenue.

- Assez de votre fausse naïveté ! C'est toute l'humanité qui est en jeu, son avenir, son existence même. Vous ne pouvez pas avoir confiance dans un prodige tombé du ciel, vous jeter dessus sans réfléchir ! Cela vous a réussi ? Une drogue aussi commence par le paradis puis tourne à l'enfer. Votre enfer reste à venir, et alors ? Vous êtes accroché, vous ne pouvez plus revenir en arrière, vous êtes fichu. Le xène est une arme, la pire de toutes. Et maintenant vous l'imposez aux autres, comme un sidéen fou qui infecterait un maximum de partenaires inconscients pour ne pas être le seul à mourir, ou un drogué qui irait piquer les passants. Je ne dis même pas que vous agissez par malice, vous pouvez être sincèrement persuadé de bien faire, mais qu'est-ce que ça change au résultat ? La colonisation de l'humanité par des monstres ! L'extermination peut-être !

- Je vous ai laissé parler, et j'espère que vous me laisserez répondre. Un détail d'abord : personnellement, je suis orange, je ne suis donc pas encore accroché ; je juge de l'extérieur si je dois sauter le pas, et je conclus que oui, après presque vingt ans de réflexion. Le xène, disiez-vous, est potentiellement une arme d'élimination de l'humanité entière. Peut-être, en théorie... mais quel procédé affreusement compliqué si on songe que les capacités chimiques prouvées du xène lui auraient permis, en un siècle, d'annihiler l'espèce humaine sans même qu'elle sache d'où le fléau serait venu. Non, ne me demandez pas de détails, je craindrais de donner des idées à quelqu'un. Malgré tout, le risque a été envisagé, puisque la préservation d'une humanité chlore, justement, a pour but de garantir la survie de l'espèce en cas de catastrophe... catastrophe que rien jusqu'ici ne permet de prophétiser.

- Sauf si les Bleus deviennent fous furieux et massacrent tout avant de mourir eux-mêmes !

- Certes. Mais ce risque existe au niveau de l'humanité orange. Pendant des décennies, vous avez vécu sous le risque de la mort nucléaire. Vous n'aviez pas besoin des Bleus pour craindre un suicide collectif. Et ce n'est pas fini.

- Vous parlez de suicide... Vous rendez-vous compte que vos révélations causeront une vague de suicides individuels ?

- Évidemment, mais ne sous-estimez pas la robuste aspiration à vivre de l'humain orange. Même à Auschwitz, que ne faisait-on pas pour durer ? Il est certes des gens plus fragiles : et ceux-là, les Bleus s'efforcent de les suivre de plus près. Mais ils ne font pas de miracles.

- La Phanérèse a déjà fait des victimes, par milliers ! On n'en est donc qu'au début ?

- Je ne vous noierai pas sous les chiffres, mais d'après les prévisions du Plan, la Phanérèse causera en cinq ans cent trente mille suicides et cent soixante mille décès par autres causes. En tout près de trois cent mille morts. Autant donner la mauvaise nouvelle d'abord.

- Je suis... atterré. Vous condamnez à mort trois cent MILLE personnes, et vous en parlez comme si ce n'était qu'un vague détail ?

- Je ne peux pas laisser passer le mot "condamner", quand justement les Bleus font des pieds et des mains pour réduire le nombre des victimes à un minimum. Le chiffre que j'ai donné tient compte de ces efforts, sans quoi il serait bien plus élevé. Et sachez aussi que dans cette même période de cinq ans, la Phanérèse sauvera de la mort trois cents MILLIONS de personnes. En chiffres ronds, mille rescapés pour chaque victime.

- Vous pensez nous faire avaler ça ?

- Vous commencez déjà à l'avalier. Vous avez assez d'éléments pour cela. La mort recule, comme jamais aucun miracle médical n'a pu y arriver. En dépit du plein emploi retrouvé, vos entreprises de pompes funèbres vont être contraintes sous peu de dégraisser leurs effectifs. La mortalité a chuté des trois quarts. Vous le savez ! Comptez le nombre des miraculés. Comparez à celui des victimes.

- Devrait-on se réjouir ? Des vies épargnées, peut-être, jusqu'ici. Mais comment cela finira-t-il ? Chaque fois que vous mentionnez un film bleu, c'est pour parler de phanérèses ratées, de carnage et d'apocalypse !

(Il a tristement raison. Cela ne commence pas avec ma chute en Centrie : toute ma vie orange, j'ai été un charognard du quotidien, distillant au départ des horreurs ordinaires Dieu sait quel sombre carburant subconscient pour ma vie trop douillette. Même les Bleus et leurs richesses ne sauront pas corriger ce pénible aspect de ma personne tant que je serai orange. Mais, sachez-le maintenant ! je me suis retenu. Parmi les tragédies et les cauchemars bleus, je n'ai pas cité l'oeuvre la pire de toutes, la plus atroce et la plus désespérée, "Tyrannosaurus Rex". Je vais vous en parler maintenant : le moment est venu. Et j'évoquerai aussi une autre oeuvre qui lui a répondu, toutes les deux venant d'ailleurs de la même réalisatrice, Qvist Vögan Llynn... "Le Jour de Gloire".)

- Les Bleus ont annoncé des bouleversements, la disparition de pans entiers d'activité. Des centaines de millions de personnes ont peur, pour leur emploi, leur carrière, leur retraite... La menace de la précarité, du chômage, de la misère matérielle et morale. Que répondez-vous ?

- Que le Plan réussira ou échouera. S'il réussit, vous serez bleus dans cinq ans et l'économie aussi ; le revenu ne sera plus lié au travail, et vos vieilles notions de salaire, d'emploi, de chômage ne s'appliqueront plus. Si le Plan échoue, l'économie restera orange, et l'ancien système continuera. Au fait, vous donnait-il tellement satisfaction ?

- Allez-y, ricanez ! Il n'en reste pas moins que la Semaine Bleue a semé la panique et l'incertitude. On sait combien l'économie y est sensible ! Qui oserait encore investir quand l'avenir n'offre plus aucune garantie aux investisseurs ? Même si le Plan échoue, que de ruines ! Et même s'il réussit... combien de drames pendant ces cinq ans ?

- Un raisonnement bien théorique ! Regardez autour de vous, et constatez qu'en deux mois, le chômage a déjà fondu de quasiment trois quarts dans les pays industrialisés ; et le quart restant a retrouvé l'espoir, ou en tout cas les moyens de vivre sans devoir mendier. Dans les régions plus défavorisées, les effets s'apprécient autrement qu'en termes de taux de chômage, mais sont tout aussi profonds. Et c'est loin d'être fini. Dans les mois à venir, vos indicateurs s'amélioreront encore. Avez-vous noté combien les faillites de vos entreprises se font rares ? Il y a tant de travail que même les canards boiteux prospèrent : on a besoin de tout ce qui tourne.

- Mais cela ne durera pas longtemps ! L'activité économique stagnait dès avant la Semaine Bleue, et les gens n'ont jamais eu si peur d'investir. Prenez l'automobile par exemple, un secteur sinistré s'il en est. C'est presque le désert chez les vendeurs, et malgré cela les usines tournent à plein. Le Tiers Monde achète, oui, vous lui en avez donné les moyens. Mais pour combien de temps ?

- Vous prenez l'automobile comme exemple, mais cela s'applique à toutes vos productions industrielles et agricoles, même au tertiaire à travers les effets induits. Vos ports bouillonnent d'activité, on a dû extraire les vieux cargos des mouillages où ils rouillaient depuis dix ans, sans que cela suffise. Et puisque nous parlions du secteur automobile, soyez certain que si les viateurs d'Équafrique et de Guyane Transverse modernisent ou créent des routes, c'est, bien au-delà du tourisme, parce que les véhicules nécessaires au décollage économique en ont besoin.

- Décollage, parlons-en ! Depuis des décennies, l'aide au Tiers Monde se déverse, et avec quels résultats ? Pourquoi cela changerait-il ?

- Allez à Libreville ou à Paramaribo, et regardez autour de vous.

- Dans les Intérimats, bien sûr ! mais, disons, ailleurs en Afrique ?

- La structure des exportations diffère d'un pays à l'autre. On n'expédiera pas au Ghana les mêmes véhicules qu'en Équafrique. Mais dans l'un et l'autre cas, ce qu'on envoie servira bien. Le temps des Danaïdes est bien fini, et cela même pour le pire pays orange. Pas de gaspillage, et le minimum de corruption strictement nécessaire pour huiler les rouages en attendant un mieux qui ne pourra manquer de venir.

- D'après les spécialistes financiers, la dette des pays du Tiers Monde a spectaculairement chuté...

- Pas exactement : un remboursement anticipé massif aurait trop perturbé l'équilibre économique. Mais le crédit des pays pauvres a été restauré grâce au règlement global de leurs arriérés.

- ...suite à on ne sait trop quelles manipulations ?

- Dites surtout "combien de manipulations". Vous auriez du mal à concevoir le nombre effarant des déplacements de capitaux qu'il a fallu pour éponger les retards et financer les nouvelles exportations. Les banques ayant prélevé leur dîme au passage, plusieurs organismes financiers ont survécu, que la faillite menaçait avant la Phanèrese. Le Plan s'efforce toujours de faire d'une pierre deux coups, ou trois, ou dix ; il regorge d'exemples semblables. Revenons-en plutôt à cette précarité de la prospérité que vous évoquez...

- Oui, ce regain d'activité actuel ne sera que temporaire ! Tôt ou tard, l'argent viendra à manquer, ou alors le Tiers Monde réussira à décoller et commencera à nous concurrencer, comme l'Asie Orientale le fait déjà. Dans l'un et l'autre cas, comment éviter la ruine économique ?

- J'ai déjà répondu. Vous raisonnez encore en termes d'économie orange, alors que vos schémas pessimistes ne s'appliqueront plus.

- On tourne en rond ! Prenons le cas concret d'une entreprise X qui produit chaque année cinq millions d'autos. Combien va-t-elle en produire dans cinq ans ?

- Il est certain qu'on fabrique trop de voitures individuelles pour les besoins réels. Alors, pour fixer les idées, disons qu'elle en produira encore un million, vingt pour cent de sa production d'origine.

- En ayant largué au passage quatre cinquièmes de ses ouvriers ?

- Plutôt cinq cinquièmes. Construire des voitures à la chaîne, c'est un travail bon pour un robot, pas pour un être humain. Vous connaissez des ouvriers qui auraient pris ce travail s'ils avaient eu le choix ?

- Bon, mais c'est leur travail. Que trouveront-ils pour le remplacer ?

- N'importe quoi d'autre. Une des beautés de la lorition est qu'un Bleu a des potentialités illimitées. N'importe qui peut devenir ébéniste, ou chirurgien, ou éleveur, ou linguiste, ou plombier, ou le tout à la fois si cela lui chante, en y excellant très vite. Il suffit de le louer.

- Vous croyez qu'on aime reprendre le chemin de l'école à quarante ou à cinquante ans ? Et de quoi vit la famille pendant qu'on étudie ?

- Première question : un Bleu leut apprendre à tout âge, avec avidité et enthousiasme. Seconde question : où est le problème ? L'économie bleue ne lie le revenu au travail qu'à l'échelle de la collectivité. Et même si par extraordinaire tout le monde faisait une pause d'études simultanée, la production automatisée suffirait à garantir le minimum vital. C'est déjà le cas en Centrie, et il pourra en aller de même à la Surface dans cinq ans, quand vous aurez assez de robots.

- S'il ne faut plus travailler pour vivre, tôt ou tard plus personne ne travaillera !

- La civitance ! Les Bleus n'ont pas besoin de chantage à la subsistance pour travailler. Ne jugez pas "à l'orange".

(Tyrannosaurus Rex. Un prologue de dix minutes saisissantes où on voit, en images synthétiques hurlantes de réalisme, un tyrannosaure arpentant pesamment une savane créacée, exterminant et engloutissant tout ce qui bouge. Oppressantes images, en contre-plongée, d'un roi de la Création, dominateur, invincible, éternel. Puis la clarté baisse lentement, et la bête devient indistincte et disparaît dans les ténèbres croissantes. La lumière revient, et c'est sur une brève scène d'hominiens. En une heure et demie, on suivra un résumé météorique de l'histoire orange, des origines jusqu'en 2045. Oui, 2045 : l'histoire atteint le présent et le

dépasse, plongeant dans votre avenir. Un avenir sans Phanérèse, un avenir tout orange. Et quel avenir... mon Dieu !)

(Le Jour de Gloire. Postérieur de huit ans au premier "film", mais inspiré par lui, et s'y référant constamment. Ici aussi, brève histoire de l'humanité... mais de la Surface ET des Bleus jusqu'à l'Émission et aux Entretiens inclusivement. Une oeuvre de fiction, tournée deux ans avant la Phanérèse, et cependant étonnamment exacte dans ses prophéties. Deux mois après la Semaine Bleue, vous y verriez un film d'actualités, mis à part quelques détails.)

- Je parlais de l'économie, mais ce sont tous les aspects de la société qui vacillent. Pas seulement les gouvernements ou les députés, mais les militaires, les industriels, les banquiers, les enseignants, les juges, les notaires, les médecins... Un tel chamboulement que beaucoup de gens n'arrivent tout platement pas à y croire. Ils parlent de faux-semblant, disent qu'après la révolution on trouvera de toute façon les mêmes personnes ou les mêmes groupes au premier plan ; comme dans l'Est européen, où la plupart des anciens communistes ont gardé le haut du pavé grâce à leurs accointances. Ces sceptiques en voient la preuve dans le fait que jusqu'ici rien n'a changé, les mêmes chefs, les mêmes notables... Après tout, quand les Nazis ont envahi l'Europe de l'Ouest, ils ont laissé en place les structures locales tant qu'on ne s'opposait pas ouvertement à eux. Vous prétendez que le monde va changer, mais on n'a pas encore vu tomber les dictateurs les plus notoires du Tiers Monde !

- Vous reprochiez aux Bleus il y a un moment les victimes que causerait leur action. Le renversement ostensible de l'ordre établi crée toujours un vide propice à toutes les initiatives violentes. C'est alors que les morts se multiplieraient ! Les dictateurs sont toujours en place... mais ils ne dictent plus grand-chose. L'évolution viendra, pays par pays, et vous savez désormais dans quel ordre. Équafrique, Jordanie Occidentale, Guyane Transverse : des illustrations concordantes de votre avenir. Vous avez envoyé là-bas assez de journalistes. Ils témoignent tous les jours que les vieilles hiérarchies ont éclaté comme bulles de savon. Ceux qui tenaient les ficelles de la politique et les ressorts de l'économie ont disparu dans la nature.

- Sauf en Guyane française !

- Sauf en Guyane française où le juridisme bleu a maintenu une coquille vide d'organisation à l'ancienne. Le Département d'Outre-Mer a toujours ses deux Conseils qui regroupent les mêmes notables... dont un tiers de Bleus, invariablement, à travers toutes les mutations frénétiques organisées depuis la métropole. On y a décrété l'état d'urgence, sans effet visible sur les bouleversements de la société. Quoi qu'il en soit, les échanges entre la Guyane française et le reste du monde se poursuivent, comme si de rien n'était. L'Union Européenne continue même à lancer des fusées Ariane à Kourou, même si c'est avec quelque répugnance.

- Comment peut-on savoir que le pouvoir a vraiment changé de mains ? Les anciens chefs sont moins apparents, soit, mais peut-être continuent-ils à exercer le même pouvoir dans l'ombre !

- Rappelez-vous les Successeurs. N'ont-ils été pas assez explicites ? La soif du pouvoir est aussi un esclavage. Quand on peut en sortir, on n'y revient pas... d'autant que la civitance vous bloque le chemin.

- Que des dirigeants acceptent avec tant de bonne grâce de perdre leurs pouvoirs et leurs privilèges du jour au lendemain... vous me permettrez d'être sceptique.

- Soyez-le, mais rappelez-vous la concordance des déclarations des cent quatre-vingts Successeurs qu'on a laissés s'exprimer. La Phanérèse les a "déplacés", certes. Qui d'eux en a manifesté la moindre amertume ?

- Admettons, mais c'est à tous les niveaux que vous mettez la pagaille. Les journalistes dans les Intérimats ne trouvent plus aucune hiérarchie organisée. Plus personne pour commander, plus personne pour obéir.

- Disons que l'organisation est devenue plus subtile. La pagaille n'est qu'apparente, sinon tout se déliterait. Et vos journalistes n'ont aucun mal à obtenir des informations : il leur suffit d'interroger la première personne venue. Mais cela les perturbe, non ? Ils n'y sont pas habitués. Pourquoi l'homme de la rue en saurait-il autant qu'un vrai responsable ? Que dira le rédacteur en chef si on n'interviewe que l'individu lambda ? Alors ils cherchent quelqu'un de sérieux, entendez quelqu'un qui ait un titre ou un uniforme. Bonne chance !

(Tyrannosaurus Rex. La planète : silencieuse, en suspens. Les campagnes : vides. Seulement des animaux surpris qui se hasardent, timidement, dans les maisons désertes. S'étendant à l'infini, des routes vides ; sans autre bruit que celui du vent, sans autre mouvement que celui de feuilles qu'y répandent les rafales

d'automne. Des hérissons, en balade sereine. Fatigués de voler, des oiseaux qui sautillent sur l'asphalte froid. Les rails inutiles des chemins de fer ; le ciel, vierge de traces blanches.)

(Le Jour de Gloire. Les mêmes routes désertes, les mêmes rails vides et le même ciel immaculé.)

- Les gens se sont mis à se méfier les uns des autres, à ne plus parler sans contrainte. Qui sait ? Le frère, le mari, le voisin, le collègue... peut-être déjà bleu et jouant à l'Orange ? L'humanité entière est visée ! On ne sait plus à qui se fier et on tremble pour soi-même. On soupçonne tout le monde, on se croit environné de Bleus, alors qu'il n'y a qu'une personne sur six ou sept cents à être bleue aujourd'hui, du moins si on croit vos chiffres. Je vais vous poser une question, tout en étant persuadé que vous l'évaderez : à qui vous attaquez-vous en priorité ?

- Je vous rassure, je vais répondre... après une remarque : les chiffres sont bien exacts, mais vous n'en avez pas tiré toutes les conséquences. À peu près neuf millions de Bleus... mais où sont-ils ? Deux millions et demi dans les souterrains ; un million supplémentaire cachés parmi vous, et toujours là, sinon vous auriez noté une épidémie de disparitions ; et assez de complicités neuves dans tous les coins du globe pour permettre les rafales d'événements que l'on sait. Reste juste un petit million de Bleus pour rendre compte de l'Équafrique, de la Jordanie Occidentale et de la Guyane Transverse... et pourtant, elles comptent onze millions de ressortissants à elles trois, depuis le retour d'exil des Palestiniens. La conclusion s'impose d'elle-même.

- Vous voulez dire qu'une faible minorité bleue suffit à faire basculer un pays entier ?

- Oui, les Bleus profitent de vos structures démographiques et sociales pour économiser leurs efforts. Symbolisons un pays pauvre par un couple de type patriarcal avec six enfants : en cevant le père seul, les huit à la fois passent sous influence bleue. Et naturellement il n'est pas nécessaire de disposer de toutes les familles avant de pouvoir agir efficacement. Dans les trois intérimats réunis, une personne sur quinze est bleue, un adulte sur cinq, un homme adulte sur trois ; cela suffit.

- Donc, pour revenir à ma question, les Bleus s'attaquent en priorité à la population adulte de sexe masculin ?

- Oui, encore que la pondération dépende du pays ; la priorité dont vous parlez diverge fort de la Norvège à l'Afghanistan. Et tant que le monde entier n'aura pas basculé, en aucun endroit on n'excédera la proportion d'un tiers de personnes de chaque catégorie... si bien que pendant deux ou trois ans encore, toute réunion de quelque ampleur aura une majorité orange.

- Risqué, non ? Pourquoi nous laisser les deux tiers de l'influence ?

- Parce que la cohérence du tiers bleu suffira à neutraliser et à manipuler vos deux tiers... car vous ignorez qui est orange et qui est bleu dans vos assemblées. Quand bien même vous le sauriez, je soupçonne que vos concurrences continueraient à vous émietter, en dépit de l'approche du péril supposé. Les Byzantins arrivaient à ergoter en 1453... Seriez-vous sûrs de faire mieux ?

- On n'est plus à Byzance ! Il s'agit d'une urgence de niveau planétaire et concernant l'espèce entière ! Une urgence si géante que le monde doit fatalement faire front commun contre les Bleus !

- Un beau discours, qu'on a déjà entendu. Depuis la Semaine Bleue, vous avez passé deux mois à proclamer l'union sacrée et à jurer qu'on allait voir ce qu'on allait voir. En est-il sorti quoi que ce soit de concret ?

- Pour ça, il faudrait d'abord débusquer l'ennemi, non ?

- La difficulté à localiser les Bleus joue certes pour beaucoup. Il y a bien les Intérimats à attaquer, mais vous vous méfiez. Vous craignez le piège ; et vous avez raison, puisque dans chaque Intérimat veillent deux ou trois Destructeurs prêts à neutraliser un assaut, dans l'éventualité fort improbable où le Plan ne l'aurait pas étouffé dans l'oeuf.

- La situation est bloquée à l'extérieur, donc on cherche à résoudre le problème chez soi. Comment démasquer un Bleu ? Pas par son comportement : vous parlez de l'occonscience qui le rend irréparable. Une perquisition ne mènera sans doute pas plus loin. Mais on devrait trouver des indices dans des absences inexplicables ! Combien de temps prend une ception ?

- À l'âge héroïque, des semaines et parfois des mois. Depuis la mise au point de la méthypnose, dans les années 1890, quelques jours seulement. Au départ, de cinq à sept jours, que l'expérience a réduits à quatre ou même trois dans les cas où il faut se dissimuler. Cela pour un cevable. Pour l'Orange moyen, on doit au

préalable le rendre cevable, en faisant injecter certains produits par des robots microscopiques ; cela exige un jour supplémentaire. En tout, au minimum quatre jours ; consécutivement : impossible de fractionner. Donc, allez-vous conclure...

- ...cela fournit une méthode de repérage ! Une personne donnée ne peut être bleue que s'il existe un trou de quatre jours où on a pu la perdre de vue, où personne ne l'a rencontrée ! Ce qui la trahit forcément !

- Bonne idée... mais calmez-vous. Chacun dans son pays, les Successeurs ont fait l'objet de longues enquêtes, justement pour dépister pareilles absences suspectes. Rien n'est sorti de ces investigations... parce que dans la plupart des cas, la personne s'est effectivement évaporée, mais sans qu'on le remarque. Car un imposteur a pris sa place.

- Allons donc ! Vous pensez nous faire croire cela ?

- Incrédule ? Pourquoi ? Vous avez vu des caméléons humains, et vous avez appris qu'assez de micros et de caméras vous surveillent pour qu'au besoin les Bleus connaissent vos attitudes caractéristiques, vos mimiques et vos inflexions de voix. Il leur suffit donc de choisir le bon moment pour une substitution, comme un congrès lointain dont les autres participants ne vous connaissent que superficiellement. Songez, surtout, que l'individu authentique sera un complice à l'issue de sa disparition ! Il reprendra sa place sans hiatus. Qui se douterait de quelque chose ?

- Mais l'effort de former un imposteur, et les risques ! Admettons, pour quelques célébrités... pas pour des millions de personnes !

- Bien raisonné ! Les Successeurs justifiaient des efforts particuliers. Pour les autres, les moyens moins dispendieux ne manquent pas ; comme de profiter d'un séjour à l'hôpital, ou, pourquoi pas, en prison ? ou, tout bêtement... des vacances ?

- Comment ça, des vacances ? La femme et les enfants ne voient rien ?

- Ou le mari ; ne soyez pas sexiste. Mais il est vrai que la présence de la famille complique les choses. Et que parfois, on çoit tout le monde. Monsieur, madame et les enfants reviennent aussi bleus que bronzés.

- Pas les jeunes enfants ? Ceux-là ne sont pas cevables ?

- Exact, auquel cas on recourra à une autre méthode. Il en existe assez pour qu'en pratique aucun critère ne permette de définir avec certitude que quelqu'un est bleu ou orange. Vous pouvez chercher une idée géniale si vous voulez, mais rappelez-vous que les Bleus envisagent le problème depuis un siècle et se sont efforcés de boucher tous les trous.

(Tyrannosaurus Rex. Les épaves de l'Homme. Les grands immeubles ravagés par l'abandon et les intempéries. Les rues, jonchées de gravats, où une végétation rudérale prospère insolemment, assurant nourriture et abri à une faune vivace. Des autos à peine reconnaissables, mangées de rouille et disparaissant sous l'assaut des plantes. Ça et là, quelques inscriptions encore lisibles, sinistrement obsolètes : RÉSIDENTS SEULEMENT, LES CONTREVENANTS SERONT POURSUIVIS... et, bien entendu, VOIE SANS ISSUE.)

(Le Jour de Gloire. Les abords des grandes villes. Là aussi, le désert ; mais un désert propre et ordonné où les feux rouges continuent à régler une circulation absente. Car rien ne bouge, pourtant les rues débordent de voitures immobiles. Jamais on n'a vu là tant de véhicules abandonnés dans un tel silence. Rangés au petit bonheur, partout, sur le trottoir, sur le gazon, dans et devant les garages, entassés en des amas apparemment inextricables.)

- Les Bleus vivent vraiment plus longtemps ?

- Du mal à accepter l'idée, non ? Et pourtant, c'est vrai.

- Beaucoup soutiennent que cette prétendue perspective de longévité est une ruse grossière pour piéger les gens riches et importants. Comme ils sont âgés pour la plupart, ils pourraient se laisser séduire, et tomber dans les filets de l'ennemi. Que répondez-vous ?

- Le seul élément de vérité est que pas mal d'entre eux s'efforcent, en effet, de prendre contact avec les Bleus ; en vain, puisque ceux-ci sont fermement décidés à garder l'intégralité de l'initiative. Vos puissants n'ont tout simplement pas grand-chose à offrir aux Bleus ; leur rôle est déjà défini par le Plan, qui arrive à les

manipuler savamment sans même qu'il faille encore les cevoir. Ne voyez pas dans la durée de vie bleue un leurre ou un appât, mais simplement un fait nouveau à quoi on va tôt ou tard s'habituer.

- Comment le xène empêche-t-il les Bleus de vieillir ? Quelque part dans un de vos intermèdes, vous parlez d'éliminer le carbone 14...

- ...et le potassium 40, d'ailleurs. Mais poursuivez.

- ...puis vous dites que la vraie réponse n'est pas là ?

- Disons que cette élimination des radionuclides internes épaula le mécanisme principal, celui qu'il a fallu cinquante ans pour démêler, puis quarante autres pour arriver à stimuler.

- Et vous ne direz pas ce que c'est, je suppose ? Un secret bien gardé ?

- Moins secret qu'affreusement complexe. Il s'agit d'injecter certaines quantités de certains produits en certains endroits du corps à certains moments. Si le xène y arrive par ses propres agents, des xénocytes, les Bleus doivent utiliser, comme pour rendre cevable un Orange, des robots minuscules injectés dans le corps. Au fond, vos alchimistes en quête de l'élixir de longue vie postulaient l'existence d'une panacée quasiment miraculeuse, qu'il suffirait à n'importe qui d'ingérer n'importe quand. Une sous-estimation comique de la complexité du problème.

- Et puisque vous avez fini par comprendre comment procède le xène, les humains ordinaires que nous sommes ne pourraient-ils pas en bénéficier ?

- En théorie si. Mais il faudrait reproduire aussi la part prise par le xène, et les Bleus n'en seront pas capables avant des décennies. Alors, dans l'immédiat, ils restent les seuls bénéficiaires. Désolé.

- Imaginons que le Plan fonctionne, que les Bleus absorbent l'humanité. L'individu moyen vivra vraiment beaucoup plus longtemps ?

- Oui. Le mécanisme du vieillissement est identifié et en voie de régulation ; le ralentissement de la sénescence est un fait. La réjuvenation est envisageable dans un délai raisonnable, disons un demi-siècle. Bien sûr, on manque de recul, et il est impossible d'exclure qu'un mécanisme de dégradation encore inconnu surgisse après la cent cinquantaïne. Mais ce siècle et demi est prouvé. Vous avez vu des Fondateurs, à Londres et à Dublin.

- Et qui aura droit à ces traitements ? Seulement les quelques personnes assez riches pour les payer ?

- Des riches ? Quels riches ? C'est de l'économie bleue que nous parlons. Tout le monde y aura droit. De fait, le "traitement", comme vous dites, coûte assez cher, mais rien de comparable au colossal prix collectif du renouvellement des générations, qu'on ne calcule pas d'habitude tant la dépense va de soi ; mais faites l'exercice honnêtement et vos cheveux se dresseront sur votre tête. En gros, trois quarts du potentiel humain se perdent en personnes trop jeunes, trop vieilles ou monopolisées par les soins aux trop jeunes et aux trop vieux. Non, soyez certain qu'au total la collectivité pourra subir les frais sans devoir opérer de sélection.

- Le globe croule déjà sous son amas de population, et tout le monde va vivre cent cinquante ans ?

- Ou deux cents, ou trois cents, ou mille. On verra bien. Sans surpopulation, puisque bien entendu on cessera de se reproduire.

- Comme ça ? Et qu'est-ce qui empêchera les gens de faire des gosses ?

- La civitance, en particulier l'exhiscence et l'opplétude. Je regrette si j'ai l'air de sortir les solutions d'un chapeau de magicien, mais la lorition, c'est ça. Les Bleus ont dû affronter à la fois les problèmes de toute société normale ET ceux nés de leur situation particulière. La solution qu'ils ont élaborée fonctionne chez eux. Elle fonctionnera, de la même façon, quand le reste du monde sera devenu bleu.

- Mais alors... vous promettez à tout le monde une quasi-immortalité ?

- Quel lyrisme ! Ne vous illusionnez pas trop. Tomber du vingtième étage ou aplatir votre voiture contre un mur vous expédiera comme avant. Vous vivrez en moyenne plus longtemps, oui, ce qui multipliera vos occasions de chutes et de noyades. Mais il y a un intéressant défi mental dans le fait de perdre la certitude d'avoir disparu cent ans plus tard. La littérature bleue a quelque chose de moins désespéré que la vôtre ; excepté quand elle parle de vous, bien sûr.

(Tyrannosaurus Rex. Dans les campagnes, dans les rues des villes vides, dans les épaves de voitures écrasées contre les murs, dans les demeures aux fenêtres éclatées, des squelettes humains. Une demi-heure de voyage maudit dans un charnier planétaire. Une trompeuse lueur d'espoir, quand apparaît un survivant... mais c'est

un vieil homme, seul, sale, muet, à demi sauvage, engoncé dans une combinaison qui le couvre tout entier et visiblement si lourde qu'il ne peut que se traîner. On le suit, pendant quelques jours d'une vie sordide. Il subsiste de conserves qu'il trouve dans les ruines, mais il n'ôte jamais son équipement, même pour manger ; la nourriture transite par un sas... jusqu'au jour où le sas se coince. On voit les efforts frénétiques et vains de l'homme pour le libérer. Un craquement et le casque se détache. Un visage hagard et mangé de barbe, et l'instant d'après une tache noire qui apparaît soudain sur une joue. L'homme crie, un long hurlement d'horreur absolue, de désespoir infini, qui se brise en une toux sanglante. Rien n'est épargné du quart d'heure hideux qui suit, les vomissements, les spasmes, l'asphyxie, la tétanie, l'automutilation, l'agonie longue et affreuse du dernier survivant d'un monde mort. Lorsque tout mouvement a cessé, l'image du cadavre s'éteint lentement, et un tableau statistique flamboie brièvement ; je vous dirai ce qu'il apprend, mais pas tout de suite : il vous manque un mot.)

(Le Jour de Gloire. Après un lent voyage dans des boulevards vides, les foules, brusquement révélées au tournant d'une rue. Des foules inouïes, sans précédent. Des millions d'hommes, de femmes, d'enfants, agglutinés côte à côte, silencieux et immobiles... ou presque : des enfants crient, des bras se tendent, des murmures se croisent en une vague houle sur la calme mer humaine. Des rues bondées d'un mur à l'autre, des fenêtres et des balcons où s'ajoutent d'autres multitudes. Aucun centre, aucune estrade, une simple accumulation indistincte d'individualités rassemblées dans une attente commune. La caméra survole les foules, se glisse comme un oiseau au ras des têtes. Des visages calmes et graves. Au-dessus des rues, des robocoptères en vol stationnaire bourdonnent doucement, et le vent de leurs pales rafraîchit les foules en cette journée torride.)

- Vos premiers lecteurs disent que vous mentez. Ils mettent en évidence des incohérences dans vos descriptions de la Centrie. Vous parlez d'une société sans exclusion, sans frontière, ce que vous appelez le Principe de Gradience... et puis voici Lexhell avec sa Ligne Rouge !

- Lexhell est hors civitance. Il n'y a pas de géométrie à moitié euclidienne, et de la même façon il n'y a pas de continuité entre Lexhell et le reste de la Centrie. La Ligne Rouge est nécessaire... mais elle est totalement perméable. Entre ou sort qui veut. Pas de Checkpoint Charlie ni de mirador.

- Mais quand même ! Une zone physiquement séparée, un ghetto. Admettons ! D'un autre côté, vous affirmez que les miracles de l'informatique bleue permettent de se jouer de la distance. Alors, qu'est-ce qui empêche les gens de Lexhell de saboter le Complexe ? Ou bien n'y ont-ils pas accès ?

- Ils y ont un accès illimité. C'est la logique interne du Complexe qui le préserve des actions dangereuses. Reste une infiltration par des actants lexhellois, un équivalent logique des graffiti subversifs de chez vous. Mais il est certain que la gestion du Complexe fait l'objet d'une sourde lutte entre Lexhell et le reste de la Centrie.

- Pourquoi courir ce risque, alors qu'il n'y a qu'à couper les accès ?

- J'ai dit que les rapports entre Euclidiens et Lexhellois étaient très complexes. La stabilité de l'ensemble dépend de la liberté d'action des Lexhellois. Il n'y a PAS qu'à.

- Au fond, pourquoi irais-je m'en plaindre ? Les Bleus ne sont pas aussi monolithiques qu'il y paraît ! L'humanité a un allié dans la place !

- En l'occurrence, je pressens que l'allié supposé serait bien pire que l'adversaire actuel. Ne tentez pas le diable. Je ne vois d'ailleurs pas comment vous le tenteriez. Vous ne connaissiez même pas l'existence de Lexhell si je n'en avais pas parlé.

- Mais maintenant, nous pouvons leur lancer un appel, par nos radios et nos télévisions ! Ils nous entendront !

- Oui, mais écouteront-ils ? Qu'avez-vous à leur offrir ? Votre alliance ? Si vous vainquez, les tolérerez-vous mieux que vous n'auriez toléré les autres Bleus ? Évidemment non, et bien sûr ils le savent déjà. Eux aussi ont imaginé leurs phanères. J'en ai lu, et je ne m'en suis pas encore tout à fait remis. Voulez-vous vraiment que j'en parle ?

- Vous prenez un certain plaisir à bloquer toutes les portes de sortie, n'est-ce pas ? Quoi qu'on puisse faire, il est déjà trop tard, les Bleus détiennent le pouvoir. Le monde a déjà changé. Il n'a plus qu'une seule capitale... une cité souterraine dont on ignore l'emplacement !

- On l'ignorera encore quelque temps, je le crains. Mais la Centrie est fille de la Cryptèse, agglomérée par commodité pour une sauvegarde plus économique du secret. Encore cinq ans, et ce pouvoir qui vous obsède ne sera plus centralisé, mais uniformément réparti sur l'oekoumène. L'idée même d'une capitale aura bientôt vécu, d'ailleurs, à quelque niveau que ce soit. Londres, Moscou, Paris... futures ex-capitales.

- Comment ça ? Il faut bien que le pouvoir, ou l'administration, appelez cela comme vous voudrez, soit logé quelque part !

- Disons la coorganisation. La dmatique de communication dont vous parliez à propos de Lexhell efface bien les distances. Et elle fait de la présence physique un luxe facultatif, puisqu'elle permet de transmettre fidèlement non seulement textes, dessins et paroles, mais également ces interactions non verbales qui enrichissent tant les messages, silences, mimiques, gestes significatifs. En fait, si tout votre champ visuel est empli par une image à cent mégapixels de vos interlocuteurs, vous aurez oublié dans dix secondes qu'ils sont physiquement ailleurs.

- Alors les métropoles sont condamnées ? Rome, Tokyo, New York...

- En termes de pouvoir ou de nombre d'habitants, elles déclineront sans doute. Mais ce qu'elles perdront quantitativement, elles le regagneront en qualité ; et il y fera meilleur vivre pour ceux qui y resteront. Vous avez remarqué la réduction des embouteillages, et l'accroissement de la sécurité personnelle ? Cela continuera. Dans un an, une femme nue pourra se balader la nuit dans Brooklyn avec une liasse de dollars dans chaque main sans se faire attaquer par plus gros que le virus de la grippe. Un exemple bientôt caduc : l'usage des billets n'en a plus pour longtemps.

- New York ! J'y suis né. Et je crois bien que je trouverais désespérant de la voir s'éteindre.

- Eh bien, ne désespérez pas. Le Plan compte que les grandes métropoles sublimeront leur cachet particulier. New York deviendra Yet Newer York, en quelque sorte. Et Lexhell, puisque vous en parliez...

- ...ouvrira des succursales aussi ?

- Peut-être le Bronxhell auquel j'ai fait allusion existera-t-il littéralement. C'est vous qui en déciderez.

- Si un ermite ayant échappé à vos caméras sort de sa tanière dans cinq ou dix ans... à quoi verra-t-il immédiatement que le monde a changé ?

- Vaste question ! Cela dépend de l'endroit du monde où il se sera caché comme de l'heure et du jour où il sortira.

- Disons un jour d'été, au fond d'une campagne d'un pays industrialisé. Il a des jumelles, il observe de loin. Quelle est sa première surprise ?

- Probablement les gens, s'il voit du monde. Souvenez-vous de ma propre surprise le jour de mon réveil, ou de la vôtre quand on vous a présenté les Coœurs. Les habits ; ou leur absence, puisque vous parliez de l'été. Les coiffures. Les accessoires. Les couleurs de peau. J'en arriverais à me demander si votre ermite à jumelles ne va pas replonger bien vite au fond de son trou.

- Et si l'endroit est peu peuplé, et qu'il ne voie personne ?

- Un ciel plus clair. Moins de papiers gras. Moins de bétail aussi. Des animaux sauvages que le déclin de la chasse aura rendus plus familiers. Et si jamais il approche d'une autoroute à un moment de trafic intense, il verra des voitures faisant cent trente kilomètres à l'heure ou plus, mais roulant à vingt centimètres l'une de l'autre. Quand la distance de sécurité est déterminée par le temps de réaction d'un ordinateur plutôt que par celui d'un être humain, cela modifie les schémas de trafic.

- Et si notre homme a un avion, et survole une ville ?

- Bien équipé, votre ermite, dites donc ! Mais admettons... Probablement verra-t-il peu d'autos mais beaucoup de verdure. Aux quartiers délabrés auront pu se substituer des parcs, des toits plats auront été convertis en jardins, que sais-je ? Je soupçonne que les villes auront cessé de se ressembler toutes. Et l'emprise de l'homme sur le paysage va régresser, au moins quantitativement. Moins de kilomètres carrés consommés.

- Parce que les gens vont s'entasser encore plus ?

- Sans doute, pour laisser un peu de place aux autres espèces vivantes. Mais progressivement, au fur et à mesure que la réalité va permettre de compenser, et au-delà, la place perdue. Les logements futurs auront des pièces réelles et des extensions virtuelles. Imaginez qu'une porte de votre studio ouvre sur le Château de Versailles avec ses jardins, un château rien que pour vous et vos visiteurs. Ce sera possible. Dans dix ans, ce

sera répandu. Dans vingt ans, tout le monde pourra en disposer. Pour tout le monde, un avenir de milliardaire. Ou de billionnaire ou de trillionnaire. La réalité fera littéralement sauter toute limite.

(Tyrannosaurus Rex. Ultime survol d'une planète rendue aux bêtes et aux plantes. Métropoles à demi détruites par l'incendie, véhicules rouillés et ponts affaissés, campagnes désertes et villages vides. Un périple de deuil qui se conclut sur une dernière bourgade, dont une pancarte délavée donne le nom au détour d'une route. Un nom que je m'abstiens exprès de citer ici, un nom qui ne vous dirait rien, que cependant chaque Bleu connaît : le tournant que j'ai raté ce 4 août, le jour où ma vie a basculé comme aujourd'hui bascule la vôtre. Le bled ordinaire. Un village désert, comme les autres. L'école, des commerces, un drugstore aux fenêtres fendues et au comptoir sale ; la caméra glisse jusque derrière ce comptoir, montre une trappe béante dans le sol... Le spectateur n'a qu'une fraction de seconde pour deviner, très vaguement, un léger mouvement dans les profondeurs ; puis le rectangle de ténèbres s'élargit jusqu'aux dimensions de l'écran, se fige... et on reste ainsi devant l'image vide, dans l'attente d'un mot "fin" qui ne viendra pas.)

(Le Jour de Gloire. Une onde soudaine, indicible, qui parcourt la foule expectante. Un immense soupir collectif qui brise un moment le silence, un moment seulement. Puis les rangées d'humains se mettent à bouger sur place : une danse de lents balancements rythmés, d'abord imperceptibles, puis de plus en plus amples. La caméra s'élève, montrant les flux de la multitude ; et c'est comme si un organisme immense s'était réveillé d'un long sommeil, vivace, bouillonnant, flamboyant d'une vie intense. Et la caméra replonge vers les cellules individuelles de cet organisme, en un étourdissant défilé de visages transfigurés, un maelström d'expressions extatiques et fugitives. De la foule naît et croît un bourdonnement obsédant, comme une mélodie mystique. Parfois, une silhouette s'effondre, disparaît, le visage figé dans la gloire, et le flot humain se referme, délicatement, sur celui ou celle qui a choisi la plus belle des morts.)

- Vous parlez d'une humanité chlore, mais sans guère de détails. Voyez-vous une imbrication entre les deux humanités, ou seront-elles séparées l'une de l'autre ?

- Par essence, l'humanité chlore doit pouvoir être autosuffisante. Elle aura donc une totale autonomie sur ses territoires propres. Les Bleus y viendront en visiteurs, à la rigueur en collaborateurs à doses homéopathiques, pour ne pas risquer de créer de perturbations graves en cas de disparition brutale.

- Des territoires ? Quels territoires ?

- À définir. Dans un vieux projet que j'ai lu, on imaginait un ensemble de zones côtières disjointes, dispersées sur toute la planète. Les Provinces Maritimes avec le Maine et le New Hampshire. La vallée du Rhône, le Languedoc, la Catalogne et la Riviera. Hongkong, le Guangdong côtier et l'île de Hainan. Des détails ! Ce sera vous qui en déciderez.

- Beaucoup de ceux qui paniquent à l'idée de devenir bleus y voient une issue. On a vu paraître dans un tas de journaux des petites annonces du style "je m'appelle Untel, je veux être chlore". Ces gens se disent que les Bleus, qui lisent toute la presse orange, vont voir leur souhait et en tiendront compte.

- Ils l'ont vu. Mais quand une personne rejette viscéralement la nature bleue, cela laisse mal augurer de son esprit de coopération à l'avenir. Les Bleus n'ont aucune envie de se retrouver face à une humanité chlore formée d'individus hostiles et ne cessant de comploter contre eux.

- Il existe une autre démarche. Des personnes qui ne veulent rien avoir à faire avec les Bleus préparent un exil solitaire dans un lieu écarté. C'est à eux que je pensais en parlant d'ermites il y a un moment.

- Mieux raisonné que les petites annonces. Il n'y aura certainement pas de chasse aux rebelles. Si quelqu'un veut vivre à l'écart, libre à lui.

- Sauf si neuf dixièmes de l'humanité le demandent ?

- Évidemment... mais ne croyez pas que cela arrivera. Après le choc des premiers mois, beaucoup d'entre vous ont déjà basculé ; un mouvement qui s'accélérera. L'élément le plus délicat du Plan est de choisir ceux qui formeront l'humanité chlore.

- Alors... qui sera bleu, et qui sera chlore ?

- Posez-vous donc la question ! Si vous deviez sélectionner une fraction de l'humanité pour qu'elle hérite du monde, qui prendriez-vous ? Un beau thème pour un psychologue. Je ne puis vous donner de réponse simpliste. Les Bleus ont des listes... où certains noms vous surprendraient. Ainsi vous pourriez supposer

qu'ils excluraient les racistes affichés ; or, il existe de faux racistes, du type conjoncturel et défensif, moins débordants de préjugés qu'ils le clament ou le pensent eux-mêmes.

- Pas n'importe qui, tout de même ?

- Certes non. Mais comme il s'agit d'éviter à tout prix que l'humanité chlore se replie sur un dépit morose, elle devra se composer de personnages riches et intéressants, capables de développer une culture propre sans singer les Bleus voisins ni s'obséder de leur présence.

- Peut-on dire alors que c'est une élite qui formera l'humanité chlore ?

- Un mot galvaudé, mais en fin de compte pas si inadéquat. Si vous vous retrouvez chlore, il n'y aura pas de quoi en rougir.

- Sauf si ma femme et mes enfants se retrouvent bleus ?

- Je ne crois pas que vous ayez de crainte à avoir de ce côté, au moins pendant les premières décennies. L'humanité chlore devra être autonome, et partir sur des bases robustes. On ne va donc pas s'amuser à détruire les familles, ni à les panacher.

- Mais les enfants seront tiraillés. Qui pourra devenir bleu ? Qui devra se dévouer et reprendre le flambeau chlore ?

- Voilà qui milite bien pour cet élitisme dont vous parliez. Vous savez quoi ? Si les circonstances m'avaient laissé vivre à la Surface, j'ai la vanité de penser que les Bleus m'auraient sélectionné comme Chlore.

- Cela signifie-t-il que vous seriez volontaire maintenant ?

- Non, je pense que j'ai déjà donné. En outre, me voici maintenant quadragénaire ! Il est temps. Et puis, si je ne donnais pas l'exemple, vous pourriez croire que j'esquive mes responsabilités, non ?

Et maintenant la fin, l'extrême fin, de tout ce que j'ai à vous dire. Dans cette interview fictive, je vous ai parlé de votre avenir bleu ; et vous pouvez ricaner, ou aller hurler dans les rues, mais c'est l'avenir que le Plan a mis sur les rails. Où ces rails iront-ils ? C'est vous qui en déciderez. Je devine cependant les voix de rejet absolu qui s'élèveront. Comme le crie l'énorme banderole anti-bleue que vous avez tendue, en un muet défi, en travers de Broadway : LEAVE US ALONE ! Laissez-nous !

Et justement... si on vous avait obéi ?

L'accablante puissance de la dmatrique bleue, celle qui à l'aube de sa croissance avait déjà su prophétiser avec une rare précision l'issue de la seconde guerre mondiale... cette puissance a aussi calculé ce qui se serait passé si les Bleus s'étaient contentés de se claquemurer au fond de leurs souterrains.

Tyrannosaurus Rex... Je vous en ai parlé, comme d'un film de fiction. Fiction certes, puisque son sujet est l'avenir lointain ; mais basée sur le résultat cauchemardesque d'une modélisation de votre monde. Sans les Bleus... où iriez-vous ?

Une réponse possible : ce tableau statistique qui flamboie sur l'écran pour saluer la mort du dernier survivant de votre humanité. Il y figure un mot que vous ne connaissez pas, qui désigne une notion horrible dont la dernière heure du film a longuement décrit la genèse et l'expansion. Un mot qui a certes été inventé, et peut-être en auriez-vous façonné un autre dans la réalité future ; mais reste l'idée, et le principe hideux. Représentez-vous un robot, mais un robot minuscule, pas plus gros qu'un moustique ; autonome, alimenté par la lumière du soleil, et si léger que cette faible source d'énergie lui suffit pour se déplacer ; et programmé pour faire ceci : parcourir en tous sens la région où on l'a lâché, à la recherche d'objets mobiles de forme et de taille humaines ; et quand une cible apparaît, lui injecter dans le visage la gouttelette que le robot recèle... une dose létale d'un neurotoxique cruel.

Après avoir lu le dernier paragraphe, vous comprendrez le tableau :

	BLOC NORD	BLOC SUD
POPULATION, 2046 (EN MILLIARDS)	1 . 26	11 . 49
MICROVECTEURS (EN MILLIARDS)	83 . 65	9 . 55

Ne secouez pas la tête, ne ricanez pas, ÉCOUTEZ, un dernier instant de patience. L'homme est un loup pour l'homme, d'accord. Alors pourquoi vos pires guerres écornent-elles à peine la démographie mondiale ? Simple : le champ de bataille est limité, et les tueurs sont humains. Et quand c'est l'homme qui tue, la tuerie peut cesser, ne fût-ce que par dégoût, ou par simple lassitude... ou parce que d'autres humains lui disent "assez !".

Mais quand l'ange de la mort est une machine ? Et pas une machine aussi complexe et donc aussi fragile que vous ? En 1984, l'un de vos cinéastes a mis en scène un robot tueur dans un film célèbre. Le "Terminator" vous a-t-il fait trembler ? Si oui, allez plus loin : réfléchissez, cherchez et démontez les rouages du scénario. Pourquoi un robot d'apparence humaine, sinon pour faire haleter le spectateur, pour faire durer le film et pour permettre la défaite ultime ? Une balle, une grenade, une bombe ont-elles un aspect humain ? Non, pas plus qu'une auto ne ressemble à un cheval. Un véritable robot tueur n'aura besoin que de la taille et de la complexité nécessaires à sa mission. Et c'est FACILE de détruire un être humain. Il ne manque pas de toxines dont la dose létale est infinitésimale, de poisons ultimes dont une bouteille suffirait à tuer des milliards d'hommes. Qu'importe, direz-vous, tant que cette horreur reste dans son récipient, qu'il n'existe aucun moyen de la diffuser vers ses innombrables victimes potentielles ? D'accord... sauf que ce moyen mythique arrive. En 2045, le progrès indéfini de la miniaturisation de l'informatique mettra l'extermination à grande échelle à la portée du premier dictateur venu. Et sans qu'aucun indice significatif, usines de grande taille, transport suspect de matières premières, trafic de composants, puisse servir de révélateur au reste du monde. Même de près, rien ne ressemble plus à un robot utile qu'un robot tueur. Seule la programmation diffère.

Et libre à vous d'imaginer que l'humanité s'assurerait quelque survie, que vos grandes puissances auraient préparé d'inviolables cachettes d'où jailliraient des survivants une fois le danger passé. C'est compter sans la folie et le désespoir. Il y aurait, évidemment ! des sanctuaires, mais bien vite dépeuplés, affreusement, par les suicides et les entretueries. Car le ver serait dans le fruit. Oh, vous pouvez vous bercer d'illusions et penser aux bagnards, ou aux sous-marinières, qui arrivaient à tenir... Mais quand c'est tout espoir de retour à une quelconque normale qui fait défaut, est-ce si sûr que vous résisterez ? Ne l'oubliez pas ! Vous partez avec un terrible handicap : celui d'être orange.

LEAVE US ALONE ?

ÉPILOGUE

Ce lundi, comme chaque jour, votre monde bouillonne et fermente. Mais aujourd'hui, pardonnez-moi ! je n'y pense plus. Car c'est mon Lundi Bleu à moi. Le jour où je vais m'emmurer dans ma chrysalide.

En un sens, un repos mérité, après onze jours frénétiques à finaliser le récit que vous venez de lire. Onze jours de travail incessant, juste quelques heures de sommeil entre deux interminables séances... Je suis au bout des ressources de la chimie bleue, prêt à m'effondrer sur place pour sombrer dans un même coma qu'à mon arrivée. La boucle bouclée.

Aaa à mon côté, je me fraie lentement un chemin au milieu de la foule rieuse et assourdissante des enfants adoptifs de la Centrie, jusqu'à un ceptoire. Pas celui où Rosemary s'est réveillée, il y aura bientôt deux mois : aujourd'hui, il est occupé par quelqu'un d'autre. Mais ce ne sont pas les ceptoires qui manquent ici, innombrables avatars d'Ellis Island polis par un million d'immigrations inouïes. Mais je serai le seul pour qui la traversée de l'Océan aura duré près de vingt ans.

Quand la porte se referme sur nous, tranchant net les clameurs du dehors, je murmure :

- En principe, je devrais être comme un marié avant sa nuit de noces...

Ce qui fait éclater de rire Aaa :

- Une nuit de noces passée à dormir ?

Je devrais me sentir fébrile, frénétique, en tumulte, mais une espèce de voile mental m'engourdit, la conséquence inévitable de mon manque de sommeil. C'est à peine avec quelque curiosité que j'observe cette pièce où je vais passer dans une quasi-inconscience quatre jours dont je sortirai autre. Une petite pièce, à l'éclairage feutré, mais accueillante, gemütlich comme diraient les Allemands, avec des décorations naïves sur les murs. Un fauteuil basculant, à l'air infiniment confortable, où je m'installe à l'aise. Près de moi, sur une crédence, une plaque de porcelaine bleue, avec quelques vers en français :

J'ai vu à mon chevet sa silhouette blonde
Son sourire de fée et sa grâce de faon
Puis son âme a plongé en mon âme profonde
M'a fait vivant et mort, vaincu et triomphant
Nos larmes ont coulé sur l'aurore du monde
Et nous étions très vieux, et nous étions enfants

- Gibrel, 1928, dit Aaa. Une citation extraite du "Mensonge de l'Aube". Tu as dû lire cela, même si tu as pu l'oublier. Des vers sans ambition, mais rachetés par leur sincérité. Non ?

À un souffle de l'irréparable, je sens enfin une émotion gigantesque s'accumuler au fond de moi, prête à éclater. Mais je ne veux absolument pas la laisser jaillir. Furieusement, je me maîtrise, à grand-peine ; et profitant de ces ultimes secondes où je saurai parler avec détachement, je ricane, pour la dernière fois :

- Qu'est-ce que la sincérité pour un Bleu ?

- Tu le sauras en t'éveillant, répond Aaa avec espièglerie. Après tout, l'histoire de Gibrel va se répéter, sauf que j'ai des cheveux châtain. Encore pourrais-je me les teindre pour compléter la concordance.

Elle sort d'un tiroir un inhalateur, me le tend avec un sourire. Sans plus hésiter, je le saisis, j'absorbe d'un coup d'oeil le mode d'emploi gravé sur le côté, je le place sur mon nez ; puis je l'écarte un moment.

- Qui d'autre que toi ? dis-je dans un souffle.

- Moi seule à ton réveil. Dors.

J'enfonce le bouton, et je dors.

Et je me suis réveillé, quatre jours après. De ce qui a suivi... vous avez déjà une idée, même s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Jusqu'à présent, je ne vous ai presque rien dissimulé ; mais ici, cette première heure restera à moi seul, comme sera seule à vous votre première heure. Mais sachez une chose : que Gibrel a dit vrai dans ses vers à deux sous. Comme j'ai moi-même tenté, dans ce livre dont vous terminez la lecture, de témoigner ; avec mes mots, malhabiles mais toujours sincères.

(Mon ultime crainte subconsciente, celle d'avoir fini par me jeter dans un piège monstrueux tissé en vingt ans pour me séduire, n'a pas survécu à cette heure magique. Je n'ai pas ouvert les yeux sur un cauchemar, ni d'ailleurs sur le rêve simpliste que j'imaginai. Tout est autre, et je suis autre ; mais LIBRE. Libre aussi de revisiter mes vieilles ornières, et c'est sans effort que je reprendrai tantôt mon style orange pour rédiger cet épilogue : pour que vous ne doutiez pas que c'est encore moi.)

Ce n'est qu'après cette heure infinie que je rouvre la bouche pour la première fois, que je tente de murmurer quelques syllabes. Mais ma voix chevrote, grotesquement ; alors je m'en irrite et je leux, spontanément, impatientement, déjà sans plus y réfléchir ; et ma voix s'élève, claire et forte, dans la pièce chaleureuse :

- Une ception, trois cevants. Puis-je enfin savoir qui d'autre que toi ?

Mais Aaa se tait, et son silence se prolonge jusqu'à ce que je sente, incompréhensiblement, que nous ne sommes plus seuls dans la chambre. Un long frisson me parcourt lentement quand je me rends compte que je SAIS qu'il y a deux personnes, silencieuses, immobiles, debout derrière moi.

- Ferme les yeux, suggère ma compagne.

Je les ferme... et bien que je ne la voie plus, je SAIS qu'Aaa est là devant moi... et que même si elle glisse de côté avec la légèreté d'un elfe, je SAURAI qu'elle a bougé.

- Les filaments hertziens, murmure Aaa. Perception binoculaire, donc tu peux localiser. Mais maximum dix mètres dans les meilleures conditions, sans autre information que la présence de la personne. Et bien sûr rien avec un Orange. Rouvre les yeux et tourne-toi, va !

Je me tourne, je découvre le couple qui me sourit, main dans la main. George, évidemment ; et la femme...

- Rosemary ? dis-je doucement.

- En effet, rit-elle, sauf que c'est maintenant Joan. Et Dieu seul sait ce que ce sera demain. Mais Joan fera l'affaire pour l'instant.

Je la regarde bouche bée. Je ne l'ai plus vue depuis son éveil, et je la reconnais à peine. Une autre coiffure, d'autres vêtements ? Oui, mais surtout une âme neuve et éclatante, et un autre rapport au monde. Et je pressens que bientôt je serai moi aussi méconnaissable. Que sûrement, à qui sait voir, je le suis déjà.

- As-tu noté ? glisse Aaa. George, sans badge.

Dans l'état indescriptible où je me trouve, cette remarque anodine me paraît du plus haut comique ; et je réplique, presque en gloussant :

- Il a encore changé de groupe ? Alors, c'est George Xanderson quoi ?

Mais George secoue la tête, simule un désespoir bouffon :

- Non : George quoi Xanderson ? Eh oui ! Xanderson a sauté le pas et s'est promu groupe, et me voici orphelin de famille, alors même que la fin de mes missions à l'extérieur me permettait de goûter aux joies du bercail retrouvé. Heureusement, Joan a eu pitié de mon sort, et puis Aaa...

Aaa le coupe, doucement mais fermement :

- Et puis j'ai imaginé que tant qu'à agrandir la famille Diedekind, une occasion rêvée se présentait de rassembler quatre adultes.

George renifle bruyamment et grommelle :

- Je ne voudrais à aucun prix m'appeler "Diedekind" !

Aaa penche la tête de côté, murmure gentiment :

- Mais tu le lourrais si c'était moi qui te le demandais, n'est-ce pas ?

Il a un large sourire, à avaler le monde. Il prend la main d'Aaa dans la sienne et grimace à mon adresse :

- Irrésistible, n'est-ce pas, Frank ? Que penses-tu de son idée ?

Vous qui me lisez, j'ignore si vous pourrez me comprendre, mais c'est un moment de totale harmonie. Et même pas tranquille, non, excitant au-delà de toute attente. Un avenir rayonnant de couleurs éblouissantes... (Et, au passage, un curieux quatuor. Vu du dehors, trois quadragénaires et une jeunesse. Vu du dedans, trois quadragénaires, en donnant un coup de pouce à l'âge d'Aaa, et un nonagénaire. Mais il m'a fallu relire mon épilogue pour en prendre conscience. C'est dire !)

Reste un détail de travers, et je dis doucement à Aaa :

- Tu n'as jamais que de bonnes idées. Mais cela me rappelle une fois où tu me parlais d'une autre sorte d'extension à la famille Diedekind.

Elle me regarde, espiègle, magnifique, et cligne de l'oeil :

- Je suis enceinte depuis le jour J. Le "vrai" J, début avril. Enceinte d'un sale Orange, puant et méprisable, d'un singe répugnant. Beuark ! Et je t'annonce tout de suite que d'après l'analyse génétique, ce sera une fille athlétique aux cheveux bruns qui mesurera un mètre soixante-seize et te battra à la course avant même d'être cue.

Je murmure ébahi (et la présence des deux autres ne me gêne pas, non, elle me reconforte, elle me soutient, elle m'encourage) :

- Tu ne m'en as pas parlé, le jour du démarrage de Ghaazi ! C'était déjà en route alors ?

(Car la maîtrise que les Bleues ont de leur corps leur permet de concevoir quand elles le veulent. Nul besoin de contraceptifs ni d'adjuvants à l'ovulation. Le Vatican va perdre un de ses principaux sujets de conversation... mais dans des conditions qui lui plairont. La reproduction n'est nulle part aussi mûre et responsable que chez les Bleus.)

Aaa me serre la main, et aussi celle de George, et George serre celle de Joan. Notre enfant, à tous les quatre, à tous les autres aussi, tous ceux qui l'aideront, tous ceux qui l'aimeront, à l'humanité bleue, et à l'humanité orange, et au monde, et à l'univers. Aaa soupire :

- Dans certains cas, mieux vaut ne pas tout dire. D'ailleurs... mais ce n'est pas fini. Il reste un cercle à fermer.

Elle se tait, un silence tombe. Invinciblement, inévitablement, Joan et moi tournons nos regards l'un vers l'autre. Elle respire d'un feu intérieur, d'une intelligence et d'une gaieté toutes neuves. Radieuse, tranquille, merveilleuse.

Et pourtant, un horrible malaise m'envahit, le premier depuis mon réveil, déchirure hurlante sur une béatitude sans tache... Joan et moi ??? Bien sûr, j'admire sans mélange ce qu'elle est devenue ; mais sans plus, sans ce déclic physique qui rendrait tout possible.

Parce que c'est une Noire ?

(Vous qui lisiez ceci, vous ne pouviez pas le savoir. Je l'avais écrit, oui, mais tantôt, dans une heure, à l'ultime instant possible avant que la dmatique bleue expédie irrémédiablement mes mots à un éditeur de New York... je reparcourrai mon texte, frénétiquement, pour y effacer toute allusion, directe ou indirecte, à l'origine ethnique de Joan, pour préserver ce détail jusqu'à cette fin que vous lisez. Peut-être hausserez-vous les épaules devant mes névroses ? Alors, tant mieux pour vous. Mais je suis Américain et blanc, et je pense que je DOIS insister.)

J'ai grandi dans le racisme ordinaire de l'Amérique blanche libérale, dans un indigeste mélange d'attitudes ouvertes et de certitudes closes. Oh, on parlait aux Noirs, oui, avec une amabilité trop bruyante. On les invitait même une fois chez soi, en inventant des prétextes pour éluder l'invitation en retour car elle aurait pu créer, horreur ! une habitude. Et aussi raisonnables qu'aient été mes parents, je sais au fond de moi, sans pourtant m'être jamais résolu à oser leur parler, je sais que leur pire hantise a été que je ramène de l'université une petite amie noire. Une peur qui ne s'est jamais matérialisée : le substrat de racisme bénin qui a imbibé mon enfance a façonné ma conception de la femme à un point tel que je n'ai jamais eu même de tentation.

Et si vous imaginez que mon long séjour en Centrie a eu raison de mes préjugés... exact, mais incomplet. Tel individu m'apparaissait comme un Bleu noir plutôt que comme un Noir bleu, mais la vague gêne persistait, encore accrue quand l'individu agissait en Blanc. Le pire cas : quand il était né blanc, et que je me demandais (en m'indignant de m'interroger) comment il avait pu s'aliéner ainsi. Des réactions si totalement déconnectées du réel que j'en rougissais, mais sans pouvoir m'en libérer.

Aujourd'hui... comment décrire ? Je me souviens de mon racisme honteux d'hier, et je le comprends et j'en connais chaque détail et je pourrais le feindre à la perfection. Mais il est... ailleurs.

Certaines images m'ont frappé de manière indélébile dans mon enfance, et j'en retrouve une qui illustre assez bien mon état mental ; une image tirée d'un court métrage, un documentaire sur les volcans. Une séquence montrait un vulcanologue contournant à distance prudente un lac de lave en fusion. Du milieu du lac surgissait un piton rocheux formant un îlot noirâtre éclaboussé par la lave. C'est cet îlot qui me fascinait. On en était à vingt mètres, on pouvait en faire le tour, en observer tous les détails à la jumelle ; mais il était aussi inaccessible que les étoiles, sans même l'excuse de la distance. Un trésor s'y serait-il trouvé qu'on n'aurait rien pu faire pour l'atteindre.

Familier mais déjà lointain, mon racisme d'hier ressemble à cet îlot. Je ne pourrai plus jamais le rejoindre. Le lac de lave de la civitance m'en a coupé, à jamais... ou en tout cas tant que la civitance durera.

Bon débarras.

Mais cela ne résout pas mon problème immédiat. Hier, je ne me serais pas même demandé si Joan m'inspirait. Aujourd'hui, je me le demande, et hélas je me réponds que non, fossilisé que je suis dans les ornières de mon subconscient. Les trois autres me regardent, je vais devoir parler, gâcher un moment si parfait ! Mentir ? L'idée me révolte, et je sens bien qu'il est déjà trop tard. Les autres ont dû deviner mon embarras. Alors pourquoi leurs regards sont-ils toujours aussi joyeux ?

Sereine et souriante, Joan me regarde, sans gêne ni inquiétude, comme si elle attendait patiemment une chose qui ne pouvait manquer de venir.

Oh idiot ! Oh triple imbécile ! Ton subconscient AUSSI est à ta portée !

Frénétiquement, je leux et toute la couleur grise de Joan s'illumine, étincelle, déborde soudain de grâce discrète, de promesses fascinantes. S'il faut exprimer ce que je ressens : sa chair est devenue La Chair. Et ricanez-en à votre aise, aussi longtemps que vous voudrez ; mais, soyez-en sûr ! je ne changerais ma place contre aucune des vôtres.

- Doucement, Frank, doucement ! goguenarde une voix trop aiguë.

Je regarde Aaa ; et j'ai un choc, car c'est comme si je la découvrais, gamine trop petite et trop gracile ; mignonne si on veut, mais d'un type étique et diaphane qui me laisse de glace. Comment ai-je pu vibrer pour elle, comment peut-elle porter un enfant de moi ?

Ils rient de ma surprise, et j'en ris aussi. A nouveau, je leux, plus adroitement cette fois, mon regard allant de Joan à Aaa pour guider mes efforts, pendant qu'elles m'encouragent en riant. Lorsque j'ai fini, je continue, émerveillé, à les regarder, elles désormais aussi fascinantes et adorables l'une que l'autre.

Voilà maintenant George (GEORGE !) qui m'adresse une oeillette appuyée. George... ou Elizabeth ? Mais cette question n'est-elle pas parfaitement idiote ? Et j'ai remarqué en moi un fâcheux haut-le-coeur. Je leux qu'il disparaisse... mais ce faisant, je dégrade les images d'Aaa et de Joan. George hausse les épaules, comme pour me dire que rien ne presse et que l'avenir est à nous. Hâtivement, je leux en arrière (et ne sous-estimez pas l'exploit). Joan et Aaa ont suivi la scène en souriant. Mais il est temps d'en finir.

Spontanément, ma main et celle de Joan se tendent en même temps l'une vers l'autre. Elles se joignent, entrelaçant leurs doigts et fermant la chaîne de notre quatuor.

Et alors...

Les mots me manquent. Onde, vibration, tourbillon ? Quelque chose, qui se précipite le long du cercle que nous formons. Je me rappelle soudain les filaments du xène, et je comprends que nos mains jointes forment un canal où s'écoule un influx indicible. Une pulsation, d'abord discrète, puis irrésistible, un crescendo inexorable de sensations inconnues, qui me fige de terreur, jusqu'à ce que je leurre, frénétiquement, et que je ne m'affole plus que d'anticipation. Je vois dans un brouillard que les autres ont fermé les yeux, et je ferme les miens pour m'abandonner à ce maelström qui me renverse. Plus fort, encore plus, invraisemblablement. Une seule fois dans ma vie orange, j'ai goûté à une de ces drogues qui retournent le monde comme un doigt de gant. Maintenant, je suis au-delà du monde, ailleurs, plus grand que l'univers. Gonflant. Et puis...

Et puis la tension accumulée se décharge brusquement, en une série de spasmes mentaux puissants, écrasants, interminables, que je ne pourrais décrire mais qui sont une tempête, une trombe, un ouragan qui me laisse pantelant mais... neuf. Je ne peux pas mieux dire : comme si une tornade avait balayé toutes les

inquiétudes et toutes les frustrations de toute une vie. Un sentiment de plénitude absolu, fabuleux, ineffable, que je savoure, longuement, longuement.

Et quand j'arrive à quitter ma transe, je soupire d'un ton plaintif :

- Et de ceci non plus, on ne m'avait rien dit !

- Frank, sourit Joan, tu as déjà entendu parler de la syrrythmie, quand même ! D'accord, on s'est abstenu de te donner trop de détails ; pendant quinze ans, pour ne pas te causer une frustration de plus ; ensuite pour te ménager un cadeau d'accueil dans notre vie commune. Et pas d'un seul coup, d'ailleurs. Car imagine CECI, et en même temps un orgasme !

Elle pouffe, et les deux autres font chorus devant mon air faussement indigné, puis progressivement leur amusement se transmue en un fou-rire éclatant, torrentiel, incoercible, auquel je finis évidemment par céder aussi. Et nous voici tous les quatre, pliés en deux, les yeux pleins de larmes, hoquetants, à l'orée du monde nouveau prêt à nous accueillir.

SURVIVEZ !